JOURNAL ASIATIQUE

HUITIÈME SÉRIE

TOME XIV



JOURNAL ASIATIQUE

OU

RECUEIL DE MÉMOIRES

D'EXTRAITS ET DE NOTICES

RELATIFS À L'HISTOIRE, À LA PHILOSOPHIE, AUX LANGUES
ET À LA LITTÉRATURE DES PEUPLES ORIENTAUX

RÉDIGÉ

PAR MM. BARBIER DE MEYNARD, A. BARTH
R. BASSET, CLERMONT-GANNEAU, J. DARMESTETER, J. DERENBOURG
FEER, FOUCAUX, HALÉVY
MASPERO, OPPERT, RENAN, E. SENART, ZOTENBERG, ETC.

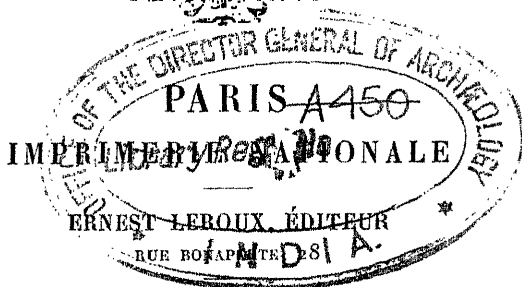
ET PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

HUITIÈME SÉRIE

TOME XIV







PARIS
IMPRIMERIE NATIONALE

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
RUE BONAPARTE, 28

M DCCC LXXXIX

JOURNAL ASIATIQUE.

JUILLET-AOÛT 1889.

PROCÈS-VERBAL

DE LA SÉANCE GÉNÉRALE DU 21 JUIN 1889.

La séance est ouverte à 4 heures sous la présidence de M. Ernest Renan.

Le procès-verbal de la séance générale précédente est lu et adopté.

La parole est donnée à M. Rubens Duval qui lit, au nom de la Commission des censeurs, le rapport sur l'état des finances de la Société. Des remerciements sont votés à MM. les censeurs et à la Commission des fonds.

M. Rubens Duval lit un travail sur *les Actes de Scharbil et les Actes de Barsamya* (voir plus loin, p. 40).

M. Ph. Berger fait une lecture sur les inscriptions hébraïques de la synagogue de Palmyre.

La plus longue de ces inscriptions, gravée sur le linteau de la porte, ne mesure pas moins de 2 m. 50 de long. Elle avait déjà été vue par plusieurs voyageurs et elle a été publiée, en 1887, par

M. Landauer, à la suite du voyage de MM. Euting et Huber. Elle contient le passage du *Deutéronome*, ch. VI, 4-9, connu sous le nom de *Schema Israël.* Il y a quelques mois, M. Ernest Gauthier en a rapporté un excellent estampage; il a en outre découvert une seconde inscription plus courte, tracée sur la face interne d'un des montants de la porte, et qui reproduit un autre passage du *Deutéronome* (ch. VI, 15), rempli d'imprécations contre les ennemis d'Israël. C'est une formule destinée sans doute à éloigner les mauvais esprits.

M. Philippe Berger rapproche de ces deux inscriptions les inscriptions des synagogues de Kefr Bereim et d'Alma, publiées par M. Renan, lesquelles contiennent également un verset de la Bible, mais beaucoup plus court.

Les inscriptions de Palmyre appartiennent au type intermédiaire de l'hébreu carré, usité depuis le IIIe siècle jusqu'au Xe siècle de notre ère environ. A ne considérer que l'écriture, on serait tenté de les placer à peu près à la même époque que le texte de Kefr Bereim, peut-être même un peu plus bas, au Ve ou au VIe siècle. Diverses considérations historiques engagent à les faire remonter jusqu'à l'époque de Zénobie, vers 270. Palmyre était alors une ville à moitié juive et c'est de cette époque que datent tous les grands monuments.

Si l'on ne veut pas admettre cette date, il faut en faire descendre la composition jusqu'au VIIe ou au VIIIe siècle, c'est-à-dire après la fin de la domination

byzantine à Palmyre. Mais cette hypothèse se heurte aussi à de sérieuses difficultés.

De toute façon, ces deux inscriptions nous ont conservé une des formes les plus anciennes que l'on connaisse du texte biblique, puisque nos manuscrits les plus anciens ne datent guère que du x[e] siècle.

Au point de vue philologique, il faut remarquer que ces deux inscriptions font un usage plus large des lettres quiescentes que le texte reçu. Il convient aussi de noter l'emploi du mot *Adonaï* « le Seigneur », qui est écrit dans le texte à la place du nom de Jéhovah.

Est nommé membre de la Société :

M. Jean Parkmann, Berlin, Behrenstrasse, 28; présenté par MM. Prætorius et Darmesteter.

M. Regnaud exprime le vœu que le rapport présenté par le secrétaire de la Société à la séance générale soit réellement annuel; qu'il soit adjoint des auxiliaires au secrétaire; que les fonctions de secrétaire soient rétribuées. M. Regnaud demande la nomination d'une commission spéciale pour l'examen de ces différentes questions.

M. Darmesteter, secrétaire, combat les deux dernières propositions et, tout en ayant l'intention de donner au rapport toute la régularité possible, désire réserver la liberté de joindre deux années dans

un même rapport, quand les nécessités du sujet ou des circonstances le commandent.

M. Renan et M. Barbier de Meynard appuient les observations de M. Darmesteter : la question est renvoyée à la Commission du *Journal*.

Il est procédé au dépouillement du scrutin.

Les membres sortants sont réélus.

La séance est levée à 6 heures.

LISTE DES OUVRAGES PRÉSENTÉS À LA SOCIÉTÉ.

Par l'India office. *Catalogue of Sanscrit manuscripts in the Sanscrit College Library, Benares with full Indexes.* Allahabad, in-8°.

— *Epigraphia Indica and Record of the archæological survey of India,* edited by Jas. Burgess. January 1889. Part I and II. Calcutta, 1888-1889, in-4°.

— *Annual Administration Report of the Forest Department (southern and northern Circles)*, Madras Presidency, 1887-1888. Madras, 1888, in-8°.

Par la Société. *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft,* 43er Band, I Haft. Leipzig, 1889, in-8°.

— *Proceedings of the Asiatic Society of Bengal,* n° 9, november and december 1888. Calcutta, 1889, in-8°.

— *Journal of the Asiatic Society of Bengal,* volume LVI, part II, n° 5, 1887, and vol. LVII, part II, n° 4, 1888. Calcutta, in-8°.

Par la Société. *Proceedings of the Royal Geographical Society and monthly Record of Geography.* May and june 1889, in-8°.

— *Journal of the American Oriental Society*, 13th vol. New Haven, 1889, in-8°.

— *The American Journal of Philology*, edited by Basil L. Gildersleeve. Baltimore, april 1889, in-8°.

— *Comptes rendus de la Société de géographie*, nos 8-11. Paris, 1889, in-8°.

— *Journal de la Société finno-ougrienne*, VII. Helsingfors, 1889, in-8°.

— *Mittheilungen der deutschen Gesellschaft für Natur- und Völkerkunde Ostasiens in Tokio.* April 1889, und *Supplement-Heft* zu Band V. Yokohama, in-4°.

— *Mémoires présentés et lus à l'Institut égyptien.* Tome II, part. I et II. Le Caire, 1889, in-4°.

Par le Ministère. *Bibliothèque nationale. Catalogue des manuscrits arabes*, 2e fascicule, 1889, in-4°.

Par les éditeurs. *Journal asiatique*, février-mars 1889. Paris, in-8°.

— *Polybiblion.* Parties technique et littéraire. Mai et juin 1889, in-8°.

— *Revue archéologique*, mars-avril 1889, in-8°.

— *Revue des études juives*, janvier-mars 1889. Paris, in-8°.

— *Bulletino delle publicazioni italiane*, nos 81-83, 1889. Firenze, in-8°.

— *Trübner's Record*, nos 243 et 344. London, 1889, in-4°.

Par l'éditeur. *Revue critique*, n[os] 19-24. Paris, 1889, in-8°.

Par les auteurs. *Contes Tjames*, par A. Landes. Saïgon, 1887, in-8°.

— *Nouvelle Chrestomathie arabe*, par A. Mouliéras. Constantine, 1889, in-8°.

TABLEAU

DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

CONFORMÉMENT AUX NOMINATIONS FAITES DANS L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 21 JUIN 1889.

PRÉSIDENT HONORAIRE.

M. BARTHÉLEMY-SAINT HILAIRE.

PRÉSIDENT.

M. Ernest RENAN.

VICE-PRÉSIDENTS.

MM. BARBIER DE MEYNARD.
PAVET DE COURTEILLE.

SECRÉTAIRE.

M. James DARMESTETER.

SECRÉTAIRE ADJOINT ET BIBLIOTHÉCAIRE.

M. RUBENS DUVAL.

TRÉSORIER

M. Melchior DE VOGÜÉ.

COMMISSION DES FONDS.

MM. DROUIN.
SPECHT.
CLERMONT-GANNEAU.

CENSEURS.

MM. ZOTENBERG.
Rubens DUVAL.

MEMBRES DU CONSEIL.

MM. FEER.
LANCEREAU.
OPPERT.
E. SENART.
SPIRO.
J. HALÉVY.
Michel BRÉAL.
DROUIN.
BERGER.
HOUDAS.
CLERMONT-GANNEAU.
le Dr LECLERC.
A. BARTH.
MASPERO.
H. DERENBOURG.
Sylvain LÉVI.
Clément HUART.
RODET.
ZOTENBERG.
l'abbé BARGÈS.
FOUCAUX.
J. DERENBOURG.
D'HERVEY DE SAINT-DENYS.
Ch. SCHEFER.

RAPPORT DE M. SPECHT,

AU NOM DE LA COMMISSION DES FONDS,

ET COMPTES DE L'ANNÉE 1888.

Le budget de l'année 1888 que nous avons l'honneur de vous présenter se solde par un excédent de recettes de 1,017 fr. 36. Nous avons eu à payer, outre les frais d'impression du *Journal asiatique,* la première partie du second volume du Mahavastu et les planches du voyage d'Hubert. Pendant l'année qui vient de s'écouler, vos finances ont été gérées par notre regretté confrère, M. Garrez, qui a laissé un grand vide parmi nous. Il était entièrement dévoué à notre Société dont il avait fait, comme l'a fort bien dit M. Senart, «le centre de sa vie»; ses travaux et ses études sur l'Inde et l'Asie ne l'empêchaient pas de s'intéresser à notre bibliothèque qu'il réorganisa, en 1866, avec le concours de M. Guyard. Nommé, en 1862, à la Commission des fonds, M. Garrez en devint le rapporteur en 1878 et il administra vos ressources avec un zèle particulier; il vous a souvent entretenu de tous ses efforts pour faire rentrer les cotisations arriérées.

Les vingt obligations Orléans ont été remboursées en janvier 1888, et on a racheté soixante obligations de la même Compagnie, ce qui a immobilisé une partie de notre compte courant; et nous avons pu encore acquérir, le mois dernier, trente obligations nominatives du chemin de fer de l'Ouest qui ne figureront que dans le prochain exercice.

COMPTES DE

DÉPENSES.

Honoraires du libraire pour le recouvrement des cotisations..	516f	00c		
Frais d'envoi du *Journal asiatique*.	379	50		
Ports de lettres et de paquets reçus.	42	20		
Frais de bureau du libraire.....	91	50	1,982f	45c
Dépenses diverses soldées par le libraire, dont 687 francs pour le *Journal asiatique*.........	953	25		
Honoraires du sous-bibliothécaire.	1,200	00		
Service, étrennes............	247	00		
Chauffage, éclairage, etc......	69	95		
Reliure et frais de bureau......	21	35		
Achat de mobilier, etc.........	225	00	1,858	00
Contribution des portes et fenêtres.....................	18	65		
Contribution mobilière........	76	05		
Frais d'impression du *Journal asiatique* en 1887...........	8,499	88		
Frais d'impression du Mahavastu (1er mémoire du 2e volume)..	2,752	77		
Gravures des planches du voyage d'Hubert................	2,500	00	14,552	65
Indemnité au rédacteur du *Journal asiatique*...............	600	00		
Allocation à l'ancien compositeur.	200	00		
Société générale. Droits de garde, timbres, etc.			171	10
Total des dépenses de 1888..........			18,564	20
Achat de 60 obligations du chemin de fer d'Orléans, le 17 décembre 1888............			23,874	10
Espèces en compte courant à la *Société générale* au 31 décembre 1887.................			16,586	72
Ensemble.................			59,025f	02c

L'ANNÉE 1888.

RECETTES.

131 cotisations de 1888	3,930f 00c		7,994f 00c
31 cotisations arriérées	930 00		
1 cotisation à vie	300 00		
116 abonnements au *Journal asiatique* de 1888	2,320 00		
Vente des publications de la Société	514 00		
Intérêts des fonds placés :			
1° Rente sur l'État 3 p. 0/0	1,800 00		6,587 50
——— 4 1/2 p. 0/0	450 00		
Legs Sanguinetti	410 00		
2° 68 obligations de l'Est	1,566 72		
3° 20 obligations d'Orléans, 1er semestre	137f 60c	574 10	
60 obligations d'Orléans, 2e semestre	436 50		
4° 59 obligations Lyon-fusion	811 84		
5° 30 obligations de l'Ouest	436 50		
6° 30 obligations Crédit foncier 1883	436 50		
Intérêts des fonds disponibles déposés à la *Société générale*	101 90		
Souscription du Ministère de l'instruction publique	2,000 00		5,000 00
Crédit alloué par l'Imprimerie nationale en dégrèvement des frais d'impression du *Journal*	3,000 00		
Total des recettes de 1888			19,581 50
Remboursement de 20 obligations Lyon-fusion			9,880 60
Espèces en compte courant à la *Société générale* au 1er janvier 1888			29,562 86
Total égal aux dépenses et à l'encaisse au 31 décembre 1888			59,024f 96c

RAPPORT

DE LA COMMISSION DES CENSEURS SUR LES COMPTES DE L'EXERCICE 1888, LU DANS LA SÉANCE GÉNÉRALE DU 21 JUIN 1889.

Messieurs,

Le compte des recettes et des dépenses dressé par votre Commission des fonds, au 31 décembre dernier, se solde par un excédent de recettes de 15,586 fr. 72. Cette somme se compose de : 1° 1,017 fr. 36, excédent des recettes ordinaires sur les dépenses ordinaires; 2° 15,569 fr. 30 restant libres, après l'acquisition de soixante obligations du chemin de fer d'Orléans, sur 39,443 fr. 46 formant le total du reliquat de l'exercice 1887 ajouté au montant du remboursement de vingt obligations Lyon-fusion. Pendant l'exercice courant, une partie des fonds disponibles a été employée à l'acquisition de trente obligations nominatives du chemin de fer de l'Ouest.

Aux dépenses ordinaires figurent 2,752 fr. 77 payés pour l'impression du Mahavastu et 2,500 francs qu'ont coûté les planches du voyage d'Hubert. Vous vous féliciterez avec nous, Messieurs, de voir employer à des publications scientifiques la majeure partie de l'excédent des recettes ordinaires. Si l'on ajoute le reliquat de cet excédent, soit 1,017 fr. 36, aux deux sommes dont nous venons de parler, on constate que, en réalité, les recettes ordinaires ont été supérieures aux dépenses courantes de 6,270 fr. 13. L'importance de ce chiffre, qui doit grossir chaque année en proportion du revenu de notre fonds de réserve sans cesse augmenté, témoigne de la prospérité des finances de notre Société. Cette prospérité, nous la devons en grande partie à la direction dévouée

et intelligente de notre regretté trésorier, Gustave Garrez, que la mort nous a ravi d'une manière si prompte et si inattendue. Aussi est-ce une grande satisfaction pour nous de joindre notre tribut de regrets et de reconnaissance au si juste hommage que votre Commission des fonds a rendu à la mémoire de Garrez dans son rapport annuel.

H. Zotenberg, R. Duval.

IMPRIMERIE NATIONALE

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

I

LISTE DES MEMBRES SOUSCRIPTEURS,

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

Nota. Les noms marqués d'un * sont ceux des Membres à vie.

L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

MM. *ABBADIE (Antoine D'), membre de l'Institut, rue du Bac, 120, à Paris.

ALLOTTE DE LA FUYE, chef de bataillon du génie, à Grenoble.

ALRIC, drogman de l'ambassade de France, à Constantinople.

AMÉLINEAU (E.), maître de conférences à l'École des hautes études, boulevard Saint-Germain, 43, à Paris.

*AYMONIER (E.), chef de bataillon d'infanterie de marine, rue du Général-Foy, 38, à Paris.

Bibliothèque Ambrosienne, à Milan.

Bibliothèque de l'Université, à Utrecht.

Bibliothèque universitaire, à Alger.

MM. Bachmann (le Dr Johannes), W. Behrenstrasse, 28, à Berlin.

Barbier de Meynard, membre de l'Institut, professeur au Collège de France et à l'École des langues orientales vivantes, boulevard de Magenta, 18, à Paris.

Bargès (l'abbé), professeur honoraire de la Faculté de théologie de Paris, rue Malebranche, 11, à Paris.

Barré de Lancy, premier secrétaire-interprète du Gouvernement pour les langues orientales, rue Caumartin, 32, à Paris.

Barth (Auguste), rue du Vieux-Colombier, 6, à Paris.

Barthélemy, chancelier du consulat de France, à Zanzibar.

Barthélemy-Saint Hilaire, ancien Ministre des Affaires étrangères, membre de l'Institut, boulevard Flandrin, 4, à Paris.

Basset (René), professeur d'arabe à l'École des lettres, rue Randon, 22, à Alger.

Beauregard (Olivier), rue Jacob, 3, à Paris.

Beck (l'abbé Franz-Seignac), rue du Palais-Gallien, 122, à Bordeaux.

Bekermann (Joseph), rue Graniczna, 10, à Varsovie.

MM. BELKASSEM BEN SEDIRA, professeur à l'École des lettres, à Alger.

BELLIN (Gaspard), ancien magistrat, rue des Marronniers, 4, à Lyon.

* BERCHEM (Max van), rue Jacob, 50, à Paris.

BERGER (Philippe), sous-bibliothécaire de l'Institut, au palais de l'Institut, rue de Seine, 1, à Paris.

BESTHORN (G.), Guldbergsgade, 9, à Copenhague.

BŒLL (Paul), élève titulaire de l'École des hautes études, rue Hautefeuille, 1 *bis*, à Paris.

BONCOMPAGNI (le prince Balthasar), à Rome.

BOSSOUTROT, interprète militaire, détaché à l'Administration centrale de l'armée tunisienne, à Tunis.

BOUILLET (l'abbé Paul), ancien missionnaire en Birmanie, avenue de Villars, 16, à Paris.

* BOURQUIN (le Rév. A.), à Vals-les-Bains.

BRAU DE SAINT-POL LIAS (Xavier), chargé de missions scientifiques en Malaisie, rue de Passy, 47, à Paris.

BRÉAL (Michel), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, rue Soufflot, 15, à Paris.

BUDGE (E. A.), au British Museum, à Londres.

BÜHLER (George), professeur à l'Institut oriental, à l'Université, à Vienne.

* BUREAU (Léon), rue Gresset, 15, à Nantes.

MM. *Burgess (James), à Bombay.

*Burt (le major Th. Seymour), F. R. S. Pippbrook House, Dorking, Surrey (Angleterre).

Calassanti-Motylinski (de), à la Direction des Affaires indigènes, à Constantine.

Carletti (P.-V.), professeur d'arabe à l'Université de Bruxelles, rue de la Couronne, 4, à Bruxelles.

Carrière, professeur d'arménien à l'École des langues orientales vivantes, rue de Lille, 35, à Paris.

Castries (le comte Henri de), capitaine attaché à l'État-major général du Ministre de la Guerre, rue de Grenelle, 75, à Paris.

Cauro (Victor), interprète militaire, à Gafsa (Algérie).

Cernuschi (Henri), avenue Velasquez, 7, parc Monceaux, à Paris.

Challamel (Pierre), rue des Boulangers-Saint-Victor, 30, à Paris.

Charencey (le comte de), rue de la Chaise, 24, à Paris.

Chavannes (Emmanuel-Édouard), attaché à la légation de France, à Péking.

Cheikho (le P. Louis), Université Saint-Joseph, à Beyrouth.

Chwolson, professeur à l'Université de Saint-Pétersbourg.

MM. Cillière (Alph.), attaché au Ministère des Affaires étrangères, rue de Verneuil, 42, à Paris.

Clercq (L. de), député, rue Masseran, 5, à Paris.

Clermont-Ganneau, membre de l'Institut, secrétaire-interprète du Gouvernement, directeur adjoint à l'École des hautes études, rue de Chaillot, 22, à Paris.

Cohen Solal, professeur d'arabe au Collège, à Oran.

Colin (Gabriel), administrateur adjoint, à Azeffoun (Kabylie).

* Cordier (Henri), professeur à l'École des langues orientales vivantes, place Vintimille, 3, à Paris.

Coulber, capitaine au 2e de ligne belge, rue de la Prairie, 57, à Gand.

* Croizier (le marquis de), boulevard de la Saussaye, 10, à Neuilly.

Cusa (le commandeur), professeur d'arabe à l'Université de Palerme.

* Danon (Abraham), à Andrinople.

* Darmesteter (James), professeur au Collège de France, rue Bara, 9, à Paris.

Debat (Léon), boulevard de Magenta, 145, à Paris.

Decourdemanche (Jean-Adolphe), rue Taillepied, 4, à Sarcelles (Seine-et-Oise).

MM. * DELAMARRE (Th.), rue Marbeuf, 8, à Paris.

DELONDRE, rue Mouton-Duvernet, 16, à Paris.

* DELPHIN (G.), professeur à la chaire publique d'arabe, à Oran.

* DERENBOURG (Hartwig), professeur à l'École des langues orientales vivantes, rue de la Victoire, 56, à Paris.

DERENBOURG (Joseph), membre de l'Institut, rue de Dunkerque, 27, à Paris.

DEVÉRIA (Gabriel), secrétaire d'ambassade, interprète du Gouvernement, boulevard Pereire, 15, à Paris.

DIEULAFOY, ingénieur en chef, impasse Conti, 2, à Paris.

DILLMANN, professeur à l'Université de Berlin, Schill Strasse, 11 *a*, à Berlin.

DONNER, professeur de sanscrit et de philologie comparée à l'Université de Helsingfors.

DROUIN, avocat, rue Moncey, 15 *bis*, à Paris.

DUKAS (Jules), rue des Petits-Hôtels, 9, à Paris.

DULAC (Hippolyte), boulevard Montparnasse, 13, à Paris.

DURIGHELLO (Joseph-Ange), antiquaire, à Sidon (Syrie).

DUVAL (Rubens), boulevard de Magenta, 18, à Paris.

* FARGUES (F.), à Téhéran.

* FAVRE (Léopold), rue des Granges, 6, à Genève.

MM. Feer (Léon), attaché au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, boulevard Saint-Michel, 145, à Paris.

Fell (Winand), professeur à l'Académie de Munster.

Ferraud (Gabriel), attaché à la vice-résidence de France, à Tamatave (Madagascar).

Ferté (Henri), drogman de l'ambassade de France, à Constantinople.

Flach, professeur au Collège de France, rue de Berlin, 37, à Paris.

Foucaux (Édouard), professeur au Collège de France, rue de Sèvres, 23, à Paris.

* Fryer (le major George), Madras Staff Corps, Deputy Commissioner, British Burmah.

Fujiyéda (Takutsu), élève de l'École des hautes études, avenue Bosquet, 36, à Paris.

Gaignière (H.), substitut du procureur de la République, à Châlons-sur-Marne.

Gantin, ingénieur, élève diplômé de l'École des langues orientales vivantes, rue de la Pépinière, 1, à Paris.

Gasselin (Ed.), consul de France, à Trébizonde.

Gaudot (Octave), géomètre, rue d'Isly, 15, à Alger.

* Gautier (Lucien), professeur d'hébreu à la Faculté libre de théologie, à Lausanne.

Gildemeister, professeur à l'Université de Bonn.

MM. Goguyer (Antonin), interprète judiciaire près le tribunal de première instance, à Tunis.

Gorresio (Gaspard), secrétaire perpétuel de l'Académie de Turin.

Gourlian, professeur d'arabe au Collège et à l'École normale d'institutrices, à Miliana (Algérie).

Graffin (l'abbé), professeur de syriaque à l'Université catholique, à Paris.

Greffier, professeur au lycée de Ben-Aknoun (Algérie).

* Groff (William N.), élève breveté de l'École du Louvre, diplômé de l'École des hautes études, avenue Carnot, 24, à Paris.

Grosset, licencié ès lettres, à la Faculté des lettres, à Lyon.

Grossi (Vincenzo), à Pollone, Biella (Italie).

* Guieysse (Paul), ingénieur hydrographe de la marine, rue des Écoles, 42, à Paris.

* Guimet (Émile), au musée Guimet, place d'Iéna, à Paris.

* Halévy (J.), rue Aumaire, 26, à Paris.

Hanoteau (le général), boulevard Raspail, 133, à Paris.

* Harkavy (Albert), bibliothécaire de la Bibliothèque impériale publique, à Saint-Pétersbourg.

MM. Harlez (C. de), professeur à l'Université, à Louvain.

Hélouis, chancelier du consulat de France, à Tripoli de Barbarie.

Henry (Victor), professeur à la faculté des lettres de Paris, rue Notre-Dame-des-Champs, 105, à Paris.

Herbed Meherjibhai Palanji Madan, Old Sonapore Lane Dhobitalas, Bombay.

* Hervey de Saint-Denys (le marquis d'), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, avenue Bosquet, 9, à Paris.

Hodji (Jean), au Ministère des affaires étrangères, à Constantinople.

Horst (L.), rue Vieille-des-Fondeurs, 19, à Colmar.

Houdas, professeur à l'École des langues orientales vivantes, avenue de Wagram, 29, à Paris.

Huart (Clément), drogman de l'ambassade de France, à Constantinople.

Imbault-Huart (Camille), consul de France, à Canton (Chine).

Jeannier (A.), chancelier du consulat de France, à Bagdad.

* Jong (de), professeur de langues orientales à l'Université d'Utrecht.

Mme * Kerr (Alexandre), à Londres.

MM. Kesseler (Charles), place Saint-Charles, à Tunis.

Kremer (de), ancien Ministre du Commerce, membre de l'Académie des sciences, à Vienne.

Kùnos (Ignace), docteur de l'Université de Buda-Pesth, à Constantinople.

Lambin (Émile), commissaire de police, rue Saint-Didier, 68, à Paris.

Lancereau (Édouard), licencié ès lettres, rue de Poitou, 3, à Paris.

* Landberg (Carlo, comte de), docteur ès lettres, Gœthestrasse, 10, à Stuttgart.

Landes (A.), administrateur des affaires indigènes, à Saïgon.

* Lanman (Charles), professeur de sanscrit à Harvard College, à Cambridge (Massachusetts).

Le Boul (Michel), interprète, rue Michelet, 13, à l'Agha Supérieur, à Alger.

Leclerc (le Dr), médecin-major de 1re classe, à Ville-sur-Illon.

Ledain, rue du Calvaire, 35, à Saint-Cloud.

Ledoulx (Alphonse), drogman de l'ambassade de France, à Constantinople.

Lefèvre (André), licencié ès lettres, rue Hautefeuille, 21, à Paris.

Lefevre Pontalis, rue Montalivet, 5, à Paris.

MM. LERICHE (Louis), élève drogman au consulat de France, à Beyrouth.

LEROUX (Ernest), éditeur, rue Bonaparte, 28, à Paris.

* LESTRANGE (Guy), piazza Indipendenza, 22, à Florence.

LETOURNEUX, magistrat, rue de l'École, à Saint-Eugène, près Alger.

LEVÉ (Ferdinand), rue Cassette, 17, à Paris.

LÉVI (Sylvain), maître de conférences à l'École des hautes études, place Saint-Michel, 1, à Paris.

LIÉTARD (le Dr), médecin inspecteur des eaux, à Plombières.

LORGEOU (Édouard), interprète du consulat de France, à Bangkok.

MAHLER, astronome, à Vienne (Autriche).

MALLET (Dominique), rue Mazarine, 19, à Paris.

MARRACHE, rue Laffon, 10, à Marseille.

MARRE (Aristide), chargé du cours de malais et de javanais à l'École des langues orientales, avenue de la Grande-Armée, 49, à Paris.

MARTIN (l'abbé), rue Régis, 6, à Paris.

* MASPERO, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, ancien directeur général des Musées d'Égypte, avenue de l'Observatoire, 24, à Paris.

MM. Masqueray (Émile), directeur de l'École des lettres, rue Joinville, 13, à Alger.

Massieu de Clerval (Henri), rue Mademoiselle, à Versailles.

Méchineau (l'abbé), rue de Sèvres, 35, à Paris.

Mehren (le Dr), professeur de langues orientales, à Copenhague.

Mercier (E.), interprète-traducteur assermenté, membre associé de l'École des lettres d'Alger, rue Desmoyen, 19, à Constantine.

Merx (A.), professeur de langues orientales, à Heidelberg.

Michel (Charles), professeur à l'Université, rue de Nassau, 2, à Gand.

Michelet, colonel du génie en retraite, rue de l'Orangerie, 38, à Versailles.

Milloué (L. de), conservateur au musée Guimet, place d'Iéna, à Paris.

* Mission archéologique française, au Caire.

* Mocatta (Frédéric D.), Connaught Place, à Londres.

Mohammed Hassan Khan (S. E.), Sanieddauleh, à Téhéran.

Mohn (Christian), vico Nettuno, 28, Chiaja, à Naples.

Montet (Édouard), professeur de langues orientales à l'Université de Genève, villa des Grottes.

MM. Mouliéras, professeur d'arabe au Lycée, à Constantine (Algérie).

Muir (Sir William), membre du Conseil de l'Inde, India Office, à Londres.

* Müller (Max), professeur à Oxford.

Neubauer (Adolphe), à la Bibliothèque Bodléienne, à Oxford.

Nouet (l'abbé René), curé à Roëzé, par la Suze (Sarthe).

Oppert (Jules), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, rue de Sfax, 2, à Paris.

Ottavi (Paul), élève drogman attaché au consulat général de France, à Beyrouth.

Parkmann (Jean), Behrenstrasse, 28, Berlin.

* Parrot-Laboissière (Ed.-F.-R.), Barrière Ste-Catherine, par Moulins.

Patorni, interprète militaire au Gouvernement général, à Alger.

Pavet de Courteille (Abel), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, rue de l'Université, 25, à Paris.

Pereira (Estèves), lieutenant du génie, Poço do Borratem, 4, à Lisbonne.

Pertsch (W.), bibliothécaire, à Gotha.

Petit (l'abbé), à Romescamps, par Abancourt (Oise).

MM. * PHILASTRE (P.), lieutenant de vaisseau, inspecteur des affaires indigènes en Cochinchine, à Cannes.

PIAT, vice-consul de France à Bouchir (golfe Persique).

PIEHL (le Dr Karl), docent d'égyptologie à l'Université, à Upsal.

* PIJNAPPEL, docteur et professeur de langues orientales, à Leyde.

* PINART (Alphonse), à San-Francisco.

* PLATT (William), Callis Court, Saint-Peters, île de Thanet (Kent).

POGNON, consul de France, à Bagdad.

POPELIN (Claudius), rue de Téhéran, 7, à Paris.

PRÆTORIUS (Franz), Augusta Platz, 5, à Breslau.

PRIAULX (O. DE BEAUVOIR), Cavendish Square, 8, à Londres.

PRYM (le professeur E.), à Bonn.

QUENTIN (l'abbé), aumônier au lycée Louis-le-Grand, rue Saint-Jacques, 123, à Paris.

QUERRY (Amédée), consul général de France, en retraite.

RAT, capitaine au long cours, rue Glacière, 2, à Toulon.

RAVAISSE (P.), membre de la mission archéologique française au Caire, rue de Babylone, 47, à Paris.

MM. Regnaud (Paul), maître de conférences, pour le sanscrit, à la Faculté des lettres, à Lyon.

*Regnier (Adolphe), rue de Grenelle, 35, à Paris.

*Rehatsek (Edward), M. C. E., à Bombay.

Remy (Georges), interprète militaire à la division d'Alger.

Remzi Bey (Hussein), professeur à l'École impériale de médecine, à Constantinople.

Renan (Ernest), membre de l'Institut, administrateur du Collège de France, à Paris.

Reuter (J. N.), licencié ès lettres, à Abo (Fin lande).

*Revillout (E.), conservateur adjoint au Musée égyptien, professeur à l'École du Louvre, à Paris.

*Reynoso (Alvaro), docteur de la Faculté des sciences de Paris, à la Havane.

*Rimbaud, rue de Versailles, 59, au Chesnay, près Versailles.

Rivié (l'abbé), curé de Saint-Nicolas-des-Champs, rue Réaumur, 53, à Paris.

*Robertson Smith (W.), Christ's College, à Cambridge.

*Rochemonteix (le marquis de), rue des Beaux-Arts, 11, à Paris.

Rockhill (W. Woodville), n° 1620, 19th Street, à Washington.

MM. Rodet (Léon), ingénieur des tabacs, rue de la Collégiale, 1, à Paris.

*Rolland (E.), rue des Fossés-Saint-Bernard, 6, à Paris.

Rondot (Natalis), ex-délégué du commerce en Chine, au château de Chamblon, près Yverdon.

Rosny (L. de), professeur à l'École des langues orientales vivantes, avenue Duquesne, 47, à Paris.

Rost (Reinhold), bibliothécaire de l'India Office, à Londres.

Roth (le professeur), bibliothécaire en chef de l'Université, à Tubingue.

Roussel (l'abbé), rue de Vaugirard, 74, à Paris.

*Rudy (Ch.), professeur, rue Royale, 7, à Paris.

Rylands (W. F. S. A.), secrétaire de la Société d'archéologie biblique, Hart Street, 11, Bloomsbury, à Londres.

Sabbathier, agrégé de l'Université, rue du Cardinal-Lemoine, 15, à Paris.

Sauvaire (Henri), consul honoraire, à Robernier, par Montfort-sur-Argens (Var).

Scheer (Eugène), inspecteur des écoles indigènes de l'Algérie, rue Dupuch, 10, à Alger.

IMPRIMERIE NATIONALE.

MM. Schefer (Charles), membre de l'Institut, professeur de persan et administrateur de l'École des langues orientales vivantes, rue de Lille, 2, à Paris.

Schmidt (Valdemar), professeur, à Copenhague.

Senart (Émile), membre de l'Institut, rue Bayard, 16, à Paris.

Siouffi, vice-consul de France, à Mossoul.

Socin, professeur à l'Université de Tubingue.

Sonneck (de), interprète principal à l'état-major de la division, à Alger.

Specht (Édouard), rue du Faubourg-Saint-Honoré, 195, à Paris.

Spiro, à Tunis.

Steinnordh (J. H. W.), docteur en théologie et en philosophie, à Linköping.

Strehly, professeur au lycée Louis-le-Grand, rue de Vaugirard, 16, à Paris.

Taillefer, docteur en droit, ancien élève de l'École spéciale des langues orientales, boulevard Saint-Michel, 81, à Paris.

Teutsch (Alfred), au consulat général de France, à Bangkok (Siam).

Textor de Ravisi (le baron), rue d'Annonay, 7, à Saint-Étienne.

Thorbecke (H.), professeur de langues orientales à l'Université de Halle.

MM. Touhami ben Larbi, interprète judiciaire assermenté à Ksar Et-Tir, Sétif (Algérie).

* Turrettini (François), rue de l'Hôtel-de-Ville 8, à Genève.

Turrini (Giuseppe), professeur de sanscrit, à l'Université de Bologne.

Vasconcellos-Abreu (de), professeur de sanscrit, rua Barata Salgueiro, 15, à Lisbonne.

Vernes (Maurice), directeur adjoint à l'École des hautes études, boulevard Saint-Germain, 76, à Paris.

Vilbert (Marcel), drogman du consulat de France, à Andrinople.

Vinson (Julien), professeur à l'École des langues orientales vivantes, rue de Beaune, 3, à Paris.

Vissière (Arnold), premier interprète de la légation de France, à Pékin.

Vitto (Errico), consul d'Italie, à Alep.

Vogüé (le marquis Melchior de), membre de l'Institut, ancien ambassadeur de France à Vienne, rue Fabert, 2, à Paris.

Vollon (Léonce), président de chambre honoraire à la Cour d'appel, à Alger.

Waddington (W.-V.), membre de l'Institut, ambassadeur de France à Londres, rue Dumont-d'Urville, 31, à Paris.

MM. * Wade (Sir Thomas), Cleveland Square, 42, Hyde-Park, à Londres.

Wilhelm (Eug.), professeur, à Iéna.

Willems (Pierre), professeur de l'Université, place Saint-Jacques, à Louvain.

* Wyse (L.-N.-B.), lieutenant de vaisseau, boulevard Malesherbes, 117, à Paris.

Zoeros Pacha, général de brigade, professeur de clinique à la Faculté de médecine de Constantinople, rue Agha Haman, à Péra.

* Zographos (S. Exc. Christaki Effendi), avenue Hoche, 22, à Paris.

Zotenberg (H.-Th.), bibliothécaire au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, avenue des Ternes, 96, à Paris.

II

LISTE DES MEMBRES ASSOCIÉS ÉTRANGERS

SUIVANT L'ORDRE DES NOMINATIONS.

MM. Rawlinson (Sir H. C.), à Londres.

Weber, professeur à l'Université de Berlin.

Salisbury (E.), secrétaire de la Société orientale américaine, à Boston (États-Unis).

Weil (Gustave), professeur à l'Université de Heidelberg.

III

LISTE DES OUVRAGES

PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

En vente chez Ernest Leroux, éditeur, rue Bonaparte, 28, à Paris.

JOURNAL ASIATIQUE, publié depuis 1822. Collection complète.................................. 1,000 fr.
Chaque année.......................... 25 fr.

CHOIX DE FABLES ARMÉNIENNES du docteur Vartan, en arménien et en français, par J. Saint-Martin et Zohrab. 1825, in-8°.................................. 3 fr.

ÉLÉMENTS DE LA GRAMMAIRE JAPONAISE, par le P. Rodriguez, traduits du portugais par M. C. Landresse, etc., *Paris*, 1825, in-8°. — Supplément à la grammaire japonaise, etc. *Paris*, 1826, in-8°...................... 7 fr. 50

ESSAI SUR LE PÂLI, ou langue sacrée de la presqu'île au delà du Gange, par MM. E. Burnouf et Lassen. *Paris*, 1826, in-8°. (Épuisé.)......................... 15 fr.

MENG-TSEU VEL MENCIUM, latina interpretatione ad interpretationem tartaricam utramque recensita instruxit, et perpetuo commentario e Sinicis deprompto illustravit Stanislas Julien. *Lutetiæ Parisiorum*, 1824, 1 vol. in-8°... 9 fr.

YADJNADATTABADHA, OU LA MORT D'YADJNADATTA, épisode extrait du Râmâyana, poème épique sanscrit, donné avec le texte gravé, une analyse grammaticale très détaillée, une traduction française et des notes par A.-L. Chézy, et suivi d'une traduction latine littérale, par J.-L. Burnouf. *Paris*, 1826, in-4°, avec quinze planches........ 9 fr.

VOCABULAIRE DE LA LANGUE GÉORGIENNE, par M. Klaproth. *Paris*, 1827, in-8°...................... 7 fr. 50

Élégie sur la Prise d'Édesse par les Musulmans, par Nersès Klaietsi, patriarche d'Arménie, publiée pour la première fois en arménien, revue par le docteur Zohrab. *Paris*, 1828, in-8° .... 4 fr. 50

La Reconnaissance de Sacountalâ, drame sanscrit et prâcrit de Câlidâsa, publié pour la première fois sur un manuscrit unique de la Bibliothèque du Roi, accompagné d'une traduction française, de notes philologiques, critiques et littéraires, et suivi d'un appendice, par A.-L. Chézy. *Paris*, 1830, in-4°, avec une planche..... 24 fr.

Chronique géorgienne, traduite par M. Brosset. *Paris*, Imprimerie royale, 1830, grand in-8° .... 9 fr.

Chrestomathie chinoise (publiée par Klaproth). *Paris*, 1833, in-8° .... 9 fr.

Éléments de la langue géorgienne, par M. Brosset. *Paris*, Imprimerie royale, 1837, in-8° .... 9 fr.

Géographie d'Abou'lféda, texte arabe publié par Reinaud et le baron de Slane. *Paris*, Imprimerie royale, 1840, in-4° .... 24 fr.

Râdjataranginî, ou Histoire des rois du Kachmîr, publié en sanscrit et traduit en français, par M. Troyer. *Paris*, Imprimerie royale et nationale, 3 vol. in-8° ..... 20 fr.

Précis de législation musulmane, suivant le rite malékite, par Sidi Khalil, publié sous les auspices du Ministre de la guerre, 4e édition. *Paris*, Imp. nat. 1877, in-8° ..... 6 fr.

Les Voyages d'Ibn Batoutah, texte arabe et traduction par MM. C. Defrémery et Sanguinetti. *Paris*, Imprimerie nationale, 4 vol. in-8°. Chaque volume .... 7 fr. 50

Table alphabétique des Voyages d'Ibn Batoutah. *Paris*, 1859, in-8° .... 2 fr.

Les Prairies d'or de Maçoudi, texte arabe et traduction par M. Barbier de Meynard (les trois premiers volumes en collaboration avec M. Pavet de Courteille). 9 vol. in-8°. (Le tome IX comprenant l'Index.) Chaque vol... 7 fr. 50.

Le Mahâvastu, texte sanscrit, publié pour la première fois, avec des Introductions et un Commentaire, par M. Ém. Senart. Volume I. 1 fort vol. in-8°.............. 25 fr.

Le volume II est sous presse.

Nota. Les membres de la Société qui s'adresseront *directement* au libraire de la Société, M. Ernest Leroux, rue Bonaparte, 28, à Paris, auront droit à une remise de 33 p. o/o sur les prix de tous les ouvrages ci-dessus, à l'exception du *Journal asiatique*.

LES ACTES DE SCHARBIL
ET LES ACTES DE BARSAMYA,

PAR

M. RUBENS DUVAL.

Les légendes sur les origines de l'église d'Édesse ont donné naissance à toute une littérature apocryphe dans laquelle les *Actes de Scharbil* et les *Actes de Barsamya*[1] occupent facilement la seconde place après la *Doctrine d'Addai*[2]. Ces *Actes* ont déjà exercé la critique des savants qui se sont occupés de la *Légende d'Abgar*, mais les éléments qui entrent dans leur composition n'ont pas encore été examinés en détail. C'est cet examen que nous nous proposons de faire dans les lignes suivantes.

Les *Actes de Scharbil* fixent le martyre de ce personnage à l'année XV du règne de Trajan, à l'année III du règne d'Abgar VII et à l'année 416 de l'ère des Séleucides. A cette époque, Scharbil étant à Édesse le grand prêtre des païens et Barsamya

[1] Publiés dans les *Ancient Syriac documents* de Cureton, p. 41-72. Dans les citations faites ci-après, l'indication des pages se réfère à la pagination du texte syriaque et non pas à celle de la traduction anglaise.

[2] Publiée par M. Philipps, Londres, 1876.

l'évêque des chrétiens, Trajan envoie l'ordre aux gouverneurs des provinces de l'empire romain de multiplier les sacrifices et les offrandes aux dieux dans toutes les villes et de trancher la tête à ceux qui se refuseraient à immoler, après leur avoir fait subir des tortures. Cet ordre parvient à Édesse pendant une grande fête, le mardi 8 de nisan. La population tout entière était rassemblée auprès du grand autel situé au milieu de la ville, en face de l'édifice appelé *Beth-édâné* (ܒܝܬ ܥܕܢ̈ܐ); les dieux, à la tête desquels étaient placés Nébo et Bel, étaient posés sur des trônes d'honneur, parés de leurs plus beaux ornements; les prêtres brûlaient des parfums et offraient des libations; les holocaustes d'agneaux et de taureaux exhalaient leurs odeurs; les voix des chanteurs et les sons des tambourins résonnaient dans la ville. Le grand prêtre Scharbil se distinguait au milieu des autres ministres du culte par ses insignes et ses robes brodées couvertes d'ornements; un diadème surmonté d'une figurine d'or était posé sur sa tête; il présidait aux cérémonies en présence du roi Abgar, qui se tenait à la tête du peuple.

Pendant la fête, l'évêque des chrétiens Barsamya, accompagné du prêtre Tiridath et du diacre Schaloula, va trouver le grand prêtre et l'exhorte à renoncer aux erreurs du paganisme dans lesquelles il entretient le peuple. Scharbil se laisse persuader aisément, car il a conscience de l'inanité des dieux qu'il sert, mais il n'espère pas obtenir le pardon de son passé et il craint que sa conversion à la vraie

religion ne lui soit d'aucun profit. Barsamya fait valoir la miséricorde du Sauveur qui accepte le repentir des plus pervers et il triomphe des scrupules du grand prêtre. Scharbil promet alors d'aller à l'église des chrétiens aussitôt la fête terminée. Il s'y rend, en effet, la nuit suivante et abjure ses anciennes erreurs. Dès que cette conversion est connue, une grande émotion s'empare de la ville; on accourt, on trouve le grand prêtre dans l'église, vêtu de l'habillement des chrétiens. Scharbil confesse la nouvelle foi et engage la foule à suivre son exemple. Beaucoup d'hommes et de femmes se convertissent, tels que les notables Labou[1], 'Ḥafsai, Bar-Kalba et 'Avida. Le juge de l'endroit, Lysanias[2], informé de ce qui se passe, fait arrêter Scharbil et ordonne de le conduire, pour être jugé, devant le grand autel situé au milieu de la ville. Le juge engage d'abord Scharbil à ne pas contrevenir à l'édit des empereurs (ܡ̈ܠܟܐ) et à sacrifier de nouveau aux dieux; à ce prix ses fonctions de grand prêtre lui seront conser-

[1] P. 64, l. 5, où la conversion de ces personnages est rappelée, on lit ܢܒܘ au lieu de ܠܒܘ qui se trouve p. 45, l. 16, et dans la *Doctrine d'Addai*, p. 18, l. 16. Il y a là plutôt une faute de copiste qu'une réminiscence de la forme primitive du nom ('Nébo).

[2] Nommé aussi plus loin «gouverneur» ܗܓܡܘܢܐ. La prononciation *Lysanias* est celle de la rédaction latine des *Actes d'Habib* attribuée à Siméon Métaphraste. Voir Surius, *De probatis Sanctorum vitis*, vol. IV; Cureton, *Anc. Syr. doc.*, p. 122. Nous verrons plus loin que ce personnage est le même que celui des *Actes de Scharbil* et des *Actes de Barsamya*. P. 45, l. 20 et 71, l. 21, il est donné sous la forme ܠܘܣܢܝܐ et ܠܘܣܝܢܐ; p. 63, l. 14 et 73, l. 23, sous la forme ܠܘܣܢܝܘܣ et ܠܘܣܝܢܘܣ.

vées et on ajoutera encore aux honneurs qui lui étaient décernés. Ses exhortations restant sans effet, le juge passe aux menaces et a recours ensuite aux tortures les plus cruelles dans l'espoir d'amener par la force un changement dans les convictions de Scharbil, mais celui-ci reste inébranlable, quoique le supplice l'ait affaibli au point de ne pouvoir se tenir sur ses pieds. Il est alors jeté en prison où il demeure de longs jours.

Le mardi 2 iloul, il est ramené devant le juge qui lui demande s'il est revenu à résipiscence. Scharbil proclame de nouveau la vérité de la religion du Christ; la discussion qui s'engage entre le juge et lui se traîne dans les mêmes longueurs que la première fois; enfin le juge le condamne à être exécuté hors de la ville; il doit avoir la tête tranchée après avoir subi le supplice de la scie. Il reçoit le martyre avec courage et avec la sérénité d'un homme qui n'aurait éprouvé aucune douleur corporelle. Sa sœur Babai trempe le pan de sa robe dans le sang du martyr et confesse la foi chrétienne. Elle est dénoncée au juge par les chefs de police de la ville (ܫܪ̈ܘܪܐ) et condamnée à être exécutée sur la place même où son frère vient d'expirer. Tous deux sont, par les soins d'amis dévoués, inhumés dans le tombeau du père de l'évêque Abschelama, le vendredi 5 iloul.

Ces *Actes* furent rédigés par les *exceptores* Marinus et Anatolus et déposés dans les archives royales. Une note qui se trouve reproduite également à la

fin des *Actes de Barsamya* ajoute que l'évêque Barsamya qui convertit Scharbil vivait au temps de Fabianus[1], évêque de Rome.

Les *Actes de Barsamya* reproduisent la date placée en tête des *Actes de Scharbil :* 416 des Séleucides et xv du règne de Trajan, sous le consulat de Commode et de Cyrillus (Cerialis). Le procès de Barsamya a lieu le 5 iloul, un jour après le jugement prononcé contre Scharbil par Lysanias, le juge du pays. Les chefs de police (ܫܪ̈ܘܪܐ) dénoncent Barsamya comme l'auteur de la conversion de Scharbil. Barsamya est cité devant le tribunal; il est suivi d'une foule considérable de gens criant qu'ils veulent mourir avec lui; ils sont si nombreux que les chefs de police ne parviennent pas à inscrire leurs noms. Pour amener la foule à se disperser, le juge fait mettre Barsamya en prison pendant de longs jours. Il est reconduit ensuite devant le juge qui instruit son procès pour contravention à l'édit des empereurs (ܕ̈ܠܟܐ). Il est d'abord fustigé, mais cette peine ne produit aucun effet; le juge va donner l'ordre de le suspendre et de lui appliquer les peignes de fer, quand arrivent des lettres d'Alusis[2], le grand procurateur, le père des empereurs,

[1] La leçon ܒܝܢܘܣ du manuscrit *A* est fautive; le manuscrit *B* a ܦܒܝܢܘܣ qui se trouve plus bas p. 62, l. 24, ainsi que dans les *Actes de Barsamya*, p. 71 *ult.* Voir la note p. 185.

[2] On a cherché en vain à identifier ce nom avec un personnage connu. Cureton, p. 186, a pensé à Lucius Quietus, le général de Trajan, mais à tort, comme le remarque M. Lipsius, *Die edessenische Abgarsage*, p. 44. M. Tixeront, *Les origines de l'église*

qui ordonnent de relaxer Barsamya. L'édit des empereurs qui met fin à la persécution est lu publiquement dans le prétoire en présence des notables de la ville. Le lendemain du jour où Lysanias[1] avait commencé ce procès, ce juge est relevé de ses fonctions.

Ces *Actes* ont été rédigés par les *exceptores* Zenophilus et Patrophilus et leur véracité a été attestée par les chefs de police (ܫܪ̈ܝܪܐ), Diodorus et Eutropius, conformément aux prescriptions des anciens rois.

Suit une note additionnelle dont le commencement se trouve reproduit, comme nous l'avons dit plus haut, à la fin des *Actes de Scharbil* et d'après laquelle Barsamya, évêque d'Édesse, vivait au temps de Fabianus, évêque de Rome. Il avait reçu l'imposition des mains d'Abschelama; celui-ci avait reçu l'imposition des mains de Palout, son prédécesseur[2]; Palout avait reçu l'imposition de Sérapion, évêque d'Antioche, qui lui-même l'avait reçue de Zéphirin, évêque de Rome.

d'Édesse, p. 125, n. 4, rapproche un certain Eleusius, préfet en Mésopotamie sous Dioclétien. Peut-être est-ce un nom artificiel, une personnification du relâchement (ἡ λύσις) qui se fit alors dans les poursuites.

[1] Remarquez que ce nom, qui est écrit précédemment ܠܘܣܢܝܣ, p. 63, l. 14, est écrit ܠܘܣܢܝܐ dans ce passage qui peut avoir été interpolé.

[2] C'est le sens que donne M. Tixeront, *Les origines de l'église d'Édesse,* p. 150, au mot ܩܕܡܝܐ dans ce passage. Voir dans *Anc. Syr. doc.,* p. 73, l. 7, le même mot employé aussi dans ce sens.

Les *Actes de Barsamya* forment la suite des *Actes de Scharbil;* ils ont été très vraisemblablement rédigés par le même auteur d'après les mêmes documents. Ces *Actes* peuvent donc être examinés ensemble.

Leur caractère apocryphe apparaît de plusieurs côtés à la fois. Le synchronisme qu'ils fournissent repose sur une erreur manifeste. Le consulat de Commodus et de Cyrillus (plus exactement, Cerialis), mentionné par les *Actes de Barsamya*, eut lieu la IXe année de Trajan, en 106, et correspond, à un écart d'une année près, comme le remarque Cureton[1], à l'année 416 des Séleucides (octobre 104-octobre 105), mais non pas à la XVe année de Trajan. D'un autre côté, Gutschmid[2] admet comme exacte la donnée que la IIIe année d'Abgar VII répond à la XVe année de Trajan. On a donc le choix entre l'année 106 et l'année 112 pour la date à laquelle les *Actes de Scharbil* et les *Actes de Barsamya* placent les événements dont ils parlent; mais à aucune de ces années ne peut convenir le tableau que tracent ces *Actes* de l'état politique d'Édesse. Suivant eux, en effet, Édesse est administrée par un fonctionnaire romain, Lysanias, qui a le titre tantôt de « gouverneur » ܗܓܡܘܢܐ, et tantôt de « juge de province » ܕܝܢܐ ܕܐܬܪܐ. Le roi Abgar n'a pas de puissance réelle; il figure seulement dans les cérémonies religieuses à la tête du peuple. Le prétoire, installé à la

[1] *Anc. Syr. doc.*, p. 186; cf. Lipsius, *Die edessenische Abgarsage*, p. 42.

[2] *Untersuchungen über die Geschichte des Königr. Osrhoëne*, p. 27.

romaine, porte le nom de « dicasterion » ܕܝܩܣܛܪܝܢ; il est desservi par des huissiers, ܐܘܦܝܩܝܢ « officium »; les bourreaux sont des ܩܣܛܘܢܪܐ « questonarii »; les instruments du supplice sont empruntés à l'arsenal de Rome, ce sont : « les lanières de cuir » ܛܘܪܝܣ *toris*, « la vis » ܩܘܟܠܝܐ *cochlea*, « le gibet » *patibulum* [1]. La sentence judiciaire est appelée ܐܦܘܦܣܝܣ *ἀπόφασις*; les avocats sont des ܣܢܝܓܪܐ *συνήγοροι*; un rapport est une ܐܢܦܘܪܐ *ἀναφορα*; les greffiers sont des *exceptores* ܐܟܣܩܦܛܘܪܝܣ; ils rédigent les actes judiciaires, *ὑπομνήματα* [2]. La police paraît être encore exercée par des fonctionnaires indigènes qui portent le nom syriaque de *scharirê* ܫܪܝܪܐ, mais ils sont sous la dépendance du gouverneur auquel ils adressent des rapports et dénoncent les coupables; leur pouvoir s'arrête au seuil du tribunal où ils ne pénètrent pas; ils rédigent les actes extrajudiciaires. Cependant dans les *Actes de Barsamya*, p. 71, l. 24, ces *scharirê* ont des noms gréco-romains, Diodorus et Eutropius [3].

[1] P. 52, l. 18, au lieu de ܓܒܪܐ ܦܬܒܘܠܪܐ qui ne donne pas de sens, il faut lire ܓܒܪܐ ܦܛܒܘܠܪܐ « un homme patibulaire, digne du gibet ».

[2] Ces expressions ont fait croire à Cureton, *Anc. Syr. doc.*, p. 178, que les *Actes de Scharbil* et les *Actes de Barsamya* qu'il publiait étaient traduits du grec. Mais il n'en est rien; ces actes sont bien syriaques par le fond et par la forme. Ils ne trahissent aucune tournure grecque, mais ils appartiennent à une époque où l'Osrhoène était devenue une province romaine. On est seulement étonné de rencontrer une fois, p. 41 *ult.*, la forme grecque ܐܕܣܐ = Ἔδεσσα au lieu de la forme ordinaire ܐܘܪܗܝ.

[3] De même les *exceptores* Marinus et Anatolus, p. 61, l. 23,

Ce tableau suppose l'occupation d'Édesse par les Romains comme un fait accompli depuis longtemps [1]. Il s'explique mal, placé à l'époque où Lucius Quietus, le général de Trajan, s'empara d'Édesse, en 115, car la conquête de Trajan n'eut qu'un effet passager; avant cette date, il est impossible.

Les critiques admettent aujourd'hui comme véridique la mention faite par ces *Actes* que Barsamya vivait au temps de Fabianus, évêque de Rome (236-250). La persécution pendant laquelle Scharbil subit le martyre et Barsamya s'acquit le titre de confesseur est donc celle de Dèce (249-251) [2]. L'auteur des *Actes* a reporté cette persécution sous Trajan pour faire concorder son récit avec la *Doctrine d'Addai* qui, dans le but de rattacher les origines de l'église d'Édesse aux Apôtres, recule ces origines d'un siècle et demi. Selon les *Actes de Barsamya*,

Zenophilus et Patrophilus, p. 71, l. 22. Comme le remarque M. Lipsius, *Die edess. Abgarsage*, p. 43, ces noms sont étranges pour la période des rois d'Édesse.

[1] Comparez aussi des passages tels que p. 69, l. 6, où Lysanias, s'adressant à Barsamya, dit: «Vous méprisez les édits des empereurs et vous n'avez aucune considération pour les juges des provinces : vous vivez comme des barbares dans l'empire des Romains.»

[2] Voir Lipsius, *Die edess. Abgarsage*, p. 9, et Tixeront, *Les origines de l'église d'Édesse*, p. 142. Ces deux auteurs indiquent la persécution de Dèce ou celle de Valérien (253-260) et cette dernière de préférence à la première, parce qu'il est question dans les *Actes de Barsamya* d'un édit de tolérance qu'ils rapportent à Gallien (260); mais nous verrons plus loin qu'il s'agit de Constantin. La persécution de Valérien nous conduirait trop bas, puisque Barsamya est contemporain de Fabianus, mort en 250.

les successeurs de l'apôtre Addai dans l'administration de l'église d'Édesse sont : Aggai, Palout, Abschelama et Barsamya. Cette succession, qui est vraisemblablement historique, est connue de l'auteur de la *Doctrine*[1]. Nous sommes informés, d'un côté par la *Doctrine*, de l'autre côté par les *Actes de Barsamya*, que Palout reçut l'imposition des mains de Sérapion qui était évêque d'Antioche à la fin du IIe siècle et au commencement du IIIe (189 ou 192-209). Cette donnée est certainement historique; Addai et Aggai, les prédécesseurs de Palout, doivent donc être placés dans la seconde moitié du IIe siècle et non pas au Ier siècle[2]. De plus, si Palout était évêque vers 200, son deuxième successeur, Barsamya, devait occuper le siège épiscopal d'Édesse vers 250, et c'est, en effet, à cette époque que nous ramène la note finale des *Actes de Barsamya*, d'après laquelle celui-ci vivait au temps de Fabianus de Rome. Les *Actes de Scharbil* et les *Actes de Barsamya*, en faisant vivre ces personnages sous Trajan, ont commis un anachronisme volontaire qui leur était dicté par la *Doctrine*. C'est également sous l'influence

[1] Elle n'est pas indiquée en toutes lettres, mais elle résulte implicitement des passages suivants, p. 35, l. 5 (texte) : «Aggai, fabricant de chaînettes et de diadèmes royaux, Palout, Abschelama et Barsamya avec d'autres personnages, s'attachèrent à Addai l'apôtre;» et p. 40, l. 18 : «Addai fit d'Aggai le directeur et le chef à sa place; il fit un prêtre de Palout qui était diacre, et un diacre d'Abschelama qui était scribe.»

[2] Voir Nœldeke, *Centralblatt*, 1876, p. 938; Nestle, *Theol. Literaturz.*, 1876, p. 644; Lipsius, *Die edess. Abgarsage*, p. 8 et 42; Tixeront, *Les origines de l'église d'Édesse*, p. 140.

IMPRIMERIE NATIONALE.

de la *Doctrine* que l'auteur des *Actes de Scharbil* a écrit le passage, p. 43, l. 21, où Barsamya, s'adressant à Scharbil, dit : « Cet enseignement nous vient de Palout que tu as connu, toi qui es à l'âge de la vieillesse; car tu sais que Palout était le disciple d'Addai l'apôtre et que le roi Abgar, qui a précédé le roi Abgar actuel et qui adorait avec toi les idoles, a cru lui aussi au Christ. »

Les allusions au concile de Nicée qui, dans la *Doctrine d'Addai*, sont moins apparentes, sont évidentes dans les *Actes de Scharbil;* il suffira de rappeler le passage suivant, p. 43, l. 15, où il est parlé de la divinité de Jésus : « Lui qui a revêtu un corps est Dieu, fils de Dieu, consubstantiel à son père, participant de la nature de son auteur[1]. »

Les personnages mis en scène sont les mêmes; parmi les grands d'Édesse qui se convertissent à la suite d'Abgar, la *Doctrine* cite ʿAvida, Labou, Ḥafsai et Bar-Kalba; dans les *Actes de Scharbil*, ces mêmes personnages renoncent également au paganisme avec le grand prêtre. Le parallélisme est complet : d'un côté l'apôtre Addai et le roi païen Abgar, de l'autre l'évêque Barsamya, successeur d'Addai, et le grand prêtre des dieux, Scharbil. Le lieu de la scène dans les deux tableaux est le grand autel au milieu de la ville[2]. Les sermons d'Addai et de Barsamya ne man-

[1] Cf. Lipsius, *Die edess. Abgarsage*, p. 46.

[2] Voir *The doct. of Addai the Apostle*, p. 34, l. 7 (texte); *Anc. Syr. doc.*, p. 42, l. 2, et p. 45, l. 23; cf. Nestle, *Theol. Literaturz.*, 1876, p. 644 *sq.;* Lipsius, *Die edess. Abgarsage*, p. 41; Tixeront, *Les origines de l'église d'Édesse*, p. 111.

quent pas de traits communs; ils s'adressent à un entourage tout disposé à se convertir. On voit dans la *Doctrine* les prêtres des faux dieux, après leur conversion, renverser les autels sur lesquels ils sacrifiaient à Nébo et à Bel, mais respecter le grand autel au milieu de la ville, qui paraît avoir subsisté assez longtemps. D'accord avec ce récit, les *Actes de Scharbil* font transporter, pour la grande fête, Nébo et Bel avec les autres dieux, privés de leurs propres autels, sur la place de la ville auprès du grand autel. Ces rapprochements montrent suffisamment que l'auteur des *Actes de Scharbil* et des *Actes de Barsamya* a emprunté certains motifs de ses drames à la *Doctrine d'Addai* et qu'il s'est inspiré de ce document pour peindre le côté indigène et national de son tableau. Quant au caractère romain des autres parties de ce tableau, dont nous avons signalé plus haut les principaux traits, il l'a emprunté à une autre source que nous allons examiner.

A la suite des *Actes de Barsamya*, Cureton a publié les *Actes d'Habib* conservés dans un des manuscrits qui ont servi à son édition des *Ancient Syriac documents*. Ces *Actes* se rapportent à la persécution de Licinius; ils sont datés du mois d'ab de l'année 620 des Séleucides (août 309), du consulat de Licinius et de Constantin, Julius et Barac étant stratèges et Cona étant évêque d'Édesse; à cette époque, disent-ils, Licinius fit une persécution contre l'Église et les chrétiens après la persécution qu'ordonna

Dioclétien[1]. Les dates indiquées concordent entre elles, comme le remarque M. Lipsius[2]. Le premier consulat de Licinius tombe en 309. A cette époque, Cona était évêque d'Édesse; il est mentionné en 289 par les *Actes de Schamouna et de Gouria*[3] et sa mort n'eut lieu qu'en 313[4]. Il est vrai que ces *Actes* parlent d'événements postérieurs à cette date. Constantin, qui a déjà le titre de grand, marche de l'Espagne sur Rome contre Licinius et l'incertitude de l'issue de la lutte occasionne un ralentissement dans les persécutions[5]; il s'agit en fait de l'expédition de Constantin contre Maxence en 312. On doit conclure de cette mention que les *Actes* en question ont été écrits assez longtemps après le martyre qu'ils racontent, mais on accordera avec M. Lipsius qu'on ne peut, pour cette raison, révoquer en doute ce martyre, non plus que celui de Schamouna et de Gouria. Jacques de Saroug, qui a confirmé la tradition par des homélies consacrées à ces saints vénérés, connaissait évidemment ces *Actes*. On ne comprend guère pourquoi M. Lipsius en rejette l'authenticité; il est même tenté d'en attribuer la rédaction « à la même fabrique d'où sont sortis la *Doctrine d'Addai*

[1] Cette mention se réfère aux *Actes de Schamouna et de Gouria* auxquels les *Actes d'Habib* font suite. Voir *Anc. Syr. doc.*, p. 113.

[2] *Die edess. Abgarsage*, p. 44.

[3] Cureton, *Anc. Syr. doc.*, p. 113. Cf. la note p. 188.

[4] Cf. *Chronicon edessenum* dans Assemani, *B. O.*, t. I, p. 393-394; Denys de Tellmahré, *ibid.*, p. 424.

[5] P. 85, l. 5; Constantin est déjà chrétien, p. 74, l. 9.

et les *Actes de Scharbil et de Barsamya*[1] ». Selon lui, Habib n'aurait pas subi le supplice sous Licinius à la date indiquée par les *Actes*, mais sous Galère, quelques années plus tôt. Nous ne voyons guère sur quoi s'appuie cette hypothèse; c'est le nom du gouverneur d'Édesse, Lysanias, qui se trouve à la fois dans les *Actes d'Habib* et dans les *Actes de Scharbil et de Barsamya*, qui a éveillé les doutes du célèbre critique sur l'historicité des *Actes d'Habib*, mais nous verrons bientôt comment ce fait s'explique. Les pieuses fraudes qui ont engendré les anachronismes de la *Doctrine*, des *Actes de Scharbil* et des *Actes de Barsamya* ne sauraient être invoquées ici. Quelle raison l'auteur des *Actes d'Habib* avait-il de transporter au temps de Constantin et de Licinius un martyre qui aurait eu lieu sous Galère?

Quand on lit dans le texte original les *Actes d'Habib* et les *Actes de Scharbil et de Barsamya*, on est frappé de l'analogie que présentent entre eux ces écrits: même style[2], mêmes tableaux. Non seulement le gouverneur d'Édesse porte le même nom, mais le procès intenté à Habib s'y déroule avec les mêmes péripéties que dans les *Actes* précédents : ce sont les mêmes formules, les mêmes termes juridiques. Il y a donc de grandes chances pour qu'un auteur ait emprunté à l'autre, et, comme les *Actes de Scharbil* et les *Actes de Barsamya* sont reconnus apocryphes,

[1] *Die edess. Abgarsage*, p. 45.

[2] Cf. p. 65, l. 18, avec p. 77, l. 18; p. 67, l. 23, avec p. 78, l. 13, et aussi p. 53, l. 7, avec p. 79, l. 11.

c'est l'auteur de ces *Actes* qui doit être l'emprunteur. Quelques rapprochements justifieront cette manière de voir. Dans ces *Actes*, on trouve partout le pluriel ܡ̈ܠܟܐ « empereurs », pour désigner les chefs de l'empire romain, et jamais le singulier. Cette expression, appliquée à Licinius et à Constantin, est à sa place dans les *Actes d'Habib*, mais elle ne peut se comprendre que comme un emprunt maladroit dans les *Actes de Scharbil* et les *Actes de Barsamya* qui parlent de la persécution de Trajan[1]. Cet emprunt s'explique parce que l'auteur de ces derniers *Actes*, entraîné par les conséquences de son anachronisme, a transporté au temps de Trajan des descriptions et des termes qu'il trouvait dans des actes appartenant à une époque postérieure de deux siècles. On pourrait objecter que cette expression d'*empereurs* doit s'entendre des empereurs romains en général et non pas de l'empereur ou des empereurs régnants, mais cette objection ne tient pas devant l'examen du texte; il suffira de citer quelques phrases. On lit, p. 67, l. 25 : « Ton esprit est bien aveugle, ô juge! ainsi que celui des empereurs qui t'ont donné le pouvoir; » p. 68, l. 25 : « Tu con-

[1] M. Tixeront, *Les origines de l'église d'Édesse*, p. 125, n. 3, rapporte cette expression à la persécution de Dioclétien. Mais on ne voit pas ce que cette persécution vient faire ici, car le martyre de Scharbil et la confession de Barsamya doivent avoir eu lieu pendant la persécution de Dèce, ainsi que nous l'avons vu plus haut. En outre, le gouverneur d'Édesse pendant la persécution de Dioclétien s'appelait Antonius et non pas Lysanias. Voir *Anc. Syr. doc.*, p. 114; Lipsius, *Die edessenische Abgarsage*, p. 45, n. 1.

sidères comme nul l'édit des empereurs et tu te mets en état de rébellion contre les maîtres du pays; » p. 69, l. 9 : « Tu ne m'effrayeras pas par tes paroles, quoique je ne sois pas aujourd'hui auprès des empereurs, mais que je sois en présence du pouvoir que les empereurs t'ont conféré; » p. 70, l. 10, le grand procurateur Alusis est qualifié de « père des empereurs » et l'édit qui arrête la persécution est signé des empereurs.

L'état politique d'Édesse, tel qu'il ressort de ces *Actes*, suppose l'occupation de l'Osrhoène par les Romains comme un fait accompli depuis de longues années, ainsi que nous l'avons déjà remarqué plus haut. Vrai au temps de Constantin, cet état n'existait pas encore à l'époque de Trajan; ici encore on voit de quel côté vient l'emprunt. On s'explique maintenant comment le nom du juge Lysanias figure dans tous ces actes à la fois : il a été transporté des *Actes d'Habib* dans les *Actes de Scharbil* et dans les *Actes de Barsamya*.

Signalons encore quelques rencontres intéressantes. Le procès d'Habib et son martyre ont lieu le 2 d'iloul et l'auteur se sert pour cette date d'une expression assez rare, ܒܬܪܝܢ ܒܐܝܠܘܠ, p. 78-79. La même date exprimée de la même manière se trouve dans les *Actes de Scharbil*, p. 49, l. 15; mais, comme les poursuites dirigées contre Scharbil coïncident avec la grande fête d'Édesse du 8 de nisan, le procès est suspendu pendant cinq mois et ne reprend son cours qu'au 2 d'iloul, sans que cette sus-

pension anormale soit suffisamment justifiée. On doit cependant remarquer que dans les *Actes de Scharbil* le 2 d'iloul tombe un mardi, tandis que dans les *Actes d'Habib*, p. 85, l. 3, c'est un vendredi. Si l'on recherche quel intérêt l'auteur des *Actes de Scharbil* avait à conserver la date du 2 d'iloul, on en trouve la raison dans les *Actes de Barsamya*. Le procès de ce confesseur a lieu le lendemain du jour où Scharbil a subi le supplice[1], et il prend fin par l'édit de tolérance qui arrête la persécution. L'auteur entend évidemment parler de l'édit de tolérance de Constantin auquel il est fait allusion à la fin des *Actes d'Habib*. Il est dit, p. 85, l. 3, que le 2 d'iloul, jour du martyre d'Habib, la nouvelle de la marche de Constantin contre Licinius agita les provinces et amena un ralentissement dans la persécution des églises. Si l'édit de tolérance était parvenu à Édesse dans les premiers jours d'iloul, c'est à cette époque que devait être placé le martyre de Scharbil suivi immédiatement du procès de Barsamya, et c'est pour atteindre cette époque qu'une interruption de cinq mois était nécessaire dans le procès de Scharbil.

Une dernière analogie : Scharbil et sa sœur Babai sont déposés dans le tombeau du père d'Absche-

[1] C'est sans doute par analogie avec le procès de Scharbil que le procès de Barsamya est interrompu par un emprisonnement qui dure de longs jours, p. 65, l. 15, tandis qu'il résulte de la comparaison des documents, ainsi que nous le verrons, que la mise en liberté de Barsamya a suivi de très près son arrestation.

lama, évêque, p. 61, l. 21; Habib est supplicié dans le cimetière construit par Abschelama, fils d'Abgar, p. 83, l. 23.

En résumé, l'auteur des *Actes de Scharbil* et des *Actes de Barsamya* a mis à contribution les *Actes d'Habib* et il a transporté sous Trajan des personnages et des faits qui appartiennent au temps de Licinius et de Constantin. Ces *Actes* sont postérieurs au concile de Nicée; ils connaissent le texte remanié de la *Doctrine d'Addai* que M. Tixeront place avec vraisemblance entre 390 et 430[1]. Ils forment une œuvre artificielle composée d'éléments empruntés à deux sources différentes. Ils n'ont pas été traduits du grec, mais le texte syriaque qui nous est parvenu est un original. S'il est établi aujourd'hui que la *Doctrine d'Addai* est un remaniement et une amplification d'un document plus ancien, rien n'autorise à chercher dans les *Actes de Scharbil* et les *Actes de Barsamya* un texte primitif qui aurait été retravaillé et développé selon l'esprit de légendes devenues des traditions. La seule part de vérité que ces *Actes* renferment, c'est la mention de la contemporanéité de Barsamya d'Édesse et de Fabianus de Rome; mais cette mention se trouve dans une note additionnelle de la fin, tout à fait en dehors du texte. Dans l'œuvre même, on ne trouve rien d'original à relever en dehors des noms de Tiridath le prêtre et de Schaloula le diacre, qui accompagnent

[1] *Les origines de l'église d'Édesse*, p. 134.

Barsamya pendant la visite de celui-ci à Scharbil. Ces personnages sont sans doute historiques. Suivant une très judicieuse remarque de M. Tixeront[1], ils pourraient avoir été les successeurs de Barsamya au siège épiscopal d'Édesse dans l'intervalle qui sépare Barsamya de Cona[2]. C'est en effet avec cette gradation hiérarchique de prêtre et de diacre que les deux successeurs d'Addai au siège épiscopal d'Édesse, Aggai et Palout, sont présentés dans la *Doctrine*.

L'histoire a donc bien peu de profit à tirer de ces *Actes* que l'on doit ranger dans le domaine des fictions.

[1] *Les origines de l'église d'Édesse*, p. 151.

[2] Cet intervalle paraît être d'environ quarante ans, puisque, comme nous l'avons vu plus haut, Barsamya doit être placé vers 250 et que Cona était déjà évêque en 289.

HISTOIRE
DU ROI DJEMCHID ET DES DIVS,

TRADUITE DU PERSAN,

PAR

M. SERGE LARIONOFF,

ÉLÈVE DIPLÔMÉ
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, À PARIS,
ET DE L'INSTITUT DE LAZAREFF DES LANGUES ORIENTALES À MOSCOU.

INTRODUCTION.

Le manuscrit n° 1022 du Supplément persan de la Bibliothèque nationale, d'où nous avons extrait le petit poème qui fait l'objet du présent travail, est un recueil de différentes pièces guèbres, en vers et en prose. Il se compose de 94 feuillets (dont le cinquante-deuxième est en blanc). Ce manuscrit appartenait depuis 1818 à M. G.-C. Haughton; en 1834, il devint la propriété de M. Jules Mohl, après la mort duquel (en 1876) il fut acquis par la Bibliothèque nationale. Il est écrit en caractères *nestaalik* très lisibles et paraît être assez moderne. Il ne porte ni la date de la copie, ni le nom du copiste, mais l'auteur, ou plutôt le traducteur, fait connaître son nom à la fin du premier poème[1], ainsi qu'au commence-

[1] Voir plus bas.

ment du nôtre; il se nomme Nouchirevan. C'est tout ce qu'on peut dire à ce sujet.

Voici le contenu de notre manuscrit : folio 1-19 v°, L'histoire du fils de Yezdedjerd avec le kalife Omar; folio 20 r°-26 r°, L'histoire du sultan Mahmoud le Ghaznévide; folio 26 v°-29 v°, L'histoire du roi Djemchid et des Divs; folio 30 r°-50 r°, Arda Viraf, en vers (publié en pehlvi, par MM. Haug et West[1]); folio 50 v°-53 r°, Révolution du soleil autour de l'Elbarz; folio 53 v°-62 r°, Kitâb-i ilayân; folio 62 v°-68 v°, Oulamâ-i islâm (traduit par M. J. Mohl); folio 69 r°-69 v°, Les sept merveilles de Djemchid; folio 70 r°-70 v°, Maximes d'Adarbad Maraspand; folio 71 r°, Gayomerth; folio 71 v°, Le Simurgh; folio 72 r°, Poèmes sur l'émigration des Parses (قصّهٔ سنجان, traduit par Wilson).

L'Histoire du roi Djemchid, comme les deux premiers textes, est écrite dans une des variétés du mètre *hazadj* (هزج مسدس مقصور) dont le type est مفاعيلن مفاعيلن مفاعيل, c'est-à-dire ◡ – – –|◡ – – –| ◡ – –. Ces trois poèmes appartiennent au genre qu'on appelle *mesnevi* et qui est le plus répandu chez les poètes persans; c'est dans ce genre de poésie que sont écrits le Châh-nâméh et les célèbres *Mesnevis* de Djelâl ed-dîn Roûmî. Les mesnevis sont, comme

[1] *The Book of Arda Viraf with english translation and introduction, and an Appendix... etc., by Haug, with glossary by West*, 2 parts. Bombay. Il en existe également une traduction française (1872-1874), par M. A. Barthélemy. (*Artâ-Vîrâf Nâmak* ou *Livre d'Ardâ Vîrâf*, Paris, 1887, dans la Bibliothèque orientale elzévirienne.)

on le sait, des vers accouplés (de là le nom *mesnevi* qui veut dire « double, répété ») qui riment entre eux par paires.

L'Histoire du roi Djemchid et des Divs est intéressante au point de vue du développement de la légende de Djem ou Djemchid qui est, comme on le sait, le Yima ou le Yimâ Khshaêta du Zend-Avesta. Le Châh-nâméh et les *Rivâyets* parsis[1] ne nous donnent que peu de renseignements sur le sort du roi Djemchid, lorsqu'il prit la fuite devant le terrible Zohak (Aji Dahaka du Zend-Avesta). Le premier se contente de dire que Djemchid resta caché pendant cent ans, puis qu'il apparut un jour sur le bord de la mer de Chine où il fut scié par Zohak dans un arbre. (Le *Livre des Rois*, trad. par Jules Mohl, I, p. 47.) Les *Rivâyets* donnent encore moins de détails. Ils disent qu'à la fin de son heureux règne ce roi devint tellement orgueilleux qu'il se figura être Dieu. La conséquence de cet orgueil fut que le bonheur le quitta et que Zohak s'empara de son trône. Il fut obligé de s'enfuir et de se cacher dans des montagnes et des déserts. (*Die traditionnelle Literatur der Parsen,* dargestellt von Fr. Spiegel, Wien, 1860, p. 331-332.) Notre petit poème, au contraire, raconte tout ce qui arriva à Djemchid après sa fuite. D'autre part, il est intéressant de comparer les légendes du Bundéhech touchant Djemchid avec notre *Histoire de Djemchid et des Divs*. Ces docu-

[1] Publiés par M. Spiegel.

ments s'expliquent et se complètent les uns les autres. Voici les deux principaux passages du Bundéhech qui ont trait à ce roi : « Au sujet de la nature du singe et de l'ours, on raconte que, lorsque sa raison (*nismô*) le quitta, Yim, craignant les démons, prit pour femme un démon femelle et maria Yimak, qui était sa sœur, à un démon. C'est d'eux que naquirent le singe à queue, l'ours et d'autres espèces dégénérées. » (*The sacred Books of the East*, vol. V. *Pahlavi Texts*, transl. by E. W. West, part I, p. 87.)

« Et Khvêtudâd[1] est si miraculeux que l'on a déclaré touchant Yim que, lorsqu'il eut perdu la gloire de sa souveraineté, il sortit vers les régions (*var*) de l'Océan avec Yimak, sa sœur, afin de fuir le peuple, les démons et les sorcières de l'Assemblée de Dahâk, qui les cherchèrent dans l'enfer et ne les trouvèrent pas. D'autres les cherchèrent aussi sans résultat parmi les hommes, dans les eaux, sur la terre, parmi les bêtes, dans les arbres, dans les montagnes et dans les villes. Alors Aharman parla ainsi : « Je pense que Yim voyage dans les régions « de l'Océan. » Le démon et la sorcière qui étaient avec eux dirent : « Nous allons chercher Yim. » Et ils s'en allèrent en courant; lorsqu'ils arrivèrent dans la contrée où il se trouvait et qui était

[1] *Khvêtûdadŏ*, ordinairement écrit *khvêtûk-das* (Av. *hvaêtvô datha* « don de soi-même » ou « à soi-même »), est un terme employé pour les mariages entre les proches parents. Il est recommandé comme ayant un mérite particulier.

la contrée de l'eau de Tîr, Yim leur adressa ces paroles : « Qui êtes-vous? » et ils lui répondirent : « Nous sommes des gens qui, comme toi, avons dû « nous échapper des mains des démons; nous aussi, « nous nous sommes enfuis loin des démons et nous « sommes seuls. Donne-moi donc ta sœur en ma- « riage et moi je te donnerai la mienne! » Yim n'ayant pas reconnu que c'étaient non pas des hommes, mais des démons, épousa donc la sorcière et maria sa sœur au démon; de Yim et de la sorcière naquirent l'ours, le singe, Gandarep[1] et Gôsûbar[2]; de Yimak et du démon naquirent la tortue (*gasaf*), le chat, le faucon (*gaving*), la grenouille, le charançon (*dîvakŏ*) et aussi beaucoup d'autres créatures nuisibles, jusqu'à ce que Yimak vît que ce démon était malfaisant et qu'il était nécessaire de demander le divorce (*zantakâ*). Un jour, comme Yim et sa femme (qui était un démon) s'étaient enivrés avec du vin, elle changea sa propre nature et revêtit celle de la sorcière; puis, lorsque Yim vint, il était ivre et, sans le savoir, coucha avec Yimak, sa sœur, et ils accomplirent ainsi la bonne œuvre de Khvêtudâd. Beaucoup de démons furent écrasés et moururent. Ils s'élancèrent à la fois et tombèrent au fond de l'enfer. » (*Pahlavi Texts*, part II, p. 418-419.)

[1] Sur le Gandarep, voir Zend-Avesta, trad. par M. Darmesteter, 2e partie, p. 63, n. 1.

[2] Le nom de *Gôsûbar* n'est pas encore identifié; la lecture de ce nom du reste n'est pas sûre.

La mort de Djemchid scié dans un arbre rappelle singulièrement celle du prophète Isaïe et du prophète Zacharie, telle que la racontent les historiens arabes qui ont emprunté cette légende comme beaucoup d'autres au Talmud. L'historien arabe Tabari dit que, lorsque Ézéchias mourut, il eut pour successeur son fils Manassé, après lequel régna Amon, fils de ce dernier. Tous ces rois suivaient la vraie religion et pratiquaient la justice. Joakim, successeur d'Amon, commettait, comme tous les Israélites, de mauvaises actions. Isaïe les exhorta à revenir à Dieu, mais ils cherchèrent à le tuer. Alors il s'enfuit et se cacha dans un arbre, auquel Dieu ordonna de s'entr'ouvrir. Mais Iblîs saisit son manteau et lorsque l'arbre se referma, un pan du manteau resta dehors. Quand les Israélites arrivèrent à cet arbre, ils aperçurent le pan du manteau et scièrent l'arbre avec Isaïe. (*Chronique de Tabari,* traduite par M. Zotenberg, I, p. 490-491.) D'après le Talmud, ce serait le roi Manassé qui aurait ordonné de scier l'arbre où s'était caché Isaïe. Excepté sur ce point, l'historien arabe s'accorde avec le Talmud; on remarquera toutefois que dans le dernier il n'est pas question d'Iblîs[1]. Le récit de la mort de Zacharie rapporté par Tabari[2] est exactement le même que celui de la mort d'Isaïe. Il est impossible de ne pas y voir une source commune, et cette source paraît avoir été la légende de Djemchid que l'on trouve

[1] *Le Talmud de Jérusalem,* trad. par M. Schwab, XI, p. 49.

[2] *Chron. de Tabari,* 1re partie, p. 551.

dans le Zend-Avesta. (Voir le Zend-Avesta, trad. par M. Darmesteter, part II, p. 297.)

J'exprime ici tous mes remerciements et ma reconnaissance à M. James Darmesteter, professeur au Collège de France et à l'École des hautes études, qui a bien voulu m'indiquer ce petit travail et qui m'a aidé, dans plus d'un cas, de ses conseils. Je suis également obligé à M. Halévy, professeur à l'École des hautes études, pour son encouragement éclairé, et enfin à M. Perruchon, élève diplômé de la même École, pour le concours qu'il m'a prêté, en revoyant ma traduction au point de vue du français.

Paris, juin 1889.

قصهٔ شاه جمشید با دیوان

دکر از دین یزدان کویم ایدر (F° 26 v°).
بلطف آن بزرك پاك رهبر
بنثر اندر نوشته دیدم این دان
اکر باشد رضا ولطف یزدان
کنم نظمش که تا خلقان بخوانند
انوشیروان بنوشیروان رسانند
چنین دیدم نوشته ای برادر
به ازوارش درو بس نیك بنکر

IMPRIMERIE NATIONALE.

هم ازدوری که بُد جمشید بر تخت
خدای چون بکرده کشت ازو بخت
گرفتش تخت او ضحاك ماران
زبیمش شاه جمشید میشد گریزان
بشد پنهان بیك بر چشمهٔ او
که بد کوه وبیابان ای نکوخو
بدش خواهر بهمره بشنو از من
کنم احوالشان بر خلق روشن
چه بد نام آن دختر تو بشنو
بدش همراه بشنو ای نیکوخو
بدند آنجا شبان وروز پر غم
تو بشنو حال آن دختر ابا جم
چو سال هفت بگذشت اندر آن دور
نبود آن شاد بود آن هر دو پر جور
شکست وزد شود آهرمن از نام
نه بینند بر دو عالم نیز او کام
بگردش مکر او شیطان بدکار
رسانید او بشه جمشید آزار

فرستادش دو دیو بد در آنجا (F° 27 r°).
که تا بفریبد آن مرد نیکورا
چو دیوان هر دو رفتند اندر آن راه
نبد جمشید از آن کردار آگاه
ندانست آن بزرك از مکر ایشان
که از کردار خود کردد پریشان
بپرسیدش ازیشان جم در آندم
شما خود ازکجا آیند این دم
بکفتند آن کریزانیم ای راد
چو دیدم ما شما کشتیم دلشاد
بیا تا شادمان باشیم هر روز
نشینم پیش هم دلشاد فیروز
دهم همشیره را با تو همین دم
تو هم با من بده این را مخور غم
که باشم شادمان هر دو بدینجا
نباشد بیم مارا از شهنشاه
بویم اینجایکه ما خود شب وروز
که باشیم هرزمان دلشاد فیروز

بدانتا شاه این کشور نداند
چو داند جان ما هر دو ستاند
چو شه جمشید این گفتار بشنید
همانکه شاد شد بسیار خندید
ندانست آن فریب ومکر او راد
هم از گفتار ایشان گشت دلشاد
بدو خواهرش داد آنمرد نادان
ستد زو همچنان این را تو میدان
چو رفتند پیش یکدیگر شنو این
چه پیش آمد مر اورا بشنو ازدین
همان میمن پدید آمد درآنروز
شنو این گفته ازمن مرد بهروز
همان خرس اندرآن دور وهمان روز (F° 27 v°).
پدید آمد شنو ای مرد خوش‌روز
هم از دیو همان زن اندرآن دور
همان زن خورد آندم خود بسی جور
پدید آمد بخندان کون خراستر
بکن این گفته را ازمن تو باور

بچندین سال می بودند باهم
کزند زاهرمن گشتند پُرغم
تو بنگر قدرت آن پاك دادار
سبب سازی بگردش اندرآن کار
همان همشیرهٔ جمشید آنروز
کزند زاهرمن می بود پرسوز
بنالیدش به پیش قادرراد
رسیدش او بغور وگشت آزاد
نمودش رای یزدان اندرآن زن
ندانم تا کنم برخلق روشن
شکست آورد با دیوان شیطان
شدند آواره اندر روی کیهان
بدوزخ رفته آن هردو پراز غم
همان دیو درج گشتند خود گم
چو شه جمشید دانست حال آنروز
شبان وروز زان می بود پرسوز
ازآنپس سال صد دربیشهٔ جین
بکشتندش زمن گفته شنو این

همان شیطان وبیور هردو با هم
بدیدندش بدآنجا بود پُرغم
چو شه جمشید دید ایشان بدآنجا
بنالید آنزمان درپیش یکتا
بغورم رس خداوندا درین دم
زهر دو تن بس هستم پُرازغم
(F° 28 r°). درختی بود آنجا ای نکوکار
به بین تو قدرت آن پاك دادار
دهن را بازکرد ازلطف یزدان
که شه جمشید گشت آنجای پنهان
همان ضحاك وشیطان ستمگر
ندیدندش بدآنجایش تو بنگر
درون آندرختش گشت پنهان
ازو بودند بس هردو پریشان
همان ابلیس ناپاك ستمگر
بدانست حال اورا این تو بنگر
به بیور گفت آن شیطان بدرك
درون آن درختش هست بیشك

از آنپس آمدند آنجا دو بدفعل
که تا او را کشند آن هردو نااهل
بفرمودند ایشان هر دو ناکس
که ارّه‌کر بیارند اره را پس
بفرق آن درخت اره نهادند
بریدند و پس آنها هر دو شادند
رسید آن چون بفرق شاه جمشید
همانکه کشت پنهان از جهان شید
برفتند آنزمان ایشان ازآنجا
زفردا بشنو این کفته تو ازما
دکر روزش همان ابلیس وبیور
برفتند هردو نزد آن بداختر
بدیدند آندرخت وکشت حیران
که بیوند کشته بود ازحکم یزدان
دکر باره بفرمودند هم چون
بریدند آن شجر بشنو همیدون
دکر باره بفرقش چون دمید او
دکر شب شد شنو این کفته نیکو

(F° 28 v°).

پس آن ضحاك و ابليس ستمكر
چه كردش با درخت اين را تو بنكر
بفرمود تا زدند آتش بدآنجا
كه ببريده بدند بشنو تو از ما
سيوم روز اين شنو تو اى برادر
همين خود راست باشد كن تو باور
بريدند پس درخت شاه جمشيد
كه او از جان شيرين كشت نوميد
چو جانرا داد شه جمشيد آندم
خدا كردش مر اورا در جهنم
فرستادش بنزد ديو شيطان
غضب كردش مر اورا پاك يزدان
سياست كرد اورا اندر آندم
بسال دو هزار آن بشنو اين هم
ز بعد دو هزار سال اى نكوكار
شنو اين كفته وبس ياد ميدار
زراتشت اشو در پيش يزدان
برفتش چون شده پيشش پشيمان

که تا بخشید یزدان خود مزاورا
فرستادش بهمستکان دراورا
بُدی آنجای جمشید اندرآنجا
بسال یکهزار این بشنو ازما
زبعد یکهزارش درکروثمان
فرستادش شد آنجا شاد وخندان
توشو یکرنك برداد خداوند
زمن بشنوتو این کفتارپرپند
خدا هرچ آفریدش خود بکیهان
که بنده بهترین باشد تو میدان
ببر فرمان یزدان درشب وروز
مکن بد تا نباشد دل پرازسوز (F° 29 r°).
شبان وروز میخوان زنداوستا
که تا باشی سرافرازدو دنیا
خدا رهبر بود برجمله خلقان
دهد برانس وحیوان جملکی جان
هرانکس او خرد دارد بود شاد
که تا یابد بمینوجای آباد

پذیرید مردمان این کفته از من
کنم این کفته را بر خلق روشن
زراه آهرمن جمله شوید دور
که تا باشند نزد حق پر از نور
همان جمشید را چون بردش از راه
بنادانی چه پیش آمد بد آنشاه
بریشان بود او درروی کیهان
روانش شد درآن عالم پشیمان
همان جمشید پر نور نیکوکار
زنادانی کشیدش جوروآزار
به هفصد سال بد او شاه عالم
که بد کوته بخلقان دست ظالم
بششصد سال او از حکم یزدان
درمرکش ببست اندرجهان زان
نبد پیری و درد ورنج وآزار
خلایق جملکی بد شاد و به کار
شما ای مردمان راد دیندار
بخوانید روزوشب بس ذکر دادار

زحال شاه جم بینید ازآنروز
که آهرمن بکردش دل پرازسوز
زره بردش چنان مرد نکوکار
خدای کرد وپس او دید آزار
تن خودرا نکهدارید خلقان
بوید دوراز فریب کار شیطان (F° 29 v°).
خدا خود هست خواهد بود وبودن
ازین کفتارمن بشنوتوروشن
کند هرچه خودش خواهد خداوند
بدو دنیا دل خود را بدو بند
خدا خود میدهد بس دولت وکام
که زویابند خلقان جمله آرام
غاید او عجایبها بدین جا
که خلقان جملکی بینند آنرا
دکرخود میکند پنهان همیدان
بوقتی که جهان کس چون دهد جان
بهرچندن ادوی اورا نه بینی
شود پنهان شنوتا این به بینی

کند پیدا پس خود میکند کم
نماید اینچنین بس شاه انجم
بخوانید روز وشب ذکرش بهرجا
که کیرد دست تان بر هر دو دنیا
تو ای نوشیروان بر خیز این دم
مکو دیکر سخنها را بکن کم

تم

(F° 26 v°).

TRADUCTION.

« Nous parlerons encore de la religion divine par la grâce de (Dieu), ce grand et pur guide (des hommes).

« Sache que j'ai vu cette histoire écrite en prose, mais avec l'agrément et par la bonté de Dieu, je la mettrai en vers, afin que tant que les hommes liront ils la transmettent de Nouchirevan en Nouchirevan[1]. Je l'ai vue écrite en *huzvarèche* (telle que je vais la raconter); prêtes-y bien attention, ô mon frère.

« Ce récit est des temps éloignés où Djemchid était sur le trône. Lorsque Dieu brisa la puissance de ce roi[2], Zohak, l'homme aux serpents, s'empara

[1] C'est-à-dire qu'un Nouchirevan la transmette à un autre ou, en d'autres termes, qu'ils se la transmettent de père en fils.

[2] Il s'agit ici de la gloire royale, sorte d'auréole qui fait du roi un dieu terrestre. Dans le Zend-Avesta et le Châh-nâméh, il est souvent question de *hvarenô* ou فرّ (autre forme خُرّه). Voir *Études iraniennes*, par James Darmesteter, I, p. 95. (Cf. *The Zend-Avesta*, part I, transl. by J. Darmesteter, p. LXIII, et part II, p. 283.)

de son trône; le roi Djemchid, saisi de crainte, s'enfuit devant lui et se cacha à côté d'une fontaine dans un désert entouré de montagnes. Sa sœur l'accompagnait. (Écoute-moi), je vais (te) raconter ce qui est arrivé.

« Le nom de cette jeune fille était Djemé; elle lui tenait compagnie. Ils restaient ensemble jour et nuit, pleins de tristesse.

« Écoute ce qui est arrivé à cette jeune fille avec Djem. Ils passèrent ainsi sept ans dans la tristesse et l'affliction. Or le nom d'Ahriman est *oppression* et *destruction;* ce génie du mal, qui ne cherche qu'à détruire ce qui existe, parce qu'il ne voit rien qu'il aime dans les deux mondes, imagina une ruse qui causa au roi de grands tourments.

« Il envoya deux mauvais divs pour tromper cet (F° 27 r°).
homme vertueux. Lorsque ces deux divs vinrent le trouver, Djemchid ne soupçonnait pas leurs projets. Ce grand homme ignorait leur ruse, (il ignorait) qu'il devait plus tard être malheureux à cause de sa propre action. Il leur demanda donc : « D'où venez-« vous à cette heure? » Ceux-ci lui répondirent : « Nous sommes des fugitifs, homme généreux; nous « sommes contents de vous voir. Réjouissons-nous « maintenant. Nous vivrons ici joyeux et contents. » (Puis l'un d'eux ajouta) : « Je vais te donner ma « sœur et tu me donneras la tienne. Abandonne la « tristesse, puisque nous serons heureux tous les « deux dans cet endroit. Nous n'avons pas à craindre « le roi; en restant ici, nous vivrons dans la joie et

« le bonheur, tant que le roi ne connaîtra pas notre « retraite; s'il nous savait ici, il nous ferait mourir « tous deux. »

« Lorsque le roi Djem entendit ces paroles, il fut tout joyeux et rit aux éclats. Il ne soupçonnait point cette tromperie ni cette ruse et fut réjoui de leurs propos. L'insensé donna sa sœur au div et lui prit la sienne.

« Lorsque chacun d'eux alla vers sa femme, apprends de la loi[1] ce qui résulta de leur union. Ce
(F° 27 v°). jour-là de l'une naquit un singe et en même temps et le même jour (de l'autre, de la sœur de Djemchid) naquit un ours. Tant la femme div que la sœur de Djemchid éprouvèrent de grandes souffrances. Alors vinrent au monde en riant les créatures à forme (littér. : *derrière*) de monstre[2]. Ils passèrent ainsi ensemble quelques années, persécutés par Ahriman et pleins de chagrin. Quant à toi, considère la puissance de ce pur Créateur, (vois) ce qu'il a fait dans cette affaire.

« La sœur de Djemchid était aussi en butte aux tourments de la part d'Ahriman. Elle s'adressa en pleurant au Tout-Puissant qui l'en délivra et l'envoya[3] dans une caverne. Il lui fit connaître ses des-

[1] C'est-à-dire du Livre sacré, de l'Avesta.

[2] خراستر, zend *khrafstras*, sont les reptiles et les autres créatures d'Ahriman qui étaient détruits par la pluie. (*Le Zend-Avesta*, II, p. 310, n. 2.)

[3] Le verbe رسیدن « parvenir » est intransitif, mais dans notre texte il est employé deux fois comme transitif dans le sens de رسانیدن « faire parvenir, envoyer ». Cf. plus loin, folio 27 v°, à la

scins à l'égard de cette femme (de la femme de son frère).

« Je ne sais pas si je dois révéler tout aux hommes..... Il frappa les divs d'Ahriman qui éprouvèrent une défaite et furent exterminés de la surface de la terre. Ces deux divs s'en allèrent tristement dans l'enfer. Les divs *drudj*[1] eux-mêmes devinrent moins nombreux.

« Lorsque le roi Djemchid connut ces circonstances, il en fut tourmenté jour et nuit. Cent ans après on le tua dans une forêt de Chine[2]; le même Ahriman et Bîver (Zohak[3]) le rencontrèrent tous les deux; il était plein de tristesse. Lorsqu'il les aperçut, il se mit à pleurer (en disant) : « Seigneur, envoie-« moi tout de suite dans la caverne, (où se trouve « ma sœur), car je suis très affligé à cause d'eux. »

« Il y avait un arbre dans cet endroit. Considère (F° 28 r°). la puissance de ce pur Créateur! Cet arbre s'entr'ou-

fin : بغورم رس خداوندا دربین دمم « Seigneur, envoie-moi tout de suite dans la caverne ».

[1] Sur le mot *drudj*, voir *The sacred Books af the East. The Zend-Avesta*, transl. by James Darmesteter, part. I, p. LXXXVI.

[2] Le Châh-nâméh dit que personne ne vit Djemchid pendant cent ans, mais que dans la centième année il apparut un jour sur le bord de la mer de Chine. (*Le Livre des rois*, trad. par J. Mohl, I, p. 47.)

[3] *Bîver* ou *Bîver-asp* « l'homme à dix mille chevaux ». C'est le titre qu'on donne à Zohak. M. West suppose que *bêvarâsp* peut très bien être une corruption de *baêvare-spasana* « ayant une myriade d'éclats », titre qu'on donne ordinairement à Mithra « ange du soleil ». Dans l'Avesta, Zohak (Ajî-Dahâk), le serpent destructeur, est représenté comme ayant mille perceptions (*hazangra-yaokhshti*). (*Pahlavi Texts*, transl. by West, part III, p. 35, n. 3).

vrit par suite de la bonté de Dieu, pour que le roi Djemchid se cachât à l'intérieur. Zohak, ce tyran (sanguinaire), et le diable malfaisant ne soupçonnèrent pas qu'il était là. Il se cacha dans l'intérieur de cet arbre. Chacun d'eux fut désappointé à cause de lui, mais Iblis, démon impur et tyrannique, connut ce qui était arrivé. Ce Satan de mauvaise nature[1] dit à Bîver : « Djemchid est sans doute à l'intérieur « de cet arbre. » Alors ces deux malfaiteurs s'approchèrent pour le tuer. Ils ordonnèrent à un menuisier d'apporter une scie et se mirent à scier l'arbre avec une grande joie. Lorsque la scie vint à scier le corps du roi Djemchid, le soleil disparut du monde. Alors ils s'en allèrent. Le lendemain ce même Iblis et Bîver revinrent tous les deux vers ce malheureux. Il examinèrent l'arbre et furent stupéfaits de voir qu'il était resté entier par la volonté de Dieu. Ils ordonnèrent de nouveau de le scier et de nouveau, lorsque la scie fut sur le point de couper (toucher) Djemchid, la nuit apparut (sur la terre). Puis (F° 28 v°). Zohak et Iblis le malfaiteur firent allumer du feu en bas de l'arbre qu'ils avaient coupé. Écoute bien, mon frère, tout cela est vrai, crois-le bien! Le troisième jour ils coupèrent l'arbre du roi Djemchid qui dut; à son grand désespoir, se séparer de son âme douce. Dieu, ce pur Créateur, irrité contre lui, l'envoya dans l'enfer auprès du div et le condamna à souffrir

[1] D'après Burhân-i-Kati', le mot رك, outre les autres sens, a encore celui de « racine, origine, race, lignage » (وبمعنى اصل ونسبت هم آمده است).

pendant deux mille ans. Après ce temps, le saint Zaratucht intervint auprès de Dieu, afin qu'il lui pardonnât. Dieu le fit passer alors dans le *Hamîstakân* [1]. Djemchid y resta pendant mille ans, après lesquels Dieu le plaça dans le *Garuthmân* [2], où il retrouva le bonheur et la joie.

« Crois sincèrement [3] à la justice divine. Écoute les paroles pleines de conseils que je t'adresse. Tout ce que Dieu a créé dans le monde, tout cela il l'a fait, afin que son serviteur fût meilleur. (Ne fais de mal). Obéis à Dieu jour et nuit, ne fais pas de mal, conforme-toi à ses ordres et tu ne seras jamais affligé, lis jour et nuit le Zend-Avesta, afin que tu aies la (F° 29 r°). tête élevée (afin que tu portes la tête haute) dans les deux mondes. Dieu est le guide de tous les hommes, il leur donne la vie, ainsi qu'à tous les animaux. Chaque homme qui a une parcelle d'esprit devient

[1] *Hamîstakân* est le lieu intermédiaire réservé à ceux qui ne sont pas assez bons pour mériter le ciel, ni assez méchants pour aller en enfer, où certaines âmes restent dans un état passif et immuable jusqu'à la résurrection. Hamîstakân est divisé en deux parties : l'une reçoit ceux qui sont presque justes, et l'autre, ceux qui sont presque méchants. (*The sacred Books of the East. Pahlavi Texts*, transl. by West, part II, p. 47, n. 1.) En un mot, c'est une sorte de purgatoire.

[2] *Garuthmân* est le nom du ciel supérieur où se trouve Ormazd sur son trône. Zend, *garonemâna*, ou dans la deuxième partie des Yaçnas *garôdemân* « la demeure honorable ». (*Die traditionnelle Literatur der Parsen dargestellt von Spiegel*, p. 391.)

[3] Le texte porte بكرنك « d'une couleur », expression que le Burhân-i-Kati' explique ainsi : كناية از مردم صادق العقيده است كه يار بى نفاق ودوست بى ريا باشد, métonymie (pour dire) : « un homme vrai, sincère de croyance, qui est un ami sans hypocrisie ».

joyeux, parce qu'il trouvera (il est sûr de trouver) dans les cieux un lieu de bonheur. Ô hommes, retenez ces paroles que je révèle à tous. Éloignez-vous tous de la voie d'Ahriman, afin d'être pleins de lumière auprès de Dieu. Ce qui est arrivé à Djemchid lorsqu'il se détourna par ignorance du chemin de Dieu arrivera également à ceux qui n'écouteront pas ces conseils. Il se repentit dans l'autre monde. Ce même Djemchid, plein de lumière et bienfaisant, éprouva à cause de sa folie des peines et des tourments. Pendant sept cents ans il fut roi du monde, et la main du tyran (Iblis) ne put pas atteindre les hommes. Pendant six cents ans (du règne de Djemchid), par l'ordre de Dieu, il ferma la porte de la mort dans le monde[1]. Il n'y avait ni vieillesse, ni douleurs, ni peines, ni tourments; tous les hommes étaient heureux et vertueux. Et vous, hommes généreux et pieux, récitez jour et nuit les louanges de Dieu. Considérez le sort du roi Djemchid. Depuis le jour où Ahriman remplit son cœur de tourments, il détourna tellement cet homme vertueux de la bonne voie que Dieu lui infligea des peines. Conservez votre cœur pur, ô hommes, ne vous laissez pas séduire par les ruses du diable.
(F° 29 v°). Dieu existe et existera toujours. Écoute ces paroles,

[1] Nous lisons dans le Châh-nâméh (trad. de J. Mohl, I, p. 37) : « Ainsi s'étaient passés trois cents ans, pendant lesquels la mort était inconnue parmi les hommes. Ils ne connaissaient ni la peine ni le malheur, et les Divs étaient ceints comme des esclaves. » Cf. aussi *The Zend-Avesta*, part II, p. 252, 253 et 293.

homme éclairé. Tout ce que Dieu veut, il le fait lui-même. Dans les deux mondes lie ton cœur à lui. Dieu donne beaucoup de bonheur et de satisfaction, il procure le repos à tous les hommes. Il leur montre ses miracles, afin que tous puissent les voir, ou cache ses secrets jusqu'à ce que les hommes se livrent à lui. De quel côté que tu coures, tu ne le trouveras pas, car il reste caché. Écoute, afin que tu comprennes bien cela. Il se montre, puis il se dérobe; le roi des étoiles apparaît ainsi plusieurs fois. Récitez partout jour et nuit ses louanges, parce que c'est lui qui vous conduit (vous aide) dans les deux mondes. Quant à toi, Nouchirevan, arrête-toi ici; ne dis pas autre chose. »

CONTE ARABE

EN DIALECTE ÉGYPTIEN,

PAR

M. MAX VAN BERCHEM.

L'histoire suivante m'a été racontée en 1887 dans la basse Égypte, par Mohammed, un ânier du Caire fixé à Mansoura; je l'ai écrite au courant de la plume et je la donne ici sans y rien changer. On y retrouvera toutes les imperfections de langage que Spitta signale dans la préface de ses *Contes arabes*, mais aussi ce charmant imprévu du parler populaire qui, sans négliger les grandes lois de la grammaire, donne à la langue un tour naïf et tout personnel, un véritable style. Ce conte encore inédit n'appartient pas au cycle des récits fabuleux; on n'y trouve ni génies, ni magiciens, ni sorcières. C'est une tragi-comédie prise sur le vif et crayonnée avec une verve toute orientale. Mohammed, comme la plupart de ses camarades, ne savait ni lire ni écrire; racontant admirablement, il accompagnait son récit de gestes et de jeux de physionomie qui en rehaussaient singulièrement le charme.

Il est inutile d'insister sur l'intérêt qu'offrent de pareils documents pour l'étude de la littérature

comparée, de l'histoire et de l'ethnographie des peuples orientaux. On a déjà signalé de curieux rapprochements entre les contes de l'ancienne Égypte et certains récits des Mille et une nuits ou des conteurs modernes. Si le vieux conte de Rhampsinite, conservé par Hérodote, reparaît à diverses périodes de l'histoire égyptienne, si des idées aussi vieilles que les Pharaons vivent encore cachées dans les récits du peuple, c'est que le fonds populaire et national résiste à toutes les révolutions. En étudiant de près les fellahs de l'Égypte et de la Syrie, on découvrirait dans leur langage, leurs idées, leurs coutumes, et jusque dans leurs croyances, bien des traits qu'ils ont hérités de leurs premiers ancêtres et accommodés tant bien que mal aux deux grandes exigences de la conquête musulmane, la langue arabe et les dogmes de Mahomet[1].

Au point de vue grammatical, ce conte révèle quelques faits intéressants. On remarquera des contractions audacieuses et, dans le domaine phonétique, un curieux exemple d'*imâle*. On sait que, dans le dialecte égyptien, l'*a* bref se change en *ä* (*e* ouvert) sous l'influence de certaines conditions phonétiques; ici, l'*imâle* fait un pas de plus et va quelquefois jusqu'à l'*i*. Ce phénomène, qu'on rencontre dans certains dialectes syriens, est inconnu au Caire; il n'a pas été, je crois, constaté ailleurs en

[1] Nöldeke, *Zu den ægyptischen Märchen*, *Z. D. M. G.*, vol. XLII, p. 68; Spitta, *Contes arabes modernes*, préface, p. IX; Clermont-Ganneau, *La Palestine inconnue*, p. 23 et suiv.

Égypte, et je ne sais s'il faut y voir une particularité du dialecte encore peu connu du Delta ou un fait accidentel dans la prononciation du narrateur. A part ce point, la langue ne diffère pas sensiblement du dialecte cairote; aussi l'on a adopté la transcription de Spitta avec quelques modifications qui sont expliquées plus loin. C'est à cet auteur qu'on renvoie pour toutes les questions de phonétique, de grammaire et de syntaxe, traitées dans sa grammaire avec une rare compétence[1].

La transcription adoptée ici, peu familière aux lecteurs du *Journal*, exige quelques explications. Il est inutile d'insister sur l'insuffisance absolue du caractère arabe pour l'étude scientifique des dialectes modernes. En attendant que l'on tire parti du nouveau phonographe pour obtenir de véritables clichés de la langue parlée, ne pourrait-on pas arriver à une transcription uniforme au moins pour les textes arabes modernes? La diversité des systèmes adoptés jusqu'ici et le défaut de quelques transcriptions proviennent d'une influence fâcheuse exercée par certains caractères graphiques spéciaux dans nos langues européennes et par l'alphabet arabe lui-même.

Les transcriptions peuvent se grouper autour de deux systèmes principaux : la transcription des caractères d'un alphabet (transcription graphique) et la transcription des phonèmes d'une langue (transcription phonétique). Pour une langue morte ou

[1] «Spitta» tout court renvoie à sa *Grammatik des arabischen Vulgärdialektes von Ægypten.*

purement littéraire, le premier système s'impose malgré les inconvénients qu'il présente au point de vue de la grammaire comparée, inconvénients particulièrement sensibles dans l'étude des langues sémitiques. Mais dans une langue parlée qui s'adresse avant tout à l'oreille, on transcrira directement les phonèmes, et non des signes alphabétiques qui ne les représentent plus qu'imparfaitement. Ainsi la transcription phonétique est tout indiquée dans l'étude des dialectes arabes, dont le premier but est de fournir des documents à la phonétique et à la grammaire comparée.

Prenons pour exemple les trois lettres ز, ذ et ظ. Une transcription de l'arabe littéral exige pour chacune d'elles un signe particulier; mais aujourd'hui en Égypte, ذ se prononce comme د ou comme ز, et ظ tantôt comme ض, tantôt comme ز. On transcrira donc ز toujours par *z*, ذ par *d* ou par *z*, et ظ par *z*, *ẓ* ou *ḍ*, ces deux derniers signes représentant les emphatiques de *z* et *d*[1]. La même remarque s'applique au ث; dans le dialecte égyptien, où le phonème aspiré primitif est remplacé par *t* ou par *s*, on le rendra par une de ces deux lettres; mais on le transcrira par un signe conventionnel là où

[1] Sur la véritable nature des emphatiques, voir Brücke, *Beiträge zur Lautlehre der arab. Sprache.* J'ai donné à ظ la valeur de *z* emphatique (*ẓ*) lorsqu'il n'est pas égal à ض, sur l'autorité de Wallin et de M. Brücke qui donne l'analyse de ce phonème faite sur un Égyptien (*loco cit.*, p. 326). Spitta prétend que le *z* emphatique a entièrement disparu en Égypte, mais cette assertion est certainement trop absolue (§ 1 *a* et p. 19, note 2).

l'aspirée existe encore, qu'elle soit représentée dans l'écriture par un ث, ou par un ت (comme dans certains mots du dialecte d'Alger). Ainsi encore, les trois variantes principales du ج (français *ga;* français *gi;* anglais *j*) seront rendues par trois signes différents, et les voyelles seront transcrites brèves ou longues telles qu'on les entend, sans tenir compte des lettres d'allongement de l'arabe littéral.

Appliqué à des documents parlés, ce procédé joint à sa valeur scientifique un avantage pratique : il permet de transcrire directement un récit en lettres latines, c'est-à-dire d'écrire plus vite, point important lorsqu'il s'agit de ne pas désorienter le narrateur par de trop fréquentes interruptions. En outre, il note immédiatement les nuances de prononciation que la mémoire ne saurait retenir; une transcription rétablie après coup dans un document de ce genre ne sera jamais parfaitement exacte[1].

[1] Une exception a été faite à cette règle générale en faveur du ق. On sait qu'aujourd'hui, dans certaines parties de l'Orient arabe, le ق se prononce comme le hemza. On a constaté qu'en Syrie cet affaiblissement est propre aux dialectes des villes (de Kremer, *Mittelsyrien und Damascus,* p. 144; Huart, *Notes sur le dialecte arabe de Damas, Journ. asiat.,* 1883, vol. I, p. 51); j'ai pu m'en convaincre moi-même à Damas, à Jérusalem et dans plusieurs localités secondaires de la Palestine. La même remarque peut, je crois, s'appliquer à l'Égypte; la prononciation hemzée du ق, la seule usitée au Caire et dans les environs, reparaît à Mansoura et à Tanta. Ailleurs, et surtout dans les villages, le ق est un *k* plus ou moins guttural, ou un *g* guttural à la manière bédouine, ou même un غ (haute Égypte). En me conformant à la prononciation de Mohammed, j'aurais dû donc transcrire le ق par un hemza; pour ne pas trop obscurcir le texte, j'ai imité Spitta. La même raison explique assez

Il ne peut être question d'adopter ici une transcription raisonnée et basée sur le mécanisme intime du langage. Un système pareil exige une connaissance approfondie de ce mécanisme et l'emploi d'un grand nombre de signes conventionnels; il s'applique fort bien à des recherches physiologiques, mais rendrait la lecture d'un texte suivi tout au moins difficile. En comparant à ce sujet le système de transcription de M. Brücke avec les travaux de Wallin, Barb, Lepsius, Brockhaus et d'autres, on verra que ces savants, employant des méthodes et poursuivant des buts différents, sont arrivés à des résultats très divers, et que l'idée d'une transcription universelle n'est pas encore près de se réaliser; il importe donc, avant de choisir une transcription, de bien fixer le but que l'on se propose et la méthode que l'on suivra. Ici, la méthode est la transcription phonétique et le but la reproduction de textes pouvant être lus facilement; il s'agit donc de tirer le meilleur parti possible de l'alphabet latin en y suppléant par des lettres pointées quand les lettres simples ne suffiront pas.

Pour résoudre dans les limites données le problème d'un système uniforme, il faut l'aborder à un point de vue international et se guider, dans le choix des signes, sur les caractères graphiques les plus généraux des principales langues de l'Europe. Parmi les phonèmes arabes qui existent dans ces

des formes telles que *minnoh*, *nafsoh*, quoique l'*h* soit généralement tombé dans la prononciation.

langues, un certain nombre y sont représentés par des signes différents, et quelques-uns par un groupe de deux ou trois lettres. Au point de vue de leur transcription, on peut donc classer les phonèmes de la manière suivante :

A. Phonèmes communs à l'arabe et aux langues européennes.

1. Phonèmes désignés chez nous par une même lettre; leur transcription est tout indiquée (ب = *b*, د = *d*, ت = *t*, ف = *f*, ل = *l*, م = *m*, ن = *n*, etc.).

2. Phonèmes représentés chez nous par divers signes ou par divers groupes de signes; on choisira pour chacun d'eux la lettre qui le représente dans la majeure partie des cas. Ainsi س (franç. *c* et *s*; allem. et angl. *s*) sera transcrit par *s*; ز (franç. *s* et *z*; angl. *z*) par *z*; ك par *k* (qui représente toujours ce phonème); ه (allem. *h*) par *h*; و cons. (angl. *w*) par *w*; ى cons. par *y*. Dans l'école allemande, ce dernier phonème est souvent représenté par *j*, et *y* désigne alors l'*i* long (Spitta, etc.). Il est plus naturel de transcrire l'*i* long par *î* parallèlement à *â* et *ô*, le ى cons. par *y*, et de réserver *j* pour la chuintante sonore syrienne ج (franç. *j*). D'ailleurs le *j* allemand est une fricative sonore et diffère sensiblement du ى consonne, qui n'est guère plus qu'un *i* jouant le rôle de consonne au début d'une syllabe.

Enfin on évitera de transcrire un phonème *simple* par une *double* lettre. Ce procédé, peu scienti-

fique en lui-même, a en outre l'inconvénient de prêter à des malentendus si les deux lettres prises séparément désignent déjà un autre phonème. Ainsi le ḍamma se transcrira par *u* (et non *ou*, *oo*); pour le ش (franç. *ch;* allem. *sch.;* angl. *sh*), on se placera sur le terrain neutre d'une transcription conventionnelle (*ś*)[1].

B. Phonèmes arabes qui n'existent pas dans les langues européennes (ou qui n'y sont marqués par aucun signe, ce qui revient au même ici). Leur transcription étant nécessairement conventionnelle, on évitera les doubles lettres telles que *kh* (خ) et *gh* (غ), qui ne représentent le phonème arabe correspondant dans aucune langue européenne.

Le tableau ci-contre, basé sur les indications qui précèdent, ne contient que les phonèmes du dialecte égyptien; on verra qu'il diffère très peu de celui de Spitta. Pour خ et غ, on a dû choisir *ḫ* et *ṛ*, à défaut des signes employés par cet auteur; d'ailleurs *ṛ* rend mieux que *g* la prononciation égyptienne de غ.

[1] La même raison fera choisir un signe conventionnel pour les aspirées ث et ذ (angl. *thick* et *that*, les *θ* et *δ* de Lepsius). Quant aux deux phonèmes modernes représentés par ج et ك et appelés à tort *palatales* (angl. *j* et ital. *c* dans *cima*), ils sont nettement décomposés en une dentale et une chuintante; on pourra donc les rendre par le groupe des deux signes correspondants (*tś* et *dj*).

TABLEAU DES PHONÈMES DU DIALECTE ÉGYPTIEN.

ب	*b*	ز	*z*	ف	*f*
ت	*t*	س	*s*	ق	*q*
ث	*t* ou *s*	ش	*ś*	ك	*k*
ج	*g*	ص	*ṣ*	ل	*l*
ح	*ḥ*	ض	*ḍ*	م	*m*
خ	h	ط	*ṭ*	ن	*n*
د	*d*	ظ	*ḍ* ou *ẓ*	ه	*h*
ذ	*d* ou *z*	ع	ʿ	و	*w*
ر	*r*	غ	*ṛ*	ى	*y*

ـٔ hemza ’

ـَ	*a*, *ä*, *e* ou *i* (imâle)
ـَا	*á* (ou *a*, p. ex. devant deux consonnes)
ـِ	*i* ou *e*
ـِى	*î* (ou *i*)
ـُ	*u*, *o*
ـُو	*û* (ou *u*)
ـَو	diphtongue : *au* contracté : *ô*
ـَى	diphtongue : *ai* contracté : *ê*.

Le hemza, qui n’est pas marqué au début des mots, n’a été conservé que dans un petit nombre de cas; il a été supprimé, entre autres, dans tous les participes présents des verbes concaves, où il disparaît presque toujours dans un parler rapide, et

souvent derrière l'article. La chute du hemza est d'ailleurs un phénomène fort ancien, au moins dans les dialectes du Hedjâz, et les variantes qu'elle provoquait ont donné beaucoup de mal aux copistes et aux exégètes du Coran.

On sait qu'une voyelle longue devient brève devant deux consonnes (Spitta, § 23 *a*); dans quelques cas (outre ceux mentionnés par Spitta, § 23 *b*), la longue persiste, et l'on n'entend entre les deux consonnes qu'une faible résonance buccale (*tehâfś*). Dans tous les cas où la longueur de la voyelle est douteuse ou variable, comme dans une syllabe longue ouverte et non accentuée (voir Spitta, § 29 *a*), j'ai cherché à rendre la prononciation entendue; aussi l'on remarquera des anomalies apparentes, surtout dans les terminaisons en ـِي[1].

Les lettres *ă*, *ĕ*, *ĭ*, *ŭ* représentent des demi-voyelles *organiques* ou *euphoniques* (*Halbvocale* et *Zwischenvocale* de Spitta, § 16 *a* et 21 *a*). En vertu d'une loi générale d'équilibre dans l'accentuation des mots, toute voyelle brève susceptible de devenir une demi-voyelle le devient devant une syllabe accentuée, et, d'autre part, deux demi-voyelles ne peuvent se succéder. Il en résulte que si la syllabe accentuée est précédée de deux voyelles de ce genre, la deuxième seule devient demi-voyelle, tandis que la première reste brève, soutenue par un accent sous-

[1] En général, la voyelle se raccourcit lorsque la syllabe précède ou suit immédiatement celle qui porte le ton, surtout si celle-ci est longue ou fermée; mais cette règle est loin d'être absolue.

fort. Ainsi : *lĭ ʿammoh*, mais *lirĕfiqhi; wĕqâl*, mais *wetĕqûl* (*ĕ* se prononce comme *e* muet dans *petit; e* se rapproche de l'*e* bref dans *et*).

La contraction de deux mots à la suite d'une élision se marque généralement par une apostrophe; ce signe servant déjà pour le hemza, qui n'a aucun rapport avec l'élision, on a marqué d'un trait d'union tous les rapprochements d'élision ou d'enclitisme. Ce trait est purement conventionnel, son seul but est de rendre la transcription plus claire (p. ex. *qalloh* pour *qâl loh; ʿa-nnabî* pour *ʿala elnabî; ma-kkallimûś*, pour *mâ itkallimûś;* lisez *qalloh*, *ʿannabî*, *makkallimûś*).

Enfin, pour justifier la transcription des phonèmes représentés par *ḍamma*, *kesra*, و et ى, il importe de préciser en quelques mots leur rôle et leur nature. Il règne à cet égard la plus grande confusion chez les sémitistes, و et ى étant considérés tantôt comme des voyelles, tantôt comme des consonnes, tantôt comme des phonèmes intermédiaires participant à la fois de la voyelle et de la consonne. Comme l'a fort bien montré M. Philippi, la confusion provient d'un malentendu dans la définition de ces deux termes, celle de la voyelle étant basée sur la *nature* du phonème, tandis que celle de la consonne repose sur la *fonction* que le phonème remplit dans la syllabe[1]. On évitera toute équivoque si l'on classe

[1] *Z. D. M. G.*, vol. XL, p. 645; ce problème comporte des développements qui sortiraient du cadre de cette étude; consulter les sources citées par l'auteur.

les phonèmes au point de vue de leur nature en *sonores* et *sourds*, c'est-à-dire produits avec ou sans vibration des cordes vocales, et au point de vue de leur fonction en *sonnantes* et *consonnes*. La sonnante est l'élément syllabique doué du maximum d'intensité sonore et porteur de l'accent syllabique (rôle généralement rempli par une voyelle); les consonnes accompagnent et soutiennent la sonnante. Or les phonèmes arabes *u* et *i* sont par leur nature des voyelles très légèrement fricatives, placées entre les liquides et la voyelle la plus ouverte (*a*). Elles occupent dans l'échelle phonétique une position intermédiaire, d'où ce caractère particulier qu'elles *fonctionnent* tantôt comme sonnantes, tantôt comme consonnes. Cette distinction bien établie, la transcription de ces phonèmes n'est plus qu'affaire de convention. On pourrait représenter la sonnante par *u* et *i* (*bu*, *bi*) et la consonne par *w* et *y* (*wa*, *ya*, *aw*, *ay*); mais en pratique la consonne n'est pas identique à elle-même suivant qu'elle précède ou qu'elle suit la sonnante; quand elle la suit, elle forme avec elle une diphtongue ou une longue et tend ainsi à se confondre avec elle (*a* + *w* = *au* (*ô*), *a* + *y* = *ai* (*é*), *u* + *w* = *û*, *i* + *y* = *î*). Je réserverai donc les signes *w* et *y* pour marquer les phonèmes *u* et *i en fonction de consonnes au début de la syllabe*, tandis que les signes *u* et *i* désigneront les mêmes phonèmes, soit comme sonnantes, soit comme deuxième élément d'une diphtongue. En d'autres termes, et en appliquant à *u* et à *i* la terminologie réservée

aux occlusives (*p*, *k*, *t*) : *w* et *y* représentent *u* et *i explosifs*, c'est-à-dire suivis d'un phonème plus ouvert.

Pour les mêmes raisons, j'écris avec Spitta (§ 4 *a*) : *uuwal*, *śuwaiye*, *gûwa*, *difiye* (et non *awwal*, *śuwayye*, *guwwa*, *difiyye*). En effet, on a vu que *w* et *y* ne sont en réalité que l'expression particulière des phonèmes *u* et *i* placés au début d'une syllabe, c'est-à-dire des voyelles faisant l'office de consonnes, et non des fricatives douces comme le *j* allemand; or ces mots se décomposent comme suit : *au-wal* (comme *al-lâh*), *śu-wai-ye*, *gu+w-wa=gû-wa*, *di-fi+y-ye=di-fi-ye*[1]. Quant aux formes non redoublées telles que هُوَ, هِيَ, je les transcris avec Spitta *hûwa*, *hîye*, comme les formes redoublées (§ 9 *a*). En effet, dans le langage ordinaire, l'oreille ne distingue plus entre la forme redoublée et la forme simple. Elles se rencontrent pour ainsi dire à mi-chemin, la première perdant la moitié d'un élément et la seconde en gagnant autant; mais de pareilles nuances échappent à un instrument aussi grossier que l'alphabet.

Pour éviter toute erreur, j'ai revu soigneusement le texte avec mon ami M. Ali Effendi Bahgat, auquel je dois quelques-unes des observations contenues dans les notes à la fin de ce travail.

[1] L'identité de *u* et *i* avec *w* et *y* n'est cependant pas absolue; *w* et *y* consonnes au début d'une syllabe sont toujours un peu fricatifs, même lorsqu'ils sont suivis d'une sonnante homophone, comme le montrent des formes très réelles telles que *yirkab*, *warûd*, où l'oreille distingue nettement le *y* et le *w* de la voyelle suivante. Voir, à ce sujet, Brücke, *loco cit.*, p. 340.

TRANSCRIPTION.

Mâ tĕṣalli ʿa-nnabî. Kân hêne yâ ma-kân, yâ saʿad yâ ikrâm (1).

Kân hêne yâ sîdi wâḥed fellâḥ. elfellâḥ-dä mĕgauwiz waḥde ḥelwa śŭwaiye śâifa nafsihi (2) ʿalêh mĕrâfqa ʿalêh. meskîn yâħod gôz elbahâim, tidî-loh reṛîfên ʿêś naśfîn biśŭwaiyet miśś wĕhîye tĕgîb eggôzên elarânib (3) tidbaḥhum lirĕfîqhi wetḥammarhum fi-ssamn tĕħallîhum ʿâl (4) wetĕrûḥ tindah-loh yâklum weyĭśûfu kêfhum ṭûl ennähâr. wĕmi-lmaṛreb yĕrûḥ liḥâloh wĕgôzhä. meskîn yigi-lmaṛreb tĕḥuṭṭĕ-loh śŭwaiyet elʿêś ennâśif welmiśś wĕyâkul winâm (5) weṣṣubḥ kamisl (6).

Rûḥ yâ zämân, taʿâ yâ zämân, fâit ʿalêh wäläd aqraʿ. qal-loh: yâ ʿamm, tâħodnîś ḥadâk (7) walau biluqma? qal-loh: taʿâla yabni, rizqi wĕrizqak ʿalallâh. gä, bât waiyâh (8) lamma li-ṣṣubḥ widathum elmara śŭwaiyet ʿêś naśfîn weśŭwaiyet elmiśś wĕsaḥab elbahâim wĕtannŭhum sarḥîn ʿala-lṛêt (9).

El-wäläd ĕlaqraʿ (10) mĕrabbi quṭṭa aħadhâ fi ʿibboh waiyâh ṣannĕ lamma li-ḍḍaḥa wĕqal-loh: ṣunn yâ ʿamm ammauṣal (11) hêne wagî. qal-loh: râḥ fên? qal-loh: âdîni gâi. ĕlaqraʿ aħad nafsoh min mukroh wĕtannetoh mâśi ʿala bêt ʿammoh. fîh wâḥed maṣṭaba wara-lbêt. gä wiqif fôqhä. fîh fi-lḥêṭa wâḥed ṭâqa, baṣṣĕ minhä iltaqâ mĕrât ʿammoh dabḥa gôzên firâħ wemĕḥammĕrahum fi-ssamn mĕħalliyahum ʿâl wĕgat ḥaṭṭethum taḥt elmagûr bitasqîyet ruqâq bĭruzz (12). di wĕdi kulloh ḥaṭṭetoh taḥt elmagûr.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Sâᶜet-mâ (1) śâf mĕrât ᶜammoh ḥaṭṭet elḥâga-di taḥt elmagûr, aĥad nafsoh wĕṭiliᶜ yigrî râḥ liᶜammoh qalloh : yâ ᶜamm, taᶜâle amma nitradda eḍḍuhrîya-di filbêt (2). qal-loh ᶜammoh : êśmiᶜna ê? qal-loh : taᶜâle bess. aĥad ᶜammoh wĕtannŭhum mĕrauwaḥîn wĕqaᶜadum. qal-lĕhä gôzhi : hâtinnä (3) lamma nitradda. gâbet luhum elᶜêś ennâśif welmiśś. gi-laqraᶜ min mukroh qaras elquṭṭa fi wudnihi (4). qâmet elquṭṭa lamma wudnihi wagaᶜethi min qarsetoh qâlet *nâû*. qâm ĕlaqraᶜ qal-lĕhi : allâh ṭaiyib wiḥni mannä (5)? qâm ᶜammoh qal-loh : hîye bitqûl ê? qâm ĕlaqraᶜ qal-loh : mâ bitqulśi ḥâga wĕṣannĕ śŭwaiye wĕrigiᶜ qaras elquṭṭa ᶜa-ssakt (6). qâmet elquṭṭa rigiᶜet tâni wĕqâlet *nâû*. qâm ᶜammoh qal-loh : illä tĕqul-li (7) hîye bitqûl ê. qal-loh : aqul-lak yâ ᶜamm, lâkin âh! ĥâif. wĕdä kulloh min mukroh. qâm ᶜammoh qalloh : qul-li ente, mâ tĕĥâfś. yâ ᶜamm, elquṭṭa bitqûl le'inne taḥt elmagûr gôzên fĭrâĥ wĕtasqîyet ruqâq lâkin ᶜâl; webtâklum ᶜêś wĕmiśśĕ lê? qâm ᶜammoh gôz elmara wäᶜân (8) elmagûr iltaqâ dôl ṣaḥîḥ ḥaṭṭĕhum bênoh wĕbên ĕlaqraᶜ akalû mâ ĥallûś minnoh ḥâga ṣŭraira. baqat elmara qaᶜde min rêẓhâ millaqraᶜ wetqûl : yâ rabbi wĕdi gi min ênhi dahye? baᶜdĕmâ dukhammat (9) akalum, aĥadu-lbahâim wĕtannŭhum sarḥîn. qal-loh : ezzeiyak yâ ᶜamm? qal-loh : yâ ibni, kattar ĥêrak, wallâhi mâ bĕqêt aśûf aklä zeiyi-di (10).

Gä rĕfîqhi ᶜa-lbêt ᶜauz yitraddi. gi iltaqâ di zaᶜlâne. qal-lahâ : ma-ggîbi nitraddi. qâlet-loh : mâ tuskut! errâgil gâb-li wâḥed aqraᶜ yaᶜraf biluṛat elquṭaṭ. gum

yitraddum. ḥaṭṭêt luhum elʿêś welmiśś. qâmet elquṭṭa qâlet *nâû!* qâm ĕlaqraʿ qal-lĕhi : iḥnä mannä? qâm errâgil qal-loh : hîye bitqûl ê? qâm qal-loh : taḥt elmagûr-dä gôzên firâħ bitasqîyet ruqâq. qâm errâgil iltaqâha ṣaḥîḥ. nizlu ʿala-l'akl wĕtannŭhum mâśîn. itnaḥḥar fîhä (1), misikhä, ḍarabhä, tannetoh mâśi.

Gä tàni yôm qâlet : wallâhi yâ bint, illa tĕṣalḥi rĕfîqik (2). ṭiliʿet ʿa-ssûq gâbet ḥiṭṭet farħĕ rûmi (3) wĕdabaḥetoh wĕhandizetoh ħalletoh ʿâl. Gä-laqraʿ baṣṣĕ mi-ṭṭâqa iltaqâ di mĕhandiza farħĕ rûmi lâkin ʿâl wĕḥaṭṭetoh fi ṣandûq lâkin hîye mâ-hîś śàifa ĕlaqraʿ bĕyigî yibuṣṣĕ-lehi mi-ṭṭâqa zei-lʿafrît wĕyiṭlaʿ yigrî.

Lamma śâf ḥaṭṭetoh fi-ṣṣandûq tannetoh râiḥ lĭʿammoh qal-loh : yâ ʿamm taʿâ nitradda fi-lbêt. lamma-rrâgil simiʿ elwâd ṭiliʿ yigrî wîyâh. errâgil qâl : albattĕ-mâ hîye radwa aḥsan min bĕtaʿt embâriḥ. tannŭhum mĕrauwaḥîn ʿa-lbêt. sâʿet elmara mâ śâfethum inrâzet. qaʿadum. qal-lähâ gôzhä : hâtinnä nitradda. gâbet luhum elʿêś welmiśś. qâm ĕlaqraʿ gä ʿansukât wĕqaras elquṭṭa fi wudnihi. lamma-lquṭṭa wudnihi wagaʿethi qâlet *nâû!* qâm ʿammoh lahafhi (4) bilʿagal qal-loh : bitqûl ê? qal-loh : bitqûl le'innĕ fi-ṣṣandûq ḥiṭṭet farħĕ rûmi lâkinʿâl. qâm errâgil fataḥ eṣṣandûq iltaqâ elfarħ errûmi iśtâloh ḥaṭṭoh bênoh wĕbên ĕlaqraʿ akaloh. elmara inrâzet qâlet : kullima-ʿmil ḥâga lirĕfîqi fi sirr, yigî ibn-elkalb ĕlaqraʿ hûwa weʿammoh yâklûhä.

Aħadû nafsŭhum baʿdĕmâ akalum tannum sarḥîn. gä-laqraʿ min mukroh sâb ʿammoh fi-lrêt tannetoh mâśi ʿa-lbäläd râḥ lĭwâḥed śaḥat minnoh ʿimme we-

dĭfîye weḥŭmâr wĕgâb wâḥed kîs wăʿamaloh zeilħurg wĕḥaṭṭoh ʿala-lḥŭmâr wĕgâb śŭwaiyet ṛawâiś weśŭwaiyet ḥulqân (1) weśŭwaiyet ħawâtim wĕgâb etnên talâta arbaʿa ḥoqq wĕgâb śŭwaiyet bêḍ wĕśawâh fi-lfurn ṭallaʿ ĕlabyaḍ lĭwaḥdoh wĕlaṣfar lĭwaḥdoh wĕgä saḥanoh wĕḥaṭṭ ĕlabyaḍ lĭwaḥdoh ĕlaṣfar lĭwaḥdoh fi kullĕ ḥoqq wĕmiśî fi-lbäläd. lamma ḥaṣal elbêt elli fîh mĕrât ʿammoh qâl : ḥadâye summe sâʿa wĕsumme daragi wĕsumme yôm wĕsumme yômên. sâʿet elmara mâ simiʿetoh qâlet-loh : yâ gadaʿ, ente ḥadâk summe daqîqa? qal-läha yâ sitta ʿandi. qâlet-loh bĭkâm? qal-lahâ bĭʿaśara ginêh. ħaśśet ʿala gûwa tigrî gâbet-loh ʿaśara ginêh qâlet-loh : ħod, innamâ tiʿmil maʿrûf wetgîb-li summe daqîqa. idâ-läha sŭwaiyet bêḍ abyaḍ wĕqal-läha : ħodi dôl, idbaḥi ḥiṭṭet farħĕ rûmi tĕkûn ʿâl wĕḥammarîh fi samn wĕḥuṭṭi di fôq minnoh. râḥîn yâklum auwal luqma baʿdên râḥîn yĕqûlum : ah yâ batni! tĕgîbi wâḥed ḥadîde wessaħħanîh fi-nnâr. taʿâli fi kaʿb riglihum wikwîhum fîh. in mâ qâlûś âh! yibqa mâtum. wĕħad nafsoh tannetoh mâśi râḥ lĭʿammoh qal-loh : yâ ʿamm ana ḥafqis lak malʿûbhä (2) ellêli. wĕrâḥa tidbaḥ lĭna dîk rûmi. ana ḥâkul auwal luqma wĕtâni luqma ḥaqûl : ah yâ batnî yâ ʿamm! tĕqûl enta kamân : ah yâ batni yabni! wetĕqûm nâim wĕʾana kamân wĕrâḥa tĕgîb ḥadîde wetĕkwînä fi kaʿbinä ôʿa tikkallim (3).

Wĕrâḥum ʿala-lbêt. firiḥet hîye wĕgâbet luhum eddîk errûmi baʿdemâ kânet bitwakkilhum ʿêś wĕmiśś wĕraśśet ʿala-lfarħ errûmi elbêḍ ʿala isin es-

summ, wĕdä kulloh min mukr ĕlaqraʿ. wĕqarrabet luhum el'akl akalum luqma wĕtâni. qâm ĕlaqraʿ qâl: ah yâ batni. qâm ʿammoh qâl: ah yâ batni yabni wĕnâmum ĕletnên. wĕqâmet elmara gâbet elḥadîde min ennâr wĕkauwethum fi kaʿbihum, ma-kkallimûś (1). qâlet: dôl mâtum. râḥet tigrî nadahet lirĕfîqhi qàlet-loh: taʿâle âdìni sammêthum. râḥ wîyâha ʿala-lbêt nazarhum biʿênoh qâl: dôl mâtum. gâbum ħamra wĕqaʿadû sawâ yiskarum. essukr haiyâ luhum (2). qâm qal-lĕhä rĕfîqhi: iqlaʿi wĕrûħar qalaʿ. qal-lĕhä iʿmili inti faras wĕ'ani hŭṣân wĕrûhi ûqafi baʿìd wĕqûli *mihihihi*... wĕ'ani aʿmil zei-lḥŭṣân waqûl *mihihihi*... râḥet hîye waṭṭat fi-l'arḍ weʿamalet zei-lfaras wĕzaʿaqet ʿalêh râḥ yigrî ʿalêha zei- lḥŭṣân. ĕlaqraʿ ʿênoh minhum. qal-loh: qûm yâ ʿamm elħêl wiqiʿet ʿala baʿdĕ. qal-loh: qûm yabni ḥûśhum ʿan baʿḍ. qal-loh ana mà-li lamma-lḥŭṣân yirfus birigloh? qal-loh mantaś qâdir tĕqûm? qâmu-letnên wĕgâbum śamruħên wĕnizlum ʿala-lḥŭṣân rĕfîqhi mauwitûh min eḍḍarb faḥatû loh wĕdafanûh fi qalb elbêt wĕnizlum ʿala ruħra (3) (ʿala-lmara) biḍarb lamma mauwitûhä wĕdafanûhä waiyâh sawâ. wĕdä kulloh min mukr ĕlaqraʿ. wĕqaʿadum ĕletnên errigâle sawâ welmara werĕfîqhi mâtum.

TRADUCTION.

Il y avait en Égypte, Monsieur, un paysan. Ce paysan avait épousé une jolie femme qui le dédaignait et en aimait un autre. Le pauvre homme prenait avec lui sa paire de bœufs; sa femme lui donnait deux galettes de pain sec avec

un peu de lait caillé, puis elle prenait deux couples de lièvres qu'elle égorgeait pour son amoureux. Elle les faisait cuire à point dans du beurre, puis elle allait le chercher et ils mangeaient et se délassaient tout le jour. Vers le soir, l'amoureux s'en retournait chez lui et le pauvre mari rentrait. Elle plaçait devant lui un peu de pain sec et de lait caillé; il mangeait et s'en allait dormir; le lendemain matin, le même jeu recommençait.

A quelque temps de là passe vers lui un enfant chauve qui lui dit: « Mon oncle, veux-tu me prendre auprès de toi pour un morceau de pain? » Il lui dit: « Viens, mon fils, ma subsistance et la tienne sont entre les mains de Dieu. » Il alla et passa la nuit chez lui jusqu'au matin; la femme leur donna un peu de pain sec et de lait caillé, puis le paysan prit ses bêtes et tous deux s'acheminèrent aux champs.

L'enfant chauve élevait un chat; il le prit avec lui dans la poche de son manteau, attendit jusqu'à midi et dit au fellah: « Attends, mon oncle, je m'en vais jusque là-bas et je reviens. — Où vas-tu? — Je reviens à l'instant. » — Le chauve se leva, poussé par sa malice, et se dirigea vers la maison de son oncle. Derrière la maison, il y avait un banc; il monta dessus. Dans le mur, il y avait une fenêtre; il guetta par la fenêtre et surprit la femme de son oncle en train d'égorger deux couples de poulets, de les sauter au beurre et d'en faire un plat délicieux. Puis elle alla les placer sous le pétrin à farine, avec un potage au pain et au riz; elle plaça le tout sous le pétrin.

Dès qu'il eut vu la femme de son oncle placer cela sous le pétrin, il se leva, partit en courant, vint vers son oncle et lui dit: « Viens, mon oncle, nous allons déjeuner aujourd'hui à la maison. — Comment donc? — Viens seulement. » Il prit son oncle, et ils retournèrent à la maison et s'assirent. Le paysan dit à sa femme: « Apporte-nous à déjeuner. » Elle leur donna le pain sec et le lait caillé. Poussé par sa malice, le chauve se mit à pincer le chat à l'oreille; sentant une douleur à l'oreille, le chat se mit à miauler. Le chauve dit au

chat : « Allah, qu'est-ce que cela nous fait? » Son oncle lui demanda : « Que dit le chat? » Le chauve lui répondit : « Il ne dit rien. » Il attendit un peu, puis il pinça de nouveau le chat en cachette; celui-ci se reprit à miauler. Son oncle lui dit : « Je veux que tu m'apprennes ce qu'il dit. — Je te le dirai bien, mon oncle, mais ah! j'ai peur! » Il faisait tout cela par malice. Son oncle reprit : « Dis-le moi donc, n'aie pas peur! — Ô mon oncle, le chat dit qu'il y a sous le pétrin deux couples de poulets et un potage au pain... oh! mais exquis! Alors pourquoi mangeons-nous du pain sec et du lait caillé? » L'homme alla soulever le pétrin et en effet il y trouva les poulets et le potage. Il les plaça entre lui et le chauve; ils mangèrent et ne laissèrent pas le plus petit morceau. Cependant la femme restait assise, irritée contre le chauve, et disait : « Seigneur! par quel guignon cela est-il arrivé? » — Après avoir mangé, ils prirent les bêtes et se mirent en route. Le chauve prit la parole : « Comment vas-tu, mon oncle? — Merci, mon fils; par Dieu! je n'ai jamais fait un repas comme celui-là! »

L'amoureux vint à la maison pour déjeuner; il vint et trouva la femme fort en colère. « Allons, lui dit-il, apporte-nous à manger. » Elle lui dit : « Veux-tu te taire! Mon mari m'a amené un chauve qui sait la langue des chats. Ils sont venus pour déjeuner; j'ai mis devant eux le pain sec et le lait caillé; alors le chat s'est mis à miauler. Le chauve lui a dit : « Que nous importe? » Mon mari lui a demandé ce qu'il disait, et il a répondu : « Il dit que sous ce pétrin il y a deux « couples de poulets avec un potage au pain. » L'homme les a trouvés en effet. Alors ils se sont jetés sur le repas, puis ils sont partis. » Il s'emporta contre elle, la saisit, la frappa et la laissa là.

Le lendemain, elle se dit : « Pardiéu, petite femme, il faut que tu te réconcilies avec ton amoureux. » Elle se rend au marché, rapporte une dinde, l'égorge, l'apprête et prépare un plat délicieux. Le chauve arrive, guette par la fenêtre et la trouve apprêtant une dinde exquise. Puis elle

la mit dans une boîte sans remarquer que le chauve était venu la guetter par la fenêtre comme le diable, et s'en allait en courant.

Lorsqu'il l'eut vu placer la dinde dans la boîte, il revint vers son oncle et lui dit : « Viens, mon oncle, nous allons déjeuner à la maison! » Quand il eut entendu l'enfant, l'homme se mit à courir avec lui en disant : « Ce repas sera sans doute meilleur que celui d'hier. » Ils s'en retournèrent ainsi à la maison. Dès que la femme les vit, elle se mit en colère. Ils s'assirent et son mari lui dit : « Donne-nous à manger. » Elle leur donna le pain et le lait caillé. Mais voici que le chauve se met à pincer sournoisement le chat à l'oreille; et le chat, sentant une douleur à l'oreille, se met à miauler. Son oncle saisit aussitôt la balle au bond et lui demande : « Que dit le chat? — Il dit que dans la boîte il y a une dinde... oh! mais exquise! » L'homme ouvrit la boîte, trouva la dinde, l'enleva, la plaça entre lui et le chauve et la mangea. Alors la femme se mit en colère et dit : « Toutes les fois que je prépare en secret quelque plat pour mon amoureux, arrivent ce maudit chauve et son oncle qui le mangent! »

Après avoir mangé, ils se levèrent et s'en allèrent aux champs. Poussé par sa malice, le chauve laissa son oncle aux champs et se rendit au village. Il entra chez quelqu'un, lui demanda un turban, un manteau de laine et un âne. Il se procura un sac à grains dont il fit un sac à baudet et le plaça sur l'âne. Puis il prit quelques bracelets de verre, quelques boucles d'oreilles, quelques bagues, deux ou trois boîtes et quelques œufs qu'il fit cuire au four. Il sépara les blancs et les jaunes, les réduisit en poudre, mit à part dans chaque boîte le jaune et le blanc et s'en alla par le village. Arrivé à la maison de la femme de son oncle, il cria : « J'ai du poison d'une heure, du poison d'un instant, du poison d'un jour et du poison de deux jours! » La femme l'entendant, lui dit : « Hé! jeune homme, as-tu du poison d'une minute? — J'en ai, Madame, répondit-il. — Combien le vends-

tu? — Dix guinées.» Elle rentra en courant, lui rapporta dix guinées et lui dit : «Tiens, mais fais-moi le plaisir de me donner du poison d'une minute.» Il lui donna un peu de blanc d'œuf et lui dit : «Prends ceci, égorge une belle dinde, fais-la cuire dans du beurre et mets ceci dessus. Ceux que tu veux empoisonner mangeront le premier morceau, puis ils s'écrieront : «Aïe! mon ventre!» Alors tu iras chercher un fer que tu feras chauffer au feu et tu leur brûleras les talons. S'ils ne disent pas aïe! c'est qu'ils seront bien morts.» Il partit, s'en alla vers son oncle et lui dit : «Mon oncle, ce soir je vais te dévoiler sa ruse. Elle va nous préparer une dinde; je mangerai les deux premières bouchées, puis je dirai : «Aïe! mon ventre, ô mon oncle!» Et toi tu diras : «Aïe! mon ventre, ô mon fils!» Alors tu te mettras à dormir et moi aussi; elle ira chercher un fer et nous brûlera les talons; garde-toi de souffler mot.»

Ils rentrèrent à la maison. Elle, toute joyeuse, leur donna la dinde après leur avoir servi du pain et du lait caillé; puis elle répandit sur la dinde l'œuf qu'elle prenait pour du poison — tout cela par la malice du chauve. Elle leur servit le plat et ils en mangèrent deux bouchées. Le chauve s'écria : «Aïe! mon ventre!» et son oncle : «Aïe! mon ventre, ô mon fils!» et ils s'endormirent. Alors la femme sortit le fer du feu et leur brûla les talons; ils ne soufflèrent mot. «Ces gens sont morts, dit-elle.» Elle s'en alla en courant appeler son amoureux et lui dit : «Viens, je les ai empoisonnés.» Il vint avec elle à la maison, les vit de ses yeux et dit : «Ces gens sont morts!» Alors ils apportèrent du vin, s'assirent ensemble et s'enivrèrent.........................

Cependant le chauve, qui avait l'œil sur eux, dit à son oncle : «Lève-toi!...» Ils se levèrent tous deux, prirent de longs bâtons, tombèrent sur l'amoureux et le tuèrent de coups. Ils lui creusèrent une fosse et l'enterrèrent dans la maison. Puis ils tombèrent sur l'autre (sur la femme) à bras raccourcis jusqu'à ce qu'ils l'eussent tuée, et ils l'ensevelirent avec lui — et tout cela par la malice du chauve. Les

deux hommes demeurèrent ensemble; quant à la femme et à son amoureux, ils étaient morts.

NOTES DE LA TRANSCRIPTION.

Page 97, 1. Cette phrase en prose rimée sert d'introduction au récit. Le conteur ajoute parfois: *mâ yiḥla-lḥadît illa bizikr ennabi ʿalêh eṣṣalât wessalâm.* — *mâ tĕṣalli*, cf. Spitta, § 162 *e*; *yâ mâ kân*, cf. Spitta, § 84 *b* et 144 *b*. — 2. *Nafsihi* présente un cas d'imâle en *i* de l'*a* du suffixe féminin. Spitta, qui énumère (§ 13 *c*) les modifications subies par l'*a* bref soumis à l'imâle depuis l'*a* légèrement nuancé jusqu'à l'*e* fermé, n'a pas trouvé au Caire l'imâle en *i*, car les changements d'*a* en *i* qu'il donne (§ 18 *d*) ne peuvent rentrer dans l'imâle. Dans ce conte, l'imâle en *i* frappe surtout le suffixe féminin, et quelques substantifs à terminaison féminine (*lêli*, *daragi*). L'imâle apparente d'un *a* long s'explique ainsi: l'*a* se raccourcit parce que l'accent repose sur la pénultième ou l'antépénultième; alors seulement il se nuance en *i* comme l'*a* primitivement bref des substantifs féminins (*náfsihâ*, *náfsiha*, *náfsihä*, *náfsihi*; de même: *rĕfîqhi*, *gôzhi*, *wiḥni* pour *weʿiḥnâ*, etc.). On n'a donc pas ici une imâle d'*a* long comme dans le syrien *ennês* pour *ennâs*, phénomène fort rare dans le cairote, mais une imâle d'*a* bref primitivement long. Le même phénomène explique la forme *lĕhi* pour *lahâ*; l'*a* long ne subit l'imâle qu'après s'être raccourci. — 3. *ĕlarânib* est une apposition de *eggôzên*, puisque ce dernier mot conserve l'article; celui-ci indique l'habitude répétée chaque jour. — 4. Littér.: «elle les faisait excellents. *ʿâl*, épithète laudative très répandue au Caire; *lâkin ʿâl* «excellent! parfait!» (Cf. Dozy, *Supplément*, s. v. عال). — 5. *Winâm* pour *wĕyinâm*, comme *bidrab* pour *bĕyidrab* (Spitta, § 93 *c*). Pour des cas analogues dans les langues sœurs, v. Philippi, *l. c.*, p. 649. — 6. *Kamisl* (variante *kamitl*), véritable pléonasme, pourrait s'ajouter à la liste de Spitta, § 85; synonyme: *bilmisl* (*bilmitl*). On peut rapprocher de *kamisl* le כחליקת des inscriptions de

Madâin Sâliḥ (Euting, *Nabat. Inschr.*, n° 2, l. 9), expression qui ne peut s'expliquer que par l'arabe. خليقة, dérivé de خلق dans le sens de « faire une chose à l'image d'une autre, modeler », a dans l'origine un sens analogue à celui de مثل « ressemblance, image ». כחליקת est donc une conjonction pléonastique qu'il faut traduire simplement par « comme ». Ces formations montrent bien l'origine nominale de certaines conjonctions et pourquoi elles prennent leur régime au génitif. *Kamisl* a fait un pas de plus et s'emploie ici sans régime, comme adverbe. — 7. *ḥadâk* (var. *ḥidâk*) est l'ancien حذاء « en face de ». — 8. Le conteur prononçait tantôt *gi*, tantôt *gä* (imâle de la forme *ga*, comp. Spitta, § 107 *a*), ou même *gäh*, avec un *h* final très léger. — *Waiyâh*, que le conteur prononçait parfois *wîyâh* (variante provinciale), et toujours avec le redoublement primitif (وإيّا; comp. Spitta, § 83 *b*). — 9. *Tannŭhum;* sur ce curieux verbe et ses deux conjugaisons, voir Spitta, § 157 *b*. Ce conte fournit deux nouvelles formes : *tannum*, forme verbale de la 3ᵉ personne du pluriel, et *tannetoh*, forme nominale de la 3ᵉ personne du singulier masculin (comme *tannoh*); l'élément *tannet* est probablement le إسم المرّة de l'infinitif *tann*. Ce verbe peut aussi se conjuguer à l'imparfait; on dit même *tetannak mâśi* « tu continueras de marcher », avec le double indice personnel. — *Sarḥîn*, prononcé presque *sarḥên*, à cause du *ḥ*. — 10. *ĕlaqraᶜ* pour *el'aqraᶜ;* la chute du hemza modifie la division syllabique : *el-'aq-raᶜ* devient *e-laq-raᶜ*, et l'*e* de l'article s'abrège en *ĕ* en tant que syllabe brève et ouverte placée devant la syllabe accentuée (Spitta, § 16 *a*); quelquefois même il disparaît entièrement (*laqraᶜ*). De même : *ĕlasfar, ĕlabyad, ĕletnên* ou *letnên.;* comp. *lîwân* pour الإيوان, *Luxor* pour الأقصر. Dans *elarânib*, l'*e* se conserve parce qu'il ne précède pas immédiatement la syllabe accentuée. — 11. *Ammauṣal* pour *amma auṣal; amma* pour *lammâ* dans le sens de حتّى. Cette forme abrégée, que je n'ai pas trouvée dans Spitta (v. §88, 5, *b*), est très courante au Caire. Il ne faut la confondre

ni avec أمّا «quant à» (§ 87, 5), ni surtout avec *ʿamma*, *ʿamm* abrégés de *ʿammâl* (§ 165 *b*, 4). — 12. On apprête le *tasqîye* en mettant dans un plat des tranches de pain blanc (*ruqâq*) qu'on arrose de beurre et de bouillon et sur lesquelles on place du riz et de la viande bouillie. *Tasqîye* est synonyme de *fatt*; سقّى «apprêter le *tasqîye*»; فتّ, يفتّ «apprêter le *fatt*». — ماجور se prononce *magûr*.

Page 98, 1. *Sâʿet-mâ* est une véritable conjonction comme *baʿdĕmâ*, *kullĭmâ*, etc.; cependant les deux mots ne sont pas si étroitement unis, puisqu'on peut dire encore : *saʿet elmara mâ* (voir p. 100, l. 10). — 2. Sur *amma*, voir p. 107, en bas. — Dans l'imparfait d'un verbe défectueux (tertiae *w* ou *y*) à la vᵉ forme, la voyelle finale s'affaiblit et varie assez arbitrairement à ce qu'il semble dans un même verbe. Dans *nitraddi* et *atradda* (Spitta, *Contes*, II, 17), elle est peut-être déterminée par celle de la première syllabe; cependant on trouve aussi dans ce conte la forme *nitradda*. — *ḍuhrîye* «heure de midi»; la même forme s'emploie pour les autres heures du jour (*ṣubḥîye*, *maγrebîye*, *ʿaṣrîye*, *ʿiśwîye*). — 3. *Hatinnä* (*hâtî linâ*, *hâtilna*, *hâtinnä*). L'*a* long final se raccourcit en perdant son accent qui se porte sur la deuxième syllabe du mot composé, et subit l'imâle. — 4. *Gi...qaras;* sur l'emploi coordonné d'un verbe de mouvement sans copule avec un autre parfait, voir Spitta, § 201 *a*. Le premier verbe modifie adverbialement le sens du second comme une sorte d'auxiliaire. Ici *gi*, comme *qâm*, indique le début de l'action exprimée par le verbe principal : «il se mit à pincer, alors il pinça»; on trouve plus bas la même construction avec *rigiʿ*. Elle se rencontre déjà fréquemment dans la langue écrite du xiiᵉ siècle (voir Nöldeke dans *Wiener Zeitschr. für die Kunde des Morgenl.*, vol. I, p. 242, à propos du texte d'Ousâma). — 5. *Wiḥni mannä*, pour *weʾiḥnâ mâ linâ; wiḥni*, seul exemple d'une imâle en *i* dans le suffixe *nâ*, est probablement un cas d'assimilation vocalique (v. Spitta, § 13 *d*); *mannä* subit la même transformation que *hatinnä*, seulement

ici, par suite de la vivacité de l'interrogation, l'accent se reporte sur la dernière syllabe (v. Spitta, § 25 *b*). Je crois qu'on pourrait transcrire ici *mannê*, avec *e* long et fermé. — 6. *ʿAssakt*, pour *ʿan sakt;* on verra plus loin *ʿan sukât*, avec le même sens. — 7. *Illă tĕqul-li* est elliptique; il faut sous-entendre le premier membre de la phrase, par exemple : *lâ atrûkak illă*, etc. «je ne te laisserai pas que tu ne m'aies dit». Comp. : *illa teṣalḥi rĕfîqik*, p. 99, l. 7. — 8. *ʿân* (عون), synonyme de شال «soulever», sens inconnu aux dictionnaires. — 9. *Dukhammat;* le *t* final pourrait être simplement euphonique. *Dukhâ* est exclusivement masculin; *dikhâ*, qui sert aux deux genres, est originairement féminin (comp. les formes féminines *di*, *dikhaiya*, qui servent aussi aux deux genres). Il semble donc que les voyelles *i* et *u* de *dikhâ* et *dukhâ* ne sont pas simplement un affaiblissement de l'*a* long de ذاك (Spitta, § 36 *a*), mais un reste des pronoms هو et هى ou de formes similaires distinguant les genres par les mêmes voyelles *u* et *i*. En effet, ces deux formes (*dikhâ* et *dukhâ*), désignant à l'origine les deux genres, ne peuvent guère provenir d'une seule et même forme ذاكها, qui ne contient aucun élément générique; il serait plus naturel d'y voir l'ancien arabe ذو (fém. ذى) + ك + ها. — 10. *Mâ bĕqêt aśûf* (Spitta, § 161 *g*, 163 *a* et 196 *a*), synonyme de *mâ kuntiś aśûf*. Il y a ici un commencement d'analyse verbale; *baqâ* et *kân* servent d'auxiliaires, comme *être* et *avoir*, mais le verbe principal n'est pas encore réduit à un simple participe.

Page 99, 1. On emploie généralement le verbe نحر avec *min : ana manḥûr minnoh* «je ne puis le souffrir.» — 2. On a vu plus haut la même ellipse; *tĕṣalḥi*, qui est la troisième forme, prend son objet à l'accusatif, et l'*a* se raccourcit normalement devant deux consonnes. — 3. *Farṯĕ rûmi* est un nom collectif, et l'adjonction de *ḥiṭṭet* en fait un singulier déterminé (français : «une pièce de bétail»). L'*e* final du premier mot est purement euphonique et disparaît lorsqu'il n'est plus nécessaire à la prononciation. (Voir plus bas : *elfarṯ*

errâmi.) — 4. لهف «saisir au vol, enlever» (Dozy, *Supplément*); le suffixe *hi* se rapporte à un substantif sous-entendu tel que حاجه, كلمه, ou فرصه.

Page 100, 1. غوايش, sing. غويشة; حلقان, sing. حَلَق (*sic*); remarquer la construction de *šûwaiye* avec le pluriel, tandis que *kâm* dans le même sens prend le verbe au singulier. — 2. *Ana ḥafqis lak malʿûbhä...* فقس «casser l'œuf pour faire sortir le poussin». L'enfant compare la ruse de la femme au poussin caché dans l'œuf et dit : «Je vais te casser l'œuf de sa ruse.» Sur la contraction de *râiḥ* en *ḥa* indéclinable, voir Spitta, § 86, 10, et 165 *b*, 3. On trouve plus bas, dans ce conte : *ḥâkul* (*râiḥ âkul*) «je mangerai», et *ḥaqûl* (*râiḥ aqûl*) «je dirai». Dans un autre conte du même narrateur : *mâ yiftikirši elli tĕrâfiq ʿala gôzhä-lauwalâni muš ḥatĕrâfiq-ʿa-ttâni* «il ne pensait pas que celle qui avait été infidèle à son premier mari le serait aussi au second.» — 3. *ôʿa tikkallim* (pour *titkallim*); sur وعى, voir Dozy, *Supplément*, et Spitta, § 107 *b*, où il faut remplacer le *q* par un ʿ. Spitta donne l'impératif avec *û* (أُوعِى); au Caire on entend souvent un *ô* initial produit peut-être par le *ʿain*; cet impératif est devenu une véritable interjection qui retentit à chaque instant dans les rues du Caire. — *wetĕkwînä* (*sic*), en vertu de la loi énoncée p. 93, ce qui force à syllaber ainsi : *we-tĕ-kwî-nä* (ou même : *wet-kwî-nä*).

Page 101, 1. *Ma-kkallimûš* pour *mâ itkallimûš*, au parfait. *Kauwethum*, de كَوَى; l'emploi de la deuxième forme est un néologisme. — 2. Le passage suivant, d'une crudité tout arabe, se prête mal à une traduction. *Haiyâ*, IIe forme de هاء «préparer, arranger», signifie ici «faire croire, donner l'idée de» (synonyme : خيّل); *ithaiyâ li* «il m'a semblé,» comme تَخَيَّل لى. Ce sens, qu'on ne trouve pas dans les dictionnaires, dérive assez naturellement du sens primitif. — 3. *ʿAla ruẖra* (على الأُخْرى); *elâẖar* devient *râẖar* ou *rûẖar*; *eluẖra* devient *ruẖra*.

LES FLÛTES ÉGYPTIENNES ANTIQUES,

PAR

M. VICTOR LORET.

I

La flûte est l'un des instruments que l'on trouve le plus anciennement représentés dans les tombes des nécropoles égyptiennes. Dès la ve dynastie, c'est-à-dire trente siècles au moins avant notre ère, on rencontre en effet dans les sépultures de Gizéh la figure de deux ou trois espèces de flûte. L'anche était déjà employée à ces époques reculées, ainsi que les tuyaux doubles, permettant d'exécuter des morceaux à deux parties.

Il serait aisé d'étudier les flûtes égyptiennes à l'aide des seuls documents égyptiens. Je pense pourtant qu'il est bon de suivre encore pendant quelque temps l'exemple des prédécesseurs de Champollion, lesquels ne puisaient guère que dans les auteurs grecs et latins leurs renseignements sur les antiquités égyptiennes. Je ne crois certes pas, au moins dans le plus grand nombre des cas, qu'il y ait une utilité bien considérable pour un égyptologue à connaître ce qu'ont dit les écrivains classiques relativement à telle question déterminée d'archéologie égyptienne. Mais si ces écrivains nous ont seuls permis, durant

des siècles, d'entrevoir ce qu'était l'Égypte pharaonique, nous leur devons bien, maintenant que nous pouvons nous passer d'eux, d'appuyer s'il y a lieu leurs témoignages au moyen des indications fournies par les monuments égyptiens. Hérodote autrefois était presque notre unique guide dans l'Égypte antique. L'égyptologie aujourd'hui nous permet de discuter et de commenter Hérodote.

Nous examinerons donc platoniquement, à titre de document, ce que nous rapportent les savants grecs au sujet des flûtes égyptiennes.

C'est au dieu Osiris que les différents auteurs s'accordent pour attribuer l'invention des diverses variétés de flûtes égyptiennes.

Juba, dans son *Histoire du théâtre*, fait d'Osiris l'inventeur du *monaule* et de la *photinx* ou flûte oblique : Ἰόβας μὲν γὰρ ἐν τῷ προειρημένῳ συγγράμματι (sc. θεατρικῇ ἱστορίᾳ) Αἰγυπτίους φησὶ λέγειν τὸν μόναυλον Ὀσίριδος εἶναι εὕρημα, καθάπερ καὶ τὸν καλούμενον φώτιγγα πλαγίαυλον[1].

Eustathe parle également du monaule d'Osiris et nous enseigne que cet instrument était en roseau : Παλαιὸν ὁ αὐλὸς καὶ πολυειδὲς καὶ ὡς ἐπιπολὺ καλάμινος. Παρὰ γοῦν Ἀλεξανδρεῦσιν ἦν μόναυλος κάλαμος, Ὀσίριδός, φασιν, εὕρημα, καλούμενος τιτύρινος τοῖς ἐν Ἰταλίᾳ Δωριεῦσιν, εἴτ' οὖν σατυρικός. Τίτυροι γὰρ Δωρικῶς οἱ σάτυροι[2].

Enfin Pollux fait mention d'Osiris au sujet d'une

[1] Athénée, *Deipnosoph.*, IV, 78 (éd. A. Meineke, Lipsiæ, 1858).
[2] *Ad Iliad.*, XVIII, 526 (éd. G. Stallbaum, Lipsiæ, 1825-1830).

petite flûte fabriquée en chaume d'orge : Παρὰ δὲ Αἰγυπτίοις, πολύφθογγος αὐλὸς, Ὀσίριδος εὕρημα, ἐκ καλάμης κριθίνης[1].

Voilà donc déjà trois flûtes égyptiennes. L'une, le monaule, est une flûte de roseau, simple, droite, et par conséquent à anche ou à sifflet. L'autre, la photinx ou plagiaule — flûte oblique — ne peut être qu'une flûte analogue à celle de nos jours, dans laquelle on soufflait obliquement en la dirigeant de côté. La troisième, la flûte polyphtongue, était une sorte de pipeau de paille percé de plusieurs trous.

M. F.-A. Gevaert, dans son important ouvrage sur la musique grecque[2], met en garde les traducteurs contre l'habitude qu'ils ont de rendre indistinctement par *flûte* les mots σῦριγξ et αὐλός. La σῦριγξ, en latin *fistula*, est bien la flûte au sens propre du mot, c'est-à-dire un instrument dans lequel l'air arrivait soit directement par l'extrémité du tuyau, soit par une ouverture latérale, soit en passant par un sifflet. Mais l'αὐλός, en latin *tibia*, n'est pas une flûte; c'est un instrument dont l'embouchure est munie d'une anche. Il répond à notre clarinette quand cette anche est battante, à notre hautbois lorsqu'elle est double. Ces différentes espèces d'instrument existaient dans l'antiquité grecque; nous verrons plus loin quels étaient les procédés d'embouchure des flûtes égyptiennes.

[1] Pollux, *Onomast.*, IV, 77 (éd. G. Dindorf, Lipsiæ, 1824).

[2] *Histoire et théorie de la musique de l'antiquité* (Gand, 1875-1881), t. II, p. 273-275.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Quoi qu'il en soit, le monaule égyptien est bien certainement une flûte droite en roseau, soit à anche — hautbois ou clarinette — soit à bec. Cela résulte non seulement de son nom grec, mais encore de l'opposition que font constamment les auteurs entre cet instrument et la photinx ou flûte oblique. D'autre part, cette photinx, que l'on joue obliquement, est nécessairement dépourvue d'anche ou de bec. Elle répond donc bien à notre flûte moderne, ou à peu près.

Pollux cite lui aussi le monaule égyptien et nous apprend que, de son temps, il servait dans les cérémonies de mariage : Μόναυλος εὕρημα μέν ἐσ7ιν Αἰγυπ7ίων, μέμνηται δὲ αὐτοῦ Σοφοκλῆς ἐν Θάμυρι. Αὐλεῖ δὲ μάλισ7α τὸν γαμήλιον[1].

Enfin une quatrième espèce de flûte, le *niglaros*, est nommée par le même auteur : Νίγλαρος δὲ μικρός τις αὐλίσκος, Αἰγύπ7ιος, μοναυλία πρόσφορος[2]. C'est là encore une flûte à anche, αὐλός, ou à bec. Elle se distingue du monaule par son exiguïté.

Il existait une flûte phénicienne, généralement employée dans les cérémonies funèbres d'Adonis, et à laquelle on donnait le nom de γίγγρας. Cette flûte, très petite, ne mesurait qu'un spithame ou environ 23 centimètres. Le niglaros égyptien était également très court. Je crois que c'est par suite d'un rapprochement instinctif entre ces deux instruments que des copistes antiques ont écrit, ou que

[1] Pollux, *Onomast.*, IV, 75.
[2] *Ibid.*, IV, 82.

des éditeurs modernes ont lu *γίγγλαρος* au lieu de *νίγλαρος*. Le mot *γίγγλαρος*, s'il devait être lu ainsi, n'existerait que dans ce seul passage de Pollux. Le terme *νίγλαρος*, au contraire, est plusieurs fois employé, surtout comme désignation d'un genre spécial de musique de flûte : Μέλη *δὲ αὐλημάτων· κρούματα, συρίγματα, τερετισμοὶ, τερετίσματα, νίγλαροι*[1]. — Ν*ίγλαροι· τερετίσματα, περίεργα κρούσματα*[2]. — Ν*ίγλαροι τὰ τερετίσματα καὶ περίεργα κρούματα*[3]. — Ὁ *νίγλαρος κροῦμά ἐστι καὶ μέλος μουσικὸν παρακελευστικόν*[4]. — Etc.

En résumé, *μόναυλος* ou *μόναυλος κάλαμος*, flûte droite en roseau, à bec ou à anche; *φώτιγξ* ou *πλαγίαυλος*, flûte oblique, sans bec ni anche; *πολύφθογγος αὐλός*, pipeau en paille d'orge, et *νίγλαρος*, réduction du monaule, telles sont les quatre espèces de flûtes égyptiennes que mentionnent les auteurs grecs.

Au sujet de la photinx égyptienne, j'ajouterai qu'Élien[5] lui donne comme nom le diminutif *φωτίγγιον* et qu'Apulée y fait certainement allusion dans le passage suivant de sa description d'un cortège isiaque : *Ibant et dicati magno Serapi tibicines*

[1] Pollux, *loco cit.*, IV, 83.

[2] Hésychius, *Lexic.*, *s. voc.* *νίγλαρος* (éd. M. Schmidt, Ienæ, 1861).

[3] Suidas, *Lexic.*, *s. voc.* *νίγλαρος* (éd. E. Bekker, Berolini, 1854).

[4] *Schol. ad Aristoph. Acharn.*, 554 (éd. F. Dübner, Parisiis, 1855).

[5] *De nat. anim.*, VI, 31 (éd. R. Hercher, Parisiis, 1858).

qui, per obliquum calamum ad aurem porrectum dextram, familiarem templi deique modulum frequentabant[1].

Enfin, si le mot *φώτιγξ* s'est toujours appliqué à une flûte égyptienne et si le terme *πλαγίαυλος* en a toujours été considéré comme le synonyme, nous devons en conclure que cette flûte oblique passa d'Égypte en Libye, où on la fabriqua en bois de lotus. Pollux, en effet, écrit : Αὐλῶν δὲ εἴδη, πλάγιος, λώτινος, Λιβύων τὸ εὕρημα· πλαγίαυλον δὲ αὐτὸν Λίβυες καλοῦσιν[2]. Hésychius, d'autre part, donne à la flûte de lotus le nom de photinx : Φῶτιγξ· [αὐγή], σῦριγξ, λώτινος αὐλός, [ὡς] εἶδος σάλπιγγος[3].

Il nous reste à voir quels étaient, d'après les auteurs classiques, les usages de la flûte en Égypte. Cet instrument, d'après Strabon, était employé dans l'intérieur des temples. Le géographe grec nous apprend que, dans le temple d'Osiris à Abydos, il était interdit de chanter ou de jouer de la flûte et des instruments à cordes, tandis que cela se faisait dans tous les autres temples égyptiens : Ἐν δὲ τῇ Ἀβύδῳ τιμῶσι τὸν Ὄσιριν· ἐν δὲ τῷ ἱερῷ τοῦ Ὀσίριδος οὐκ ἔξεστιν οὔτε ᾠδὸν οὔτε αὐλητὴν οὔτε ψάλτην ἀπάρχεσθαι τῷ θεῷ, καθάπερ τοῖς ἄλλοις θεοῖς ἔθος[4].

Démétrius de Phalère nous fournit, de la même

[1] *Metamorph.*, XI, 9 (éd. F. Hildebrand, Lipsiæ, 1842).

[2] *Onomast.*, IV, 74.

[3] *Lexic.*, *s. voc.* φῶτιγξ.

[4] Strab., *Geogr.*, XVII, 44 (éd. C. Müller et F. Dübner, Parisiis, 1853).

manière négative, un renseignement à peu près semblable : Ἐν Αἰγύπτῳ δὲ καὶ τοὺς θεοὺς ὑμνοῦσι διὰ τῶν ἑπτὰ φωνηέντων οἱ ἱερεῖς ἠχοῦντες αὐτὰ, καὶ ἀντὶ αὐλοῦ, καὶ ἀντὶ κιθάρας τῶν γραμμάτων τούτων ὁ ἦχος ἀκούεται ὑπ' εὐφωνίας [1].

Mais c'est surtout dans les cérémonies religieuses extérieures, dans les fêtes célébrées hors des temples que les voyageurs grecs eurent l'occasion de remarquer l'emploi de la flûte.

Pendant certaines fêtes dionysiaques, nous apprend Hérodote, des femmes promenaient des statuettes phalliques par les bourgs et les villages. Elles étaient précédées d'un flûtiste qu'elles suivaient en chantant des hymnes au Dionysos égyptien : Προηγέεται δὲ αὐλος, αἱ δὲ ἕπονται ἀείδουσαι τὸν Διόνυσον [2].

A l'époque des fêtes d'Artémis à Bubastis, toujours d'après Hérodote, plus de sept cent mille Égyptiens se rendaient dans cette ville par les canaux. Pour charmer la longueur de la navigation, l'immense foule chantait et marquait la mesure en battant des mains, tandis que des femmes agitaient des crotales et que des hommes jouaient de la flûte : Αἱ μέν τινες τῶν γυναικῶν κρόταλα ἔχουσαι κροταλίζουσι, οἱ δὲ αὐλέουσι κατὰ πάντα τὸν πλόον, αἱ δὲ λοιπαὶ γυναῖκες καὶ ἄνδρες ἀείδουσι καὶ τὰς χεῖρας κροτέουσι [3].

Même empressement aux fêtes de Sérapis à Ca-

[1] *De elocut.*, 71 (éd. F. Göller, Lipsiæ, 1837).
[2] *Hist.*, II, 48 (éd. R. Dietsch, Lipsiæ, 1876).
[3] *Ibid.*, II, 60.

nope où, s'il faut en croire Strabon, flûtes et chants se faisaient entendre toute la nuit, accompagnant les danses : *Πᾶσα γὰρ ἡμέρα καὶ πᾶσα νὺξ πληθύει τῶν [μὲν] ἐν τοῖς πλοιαρίοις καταυλουμένων καὶ κατορχουμένων ἀνέδην μετὰ τῆς ἐσχάτης ἀκολασίας, καὶ ἀνδρῶν καὶ γυναικῶν, κ.τ.λ*[1].

Nous avons vu plus haut, d'après un passage d'Apulée, que les cortèges isiaques marchaient au son de la flûte oblique. Voici la phrase qui précède immédiatement ce passage; on remarquera qu'il y est question des deux sortes de flûtes antiques, l'*αὐλός* et la *σῦριγξ : Symphoniæ dehinc suaves, fistulæ tibiæque modulis dulcissimis personabant*[2].

Enfin le poète Claudien donne, des fêtes d'Apis à Memphis, une pittoresque description dont l'intérêt, d'ailleurs, est peut-être plus littéraire qu'historique; il y parle également de la flûte :

Sic numina Memphis
In vulgus proferre solet. Penetralibus exit
Effigies, brevis illa quidem, sed plurimus infra
Liniger imposito suspirans vecte sacerdos,
Testatur sudore deum. Nilotica sistris
Ripa sonat, Phariosque modos Ægyptia ducit
Tibia; submissis admugit cornibus Apis[3].

Le *νίγλαρος*, on l'a vu plus haut, était une petite flûte, très aiguë de son, que l'on jouait en tête des cortèges nuptiaux. Les renseignements que nous

[1] *Geogr.*, XVII, 17.
[2] *Metam.*, XI, 9.
[3] *De IV consul. Honor.*, v. 570-576 (éd. L. Jeep, Lipsiæ, 1876).

donnent les anciens sur le genre musical νίγλαρος se rapportent parfaitement à cet emploi de la flûte égyptienne. Le genre νίγλαρος était gai, vif, sautillant, les fredons et les recherches mélodiques y dominaient; c'était le genre entraînant et excitant par excellence, et l'on se servait, nous dit Aristophane, du νίγλαρος pour activer les ouvriers dans leurs travaux[1]. C'est encore d'une flûte à anche analogue, le زمر *zamr*, que l'on joue aujourd'hui en Égypte dans les fêtes de noces.

La grande flûte droite et la grande flûte oblique avaient nécessairement des sons plus graves que ceux du νίγλαρος. Le caractère de la musique exécutée sur les grandes flûtes était donc tout autre. « Lorsque les Égyptiens », écrit Horapollon, « veulent exprimer l'idée d'un homme qui, après avoir été dénué d'intelligence, retrouve sa raison et apporte de l'ordre dans sa vie, ils dessinent la figure d'une flûte oblique (σῦριγξ). Cet instrument, en effet, est persuasif, il évoque des souvenirs agréables et possède une sonorité extrêmement régulière (*αὕτη γὰρ ἐπιστρεπτική ἐστι, καὶ ἀναμνηστικὴ τῶν καταθυμίως πεπραγμένων αὐτῷ, καὶ μάλιστα τεταγμένον ἐκτελοῦσα φθόγγον*)[2]. » — Au point de vue égyptologique cette assertion d'Horapollon est absolument exacte; l'un des sens du signe égyptien ▬, qui représente une flûte, est en effet « précision, régularité, justesse ».

[1] *Acharn.*, v. 554.
[2] *Hierogl.*, II, 117 (éd. C. Leemans, Amstelodami, 1835).

Dans d'autres passages, le même auteur nous parle de l'attraction qu'exerçait, chez les Égyptiens, la flûte droite (αὐλός) sur les divers animaux. La tourterelle[1], la biche[2], se laissaient attraper facilement quand on savait les captiver au moyen d'airs de flûte. Le pagure (πάγουρος), sorte de crustacé, était très sensible, nous dit Élien[3], aux sons de la petite photinx (φωτίγγιον) et sortait, pour l'entendre, de ses retraites les plus profondes. Les aloses du lac Maréotis préféraient se laisser prendre au son de la voix humaine ou des crotales et poussaient le dilettantisme jusqu'à entrer dans les filets en dansant : *Αἱ δὲ ὥσπερ ὀρχούμεναι ὑπὸ τῷ μέλει πηδῶσιν, καὶ ἐμπίπτουσι τοῖς θηράτροις*[4].

Enfin il serait curieux de savoir, d'après les auteurs grecs, ce que les Égyptiens pensaient des flûtistes. Le passage suivant de Strabon, qui clôt la série des renseignements classiques que j'ai pu réunir sur les flûtes égyptiennes, n'est pas très flatteur pour cette classe de musiciens. Les Alexandrins, nous dit-il, chassèrent un de leurs Ptolémées, indignés qu'ils étaient de ce que, à ses autres déportements — *χωρὶς τῆς ἄλλης ἀσελγείας*[5] — il ajoutait celui de jouer de la flûte!...

[1] *Hierogl.*, II, 54.
[2] *Ibid.*, II, 91.
[3] *De nat. anim.*, VI, 31.
[4] *Ibid.*, VI, 32.
[5] *Geogr.*, XVII, 11.

II

On trouve représentées très fréquemment, dans les tombes de toutes les époques, trois espèces de flûte. La première est la flûte droite, répondant au *μόναυλος* des auteurs grecs, et que l'exécutant dirige presque horizontalement devant lui, comme on fait du hautbois. La seconde est la flûte oblique, répondant à la *φώτιγξ*, et que le musicien tient presque parallèlement à lui, comme on fait de la flûte. La troisième, que l'on ne trouve pas signalée comme instrument égyptien par les écrivains classiques, est une flûte double composée de deux tuyaux formant un angle aigu dont le sommet est l'embouchure commune.

Je n'ai jamais rencontré dans les bas-reliefs, au-dessus de joueurs de flûte double, une seule légende hiéroglyphique qui pût nous apprendre quel était le nom égyptien de cet instrument. Pour le monaule et la photinx, au contraire, les inscriptions qui accompagnent les musiciens renferment plusieurs fois les noms particuliers de ces deux flûtes. L'un de ces noms est 𓋴𓃀𓇋, l'autre est 𓅓𓇋. Le premier est de beaucoup le plus fréquent; je ne connais que cinq ou six exemples du second, qui d'ailleurs a échappé à tous les égyptologues et ne se trouve enregistré dans aucun dictionnaire.

Le sens premier de 𓋴𓃀𓇋 est « roseau ». Ce mot, en effet, sous la forme 𓋴𓃀𓇋, ou 𓋴𓃀𓇋𓇋 avec la dé-

sinence du féminin, répond exactement au copte ⲥⲏⲃⲓ, ⲥⲏⲃⲉ, ⲥⲏϥⲓ, ⲥⲏϥⲉ, ⲧ, *κάλαμος, arundo, calamus*. De même que les mots *σῦριγξ, κάλαμος, fistula, avena*, le groupe hiéroglyphique passe du sens « roseau » à celui de « flûte de roseau ». En copte, également, les termes que je viens de citer offrent le sens de « flûte » lorsqu'on les fait suivre des mots ⲛ̄ ϫⲱ; ⲥⲏⲃⲓ ⲛ̄ ϫⲱ signifie littéralement « roseau chantant, roseau sonore », et correspond, dans les passages de la Bible où il est employé, au grec *αὐλός*.

Quant au groupe , parfois écrit , je crois pouvoir le rapprocher de , ou avec la désinence féminine, mot qui, développé ordinairement en et , a comme sens radical celui de « tige, chaume ». Ici encore on peut invoquer l'analogie du grec; *καλάμη*, apparenté à *κάλαμος*, signifie « chaume, paille ».

Le mot se présente avec les diverses variantes vocaliques , , et doit se prononcer *sabà*, à moins qu'il ne soit du genre féminin — chose assez probable d'ailleurs[1] — ce qui lui donnerait la prononciation *sab-it*, ou mieux *saïb-it* d'après une règle de vocalisation que j'ai indiquée en son lieu[2].

[1] Une forme , citée par M. Le Page Renouf (*Zeitschr.*, 1877, p. 107), ainsi qu'une orthographe , que l'on retrouvera plus loin, semblent bien montrer que ce mot, au moins à une époque, a été du genre féminin, genre qu'il a conservé en copte.

[2] V. Loret, *Manuel de la langue égyptienne*, § 172.

Pour [hiéroglyphes], il n'y a pas à hésiter; le mot est bien féminin et sa prononciation est *ma-it.*

Du sens « flûte », le radical *sab,* suivi alors d'un déterminatif très caractéristique [hiéroglyphe], passe au sens verbal « jouer de la flûte ».

Il nous reste à voir quel est celui des deux mots égyptiens qui s'applique à la flûte droite et quel est celui qui sert à désigner la flûte oblique. Je crois pouvoir admettre *a priori* que c'est [hiéroglyphes] qui désigne la flûte droite, et en voici la raison. On sait que, dans l'écriture hiéroglyphique, tout signe syllabique tire sa valeur phonétique du mot qui, en égyptien, sert à désigner l'objet que représente ce signe[1]. Le signe [hiéroglyphe] se lit *nefer* parce qu'il représente une guitare et que cet instrument, en égyptien, porte le nom de *nefer.* Or le signe [hiéroglyphe], que j'ai eu l'occasion de citer plus haut à propos d'un passage d'Horapollon, a comme valeur syllabique le son *ma,* auquel il sert souvent de déterminatif phonétique, [hiéroglyphe]. Nous savons que *ma,* au féminin *ma-it,* est le nom d'une flûte et il est certain que [hiéroglyphe], qui détermine les mots [hiéroglyphes] et [hiéroglyphes], est l'image de cet instrument. Mais ce signe, il convient de le remarquer, représente une flûte taillée en biseau à la partie formant embouchure. Que cette embouchure en biseau soit un sifflet ou une anche, peu importe pour le moment. Ce qu'il y a de certain, c'est que la flûte [hiéroglyphe] *ma* avait une embouchure rapportée et ne pou-

[1] V. Loret, *loco cit.,* § 22.

vait donc être que la flûte droite ou monaule, la flûte oblique se jouant sans embouchure.

Ce mot *ma*, comme je l'ai dit, n'est pas très fréquent. On le rencontre d'abord dans le tombeau d'Imeri à Gizéh, lequel date de la ve dynastie. Il est écrit dans la légende suivante, [hiéroglyphes] [1] *housit em ma-it* « chant avec flûte », qui accompagne un groupe composé d'un chanteur et d'un joueur de flûte droite.

On le rencontre ensuite dans un des tableaux du Musée Guimet que Mariette avait fait copier pour l'Exposition de 1878. Ces tableaux sont malheureusement formés de la réunion d'un grand nombre de scènes tirées de différentes tombes, sans indication de lieu d'origine. Il est donc impossible de dire à quelle localité et même à quelle époque appartient ce second exemple du mot *ma-it*. Il se trouve dans la légende suivante, [hiéroglyphes] [2] *sab em ma-it* « jouer de la flûte », au-dessus d'un chanteur accompagné par un personnage qui joue d'une flûte droite, ou mieux d'une double flûte droite dont nous aurons occasion de reparler.

Dans le tombeau de Snedjem-àb à Gizéh, de la ve dynastie, un joueur de flûte droite est accom-

[1] Champ., *Mon.*, IV, 418; R. Lepsius, *Denkm.*, II, 52.

[2] V. Loret, *L'Égypte au temps des Pharaons*, p. 139. — On remarque qu'ici le verbe *sab*, comme dans quelques autres exemples, est construit avec la préposition [hiéroglyphe], de même que [hiéroglyphes] signifiant « jouer de la harpe », [hiéroglyphes].

pagné d'une légende analogue, sous la forme [1].

Dans ces trois premiers exemples, le mot *ma-it* se rapporte bien à la flûte droite et justifie ainsi l'hypothèse que j'avais admise *a priori*. Mais j'en connais encore deux exemples, et ces exemples font partie de légendes se rapportant à des joueurs de flûte oblique. L'une, du tombeau de Râ-shepses à Saqqarah (v^e dynastie), est ainsi conçue: [2]. L'autre, tirée du tombeau de Khou-nes à Zaouïet-el-maïétin, est écrite de la sorte: [3].

Que conclure de ce manque de fixité dans l'emploi du mot *ma-it?* Qu'il servait à désigner les deux espèces de flûte, monaule et photinx? — Je ne le crois pas, ou du moins je ne le crois qu'en partie. Dans les trois premiers exemples que je viens de citer, le joueur de flûte droite accompagné du mot *ma-it* est assis à côté d'un joueur de flûte oblique, lequel est, dans les trois cas, accompagné du mot *sab*, écrit dans la tombe d'Imeri, dans celle de Snedjem-àb, et dans le tableau du Musée Guimet. Il y a bien là une opposition voulue entre *sab* et *ma-it*. Dans les deux autres exemples, au contraire, dans lesquels *ma-it* se rapporte à une flûte oblique, l'instrumentiste est représenté tout seul.

Il n'y a, ce me semble, qu'une conclusion à tirer

[1] R. Lepsius, *Denkm.*, II, 74.

[2] *Ibid.*, II, 61. La copie de Lepsius porte au lieu de et au lieu de , mais l'erreur est évidente.

[3] Champ., *Not. descr.*, II, 447.

de ces faits, c'est que le mot *ma-it*, employé seul, désigne une flûte quelconque, et qu'il ne désigne spécialement la flûte droite que lorsqu'il est mis en opposition avec *sab*. Il en est d'ailleurs de même pour le mot grec *αὐλός*. Employé seul, il désigne toute espèce de flûte; opposé à *σῦριγξ*, il désigne la flûte à anche, tandis que ce dernier mot s'applique à la flûte oblique ordinaire[1].

En somme, le mot *ma-it*, écrit , , , ou , est le nom spécifique de la flûte droite, mais, pris dans un sens plus général, il peut également servir à désigner la flûte oblique, et même d'autres flûtes comme on le verra plus loin[2].

De ce que *ma-it* est le nom spécial de la flûte droite, il résulte presque nécessairement que *saïb-it* est le nom particulier de la flûte oblique. Il en est effectivement ainsi. Ce mot n'a pas l'extension de sens de *ma-it;* c'est toujours à la flûte oblique qu'il se rapporte dans tous les bas-reliefs où je l'ai vu écrit. Les variantes orthographiques qu'il présente sont les suivantes : [3], [4], [5],

[1] F.-A. Gevaert, *Histoire et théorie de la musique de l'antiquité*, p. 273-275.

[2] On sait qu'à partir des Ramessides, le *t* ne se prononce plus dans la désinence féminine. Le mot *ma-it*, à l'époque copte, devait se prononcer *maï*, comme *saïb-it* se prononçait *sîbi*. Serait-il trop téméraire de comparer ce mot au nom de la flûte ناى *naï* des Égyptiens modernes? — Il est vrai que le *naï* arabe est une flûte oblique, mais *maï*, en ancien égyptien, désignait toute espèce de flûte.

[3] Tombe de Khou-nes (R. Lepsius, *Denkm.*, II, 109).

[4] Tombe d'Imeri (*Ibid.*, II, 52; Champ., *Mon.*, IV, 418).

[5] Nécropole memphite (S. Levi, *Vocab. gerogl.*, III, 319).

[1], et, avec la désinence féminine, [2] et [3].

Pris comme verbe et signifiant « jouer de la flûte », ce mot, comme on l'a vu, peut être ou non suivi de la préposition. Il est écrit [4], [5], [6], et dans la légende suivante : [7]. Dans cet exemple, de même que dans celui de la tombe de Râ-shepses, le verbe *sab* gouverne directement son régime.

Le monaule *ma-it*, la photinx *saïb-it* et la flûte double en angle ne sont pas les seules flûtes que nous fassent connaître les monuments et les textes égyptiens.

Nous avons vu plus haut que la flûte droite qu'accompagne le mot dans l'un des tableaux du Musée Guimet n'est pas la flûte droite ordinaire. Elle se compose en effet de deux flûtes droites attachées étroitement l'une à l'autre au moyen de trois cordons, placés au milieu et aux deux extrémités de l'instrument. Ces détails sont extrêmement clairs

[1] Tombe d'Abà à Thèbes, XXVIe dynastie (Champ., *Not. descr.*, I, 555; Rosell., *Mon. civ.*, XCIV, 2). La peau est employée ici, comme déterminatif phonétique, à cause du nom du chacal, .

[2] *Zeitschr.*, 1877, p. 107.

[3] Tombe de Snedjem-àb (R. Lepsius, *Denkm.*, II, 74).

[4] Tombe de Khou-nes (*Ibid.*, II, 109).

[5] Tombes de Snedjem-àb et de Râ-shepses (*Ibid.*, II, 61, 74).

[6] V. Loret, *L'Égypte au temps des Pharaons*, p. 139.

[7] Tombe d'Abà à Thèbes (*loco cit.*).

dans la reproduction que j'ai fait faire d'une partie de ce tableau[1]. Il s'agit donc ici d'une nouvelle espèce de flûte double. La première, et la plus fréquente, est composée de deux tuyaux formant un angle très aigu; celle-ci est formée de deux tuyaux liés parallèlement l'un à l'autre et — ce qui montre une fois de plus que *ma-it* peut s'appliquer par extension à toute espèce de flûte — elle est désignée, comme le monaule et la photinx, sous le nom de *ma-it*.

C'est là, à ma connaissance, la seule représentation qui existe dans les monuments égyptiens de cette flûte à tuyaux parallèles. Pourtant diverses raisons me font supposer qu'elle devait être assez répandue en Égypte.

La première est l'existence, dans l'écriture hiéroglyphique, d'un signe qui est l'image même de cette flûte. Ce signe, qui a la valeur *às*, ne diffère du signe *ma* que par le lien noué autour de l'instrument; mais cette différence est absolument essentielle, puisqu'elle amène un changement dans la lecture du signe. Or à quoi pouvait servir ce lien, sinon à attacher ensemble deux flûtes de même longueur, à embouchure commune?

Peut-être pourra-t-on objecter que le signe n'est pas nécessairement l'image d'une flûte munie d'un lien. Il en a pourtant bien exactement la forme. De plus, il existe en égyptien un mot

[1] V. Loret, *loco cit.*

[hiéroglyphes], lequel désigne une tombe, une syringe, σῦριγξ. Un autre mot, [hiéroglyphes], désigne une espèce de roseau, σῦριγξ. N'est-il pas vraisemblable qu'il ait existé un troisième mot, [hiéroglyphes], lequel aurait désigné une espèce de flûte, σῦριγξ? — Le mot grec a les trois sens. Il devait en être de même en égyptien, et la chose paraîtra certaine si l'on songe à l'origine de la valeur phonétique des signes syllabiques et à la dérivation rationnelle des différents sens d'une racine égyptienne. Tout signe syllabique doit servir à écrire le nom de l'objet qu'il représente. On n'a jamais rencontré de mot [hiéroglyphes] dont le sens se rapporte à la figure du signe [hiéroglyphe]. Je suis persuadé que ce mot, encore inconnu, est le nom égyptien de la flûte double à tuyaux parallèles.

Cette flûte n'est connue que par une tombe de l'Ancien empire. Sous les Ahmessides, en effet, apparaît la flûte double en angle qui, étant plus commode à jouer, dut prendre complètement la place de la flûte double antique. Peut-être même en garda-t-elle le nom *às* au masculin, ou *às-it* au féminin.

Une autre raison prouve, à mon avis, l'emploi fréquent de la flûte *às* dans l'Égypte pharaonique; c'est qu'elle existe encore aujourd'hui sur les bords du Nil et qu'on ne la trouve que là. En effet, l'instrument nommé أرغول *arghoul* par les Égyptiens modernes est composé de deux tuyaux attachés parallèlement ensemble, dont l'un fait le chant tandis que l'autre tient ce qu'on appelle en harmonie une

IMPRIMERIE NATIONALE.

pédale, c'est-à-dire une note soutenue et continue, toujours la même[1].

L'existence d'une cinquième espèce de flûte égyptienne, la flûte de Pan, semble également prouvée par un signe hiéroglyphique, ⟨hiéroglyphe⟩, lequel est rangé sous la rubrique « Musique » dans le *Catalogue des signes hiéroglyphiques de l'Imprimerie nationale,* ainsi que dans la *Liste der hieroglyphischen Typen* de la fonderie F. Theinhardt à Berlin. Ce signe se lit *sa;* le nom de la flûte de Pan aurait donc été *sa,* ou *sa-it* si le mot était féminin. Mais il faut remarquer que jamais la flûte de Pan n'a été dessinée sur les monuments égyptiens, que jamais on n'en a découvert dans les tombes, que jamais les écrivains classiques n'y ont fait allusion en parlant des instruments égyptiens, que jamais un mot *sa* ne s'est rencontré dans les textes comme désignation d'un instrument de musique, enfin que la flûte de Pan est absolument inconnue de nos jours en Égypte. Je sais que ce ne sont pas là des arguments décisifs et que la flûte de Pan a pu précéder en Égypte, comme partout ailleurs, la flûte monaule à plusieurs trous. La flûte double *às,* elle non plus, n'est nommée en égyptien, ni mentionnée par les Grecs, ni exposée dans nos musées; le signe ⟨hiéroglyphe⟩, une représentation unique, et la flûte ارغول moderne nous prouvent seuls son origine antique. Une autre raison, pour-

[1] M. Villoteau, *Description historique, technique et littéraire des instruments de musique des Orientaux* (Description de l'Égypte, Paris, 1823, t. XIII, p. 456-473).

tant, me fait croire que nous ne pouvons rien affirmer au sujet de l'existence en Égypte de la flûte de Pan.

Seul, le signe nous amènerait à supposer que cette flûte a été connue des Égyptiens. Or il n'est pas complètement certain, malgré les apparences, que ce signe soit l'image d'une flûte de Pan. On le trouve souvent figuré sous cette forme , qui pourrait au besoin être également considérée comme l'image d'une flûte à quatre tuyaux. Mais en étudiant le sens radical de la syllabe , lequel est « étoffe riche, ornée de franges et de broderies », et en considérant que le signe a comme équivalent le signe , qui représente justement un dessin de broderie, on est amené à voir, dans ou , l'image d'un fragment de tissu orné de franges inégales et de broderies très simples, plutôt que celle d'une flûte de Pan[1].

Il est donc possible que les Égyptiens aient connu la flûte de Pan, qu'ils l'aient nommée *su* ou *sa-it* et que le signe ou en soit la figure hiéroglyphique, mais, comme on le voit, c'est là une hypothèse qui ne repose que sur des fondements bien fragiles.

Pour terminer la partie philologique de cette étude sur les flûtes égyptiennes, il me reste à mentionner deux mots hiéroglyphiques qui s'appliquent

[1] J'ai étudié ces signes plus longuement dans un travail en préparation, auquel je renvoie le lecteur, *La musique chez les anciens Égyptiens* (Bibliothèque de la Faculté des lettres de Lyon).

certainement à deux espèces de flûte. Ces mots se trouvent dans une lettre qu'un scribe adresse, pour le ramener à ses devoirs, à un de ses élèves qui court les brasseries, brise les clôtures, bat les bourgeois et se livre, tout comme Ptolémée Aulète, au déportement de jouer de la flûte : [1], « tu apprends à chanter avec l'*ouadjâà*, à psalmodier avec l'*ouaïrou*, à déclamer au son du trigone, à chanter avec la lyre !... [2] »

D'après les déterminatifs qui les suivent, les termes *ouadjâà* et *ouaïrou* ne peuvent désigner que des instruments en chaume ou en roseau assez frêle. Ces mots pourraient être des expressions sémitiques, comme on les aimait tant à l'époque des Ramessides, servant simplement à désigner sous d'autres noms les flûtes *ma-it* et *saïb-it*. Pourtant il n'existe ni en arabe ni en hébreu d'instrument à vent dont le nom se rapporte aux mots *ouadjâà* et *ouaïrou*, et ces mots, d'autre part, ont bien l'apparence égyptienne. Peut-être ces deux mots s'appliquent-ils aux deux petites flûtes égyptiennes mentionnées par les auteurs grecs, le *νίγλαρος* ou petit monaule, et le *πολύφθογγος αὐλός* ou pipeau en paille d'orge[3].

[1] Pap. Anastasi IV, pl. XII, l. 2-3.

[2] Pour les instruments *kinnânâour* et *nadjakhi*, voir V. Loret, *L'Égypte au temps des Pharaons*, p. 149.

[3] Le mot *ouadjâà*, à l'époque où le grec fut introduit en Égypte,

Voici, en résumé, la liste des mots égyptiens, relatifs à la flûte, que nous venons d'étudier :

ma-it, 1° flûte droite à bec ou à anche, *μόναυλος*; 2° flûte en général, simple ou double.

saïb-it, flûte oblique, *φώτιγξ*.

sab, jouer (de la flûte); régime avec ou sans .

ouadjâà et *ouaïrou*, peut-être la petite flûte droite, *νίγλαρος*, et la petite flûte en paille d'orge, *πολύφθογγος αὐλός*.

[*às* ou *às-it*], flûte double à tuyaux parallèles, et peut-être flûte double en angle.

[*sa* ou *sa-it*, flûte de Pan.]

III

Il existait, comme on le voit, six, et peut-être sept espèces de flûte dans l'Égypte ancienne : quatre simples mentionnées par les Grecs, le monaule, la photinx, le niglaros et le pipeau en paille d'orge; deux doubles connues seulement par les monuments, l'une à tuyaux parallèles, l'autre à tuyaux

devait avoir une prononciation fort voisine de *ouôtti.* On pourrait y voir l'origine du mot *φώτιγξ*, qui n'est employé par les Grecs que pour désigner un instrument égyptien. La désinence *γξ* paraît embarrassante, mais on trouve une dérivation presque identique dans *φοῖνιξ* qui, dans ses deux sens de « dattier » et de « phénix », vient de l'égyptien et *bounnou, phounnou.* Aucune trace de *κ* ou de *γ* n'existe à la fin de ces mots égyptiens.

formant angle; enfin la flûte de Pan, dont l'existence sur les bords du Nil est encore incertaine. Nous n'avons, jusqu'ici, étudié ces flûtes qu'au point de vue classique et au point de vue philologique; nous savons ce qu'en rapportaient les Grecs et nous en connaissons les noms hiéroglyphiques. Voyons maintenant ce qu'elles étaient sous le rapport de la facture instrumentale.

Il importe, avant tout, de bien préciser la différence qu'il y a entre une flûte droite et une flûte oblique, car on s'est bien souvent mépris sur ces dénominations.

Il n'existe que deux manières de mettre en vibration un tuyau sonore. La première, qui est à la fois la plus ancienne et la plus simple, consiste à le faire résonner sans l'intermédiaire d'aucun agent étranger placé entre le tuyau et la bouche de l'exécutant. La seconde consiste à fixer, à l'extrémité du tuyau, un appareil sonore par lui-même, tel qu'un sifflet ou une anche. Dans le premier cas, le tuyau est à la fois un agent sonore et un tube acoustique. Dans le second cas, le tuyau n'est qu'un tube acoustique et l'agent sonore en est indépendant.

A ces deux manières de mettre un tuyau en vibration correspondent deux manières de le tenir et d'y souffler. On conçoit que, si le tuyau est muni d'un appendice en forme de sifflet ou d'anche, on ne peut le jouer qu'en le tenant absolument *droit* devant soi, cet appendice devant recevoir directement l'air du fond du gosier. Au contraire, si le

tuyau est dépourvu d'appendice, on ne peut le faire résonner qu'en lui donnant une direction *oblique* et en soufflant, non plus dans le sens du tuyau, ce qui ne produirait aucun son, mais contre une paroi de ce tuyau, laquelle renvoie le courant qui lui arrive en biais et met ainsi en vibration la colonne d'air intérieure. C'est ainsi que font nos chevriers des rues, lorsque, pour annoncer leur lait de chèvre, ils soufflent obliquement dans leur flûte de Pan; c'est ainsi que font nos flûtistes à l'orchestre; c'est ainsi que font les Arabes qui jouent du ناى *naï*. La flûte droite est donc une flûte pourvue d'appendice, sifflet ou anche[1]. La flûte oblique consiste en un tuyau simple; c'est à l'exécutant de diriger son souffle et de tenir son instrument de façon à en tirer des sons.

Nous avons vu que, pour la flûte droite, l'appendice sonore peut être un sifflet ou une anche. Pour la flûte oblique, il y a également deux procédés d mise en vibration. Le premier est celui dont se servent nos flûtistes; il consiste à souffler un peu en biais dans une ouverture percée latéralement près de l'extrémité de l'instrument, laquelle extrémité est bouchée. Le second, certainement le plus ancien, consiste à souffler en biais par l'extrémité même du

[1] En réalité, une flûte pourvue d'appendice n'est pas une flûte au sens moderne du mot. Si l'appendice est un sifflet, l'instrument est un flageolet; si c'est une anche simple ou anche battante, c'est une clarinette; si c'est une anche double, c'est un hautbois. Nous verrons plus loin que la flûte droite égyptienne ou *ma-it* était à proprement parler une flûte à anche double, c'est-à-dire un hautbois.

tuyau, laquelle extrémité est alors ouverte. C'est *ainsi que font les chevriers et les joueurs de naï.* Obtenir des sons en jouant de cette manière est un art assez difficile à acquérir, mais en somme le procédé est plus simple au point de vue de la fabrication de l'instrument.

La distinction étant bien établie entre la flûte droite ou monaule, et la flûte oblique ou photinx[1], nous pouvons revenir aux flûtes égyptiennes. Nous les étudierons d'abord d'après les représentations monumentales, ensuite d'après les spécimens qui en ont été découverts dans les tombes pharaoniques.

Les bas-reliefs égyptiens, comme nous l'avons dit, ne nous font reconnaître que trois espèces de flûte, exception faite de la flûte double à tuyaux parallèles, sorte d'*arghoul* antique, figurée sur un tableau du Musée Guimet. Ces flûtes sont la flûte droite, la flûte

[1] Ce n'est pas toujours de cette manière que les musicologues ont envisagé la question des flûtes égyptiennes, j'entends au point de vue des dénominations grecques. M. Villoteau et A. de la Fage, opposant *φώτιγξ* à *μόναυλος* « flûte à un seul tuyau », y ont vu une flûte double et ont considéré l'épithète *πλαγίαυλος* dont est suivi *φώτιγξ* comme signifiant « angulaire » au lieu de « oblique », ce qui est faux. F.-J. Fétis reconnaît bien que la flûte *πλαγίαυλος* ne peut être qu'une flûte oblique, c'est-à-dire jouée obliquement, mais, s'appuyant sur un passage très obscur de Nicomaque, il déclare erronée l'identification que fait Juba, dans son *Histoire du théâtre*, entre *φώτιγξ* et *πλαγίαυλος*. Pourtant nous avons vu plus haut, à propos de la flûte libyque, que Pollux et Hésychius s'accordent pour dire que la *φώτιγξ* est bien une flûte oblique, *πλάγιος*. Quant à F.-A. Gevaert, dont je partage l'avis, il considère *μόναυλος* comme *la flûte droite*, *πλαγίαυλος comme* la flûte oblique, et *φώτιγξ* comme le synonyme égyptien de *πλαγίαυλος*.

oblique et la flûte double en angle. Elles sont toujours peintes en rouge brunâtre, ce qui s'accorde parfaitement avec la matière, bois ou roseau, ordinairement employée pour la fabrication de ces flûtes.

La flûte droite est généralement fort courte[1]; la flûte oblique est toujours très longue, si longue même parfois qu'un homme, fût-il pourvu de grands bras, ne devait pas pouvoir en atteindre l'extrémité. Quand l'exécutant est représenté agenouillé, sa flûte oblique touche ordinairement le sol[2], ce qui lui donne près de 1 mètre de longueur. Lorsqu'il est debout, elle lui descend presque au milieu du mollet[3], ce qui suppose une longueur de 1 m. 20 à 1 m. 30. Ces dimensions sont évidemment exagérées, mais cette exagération même est un indice important. Nous devons, en effet, en conclure que la flûte droite était intentionnellement plus courte que la flûte oblique. Or cette différence de longueur entre les deux flûtes était nécessitée par des lois d'acoustique et par des règles de facture instrumentale.

La flûte droite était ordinairement pourvue — nous le verrons bientôt — d'une embouchure consistant en une paille fendue formant anche double. Cette paille étant insérée à l'extrémité de l'instrument,

[1] A. de la Fage, *Histoire générale de la musique et de la danse*, XVIII, 23; XXIII, 62. — Je choisis cet ouvrage pour abréger les citations. Il contient, en effet, tous les dessins musicaux publiés dans la *Description de l'Égypte*, ainsi que dans les ouvrages de Champollion, Rosellini et Wilkinson.

[2] *Ibid.*, XV, 1; XVIII, 23, 27.

[3] *Ibid.*, XXII, 60.

celui-ci ne devait pas avoir un diamètre intérieur sensiblement plus fort que celui de la paille. Une flûte d'un diamètre si faible ne pouvait être longue, d'abord parce que la tige d'un roseau s'amincit de plus en plus à mesure qu'elle s'éloigne de la racine, et finit même par n'être plus creuse, ensuite parce qu'une flûte mince de longueur trop grande se fût ployée et même brisée sous son propre poids.

Au contraire, pour la flûte oblique, le diamètre devait être assez grand, et par conséquent la longueur de l'instrument pouvait être plus considérable. J'ai remarqué en effet, par expérience, qu'il est impossible d'obtenir un son, en soufflant obliquement par l'extrémité du tuyau, d'une flûte dont le diamètre n'est que de quelques millimètres. La chose est relativement aisée si le diamètre de l'instrument est d'un centimètre au moins. Le *naï* arabe, que l'on joue exactement comme la flûte oblique d'autrefois, à environ 2 centimètres de diamètre [1].

La flûte droite, étant courte, devait avoir des sons assez aigus. Chacun sait, en effet, que la hauteur d'un son produit par un tuyau sonore est en raison inverse de la longueur du tuyau. Donc, pour obtenir des sons graves, les constructeurs égyptiens, qui ne pouvaient les obtenir sur leurs flûtes droites, devaient profiter de ce que leurs flûtes obliques étaient plus larges pour leur donner plus de longueur et leur faire rendre des notes plus basses.

[1] M. Villoteau, *loco cit.*, p. 445, 453.

En résumé, d'après les monuments, les flûtes droites étaient minces, courtes, et donnaient des sons aigus; les flûtes obliques étaient larges, longues, et donnaient des sons graves.

Il faut remarquer en outre que, dans la majorité des cas, les joueurs de flûte oblique sont représentés dirigeant leur flûte à gauche, contrairement à ce que dit Apulée, *obliquus calamus ad aurem porrectus dextram.* Il n'y a, à ma connaissance, que le flûtiste peint sur le tableau du Musée Guimet qui dirige sa flûte à droite comme on le fait de nos jours.

Les flûtes doubles en angle étaient d'une longueur intermédiaire entre celle des flûtes droites et celle des flûtes obliques. Les deux tuyaux de la flûte double forment ordinairement un angle très aigu. Dans un cas, pourtant, l'angle est assez ouvert[1]. Les deux flûtes sont le plus souvent de même longueur[2]; il est cependant des représentations dans lesquelles l'une des branches de l'instrument est figurée d'un tiers au moins plus courte que l'autre. Dans ce cas, c'est la main gauche de l'exécutant qui tient le tuyau le plus long[3]. C'est là un détail caractéristique. On peut admettre, en effet, que les Égyptiens étaient plus habiles de la main droite que de la main gauche. Ils faisaient donc le chant sur le tuyau le plus court de leur double flûte, c'est-à-dire sur celui qui donnait les sons les plus élevés. Le tuyau le plus long, et le

[1] A. de la Fage, *loco cit.*, XVI, 12.
[2] *Ibid.*, XVI, 7; XVII, 19; XX, 30; XXIII, 60.
[3] *Ibid.*, XVI, 12; XVIII, 25.

plus grave en même temps, faisait nécessairement la basse de ce chant, c'est-à-dire tenait une pédale, peut-être variable. Enfin, au lieu de jouer la flûte droite avec la main droite et la flûte gauche avec la main gauche, certaines flûtistes de la XVIIIe dynastie se sont fait représenter jouant de façon inverse, c'est-à-dire en croisant les mains[1].

Quant au nombre des trous de ces diverses espèces de flûte, il est impossible de le connaître, ce détail n'ayant jamais été représenté par les artistes égyptiens.

IV

Comme on le voit, les renseignements fournis sur les flûtes par les bas-reliefs égyptiens sont en somme assez restreints et, si un certain nombre de flûtes antiques n'avaient été découvertes dans les tombes pharaoniques, notre étude s'arrêterait ici et se bornerait à bien peu de chose. Ces flûtes trouvées dans les tombes sont heureusement fort nombreuses — trente-quatre à ma connaissance[2] — et j'ai pu m'en procurer les dimensions et les mesures les plus minutieuses. Je ne saurais trop remercier ici les savants conservateurs des diverses collections égyptiennes d'Europe pour l'extrême bienveillance et la patience infatigable qu'ils ont mises à répondre à mes nombreuses questions. On se rend compte de ce qu'il

[1] A. de la Fage, *loco cit.*, XVI, 7; XVIII, 28.

[2] Quarante et une, même, en comptant celle qui est en la possession de M. A. Frénay, et six qui sont plus ou moins cassées.

faut de temps et de soin pour mesurer une flûte, pour en prendre à un dixième de millimètre près les diamètres intérieurs, les distances des trous à l'embouchure, la forme et la dimension de ces trous, etc. Grâce à MM. A. Erman, du Musée de Berlin, P. Le Page Renouf, du *British Museum*, W. Pleyte, du Musée de Leide, F. Rossi, du Musée de Turin, et E. Schiaparelli, du Musée de Florence, j'ai pu dresser un catalogue détaillé des flûtes égyptiennes d'Europe. M. P. Pierret, avec sa courtoisie et sa bonne grâce habituelles, m'a laissé pendant des heures en tête à tête avec les dix ou douze flûtes qui se trouvent au Louvre. Enfin mon aimable et cher maître M. G. Maspero, qui connaissait mes recherches sur la musique égyptienne, m'a fait l'agréable surprise, à mon dernier voyage à Paris, de mettre à ma disposition une flûte qu'il venait de recevoir d'Égypte et qui est, de beaucoup, la plus curieuse de toutes celles que je connais.

Voici la liste de ces flûtes, numérotées par ordre décroissant, c'est-à-dire en commençant par la plus longue et en finissant par la plus aiguë. Cette liste est un peu aride, j'en conviens, et bien hérissée de chiffres. Mais que l'on songe que ces chiffres sont des notes, que grâce à eux un acousticien, même sans voir les instruments, pourrait, par le calcul, en dresser à un comma près les échelles musicales, que d'autres pourraient, comme je l'ai fait, reproduire ces flûtes en fac-similé et les étudier à loisir au point de vue de l'exécution et de la sonorité, et l'on com-

prendra toute l'importance du moindre détail que j'ai noté. Je désigne sous le nom d'*embouchure*, bien que cette partie ne soit pas toujours l'embouchure, l'extrémité de la flûte qui se trouve la plus éloignée de la série des trous, et je nomme *extrémité* la partie opposée de l'instrument. J'énumère les trous en désignant par A celui qui est le plus près de l'embouchure, par B, C, D ceux qui viennent ensuite. Les distances des trous à l'embouchure sont prises au bord de ces trous qui est le plus rapproché de l'embouchure. Enfin, lorsque les diamètres, soit des tuyaux, soit des trous, ne sont pas les mêmes dans les deux sens, c'est-à-dire lorsque les tuyaux ne sont pas absolument cylindriques ou que les trous ne sont pas exactement circulaires, j'indique deux diamètres perpendiculaires. Le plus grand diamètre, pour les tuyaux, passe par le centre des trous; pour les trous, le plus grand diamètre est parallèle à l'axe de la flûte. Ainsi A, 0,505 (0,0075 sur 0,0065) indique que le premier trou de la flûte — le premier en partant de l'embouchure — est à 0 m. 505 de cette embouchure, et qu'il a un diamètre de 0 m. 0075 dans le sens de l'axe de l'instrument, et de 0 m. 0065 dans le sens transversal.

(La fin à un prochain numéro.)

FRAGMENTS
DE POÉSIE TURQUE POPULAIRE,

PAR

M. ALRIC.

PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

« Mes chansons, c'est moi », disait Béranger ; nous hasarderons, à notre tour, de dire du peuple turc : *ses chansons, c'est lui,* pourvu toutefois qu'elles soient vraiment *populaires.* Aussi devons-nous laisser de côté, pour conserver à cette appréciation ce qu'elle peut avoir de juste, le fatras des compositions littéraires où *la muse, en turc, parle arabe ou persan,* et dont souvent le moindre défaut est de rester lettre close pour l'immense majorité des Ottomans. Les spécimens réunis ici sous le nom de *turkus* « turcs par excellence » offrent un caractère bien différent : la langue en est claire, relativement souple, parlée et comprise, sans effort, de tout le monde, et, partant, éminemment populaire. Malgré leur objectivité parfois extrême et leur incohérence fréquente, les *turkus* paraissent animés d'un souffle plus large que les élucubrations savantes mais froides, alambiquées, sentant l'huile d'une lieue, de

nombre de stylistes raffinés : c'est le souffle de la nature. Les lettrés les tiennent cependant en fort médiocre estime; ils leur reprochent de ne pas s'assujettir aux règles de la prosodie classique. Pour nous qui n'entendons pas grand'chose à ces scrupules d'uléma scolastique, nous sommes heureux de retrouver dans les *turkus* le reflet des qualités natives qui font l'éloge des classes dites inférieures; nous y relevons notamment un témoignage de la confiance inébranlable de la nation dans son souverain révéré.

Eh bien, questionnez tel ou tel efendi au sujet de ces chansons des gueux et des petites gens, il feindra l'étonnement; prouvez-lui que vous en parlez en connaissance de cause, il aura l'air confus et embarrassé comme si vous veniez de découvrir quelque plaie secrète dont lui ou les siens seraient affligés? L'âme du Turc musulman est, il est vrai, douée d'une réserve de sensitive; elle n'a garde de s'ouvrir au premier venu; elle se replie obstinément sur elle-même en face de l'indiscret. Que si vous parvenez à gagner sa confiance en lui prouvant que la bienveillance fait le fond de votre curiosité, vous la verrez s'épanouir comme la rose, une fois convaincue de la sincérité des serments d'amour du mélodieux *bulbul* « rossignol », son éternel soupirant. On me passera, je l'espère, cette métaphore bien orientale.

Les *turkus* se composent de vers d'apparence syllabique. La césure, presque toujours placée après

une troisième ou une quatrième syllabe, donne, entre autres, les groupes ci-dessous :

```
      — — —|— — — —
  — — — —|— — — —
  — — — —|— — — —|— — —
  — — — —|— — — —|— — — —|— — —
```

La cadence est assez accentuée pour nous permettre d'obtenir, en plaçant l'ictus et moyennant quelques licences, la notation que voici :

```
      — ∪ —|∪ — ∪ —
  — — ∪ —|— — ∪ —
  — — ∪ —|— — ∪ —|— ∪ —
  — — ∪ —|— — ∪ —|— — ∪ —|— ∪ —
```

Nous nous trouvons, dès lors, en présence de vers prosodiques, tout au moins en voie de formation. Quoi d'étonnant à cela, chez un peuple à l'oreille si avide de sensations qu'elle se contente, au besoin, pour toute mélodie, du bruissement de la feuille, du murmure d'un maigre filet d'eau; chez un peuple où la sèche monotonie d'un simple bruit rythmé paraît constituer un accompagnement suffisant de la rêverie, qu'elle contribue, dans une large mesure, à entretenir; chez un peuple enfin qui possède ce dicton : اشك بيله مقامله آكرور « l'âne même brait suivant certains modes musicaux? » De fait, n'est-ce point par des essais analogues que toute poésie et, par suite, toute littérature[1] ont dû com-

[1] La poésie fut trouvée avant la prose (J.-J. Rousseau).

mencer? Il est cependant prudent de réserver son opinion en l'espèce.

Les *turkus* ont, en outre, le refrain et la rime. Celle-ci, généralement croisée ou redoublée, s'obtient de préférence par allitération et ramène des consonances qui ne sont pas sans agrément.

On trouvera à la suite des chansons de ce genre quelques échantillons de simples quatrains détachés, connus sous le nom de *mânys*. Ils sont sinon plus anciens, du moins plus primitifs que les *turkus*.

Ahmed-Véfiq-pacha en donne, dans sa *Langue ottomane*, une définition assez dédaigneuse : « معانى ou مانى, dit-il, paroles vides de sens, non prosodiques, chantées sur des airs dépourvus de rythme et de méthode ». Sans doute, dans bien des cas, ce ne sont guère que des vers de mirliton, entre lesquels il est impossible d'établir une relation même lointaine; mais l'instinct poétique des masses, au sein desquelles ils ont pris naissance, s'y manifeste pour ainsi dire à l'état embryonnaire; ils renferment pas mal d'expressions et de tournures archaïques que le Turc *osmanli* tend à laisser tomber en désuétude, et, à ce double titre, ne sont pas tout à fait dénués d'intérêt.

Les schémas suivants indiquent approximativement la cadence et la place de la césure :

◡ – ◡ – | – ◡ –
◡ – ◡ – | ◡ – ◡ –
– ◡ – | ◡ – ◡ –

A de rares exceptions près, les vers de ces quatrains, sauf le troisième, riment ensemble.

Il n'est pas hors de propos de rapporter ici une particularité assez curieuse. Le glorieux saint Georges de l'Église grecque et le mystérieux *Khezer*[1] des musulmans sont tous deux fêtés, avec une égale solennité, le 23 avril, date qui marque, pour beaucoup de gens, à Constantinople et ailleurs, le retour du printemps. Ce jour-là, les femmes musulmanes se rendent en foule, sur la côte asiatique du Bosphore, dans les prairies des environs de Haïder-pacha, tête de ligne des chemins de fer d'Anatolie. Par manière de passe-temps, elles y consultent le sort au moyen de *mânys*. On apporte un vase ou un petit sac dans lequel certaines d'entre elles ont, au préalable, déposé en cachette un petit caillou parfaitement reconnaissable. Une tierce personne, tirant au hasard un de ces cailloux, chante de mémoire ou improvise un *mâny* à l'intention de la propriétaire du caillou : libre à celle-ci d'interpréter ensuite, à part soi, le quatrain en question et d'en faire de son mieux l'application à ses craintes ou à ses espérances. D'autres procédés sont aussi en usage pour dire de cette façon la bonne aventure. Pas mal de harems pos-

[1] Voir, à son sujet, le Coran, chap. XVIII, v. 62 et suiv. Il aurait eu une entrevue avec Moïse au confluent des deux mers. Son âme ayant passé successivement, d'après la légende, dans le corps de saint Georges (*Khedr* ou *Khezer*) et du prophète Élie (*Elias*), on le désigne également sous le nom de *Khedr-Elias*, par contraction *Khedrellés*.

sèdent des collections de *mânys* que l'on y consulte avant tout sur l'opportunité ou la convenance des unions conjugales.

Cela nous remet en mémoire Pantagruel *explorant par sortz vergilianes* quel serait le *mariaige* de Panurge.

On appelle *qaya-bâchē* « le sommet du rocher » une variété de *mânys*. Cette dénomination indique simplement, croyons-nous, le ton élevé dans lequel ces derniers se chantent. Elle dérive, paraît-il, du nom de l'un des villages qui couronnent les collines de la banlieue de Nigdé, chef-lieu d'arrondissement de la province de Konia, village renommé pour le talent de ses *mânydjis* ou « faiseurs de quatrains » de l'espèce qui nous occupe.

Après avoir entendu murmurer de ces chansons où la population déverse discrètement le trop-plein de son âme, mais qu'elle n'oserait pas toujours confier au papier, M. le Dr Kúnos, ancien élève de l'Académie orientale de Buda-Pesth, a entrepris de rechercher et de colliger *turkus* et *mânys*. La tâche qu'il s'est imposée n'est pas sans difficulté, aussi devons-nous savoir gré à l'honorable docteur de l'obligeance avec laquelle il a mis à notre disposition le résultat de ses premières investigations. Il a bien voulu nous autoriser à écrémer son recueil et traduire quelques-unes de ces chansons au profit du *Journal asiatique*.

Les fragments que l'on va lire sont surtout en vogue dans la Roumélie, à Stamboul, à Smyrne et

sur certains points du littoral, c'est-à-dire dans des régions où la vie est plus forte que dans le reste de l'empire et où d'ailleurs l'élément turc se trouve en contact avec des races d'un tempérament différent.

M. le Dr Kúnos a cru devoir, avec raison, adopter, pour le texte, l'orthographe vulgaire.

تركى

١

آى طوغار ايازلنور   كون طوغار بياضلنور
كلين اوله‌جق قزلر   هم كيدر هم نازلنور

اوكه ديرم بن سكا
سويله درديكى بكا
سنى طوغوران انا
اولسون بكا قايناتا

غور غور غور غور غور غور
كل كوزل قارشمده دور
دوره‌مام بن دوره‌مام
دوروبده يالواره‌مام

قاپوده حاصل اولور عجبا نصل اولور
قزاوغلانه سوز ویرر قاپوده اسیر[1] اولور

چایر اینجه بیچلمز صوبولانق ایچلمز
نکا دیرلر یاردن کچ یار طاتلیدر کچلمز

٣

بن بابامك اوین ییقدم
بش بیك التون آلوب چیقدم
دونوبده آردیمه باقدم
بین کیده لم بکم اوغلان

آنام طویار بابام طویار
آردیمزه آتلی قویار
کلن اتلی جانه قیار
بین کیده مم ترکمن قزی

آناك طویسون باباك طویسون
آردیمزدن آتلی قویسون

[1] Prononcé *yéçir*.

کلن آتلی بش یوز اولسن
بن یترم بکم اوغلان

قیر آتیمك نالی[1] یوقدر
آرقەسندە چولی یوقدر
برکیجەلك یمی یوقدر
بن کیدەمم ترکمن قزی

بیلەزیکم نال اندە یم
فراجەمی چول ایدە یم
اینجیلرم یم ایدە یم
بین کیدەلم بکم اوغلان

ترکمن قزی ترکمن قزی
صباحك سحریلدزی
کیت کیدەمم ترکمن قزی

بکم اوغلان پاشام اوغلان
قولم یاصدق صاچم یورغان
بین کیدەلم بکم اوغلان

[1] Pour نعلی.

اوكوزمی چفته قوشدم
تخمنی یره صاچدم
بن بر حلال یره دوشدم
كیت كیدهم تركمن قزی

اوكوزكی قوردلریسن
تخمكی قوشلریسون
حلال اكمك حرام اولسن
بن ایستهم شمدنكرو

۳

شوقارشوكی طاغده بر قوزی ملر
قوزینك فریادی بغرمی دلر
اشندن آیریلان بویلهمی ایكلر
كل قوزم آغلامه وازكچ اشیكدن

شوقارشوكی طاغده بر دلیقانلی
صاغ یانی صول یانی پوسكورمه بكلی

ایبریشم[1] شال قوشانمش اینجه بللی
کل قوزم آغلامه وازکچ اشیکدن

شوقارشوکی طاغده بر اینجه توتون
آرادم بولمدم بر صدق[2] بتون
آنادن اوکسوزم بابادن یتیم
کل قوزم آغلامه وازکچ اشیکدن

شوقارشوکی طاغده بر یشیل چادر
چادرك ایچنده بر یکیت یاتیر
اویکیت بیلمزنه کوکل نه خاطر
کل قوزم آغلامه وازکچ اشیکدن

شوقارشوکی طاغده بر فنارینار
فنارك ایچنده بال مومی ینار
اشندن ایریلان بویلهمی ینار
کل قوزم آغلامه وازکچ اشیکدن

[1] Proprement, tissu de soie organsinée.
[2] Au lieu de صادق.

شوقارشوكى طاغده بريووا ياپدم
يووانك ايچنده ياكزجه ياتدم
ياركليور ديه قالقدمده باقدم
كل قوزم آغلامه وازكچ اشيكدن

شوقارشوكى قاپو دميردكلمى
ايچنده اوتوران اميردكلمى
اميرك صارمەسى عمردكلمى
كل قوزم آغلامه وازكچ اشيكدن

٤

عجم قزى نه باقارسك قلەدن
اولدربنى بن چيقەيم آرادن
قسمتمز البت ويرريارادان
كچدى شرازكتدى تفليزنيله يم
باشم آلوب قندهاره كيده يم

اوچ قزايدك خان باغنده طوتديلر
برربررآت اوكنه قاتديلر

قولدرديه خراج مزاد صاتديلر
كچدى شراز كتدى تفليزنيله يم
باشم آلوب قندهاره كيده يم

آلتون طاس ايچنده قينه‌م ازلدى
كموش طراق ايله صاچم چوزلدى
قدرا يمش آلنمزه يازلدى
كچدى شراز كتدى تفليزنيله يم
باشم آلوب قندهاره كيده يم

٥

اقشام اولوركونش كيدر شمدى بورادن
غريب غريب [1] قوال چالار چوبان دره‌دن
يك كورپه‌سك اسيركه‌سون سنى يارادان
كيرسورى‌يه قورد قاپمسون كل قوزيجغم
صكره يادن آيريلورسك آه ياوروجغم

چونكه مولام قول ايلدى سكا اوزيى
باصديغك يرلره سورسه‌م يوزم كوزمى

[1] *Étranger.* S'emploie dans le sens de *pauvre diable*, *infortuné* (comme celui qui a le malheur d'être loin du pays natal).

اویمه اغیارك فندینه دیکله سوزمی
کیر سوری یه قورد قاپمسون کل قوزیجغم
صکره یاردن آیریلورسك آه یاوروجغم

طاغلری دومان بوریدی اغیار سچیلمز
آوجی یولده دوزاق قورمش یاره کچیلمز
وفاسزك مجلسنده باده ایچلمز
کیر سوری یه قورد قاپمسون کل قوزیجغم
صکره یاردن آیریلورسك آه یاوروجغم

٦

آیوا چیچکلندی کللر چیللندی
آفتوسك باشنده یازمه کیرلندی
چوق صالنمه کوچك خانم آدك دیللندی
قو دیسونلر آفتوس یارم یارمغی قینه لی
کوورجین طوپوقلی یارم الماده ینـاقلم

قزپوکار باشنده دستی طولدیرر
دستینك قولپنه شاهین قوندیرر

قزسنك باقيشك آدم اولديرر
قو ديسونلر آفتوس يارم پارمغی قينه لی
كوورجين طوپوقلی يارم المادە يناقلم

قزپوكارباشندە ياتمش اويومش
الا كوزلرينی اويقو بورومش
قزسنك كردانك نەدن چورومش
قو ديسونلر آفتوس يارم پارمغی قينه لی
كوورجين طوپوقلی يارم المادە يناقلم

٧

روم ايلی واليسی ايتمش ويد بولە
بش اون پاشا ديزلمش صاغدن صولە
بزم يادرجيمز ياراداں الله
دونمم دوكوشورم دير پازوند اوغلی

علی ديدكلری كچمش آطەيە
كوندز مرمر آتاركيجە قومبارە
آمان پادشاهم نە ايتدم سكا
بركون لازم اولورز دوست دشمنە

بازوند اوغلی دیرکه قرق بشدر یاشم
صیرتیمه کیمیشم اجل قوماشین
ایاغمله کیتمم کسسه‌لر باشم
دونمم دوکوشورم دیر پازوند اوغلی

صدر اعظم دییورکه کلسون کوره‌یم
بو نصل یکیتدر بنده بیله‌یم
وزیرلك ایسترسه اوچ طوغ ویره‌یم
وزیرلك پوستنه کچ پازوند اوغلی

بو دنیایه کلمیشم بردها کلمم
بن پازوند اوغلی‌یم سوزمدن دونمم
بابامدن میراثدرویدینی ویرمم
دونمم دوکوشورم دیر پازوند اوغلی

٨

بن برطورنا ایدم اوچدم هوایه
قنادم قیرلدی دوشدم اووایه
دردیمی یوکلتدم بشیوز دوه‌یه
بنده‌کی الهمی چکوب کیده‌رم

هركون بن طاغلرده قيشلى كزه‌رم
يولم بولوب كوكلم ياسلى كزه‌رم
عاشق كبى كوزلريمى سوزه‌رم
عاشق اولان كوزلرندن بلليدر

قاره يازمش يازان كاتب يازيمى
درد وغمدن آچمدم بن كوزيمى
كولدرمدى فلك بنم يوزيمى
بنى كولديره‌جك بارى خدادر

٩

قزم قزم قينه لى قزم
سنى بر صراف ايستيور ويره‌يم اكا
انا بن وارمم اكا
آنك آلتونلرى چوقدر صايديرر بكا

قزم قزم قينه‌لى قزم
سنى بر بقال ايستيور ويره‌يم اكا
انا بن وارمم اكا
بقالك يميشى واردر يديرر بكا

قزم قزم قینه‌لی قزم
سنی بر قصاب ایستیور ویره‌یم اکا
انا بن وارمم اکا
قصابك اتلری چوقدر قیدیرر بکا

قزم قزم قینه‌لی قزم
سنی بر حلاج ایستیور ویره‌یم اکا
انا بن وارمم اکا
حلاجك پاموغی چوقدر آتدیرر بکا

قزم قزم قینه‌لی قزم
سنی بر ترزی ایستیور ویره‌یم اکا
انا بن وارمم اکا
ترزینك دیکیشی چوقدر دیکدیرر بکا

قزم قزم قینه‌لی قزم
سنی بر سرخوش ایستیور ویره‌یم اکا
انا بن واریرم اکا
آنك ایشی یوقدر یاپدیرمز بکا

١٠

صمیرمه کبی صاچلری وار

بکم آندمی ایسترسیك پاشام آندمی ایسترسیك

یوق یوق خانم آبله بنم افکارم بشقه

کمان کبی قاشلری وار

. . . .

ایضا

الما کبی یناغی وار

. . . .

کرازکبی دوداغی وار

. . . .

قومری کبی کردانی وار

. . . .

ترنج کبی ممه سی وار

. . . .

IMPRIMERIE NATIONALE.

آیوا کبی کوبه کی وار

. . . .

کووم کبی کوزلری وار

. . . .

کوپ ایچنده اینجیری وار
بکم آندغی الخ . . . .

قومشو قزی پك کوزلسك

۱۱

ارضرومك کوزللری هپ قینه‌لیدر اللری
اسرباشمده سودا یللری بنده بریسنی صارسم اولمزمی

طاغلرده اوتلار قوزیلر آره‌یه کیردی موزیلر[1]
کوکل برکوزه‌لی اوزلر بنده آنی صارسم اولمزمی

قزلر چشمه باشنده راستقلری قاشنده
بری اون درت یاشنده بنده آنی صارسم اولمزمی

[1] De l'arabe مؤذی.

کیده کیده یورلدم   بر کوزه‌له اورلدم
کندم آرادم کندم بولدم   بنده آنی صارسم اولمزمی

برقز دره ده بزچرپار   هم دونر آردینه باقار
حسرت آتشی سینه‌ می یاقار   بنده آنی صارسم اولمزمی

۱۲

صامسون اسکله‌ باشی   یارك هلالدر قاشی
چیرکین ایله بال یمه   کوزل ایله طاش طاشی

قپوباشدن آرالق   نه باقارسك انالق
سن کیتده قزك کلسون   صاریلوبده یاتالق

توکندی توتونجکم   آنجق قالدی برلوله
هی قز . . . . انامی   یوزیمه کوله کوله

تفنکمك قورشونی   بن بیلیرم ایشیمی
او قرمزی یناغه   کچیره‌یم دیشیمی

بن باشیمه قویه‌مم   میرالایك فسنی
ایشتمامش طوره‌مم   امینه‌مك سسنی

١٣

دیدم بو اینجیلرنه در
دیدی دیشمدر
دیدم بو قلملرنه در
دیدی قاشمدر
دیدم اون اوچ اون درت نه در
دیدی یاشمدر
دیدم بر شفتالی ویر
دیدی یوق یوق یوق

دیدم اولوم واردر
دیدی عینمده
دیدم گناه واردر
دیدی بوینمده
دیدم قز ترنجلرك
دیدی قوینمده
دیدم کوستر صارهیم
دیدی یوق یوق یوق

دیدم بو کوزللك نه در
دیدی صویمدر
دیدم بو سروی نه در
دیدی بویمدر
دیدم بو جلوه‌لر نه در
دیدی خویمدر
دیدم کل اوپوشه‌لم
دیدی یوق یوق یوق

دیدم جانم سکا یازلدی قانم
دیدی نیچون دیرسك بکا سلطانم
دیدم برکز بغله یاتمدك جانم
دیدی صبر ایله مرادیکه ایررسك
چوق چوق چوق

۱٤

سواستپول اوکنده یاتان کمیلر
آتار نظام طوپنی یر کوك ایکلر
اجلی کلمه‌دن اولن یکیتلر

سواستپول اوکنده اوفەجق طاشلر
ردیف عسکرلری بالقانده قیشلر
نەدربنم باشمه کلن ایشلر

سواستپول اوکنده طاش بن اولیدم
الا کوز اوستنه قاش بن اولیدم
یالکز یاتانلره اش بن اولیدم

سواستپول اوکنده صره سکودلر
بیکباشی یوزباشی عسکر اوکودلر
صلەده یارمز مکتوبم بکلر

آل یشیل بایراغی کلینمی صاندك
سفره کیدەنی کلیرمی صاندك
ترنپت سسنی داوولی صاندك

اسکی سرایلرده قرعەم چکیلور
قرعەسی چبقانك بوینی بوکیلور
اناسی باباسی یولە دوکیلور

چالینان داوولی دوکوئمی صاندك
آل یشیل بایراغی کلینمی صاندك
عسکره کیدەنی کلیرمی صاندك

قشلەنك اوکندە براوزون سروی
کیمیمز نشانلی کیمیمز اولی
صلەدە براقدم برصاچی تللی

امان پادشاهم اذن ویر بزه
اذن ویرمزسه‌کز آتك دکزه
طوتەلم موسقووی اورەلم سزه

۱٥

آشەلم آشەلم قزم قارلی بالقانی
بزه دە مسکن اولەجق شبقه بالقانی
بن یارمدن آیری دوشدم جهان اغلادی
قالمیشم بن غربت ایلدە برصورانم یوق بنم
کوزم یاشی سیل سیل اولمش برسیلەنم یوق بنم

بن بر یاورو شاهین ایدم اوچدم یووادن
اره کزده خور کورندم چیقدم آره دن
قسمتیمی ویرسون مولام بزی یارادان
قالمیشم بن غربت ایلده بر صورانم یوق بنم
کوزم یاشی سیل سیل اولمش بر سیله‌نم یوق بنم

١٦

پلونه‌دن طوپلر آتلدی   اسلام بلغاره قاتلدی
خبر اولسون سلطان حمید   اوروم ایللری صاتلدی

چادرمز ماوی بیاض   بو سنه کلمدیکی یاز
آمان کاتب حاللریمان   بنی بشقه دفتره یاز

قره دکز طالغه‌لندی   اورته یری حاقه‌لندی
کور اوله‌سی داماد پاشا   موسقوو ایله نه لافلاشدی

قره دکز آقوب کیدر   اطرافنی ییقوب کیدر
صاغ اوله‌سی عثمان پاشا   باغارلری قیروب کیدر

قره دکز اقمام دیدی   بن طونه‌یه باقمام دیدی
یوز بیك قزاق کلمش اولسه   عثمان پاشا قورقمام دیدی

TURKU.

I

LE CHOEUR.

La lune se lève, il fait un temps froid et serein[1];
Le jour se lève, ce sont les blancheurs de l'aube;
Les jeunes filles qui doivent être fiancées
Y vont de bon cœur, tout en ayant l'air de faire des façons.

LE JEUNE HOMME.

Ce que j'aurais à te dire!.....

LA JEUNE FILLE.

Conte-moi ta peine.

LE JEUNE HOMME.

Que celle qui t'a donné le jour, que ta mère
Deviendra ma belle-mère!

LA JEUNE FILLE, riant.

Gour-gour-gour-gour-gour-gour-gour!

LE JEUNE HOMME.

Viens, la belle, reste devant moi.

LA JEUNE FILLE.

Je ne puis rester, moi, je ne puis rester.

[1] آیازلنور se dit surtout d'un clair de lune qui favorise la formation de la gelée blanche en augmentant le rayonnement nocturne. Pour désigner cet état particulier de l'atmosphère, on dit aussi couramment, à Constantinople : آیاز پاشا قره قوله چیقدی « Ayaz-pacha est sorti pour se rendre au corps de garde », sans donner de cette expression une explication satisfaisante.

LE JEUNE HOMME.

Et moi, je ne resterai point à supplier.

LE CHOEUR.

Les voilà sur le seuil de la porte :
Que va-t-il donc se passer?
La jeune fille donne sa parole au jeune homme;
Il demeure captif auprès de la porte.

LE JEUNE HOMME.

On ne fauche point la prairie dont le gazon vient à peine de [naître;
On ne boit point l'eau qui est encore trouble[1];
Renonce donc, me dit-on, à la bien-aimée;
Mais la bien-aimée est délicieuse, impossible d'y renoncer.

II

LA JEUNE FILLE.

J'ai ruiné la maison de mon père;
J'en suis sortie en emportant cinq mille pièces d'or;
(Dans ma fuite), je me retournais pour regarder derrière moi;
En selle, partons, mon jeune bey!

LE JEUNE HOMME.

Ma mère s'en apercevra, mon père s'en apercevra;
Il lancera des cavaliers à notre poursuite;
Ces cavaliers nous rejoindront et chercheront à nous tuer;
Je ne puis partir, ô fille des Turcomans!

LA JEUNE FILLE.

Que ta mère s'en aperçoive, que ton père s'en apercoive;
Qu'il lance des cavaliers à notre poursuite (qu'importe?).
Ces cavaliers fussent-ils cinq cents,
Je leur tiendrais tête à moi seule, mon jeune bey!

[1] Autrement dit : «Cette jeune fille n'est pas encore formée; attends, pour l'épouser, qu'elle se soit développée».

LE JEUNE HOMME.

Mon cheval gris-pommelé n'a pas de fers;
Son dos n'est point recouvert d'une housse;
Il n'a même pas d'orge pour une nuit;
Va-t'en, je ne puis partir, ô fille des Turcomans!

LA JEUNE FILLE.

De mes bracelets je ferai des fers à cheval;
De mon *féredjé*[1], une housse;
De mes perles, de l'orge;
En selle, partons, mon jeune bey!

LE JEUNE HOMME.

Fille des Turcomans, fille des Turcomans,
Étoile du matin,
Va-t'en, je ne puis te suivre, ô fille des Turcomans!

LA JEUNE FILLE.

Mon jeune bey, mon jeune pacha,
Mon bras te servira d'oreiller, ma chevelure de couverture;
En selle, partons, mon jeune bey!

LE JEUNE HOMME.

J'ai labouré avec mon attelage de bœufs;
J'ai confié à la terre sa semence;
J'ai une épouse légitime[2];
Va-t'en, je ne puis te suivre, ô fille des Turcomans!

[1] Espèce de surtout à l'usage des femmes.

[2] Littéralement : « Je suis tombé sur une *terre licite* ». N'est-on pas autorisé à chercher l'origine de cette locution dans ces mots du Coran (chap. II, v. 223) : نِسَاؤُكُمْ حَرْثٌ لَكُمْ « vos femmes sont pour vous un champ cultivé ».

LA JEUNE FILLE.

Que les loups dévorent tes bœufs;
Que les oiseaux dévorent tes semences;
Que ton pain licite devienne illicite [1];
Pour moi, je ne veux plus désormais!

III

Un agneau bêle sur cette montagne d'en face;
Ses appels désespérés me percent le cœur,
Est-ce ainsi que gémit celui qui est séparé de sa compagne?
Viens, mon agneau, ne te lamente pas, renonce à ton com-
[pagnon.

Il y a un adolescent sur cette montagne d'en face;
Ses joues sont parsemées de grains de beauté;
Un châle de soie entoure sa taille fine;
Viens, mon agneau, ne te lamente pas, renonce à ton com-
[pagnon.

Une fumée légère s'élève sur cette montagne d'en face;
J'ai cherché, mais en vain, un amant fidèle [2];
Je suis orpheline et de père et de mère;
Viens, mon agneau, ne te lamente pas, renonce à ton com-
[pagnon.

Il y a une tente verte sur cette montagne d'en face;
Un jeune homme y repose;
Il ignore, hélas! ce que c'est que le cœur et les attentions!
Viens, mon agneau, ne te lamente pas, renonce à ton com-
[pagnon.

[1] C'est-à-dire «que ta femme légitime devienne illégitime».

[2] «Car tous les hommes sont aussi légers et volages que la fumée d'en face».

Un fanal brûle sur cette montagne d'en face;
Un cierge brûle dans ce fanal;
Est-ce ainsi que brûle celui qui est séparé de sa compagne?
Viens, mon agneau, ne te lamente pas, renonce à ton com-
[pagnon.

J'ai fait un nid sur cette montagne d'en face;
Je m'y suis couchée, solitaire;
Mon ami va venir, me disais-je, et je me levais pour le voir
[arriver.
Viens, mon agneau, ne te lamente pas, renonce à ton com-
[pagnon.

N'est-elle point de fer cette porte d'en face?
Celui qui habite à l'intérieur n'est-il point émir?
Les embrassements de l'émir, n'est-ce point la vie même?
Viens, mon agneau, cesse de t'affliger, fais ton deuil de ton
[compagnon.

IV

Fille de la Perse, qu'as-tu donc à regarder ainsi du haut de la tour?

Fais-moi du moins mourir, que je disparaisse de ce monde!

Le Créateur ne manquera pas d'assurer l'accomplissement de nos destinées[1].

Nous avons dépassé Chiraz, Tiflis a fui, que faire?
Je voudrais bien me sauver à Candahar!

Nous étions trois jeunes filles; on s'est emparé de nous dans le jardin du Khân;

Des cavaliers nous chassaient brutalement devant eux;

On nous a vendues, comme esclaves, aux enchères publiques.

Nous avons dépassé Chiraz, Tiflis a fui, que faire?
Je voudrais bien me sauver à Candahar!

[1] «Nous serons fatalement réunis, tôt ou tard, soit dans ce monde, soit dans l'autre».

Jadis on broyait pour moi le henné dans des coupes d'or;
Un peigne d'argent dénouait ma chevelure;
Mais telle était la destinée; elle se trouvait écrite sur nos fronts!

Nous avons dépassé Chiraz, Tiflis a fui, que faire?
Je voudrais bien me sauver à Candahar!

V

Il se fait tard, le soleil quitte maintenant ces lieux;
Au fond de la vallée, le berger tire de sa flûte de mélancoliques accents;
Tendre rejeton, que le Créateur veille sur toi!

Rejoins le troupeau, de peur que les loups ne te mettent en pièces;
Viens, mon cher agneau;
Autrement tu serais, hélas! désormais séparé de ton amie, mon pauvre petit.

Si, parce que le Seigneur a fait de moi ton esclave,
Je prosterne humblement mon front dans la poussière que tu as foulée,
Ne prête du moins pas l'oreille aux propos insidieux de mes rivaux; écoute ce que je te dis.

Rejoins le troupeau, etc.

Le brouillard enveloppe les montagnes; on ne distingue pas les envieux;
Le chasseur a disposé son piège sur le chemin; impossible d'aller retrouver la bien-aimée.
On ne boit pas le vin en compagnie de l'amante infidèle.

Rejoins le troupeau, etc.

VI

Le cognassier est en fleurs; les roses se sont fanées;
Le foulard à ramages s'est défraîchi sur la tête d'*Aftos*[1];
Ne te balance pas trop, petite *khanem*[2]; ton nom est déjà dans toutes les bouches.

Laisse-les dire, *Aftos* ma bien-aimée, aux doigts teints de henné,
Aux chevilles de colombe, aux joues comme des pommes.

La jeune fille remplit à la source sa cruche
Sur l'anse de laquelle vient se poser le faucon fasciné.
Jeune fille, ton regard tue!

Laisse-les dire, *Aftos*, etc.

La jeune fille dort, étendue près de la source;
Le sommeil a fermé ses yeux châtains.
Jeune fille, d'où vient que ton cou s'est flétri[3]?

Laisse-les dire, *Aftos*, etc.

[1] Du grec *αὐτός*, prononcé à la moderne. Une femme dit souvent, en parlant de son mari : *αὐτὸς, ὁ αὐτός, ὁ αὐτὸς μου* «celui-là, celui-là le mien». Les Musulmans, frappés du retour fréquent de ce vocable dans la conversation des Grecs, ont fini par en faire un substantif signifiant : *femme grecque, femme de mauvaise vie,* ou même *maîtresse* en général. C'est ainsi que *goddam* a pu servir à désigner un Anglais, *bana baq,* un Osmanli, et *dis-donc,* un Français (à Constantinople, pendant la guerre de Crimée).

On retrouve le mot *αὐτός* dans une locution des plus vulgaires mais assez originale : *αὐτὸς ϖοῖος* «qui est celui-là?» dit-on à un homme qui se présente d'un air effaré et furibond; comme nous dirions : «A qui diable en avez-vous donc, l'ami?» On interpelle encore de la même façon des personnes en train de se chamailler. Dans ce dernier cas, quelque plaisant ajoute parfois, sans doute pour la rime : ایکی طاوق برده خروس «deux poules et un coq», ce qui revient sans doute à dire : «Paix! vous vous disputez comme deux poules lorsque survient un coq».

[2] Titre équivalent à «madame».

[3] Allusion aux innombrables baisers dont il est censé porter la trace.

VII

Le gouverneur de la Roumélie est descendu à Vidin,
Ayant une dizaine de pachas rangés à ses côtés.
« Notre auxiliaire à nous, c'est Allah, le Créateur,
« Je ne reculerai pas, je combattrai », dit Pasvandoglou [1].

Celui qui a nom Aly est passé dans l'île;
Le jour, il lance des boulets de marbre, et la nuit des bombes.
Grâce, mon padichâh, que t'ai-je fait?
Un moment viendra où tu auras besoin de nous, amis contre tes ennemis.

« J'ai quarante-cinq ans », dit Pasvandoglou,
« Et je vais résolument au-devant de ma dernière heure.
« Je ne bougerai pas d'ici, dût-on me trancher la tête;
« Je ne reculerai point, je combattrai », dit Pasvandaglou.

« Qu'il vienne, que je le voie, s'écrie le grand vizir;
« Moi aussi je voudrais savoir quelle espèce de héros c'est!
« S'il veut être vizir, j'en ferai un pacha à trois queues. »
Deviens donc vizir, Pasvandoglou.

« Je suis venu sur cette terre, mais je n'y retournerai plus;

[1] Ou, plus correctement, *Pasvanoglou*. Fameux chef de partisans (1758-1807). Il fit longtemps le coup de feu dans la montagne, où il s'était réfugié à la mort de son père, pacha de Vidin, décapité sur l'ordre du grand vizir. Appelé en Serbie par les janissaires en révolte contre la Porte qui avait essayé de réprimer leurs exactions, Pasvanoglou y provoqua de graves désordres. Les troupes nombreuses envoyées contre lui ne purent parvenir à le réduire. Finalement il s'enferma dans Vidin, sa ville natale. La Porte se résigna, de guerre lasse, à lui céder le pachalik de ce nom, avec rang de pacha à trois queues. Il y finit ses jours dans une sorte d'indépendance.

« Je suis Pasvandoglou, je n'ai qu'une parole ;
« La ville de Vidin est un legs de mon père, je ne la livrerai pas ;
« Je ne reculerai point, je combattrai », dit Pasvandoglou.

VIII

J'étais grue, j'ai pris mon vol ;
Mes ailes s'étant brisées, je suis tombée dans la plaine.
Le poids de mes chagrins représentait la charge de cinq cents chameaux ;
Je m'en vais, les traînant après moi.

J'erre tous les jours sur la montagne où règne pour moi un hiver perpétuel ;
Quand j'ai retrouvé mon chemin, je le suis, la *mort dans* l'âme,
Et les yeux pleins de langueur, comme ceux d'un amoureux ;
On reconnaît l'amoureux à ses regards.

L'ange chargé de tenir le livre des décrets éternels y a écrit, à mon sujet,
Une destinée bien sombre !
La douleur et l'angoisse ont appesanti mes paupières ;
Le ciel a banni le sourire de mon visage ;
Celui qui le ramènera sur mes lèvres, c'est Allah le Créateur (en me rappelant à lui).

IX

Ma fille, ma fille, *teinte* de henné,
Un changeur te demande en mariage, dois-je te donner à lui ?
Mère, je n'irai point chez lui,
Il a trop de pièces d'or et me les ferait compter.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Ma fille, ma fille, teinte de henné,
Un fruitier te demande en mariage, dois-je te donner à lui?
Mère, je n'irai point chez lui,
Un fruitier a trop de fruits et me les ferait manger.

Ma fille, ma fille, teinte de henné,
Un boucher te demande en mariage, dois-je te donner à lui?
Mère, je n'irai point chez lui,
Un boucher a trop de viandes et me les ferait couper.

Ma fille, ma fille, teinte de henné,
Un cardeur te demande en mariage, dois-je te donner à lui?
Mère, je n'irai point chez lui,
Un cardeur a trop de coton et me le ferait carder.

Ma fille, ma fille, teinte de henné,
Un tailleur te demande en mariage, dois-je te donner à lui?
Mère, je n'irai point chez lui,
Un tailleur a trop de travaux de couture et me les ferait exécuter.

Ma fille, ma fille, teinte de henné,
Un ivrogne te demande en mariage, dois-je te donner à lui?
Mère, j'irai volontiers chez lui;
Il n'a rien à faire et ne m'imposera aucune tâche.

X

Sa chevelure ressemble à une frange d'or;
Est-ce ainsi qu'il te la faut, mon bey, est-ce ainsi qu'il te la faut, mon pacha?
— Non, non, bonne femme, j'ai d'autres vues.

— Ses sourcils ressemblent à un arc;
Est-ce ainsi qu'il te la faut, mon bey, est-ce ainsi qu'il te la faut, mon pacha?

Ses joues ressemblent à une pomme;
Est-ce ainsi qu'il te la faut, mon bey, etc.?

Ses lèvres ressemblent à la cerise;
Est-ce ainsi qu'il te la faut, mon bey, etc.?

Sa gorge ressemble à celle de la colombe;
Est-ce ainsi qu'il te la faut, mon bey, etc.?

Ses seins ressemblent à l'orange;
Est-ce ainsi qu'il te la faut, mon bey, etc.?

Son nombril ressemble au coing[1];
Est-ce ainsi qu'il te la faut, mon bey, etc.?

Ses yeux ressemblent à la prune sauvage;
Est-ce ainsi qu'il te la faut, mon bey, etc.?

Elle possède une figue dans une jarre[2];
Est-ce ainsi qu'il te la faut, mon bey, etc.?

Fille du voisin, tu es bien belle!

XI

Les beautés d'Erzeroum
Ont toutes les mains teintes de henné.
Le vent d'amour souffle sur ma tête;
Si j'en serrais une dans mes bras, moi aussi; n'est-ce pas possible?

[1] A cause du parfum qui s'en exhale.

[2] Le mot انجیر ayant pris un sens spécial à Constantinople, on évite de s'en servir lorsqu'il risquerait d'être mal interprété. انجیر صاتار désigne une femme qui se livre à la prostitution.

Les agneaux paissent sur les montagnes,
Les fâcheux sont survenus;
Le cœur humain soupire ardemment après une belle;
Si j'en serrais une dans mes bras, etc.

Les jeunes filles sont à la fontaine:
Le noir cosmétique orne leurs sourcils;
L'une d'elle a quatorze printemps;
Si je la serrais dans mes bras, etc.

A force d'aller et de venir, je me suis fatigué;
Me voilà maintenant féru d'une belle;
J'ai cherché mon malheur, je l'ai trouvé;
Si je la serrais dans mes bras, etc.

Dans la vallée, une jeune fille frappe le linge avec son battoir,
Tout en se retournant pour regarder derrière elle;
Le feu du désir me brûle le sein;
Si je la serrais dans mes bras, etc.

XII

Salut, échelle de Samsoun!
Le sourcil de ma bien-aimée ressemble au croissant de la lune.
Ne mange pas de miel avec une laideron,
Porte plutôt des pierres avec une beauté.

Eh! la mère, qu'as-tu donc à regarder
Par l'entre-bâillement de la porte?
Retire-toi, laisse venir ta fille
Reposer dans mes bras.

Ma chère provision de tabac est épuisée;
Il ne m'en reste plus qu'une pipe.
Holà! fille, je me donne au diable,
Quand tu tournes vers moi tes regards en souriant.

Par la balle de mon fusil,
Je connais mon affaire!
Allons, que je dévore à belles dents
Tes joues appétissantes comme des pommes!

Aussi vrai que je ne saurais prétendre
A mettre sur ma tête le fez de colonel,
Je ne puis rester sans entendre
La voix de mon Emina.

XIII

Je lui ai dit: Que sont ces perles?
Elle m'a répondu : Ce sont mes dents.
Je lui ai dit: Que sont ces *qalems*[1]?
Elle m'a répondu : Ce sont mes sourcils.
Je lui ai dit: Et treize et quatorze?
Elle m'a répondu: C'est mon âge.
Je lui ai dit : Donne-moi un baiser.
Elle m'a répondu : Point, point, point.
Je lui ai dit: Il y a la mort.
Elle m'a répondu : Dans mes yeux.
Je lui ai dit: Il y a le péché.
Elle m'a répondu : Sur mon cou[2].
Je lui ai dit : Fille, où sont tes oranges?
Elle m'a répondu : Dans mon sein.
Je lui ai dit : Montre-les moi, que je les embrasse.
Elle m'a répondu: Point, point, point.

Je lui ai dit: Quelle est cette beauté?
Elle m'a répondu : C'est un apanage de ma race.
Je lui ai dit: Quel est ce cyprès?
Elle m'a répondu: C'est ma taille (élancée).

[1] Petit roseau, droit et de couleur brune, dont on se sert pour écrire.

[2] «Si je permets qu'on m'embrasse à cet endroit».

Je lui ai dit : Quelles sont ces grâces enchanteresses?
Elle m'a répondu : Elles sont dans ma nature.
Je lui ai dit : Ô rose, embrassons-nous!
Elle m'a répondu : Point, point, point.

Je lui ai dit : Ô mon âme, mon sang t'appartient!
Elle m'a répondu : Cela va sans dire : je suis sultane.
Je lui ai dit : Ô mon âme, tu n'as pas encore une seule fois partagé ma couche!
Elle m'a répondu : Patience! tes désirs seront satisfaits amplement, amplement, amplement.

XIV

Immobiles devant Sébastopol, les navires
Tirent des salves dont la terre et le ciel retentissent.
Que de braves meurent d'une mort prématurée!

Il y a de petits rochers devant Sébastopol;
L'armée de réserve a pris ses quartiers d'hiver dans les Balkans;
Quels sont ces événements qui fondent sur ma tête?

Je voudrais être rocher devant Sébastopol (et insensible comme lui);
Je voudrais être le sourcil qui surmonte des yeux châtains;
Je voudrais tenir compagnie aux belles solitaires sur leur couche!

Il y a des rangées de saules devant Sébastopol;
Le commandant et le capitaine exhortent leurs soldats;
Tandis que ma maîtresse attend au pays une lettre de moi.

Prenais-tu donc l'étendard rouge et vert pour une fiancée[1]?

[1] Revêtue comme lui d'étoffes de brocart rouge et vert.

Te figurais-tu que celui qui part pour l'armée en puisse revenir?

Abusé par les roulements du tambour, t'imaginais-tu avoir affaire au *davoul*[1]?

On tire au sort, pour moi, à Eski-Séraï[2];

Celui sur qui il tombe courbe tristement la tête;

Son père et sa mère s'en vont par les chemins, (en essayant de le suivre).

Quand ce *davoul* (d'un nouveau genre[3]) a résonné, te croyais-tu à la noce?

Prenais-tu l'étendard rouge et vert pour une fiancée?

Pensais-tu que celui qui part pour l'armée puisse en revenir?

Un cyprès s'élève et se dresse devant la caserne;

Certains d'entre nous sont fiancés, d'autres mariés;

J'ai laissé au pays une belle à la chevelure nouée de fils d'or et d'argent[4].

Par pitié! mon padichâh, accorde-nous une permission, sinon jette-nous à la mer.

Emparons-nous des Moscovites, frappons-les en ton honneur!

XV

Franchissons, ma fille, franchissons les Balkans neigeux;

A nous aussi, les passes de Chipka serviront de demeure;

Quand j'ai été séparé de ma bien-aimée, la nature entière en a pris le deuil.

[1] Grand tambour employé principalement dans les réjouissances publiques, les cérémonies de noces, de la circoncision, etc., et par les derviches dans leurs exercices liturgiques.

[2] Quartier de Stamboul où se trouve le département du Sérasquier.

[3] «Et non pas celui que tu avais l'habitude d'entendre dans les fêtes».

[4] Selon la coutume des fiancées.

Je suis resté sur la terre étrangère,
Sans personne qui s'enquière de moi;
Mes larmes coulent à torrents
Et personne qui me les essuie !

J'étais un fauconneau de noble race; je me suis envolé de ces lieux;
Me voyant misérable, au milieu de vous, j'ai préféré quitter la place;
Que mon seigneur et maître, notre Créateur, veille à l'accomplissement de ma destinée !

Je suis resté sur la terre étrangère,
. . . .

XVI

Des coups de canon ont été tirés de Plevna;
Musulmans et Bulgares se sont confondus dans la mêlée.
Sache-le bien, sultan Hamîd,
Les contrées rouméliotes ont été vendues à l'ennemi!

Notre tente est bleue et blanche;
L'été n'est-il donc pas venu cette année?
Pitié, commis aux écritures, la situation actuelle est déplorable,
Inscris-moi sur une autre feuille de recrutement.

La mer Noire agite ses vagues,
Un cyclone se forme à sa partie centrale;
Ce Damad-pacha (puisse-t-il perdre la vue!);
Quels pourparlers a-t-il donc entamés avec les Moscovites!

La mer Noire coule et passe;
Elle ronge ses bords et passe;
Osman-pacha (Dieu le conserve!)
Taille les Bulgares en pièces et passe[1].

[1] Au lieu de *va* ou *s'en va*, afin de pouvoir rendre le mouvement de la phrase turque.

« Je cesse de couler, dit la mer Noire,
« Je n'ose plus regarder vers le Danube [1]. »
Cent mille cosaques fussent-ils survenus :
« Je ne crains rien », aurait dit Osman-pacha [2].

مانى

١

المــا ويــردم آلمــزســك   سن الماسدن قــالــزسـك
هانكى باغك كلـيـسـك   زمهريده [3] صـولـزسـك

٢

آه بنم هـنـدى كـوزلـم   تپه‌دن ايندى كوكلم
دكمه كله قونمز ايكن   ديكنه قوندى كوكلم

٣

اوزون اوزون سـرويـلـر   نيچون يمش ويرمزلر
شمديكى قزلر فندقجى   سودا نه دربيلمزلر

٤

آى طوغار آشمق استر   بال دوداق ياشمق استر
شو بنم دلى كوكلم   يارە قاووشمق استر

[1] Tant il s'y commet d'horreurs.
[2] Ghâzy Osman-pacha, le héros de Plevna, actuellement grand maréchal du Palais.
[3] De l'arabe زمهرير.

٥

التون طباقده اون الما   بشين آل بشين الما
عزرائيل قپويه كلدى   جانم آل يارم الما

٦

آرمود دالده صاللانير   يره دوشر باللانير
بر اوغلان وزير اولسه   ينه قزه يالوارر

٧

آغستوسده صويه كيرسهم   بالطه كسمز بوز اولور
آلتمشنده بر يارسوسهم   اون بشنده قز اولور

٨

آصمهده اوزومه باق   بتيمه بكزيمه[1] باق
هر نه قدر سومزسه‌ك   كوله‌رك يوزيمه باق

٩

بغجه‌لرده صارم صاق   صارم صارم صارلسق
ايكيمز بر دوشكده   بايم بايم بايلسق

١٠

بغجه‌لرده ساز اولور   كل آچيلور ياز اولور
ين يارمه كل ديمم   كلك عمرى آز اولور

[1] Pour بد بكزيمه, avec une nuance d'intensité dans le qualificatif.

١١

بو كون هوا زنبلى   اوتريازك بلبلى
بن بو كون بريارسودم   استابنولك بر كلى

١٢

بو كون هوا پوصارق   باشده طورمز بو صارق
اكيل بر يول اوپه‌يم   بلكه يولده صوصارق

١٣

تكه‌لردن هو كلير   چشمه‌لردن صو كلير
سن اوراده بن بوراده   اليمزدن نه كلير

١٤

چيله بلبلم چيله   چيل دوشمش غنجه كله
يارك چيركين سن كوزل   نصل ياتيرسك بيله

١٥

دكزه طالان بيلير   مهاجر آلان بيلير
مهاجرى صارميان   دنيايى يلان بيلير

١٦

شو كلن كيمك قزى   فراجه‌سى قرمزى
شقاغنده بر كل آچمش   صاندم سحر يلدزى

١٧

طاش اوستنه طاش قويدم بريصديغه باش قويدم
يارم كلهجك ديو صاغ ياغمى بوش قويدم

١٨

قاريغار آلجاقلره دوكيلور صچاقلره
نصل انا طغورمش صيغمايور قوجاقلره

١٩

قاريغارچينى چينى اوپسهم آغزك ايچينى
نرده قالدى كامدى كوكلمك كوورجنى

٢٠

قلعهنك اوستى طاشدر صاچكى بلدن آشدير
الا كوزلر اوستنه يراشان كمان قاشدر

MÂNY.

I.

Je t'ai offert une pomme, tu l'as refusée[1]. Tu ne le cèdes pas au diamant. De quelle espèce de jardin es-tu donc la rose, que tu ne te fanes point pendant les mois rigoureux de l'hiver?

[1] Allusion à la coutume qu'auraient certains villageois de demander la main d'une jeune fille en lui envoyant une pomme dont l'acceptation implique le consentement au mariage.

2.

Belle aux yeux (noirs) de femme hindoue, mon cœur a bien rabattu de son orgueil : il dédaignait jadis de se poser sur une rose de médiocre valeur et le voilà maintenant sur les épines (à cause d'un amour malheureux).

3.

Pourquoi les cyprès à la taille si élancée ne donnent-ils pas de fruits? Les jeunes filles d'à présent sont trompeuses [1]; elles ignorent le tourment des préoccupations amoureuses.

4.

La lune se lève, elle cherche à sortir de dessous les nuages (il faut un *yachmaq* [2] à la belle dont les lèvres ont la douceur du miel [3]); ce cœur fou (d'amour), qui est le mien, est désireux de se réunir à sa bien-aimée.

5.

Il y a dix pommes sur ce plateau d'or; prends-en cinq, laisse les autres [4]. Azraël [5] est venu à la porte : « Prends mon âme, lui ai-je dit, et laisse celle de ma compagne ».

6.

Sur la branche, la poire se balance (orgueilleusement),

[1] فندقجی. Ahmed-Véfiq-pacha, dans la *Langue ottomane*, donne à cette expression le sens de فتان مكار.

[2] Voile de mousseline dont les femmes s'enveloppent la tête. Il est devenu fort transparent et, au lieu de cacher la figure, ne fait souvent que donner du piquant à la physionomie, quand il est bien porté.

[3] « Car elle s'efforce, de son côté, de montrer son visage, *beau comme la pleine lune*, en écartant le *yachmaq* qui l'enveloppe d'un nuage de gaze ».

[4] Voir ci-dessus, p. 188, note 1.

[5] L'ange de la mort.

une fois tombée à terre, elle devient douce comme le miel, tandis qu'un homme, même devenu grand vizir, n'en conserve pas moins, vis-à-vis de la jeune fille, l'attitude d'un suppliant.

7.

Si je me baigne en août, il se forme une glace que la hache est impuissante à rompre (tant mon tempérament est glacial); mais si je viens à aimer une belle de soixante ans, elle n'a plus que quinze printemps [1].

8.

Regarde le raisin sur la treille; regarde mon teint affreux [2]. Bien que tu ne m'aimes pas, fais-moi l'aumône d'un sourire.

9.

Il y a de l'ail dans les jardins. Si nous nous tenions étroitement embrassés, tous les deux sur une même couche; si nous y tombions dans de longues pâmoisons [3]!

10.

Il y a des roseaux aux jardins; la rose s'épanouit, l'été arrive; mais je me garderai bien de dire de ma bien-aimée qu'elle est une rose (de crainte de lui porter malheur [4]) : la rose en effet vit trop peu de temps!

[1] Les deux premiers vers de ce quatrain sont seuls reproduits dans le recueil des vieux dictons d'Ahmed-Véfiq-Pacha; sans les deux vers suivants, il serait assez malaisé d'en faire l'application exacte.

[2] بتمه بنكزمه, tournure intensive, pour بد بنكزمه.

[3] Jeux de mots sur *sarmesaq* et *sarmaq*.

[4] Les Orientaux sont assez portés à croire à l'influence bienfaisante ou funeste des noms. وَلِلّٰهِ ٱلْأَسْمَآءُ ٱلْحُسْنَىٰ « Les plus beaux noms appartiennent à Dieu », dit le Coran (ch. VII, v. 179). V. Hammer, *Histoire de l'empire ottoman*, t. I, p. 86.

11.

Le temps est couvert[1] aujourd'hui; le rossignol de l'été chante; j'aime en ce moment une belle, une rose de Stamboul.

12.

Il fait aujourd'hui un temps brumeux; ce turban ne tient pas sur la tête; penche-toi pour que je t'embrasse une fois; peut-être aurons-nous soif en route.

13.

Le cri *hou*[2] provient des couvents de derviches et l'eau des fontaines. Tu es là-bas, moi ici, que pouvons-nous faire?

14.

Hélas! mon rossignol, hélas[3]! le bouton de rose s'est fané[4]; ton amant est laid et toi belle, comment consens-tu à partager sa couche[5]?

15.

Le plongeur connaît la mer;

[1] Littéralement : «couleur de jacinthe», c'est-à-dire «sombre, bleuâtre comme lui».

[2] هو «lui» (Allah). Quelques derviches, cherchant l'extase, tirent ce son, avec effort, du fond de leur poitrine, au cours de leurs pratiques religieuses.

[3] چیله, période du noviciat des derviches, pendant laquelle le postulant, consigné dans le چیله خانه, est contraint de s'acquitter des besognes les plus pénibles, de vaquer aux soins du ménage, etc., de là, ce mot en est venu à signifier : «temps d'épreuve, tourment, affliction, malheur». Dans le langage courant, on dit : بنم چیله م بویله در dans le sens de : «tel est mon sort actuel, telle est ma mauvaise chance». چیله dérive, semble-t-il, du persan چلله «quarantaine, retraite de quarante jours».

[4] «Parce que tu l'as embrassé trop souvent». چیل «tache, tache de rousseur», désigne ici les légères taches roussâtres qui apparaissent sur la rose en train de se faner.

[5] Littéralement : «Comment peux-tu coucher *avec* (بیله)».

Celui qui prend pour femme une fille de *muhadjir*[1] la connaît; qui n'a pas tenu dans ses bras une fille de *muhadjir* ne connaît pas la vie.

16.

Celle qui s'avance, de qui est-elle donc la fille? Son *féredjé*[2] est rouge; le rose s'est épanoui sur ses pommettes, je la prenais pour l'étoile du matin.

17.

J'ai placé une pierre sur l'autre, en guise d'oreiller; ma bien-aimée va venir, me suis-je dit, et j'ai laissé pour elle une place vide, à ma droite.

18.

La neige tombe dans les bas-fonds; elle se déverse dans les gouttières. Quelle espèce de mère lui a donc donné le jour (à cette jeune fille), elle se dérobe toujours à mes étreintes!

19.

La neige tombe à tout petits flocons. Si je collais fortement mes lèvres sur ta bouche? Où est-elle restée? Elle n'est pas venue la colombe de mon cœur.

20.

Le dessus de la forteresse est en pierre. Ma belle laisse retomber sa chevelure au-dessous des reins. Au-dessus d'yeux châtains qu'un sourcil arqué est bien à sa place!

[1] Musulman qui s'est réfugié en Turquie, pour fuir la domination étrangère.

[2] Espèce de surtout à l'usage des femmes.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

Grammaire hébraïque élémentaire, par Alphonse Chabot, curé de Pithiviers; 3e édition, revue et corrigée, Fribourg en Brisgau, Herder; Delhomme et Briguet, Lyon; Victor Lecoffre, Paris; 1889, petit in-8°, 126 pages.

Une grammaire hébraïque qui arrive à sa troisième édition a suffisamment droit à la confiance de l'étudiant et peut se passer de recommandation. Le succès de ce petit traité témoigne non seulement du service qu'il rend aux études hébraïques, mais aussi de l'intérêt que le clergé catholique, auquel il s'adresse particulièrement, prend à ces études. M. Chabot insiste avec raison sur l'importance d'une connaissance approfondie de l'hébreu pour le théologien, qui ne doit pas s'en tenir à la Vulgate. Ce savant abbé a su renfermer dans un petit cadre les principales règles de la grammaire; son exposition est concise, mais claire, et, ce petit livre à la main, l'hébraïsant acquerra sans grande fatigue les premières notions qui le mettront en état d'aborder ensuite la lecture d'un manuel plus développé.

L'histoire abrégée de la langue hébraïque que renferme l'introduction est bien insignifiante. Si l'auteur ne pouvait utiliser la grammaire de Stade, il aurait pu consulter avec profit la grammaire de Preiswerk qui est rédigée en français. Les considérations générales sur les langues sémitiques sont vagues et inexactes. Ces langues sont divisées en trois branches : l'araméen, l'arabe et l'hébreu. L'assyro-babylonien est confondu avec l'araméen. L'arabe est divisé en deux dialectes, l'himiarite et l'éthiopien d'une part, et le koreisch (*sic*)

IMPRIMERIE NATIONALE.

d'autre part. Enfin les Phéniciens parlaient l'hébreu, paraît-il, absolument comme les enfants d'Abraham [1].

C'est un usage généralement adopté que les exemples cités à l'appui des règles soient empruntés au texte biblique; en dérogeant à cet usage, l'auteur s'exposait à des solécismes, comme בַּיִת הַמֶּלֶךְ הַגְּדוֹלָה, p. 76, § 78; ce n'est pas une raison parce que «maison» est du féminin en français pour qu'il le soit aussi en hébreu.

Les exercices de lecture avec transcription et traduction interlinéaire sont bien faits, et M. Chabot a raison de les recommander aux élèves; mais quelle nécessité voyait-il à écrire le français à l'envers : *puissant-tout, dit avez*, etc., pour *tout-puissant, avez dit?*

Des paradigmes complets, trois morceaux extraits de la Bible et un petit lexique complètent cette grammaire élémentaire à laquelle nous souhaitons de nouveaux succès.

Rubens Duval.

Dictionnaire turc-français en caractères latins et turcs, par R. Youssouf. Constantinople, imprimerie Ebuz-zia, 1888, 2 vol. in-12.

Voici une heureuse tentative de vulgarisation et de simplification. L'idée de rendre plus facile l'accès de la langue ottomane, en substituant à l'alphabet arabe-persan une transcription en lettres latines, ne date pas d'hier. On sait quel succès le P. Viguier a obtenu, à la fin du XVIII[e] siècle, avec ses *Dialogues* conçus sur le même plan et qui sont restés un des meilleurs spécimens de la langue vulgaire.

Rien n'est, en effet, plus propre à décourager les commençants qu'une page de texte turc, mystérieux grimoire où à la difficulté du déchiffrement d'un alphabet sans voyelles

[1] P. 1, note 1. Tous les Syriens se servent du syriaque comme langue liturgique, non pas seulement les Nestoriens et les Maronites, mais aussi les Jacobites.

s'ajoute l'incertitude d'une langue dont l'orthographe n'est pas fixée et ne le sera sans doute jamais. Que, dans l'enseignement d'une école spéciale, on saisisse le taureau par les cornes, qu'on franchisse ces premiers obstacles grâce à l'étude préalable de l'arabe et du persan, rien de mieux, et il serait dangereux de procéder autrement. Mais peut-on astreindre à une pareille discipline cette foule de Levantins, de commerçants, d'explorateurs et de touristes étrangers qui n'ont cure des méthodes scientifiques et ne cherchent qu'à comprendre et à être compris le plus tôt possible et par les moyens les plus simples! C'est à ce public spécial que s'adresse l'ouvrage de R. Youssouf, et nous ne saurions en recommander un meilleur.

L'auteur, familiarisé depuis longtemps avec la langue du pays qu'il habite et secondé aussi par de consciencieux collaborateurs, se trouvait dans les conditions les plus favorables à une entreprise de ce genre. Il s'est conformé à la prononciation de Constantinople, celle qui fait autorité. Son système de transcription est des plus simples : un tréma placé au-dessus ou au-dessous de la lettre latine lui permet de reproduire les lettres ج, چ, ح et خ, ainsi que l'*n* sourd particulier aux langues tartares. Quelques lettres, il est vrai, comme le ق et le ك rendus par *k*, ذ, ز, ض et ظ par *z*, risqueraient d'être confondues, mais chaque mot étant constamment rétabli en lettres arabes, il n'est plus possible de douter de sa forme véritable. Restent les variantes orthographiques; l'auteur a choisi celles qui sont consacrées par l'usage, et les autres ont peu d'importance pour ses lecteurs. Quant aux voyelles, il a tenu compte avec raison des lois euphoniques qui ont exercé une influence remarquable sur la morphologie et la grammaire des dialectes tartares.

Dans un livre d'une destination essentiellement pratique, il va de soi que la plus large place a dû être laissée au langage usuel. Le nouveau dictionnaire se recommande, sous ce rapport, par de nombreuses et utiles additions empruntées à la langue populaire, qu'on chercherait vainement dans

Bianchi, Mallouf, etc. Il aurait pu, croyons-nous, leur faire la part plus belle en compulsant avec plus de rigueur le *Lèdjè-i-osmani*. En dépit des appréciations dédaigneuses des bureaux de rédaction de la Porte, le vocabulaire de ce nom, dû à la généreuse initiative de S. E. Ahmed Véfyk pacha restera une œuvre de savoir et de patriotisme et, pour les orientalistes, la source de toute recherche lexicographique sérieuse. Au surplus, les lacunes que nous signalons ici sont déjà en partie corrigées dans le petit appendice qui termine le second volume, et il sera facile de les combler entièrement dans une seconde édition que le succès de la première permet de considérer comme prochaine. Quant à l'exécution typographique, elle a droit à des éloges sans restriction : l'élégance des caractères turcs et français, la correction du texte font honneur à l'imprimerie que Ebuz-zia Tevfiq dirige habilement et au grand profit de la littérature ottomane. Pour nous qui avons si longtemps usé nos yeux aux productions informes mises au jour par l'imprimerie officielle de Stamboul, il y a là aussi un progrès que nous sommes heureux de constater.

En résumé, toutes nos félicitations et nos meilleurs encouragements à R. Youssouf ou au laborieux professeur du collège de Sainte-Pulchérie qui se cache sous ce pseudonyme. Si nous avons le regret, et nous avons dit pourquoi, de ne pouvoir mettre son livre aux mains des commençants dans nos écoles d'Europe, nous ne doutons pas des services qu'il est destiné à rendre en pays ottoman, où il facilitera les rapports entre indigènes et étrangers et contribuera ainsi, dans sa sphère modeste, à l'œuvre générale de la civilisation.

A.-C. Barbier de Meynard.

Le Gérant :

Barbier de Meynard.

JOURNAL ASIATIQUE.

SEPTEMBRE-OCTOBRE 1889.

LES FLÛTES ÉGYPTIENNES ANTIQUES,

PAR

M. VICTOR LORET.

(SUITE.)

1. Florence, n° 2688[1].

Roseau rougeâtre[2]. Cinq trous. Long. 0m 693.

Diam. emb. 0m 017 sur 0m 0165; diam. extr. 0m 0185 sur 0m 0158.

A, 0m 505 (diam. 0m 0075 sur 0m 0065); B, 0m 536 (diam. 0m 008 sur 0m 0075); C, 0m 567 (diam. 0m 0085 sur 0m 008); D, 0m 61 (diam. 0m 007); E, 0m 655 (diam. 0m 006).

A chaque extrémité de l'instrument est enroulée fortement une étroite bandelette fixée par de la poix. Cette flûte a été rapportée d'Égypte par I. Rosellini[3].

2. Louvre, inv. 1463; n° 597[4].

Roseau. Quatre trous. Long. 0m 659.

Diam. emb. 0m 015; diam. extr. 0m 018.

[1] A.-M. Migliarini, *Indication succincte des monuments égyptiens du Musée de Florence*, p. 56 : «Roseau avec des trous, pour en produire une flûte».

[2] *Arundo Donax* L., d'après l'inventaire manuscrit du musée.

[3] [I. Rosellini], *Breve notizia degli oggetti di antichità egiziane riportati dalla Spedizione letteraria toscana*, p. 26, n° 15 : «Un piffero di canna».

[4] Cet instrument ne se trouvait pas exposé avec les autres flûtes

A, 0m 398; B, 0m 433; C, 0m 467; D, 0m 512. Diam. comm. 0m 005.

Cette flûte, faite en un roseau dont les nœuds sont bien plus rapprochés que dans les autres instruments — sept nœuds dans toute la longueur — est brisée en partie entre les trous C et D.

3. Turin, n° 1[1].

Roseau. Trois trous. Long. 0m 595.

Diam. 0m 01.

A, 0m 445; B, 0m 482; C, 0m 522. Diam. A, C, 0m 005; B, 0m 004.

4. Turin, n° 2.

Roseau. Trois trous. Long. 0m 58.

Diam. 0m 01.

A, 0m 438; B, 0m 477; C, 0m 515. Diam. 0m 006.

5. Turin, n° 3.

Roseau. Trois trous. Long. 0m 55.

Diam. emb. 0m 008; diam. extr. écrasé.

A, 0m 412; B, 0m 443; C, 0m 487. Diam. 0m 006.

L'instrument est écrasé à l'endroit des trous et une bande du roseau manque entre le premier et le troisième trou. Ces trous sont néanmoins reconnaissables. Près de l'embouchure est enroulé un fil de papyrus.

6. Turin, n° 4.

Roseau. Trois trous. Long. 0m 538.

Diam. 0m 008.

et avait échappé à mes recherches. J'en dois la connaissance à M. G. Bénédite, attaché au Musée égyptien, qui a bien voulu m'en communiquer les mesures.

[1] P.-C. Orcurti, *Catalogo illustrato dei monumenti egizii del R. Museo di Torino, Sale al quarto piano*, p. 170 : «Dodici flautini. Sette hanno tre fori; due ne hanno quattro, due altri sei, ed uno otto».

A, $0^{m}402$; B, $0^{m}44$; C, $0^{m}479$. Diam. $0^{m}005$.

Une partie du roseau manque entre A et B. Vers le milieu de l'instrument est enroulé un fil de papyrus.

7. Louvre, N. 1447[1].

Roseau rougeâtre. Trois trous. Long. $0^{m}533$.

Diam. emb. $0^{m}006$; diam. extr. $0^{m}005$.

A, $0^{m}393$ (diam. $0^{m}008$); B, $0^{m}433$ (diam. $0^{m}006$); C, $0^{m}47$ (diam. $0^{m}007$).

Cette flûte a été brisée par places et réparée au moyen de fils enduits de poix.

8. Louvre, sans numéro.

Roseau rougeâtre. Trois trous. Long. $0^{m}527$.

Diam. emb. $0^{m}009$; diam. extr. $0^{m}008$.

A, $0^{m}392$; B, $0^{m}433$; C, $0^{m}472$. Diam. A, B, $0^{m}006$; C, $0^{m}007$.

Deux nœuds se trouvent compris dans la longueur du roseau, l'un entre l'embouchure et les trous, l'autre à l'extrémité. Autour de ces nœuds sont enroulés des fils enduits de poix.

9. Turin, n° 5.

Roseau. Quatre trous. Long. $0^{m}52$.

Diam. $0^{m}006$.

[1] Les flûtes du Louvre sont rangées dans l'armoire H de la *Salle civile*. Deux d'entre elles ont été découvertes dans un étui : « L'étui à flûte est un objet extrêmement rare; il est garni de deux flûtes en roseau; sa peinture montre la musicienne jouant des deux flûtes à la fois » (E. de Rougé, *Notice sommaire des monuments égyptiens exposés dans les galeries du Musée du Louvre*, p. 87). Il existe aujourd'hui, au Musée du Louvre, douze flûtes, dont trois cassées. Du temps de Champollion, le Musée n'en possédait qu'une seule : « M. 29. — Roseau percé en forme de FLÛTE » (F. Champollion, *Notice descriptive des monumens égyptiens du Musée Charles X*, p. 99). Cf. A. Lenoir, *Examen des nouvelles salles du Louvre*, Paris, 1828, p. 142.

A, $0^{m}363$; B, $0^{m}398$; C, $0^{m}428$; D, $0^{m}465$. Diam. comm. $0^{m}004$.

Cette flûte, prise à l'extrémité de la tige du roseau, forme une courbe assez prononcée.

10. Turin, n° 6.

Roseau. Trois trous. Long. $0^{m}518$.

Diam. emb. $0^{m}007$; diam. extr. écrasé.

A, $0^{m}39$; B, $0^{m}43$; C, $0^{m}47$. Diam. comm. $0^{m}0045$.

Ce roseau est courbé en plusieurs sens. Il s'est fendu et a été raccommodé au moyen de papyrus à l'embouchure et vers les trous.

11. Turin, n° 7.

Roseau. Trois trous. Long. $0^{m}48$.

Diam. $0^{m}007$.

A, $0^{m}368$; B, $0^{m}396$; C, $0^{m}427$. Diam. $0^{m}005$.

12. Turin, n° 8.

Roseau. Quatre trous. Long. $0^{m}45$.

Diam. emb. $0^{m}005$; diam extr. $0^{m}004$.

A, $0^{m}302$; B, $0^{m}335$; C, $0^{m}365$; D, $0^{m}401$. Diam. $0^{m}004$.

13. British Museum, n° 6385[1].

Roseau rouge. Quatre trous. Long. $0^{m}44$.

Diam. emb. $0^{m}014$; diam. extr. $0^{m}017$.

A, $0^{m}295$; B, $0^{m}329$; C, $0^{m}362$; D, $0^{m}397$. Diam. A, $0^{m}005$; B, C, D, $0^{m}006$.

14. Turin, n° 9.

Roseau. Trois trous. Long. $0^{m}44$.

Diam. $0^{m}001$.

A, $0^{m}325$; B, $0^{m}356$; C, $0^{m}394$. Diam. $0^{m}006$.

[1] «N° 6385. Part of a wooden flute, *seba*» ([S. Birch], *Synopsis of the contents of the British Museum. Department of oriental antiquities : first and second Egyptian rooms*, p. 51).

15. Turin, n° 10.

Roseau. Huit trous. Long. 0m 435.
Diam. 0m 008.
A, 0m 172; B, 0m 204; C, 0m 230; D, 0m 255; E, 0m 282; F, 0m 314; G, 0m 340; H, 0m 367. Diam. 0m 004.

16. Louvre, E. 5404.

Roseau. Quatre trous. Long. 0m 40.
Diam. emb. 0m 005; diam. extr. 0m 004.
A, 0m 208; B, 0m 239; C, 0m 269; D, 0m 306. Diam. A, B, 0m 005; C, D, 0m 006.

17. Leide, I. 476[1].

Roseau. Quatre trous. Long. 0m 40.
Diam. emb. 0m 0055; diam. extr. 0m 0045.
A, 0m 2115; B, 0m 237; C, 0m 2715; D, 0m 309. Diam. A, B, C, 0m 004; D, 0m 005.

18. Leide, I. 479.

Roseau. Quatre trous. Long. 0m 397.
Diam. emb. 0m 005; diam. extr. 0m 0035.
A, 0m 214 (diam. 0m 003); B, 0m 241 (diam. 0m 004); C, 0m 27 (diam. 0m 0045); D, 0m 303 (diam. 0m 004).

[1] Le Musée de Leide possède sept flûtes, dont une cassée. Elles ont été découvertes dans un étui à flûtes qui renfermait en outre cinq roseaux non percés et trois fragments de paille (C. Leemans, *Description raisonnée des monumens égyptiens du Musée d'antiquités des Pays-Bas, à Leide*, p. 132). Ce catalogue indique, sous le n° I. 491, une petite flûte octogone à cinq trous, en serpentine. M. W. Pleyte m'a envoyé le dessin et la description de cette prétendue flûte; l'objet mesure quelques centimètres seulement, n'est pas creux à l'intérieur, et porte cinq rainures et non cinq trous. C'est probablement le chevalet d'une guitare à cinq cordes.

19. British Museum, n° 6388[1].

Roseau rougeâtre. Trois trous. Long. 0m 392.
Diam. 0m 005.
A, 0m 237; B, 0m 266; C, 0m 299. Diam. 0m 003.

20. Turin, n° 11.

Roseau. Six trous. Long. 0m 374.
Diam. emb. 0m 004; diam. extr. 0m 005.
A, 0m 164; B, 0m 196; C, 0m 223; D, 0m 245; E, 0m 273; F, 0m 303. Diam. A-E, 0m 005; F, 0m 003.

A l'extrémité de la flûte est introduite une paille aplatie et brisée au bout, laquelle sort du tuyau sur une longueur de 0m 0085. A l'embouchure se trouve, à l'intérieur de l'instrument, un fragment de paille analogue.

21. Leide, I. 477.

Roseau. Quatre trous. Long. 0m 357.
Diam. emb. 0m 005; diam. extr. 0m 004.
A, 0m 181; B, 0m 208; C, 0m 238; D, 0m 269. Diam. 0m 004.

22. British Museum, n° 12742.

Bronze. Quatre trous. Long. 0m 357.
Diam. 0m 013.
A, 0m 223; B, 0m 257; C, 0m 288; D, 0m 315. Diam. 0m 006.

Sur cette flûte est gravée, en une ligne, une inscription démotique gâtée par l'oxydation du métal.

23. Leide, I. 475.

Roseau. Quatre trous. Long. 0m 354.
Diam. emb. 0m 005; diam. extr. 0m 0035.

[1] «N° 6388. Wood; flûte, *seba*, small, with 6 holes, corresponding to that known to the Greeks as the *ginglaros*» ([S. Birch], *Synopsis*, p. 51). Il y a, comme on le voit, erreur dans le catalogue de Birch au sujet du nombre des trous de cette flûte.

A, 0m 178; B, 0m 208; C, 0m 235; D, 0m 263. Diam. 0m 004.

24. Leide, I. 478.

Roseau. Quatre trous. Long. 0m 353.

Diam. emb. 0m 005; diam. extr. 0m 0045.

A, 0m 217; B, 0m 246; C, 0m 273; D, 0m 30. Diam. 0m 004.

25. Louvre, E. 5404.

Roseau. Trois trous. Long. 0m 351.

Diam. emb. 0m 006; diam. extr. 0m 005.

A, 0m 219 (diam. 0m 0055); B, 0m 25 (diam. 0m 0065); C, 0m 288 (diam. 0m 006).

26. Leide, I. 480.

Roseau. Trois trous. Long. 0m 322.

Diam. emb. 0m 005; diam. extr. 0m 0045.

A, 0m 234; B, 0m 262; C, 0m 29. Diam. 0m 004.

27. Turin, n° 12.

Roseau. Six trous. Long. 0m 32.

Diam. 0m 006.

A, 0m 153; B, 0m 18; C, 0m 204; D, 0m 227; E, 0m 251; F, 0m 276. Diam. 0m 004.

Une bande de roseau manque entre les trous A-C.

28. Louvre, sans numéro [1].

Roseau. Six trous. Long. 0m 30.

[1] Cette flûte est aujourd'hui dans l'étui à flûtes dont E. de Rougé (*Not. somm.*, p. 87) dit qu'il renfermait deux instruments. Elle a probablement, comme on le verra plus loin, été placée là par erreur, lors du classement des vitrines. Une flûte à six trous ne peut, en effet, avoir appartenu à une joueuse de double flûte, laquelle ne dispose que de cinq doigts par tuyau; or l'étui à flûtes du Louvre porte la représentation d'une joueuse de double flûte, accompagnée de ses noms et qualités.

Diam. emb. 0^{m} 007 ; emb. extr. 0^{m} 006.

A, 0^{m} 138 ; B, 0^{m} 163 ; C, 0^{m} 187 ; D, 0^{m} 215 ; E, 0^{m} 244 ; F, 0^{m} 27. Diam. A-E, 0^{m} 004 ; F, 0^{m} 005.

L'instrument est cassé entre le trou F et l'extrémité et entouré de fil à différents endroits.

29. Louvre, sans numéro.

Roseau noir brunâtre. Cinq trous. Long. 0^{m} 263.

Diam. emb. 0^{m} 004 ; diam. extr. 0^{m} 0035.

A, 0^{m} 124 (diam. 0^{m} 004) ; B, 0^{m} 146 (diam. 0^{m} 004) ; C. 0^{m} 171 (diam. 0^{m} 0035) ; D, 0^{m} 196 (diam. 0^{m} 004) ; E, 0^{m} 227 (diam. 0^{m} 003).

30. Louvre, N. 1714 ; C. 22 ; n° 62.

Bois rougeâtre poli. Six trous. Long. 0^{m} 258.

Diam. 0^{m} 010.

A, 0^{m} 094 ; B, 0^{m} 124 ; C, 0^{m} 155 ; D, 0^{m} 188 ; E, 0^{m} 217 ; F, 0^{m} 243. Diam. 0^{m} 004, excepté D, 0^{m} 005.

Les trous de cet instrument sont découpés au moyen d'un outil tranchant, et non percés au fer rouge comme dans toutes les autres flûtes. Entre les trous sont gravées des croix de Saint-André surmontées d'une série de points.

31. Louvre, N. 1714 ; C. 22 ; n° 63.

Instrument exactement semblable au précédent. La longueur totale en est de 0^{m} 26 et les distances des trous sont légèrement différentes : A, 0^{m} 096 ; B, 0^{m} 12 ; C, 0^{m} 15 ; D, 0^{m} 183 ; E, 0^{m} 213 ; F, 0^{m} 240.

32. M. G. Maspero.

Roseau. Onze trous. Long. 0^{m} 252.

Diam. emb. 0^{m} 009 sur 0^{m} 006 ; diam. extr. 0^{m} 008 sur 0^{m} 007.

A, 0^{m} 035 (diam. 0^{m} 006) ; B, 0^{m} 043 (diam. 0^{m} 005) ; C, 0^{m} 053 (diam. 0^{m} 008) ; D, 0^{m} 066 (diam. 0^{m} 007) ; E,

0^{m} 09 (diam. 0^{m} 007); F, 0^{m} 111 (diam. 0^{m} 01); G, 0^{m} 128 (diam. 0^{m} 01); H, 0^{m} 143 (diam. 0^{m} 01); I, 0^{m} 166 (diam. 0^{m} 007); J, 0^{m} 188 (diam. 0^{m} 009); K, 0^{m} 212 (diam. 0^{m} 008).

Les trous C et G sont percés au-dessous de la flûte; le trou B est percé sur le côté gauche de l'instrument, presque à égale distance entre A et C. L'embouchure se rétrécit un peu et est entourée d'un fil recouvert de poix. A cette flûte appartient un bec mobile, long de 0^{m} 08, dont nous parlerons plus loin.

Cet instrument a été découvert à Akhmim, l'ancienne Panopolis, en novembre-décembre 1888, et envoyé à M. Maspero par M. A. Frénay, agent consulaire de France à Akhmim. Une autre flûte, analogue à celle-ci, fut découverte en même temps; elle est restée en la possession de M. Frénay [1].

33. British Museum, sans numéro.

Roseau rougeâtre. Quatre trous. Long. 0^{m} 22 [2].

Diam. 0^{m} 003 et 0^{m} 005.

A, 0^{m} 092; B, 0^{m} 118; C, 0^{m} 147; D, 0^{m} 178. Diam. 0^{m} 003.

A l'embouchure se trouve introduit un brin de paille sortant d'environ 0^{m} 05.

34. Berlin, n° 6823 [3].

Roseau brunâtre. Quatre trous. Long. 0^{m} 214.

[1] M. Maspero suppose, d'après sa connaissance des tombes d'Akhmim, que ces deux flûtes sont antérieures à la XVIIIe dynastie.

[2] Plus exactement 0^{m} 22225 ou 8 pouces anglais 3/4 : «In the Egyptian collection at the British Museum is a small reed pipe of eight and three-quarter inches in length, and into the hollow of this little pipe is fitted at one end a split straw of thick Egyptian growth, to form its mouthpiece» (W. Chappell, *The history of music*, t. I, p. 261).

[3] Cette flûte fut découverte à Thèbes, dans un cercueil et auprès de la momie, par J. Passalacqua. Elle portait le n° 565 de sa

Diam. emb. 0m 005; diam. extr. 0m 0045.

A, 0m 082; B, 0m 11; C, 0m 141 (diam. 0m 003); D, 0m 167 (diam. 0m 005). Une bande du roseau manque entre les trous A B, et empêche d'en mesurer le diamètre.

A ces trente-quatre instruments il convient, pour compléter la liste, d'ajouter six flûtes cassées qui se trouvent au Louvre, au British Museum et au musée de Leide. Le premier fragment du Louvre (E. 5404) mesure 0m 16; il contient cinq trous, mais la flûte est cassée du côté de l'embouchure, au milieu du cinquième trou, de sorte qu'il est possible qu'il y en ait eu davantage. Le second fragment du Louvre (E. 5404) mesure 0m 376. L'instrument paraît avoir toute sa longueur, mais le trou A seul se distingue, à 0m 262 de l'embouchure; les deux autres trous — car il semble qu'il n'y avait de place que pour deux trous — ont disparu avec des bandes du roseau. Le troisième fragment du même musée (sans numéro) mesure 0m 184; quatre trous y sont visibles, mais l'embouchure et l'extrémité manquent. Le premier fragment du British Museum porte le numéro d'inventaire 6387; je n'en connais pas les caractères. Le second fragment (n° 6386) n'a plus que 0m 16; l'embouchure est cassée et ne laisse place qu'à quatre trous. Enfin le fragment du Musée de Leide (I. 474) mesure 0m 19 et est percé de quatre trous; l'embouchure manque.

collection particulière, acquise depuis par le Musée de Berlin. Cf. J. Passalacqua, *Catalogue raisonné et historique des antiquités découvertes en Égypte*, p. 30 et 157.

Toutes les flûtes de Leide ont été découvertes, comme je l'ai indiqué en note, dans un étui à flûtes sans légendes, en bois de sycomore; cet étui contenait en outre des roseaux non percés d'ouvertures latérales, *ainsi que plusieurs fragments de paille.* Deux des flûtes du Louvre ont été découvertes dans un autre étui à flûtes, décoré de dessins et de signes hiéroglyphiques, dont nous aurons à reparler plus loin.

V

Grâce aux nombreux spécimens dont nous venons de dresser la liste, il nous est possible de nous faire une idée complète sur ce qu'étaient les flûtes égyptiennes.

La plupart sont en roseau, les plus fortes en un roseau de teinte rougeâtre, les plus grêles en un roseau d'autre espèce, de couleur brun noirâtre. Deux d'entre elles (n°s 30-31) sont en un bois rougeâtre dans lequel on serait tenté de voir le lotus, dont on faisait les photinx libyques, si nous ne savions par Théophraste et Pline que le bois du lotus était noir. Enfin une seule (n° 22) est en bronze.

La longueur des flûtes connues varie, comme on l'a vu, entre 0^{m}693 et 0^{m}214. Deux flûtes du Louvre (n°s 7-8), qui sont à quelques millimètres près la reproduction l'une de l'autre, avaient attiré mon attention à cause de cette particularité même. J'avais pensé pouvoir y reconnaître deux exemplaires d'un type d'instrument bien déterminé. Le fait était

d'autant plus curieux que ces flûtes mesurent, l'une $0^m 533$, l'autre $0^m 527$. Or la coudée égyptienne est d'environ $0^m 525$. Les Égyptiens avaient-ils eu l'idée ingénieuse de rattacher leur diapason au système métrique et de prendre par exemple, comme note de repère, celle que produisait un tuyau sonore long d'une coudée? — Ma supposition était fortifiée par l'existence de deux autres flûtes du Louvre (n°s 30-31), qui sont également semblables l'une à l'autre et mesurent $0^m 26$ et $0^m 258$, c'est-à-dire une demi-coudée. Malheureusement cette hypothèse séduisante ne s'est point trouvée confirmée par l'examen des autres instruments, du moins avec autant de certitude que je l'aurais voulu, et je crois plus prudent d'y renoncer.

Lorsqu'elles sont en bois ou en bronze, les flûtes ont leurs parois exactement parallèles. Lorsqu'elles sont en roseau, elles sont légèrement coniques, la tige de la plante s'amincissant à mesure qu'elle s'approche de son extrémité; dans ce cas, c'est toujours à la section dont le diamètre est le plus fort que se trouve l'embouchure de l'instrument.

Enfin les flûtes percées de quatre trous sont en majorité — treize sur trente-quatre — puis viennent celles à trois trous, au nombre de douze, celles à six trous, au nombre de quatre, celles à cinq trous, au nombre de trois, une à huit trous et une à onze trous. Ces trous, dans les flûtes en roseau, sont percés au moyen d'un fer rouge dont la brûlure est toujours reconnaissable; dans les flûtes de bois, ils

sont découpés au moyen d'un instrument tranchant. De plus, ils se trouvent, à part une seule exception, disposés toujours sur un seul côté de l'instrument, ce qui montre que les flûtistes ne se servaient pas ordinairement du pouce.

Les flûtes égyptiennes sont généralement consolidées, surtout aux deux extrémités et aux endroits du roseau où se trouve un nœud, au moyen d'un enroulement de fil serré très fort autour du tuyau et recouvert de poix ou de bitume. Quelquefois elles sont ornées de dessins grossièrement taillés au couteau; une seule flûte, celle de bronze, porte une inscription, malheureusement indéchiffrable.

Nous savons que les Égyptiens connaissaient la flûte oblique et la flûte droite. La flûte oblique se jouait exactement comme le ناى des Arabes. C'était un simple tube ouvert aux deux bouts, dans lequel on soufflait en biais. Jamais, en effet, on n'a trouvé de flûte munie d'une ouverture latérale semblable à celle par laquelle on souffle dans nos flûtes modernes; jamais non plus, dans les bas-reliefs, la flûte oblique n'est représentée dépassant légèrement la bouche de l'instrumentiste. La flûte droite se jouait au moyen d'une embouchure rapportée, tantôt faite en paille, tantôt en roseau.

Deux flûtes droites nous sont parvenues munies d'une embouchure en paille, l'une du musée de Turin (n° 20), l'autre du British Museum (n° 33). Dans la flûte n° 33, la paille est bien à sa place antique, c'est-à-dire insérée dans l'embouchure, et dé-

passe d'environ 0m 05 l'extrémité de l'instrument. Dans la flûte droite de Turin, elle se trouve placée à l'extrémité, c'est-à-dire au bout de la flûte qui est le plus rapproché des trous. Il est évident qu'elle est tombée par accident et a été replacée maladroitement. Trois faits le prouvent: d'abord la grande distance, 0m 196, qui existerait entre l'extrémité de la flûte et le premier trou, si l'on devait considérer comme embouchure le bout où se trouve aujourd'hui la paille; ensuite la présence d'un second fragment de paille resté à l'intérieur de la partie qui répond logiquement à l'embouchure, c'est-à-dire celle qui est le plus loin des trous; enfin la faible longueur, 0m 008, dont la paille dépasse aujourd'hui le rebord du tuyau. Il est certain que cette flûte ne devait pas avoir une paille à chaque extrémité. L'un des deux fragments, détaché de l'autre par accident, a donc été changé de place. Tout indique que le fragment déplacé est celui qui sort de l'instrument et non celui qui adhère encore à l'intérieur du tuyau. Cette question n'a d'ailleurs d'intérêt qu'au point de vue de la tonalité de l'instrument; l'existence d'une embouchure en paille dans la flûte de Turin n'en est pas moins acquise.

Tandis que, dans la plupart des flûtes qui sont parvenues jusqu'à nous, c'est la section la plus large qui sert d'embouchure, c'est au contraire la section la plus faible qui, dans les flûtes nos 20 et 33, est munie d'un fragment de paille. La chose se

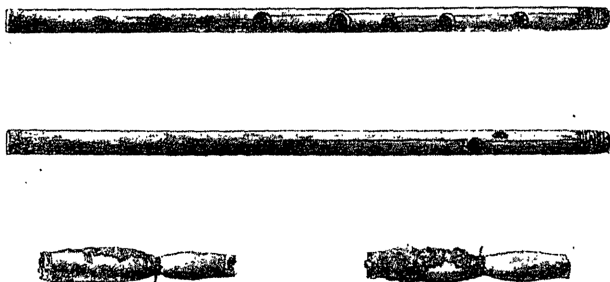
conçoit aisément. Le diamètre d'un chaume de céréale étant plus faible que celui d'un roseau, on devait, pour éviter des enroulements de fil autour de la paille, l'introduire dans la partie la plus étroite du roseau.

Ces deux pailles, d'après les descriptions qui m'en ont été données par MM. P. Le Page Renouf et F. Rossi, sont fendues en deux et aplaties. Il est bien évident que ce sont des anches doubles, de facture toute primitive, analogues à l'anche du hautbois ou plutôt, étant donnée leur exiguïté, à celle de la musette. Prendre un fragment de paille assez consistant, le fendre en deux par le milieu, sur quelques millimètres d'étendue, dans le sens de la longueur, serrer entre les lèvres les deux languettes ainsi formées et en obtenir des sons par l'insufflation est un art que connaissent les jeunes pâtres du monde entier. Tel était le bec de la flûte droite ou *ma-it* égyptienne. Cela nous explique pourquoi, dans la boîte de flûtiste du Musée de Leide, on a trouvé, outre des flûtes entièrement prêtes et des roseaux intacts destinés à devenir des flûtes, un certain nombre de pailles qui n'avaient d'autre utilité que de permettre à l'instrumentiste d'en faire rapidement des anches au moment voulu.

Ces anches, très fragiles, devaient se briser facilement. Dans les flûtes enfermées auprès des momies, elles devaient se contracter bientôt par la dessiccation et glisser hors du tuyau, en admettant même qu'on ait toujours pris le soin de munir de

leur anche les instruments déposés dans les tombes. C'est donc grâce à un hasard providentiel que deux flûtes droites égyptiennes ont pu arriver jusqu'à nous avec leur bec et nous renseigner ainsi sur la façon dont les jouaient les flûtistes pharaoniques.

La flûte appartenant à M. G. Maspero (n° 32) sort absolument de l'ordinaire, non seulement par la forme de son embouchure, mais encore par la disposition de ses trous. En voici la reproduction exacte :



Flûte égyptienne de M. G. Maspero.

Comme on le voit, cette flûte est percée de onze trous, dont huit placés au-dessus de l'instrument, deux à la paroi opposée, et un sur le côté droit, presque exactement entre le dernier trou inférieur et le dernier trou supérieur, un peu plus près pourtant de celui-ci. Des flûtes antiques découvertes à Pompéi ont aussi onze, et même douze et quinze trous. Mais ces trous sont munis d'appareils en argent jouant les mêmes rôles que les clefs de nos in-

struments à vent[1]. Les anciens Égyptiens ne connaissaient pas les clefs. Aussi, pour permettre à l'exécutant de boucher les onze trous avec ses dix doigts, ont-ils imaginé de placer les deux derniers trous dans une situation telle qu'on peut parfaitement les boucher tous deux avec le second doigt de la main droite. Pour cela, il faut appuyer la seconde phalange sur le trou supérieur et replier la dernière sur le trou de côté. Ce doigté est évidemment incommode, mais on s'y fait.

Ce n'est pas d'ailleurs dans le nombre et la disposition de ses trous que réside tout l'intérêt de cette flûte particulière. C'est une flûte droite, puisqu'elle a un bec, mais une flûte droite différente des flûtes ordinairement employées en Égypte. D'abord le bec, au lieu d'être introduit dans l'instrument, en recouvre au contraire l'extrémité. Ensuite, au lieu d'être une simple paille, ce bec est un fragment de roseau assez épais et d'un diamètre nécessairement supérieur à celui de la flûte. Il mesure 0^{m}08 de longueur. La partie dans laquelle s'introduit l'extrémité de la flûte a un diamètre de 0^{m}013, et est entourée, ainsi que le bout de la flûte qu'elle devait recevoir, d'un enroulement de fil recouvert de poix.

Cette embouchure n'est certainement pas à anche. Le roseau est bien trop épais pour avoir servi d'anche et, d'ailleurs, il n'y a été pratiqué aucune ouverture. Il n'y a donc point de languette. L'extrémité

[1] F.-A. Gevaert, *Hist. et théor. de la mus. de l'antiq.*, t. II, p. 645.

IMPRIMERIE NATIONALE.

est coupée perpendiculairement à l'axe de l'instrument et présente une section transversale de forme presque triangulaire. D'autre part, cette embouchure est étranglée artificiellement, à 0m 045 de la partie entourée de fil, au moyen d'une ficelle solide dans laquelle on a serré le roseau au point de réduire son diamètre à 0m 006 sur 0m 004. L'embouchure présente donc la forme de deux troncs de cône ayant leur sommet commun et dont l'un a une base circulaire tandis que l'autre a une base presque triangulaire. La partie circulaire recevait l'extrémité de la flûte, la partie triangulaire était introduite dans la bouche.

Je n'ai pu encore réussir à me confectionner une embouchure semblable. L'étranglement un peu aplati et la forme triangulaire de l'extrémité suffisent-ils pour produire un son? Existait-il à l'intérieur quelque pièce qui a pu disparaître avec le temps? — Il est difficile de rien affirmer pour le moment, mais ce qui semble certain, c'est que cette embouchure, n'étant pas à anche, ne pouvait être qu'une sorte de sifflet, et j'espère bien arriver un jour à la reproduire et à en tirer des sons.

En résumé, les flûtes droites égyptiennes avaient deux sortes d'embouchure. L'une, en paille, est à anche double; l'autre, en roseau, paraît être à sifflet. La photinx à embouchure de paille répond donc exactement, comme principe, à notre hautbois, tandis que la photinx à embouchure de roseau répondrait à notre flageolet. La première est l'équiva-

lent du زمر *zamr*, et la seconde serait l'équivalent de la صفّارة *souffarah* des Égyptiens modernes[1].

VI

Connaissant les dimensions précises des flûtes égyptiennes exposées dans les différentes collections d'Europe, il nous est facile de reproduire exactement ces instruments, de les jouer, et de dresser ainsi leur échelle musicale. M. F.-J. Fétis l'a essayé en partie dans son *Histoire générale de la musique*[2], ainsi que M. W. Chappell dans des notes insérées dans les *Manners and customs of the ancient Egyptians* de J. Wilkinson[3].

[1] Le زمر, nommé aussi زورنى *zourna*, est un hautbois à anche double faite en dourah. La صفّارة, autrement nommée شبّابة *shebbabah*, est un flageolet à sifflet de bois (M. Villoteau, dans la *Description de l'Égypte*, t. XIII, p. 221 et suiv.). — Il existe, dans la plupart des collections instrumentales d'Europe, des trompettes construites en bois pour démontrer ce principe d'acoustique que le timbre d'un instrument à vent est indépendant de la matière dont le tube en est formé. Ces trompettes de bois ont, en effet, exactement le même timbre que les trompettes de cuivre. L'embouchure de la flûte n° 32 a la forme d'une embouchure de trompette un peu allongée. Peut-être était-ce effectivement une sorte d'embouchure de trompette que l'on jouait, comme on le fait aujourd'hui, en faisant vibrer les lèvres, en guise d'anches, sous l'action du souffle. Les Égyptiens connaissaient certainement l'embouchure de trompette, car la trompette égyptienne du Louvre a les parois de l'extrémité trop tranchantes pour qu'on ait pu la jouer autrement qu'avec une embouchure. D'ailleurs, le *naï* arabe est parfois muni d'une embouchure de corne un peu évasée.

[2] T. I, p. 223-225.

[3] T. I, p. 487-488 (édit. 1878).

Je dois dire de suite que F.-J. Fétis n'a fait porter ses recherches que sur la flûte de Florence (n° 1), toutes les autres flûtes égyptiennes réunies dans nos collections lui ayant paru, dit-il, « de misérables simulacres, dont les tubes avaient à peine le diamètre d'un tuyau de plume, et dont il était impossible de tirer un son[1] ». Au lieu de jouer cette flûte de Florence comme on la jouait dans l'antiquité, c'est-à-dire en soufflant obliquement par l'extrémité du tuyau, Fétis eut la malencontreuse idée de la munir d'une embouchure de 0^{m}06, semblable à celle de nos flûtes modernes. Le tuyau se trouvant ainsi allongé, il en résulta nécessairement que les sons obtenus par lui furent plus graves que ceux qu'obtenaient les flûtistes pharaoniques. D'ailleurs le musicologue belge se contenta de mesures imparfaites et ne tint aucun compte du diamètre des trous. C'est ainsi qu'il donna à son instrument un diamètre de 0^{m}02 sur toute la longueur, tandis que l'original mesure 0^{m}017 sur 0^{m}0165 à l'embouchure et 0^{m}0185 sur 0^{m}0158 à l'extrémité. Il sépara les trous de 0^{m}03, 0^{m}04 et 0^{m}05, tandis qu'en réalité ils sont distants de 0^{m}031, 0^{m}043 et 0^{m}045. Enfin il donna à la flûte une longueur de 0^{m}75 au lieu de 0^{m}693. Dans ces conditions, on comprend aisément que ses résultats perdent une grande partie de leur valeur.

Quant à M. W. Chappell, il n'étudia que deux

[1] *Loco cit.*, p. 223.

flûtes du British Museum et une flûte de Turin. Les échelles tonales qu'il a publiées, échelles d'après lesquelles les petites flûtes se trouveraient, contre toutes les lois de l'acoustique, être plus graves que les grandes flûtes, me paraissent vaguement fantaisistes et je croirais puéril de les prendre au sérieux[1].

Cette étude est donc entièrement à faire, et je l'ai entreprise avec joie. Les recherches sont longues, pénibles et minutieuses. Comme elles concernent bien plus la tonalité égyptienne en général que les flûtes en particulier, j'en réserve la conclusion définitive pour ma *Musique chez les anciens Égyptiens*. Je crois bon, néanmoins, d'indiquer ici quelques-uns des résultats les plus importants auxquels je suis arrivé.

Le premier point est de distinguer, parmi les trente-quatre instruments que nous connaissons, quelles sont les flûtes simples et quelles sont les flûtes doubles. Une seule flûte eût pu nous renseigner, c'est celle qui se trouve dans l'étui à flûtes du Louvre, sur lequel est représentée une joueuse de flûte double. Il est fort vraisemblable que l'instrument trouvé dans cette boîte était une flûte double. Malheureusement les flûtes qu'elle renfermait ont été enlevées, mélangées avec les autres,

[1] Selon l'auteur anglais, une flûte de $0^m 22$ sonne à la dixième *au-dessous* d'une flûte de $0^m 25$ et, d'autre part, une flûte de $0^m 58$ ne sonne qu'à un ton au-dessous de la flûte de $0^m 25$. On comprend combien ces résultats sont étranges. Aussi M. W. Chappell a-t-il jugé prudent de ne pas les reproduire dans la partie de son *History of music* qui traite des flûtes égyptiennes.

confondues dans les divers remaniements du musée et, en fin de compte, l'étui ne contient plus aujourd'hui qu'une seule flûte (n° 28) dont il serait téméraire d'affirmer qu'elle y était contenue réellement lorsqu'il fut découvert. D'ailleurs le joueur de double flûte ayant une main occupée à chacun des deux tuyaux, il est évident que ces tuyaux ne pouvaient avoir plus de quatre trous; or la flûte renfermée aujourd'hui dans l'étui en a six.

Une autre question, bien plus importante, est de savoir quelles sont les flûtes droites et quelles sont les flûtes obliques, c'est-à-dire quelles sont celles que l'on doit jouer sans anche et quelles sont celles auxquelles on doit ajouter une embouchure. Nous en connaissons trois (nos 20, 32 et 33) qui sont encore munies de leur embouchure. Pour celles-là, il n'y a pas à hésiter. Pour les autres, on peut du moins admettre que, lorsqu'elles ont un diamètre de 0m 01 ou 0m 02, diamètre trop fort pour permettre l'insertion d'une paille, elles ne peuvent être que des flûtes obliques. Mais c'est là une hypothèse qui, pour logique et raisonnable qu'elle puisse paraître, n'en est pas moins discutable. Je me suis donc arrêté au parti de traiter tour à tour chaque flûte en flûte oblique et en flûte droite, et d'en donner deux échelles tonales différentes. On verra qu'une des deux échelles est toujours invraisemblable tandis que l'autre est rationnelle, et qu'il est par conséquent aisé de voir si l'on joue une flûte droite ou une flûte oblique.

Le moyen que j'ai employé pour reproduire en fac-similé les flûtes anciennes de l'Égypte est des plus pratiques. Je me suis procuré un certain nombre de cannes à pêche en roseau, percées dans toute leur longueur. J'ai pu ainsi avoir des tuyaux de tous les diamètres. Il m'a suffi de couper ces roseaux d'après la longueur des flûtes énumérées dans ma liste, en les prenant sur la partie de la tige qui correspondait au diamètre voulu. Au moyen d'un fer rougi au feu, je perçais les trous aux distances indiquées et j'obtenais ainsi des instruments exactement semblables aux flûtes pharaoniques exposées dans les vitrines de nos musées.

Ces flûtes une fois reproduites, il s'agissait de les jouer, et le problème était difficile. Impossible de tirer le moindre son des flûtes obliques! J'ai vu bien des Arabes, pendant mon séjour en Égypte, jouer du ناى en soufflant simplement par un bout du tuyau. Je n'ai pas pensé alors à examiner de près leur mode d'insufflation, et j'ai aujourd'hui tout lieu de le regretter. C'est en vain même que j'ai recouru au laboratoire d'un de mes serviables collègues de la Faculté des sciences, M. A. Offret, et que j'ai cherché à utiliser ses conduits d'air à différentes pressions. Rien n'y a fait. M. E. Ritter, professeur de flûte au Conservatoire de Lyon, a bien voulu m'aider dans mes recherches. Si lui a pu obtenir quelques sons, notes bienveillantes mais éparses, jamais nous n'avons réussi à entendre l'échelle tonale complète d'une flûte oblique. Pourtant, si les sons ne

sortaient pas tous dans toute leur intensité, il n'en est pas moins vrai que tous pouvaient être notés. Une flûte oblique égyptienne, même malhabilement jouée par un Européen, fait entendre une sorte de sifflement sourd qui s'élève à mesure que l'on débouche un trou et qui permet de distinguer parfaitement les notes, sinon le timbre, que donne l'instrument. Les notes entendues ainsi sont les sons fondamentaux du tuyau sonore. Peut-être les Égyptiens, en soufflant à leur manière, obtenaient-ils des sons plus élevés, harmoniques plus ou moins éloignés des notes fondamentales. Les intervalles des notes n'en restaient pas moins identiquement les mêmes au point de vue physique. Les échelles que j'indique peuvent, dans quelques cas, être trop graves; mais, comme tonalité, elles sont mathématiquement exactes et n'ont besoin que d'être transposées.

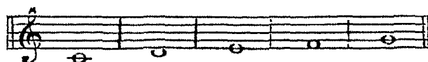
Pour les flûtes droites, après avoir fendu, aplati et essayé sans succès une quantité considérable de brins de paille, je me suis décidé à prendre tout simplement une embouchure de hautbois. Cette anche doit faire rendre à l'instrument les mêmes notes que l'anche de paille, et ne peut en modifier que la sonorité. C'est M. C. Fargues, professeur de hautbois au Conservatoire de Lyon, qui m'a secondé dans cette partie de ma tâche et, plus heureux qu'avec les flûtes obliques, j'ai pu entendre exécuter par lui, en notes peut-être un peu agrestes et criardes, quelque danse d'almée jadis notée pendant mon séjour à Thèbes.

La flûte n° 1, qui est certainement une flûte oblique et que, à cause de son fort diamètre, je n'ai même pas essayé de jouer avec une anche, donne les notes :



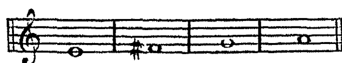
Comme on le voit, elle est plus grave d'un demi-ton que notre grande flûte. On doit remarquer que, malgré ses cinq trous, elle ne donne que cinq notes. C'est qu'en effet la note obtenue avec tous les trous bouchés est tellement rapprochée de celle qu'on obtient en débouchant le premier trou qu'il est presque impossible d'en saisir la différence et qu'on peut les transcrire toutes deux par un *si*. Peut-être le premier trou, dont l'éloignement de l'embouchure force à allonger considérablement le bras, était-il sans emploi.

La flûte n° 2, d'un diamètre presque aussi fort, et qui est certainement elle aussi une flûte oblique, fait entendre les notes
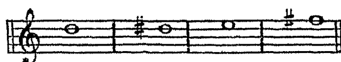


Au lieu d'être chromatique comme la première, elle est diatonique et donne les cinq premières notes de notre gamme d'*ut* majeur. De plus, elle est à l'unisson de notre grande flûte.
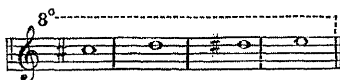
La flûte n° 8, jouée en flûte oblique, donne, d'après M. Ritter, les notes



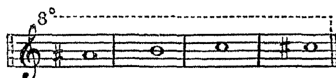
Jouée avec un bec de flageolet, elle présente l'échelle



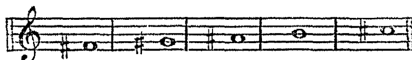
Avec une embouchure de hautbois, elle donne, selon qu'on souffle plus ou moins fort, les notes
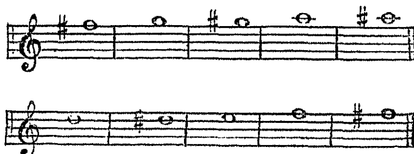


ou



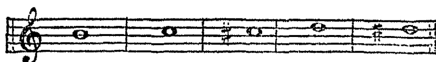
La flûte n° 12, jouée sans embouchure, donne les notes



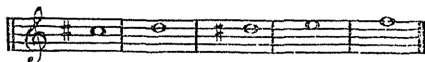
Avec une anche de hautbois, elle donne, selon la pression des lèvres, les échelles



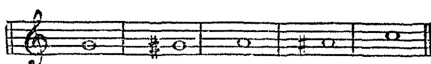
ou



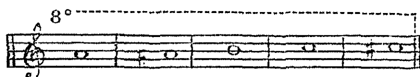
Avec un sifflet de flageolet, son diagramme est



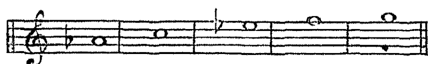
Le n° 13 donne



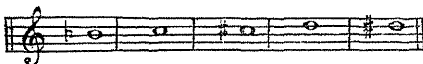
sans embouchure. Avec anche, il donne les notes



Le n° 16, jouée en flûte oblique par M. Ritter, a donné la série



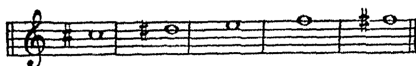
Avec une anche de hautbois, j'ai obtenu les sons



Le n° 17 donne sans embouchure la succession



qui devient

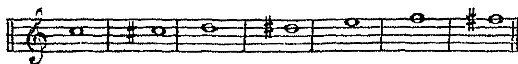


lorsque l'instrument est muni d'une anche.

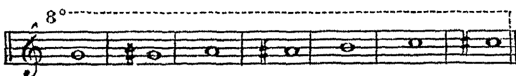
Le n° 27 donne la gamme diatonique majeure de *ré bémol*



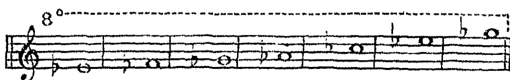
Avec une anche, on obtient, selon le mode d'insufflation, les successions chromatiques



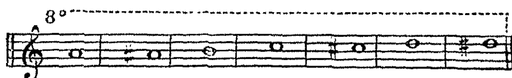
et



Le n° 29 donne, d'après M. Ritter, lorsqu'on le joue sans anche, les notes



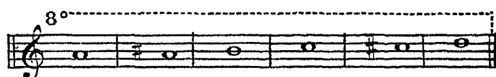
Avec anche, la flûte produit les notes
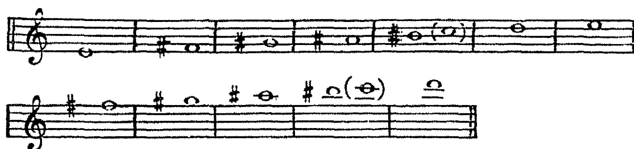


Le n° 31, joué en flûte oblique par M. Ritter, a donné
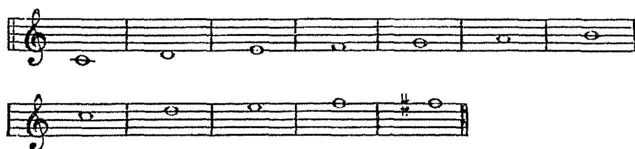


Joué avec une anche de hautbois, l'instrument a fourni à M. Fargues l'échelle suivante :
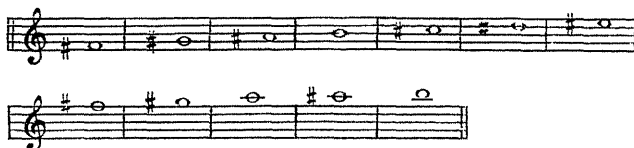


La flûte n° 32 donne sans embouchure les notes



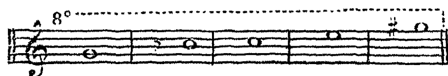
à l'octave supérieure. Munie d'un sifflet de flageolet, elle donne, à l'octave supérieure, les notes



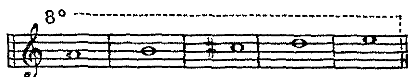
Avec une anche de hautbois, on obtient les sons



Les flûtes nos 33 et 34 fournissent à peu près la même série de notes. Sans embouchure, elles donnent



La flûte n° 33, jouée par M. Fargues avec une anche de hautbois, a donné la succession diatonique
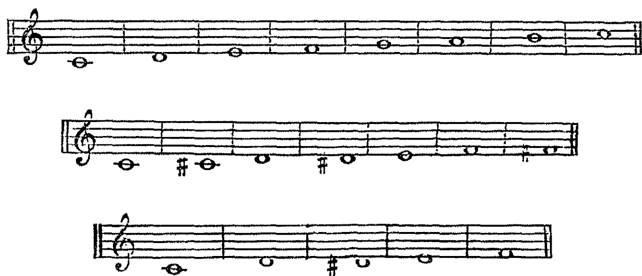


Il serait téméraire de vouloir établir un système de tonalité égyptienne d'après ces treize flûtes, qui représentent seulement un tiers de celles que possèdent les musées d'Europe. Je crois néanmoins pouvoir consigner ici quelques remarques que ne pourront pas changer mes recherches futures sur les autres flûtes.

Nous voyons d'abord quelques flûtes fournir une incohérente succession de notes lorsqu'on les traite en flûtes obliques, c'est-à-dire lorsqu'on les joue sans embouchure; tels sont les nos 16, 17, 29, 31, 33 et 34. Au contraire, lorsqu'on les considère comme des flûtes droites et qu'on les joue avec une anche ou un sifflet, elles produisent des successions régulières. Ce sont donc bien des flûtes de l'espèce *ma-it*, et les notes qu'elles donnent nous permettent de les classer à coup sûr. Pour d'autres, il y a doute, leur échelle tonale étant régulière dans les deux

cas, par exemple pour la flûte n° 12, qui est diatonique lorsqu'on la joue en *ma-it* et chromatique lorsqu'on la joue en *saïb-it.*

Transposés en *ut*, les diagrammes obtenus sur ces treize flûtes se réduisent aux trois suivants :



Le premier est notre gamme majeure; le second répond à notre gamme chromatique. Quant au troisième, si on le considère comme appartenant à la tonalité d'*ut*, il permet de jouer en majeur : *ut, ré, mi, fa*, ou en mineur : *ut, ré, ré dièse = mi bémol, fa.* Si on le considère comme appartenant à la tonalité de *fa*, il représente la fin de la gamme majeure avec altération facultative de la sixte. Ce troisième diagramme se rencontre dans les flûtes nos 16 et 17, ainsi que dans la seconde octave de la flûte n° 32.

En résumé, à défaut d'une conclusion définitive au sujet de la tonalité égyptienne, nous pouvons du moins enregistrer ici un exemple de plus appuyant l'opinion de ceux qui voient une origine pharao-

nique dans la plupart des sciences grecques : la gamme majeure que donnent un grand nombre de flûtes anciennes d'Égypte n'est autre que la gamme diatonique de Pythagore, et sa tonique est celle qui caractérise le mode lydien[1].

VII

Il me reste, pour terminer cette étude sur les flûtes égyptiennes antiques, à indiquer d'après les monuments quelles étaient les circonstances dans lesquelles on jouait cet instrument. Sous l'Ancien empire, la double flûte à tuyaux en angle n'était pas encore connue. Les flûtes employées alors étaient la flûte droite, la flûte oblique et la flûte *às-it* ou double flûte à tuyaux attachés parallèlement l'un à l'autre. Ce sont généralement des hommes qui sont représentés jouant ces instruments. Le plus souvent, un seul flûtiste joue, accompagné d'un chanteur qui suit de la voix la mélodie instrumentale en se tenant fortement les mâchoires, comme font encore aujourd'hui tous les chanteurs orientaux qui se respectent. Quelquefois une ou deux longues harpes, à cordes peu nombreuses, viennent s'adjoindre à la flûte pour accompagner le chant. Enfin ce petit ensemble de chanteurs et d'instrumentistes est parfois agrémenté de quelques almées, à la coiffure bleue et au costume enjolivé d'écharpes roses, qui

[1] H. Helmoltz, *Théorie physiologique de la musique*, p. 353.

cadencent leurs pas et leurs gestes sur le rythme de la musique[1].

Ce sont là des scènes intimes, des réjouissances d'intérieur, sobres et presque austères comme il convenait aux graves Égyptiens de ces époques reculées. Mais sous la XVIII[e] dynastie, quand l'Égypte eut vaincu l'Asie, quand elle lui eut emprunté ses bijoux, ses étoffes richement brodées, ses mots aux traînantes mollesses vocaliques, ses chevaux, ses trigones et ses lyres, la musique égyptienne changea de caractère et se fit efféminée. La flûte simple disparut presque; la flûte double à tuyaux obliques la remplaça et ne fut plus jouée que par les femmes. Si un homme s'avisait de jouer de la flûte, il risquait de s'attirer de la part d'un supérieur les admonestations que nous avons vu plus haut un scribe adresser à son élève. Ce ne sont plus des gens concertant gravement deux à deux que l'on voit sur les bas-reliefs, mais bien d'interminables théories de musiciennes et de danseuses. La flûte joue rarement seule; le plus souvent, elle est noyée dans un ensemble étourdissant de lyres, de guitares, de trigones, de tambours et de crotales. Et les femmes qui jouent la double flûte presque toujours sont des danseuses qui trouvent le moyen d'agiter leurs jambes et de tordre leur torse tout en soufflant dans leurs deux tuyaux.

C'est peut-être à cette époque que l'on doit placer

[1] V. Loret, *L'Égypte au temps des Pharaons*, p. 154.

IMPRIMERIE NATIONALE.

l'introduction de la musique religieuse en Égypte. En tout cas, ce n'est qu'à partir de la XVIIIe dynastie que l'on rencontre fréquemment le titre de chanteuse ou d'instrumentiste d'une divinité. Ces musiciennes sacrées, toujours des femmes, étaient divisées en quatre catégories : 1° les ou chanteuses; 2° les ou joueuses de sistre et de crotales, *chalcodristes*, comme les appelle Plutarque; 3° les , tympanistes ou joueuses d'instruments en peau[1], tambour, tabl, tambourin; 4° les ou joueuses d'instruments à cordes et à vent.

J'avais d'abord pensé que les ne jouaient que des instruments à cordes et que la flûte était exclue des temples. C'est l'étui à flûtes du Louvre qui m'a montré qu'elles jouaient aussi de la flûte. En effet, la femme à qui a appartenu cet étui, et qui y est représentée jouant de la double flûte devant la déesse Maut, porte le titre de . Elle faisait donc partie, à titre de flûtiste, de l'orchestre sacré de la déesse thébaine. Le mot *qemâ* est le nom hiéroglyphique de la musique, mais surtout de la musique instrumentale ou polyphone, par opposition au chant ou au jeu des instruments à percussion. Ces différents mots égyptiens demanderaient une explication plus longue, mais ils n'intéressent qu'indirectement la flûte et je les étudie en

[1] Le mot signifie «peau»; , déterminé par la figure même de l'instrument, est le nom du tambour de basque.

grands détails dans ma *Musique chez les anciens Égyptiens*.

Ce n'est pas seulement dans les fêtes données par les particuliers et dans les cérémonies religieuses que l'on jouait de la flûte. Plusieurs tableaux peints dans les tombes de l'Ancien empire nous montrent que cet instrument était encore employé dans les travaux champêtres et servait à distraire ou à activer les moissonneurs. Sur plusieurs bas-reliefs de cette époque, des hommes sont représentés chantant, pendant la moisson, avec accompagnement d'une flûte simple jouée par un homme. Quelques vers fragmentés de ces chants rustiques sont parvenus jusqu'à nous[1]. Sous la XVIIIe dynastie, la coutume se poursuit. Dans la tombe de Khâ-m-hâ, sise à Thèbes, un homme assis sur une pierre joue de la double flûte à tuyaux en angle, tandis que d'autres coupent le blé et le lient en gerbes[2].

Tels sont les seuls emplois de la flûte que j'ai pu relever en parcourant les monuments égyptiens. On voit qu'ils s'accordent avec ce que nous connaissons de l'histoire de cet instrument en Égypte. Ce sont toujours des hommes qui jouent la flûte sous l'Ancien empire. Ce sont toujours des femmes qui la jouent à partir de l'avènement des Ahmessides, et même, pour la musique religieuse, des femmes de

[1] G. Maspero, *Études égyptiennes*, t. II, p. 81-85.

[2] V. Loret, *La tombe de Khâ-m-hâ* (Mémoires publiés par les membres de la Mission archéologique française au Caire, t. I, p. 117).

la plus haute condition, filles de grands fonctionnaires, princesses et reines[1]. Pourtant, comme nous l'apprend le bas-relief de Khâ-m-hâ, la flûte, méprisée à cette époque par les hommes des classes supérieures, était en honneur chez ceux de la classe agricole. Enfin nous remarquons que la flûte droite en angle ne fut connue en Égypte qu'à partir des guerres asiatiques et que, déjà sous la xviiie dynastie, elle avait pénétré dans les campagnes.

VIII

Une lettre reçue récemment de Berlin, au moment même où je corrigeais les premières feuilles de cette étude, m'oblige à y ajouter un chapitre bien inattendu. M. A. Erman vient d'acheter pour le Musée de Berlin une flûte égyptienne antique, qu'il suppose provenir du Fayoum. Cette flûte est intéressante au plus haut point. C'est en effet une flûte double composée de deux tuyaux de même longueur attachés parallèlement l'un à l'autre. On voit de suite que c'est l'instrument même qui est représenté sur un tableau du Musée Guimet et qui n'était connu que par ce seul bas-relief. M. G. Steindorff a bien voulu m'envoyer immédiatement les dimensions exactes de l'instrument. Il porte dans l'inventaire du musée le n° 10706 et sa longueur en fait le

[1] La plupart d'entre elles, en effet, portent le titre de [hiéroglyphes].

n° 32 *bis* de ma liste. Voici la description de cette flûte double :

32 *bis*. Musée de Berlin, n° 10706.

Roseau. Quatre trous. Long. 0m 252.

Diam. extr. 0m 01; emb. 0m 008.

A, 0m 121; B, 0m 157; C, 0m 192; D, 0m 225. Diam. A, C, D, 0m 007; diam. B, 0m 0065.

L'instrument est composé de deux tuyaux exactement semblables l'un à l'autre et percés chacun de quatre trous placés aux mêmes distances. Ces deux tuyaux sont attachés ensemble au moyen de fils recouverts de poix. Les embouchures ont disparu.

Cet instrument, on le voit, est bien l'*às-it* connue dès l'époque des Pyramides. Mais un bonheur ne vient jamais seul, et tandis que M. Erman découvrit une *às-it* antique, je découvrais par hasard à l'Exposition, en flânant dans la rue du Caire, une *às-it* moderne, identique à celle de Berlin.

Je remarquai qu'un flûtiste égyptien, lequel accompagnait dans une sorte de café-concert les ébats d'un cynocéphale très savant, jouait avec une seule flûte, qui n'était pas l'*arghoul*, un air à deux parties simultanées. J'attendis la fin de la représentation et le priai de me laisser examiner son instrument. C'était une double flûte composée de deux tuyaux, d'environ 0m 30 de long, percés de six trous chacun et attachés parallèlement l'un à l'autre au moyen de fils et de poix, exactement comme les flûtes pharaoniques. Ce flûtiste est du Caire; son instrument, me dit-il, se nomme مسكورة ستّاوية *mas-*

hourah settaouiah, et est employé spécialement par les Alexandrins. L'épithète *settaouiah* lui vient de ses six trous. Quant au nom *mashourah*, il lui a été donné à cause de la disposition spéciale de son anche.

Ce nom d'instrument n'avait pas encore été relevé par les écrivains qui se sont occupés de musique arabe, mais, comme on va le voir, l'instrument lui-même n'était pas absolument inconnu. En cherchant dans le catalogue du Musée instrumental du Conservatoire de Bruxelles, j'ai trouvé, classés sous le nom de زمّارة *zoummârah*, neuf instruments variant entre 0m 185 et 0m 340 de longueur, percés de quatre à sept trous, et composés de deux flûtes semblables, attachées l'une à l'autre comme la *mashourah* de la rue du Caire[1]. En somme, cet instrument ne diffère pas de la *mashourah*. *Mashourah*, mot inconnu aux dictionnaires arabes — du moins comme nom de flûte — est-il donc un synonyme de *zoummârah?* — J'eus recours encore à mon flûtiste égyptien, qui m'expliqua bien clairement la différence qu'il y a entre la *mashourah* et la *zoummârah*.

A part l'embouchure, les deux instruments sont identiques. L'embouchure de la *mashourah* se compose d'un tube de roseau long de 0m 03 à 0m 04 et taillé en biseau à une extrémité de façon à pouvoir être introduit solidement dans la flûte.

[1] V.-C. Mahillon, *Catalogue descriptif et analytique du Musée instrumental du Conservatoire royal de Bruxelles*, nos 115-118, 346-350.

Cette embouchure est percée d'une ouverture rectangulaire recouverte de la languette que l'on a dû détacher pour la percer. Cette languette, élimée à un bout afin de mieux vibrer, est rattachée à sa place au moyen d'un fil enroulé autour du bout aminci. L'embouchure est fermée au moyen de cire à l'extrémité non taillée en biseau. Pour faire résonner l'instrument, le musicien introduit en entier l'embouchure dans sa bouche. L'air, entrant dans la flûte par l'ouverture que recouvre la languette de roseau, met ainsi l'instrument en vibration. Chacun des deux tuyaux de la *mashourah* a naturellement une embouchure semblable. Les deux embouchures sont solidement attachées l'une à l'autre et recouvertes de poix qui en forme une seule pièce et intercepte hermétiquement l'air quand elles sont serrées entre les lèvres de l'exécutant. Dans la *mashourah*, l'endroit le plus flexible de l'anche, celui où elle a été élimée puis rattachée au moyen d'un fil, se trouve du côté de l'extrémité de l'instrument; la partie mobile de l'anche est donc la plus rapprochée de l'extrémité fermée de l'embouchure. Dans la *zoummârah* au contraire, d'après les explications de mon collaborateur inconscient, la languette est dirigée vers l'extrémité de l'instrument et se trouve attachée auprès de la partie fermée de l'embouchure. C'est cette position inverse de l'anche qui constitue toute la différence entre la *mashourah* et la *zoummârah*.

Je ne sais de quelle racine, شحر ou صحر, peut venir le mot *mashourah*. C'est, m'a dit en propres termes

mon musicien arabe, parce que l'anche est *mashour* vers l'extrémité bouchée que cet instrument se nomme *mashourah*. Je laisse aux arabisants le soin d'expliquer la chose[1].

En somme, j'avais raison de supposer d'après un seul bas-relief que la flûte double *às-it* existait dans l'ancienne Égypte, et les faits sont venus confirmer mon dire avant même que l'impression de mon travail fût achevée. Seulement, au lieu de la comparer à l'*arghoul* — dont l'un des tuyaux, d'ailleurs dépourvu de trous, est bien plus long que l'autre — il est évident qu'il faut y voir l'original pharaonique de la *zoummârah* ou de la *mashourah*.

Il existe au Louvre deux flûtes de mêmes dimensions — n[os] 30 et 31 de ma liste — percées du même nombre de trous placés aux mêmes distances, taillées dans le même bois et ornées des mêmes dessins. Des fragments de poix, sans fil, adhèrent encore à chacun de ces deux instruments. Il suffirait de les rapprocher et de voir coïncider ces fragments de poix,

[1] Je me suis, pour plus de sûreté, adressé également à un scribe de la rue du Caire, qui connaît bien l'arabe littéral et a quelques vagues notions du français. Le participe مسحور, avec un س, signifie selon lui «courbé». Il traçait, pour mieux m'expliquer, une ligne *courbe* au moyen de son calame et qualifiait cette ligne de مسحور; comme autre exemple, il me citait la forme *recourbée* du pavillon d'une trompette. C'est, a-t-il ajouté, un mot de dialecte vulgaire employé spécialement par les menuisiers, qui disent d'une porte neuve, lorsque le soleil l'a bombée en faisant gondoler le bois, que cette porte est باب مسحور. L'anche de la *mashourah* semble en effet légèrement recourbée en l'air à cause du creux que forme son extrémité élimée.

— ce que je compte essayer sous peu — pour que l'on puisse y reconnaître un second exemplaire, dénoué et désuni, d'une flûte double à tuyaux parallèles.

Paris, 30 août 1889.

NOTICE
D'UN MANUSCRIT PEHLEVI-MUSULMAN
DE LA BIBLIOTHÈQUE DE SAINTE-SOPHIE À CONSTANTINOPLE,

PAR M. CLÉMENT HUART.

Le catalogue des livres conservés dans la bibliothèque située à l'intérieur de la mosquée de Sainte-Sophie, à Constantinople, qui a été publié en l'an 1304 de l'hégire (1887) et dont la rédaction est due au savant Mîrzâ Ḥabîb ul-Içfahânî, membre du Conseil de la censure au Ministère ottoman de l'instruction publique, indique sous le n° 66 un volume en *pehlevi* dont la mention est de nature à piquer la curiosité du lecteur. Le titre de cet ouvrage est ainsi indiqué : الاسئلة المتعلقة بالقرآن العظيم « Les questions qui se rattachent au Qorân illustre » ; une annotation marginale, remontée trois lignes plus haut par une inadvertance du metteur en pages, est conçue dans les termes suivants : اشبو ٦٦ نومرو كتاب پهلوى لسانى اوزره ونوادردن بر نسخهٔ غريبه در « Le présent livre, n° 66, est en langue pehlevie : c'est un manuscrit curieux et rare ».

Il est certain qu'un commentaire du Qorân en

pehlevi, c'est là une chose peu commune et un morceau friand; mais j'avais lieu de croire que cette désignation ne cachait que ce que j'ai moi-même appelé pehlevi-musulman, et que ce manuscrit offrirait un texte analogue à celui des quatrains de Bâbâ Ṭâhir ʿUryân et d'autres documents inédits que je me suis attaché à rassembler depuis longtemps. Le premier examen de ce texte m'a prouvé que je ne m'étais pas trompé; s'il offre, en effet, de notables différences avec les fragments poétiques déjà publiés, nous n'en avons pas moins affaire à un dialecte iranien, voisin du persan moderne, dont la parenté restait à déterminer. Il était par conséquent indispensable de soumettre ce texte à un examen attentif. Grâce à l'obligeance de S. E. Munîf-Pacha, Ministre de l'instruction publique, j'ai pu obtenir communication de ce manuscrit, ce qui a singulièrement simplifié ma tâche; je suis heureux d'exprimer ici mes remerciements sincères à l'adresse du ministre de S. M. I. le Sultan qui m'a mis à même d'examiner de près le volume soigneusement gardé dans la mosquée de Sainte-Sophie. La présente notice est le résultat de l'étude à laquelle j'ai procédé avec soin. Je ne regrette que d'avoir pu disposer d'un temps trop court pour poursuivre la lecture jusqu'à la fin du volume; j'ai dû me contenter de parcourir un nombre limité de feuillets qui m'ont cependant fourni une cueillette abondante.

Le manuscrit n° 66 est un volume in-4° non pa-

giné, formant 355 feuillets de 21 lignes à la page; l'écriture en paraît assez ancienne, sauf pour les 87 derniers feuillets, qui peuvent avoir été refaits à une époque plus rapprochée de nous. Les traits en sont peu élégants, mais nets et réguliers. Le titre est donné inexactement dans le catalogue imprimé; le voici tel qu'il ressort de la lecture de la première page : كتاب الاسولة (*sic*) المتعلقة بالقران من قبل التفسير « Livre des questions qui se rattachent au Qorân, avant de passer au commentaire ». En somme, ce n'est pas un commentaire du livre sacré, mais bien plutôt un traité de calculs cabalistiques destiné à faciliter l'intelligence du texte arabe et à conduire à certaines explications ésotériques familières aux sectes chiïtes. Aucun nom d'auteur ne s'y trouve mentionné.

Le premier feuillet porte l'indication de la consécration à un usage pieux وقف de ce volume par le sultan Maḥmoûd Ier, restaurateur de la bibliothèque de Sainte-Sophie[1]. Le *toughrâ* ou seing impérial se compose des mots « Maḥmoûd Khân, fils de Moçtafa Khân »; il est accompagné de l'empreinte du

[1] La bibliothèque de Sainte-Sophie a été construite par le sultan Suléïmân el-Qânoûnî, et rebâtie à nouveau par le sultan Maḥmoûd Ier en 1159 de l'hégire (1746). Cf. l'inscription placée sur la porte d'entrée, relatée dans le catalogue publié par Flügel (Ḥadji-Khalfa, *Lexic. bibliogr.*, VII, p. 256; Toderini, *Literatura turchesca*, II, p. 96-104; Hammer, *Constantinopel und der Bosporus*, I, p. 519; Krafft, *Die Handschriften der orient. Akademie zu Wien*, n° IV, p. 4. Il est donc inexact de dire, comme fait le catalogue imprimé à Constantinople, que cette bibliothèque a été fondée en 1250 de l'hégire (1834).

cachet de ce sultan portant l'inscription suivante : الحمد لله الذى هدينا لهذا وما كنا لنهتدى لولا ان هدينا الله « Louange à Dieu qui nous a dirigés vers ceci ; or nous n'aurions pas été dirigés sans l'aide de Dieu ». Puis la fondation pieuse est constatée par les lignes que voici en traduction : « A constitué en *vaqf* ce manuscrit illustre, notre grand Sultan et Khâqân magnanime, maître des deux terres et des deux mers, serviteur des deux nobles villes saintes, le sultan fils de sultan, le victorieux Maḥmoûd-Khân, à titre de fondation pieuse réelle et légale, pour ceux qui lisent et récitent[1] (que Dieu les honore !). Écrit par le pauvre Aḥmed Chéïkh-Zâdèh, inspecteur des *vaqfs* des deux villes saintes ». Enfin le cachet de ce dernier personnage porte la phrase persane :

تمنا كند احمد يا رب زتو توفيق

Seigneur ! Aḥmed attend de toi le secours.

A première vue ce manuscrit paraît être écrit en persan. Un examen attentif seul montre qu'à côté de phrases en persan pur, le texte contient un grand nombre de passages écrits dans un dialecte particulier. Le mélange de ces deux éléments est même parfois tellement intime que l'auteur passe continuellement de l'un à l'autre, de sorte que l'analyse en devient souvent hésitante. Les deux fragments

[1] Je lis سلى = تلى.

que nous donnons plus loin indiquent bien de quelle façon se combinent les deux idiomes, ce qui ne laisse pas que de présenter un texte étrangement bigarré.

Ce manuscrit ne porte aucune date; toutefois on lit (fol. 60 r°) le passage suivant: دردوم ربیع الاول (lisez سبعمایه) سنه ستة وتسعين وسيعمايه «le 2 rébi' I 796», date correspondant au 5 janvier 1394. Est-ce l'époque de la composition du livre? Rien, malheureusement, jusqu'ici, ne permet de l'affirmer. Une étude plus approfondie pourra peut-être donner la solution de ce problème.

Quelle est la langue que le rédacteur du catalogue de la bibliothèque de Sainte-Sophie a décorée du nom de *pehlevi?* Notons avant tout qu'aucune indication tirée du manuscrit ne permet d'affirmer que cette appellation ait trouvé ici sa juste place. Il n'y a pas de doute que nous n'ayons affaire à un dialecte du persan moderne: mais lequel? Pour le classer, il est indispensable de se conformer aux principes que nous avons déjà suivis dans notre *Note sur le prétendu déri des Parsis de Yezd*[1] et qui nous ont servi à ranger définitivement cet idiome dans la branche du pehlevi-musulman ou médique moderne. Nous rechercherons surtout si, en général, les aoristes des verbes anciens ou irréguliers se rattachent à la forme néo-persane ou s'ils rappellent plutôt celles qui ont été conservées dans les dialectes

[1] *Journal asiatique*, février-mars 1888, p. 298.

populaires du nord de la Perse, et en particulier si, par exemple, l'aoriste du verbe « faire » affectionne le thème *KAR* conservé en kurde et dans les quatrains de Bâbâ Ṭâhir, ou le thème *KUN* de l'ancien perse qui a triomphé en néo-persan; si le verbe « dire » est, de préférence, représenté par la racine *GUB* du néo-persan, ou s'il ne se traduit pas plutôt par la racine *VAC* (*vaχš*) dont on trouve les traces dans les dialectes du nord. On nous concédera que cette méthode est la seule qui puisse faire un peu de lumière dans les ténèbres encore assez épaisses qui entourent le classement des dialectes iraniens.

Le petit vocabulaire qui accompagne cette étude nous fournira des exemples pour illustrer ce qui précède, lesquels sont tous rigoureusement pris dans la partie du manuscrit qu'il nous a été donné d'examiner à loisir.

Si nous recourons à ce vocabulaire, nous consterons à première vue que l'aoriste du verbe « faire » (s. v° کین) appartient incontestablement au thème *KAR*; la 3ᵉ personne du singulier est کره, au pluriel کرند, dont il y a cinq exemples; l'impératif est کر, pl. کرند. Cette forme est identique à celle de la plupart des dialectes kurdes (gourâni et dialecte de Sô); Bâbâ Ṭâhir nous en a donné également des exemples.

Pour ce qui est du verbe « dire », nous trouvons deux mots pour exprimer cette idée : l'un est واتن, dans lequel il est aisé de reconnaître *VAC*; l'autre est هوی (à la 2ᵉ pers. sing. du prétérit) qui semble

se rattacher à *goftan*, mais qui est, dans tous les cas, moins usité que le premier.

Poursuivant cette étude, nous constatons, grâce au vocabulaire, que اوین « porter, apporter » donne à la 3e pers. sing. de l'aoriste اره exactement la même forme que dans les quatrains de Bâbâ Ṭâhir; que * دان « donner » fait دو à l'aoriste tandis que le kurde préfère les formes *dè, da;* que ریژه (de ریختن) rappelle encore les mêmes quatrains, ainsi que زانه « il sait » de زانان « savoir », etc. Quant à اهیـن « venir », son aoriste est اسه, tout à fait anomal, et pour l'explication duquel ni le kurde, ni le mazanderâni ne sont d'aucune utilité.

L'infinitif se termine, en général, en *în* long comme en kurde; mais ce n'est qu'une pure ressemblance extérieure; les mots, en tout cas, sont passablement différents. Que l'on compare اهین « venir » avec son correspondant kurde هاتن *hâtin* (Lerch), اوین « porter » avec انین (Jaba), بین « être » avec *bûn* (Houtum-Schindler, Chodzko, Jaba), زانان « savoir » avec *zanin* (Jaba), گیتن « prendre » avec *guyrtyn* (Chodzko), etc., et l'on verra sans peine que, bien que toutes ces formes soient voisines, il y a de telles différences qu'il est impossible de rattacher au kurde la langue de notre manuscrit.

Il en est de même pour les particules préfixes du verbe, qui sont au nombre de deux, د et ه, ها, هی (je ne parle pas, bien entendu, des particules connues du persan moderne, ب et همی, qui n'offrent

aucune difficulté). Nous trouvons des exemples de la première dans des formes telles que دکو « il faut » (Cf. *Vocabulaire*, v° کو 2), دنکره « il ne fait pas » (*Ibid.*, v° کین), دکیری « tu prendras », etc.; or ce د est un préfixe kurde bien connu, mais il existe également en talyche, en guilek, en mazandérâni; il n'est donc pas spécial à ce premier dialecte. Pour la seconde, nous pouvons citer les mots هیخوانه « il lit », هادین « ils ont donné », هادو « il donne », هکی « il fit », هکره « il fait », هیویننه « ils voient », etc. Ce préfixe, qui se retrouve en kurde sous la forme هَ, est très fréquent en mazandérâni, en talyche, en guilek : nous nous contenterons de citer هاکنم « je ferai » (Diwân d'Emîr-i Pâzwâri, éd. Dorn, p. 20, n° 25, l. 1), هادم « je donnerai » (Bér., II, p. 58, l. 2, et p. 95 *ad calcem*), هاکردنه « ils ont fait » (Cf. les textes donnés par B. Dorn, *Mélanges asiatiques*, t. V, p. 381 et suiv., presqu'à chaque ligne), *hetâ* « il vient » dans la langue des Pârsis (Houtum-Schindler, *Zeitschrift der Deutsch. Morgenländ. Gesellschaft*, t. XXXVI, p. 58; cf. Nöldeke, *Geschichte der Perser*, etc., d'après Tabari, p. 335, note 2).

La seule conclusion à tirer de ce qui précède, c'est que la langue qui nous occupe n'est proprement ni du mazandérâni, ni du guilek, ni aucun dialecte kurde; nous avons simplement constaté qu'elle a des traits communs avec les différents dialectes du nord de la Perse, et par conséquent, fidèle aux principes que nous avons exposés en tête

de notre publication des quatrains de Bàbâ Ṭâhir, nous rattachons, en attendant un classement définitif, la langue de notre manuscrit au pehlevi-musulman ou médique moderne; c'est ce qu'avait déjà fait, sans doute inconsciemment, le rédacteur du catalogue de la bibliothèque de Sainte-Sophie. Ce nom générique offre, en effet, toute facilité pour classer dans cette catégorie une langue dont on ne peut déterminer la place exacte, et qui pourtant a des cararactères communs avec les dialectes voisins, dont le classement définitif est d'ailleurs, comme on le sait, encore à faire. Il y a dans notre manuscrit un passage intéressant qui prouve qu'un terme général est le seul qui convienne pour désigner ce texte; c'est une phrase où l'auteur donne un exemple de la manière dont s'exprime l'idée d'arbre dans quatre langues différentes : مثلا گویی شجر وباز گویی درخت وباز گویی دار وباز گویی اغاج « Par exemple, tu dis *chadjar*, *dirakht*, *dâr* et *âghâtch* ». Le premier de ces mots est arabe, le second persan, le quatrième est turc; quant au troisième, il est commun à tous les dialectes du Nord, et il se retrouve dans les quatrains de Bâbâ Ṭâhir (n° XIII); ce mot n'est donc proprement ni tate, ni kurde, ni autre chose; il est tout cela à la fois; c'est pour ce motif que nous le rangeons sous l'appellation de pehlevi musulman.

L'objection la plus sérieuse qui se présente à l'esprit, c'est que la langue de notre manuscrit n'est

pas tout à fait la même que celle des quatrains de Bâbâ Ṭâhir, à laquelle nous avons appliqué pour la première fois le nom de pehlevi-musulman. Cette objection est très forte, et je n'ai pas jusqu'ici les moyens d'y répondre. Il faut attendre que des documents plus complets et surtout plus nombreux permettent de donner sa vraie place au dialecte dont le manuscrit de la bibliothèque de Sainte-Sophie nous offre un si curieux exemple; il est donc bien entendu que l'appellation que nous lui avons appliquée, à l'instar du rédacteur du catalogue, est simplement provisoire.

Nous avons reproduit exactement l'orthographe de texte; par exemple, on trouvera toujours ج pour چ, جون pour چون, etc.

PREMIER FRAGMENT.

[fol. 46 r°] فصل فى المعراج ۞ بسم الله الرحمن الرحيم
سُبْحانَ الذى أَسرى بعبده ليلاً من المسجد الحرام الى
المسجد الأَقصى الذى الآيَة، معراج جوبدو نوى يكى
بخواب إِلَىَّ فُرِضَ عَلَىَ خَمْسِينَ صَلَوةً الحديثَ ويكى به بيدارى
اَكه درخواب انبيارا وبيت المعموروابواب وملايكه
وسدرة المنتهى واجسام[1] وارواح بنى ادم را دراسمان ديدى

[1] Ms. احسام.

برای ان [1] بدِیَ که حقیقت خنان که دره کوکه اسمانی
ظاهر بی معنی ازن کامه بین که حقیقت خنان وحقیقت
اسمان ودرخت واشیا واجسام همه یکند واسمان ظاهر
وباطن کله وکلة الله بو همازن که درخت واجسام — برای
آکه علم خمسین صلوةً دخان بی واتی فارتقِبْ یَوْمَ تـأْتی
السماءُ بدخان مبین بی بوجهی ازبرای مصاحبت که اسمان
بیاسه بمصاحبت دخان کمَا قال الله ثُمَّ استوی إلی السماءِ
وهی دخانٌ فقال لها وللأرض ائتِیَا طوعًا أو کرهًا قالتا أتینا
طائِعِین وادخانه که بنجاه بو سبع سموات کی که وجه ادمی
که برخط استوا هشت بوکه سو بو ۞

CHAPITRE SUR L'ASCENSION.

« Au nom de Dieu, clément, miséricordieux. Louange à celui qui a transporté, pendant la nuit, son serviteur, du temple sacré de la Mecque au temple éloigné de Jérusalem », etc. [2] Comme l'ascension est de deux sortes, l'une de ces sortes est celle qui a eu lieu pendant le sommeil (telle qu'elle est indiquée par la tradition qui dit :) « Cinquante prières m'ont été imposées », etc. et l'autre à l'état de veille. Du moment que dans le sommeil il (le prophète) a vu les prophètes, la maison prospère, les portes, les anges, le

[1] Ms. ajoute بیك (barré).

[2] Qorân, ch. XIII, vers. 1; trad. de Kazimirski, p. 247.

buisson de la limite, les corps et les âmes des fils d'Adam, et (tout cela) dans le ciel, il l'a vu afin que leur véritable nature apparût dans cet endroit qui est le ciel. La signification en sera que leur vraie nature, ainsi que la réelle existence du ciel, de l'arbre, des choses et des corps est tout un. Le ciel visible et invisible est une parole, la parole de Dieu, de même que l'arbre et les corps.

Parce que la vraie signification des mots « cinquante prières » est « fumée », il (Dieu) a dit : « Observe-les au jour où le ciel fera surgir une fumée visible à tous[1] ». Suivant une autre version, ce serait par manière de compagnie que le ciel viendrait, c'est-à-dire pour accompagner la fumée ; « c'est ainsi que Dieu a dit : Puis il est allé s'établir au ciel, qui n'était qu'un amas de fumée, et il a crié au ciel et à la terre : Vous avez à venir à moi, obéissants ou malgré vous. — Nous venons en toute obéissance[2] ».

De cette fumée, qui équivaut à 50, il a formé les sept cieux, (plus) le visage d'Adam, qui vaut huit sur l'équateur, ce qui fait 66 (?).

SECOND FRAGMENT.

[fol. 63 r°] كليات كليات كليات ۞ بسم الله الرحمن الرحيم
خَلَقَ السموات والارض* وما بينهما* فى ستّه أَيامٍ وكان
عرشُهُ علے الماءِ، بدليل كَانَ عَرْشُهُ علے الماءِ ازن كامه بين كه
خَلَقَ السموات والارض وما بينهما فى ستة أَيّامٍ سوى المـا
والعرش پس خنانه درغير شش روز افريده بكى بو هرگاه كه
مراد از عرش وما وجود ا م د پس روز جمعه واتى كه روز

[1] Qorân, ch. XLIV, vers. 9 ; trad. de Kazimirski, p. 455.
[2] Qorân, ch. XLI, vers. 10 ; trad. de Kazimirski, p. 437.

خلقت خوبي ورروز دميدن روح خوبيي ورروز نفخه وصعقه وصور وبيرون اهى عرش كامه بين كه اَعرش خوى كه كَانَ عرشُه على الماءِ براى خمرتُ طينةَ ادم بيدَى أربعين صباحًا ودليل برين اوى كه جاءنى جبريل وفى كفّه مراة الى عيد كه از عود كامه بين وبعد عيد در قران بغير مسيح كه كلمة الله بوكسى ديكر نكى براء اَكه نزانند وبراى آ واتى كه اينه را درصورة مراة بمن اورد وواتى كه يوم الجمعه كه ساير امت كم بكى بند ان بو واينه بهيچ كا نيم ياسه دروضع خلقت الّا اثرا كه روى ادم وادمى زاده بنما وكلمه الهى وخط خدايي كه بروجه ادم وادمى زاد بو بنما تا دره كو خط خدايي وجه ادمه بخوانند وپس واژه كو بهمه اشيا بشو واب وهرجه مائيّت برو غالبى[1] از روى خلقت نماينده وجه ادمى اكه واتى خَلَقَ السموات بمعنى اوى كه عيسى واتى إنّى أَخلقُ لكم من الطين كهيئة[2] الطير لقاء خدا درروز جمعه جراكه روز خلقت ادمى وواتى اين ادينه را بصورة اينه اورده ام در روز قيامت خو يوم المزيد خوانان يعنى برشش روز كه اسمان

[1] Ms. عالبى.
[2] Ms. كهية.

وزمین وما بینهما بیافریدم خو بر شش روز مزید کین که
خلقت ادم در خوکین وظهور[1] عرش خذا در جمعه وخطبه
وشمشیر که عبارت از سفك الدماء [fol. 63 v°] بو در روز
خلقت خو بو اَکه واتی مومن مراة مومنی خلقت خذایی
در وجه همدیر هیویند جون بر شش شوان خلقت اسمان
وزمین وما بینهما تمام ببی سوی العرش والماء در هفتم که یوم
المزید بو خلقت عرش وما هشتاد وجهار ساعت بو شو
وهشتاد وجهار روز تا شش بار ست ساعت بو تا در هرطرف
شش کانه که نظر کره کلمه الهی ووجه الله در اینه وینه اکه
عیسی واتی إنّی أخلقُ لکم من الطین فانفخ فیه إلی اخره که
واتی خلق السموات والارض اندازه اسمان وزمین بچه کسی
بو بَاچیٰ بیافرید اَکه کامه بین وجه کامه بین کلمه کُنْ که در
قران اهی کاف بو ونون شش کلمه بو وهرکلمه ست کلمه بو
که در بیان توحید خنانه ویکانکی خنانه بزانند پس شش
بار ست ساعت بو پس اندازه که اسمان وزمین وما بینهما وما
وعرش را بخنان که عبارت از اندازه ان کامه بین که جیزی

[1] Ms. طهور.

را بجیزی اندازه کنند تا[1] حقیقت ان را بدانند که واتی
جمعه سید الایام بو ویوم المزید بو ودو خطبه وشمشیر ومنبر
در روز جمعه هنکوکه بو برای آ واتی که روز خلقت ادمی وروز
قیامت وساعت بتحقیق[2] در جمعه بوکه با هفتاد ودو ساعت
جون دوازده ساعت روز مزید ببو ودوازده شو ظهور عرش
خذا وقیامت وساعت بو برای آ واتی که بُعِثْتُ فی نَفَس
الساعة یعنی جمعه وهفته هفت شب وهفت روز بو جون
بعدد کلمه ادم که عَلَّمَ ادم الاسما کُلَّها شش روز وروز جمعه که
هفتم عبارت بکرند بواجبی پانزده بشیند با سرهفده در روز
شش وا عبارت سو تمام ببو تا جنده بند وسیر انجم وافلاك[3]
واشیا ومحسوسات بند برین نهج ۞

GÉNÉRALITÉS DE TOUTES LES GÉNÉRALITÉS.

«Au nom de Dieu, clément et miséricordieux. Il a créé les cieux, la terre [et ce qui est entre eux deux] dans l'espace de six jours; son trône était établi sur les eaux[4]». De

[1] Ms. تا.
[2] Ms. répété deux fois.
[3] Ms. répété deux fois.
[4] Qorân, ch. xi, vers. 9; traduction de Kazimirski, p. 192. Le passage entre astérisques dans le texte, et entre crochets dans notre traduction, n'appartient pas au texte du Qorân; c'est une interpolation.

la preuve fournie par ces mots : « son trône était établi sur les eaux », il faudra conclure que « il a créé les cieux, la terre et ce qui est entre eux deux en six jours », sauf l'eau et le trône; donc ces deux choses, il les a créées ailleurs que dans cet espace de six jours. Du moment que le sens des mots *trône* et *eau* est le corps d'Adam [1], c'est donc le jour de vendredi qu'il a voulu dire, jour qui est celui de la création d'Adam, le jour de l'insufflation, et qui sera aussi le jour où l'on soufflera dans les trompettes (au jugement dernier), celui du tremblement, des trompettes et de la sortie du trône; c'est-à-dire son trône, indiqué par les mots « son trône était sur les eaux » pour (effectuer ce qui est indiqué par la phrase :) « J'ai pétri le limon d'Adam de mes propres mains pendant quarante matins ».

La preuve en est donnée par ce passage : « Gabriel est venu me trouver, tenant en main un miroir », jusqu'au mot *ᶜÎd*, qui doit venir de *ᶜAud* (retour); et après le mot *Îd*, dans le Qorân, aucune autre personne, sauf le Messie qui est la parole de Dieu, ne l'a fait, afin qu'on ne le sût pas. C'est pour cela aussi qu'il (le Prophète) a dit : « Il m'a apporté le miroir sous la forme d'une glace ». Il a dit aussi : « Le vendredi que le reste du peuple a perdu est celui-là ». Or le miroir ne sert à rien, en ce qui concerne l'institution de la création, si ce n'est à montrer le visage d'Adam et de ses fils.

C'est encore la parole et l'écriture de Dieu, qui sont sur la face d'Adam et de ses fils, que ce miroir montre, afin qu'on puisse les y lire. Donc il veut dire que toutes ces choses dans la nuit et l'eau, et tout objet dans lequel la qualité liquide est prédominante, au point de vue de la forme visible, sont le visage d'Adam. Les mots : « il a créé les cieux » sont pris dans le même sens que dans cette parole de Jésus : « Je formerai de boue la figure d'un oiseau [2] ».

La rencontre de Dieu (aura lieu) le vendredi, parce que

[1] Dans le texte, *A M D* (métathèse des deux dernières lettres).

[2] Qorân, ch. III, vers. 43; trad. de Kazimirski, p. 51.

c'est le jour où Adam a été créé. Il a dit : J'ai apporté ce vendredi sous la forme d'un miroir, le jour de la résurrection, qu'on appelle *yaum el-mazîd;* c'est-à-dire, à ces six jours qui m'ont servi à créer les cieux, la terre, et ce qui est entre eux, j'ai ajouté un complémentaire (*mazîd*) où j'ai créé Adam. L'apparition du trône de Dieu aura lieu le vendredi, et de même on verra la *khotba,* ainsi que le sabre, indice de sang versé. Il a dit : « Le croyant est le miroir du croyant » ; c'est la création de Dieu, ils la voient sur la face l'un de l'autre. Comme en six nuits la création des cieux, de la terre et de ce qui est entre eux a été achevée, sauf le trône et l'eau, le septième jour, qui est le complémentaire, a dû avoir lieu la création du trône et de l'eau; quatre-vingt-quatre heures de nuit et quatre-vingt-quatre de jour, soit six fois (12 ?) heures[1], de sorte que, de quelque côté de l'hexagone que l'on regarde, on y trouve la parole de Dieu, et l'on voit le visage de Dieu dans le miroir; c'est pour cela que Jésus a dit : « Je formerai de boue (la figure d'un oiseau) et j'y soufflerai », etc. En disant : « il a créé les cieux et la terre », avec quoi les a-t-il mesurés ? Il les a créés avec ce que vous allez voir.

Le mot *kon* (sois), qui se trouve dans le Qorân, est composé de *kâf* et de *noûn,* soit six *mots* (lettres), et chaque lettre est de (12 ?) mots; c'est ainsi qu'on explique l'unité, on le sait. Donc cela fait six fois (12 ?) heures. Par conséquent, la mesure qui a servi aux cieux, à la terre, à l'espace intermédiaire, à l'eau et au trône, ce sera une expression désignant cette mesure, (car) on mesure une chose avec une autre afin d'en connaître la réelle grandeur. C'est ainsi qu'il a dit : « Le vendredi est le seigneur des jours; c'est le jour complémentaire ». Il faut qu'il y ait les deux prônes, le sabre et la chaire, le jour du vendredi; c'est pourquoi il a dit que c'est le jour de la création d'Adam, celui de la résur-

[1] Tous les calculs contenus dans ce fragment sont inexacts. Cela importe peu, d'ailleurs, à l'établissement du texte.

rection et de l'heure (finale); c'est sûrement le vendredi; soit 72 heures. Comme 12 heures est la valeur du jour complémentaire, et 12 heures celle de la nuit, c'est l'apparition du trône de Dieu, la résurrection et l'heure (finale). C'est pourquoi il (le Prophète) a dit : « J'ai été envoyé à l'heure même », c'est-à-dire le vendredi; or la semaine est de sept nuits et de sept jours. Comme le nombre exprimé par le mot Adam : « Dieu apprit à Adam les noms de tous les êtres[1] », est six jours, plus le vendredi que l'on considère comme le septième, il faut donc qu'ils soient quinze, avec la tête de dix-sept en six jours; et cette expression est exactement (66?) jusqu'à ce qu'ils soient mis en mouvement (?).

La marche des étoiles, des cieux, des objets, des choses sensibles est sur le même modèle.

VOCABULAIRE.

أَ pronom démonstratif « ceci » (np. این) : بجهت اَکه تا معلوم ببو « afin que l'on sache que... » (fol. 5 v°). برای اَی که « C'est pour ceci que... », (fol. 2 v°).

Voir ه. Cf. tate ا *i* (Bér.); guilâni اَ *a* dans اَدهات « ce village », اکور *a kour* « cette fille » (Melg.); kurde *ew* (Jaba).

آ pron. démonstr. « cela » : برای آ واق که « il le disait pour ce motif que ... » (fol. 6 r°).

Cf. tate آ *ou* « celui-là » (Bér.); talyche آی *aï*, parsi de Yezd ا.

اژرا « c'est pourquoi » : اژرا واق « C'est pourquoi il a dit ... » (fol. 2 r° et *pass.*) اژرا فی ستّة ایام واق « C'est pourquoi (Dieu) a dit : (Il créa le monde) en six jours » (fol. 5 r°).

Cf. np. زیرا(ا); kurde ژیرا *jérâ* « de là » (Jaba).

اژه که « de ceci que ... » (np. ازینکه). پیش اژه که « avant (ceci) que ... » (fol. 2 v°).

[1] Qorân, ch. II, vers. 29; trad. de Kazimirski, p. 6.

اژه کو «de cet endroit, d'ici» (expliqué par ازانجا dans une annotation interlinéaire du fol. 5 v°; c'est une erreur, il faut ازينجا; cf. le mot suivant). پس افتاب قيامت در روز جمعه اژه کو ورآسه «Donc le soleil du jugement dernier, le jour de vendredi, se lèvera de cet endroit» (fol. 2 v°).

Voir کو 1.

اژوکو «de cet endroit, de là» (opposé au précédent) : پس ناچار ديم وجبهه دره‌کو دينکوکين که ديم وجبهه ادم خدا (ms. حدا) «Donc il faut forcément placer son visage et sa face وادی کی اژوکو dans la direction d'où Dieu a tiré le visage et la face d'Adam» (c'est-à-dire la Mecque) (fol. 27 v° *ad calcem*).

Voir کو 1.

اساکه «à moins que ...» : خلاص نکامه بين اساکه درکشتی دنشينه «Il ne sera pas sauvé, à moins de s'asseoir dans l'arche (de Noé)» (fol. 51 r°, l. 6).

اشنو impératif «écoute» : احکايت اشنوکه در روايت اِهٔ که جون ادم بمی خدا شيطان يا واق که بشو وخال خو بجده بکی ونيکی «Écoute cette histoire que l'on raconte. Lorsque Adam mourut, Dieu dit à Satan : Va, et adore ton oncle (?). Il n'en fit rien» (fol. 143 v° *ad calcem*). — اشنوا «ils écoutent», 3e pers. plur. aor. (?) : توکه هوی که هرچه از مادر وپدر مردمان واستاذان اشنوا تقليد بو «Toi qui dis que tout ce que les hommes entendent de leurs père et mère, ainsi que de leurs maîtres, est une imitation ...» (fol. 61 r°, l. 16). — از مادر وپدر اشنوا «Ils entendent de la mère et du père ...» (fol. 61 r°, l. 18).

Cf. guébri *achnouften* (impér. باشنوی *beachnouvé*); mazandérâni *bechnousin* (impér. *bechnou*); kurde شنفتن (Jaba).

اکو composé de آ = این et de کو = جا «ici» : واجبی که ديم اکو دکرند وبجده کرند «Il faut qu'ils tournent le visage de ce côté-ci et se prosternent» (fol. 17 v°, l. 14).

وقتی که کلاغ اواز کره کلمه غاق ازو ظاهر ببو اواز «voix» (np. آواز) : « Lorsque le corbeau croasse, on l'entend prononcer le mot *ghâq* » (fol. 35 r°, l. 1).

اوین *âwîn* « porter, apporter » (np. آوردن). — انگشت بر اوین « lever le doigt » (fol. 61 r°, l. 18); ور اوین même signification (fol. 29 v°, l. 14, et fol. 61 v°, l. 1). — ازه کو وایاد اوین « rappeler à la mémoire de cet endroit » (glose interlinéaire ازانجا بیاد آرد qui est inexacte) (fol. 5 v°). — Prét. 3ᵉ pers. sing. اوی « il apporta ». از ظهر ادم بدر اوی « il le fit sortir du dos d'Adam » (fol. 2 v°). هیاوی « il apportait » (voir l'exemple cité *sub verbo* ه 2). — Aor. 3ᵉ pers. sing. اره : پانزده بار رکوع بکی دست وراره « Il fait le *rik'ah* quinze fois, et lève la main » (np. دست بر آرد) (fol. 19 r°, l. 14).

Aucune de ces formes ne correspond avec le paradigme kurde que l'on peut voir dans Jaba, s. v° انین.

اهین *ahîn* « venir » : جونی که از میان انبیا عیسی بینکو اهین « Comment se fait-il que Jésus doive venir au milieu des prophètes? » (fol. 38 r°, l. 12). — Prét. 3ᵉ pers. sing. اهٔ. — بیاهٔ « il vint » : چون جبرئل بیاهٔ « Lorsque vint Gabriel . . . . . » (fol. 25 r°, l. 14). — بدر اهٔ « il sortit » : وانجه از دهان ادم بدر اهٔ « Ce qui sortit de la bouche d'Adam » (fol. 19 r°, l. 7). — در اهٔ « il entra » : جبرئل در صورت انسان در اهٔ « Gabriel prit la forme humaine » (fol. 18 r°, l. 10). — Prét. 3ᵉ pers. plur. اهند، اهیند : (در) صورت بنی ادم در اهند « Ils entrèrent sous la forme humaine » (fol. 18 r°, l. 8). پس بحقیقت فرزندان ادم همه از ظهر ادم بدر اهیند « Donc en réalité les enfants d'Adam sortirent tous de son dos. . . » (fol. 28 r°, l. 18). هازن که صد هزار وبیست هزار وجهار هزار انبیا اهیند (ms. اهید) « De même qu'il est venu cent vingt-quatre mille prophètes » (fol. 54 v°, l. 9). — Aor. 3ᵉ pers. sing. اسه. لازم اسه « il est nécessaire » (fol. 27 v°, l. 12); dans la même ligne, le np. لازم آید avec le même sens. پیش ازه که بیغامبر امه بیاسه « Avant que vînt le prophète du peuple. . . » (fol. 2 v°). وبعد ازان از شکم امّ بدر هیاسه

«Et ensuite il sort du ventre de (sa) mère» (fol. 14 r°). دابة الارض بحديث رسول از أم القرى بدر اسه «La grande bête, suivant la tradition du Prophète, sortira de la Mecque» (fol. 25 r°, l. 11). وهر کسی که از شکم خو بدر آسَهْ «Et toute personne qui sortira de son ventre (d'Ève)...» (fol. 2 r°). که از طرف بیت المَقْدِس وَر آسَهْ «qui entre du côté de la maison sainte...» (fol. 2 r°; glose marginale ورایه, qu'il faut lire برآیه?). اگر یك پیغمبر دیگر بیاسه چندان که بکو اهین تب هزار وسو هزار دیگر بیاسند «S'il venait un autre prophète, comme il faut qu'il en vienne, il en viendrait 100 mille et 24 mille autres» (fol. 27 v°, l. 1).

Cf. guilâni بیرون اسه *biroun issé* «il sortira» (Melg.). Aucune analogie avec le kurde (Cf. Jaba, v° هاتن).

بازه «il prononce?» dans l'expression تکبیر بازه «il prononce le *tekbîr*» (fol. 19 r°, l. 12). Cette forme est pour وازه. Cf. *sub* واتن.

بین *bîn* «être». Le présent, le prétérit et le futur de ce verbe sont donnés par la formule suivante : هرچه ازل تا ابد بی وبو وکامه بین «Tout ce qui, depuis le commencement jusqu'à la fin, est, a été et sera» (fol. 6 r°). — Prét. 3e pers. sing. بیبو، ببو. Ces deux formes ne s'emploient pas indifféremment l'une pour l'autre; la première doit représenter l'imparfait et la seconde le passé indéfini. Ex. : وهمه اشیا قابلیت آن دارد که یك تار موی آدم ببو وبیبو «Toutes les choses ont la capacité (de ceci que) elles étaient ou ont été un seul cheveu de la tête d'Adam» (fol. 16 r°, l. 15); cette phrase, sauf les deux derniers mots, est en persan pur. — پس همه اشیا در شش روز تمام بیبو «Donc toutes les choses ont été complètes en six jours» (fol. 1 v°). Au négatif, نیبو : ودرین شش روز چون جمیع افرینش تمام به نیبو «Et comme, dans ces six jours, la totalité de la création n'était pas achevée...» (fol. 3 r°). — Aor. 1re pers. sing. بن «je suis» : عیسی در انجیل واتی که اول چیزی که از اسمان اتا سخن بی ومن ان سخن بن «Jésus a dit dans l'Évangile :

la première chose qui est venue du ciel est le Verbe, et moi je suis ce verbe» (fol. 38 r°, l. 3). 3ᵉ pers. sing. بی «il est» : چون ..... همه مکوّنات درین شش روز داخل بی «comme .... tous les êtres créés sont compris dans ces six jours» (fol. 1 v°). 3ᵉ pers. plur. بند (np. بُوَنَد). داشته بند «ils avaient eu» (fol. 4 v°). این معنیها از اشراط ساعت بند «(De sorte que) ces sens sont (plusieurs) des conditions de l'heure (dernière)» (fol. 2 v°). — Aor. auxiliaire affixe. 1ʳᵉ pers. sing. et 3ᵉ pers. plur. ن : من شهیدن «moi, je suis témoin ...» (fol. 53 v°, l. 8). منن (= np. منم) «je suis celui (qui) ...» (fol. 53 v°, l. 9). چشم خوین (ms. حوین) «(Ce) sont ses propres yeux» (fol. 5 r°). Autre affixe 3ᵉ pers. plur. ند (comme en np.) dans دیند qui doit se lire *dîend* (part. préf. دی + ند) : چرا سیصد وشصت درجه دیند وشصت دقیقه واین اقسامه مقسوم اند «Pourquoi sont-ils (les signes du zodiaque) trois cent soixante degrés et soixante minutes, et pourquoi sont-ils partagés ainsi?» (fol. 55 v°, l. 5). 3ᵉ pers. sing. ی (nombreux exemples *passim*).

Cf. kurde *bûn* (Houtum-Schindler, Chodzko, Jaba); Bâbâ Ṭâhir بۀ (XLII, XLIII); talyche *bi* (Bér., I, 36).

پرسه «il interroge» : اگر سائل ..... پرسه که «Si un questionneur demandait .....» (fol. 4 r°).

Cf. talyche *be-parseh* (Bér., 1, 38); kurde پرسین (Jaba).

*تاشین (?) «raser» (np. تراشیدن). وفرق سررا بتاشند که زینت خویشتن وناقص واکره «ils se rasent le sommet de la tête pour diminuer leur air de fête» (fol. 5 v°). Dans cette phrase, la copule و devant ناقص doit être le résultat d'une inadvertance du copiste.

La forme *tachyne* est donnée par Chodzko (kurde de Suléïmâniyé) et admise par M. F. Justi dans le dictionnaire kurde de Jaba (v° تراشین).

*تیان «pouvoir» (np. توان) : نتیان «on ne peut pas». دران

زمان بغير از صلوة جمعه كه روز خلقت ادم بو نتيان كيين « A cette époque on ne peut faire que la prière du vendredi, jour où Adam a été créé » (fol. 15 r°, l. 5).

چنبنه « il agite » (np. جنبانيدن). وانگشتها چنبنه وواژه « Et il agite ses doigts, et il dit . . . » (fol. 40 r°, l. 7).

خنان *khonân* (?) « eux-mêmes » (traduit par ايشان dans une glose interlinéaire du fol. 27 v°, l. 17) : خنان هه كلمه الهی بند « Eux-mêmes sont toute la parole de Dieu » (fol. 28 v°, l. 18). خنان در روز شنبه صيد نكيرند كه امر موسی ازن ی « Eux-mêmes (les Juifs) ne prennent pas de gibier le samedi, car tel est l'ordre de Moïse . . . » (fol. 4 v°). چون معنی ..... اذی كه خنان در روز شنبه صيد نكيرند « Puisque le sens de ..... est ceci qu'eux-mêmes, le samedi, ne chassent pas . . . » (fol. 4 v°). — A l'accusatif خنانه (cf. plus loin ه 2). چهار بار خنانه جمع بكی « Il les réunit quatre fois » (fol. 28 v°, l. 17). — Au datif (*idem*) : واكه خنانه واق كه ابد الابدين رو بخيمه ميعاد كری « Et de ce que il (le Prophète) leur a dit : A perpétuité tu tourneras ton visage vers la tente de l'époque promise . . . » (fol. 2 r°).

Cf. kurde de Soléïmâniyé خويان *khoyân* (Chodzko).

خو pronom réfléchi « soi, se, lui » : برای انك هه اشيا بـرای خوند وجزو خوند وبرای خو دركارند « . . . parce que toutes les choses sont pour lui (Adam), et une part de lui-même, et agissant pour lui. . . » (fol. 1 v°).

Cf. kurde *khou*, *khé* (Jaba); kurde de Suléïmâniyé خو *kho* (Chodzko); chignî *khu* (Tomaschek, II, 829), parsi de Yezd خه; du zend *hva*.

هيخوانه « il lit » (part. préf. هی + خوانه np. خوانَد) (fol. 44 v°, l. 20).

Kurde *khandin* (Jaba). Cf. wakhî *khán-am* (Tomaschek, II, 881); kurmandji *khoend;* ossète $\chi\bar{o}n$.

خويشتنه accus. de خويشتن « soi-même » : خويشتنه در صورة امرد باو نمود « Il (Dieu) *se* montra à lui (Moḥammed) sous la forme d'un homme imberbe » (fol. 14 r°).

*دان « donner » (np. دادن). Ce verbe est ordinairement précédé du préfixe ها. — Prét. 3ᵉ pers. sing. هادى « il a donné » : بمحمد هادى وبدير بيغمبران ندى « Il (Dieu) l'a donné (glose interlinéaire داد) à Moḥammed et non aux autres prophètes » (fol. 6 v°). سبع مثانى بتو هادى « Il t'a donné le Qorân » (fol. 25 v°, l. 1). 3ᵉ pers. plur. هادن، هادين : پس برين تقدير نتيجه أدو كه خويشتنه بتو هادين « Donc, en ce cas, le résultat de ces deux choses qui se sont données elles-mêmes à toi . . . » (fol. 25 v°, l. 3). بتو هادن même signification (fol. 25 v°, l. 5). — Aor. 3ᵉ pers. sing. دو « il donne » : خبر دو « il annonce » (fol. 54 r°, l. 15). هادو même signification : وأعضو از اب هادو وهازن كه خذا هادى (ms. تزيين) تزيين « Et il orne ce membre par l'eau (de l'ablution), de la même façon que Dieu l'a fait » (fol. 51 v°, l. 6). — Participe دا dans l'expression بخو ها دا بو « Il le lui aurait donné » (fol. 43 v°, l. 6), correspondant au persan بخود (هى) داده بود.

Cf. la conjugaison de دان en kurde de Soléïmâniyéh (Chodzko, p. 37 du tirage à part) : aor. ددم *de-dè-m*, prét. 3ᵉ pers. داى *daï*, participe passé دا ; dictionnaire de Jaba, s. v° دايِن ، دان .

دِيَر « autre » (np. ديگر). ويكى دير انك واتند « Un autre est ce qu'ils disent . . . » (fol. 4 v°). هَم دِيَر « l'un l'autre » (fol. 5 v°, np. همديگر).

ديم « visage ». ومحمد ديم در مغرب ى نماز ى كه بيت المقدس بو « Et Mohammed tourna son visage vers le couchant et fit la prière, car c'est (là) la Maison sainte » (fol. 2 r°).

Talyche ديم *dim* (Bér., I, 50); kurde *idem* (Jaba). Dialecte de Sô *dûm* (H.-Sch., p. 68), de Ssemnân *wîm*. Le mot *dîm* (zend *daema*) cité comme pehlevi (musulman) par l'Anîs el-Ochchâq (p. 39) figure dans les dictionnaires persans ; les vers de Khâqâni et d'Abdul-Wâsi' Djébéli cités dans le Ferheng-i Djéhângiri (éd. de Lukhnau,

IMPRIMERIE NATIONALE

II, 299) prouvent qu'il est entré, au moins par la poésie, dans la langue néo-persane.

دیمیاسه traduit par la glose interlinéaire می نماید « il paraît, il se montre » dans la phrase : (lisez خدای) خدی خوکه کاه بصورة ادم دیمیاسه « Tantôt lui qui est Dieu se montre sous la forme d'Adam . . . » (fol. 21 v°, l. 12).

دینکو « il faut ». Voir plus loin کو 2.

برسی « il parvint » : چون ..... برسی « lorsqu'il parvint ». (fol. 25 r°, l. 14).

ریزه 3ᵉ pers. sing. aor. « il verse, il s'écoule » : روز یوم المزید بو که ساعت در خو بو که جمعه بو ریزه « Le jour de la rétribution où s'écoulera l'heure (du jugement dernier), c'est-à-dire le vendredi » (fol. 64 r°, l. 11). اختلاف وریزه « Le différend s'écoulera » (fol. 58 v°, l. 18).

Cf. kurde-oriental بریژ (Bér.); Bâbâ Tâhir 'Uryân, XXIX.

زانان « savoir ». بینکو زانان که « il faut savoir que ..... » (fol. 29 v°, l. 14, et 55 v°, l. 5). — Impér. ..... ای ادمی بزان « Ô homme! sache que ..... » (fol. 29 r°, l. 20). — Aor. 3ᵉ pers. sing. بزانه : بزانه که جرا هکره وکرا هکره « Il sait pourquoi il (le) fait et à qui il (le) fait » (fol. 58 v°, l. 18). — Prétérit 3ᵉ pers. sing. بزانی : اژرا که ان کس کتابت ادم بخواندی وحمد خداوه بزانی « Parce que cet homme lisait l'écriture d'Adam et connaissait les louanges de Dieu » (fol. 19 r°, l. 15).

Cf. talyche *zouneh;* kurde *zanin* (Jaba).

ساتن « faire » (fol. 20 r°, l. 20) (np. ساختن). — Prét. 3ᵉ pers. sing. بساق : هریک بسه سیاهٔ وسپیدی بساق « Il composait chacun de trois noirceurs et (de trois) blancheurs » (fol. 5 v°). — Aor. 2ᵉ pers. sing. سازی (comme en persan) : موسی عم که خیمه میعاد میساق خذا خیا واق که هنکوکه خیمه بسازی « Moïse

(que le salut soit sur lui!) établissait l'arche d'alliance, (lorsque) Dieu lui dit : Il faut que tu fasses une tente » (fol. 5 v°). Dans cette dernière phrase, خیا est le datif de خو « lui »; ce mot doit être lu probablement خُیَا *khŏȝ ā.*

Cf. guilek ساتن (Bér., I, 59).

شون *chivin*(?) « aller » (np. شدن). بسر هفده بکو شون « ils doivent aller à la tête des dix-sept » (fol. 64 r°, l. 1). — Aor. 3e pers. sing. nég. نشوی : عیسی واتِ که تا من خویشتن فدا نکره ادم ببهشت نشوی « Jésus a dit : Tant que je ne me serai pas sacrifié moi-même, l'homme n'ira pas au paradis » (fol. 38 r°, l. 6).

Cf. kurde zaza شوین *choûïn* (Jaba).

کامن « lequel? » (np. کُدامین). ازمان ووقت کامن وقت وزمان بی که دره وقت ودره زمان ملک مقرّب ونبیّ مُرسَل دنیکنجه « Ce temps, quel est-il, où ni ange rapproché (de Dieu) ni prophète envoyé n'équivaudront pas (à Moḥammed)? » (fol. 24 v°, l. 6).

Cf. kurde de Soléïmâniyéh کام *kâm*, plur. کامیان *kamiân* (Chodzko); talyche کام *koum* (Bér., I, 26); kurde zaza قام (Jaba).

کامه 3e pers. sing. aor. de *کامین « désirer », servant à former le futur (comme en np. خواهد) : کامه بین « il sera ». افتاب ادم کامه بین « Le soleil sera Adam . . . » (fol. 2 r°) (glose interlinéaire خواهد بود). Au pluriel کامه بند « ils seront » (fol. 21 r°, l. 12).

Cf. zend *kam* « aimer, désirer »; np. کامیدن formé de کام.

کس « personne », کسی « une personne », au pluriel کسا « des personnes ». اگر تو اکسی که واتِ ومن عنده علم الکتاب یا اکسا که واتِ وکذلک جعلناکم امة وسطا « Si vous êtes cette personne de qui il (Dieu) a dit : Celui qui possède la science du livre (Qoran, xiii, 43), ou bien *ces* personnes de qui il a dit : De même nous avons fait de vous un peuple intermédiaire (Qoran, ii, 137), » etc. (fol. 64 v°, l. 17).

1. کو «lieu, endroit» (np. جا): — رو دره کوکرند «qu'ils tournent le visage de ce côté» (fol. 15 r°, l. 11). — Cf. اکو, اژوکو, اژەکو.

Cf. persan کو «où?»; mazandérani, guilek, *idem.*

2. کو verbe impersonnel «il faut». 1° Précédé du préfixe ب : dans بکو خواند «il faut lire» (fol. 14 v°) et بکو کین «il faut faire» (*ibid.*). 2° Précédé du préfixe د : دکو dans دکو کیتن «il faut prendre» (glose interlinéaire در باید گرفتن) : اژەکو واژخو که حجر الاسودی دکو کیتن وعهد خذارا اژەکو وایاد اوین «D'ici il faut prendre (recevoir) sa parole (d'Ali) qui est la pierre noire, et d'ici il faut se rappeler le pacte de Dieu» (fol. 5 v°). دکو کین «il faut faire» : رو در قبله که موضع جبهة ادمی دکو کین «il faut tourner son visage vers la *qibla*, qui est la place du front d'Adam» (fol. 7 r°). هفت طواف از حجر الاسود دکو کین «il faut faire sept tournées à partir de la pierre noire» (fol. 12 r°). 3° Précédé du préfixe ها : هاکو کین «il faut faire» (fol. 4 r°), expliqué par la glose interlinéaire باید کرد. 4° Forme secondaire *اِنکو, *اینکو précédée des mêmes préfixes : بنکو کین «il faut faire». هفت بار طواف بنکو کین «il faut faire sept fois la tournée» (fol. 12 r°), glose interlinéaire بباید کرد. همه انبیا وملایکەرا دیم اکو دینکو کین «Il faut que tous les prophètes et les anges tournent leur visage de ce côté» (fol. 24 v°, l. 16). دینکو کین expliqué par در می باید گرفتن «il faut prendre» (fol. 2 v°). هنکو «il faut» (fol. 5 v°) : یعنی دیم بمحمد دکریه هنکو «C'est-à-dire il faut tourner son visage vers Moḥammed». پس جمیع ایات قران درصلوة که بعدد خنان هنکو خواندن برای انی «Donc, tous les versets du Qorân qu'il faut lire dans la prière, suivant leur nombre, c'est pour cela (qu'ils ont été désignés)» (fol. 6 r°). هنکو اهین «il faut venir» (fol. 55 r°, l. 11), glose interlinéaire میباید آمدن.

کها pluriel de که «qui?» : اگر سایل سوال کره که امتقیان که زمین بارث بخنان رسه کها بند «Si un questionneur demande : Ces gens pieux qui (d'après le Qorân) doivent hériter la terre, qui sont-ils?» (fol. 36 r°, l. 1).

کین «faire» (voir les exemples cités sous کر 2). — Prétérit 3e pers. sing. کَ; se rencontre avec les préfixes : 1° بکی «il a fait»; رسول ما بحکم خدا رد بکی «Notre prophète, par l'ordre de Dieu, a refusé . . .» (fol. 2 v°). کعبه را ازن که ابرهیم بنا بکی «A la *Kaʿba*, parce qu'Abraham l'a construite . . .» (fol. 3 r°). 2° هکی «il fit» : قایم مقام وخلیفه خویشتن هکی «Il (Dieu) le (Adam) fit son lieutenant et son vicaire» (fol. 21 v°, l. 19). وقتی که باری تعالی وتقدّس تعلیم اسما بادم هکی هیچ ادمی زاد وملك مقرّب دره کو حاضر نبی «Lorsque le Créateur apprit à Adam les noms (de toute chose), ni homme ni archange n'était présent» (fol. 25 r°, l. 4). — Prét. 1re pers. sing. کین «j'ai fait» (fol. 63 r°; voir ci-dessus le second fragment). — Prét. 3e pers. pl. کیند «ils firent» : وبدل هکیند بماهی دیر «Et ils (les Juifs) le changèrent en un autre mois» (fol. 2 v°). — Nég. نکیند «ils ne firent pas» : شیاطین بجده ادم نکیند «Les démons ne se prosternèrent pas devant Adam» (fol. 18 r°, l. 6). — Imparfait میکی «il faisait» : وقتی که حضرت عزت تعلیم اسما بادم میکی «Lorsque le Très Haut enseignait les noms à Adam . . .» (fol. 17 v°, l. 21). Forme secondaire کیتی (plus-que-parfait?) «il avait fait» : از خو تعلیم کیتی «il le lui avait enseigné» (fol. 25 r°, l. 8). اثرا از یازده دکیتی «C'est pourquoi il l'avait faite (la tente) de onze (morceaux)» (fol. 5 v°). — Nég. : هر که ... از شیطان رجیم پناه نکتی بخدا «Quiconque . . . n'a pas cherché auprès de Dieu un refuge contre Satan le lapidé . . .» (fol. 17 v°, l. 10). — Autre plus-que-parfait : کیبو «il avait fait» (np. کرده بود). ودر روز جمعه که روز خلقت ادمی پانزده بار تا علّم آدم الاسماء کلّها کیبو «Et le vendredi, qui est le jour où Adam fut créé, il l'avait récité jusqu'à (la formule) : *Et il a enseigné à Adam tous les noms*» (fol. 17 v°, l. 15). — Aor. 3e pers. sing. کره, plur. کرند : این ایت دلالت بران میکره که «Ce verset fait allusion à cela que . . .» (fol. 12 v°). وهفت کوکب سیار سیر در صورة ادم کرند «Et ces sept planètes circulent dans la forme d'Adam . . .» (fol. 4 v°). Avec le préfixe د : هرکه دیم بأم القری که هستی دَنکره «Quiconque ne tourne pas son visage vers la *mère des villes* (la Mecque),

qui est l'existence » (fol. 17 v°, l. 10). Avec le préfixe ه, ﻫ : بنی ادم وقتی که نماز هکره حقیقت خو ملائکه هستند « Les hommes, quand ils font la prière, sont en réalité des anges » (fol. 18 r°, l. 8). اول کتابت خو بر وجه خذا هیکره « Il met d'abord son écriture sur la face de Dieu » (fol. 14 r°). Forme secondaire (ou étrangère ?) نکنن (np. نکنند) « ils ne font pas » (fol. 28 r°, l. 2). — Impératif کر « fais ». واتن که سجده ادم بکر وخو درین هفت کرت انکار کی « Ils dirent : Prosterne-toi devant Adam ; et lui, refusa ces sept fois » (fol. 12 v°). 3ᵉ pers. plur. کرند « qu'ils fassent » : رو دره کو کرند « qu'ils tournent leur visage de ce côté » (fol. 15 r°, l. 11).

Kurde کرین *kirin* (Jaba), *kin* au plur. de l'aor. et de l'imp. Cf. goûrâni *beker*, dialecte de Sô *bikar*. Parmi les dialectes du plateau de Pamir, le wakhî a également *tsár-am*. (Tomaschek, *Centralasiatische Studien*, II, 879).

کینه کیین formule explétive dérivée de کین « faire » et interprétée par کردن بکنند « faire ils font » dans une glose marginale : ودست وپا تا کعبین در وقت رو بکعبه کینه کیین بشورند « Ils lavent leurs mains et leurs pieds, jusqu'au poignet et à la cheville, au moment de tourner le visage vers la *Kaᶜba* » (fol. 27 v°, l. 8). Remarquer la forme بشورند pour بشویند, comme dans le persan tel qu'il est parlé actuellement ; cp. le guilek, le mazandérani et le kurde (Jaba, s. v° شوشتین).

گاردنی « il a fait tourner, devenir » traduit گردانید par une glose interlinéaire (fol. 43 v°, l. 7). هگاردنی est expliqué également میگردانید par une autre glose : وجه خو وجه خذا بننندی (?) کی خو خذا مسجود ملائکه هگاردنی « Son visage ressemble (cf. np. ماننده) à celui de Dieu ; Dieu le fit devenir *adoré des anges* » (fol. 21 v°, l. 18).

دنیکنجه « il ne contient pas, ne vaut pas » (np. نمی گنجد). Voir l'exemple cité s. v° کامی.

گیتن (ms. کیتن) « prendre » (np. گرفتن) : دکو گیتن « il faut prendre » (voir sous کو 2). — Aor. 3ᵉ pers. sing. گیره (np.

دره وقت صورة بشر گیره » En ce moment il prend la forme d'un homme ... » (fol. 12 r°). 2° pers. sing. گیری : تو هرگاه که در حساب از سبت دگیری « Toutes les fois qu'en comptant vous prendrez à partir du samedi ... » (fol. 2 v°).

Cf. kurde de Soléïmâniyéh گیرتن *guyrtyn* (Chodzko); talyche بگیهم *beguiem* « que je prenne » (Bér. I, 41); mazandérani بگتن *beguiten*.

نشین impér. « assieds-toi ». قلم بساز واهل خویشتنه دره کـو نشان وتو اکو دنشین « Fais une plume de roseau; places-y ta famille, et t'y assieds » (fol. 50 v°, l. 21). Il s'agit, dans l'exemple cité, d'une interprétation ésotérique où l'arche de Noé désigne allégoriquement la plume de roseau qui trace les lettres de la création, c'est-à-dire les deux lettres ك et ن du mot arabe كُن « sois ».

نماژ « prière » (np. نماز) : نماژکره « il fait la prière » (fol. 54 r°, l. 15).

Cf. talyche *namaj* (Bér., 1, 54).

نَوسا *nausâ* « il n'est pas parvenu » dans la phrase : وهیچ کس بغیر از خوکه محمدی بسر اصل کلام که حروف معجم بو نَوسا بو « Et personne, si ce n'est lui qui est Mohammed, n'est parvenu au principe du discours, qui est les lettres de l'alphabet » (fol. 64 r°, l. 6).

نِ 1° Négation devant le verbe au prétérit : نیکی « il n'a pas fait » (fol. 42 r°, l. 17). نیبو « Il ne fut pas » (*ibid.*, l. 18). 2° « il n'est pas » (np. نیست) : شك نِ « Il n'y a pas de doute » (fol. 4 v°).

1. ه pronom démonstratif « celui-ci, ceci » (cf. اَ). دره روز « en ce jour » (fol. 4 v°). بره بو که « c'est pour ce motif que ... » (fol. 6 v° et *passim*). در روز قیامت همه اهل بهشت بره خلقت بمانه « Au jour de la résurrection, tous les gens du paradis garderont cette apparence » (fol. 2 r°).

2. ه affixe, marque de l'accusatif et du datif, comme را en persan. — Accusatif : ادمه خذا انسان خوانـدی « C'est Adam que Dieu appelait l'*homme* (dans un passage du Qorân) » (fol. 26 r°, l. 7). أروزه اختیار بکی « il a choisi ce jour . . . » (fol. 50 v°, l. 6). شیطان ادمه از جنت بدرکرد « Satan a expulsé l'homme du paradis » (fol. 17 v°, l. 20); dans cette phrase le verbe بدرکرد est purement persan. جبرائل قرانه ازلوح محفوظ بخواندی وبرسول هیاوی « Gabriel lisait le Qorân sur la Table bien gardée et l'apportait au Prophète » (fol. 25 r°, l. 7). — Datif : انسانه سیصد وشصت پاره استخوان « A l'homme est (c'est-à-dire l'homme a) trois cent soixante os » (fol. 40 r°, l. 1). — خذا « Dieu » fait خذاوه au datif : خذاوه سجده بکین « se prosterner devant Dieu » (fol. 7 r°). وبخلافت سجده نکین شیطان خذاوه سجده کره « Qu'au contraire du manque d'adoration de la part du diable, il se prosterne devant Dieu » (fol. 27 v° *ad calcem*).

En mazandérani, ه est la marque du datif (Bér., I, 79); en guilek, ه ou ا sert pour le datif et l'accusatif (Bér., I, 59); en talyche, un *i* bref remplit le même office (Bér., I, 29); en kurde kurmandji, on trouve également un و ou un ی (Bér., I, 143).

بجنه 3ᵉ pers. sing. aor. « il fait marcher (?) » : وقرینهٔ دیر کـه هازن که عصا بر حجر بجنه قلم را بر بحر دوات وسیاهی بجنه « Une autre réflexion, c'est que, de même qu'il fait marcher le bâton sur la pierre, il fait aller la plume sur la mer de l'encrier et de l'écriture » (fol. 77 v°, l. 2).

Cf. kurde چوین « aller, marcher » (Jaba).

هرانیند « ils font devenir » : گاهی ماهی را بخلاف امر الله حلال هرانیند « Malgré la défense de Dieu, ils rendaient parfois licite un mois prohibé » (fol. 2 v°). Ce mot étant écrit هزانیند à la ligne suivante, ce n'est peut-être qu'une forme du verbe زانان « savoir » qu. v. La phrase citée signifierait alors « ils reconnaissent, regardent comme licite, » etc.

هازن « même, la même chose » : هازن بوکه « C'était la même

chose que . . . » (fol. 3 r°). وبوقت هازن بموافقت خو « Dans le même moment, d'accord avec lui . . . » (fol. 15 r°, l. 2). دره وقت هازن هنكو كين « En ce moment il faut faire la même chose . . . » (fol. 15 r°, l. 3). در شنبه وجمعه وروز هفتم هازن كينند يا نه « Le samedi, le vendredi, le septième jour, ont-ils fait la même chose, ou non? » (fol. 2 v°). هازن كه « de même que » (fol. 18 r°, l. 12).

هوی « tu dis » (glose interlinéaire ميگوي) : اگر سايل سوال كره كه سبب چه بو هفت روز وهفت شو تو هوی « Si quelqu'un demande : Pour quelle cause dis-tu sept jours et sept nuits ? » (fol. 6 v°). ای آكسی كه هوی « Ô cette personne qui dit (litt. : que tu dis) . . . » (fol. 53 v°, l. 8). Cf. également l'exemple cité sous le mot اشنوا. هويند « ils disent ». اژرا هويند كه عمر دنيى واشيا هفت هزار سال بو « Il (Dieu : *plur. majest.*) le dit parce que la vie du monde et (la durée) des choses est de sept mille ans » (fol. 63 v°, l. 18). هيوا « ils disent ». كه يهود هيوا كه خدا دركاری در شنبه « Car les Juifs disent que Dieu ne travaille pas le samedi » (fol. 2 v°).

Cf. kurde گوتيين (Jaba). Les dialectes du Pamir nous donnent en wakhi *djóy-am* et en sariqolî *khūy-am*, qui indiquent bien le passage du son *g* à l'aspiration *h*, comme dans l'exemple présent : هوی = گوي (Tomaschek, II, 886).

ى « un » : هيتن « quelqu'un » (np. يكتن). اگر هيتن واژه « si quelqu'un dit . . . » (fol. 38 r°, l. 13). هيشو « une nuit ». رسول واژ كه هيشو كه سجده عرش خدا كبره « Le prophète a dit : Une nuit où il se prosternera devant le trône de Dieu . . . » (fol. 14 v°). ى شنبه « dimanche » (np. يكشنبه). چون ابتداء خلقت اژ روز ى شنبه بو « Du moment que le commencement de la création a eu lieu le dimanche . . . » (fol. 2 v°).

Guilâni *i* اى (Melg.); talyche et mazandérani *i* (Bér.). La même forme existe dans le wakhî, le sariqolî et le yaghnôbi (Tomaschek, II, 819); aucun dialecte n'a l'aspiration initiale. Cf. pârsi de Yezd يه.

هيويننذ « ils voient » (np. (مى بينند) : در وجه هديير هيويننذ « ils regardent le visage les uns des autres » (fol. 63 v°, l. 1).

Cf. kurmandji *dibînim*, zaza *wién'a*, afghan *wŏ wînah* (impér.), wakhî *wînam*, sariqolî *wéinam*; du zend *vaenâmi* (Tomaschek, II, 857). Bâbâ Tâhir 'Uryân, XXIV, وينى.

واتن « dire » : پنج بار بانك نماز در روزى واتن سنتى « C'est une coutume (du Prophète) de dire cinq fois l'appel à la prière dans un jour » (fol. 29 v°, l. 11). — Prét. 3ᵉ pers. sing. واتْ « il a dit » : خذا واتْ « Dieu a dit : . . . » (fol. 1 v° et *passim*). ان كه رسول واتْ كه افتاب از طرف مغرب وراسه « Ceci que le Prophète a dit, que le soleil se lèverait à l'occident . . . . . » (fol. 2 v°). — Nég. نواتْ « il n'a pas dit » (fol. 3 r°). — 3ᵉ pers. plur. واتن « ils dirent ». واتن كه سجده ادم بكر « Ils dirent : Prosterne-toi devant Adam » (fol. 12 v°). — Aoriste 3ᵉ pers. sing. واژه « il dit » : اگر سائل واژه « Si un questionneur dit. . . » (fol. 2 v°). اگر هيتن واژه كه پس در جمعه خذا جه خلقت كى « Si une personne dit : Donc, le vendredi, qu'est-ce que Dieu a créé? » (fol. 2 v°). — Participe passé واته « dit ». وخذا واته بو كه خو كامه اهين « Et Dieu avait dit qu'il viendrait » (fol. 53 v°, l. 14).

Cf. kurde وتن (Jaba). Dialecte de Ssemnân *bàt* (Schindler, p. 540) « il a dit », *nâbâtum* « je n'aurais pas dit » (*ibid.*, p. 541); talyche واتو *votou* « parler » (Bér., I, 44).

وَن « à ceci, à cet . . . » (glose interlinéaire بان = بآن). ومقابل وَن كعبه كامه بين « Et il sera égal à cette *Ka'ba* » (fol. 14 v°).

وينه « il voit » (np. بيند) (fol. 63 v°, l. 4). — Impératif بوين « vois » (np. ببين). تو بوين كه « Toi, vois que . . . . . » (fol. 16 v°, l. 11). (Voir plus haut هيويننذ).

Cf. Bâbâ Tâhir 'Uryân, III et *passim*; et la conjugaison du kurde دينن (Jaba, s. h. v.).

HISTOIRE

DES

GUERRES D'ʿAMDA ṢYON,

ROI D'ÉTHIOPIE,

TRADUITE DE L'ÉTHIOPIEN,

PAR

M. JULES PERRUCHON.

ʿAmda Ṣyon, roi d'Éthiopie, connu aussi sous le nom de Gabra Masqal, régna trente ans, de 1312 à 1342, d'après la chronologie de Bruce[1], et de 1314 à 1344, d'après celle donnée par M. Wright dans son *Catalogue des manuscrits éthiopiens du British Museum*[2], dont les dates ont été adoptées par M. Dillmann[3] et qui me paraît aussi la plus exacte. Il était fils et successeur de Wedem-Raʿad (1299-1314) et petit-fils de Yekuno ʾAmlak[4], de la dy-

[1] *Voyage aux sources du Nil*, traduction Castéra, Londres, 1791, t. IV, p. 11.

[2] *Catalogue of the ethiopic manuscripts in the British Museum, aquired since the year 1847*, London, 1877.

[3] *Ueber die Regierung insbesondere die Kirchenordnung des Königs Zar'a Jacob*, Berlin, 1884, p. 2.

[4] René Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, Paris, Imprimerie nationale, 1882, p. 99 (extrait du *Journal asiatique*).

nastie dite *Salomonienne*, qui, en 1270, recouvra le trône de ses pères par suite d'un arrangement conclu par le célèbre Abouna Takla Hâyemanôt avec le prince régnant de la famille des Zagué, qui s'était emparée du pouvoir environ 350 ans auparavant.

L'histoire d'ᶜAmda Ṣyon se divise en deux périodes bien distinctes; celle de ses faiblesses et celle de sa gloire. Les débuts de son règne ne furent pas, en effet, des plus édifiants; on trouve dans les chroniques éthiopiennes qu'il prit peu de temps après son avènement la concubine de son père et qu'il abusa même d'une ou deux de ses sœurs, ce qui lui attira l'excommunication d'Abba Anorewos (Honorius). ᶜAmda Ṣyon, irrité de cette sentence, fit frapper cruellement à coups de verges Abba Anorewos, puis persécuta les moines du couvent de Dabra Libanos et les exila dans diverses provinces de l'Éthiopie, à la suite d'un incendie qu'il les soupçonnait d'avoir allumé et qui avait presque consumé la ville entière de Tégulat, sa capitale[1].

M. René Basset a publié, en 1881, dans le *Journal asiatique*, la chronique éthiopienne relative à cette partie de la vie d'ᶜAmda Ṣyon, mais le manuscrit nº 142 de la Bibliothèque nationale qui lui en a fourni le texte ne contenant pas l'histoire des guerres de ce roi, il s'est borné à en faire un résumé d'après les écrivains chrétiens et musulmans[2]. La seule rela-

[1] René Basset, *op. cit.*, p. 99 et 100, et Bruce, *op. cit.*, t. IV, p. 12-13.

[2] René Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, Paris, Imprimerie nationale, 1882, p. 235, note 8.

tion détaillée que l'on en connaisse se trouve dans le *Voyage de Bruce aux sources du Nil*, dans lequel le célèbre voyageur a donné une traduction des *Chroniques d'Abyssinie;* mais, ainsi que le fait remarquer M. Dillmann, son travail est en général très libre et très sommaire, plein de faits qui lui sont personnels et non sans erreurs et inexactitudes [1].

On peut donc dire que la traduction complète et exacte de cette histoire n'existe pas; quant au texte lui-même, il n'a pas, que je sache, encore été publié.

Le texte de la présente chronique éthiopienne est tiré du manuscrit oriental nº 861 du British Museum, inscrit dans le catalogue de M. Wright sous

[1] «Nach diesen Quellen hat J. Bruce im 2ten Band seines Reise-«werks seinen Entwurf der Geschichte Abessiniens geschrieben; «indessen ist diese Bearbeitung sehr frei und summarisch, voll von «eigenen Zuthaten und nicht ohne viele Ungenauigkeiten und Mis-«verständnisse.» (Dillmann, *Ueber die Regierung des Königs Zar'a Jacob*, p. 2.) Henry Salt, qui visita l'Abyssinie environ cinquante ans après Bruce, apprécie en ces termes le travail de ce dernier : «La relation que Bruce a donnée des conquêtes d'ʿAmda Ṣion, qui sont un des points les plus importants de l'histoire d'Abyssinie, est fort confuse, ce qui doit être attribué au peu de connaissance qu'on avait de la géographie du pays. Supposant que Zeyla était une île, cet auteur s'est imaginé qu'il y avait deux villes du même nom, et il a placé celle qui a été prise par ʿAmda Ṣion à 7 degrés au sud de l'autre. Il a aussi poussé la marche des armées infiniment au delà du point où elles sont parvenues et qui est la ville ancienne et moderne de Zeyla, ville située sur une péninsule (le principal objet de la guerre était d'ouvrir une communication avec la côte de la mer).» (Salt, *Voyage en Abyssinie*, traduction Henry, Paris, 1816, t. II, p. 271.)

le n° 392, qui est un abrégé d'histoire et renferme, outre les annales des rois d'Abyssinie, des notions sur l'histoire des Juifs et l'histoire romaine, ainsi que les dates des principaux événements depuis la création du monde jusqu'à Mahomet. C'est une copie faite en 1851 d'une compilation de divers écrits réunis en 1784, dans la première année du règne d'Yasu III; mais les parties qui composent ce recueil ont été rédigées à des dates différentes et la chronique relatant les guerres d'ʿAmda Ṣyon est assurément l'un des documents historiques les plus anciens de l'Abyssinie. J'avais pensé tout d'abord à la faire remonter aux dernières années du règne de ce prince, pour lequel l'auteur forme des vœux à la fin de son récit; mais la mention des noms de Théodore et de Claudius[1] (page 41), paraissant se rapporter à deux rois qui vécurent le premier au xve siècle et le second au xvie siècle, m'oblige à abandonner cette opinion et j'en arrive à conclure, avec M. le professeur Dillmann, qu'elle est de beaucoup postérieure, quoique certains passages aient été empruntés à une chronique plus ancienne[2]. Je ne crois pas cependant qu'elle soit d'une date aussi récente que le xvie siècle, comme le pense ce savant professeur, car rien ne prouve qu'il s'y agisse de Claudius, qui régna de 1540 à 1559, et il se peut très bien qu'elle ait été composée sous le règne

[1] Théodore Ier régna de 1411 à 1414 et Claudius de 1540 à 1559.

[2] Dillmann, *Ueber die Regierung des Königs Zar'a Jacob*, p. 6.

de Zar'a Ya-eqôb (1434-1468), comme le suppose Bruce[1].

Quoi qu'il en soit, elle est écrite en gheʿez très pur, dans un style agréable et coulant, je dirai même brillant, relevé par des images et des comparaisons tirées pour la plupart de l'Ancien ou du Nouveau Testament. L'auteur, qui est un ecclésiastique, ne s'est pas borné à une simple énumération de faits, comme cela a lieu dans d'autres écrits du même genre que j'ai eu l'occasion de voir[2]; il a donné à son histoire la forme d'une narration qu'il a embellie pour l'édification du lecteur. Quelques morceaux sont très pathétiques; je citerai entre autres le discours du roi ʿAmda Ṣyon à ses guerriers et la prière de la reine à la vue des dangers que va courir son seigneur. En un mot, c'est une œuvre littéraire, propre à donner une idée de ce que peuvent les Éthiopiens dans ce genre, et si les événements qui y sont rapportés sont parfois exagérés et doivent être réduits dans de notables proportions, ils n'en ont pas moins existé.

A l'époque où régnait ʿAmda Ṣyon, les musulmans ou Maures qui s'étaient établis, grâce à la faiblesse de ses prédécesseurs, à l'est et au sud de l'Éthiopie, y avaient des possessions importantes, parmi lesquelles le royaume de Zeyla, formé de sept

[1] *Voyage aux sources du Nil*, traduction Castéra, Londres, 1791, t. IV, p. 90.

[2] Notamment les chroniques de Zar'a Yaʿeqob, de Bâʿeda Mâryâm et celle publiée par M. Basset.

régions : l'Aoufat ou Ifat, le Dawaro, l'Arababni, le Hadya, Charkha, Bali et Dara, et ceux d'Adal et de Mara. D'abord tributaires des rois d'Abyssinie, ils avaient acquis peu à peu une grande puissance et s'étaient rendus à peu près indépendants.

Un de ses messagers ayant été assassiné dans la province d'Ifat, ʿAmda Ṣyon, auquel la puissance des musulmans inspirait des inquiétudes et qui cherchait à reprendre le commerce maritime dont ils s'étaient rendus maîtres, envahit leur pays, brûla plusieurs villes et vainquit Haqq-ed-Din, roi d'Ifat, dont il tua le frère Darâder. La paix fut demandée par les musulmans et leur fut accordée, mais à condition que Haqq-ed-Din serait remplacé par son frère Ṣabr-ed-Din[1].

C'est à ce moment que commence la chronique éthiopienne. Après une courte invocation à la Trinité, comme c'est l'habitude des historiens de ce pays, l'auteur nous met au courant des menées du nouveau roi des Infidèles (c'est ainsi qu'il appelle le roi des musulmans), qui voulait, disait-il, asservir l'Éthiopie et tenait des propos outrageants pour le roi ʿAmda Ṣyon et la reine. ʿAmda Ṣyon, instruit de ces projets, rappelle à Ṣabr-ed-Din les circonstances qui ont amené la défaite de son frère et la mort de Darâder, et le menace du même sort s'il persiste dans sa résolution. Ṣabr-ed-Din répond par de nouvelles insolences et défie ʿAmda Ṣyon de

[1] Ces deux paragraphes sont tirés de l'ouvrage de M. Basset (*Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 235, note 86).

venir l'attaquer. Alors commence une série de combats, qui se terminent toujours à l'avantage du roi d'Éthiopie.

J'aurais été heureux de pouvoir donner la situation géographique de toutes les localités qui sont mentionnées dans cette histoire; malheureusement la géographie de l'Abyssinie et des pays voisins ne m'est pas très connue, et, d'un autre côté, la plupart de ces localités sont probablement aujourd'hui disparues[1]. J'ai ajouté à ma traduction toutes les notes que j'ai pu recueillir et qui m'ont paru propres à apporter quelque éclaircissement au texte. Elles ont été prises, pour la plus grande partie, dans les relations de voyage de Bruce et de Salt, et surtout dans l'excellent travail de M. René Basset que j'ai déjà eu l'occasion de citer plusieurs fois.

Quant à ma traduction elle-même, je me suis attaché à la faire aussi correcte et aussi précise que possible. J'aurais voulu pouvoir lui conserver la physionomie de l'original et tous mes efforts ont tendu vers ce but; cependant j'ai dû parfois y renoncer, à cause de la difficulté de rendre certaines tournures ou expressions. Je prie mon savant et excellent professeur, M. J. Halévy, de vouloir bien agréer mes plus sincères remerciements pour le précieux secours qu'il m'a si obligeamment prêté dans cette circonstance.

J'ai placé au bas du texte, dans chaque page, les

[1] Bruce, *Voyage aux sources du Nil*, traduction Castéra, Londres, 1791, t. IV, p. 57.

variantes du manuscrit éthiopien n° 143 de la Bibliothèque nationale, qui contient aussi l'histoire d'ʿAmda Ṣyôn, et j'ai noté dans ma traduction les différences que présente celle que le P. d'Almeida a faite de la même chronique dans son manuscrit conservé au British Museum[1].

Enfin, j'ai terminé ce travail par un index des noms propres et géographiques contenus dans la chronique. S'il m'est échappé quelque faute ou quelque erreur dans l'une ou l'autre de ces parties, malgré tout le soin que j'y ai apporté, je prie qu'on veuille bien me les pardonner.

[1] Ms. n° 9861, *Historia de Ethiopia a alta ou Abassia, imperio do Abexim cujo rey vulgarmente he chamado Preste Joam, etc.*, pelo Padre Manoel de Almeida, da Compahia de Jesus, natural de Viscu. Le P. d'Almeida arriva en Abyssinie vers 1623.

CHRONIQUE D'ʿAMDA ṢYÔN.

(Fol. 39) ንጽሕፍ ፡ በረድኤተ ፡ እግዚእነ ፡ ኢየሱስ ፡ ክርስቶስ ፡ ኃይለ ፡[1] ወመዊዓ ፡[2] ዘገብረ ፡ እግዚአብሔር ፡ በእደዊሁ ፡ ለዓምደ ፡ ጽዮን ፡ ንጉሠ ፡ ኢትዮጵያ ። ወስመ ፡ መንግሥቱ ፡ ገብረ ፡ መስቀል ። በ፲ወ፰ ፡ ዓመተ ፡[3] መንግሥቱ ፡ እምዘ ንግሠ ። ወዓመተ ፡ ምሕረትሂ ፡ ፳፻ ፡ ፲ወ፮ ።[4] ንጽሕፍኬ ፡ ዘንተ ፡ መጽሐፈ ፡ እንዘ ፡ ንትአመን ፡ አበ ፡ ረዳኢ ፡[5] ወወልደ ፡ ናዘዜ ፡ ወመንፈሰ ፡ ቅዱሰ ፡ መራሔ ፡ እንዘ ፡ ንኃሥሥ ፡ ረድኤተ ፡ እምቅድስት ፡ ሥላሴ ። በከመ ፡ ይቤ ፡ ያዕቆብ ፡ ሐዋርያ ፡ እመበ ፡ ዘኃጥአ ፡ ለጥበብ ፡ ለይሰአል ፡ ኀበ ፡ እግዚአብሔር ፡ ወሀቢ ፡[6] ዘይሁብ ፡ ለኵሉ ፡ በስፉሕ ፡ ወኢይትኤየር ።[7] ንሕነኒ ፡ ንሕሥሥ ፡[8] ረድኤተ ፡ እምኀበ ፡ አብ ፡ ወወልድ ፡ ወመንፈስ ፡ ቅዱስ ፡ ከመ ፡ ይርድአነ ፡ ለዓለመ ፡ ዓለም ፡ አ ። Introduction.

ወሰሚዖ ፡ ንጉሠ ፡ ኢትዮጵያ ፡ ስሙ ፡ ዓምደ ፡ ጽዮን ፡ ከመ ፡ ዓለዎ ፡[9] ንጉሠ ፡ ዕልዋን ፡ ዕቡይ ፡ ወመምዕላይ ፡ ዘአዕበየ ፡ ርእሶ ፡ ከመ ፡ ዲያብሎስ ፡ ዘተመክሐ ፡ ላዕለ ፡[10] ፈጣሪሁ ። ወይቤ ፡ እከውን ፡ Projets de Sabradin.

[1] ኃይለ ፡ ወመንከረ ፡ — [2] መዊአ ፡ ግሩመ ፡ — [3] በ፲ወ፰ዓመተ ፡ — [4] ፳፻፲ወ፯ ፡ — [5] ረዳኤ ፡ — [6] ለይስአል ፡ ኀበ ፡ ወሀቢ ፡ እግዚአብሔር ፡ — [7] ወኢይትዔየር ፡ — [8] ንኀሥሥ ፡ — [9] ወሰሚዖ ፡ ዓምደ ፡ ጽዮን ፡ ንጉሠ ፡ ኢትዮጵያ ፡ ከመ ፡ ዐለዎ ፡ — [10] ላእለ ፡ et toujours ainsi dans la suite.

ከመ ፡ ልሁል ፡ ወከማሁ ፡ አዕበየ ፡ ርእሶ ፡ ንጉሠ ፡
ዕልዋን ፡ ዘስሙ ፡ ሰብረዲን ። ወተመክሐ ፡ ላዕ
ለ ፡ እግዚኡ ፡ ዓምደ ፡ ጽዮን ። ወይቤ ፡ እከውን ፡
ንጉሠ ፡ ላዕለ ፡ ኵሉ ፡ ምድረ ፡ ኢትዮጵያ ፡ ወእ
ምለከሙ ፡[1] ለክርስቲያን ፡ በከመ ፡ ሕግየ ፡ ወአመ
ዘብር ፡ አብያተ ፡ ክርስቲያን ።[2] ወዘንተ ፡ ብሂሎ ፡
ተንሥአ ፡ ወሐረ ፡ ወበጽሐ ፡[3] ኀበ ፡ ምድረ ፡ ክር
ስቲያን ፡ ወቀተሎሙ ፡[4] ለክርስቲያን ። ወእለ ፡
ተርፉ ፡ ጼወወ ፡ ዕደ ፡ ወአንስተ ፡ ወአግብኦሙ ፡
ውስተ ፡ ሕጉ ። ወእምድኅረዝ ፡ ይቤ ፡ እሰይም ፡
መኳንንተ ፡ ላዕለ ፡ በሐውርተ ፡ ኢትዮጵያ ፡ በ
ከመ ፡ ይሰይም ፡[5] ንጉሠ ፡ ጽዮን ፡ ወሤመ ፡ መሳ
ፍንተ ፡ ወመኳንንተ ፡ ላዕለ ፡ ደሞት ፡ ፲ ፡ መስ
ፍን ፡ ወላዕለ ፡ ዓረብ ፡ ፲ ፡ መስፍን ፡ ወላዕለ ፡ ሐ
ጌ ፡[6] ፲ ፡ መስፍን ፡ ወላዕለ ፡ አላማሌ ፡ ፲ ፡ መስ
ፍን ፡ ወላዕለ ፡ ፈጠጋር ፡ ፲ ፡ መስፍን ፡ ወላዕለ ፡
እንደገብጠን ፡ ፲ ፡ መስፍን ፡ ወላዕለ ፡ ሺሜ ፡ ፲
መስፍን ፡ ወላዕለ ፡ ሙገር ፡ ፲ ፡ መስፍን ፡ ወላዕ
ለ ፡ ግራርያ[7] ፡ ፲መስፍን ፡ ወላዕለ ፡ ጸላልሽ ፡
፲መስፍን ፡ ወላዕለ ፡ ከተታ ፡ ፲መስፍን ፡ ወላዕለ ፡
ወግደ ፡ ፲መስፍን ፡ ወላዕለ ፡ ሰርማት ፡ ፲መስፍ
ን ፡ ወላዕለ ፡ ክልዓት ፡[8] ፲መስፍን ፡ ወላዕለ ፡ ጽ

[1] ወእመልከሙ ፡ — [2] አብያተ ፡ ክርስቲያናት ፡ — [3] በ
ዕሐ ፡ — [4] በዕሐ ፡ ሀገረ ፡ ክርስቲያን ፡ ወአውዓየ ፡ ቤተ ፡ ክ
ርስቲያን ፡ ወቀተሎሙ ፡ — [5] ይሠየም ፡ — [6] ወጌ ፡ —
[7] ግርራርያ ፡ — [8] ክልአት ፡

ጋሕ ፡[1] ፩መስፍን ፡ (fol. 40) ወላዕለ ፡ ተጕለት ፡ ፩መስፍን ፡ ወላዕለ ፡ ምድረ ፡ ዜጋ ፡ ፩መስፍን ፡ ወላዕለ ፡ መንዝሕል ፡[2] ፩መስፍን ፡ ወላዕለ ፡ እምሐራ ፡ ጸሐፈላም ፡ ፩ሐፃኒ ፡ ሠገራት ፡[3] ፩ወማዕከለ ፡ እንጎት ፡ ፩ጸሐፈላም ፡[4] ዘቅዳ ፡ ፩ ፡ ወማዕከለ ፡ ባሕር ፡[5] ፩ወመኰንን ፡[6] እንዳርታ ፡ ፩ቤገምድር ፡[7] ፩ ፡ ወነጋሢ ፡[8] ጕጃም ፡ ፩ ፡ ወኢሀደገ ፡[9] ኀበ ፡ ዘኢሜመ ፡ ውስተ ፡ ኵሉ ፡ ምድረ ፡ ኢትዮጵያ ፡ ኀበ ፡ ዘኢይከልዕ ፡[10] በጺሐ ። እስመ ፡ እይከል ፡ እግር ፡ ይኩን ፡ ርእሰ ። ወምድር ፡ ሰማየ ፡ ወግብር ፡ ሊቀ ። ውእቱሂ ፡ ዕልው ፡ ወልደ ፡ አፍአት ፡[11] ወዘርአ ፡ ቃግስት ፡[12] ወወልደ ፡ ነኪር ፡ ዘእምሥርው ፡ ሰይጣን ። ሀለየ ፡[13] መንበረ ፡ ዳዊት ፡ ወይቤ ፡ አኔ ፡[14] እነግሥ ፡ በጽዮን ። ወቦአ ፡ ትዕቢት ፡ ውስተ ፡ ልቡ ፡ ከመ ፡ ዲያብሎስ ፡ አቡሁ ፡ ወይቤ ፡ እሬሲ ፡ አብያተ ፡ ክርስቲያን ፡[15] ምስጋደ ፡ ለተንባላት ። ወለንጉሠ ፡ ክርስቲያን ፡ አግብአ ፡ ውስተ ፡ ሕግየ ፡ ምስለ ፡ ሕዝብየ ፡[16] ወእሰይሞ ፡ ከመ ፡ ፩ እመኳንንት ። ወለእመሰ ፡ አበየ ፡[17] ገቢዓ ፡[18] ው

[1] ጽሕጋ ፡ — [2] መንዝሕ ፡ — [3] ሐፃአ ፡ ሰገራት ፡ — [4] ማዕከለ ፡ እንጎት(?)፩ጸሐፌላም ፡ — [5] ወማእከለ ፡ ተዋዘት ፡ ማእከለ ፡ ባሕር ፡ — [6] ወማእከለ ፡ መኰንን ፡ — [7] ቤገ ፡ ምድር ፡ — [8] ነጋሜ ፡ — [9] ኢኅደገ ፡ — [10] ኅበ ፡ ዘኢይክል ፡ — [11] አፍዖት ፡ — [12] ቃግሥት ፡ — [13] ሐለየ ፡ — [14] አኔ ፡ supprimé. — [15] ክርስቲያናት ፡ — [16] ሕዝቡ ፡ — [17] ዓበየ ፡ — [18] ገቢአ ፡

ስቱ ፡ ሐግየ ፡ እሜጥዎ ፡ ለኖሎቱ ፡ እንስሳ ፡ እለ ፡
ይቤልዎሙ ፡ ወርጅሐ ፡ ከመ ፡ ይረስይዎ ፡ ኖላ
ዌ ፡ አግማል ። ወለንግሥትሂ ፡[1] ዠርን ፡ መንግሣ
ሃ ፡[2] ብእሲተ ፡ ንጉሥ ፡ እገብራ ፡ ለማኅረፅ ፡[3] ወ
መርዓዴሂ ፡ ሀገረ ፡ መንግሥቱ ፡ እሬሲ ፡ ሀገረ ፡ ዚ
አየ ፡ ወእተክል ፡ ህየ ፡ ተክለ ፡ ጫት ።[4] እስመ ፡
ለውእቱ ፡ ተክል ፡ ያፈቅርዎ ፡ ተንባላት ። ወጋዳ
ሂ ፡ ዘአውጽአ ፡[5] ለንጉሥ ። ወወሀበ ፡[6] ለሠራዊ
ት ፡[7] ከመ ፡ ይትቃተሉ ፡ ሎቱ ፡ እንዘ ፡ ይትሜሰ
ል ፡ ዕልው ፡ ገብር ፡ ከመ ፡ እግዚኡ ፡ ከንቶ ፡ ሀለ
Menaces d'Amda Ṣyôn ; il rappelle sa victoire sur Ḥaqqadin.
የ ፡[8] ወከንቶ ፡ ነበበ ።[9] ወሰበ ፡ ሰምዓ ፡ ንጉሥ ፡
ተዕይርቶ ፡ ለውእቱ ፡ ዓላዊ ፡[10] ተምዓ ፡ ዓቢየ ፡[11]
ወአንገስገሰ ፡ በመዓት ። ወለአከ ፡ ኀቤሁ ፡ እንዘ ፡
ይብል ፡ ዝንቱ ፡ ነገር ፡ ዘእሰምዕ ፡ በእንቲአከ ፡ እ
ሙንኑ ፡ አው ፡ አልቦ ፡ አውአይከኑ ፡[12] ቤቱ ፡ ክር
ስቲያኑ ፡ ለእግዚአብሔር ፡ ወቀተልከሙ ፡[13] ለክር
ስቲያን ፡ ወእለ ፡ ተርፉሂ ፡ ጼወውከ ፡ ወአግባዕከ
ሙ ፡[14] ውስተ ፡ ሐግከ ፡ ዘኢክነ ፡ ከመ ፡ ሐገ ፡ ክር
ስቶስ ፡ አላ ፡ ከመ ፡ ሐገ ፡ ዲያብሎስ ፡ አቡከ ፡ ኢተ
አምርኑ ፡ ኪያየ ፡ ዘገበርኩ ፡ ቀዲሙ ፡ ሰበ ፡ ነሥአ ፡

[1] አግማል ፡ ለንግሥትሂ ፡ — [2] ዠርን ፡ ሞንግሳ ፡ እሬሰያ ፡ ለማሕረፅ ፡ — [3] ዠርን ፡ ሞንግሳ ፡ እሬሰያ ፡ ላማሕረፅ ፡ — [4] ጨት ፡ — [5] ዘአውፅአ ፡ — [6] ወሀበ ፡ — [7] ለሠራዊቱ ፡ — [8] ሐለየ ፡ — [9] ወነበበ ፡ ክንቶ ፡ — [10] አላዊ ፡ — [11] ዐቢየ ፡ — [12] አውዓይከኑ ፡ — [13] ቀተልክሙአ ፡ — [14] አባእክሙ ፡

እኁከ ፡ ሐቀዲን ፡ ፩ገብረ ፡ ንዑሰ ፡ ዘስሙ ፡ ትዕይንቶይ ፡ ወበእንተዝ ፡ ተንሣእኩ ፡[1] ምስለ ፡ ሠራዊትየ ፡ ወኃደግምዎሙ ፡[2] ለሠራዊትየ ፡ በሀገረ ፡ ሽጕራ ፡[3] ወበጻእኩ ፡[4] እነ ፡ በ፪ዕለት እምዘተንሣእኩ ፡ እምሀገርየ ፡ ወበዕኩ ፡[5] ውስተ ፡ ሀገርከ ፡ በ፺ እፍራስ ። ወቀተልክዎሙ ፡ ለሕዝበ ፡ ተንባላት ፡ በኃይለ ፡ እግዚአብሔር ፡ እምላኪየ ፡ ፈጣሬ ፡ ሰማያት ፡ ወምድር ፡ ወእምድኅረዝ ፡ በጽሑ ፡[6] ሠራዊትየ ፡ ወእመዝበርዋ ፡ ለአባይ ፡[7] እንተ ፡ ስማ ፡ ኢፋት ። ወነሣእኩ ፡ እምኔሃ ፡ ወርቀ ፡ ወብሩረ ፡ ወአልባሰ ፡ ቀጠንት ፡[8] ዘአልበ ፡ ኍልቍ ፡[9] ብርትሰ ፡ ወሐፂን ፡ ወአረር ፡[10] ከመ ፡ ዕብን ፡[11] ውእቱ ። ወእምድኅረዝ ፡ ፈነውክዎሙ ፡ ለሰራዊትየ ፡[12] ውስተ ፡ ኵሉ ፡ ምድረ ፡ ተንባላት ፡ እለ ፡ ይሰመይ ፡ ኩልጎረ ፡[13] ወግዳየ ፡ ኩበት ፡ ወፈድሴ ፡ ቀድሴ ፡ ወሀርጋየ ፡ ወብቈልዘር ። ወውስተ ፡ ኵሉ ፡ ምድረ ፡ ሽዋ ። ወፀብዕዎሙ ፡ ወቀተልዎሙ ፡ በአፈ ፡ ሐፂን ። ወአውአዩ ፡[14] አሕጕረ ፡ ዓበይተ ፡ ወጽኑዓተ ፡[15] ወማኅረኩ ፡ እንስሳ ፡ ወፄወዉ ፡[16] ሰብአ ፡ ዘአልበ ፡ መስፈርት ። ወሰምዑ ፡ ሕዝበ ፡

[1] ተንሣእኩአ ፡ — [2] ኀደግዎሙ ፡ — [3] ሸጕራ ፡ — [4] በጻሕኩ ፡ — [5] ወበፃሕኩ ፡ ኀበ ፡ ሀገርከ ፡ — [6] በፅሑ ፡ — [7] ወአመዝበርከዋ ፡ ለዓባይ ፡ — [8] ቀጠንት ፡ ወዕንቈ ፡ ክቡረ ፡ ዘአልበ ፡ — [9] ኍልቈ ፡ — [10] ዓረር ፡ — [11] እብን ፡ — [12] ለሠራዊትየ ፡ — [13] ይሰመያ ፡ ኵልኈረ ፡ (?) — [14] አውዓዩ ፡ አህጕረ ፡ — [15] ጽኑአተ ፡ — [16] ፄወዉ ፡

ተንባላት ፡ ወሰብአ ፡ ገበል ፡ ዘውእቶሙ ፡ ኖሎት ፡
እንስሳ ፡ ከመ ፡ ፈነውክሞሙ ፡ ለሠራዊትያ ፡[1] ካል
እ ፡ ሀገረ ፡ ወከመ ፡ ሀለውኩ ፡ ባሕቲትየ ፡ ምስለ ፡
ንዑሳን ፡ ሠራዊት ፡ እለ ፡ ኢየአምሩ ፡ ፀብአ ። ወ
መጽኡ ፡ ይፀብኡኒ ፡[2] እምወሰነ ፡ ፍንጻቴ ፡[3] እስ
ከ ፡ ወሰነ ፡ በቈል ፡ ዘር ፡[4] እለ ፡ ይብልዎሙ ፡ ወር
ጅሕ ፡ ወገበል ፡ ጽኑዓን ፡ ጥቀ ፡ በውስተ ፡ ፀብዕ ፡
ወቀትል ። ወእምወሰነ ፡ ባሕር ፡ ዘሐዋሽ ፡[5] እስ
ከ ፡ ዘብር ፡ ተንባላት ፡ ወምድረ ፡ ክርስቲያንኒ ፡ ተ
ሐኰላት ፡ ወምድረ ፡ ዝጋ ፡ ወመንዝህ ፡[6] እለ ፡
ኵሎሙ ፡ ሀቢሮሙ ፡[7] ሮዱኒ ፡ ወአገቱኒ ። ወአነ
ኒ ፡[8] ሞዕክዎሙ ፡[9] በኃይለ ፡ ኢያሱስ ፡ ክርስቶስ ፡
ወለእግዚአሙኒ ፡ ወልደ ፡ እሁከ ፡[10] ዘስሙ ፡ ደራ
ድር ፡ ሎቱኒ ፡[11] ቀተልክዎ ፡ ለከሂ ፡ ከማሁ ፡ እሬስ
የከ ፡[12] ወእነጽሐከ ፡ እመንበርከ ፡ ወአጠፍአከ ፡[13]
እምድር ፡ በረድኤተ ፡ እግዚአብሔር ፡ (fol. 41) ወ
ለእመ ፡ ቀተልከ ፡ ክርስቲያነ ፡ ፲ ፡ አነኒ ፡ እቀትለ
ከ ፡[14] እምኔከ ፡ ፲፻ ፡ ተ ፡[15] ወለእመ ፡ ቀተልከ ፡
፻ ፡ አነኒ ፡ እቀትል ፡ እምኔከ ፡ ፼ ፡ ወአዕላፈ ፡ በኃ
Réponse de Sabradin. ይለ ፡ እግዚአብሔር ። ወዘንተ ፡ ሰሚዖ ፡ እምላዕ

[1] ለሰራዊትየ ፡ — [2] ይዕብዑኒ ፡ — [3] ፍንጸቴ ፡ — [4] ብቈል ፡ ዘር ፡ — [5] ባሕረ ፡ ሐዋሽ ፡ — [6] መንዝኅ ፡ — [7] ኀቢሮሙ ፡ — [8] አነሂ ፡ ወ supprimé. — [9] ሞዕክዎሙ ፡ ወቀተልክዎሙ ፡ በኃይለ ፡ እግዚእየ ፡ ኢየሱስ ፡ — [10] እኁከ ፡ — [11] ሎቱኒ ፡ supprimé. — [12] ለከሂ ፡ እሬስየከ ፡ ከማሁ ፡ — [13] አጠፍዓከ ፡ — [14] እቀትል ፡ — [15] ተ supprimé.

ከ ፡[1] ንጉሥ ፡ ውእቱ ፡ ርጉም ፡ ወዓማፂ ፡[2] ወል
ዱ ፡ ለሰይጣን ፡ ፀሩ ፡ ለጽድቅ ፡ ዘይትቃረን ፡ ሃይ
ማኖተ ፡ ክርስቶስ ፡ ወርጉቅ ፡ እምእግዚአብሔር ፡
ወሊሉይ ፡ እምስብሐተ ፡ ወልድ ፡ ወፍሉጥ ፡ እም
ትርሲተ ፡ መንፈስ ፡ ቅዱስ ። ለአከ ፡ ኀበ ፡ ንጉሥ ፡
እንዘ ፡ ይብል ። ኢይመጽእአ ፡[3] ኀቤከ ፡[4] ወኢይ
ቀውምአ ፡[5] ቅድሜከ ፡ አ ። ወሰበ ፡ ትመጽእአ ፡[6]
ኀቤየ ፡ አ ፡ ኢይፈርህአ ፡ እስመ ፡ ብየ ፡ አ ፡[7] ሠራ
ዊትአ ፡[8] እለ ፡ ይበዝኁ ፡ እምሠራዊትከአ ፡[9] እ
ለ ፡ ይትቃተሉ ፡ በሰይፍ ፡ ወበመጥባሕት ፡ በአፍ
ራስ ፡ ወበቅስት ፡ በወልታ ፡ ወበሾኖት ፡ ወበድም
ቡስ ፡ ዘውእቱ ፡ በትረ ፡ ሐፂን ፡ ወአርማሐ ፡ ሐ
ፅ ።[10] ለእመሰ ፡ ፈቀድከ ፡ ትምጻእ ፡ ኀቤየ ፡ ነአ ፡[11]
እንተ ፡ ርኂብ ፡ ፍኖት ። ወእመአከ ፡ እመጽእ ፡[12]
ወእፀብአከ ። ወዘንተ ፡ ብሂሎ ፡ አስተጋብአ ፡ ኵ
ሎ ፡ ሠራዊቶ ፡ ተንባላት ፡ ወኃረየ ፡ እምውስቴቶ
ሙ ፡[13] ጠቢባነ ፡ ወማእምራነ ፡ አከሰ ፡ ጠቢባን ፡ ወ
ማእምራን ፡ አላ ፡ አብዳን ፡ ወስሑታን ፡ ወመስሕ
ታን ፡ ጎንላንሂ ፡ ወማጎንላን ፡ እሙንቱ ፡ እለ ፡

Préparatifs de guerre. Sabradin consulte ses devins.

[1] እምላእካነ ፡ — [2] አማፂ ፡ — [3] አ ፡ supprimé. — [4] ኀቤከአ ፡ — [5] አ ፡ supprimé. — [6] አ ፡ supprimé. — [7] ብዙኃ ፡ — [8] አ ፡ supprimé. — [9] እምሰራዊትከ ፡ — [10] በሰይፍ ፡ ወበሾኖት ፡ ወበመጥባሕት ፡ በአፍራስ ፡ ወበቀስት ፡ በወልታ ፡ ወበድምቡስ ፡ ዘውእቱ ፡ በትረ ፡ ሐፂን ፡ ወአርማኃ ፡ ዕፅ ፡ — [11] ነዓ ፡ — [12] አነ ፡ እመጽእ ፡ — [13] እምኔሆሙ ።

ይትሜረዩ ፡ በረምል ፡ ዘውእቱ ፡ ፆታ ፡[1] ወእለ ፡ ያሰግሉ ፡[2] በፀሐይ ፡ ወወርሀ ፡[3] ወበከዋክብት ፡ ሰማይ ፡ እለ ፡ ይብሉ ፡[4] ንሕነ ፡ ረዓይት ፡[5] ከከብ ፡ ወእለ ፡ ይጠበቡ ፡ ለእኩይ ፡[6] ወይብሉ ፡ ጠቢባን ፡ ንሕነ ። አከሰ ፡ ጥበበ ፡ እግዚአብሔር ፡ አላ ፡ ጥበበ ፡ ሰብእ ፡ ዘይሠዓር ፡ ወየሐልፍ ።[7] በከመ ፡ ይቤ ፡ ጳውሎስ ። እስመ ፡ እግዚአብሔር ፡ አዕበደ ፡ ለዘበበዝ ፡ ዓለም ።[8] ንግባዕኬ ፡[9] መንገለ ፡ ነገር ፡ ዘቀዳሚ ። ወሐተቶሙ ፡ ውእቱ ፡ ዓማፂ ፡ ለአሙንቱ ፡ መሰግላን ፡ እንዘ ፡ ይብል ፡ እስኩኬ ፡ አይድዑኒ ፡[10] ንዕርግኑ ፡ ከመ ፡ ንትቃተሎ ፡ ለንጉሠ ፡ ክርስቲያን ፡ ወትንሥአ ፡ ፩ ፡ እምውስቴቶሙ ፡[11] ነ

Aventure d'Amano, roi du Hadya.

ቢየ ፡ ጽልመት ፡ ከመ ፡ በለዓም ፡ ዘአስሐቶ ፡ ቀዳሚ ፡ ለንጉሠ ፡ ሐድያ ፡ ዘስሙ ፡ አመኖ ፡[12] ወይቤሎ ፡ ኢትሑር ፡ ኀበ ፡ ንጉሠ ፡ ጽዮን ፡ ወኢትሀበ ፡ ጋዳ ። ወሰበ ፡ ይመጽእ ፡ ኀቤከ ፡ ኢትፍርሆ ፡ እስመ ፡ ይገብዕ ፡[13] ውስተ ፡ እዴከ ፡ ወአንተ ፡ ቃሐልቆ ፡ ምስለ ፡ ሠራዊቱ ። ወሰሚዖ ፡ ነገሮ ፡ ለውእቱ ፡ ሐሳዊ ፡ ነቢይ ፡ ካልዑ ፡[14] ለበርከላ ፡[15] ዘአስሐቶ ፡ ለምናሴ ፡ ወአስተዋደዮ ፡ ለኢሳይያስ ፡ ወአውደቆ ፡ ለሙሴ ፡[16] እምፍኖት ፡ ርትዕት ፡ ወተስእ

[1] ሆግ ፡ — [2] ያሠግሉ ፡ — [3] ወወርኅ ፡ — [4] ይብሉ manque. — [5] ረአይት ፡ — [6] በእኩይ ፡ — [7] የኃልፍ ፡ — [8] አዕበደ ፡ ለጥበበ ፡ ዝዓለም ፡ — [9] ንግባእኬ ፡ — [10] አይድዑኒ ፡ — [11] ፩እምውስቴቶሙ ፡ — [12] አመኖ ፡ — [13] እንዘ ፡ ይገብእ ፡ — [14] ካልኡ ፡ — [15] ለበርኬላ ፡ — [16] ለምናሴ ፡

ለ ፡[1] እመንግሥቱ ፡ ወወሰድዎ ፡ ባቢሎን ፡ በዜዋ ፡ ወተወድየ ፡ ውስተ ፡ ቤተ ፡ ሞቅሕ ። ወከማሁ ፡ አመኖሂ ፡ ንጉሥ ፡[2] ሐድየ ፡ ሰሚዖ ፡ ምክሮ ፡ ለውእቱ ፡ ሐሳዊ ፡ ዓላዊ ፡ ንጉሥ ፡ ዘጽዮን ።[3] ንጉሥሂ ፡ ዓምደ ፡ ጽዮን ፡ ኃያል ፡ ከመ ፡ ሰምሶን ፡ ወመስተቃትል ፡ ከመ ፡ ዳዊት ፡ መዋዒ ፡ በውስተ ፡ ፀብዕ ፡ ወአልበ ፡ ዘይመውዖ ፡[4] ተንሥአ ፡ በመዓት ፡ ወሖረ ፡ ኀበ ፡ ምድረ ፡ ሐድያ ፡ ወቀተሎሙ ፡ ለሰብአ ፡ ውእቱ ፡ ብሔር ፡ በአፈ ፡ ሐፂን ፡ ወአጥፍዎሙ ፡[5] ወለእለ ፡ ተርፉ ፡ ዔወውዎሙ ፡[6] ምስለ ፡ ንጉሦሙ ፡ ለዓቢዮሙ ፡ ወለንዑሶሙ ፡[7] ለዕድ ፡ ወለአንስት ፡ ለአዕሩግ ፡ ወለሕፃናት ፡[8] ወአዕተዎሙ ፡[9] ውስተ ፡ ሀገረ ፡ መንግሥቱ ። ወእሜሃ ፡ ተኃጥአ ፡ ውእቱ ፡ ነቢየ ፡ ሐሰት ፡ ወጐየ ፡ ውስተ ፡ ምድረ ፡ ኢፉት ፡ ወነበረ ፡ በህየ ፡[10] እንዘ ፡ ይሜሕር ፡[11] ሐሰተ ። አከሰ ፡ ውእቱ ፡ ባሕቲቱ ፡ ሐሳዌ ፡[12] ውእቱ ፡ ዘእንበሌሁ ፡ አላ ፡ ኵሎሙ ፡ ሕዝበ ፡ ተንባላት ፡ ሐሳውያን ፡ እሙንቱ ፡ እለ ፡ ኢየአምኑ ፡ በወልደ ፡ እግዚአብሔር ፡ በከመ ፡ ይቤ ፡ ሐዋርያ ፡ ወመኑ ፡ ውእቱ ፡ ሐሳዊ ፡[13] ዘእንበለ ፡ ዘይክህድ ፡ በአ

1 ወተሥዕረ ፡ — 2 ንጉሠ ፡ — 3 ዓላዌ ፡ ንጉሠ ፡ ጽዮን ፡ — 4 ዘይመውኦ ፡ — 5 ወአጥፍኦሙ ፡ — 6 ዔወዎሙ ፡ — 7 ለንዑሶሙ ፡ ወለዓቢዮሙ ፡ — 8 ወሕፃናት ፡ — 9 አእተዎሙ ፡ ኀበ ፡ ሀገረ ፡ — 10 ነበረ ፡ ህየ ፡ — 11 ይሜህር ፡ — 12 ሐሳዊ ፡ ዘእንበሌሁ ፡ — 13 ወመኑ ፡ ውእቱ ፡ ሐሳዊ ፡ ces trois mots manquent.

ብ ፡ ወወልድ ፡ ወበመንፈስ ፡[1] ቅዱስ ። ወሰበ ፡ ሐ
ቶቶ ፡ ሰብረዲን ፡ ንጉሠ ፡ ዕልዋን ፡ አይድዮ ፡ እን
ዘ ፡ ይብል ፡ ናሁ ፡ ተፈጸመ ፡ መንግሥቶሙ ፡ ለክር
ስቲያን ። ወተውህበ ፡ ለነ ። እስመ ፡ አንተ ፡ ትን
ግሥ ፡ በጽዮን ፡ ዕርግ ፡ ወተቃተሎ ፡ ለንጉሠ ፡ ክ
ርስቲያን ፡ ወችመውአ ፡ ወተመልከ ፡ ምስለ ፡ ሕዝ
ቡ ። ወከመሁ ፡ ይቤሉ ፡ ኵሎሙ ፡ መሠግላን ፡[2]
ወሰሚዖ ፡ ነገሮሙ ፡ ውእቱ ፡ ዓላዊ ፡ ንጉሥ ፡ ለአ
ከ ፡ ኀበ ፡ ኵሎሙ ፡ ምድረ ፡ ተንባላት ፡ ወአስተጋ
ብአ ፡ ሠራዊተ ፡ ወረሰዮሙ ፡ ፫ ፡ ክፍለ ፡ ፩ክፍ
ለ ፡[3] ከመ ፡ ይሑሩ ፡ ምድረ ፡ አንጎት ። ወለሊሁ
ሰ ፡ ተደለወ ፡ ለፀብዕ ፡ ከመ ፡ ይሑር ፡ ወይዕርግ ፡
ምድረ ፡ ሸዋ ፡ (fol. 42) ኀበ ፡ ሀሎ ፡ ንጉሥ ፡ ገብረ ፡
ገብር ፡ ኀበ ፡ ሊቀ ፡ ሊቃውንት ፡ ዘነበ ፡ ክልብ ፡ ኀ
በ ፡ ርእሱ ፡[4] አንበሳ ፡ ተአሚኖ ፡ በነገር ፡ ዘኢይከ
ውኖ ፡ ከመ ፡ ሐልቀ ፡[5] መንግሥቶሙ ፡ ለክርስቲ
ያን ። ንሕነሰ ፡ ሰማዕነ ፡ ወአእመርነ ፡ እምቅዱሳ
ት ፡ መጻሕፍት ፡ ንነግር ፡ እሙነ ፡ ዘኢኮነ ፡ እወ ፡
ወአልበ ፡ ከመ ፡ መንግሥቶሙ ፡ ለተንባላት ፡ ኅዳ
ጥ ፡ ውእቱ ፡ ፲፻ ፡ ዓመት ፡ ዘይሠዓር ፡[6] በዕድሜ
ሁ ። መንግሥተ ፡ ክርስቲያንሰ ፡ ትነብር ፡ ወትቀ
ውም ፡ እስከ ፡ ዳግም ፡ ምጽአቱ ፡ ወልደ ፡ እግዚ

[1] በ supprimé. — [2] መሰግላን ፡ — [3] ፩ክፍል ፡ ይሑሩ ፡ ምድረ ፡ አምሐራ ፡ ወ፩ክፍል ፡ ይሑሩ ፡ ምድረ ፡ አንጎ ት ፡ ለሊሁሰ ፡ — [4] ርእሰ ፡ — [5] ኃልቀ ፡ — [6] ፲፻ዘይ ሠዓር ፡

እግዚአብሔር ፡ በከመ ፡ ዜነዉ ፡ መጻሕፍት ፡ ቅዱሳት ፡[1] ወፈድፋደሰ ፡ ትንብር ፡ መንግሥተ ፡ ኢትዮጵያ ፡ እስከ ፡ ምጽአተ ፡ ክርስቶስ ፡ ዘበእንቲአሃ ፡ ተነበየ ፡ ዳዊት ፡ ወይቤ ፡ ኢትዮጵያ ፡ ታበጽሕ ፡[2] እደዊሃ ፡ ኀበ ፡ እግዚአብሔር ፡ ልዑካነ ፡ ንጉሥሰ ፡ እለ ፡ ፈነዎሙ ፡ ኀበ ፡ ውእቱ ፡ ዓላዊ ፡ ተመይጡ ፡ ኀቤሆሙ ፡[3] ወነገርዎ ፡ ለንጉሥ ፡ ኵሎ ፡ ዘይቤ ፡ ውእቱ ፡ ከሀዲ ፡ ወአላዊሃ ፡ ለጽድቅ ። ወሰሚዖ ፡ ንጉሥ ፡ ትዕይርቶ ፡ ለውእቱ ፡ ዓማፂ ፡[4] ጸውአሙ ፡ ለሊቃናተ ፡ ሐራሁ ፡ ሸዋ ፡ ረዓድ ፡ የንዝአ ፡ አይገባ ፡ አንጎተይ ፡[5] ወትዕይንተይ ፡ ሐግተ ፡ ጐነይ ፡[6] ወአምላክ ፡ ጽናሕ ፡ አውራ ፡[7] መንዝል ፡ ወየአክል ፡ ጋዳ ፡ ወሊቀ ፡ አፍራስ ፡ ዘየማን ፡ ድግና ፡ ወዘፀጋም ፡ ውድምዓላ ፡ ወይቤሎሙ ፡ ተደለው ፡ ለፀብዕ ። ወአውጽአ ፡[8] ንጉሥ ፡[9] እመዛግብቲሁ ፡ ወርቀ ፡ ወብሩረ ፡ ወአልባሰ ፡ ክቡረ ፡ ዘየሐይድ ፡[10] ፡ ዓይነ ፡ ወአሰርገዎሙ ፡ ለሰራዊቱ ፡ እምዓቢይ ፡ እስከ ፡ ንዑስ ። ወእሰመ ፡[11] በመዋዕሊሁ ፡ ወርቅ ፡ ወብሩር ፡ ኮነ ፡ ከመ ፡ ዕብን ፡[12] ወአልባስ ፡ ቀጠንት ፡[13] ከመ ፡ ቈጽል ፡[14] ወሣዕር ፡ ውእቱ ። ወእምድኅረ ፡ አሰርገዎሙ ፡ ፈነዎሙ ፡ ኀበ ፡ ፀብ

'Amda Ṣyôn rassemble ses guerriers.

[1] ቅዱሳት ፡ መጻሕፍት ፡ — [2] ታበፅሕ ፡ — [3] ኀቤሁ ፡ — [4] አማፂ ፡ ጸውዖሙ ፡ — [5] አንጎተይ ፡ — [6] ጐነይ ፡ — [7] ወአውሬ ፡ — [8] አውፅአ ፡ — [9] ንጉሥ ፡ ሶቤሃ ፡ — [10] ዘየኀይድ ፡ — [11] ወ manque. — [12] እብን ፡ — [13] ቀጠንትሂ ፡ — [14] ቈፅል ፡

ዕ ፡[1] ይጽብዕዎ ፡ ለውእቱ ፡ ዓማፂ ፡ ሰብረዲን ።
እመ ፡ ፳ወ፬ ፡ ለየካቲት ። ወይቤሎሙ ፡ የሀብከ
ሙ ፡ እግዚአብሔር ፡[2] ኃይለ ፡ ወመዊዓ ፡ ወይርዳ
ዕክሙ ።[3] ወተአዚዘሙ ፡ ኀበ ፡[4] ንጉሥ ፡ ሖሩ ፡
በፍሥሐ ፡ ወበጽሑ ፡[5] በ፳ዕለት ፡ ውስተ ፡ ሀገሩ ፡
ለውእቱ ፡ ዓላዊ ፡ ኀዳን ፡[6] እምነ ፡ ሠራዊት ፡ እለ ፡
ይብልዎሙ ፡[7] ተኰላ ። መብዝህቶሙሰ ፡[8] ኢበ
Premier combat. ጽሑ ፡[9] እስመ ፡ መዓብስ ፡[10] ወኅዳጠን ፡[11] ወፀዋ
ግ ፡ ፍኖቱ ፡ ዘኢኮነ ፡[12] መጽያሕት ። ወእለ ፡ በጽ
ሑ ፡[13] ኅዳጠን ፡ እምነ ፡ ሠራዊት ፡ ረከብዎ ፡ ተደ
ሊዎ ፡ ለፀብዕ ፡ ወተቃተሉ ፡ ምስሌሁ ፡ ወአውጽ
እዎ ፡[14] እምታዕካሁ ። ወነትዓ ፡ እምቅድሜሆሙ ፡
ወሞዕዎ ፡ በኃይለ ፡ እግዚአብሔር ፡ ወእምድኅረ
ዝ ፡ በጽሑ ፡[15] ኵሎሙ ፡ ሠራዊተ ፡ ንጉሥ ፡[16] ወ
Défaite et fuite de Sabradin. አመዝበሩ ፡ ሀገረ ፡ መንግሥቱ ፡ ለአላዊ ፡ ወቀተ
ሉ ፡ እምሠራዊቱ ፡ ብዙኀ ፡[17] ዘአልቦ ፡ ኍልቍ ፡
ውእቱሰ ፡ ጐየ ፡ እምኔሆሙ ፡ ወዴገንዎ ፡ እስከ ፡
የአርብ ፡[18] ፀሐይ ፡ ወእምሠጠሙ ፡[19] እንተ ፡ ካል

[1] ኀበ ፡ ፀብዕ ፡ manquent. — [2] እግዚአብሔር ፡ የሀብክሙ ፡ — [3] ወይርዳዕክሙ ፡ በኵሉ ፡ ኀበ ፡ ሖርክሙ ፡ — [4] እምኀበ ፡ — [5] በዕሑ ፡ — [6] ኅዳጠን ፡ — [7] ዘይብልዎሙ ፡ — [8] ወመብዝኅቶሙሰ ፡ — [9] ኢበዕሑ ፡ — [10] መብዕስ ፡ — [11] ወኅዳጠን ፡ manque. — [12] ወኢኮነ ፡ — [13] ወእለሰ ፡ በዕሑ ፡ — [14] አውዕእዎ ፡ — [15] መጽኡ ፡ — [16] ንጉሥ ፡ ኵሎሙ ፡ — [17] ብዙኃ ፡ — [18] የዓርብ ፡ — [19] እምሰጠሙ ፡

ዕ ፡[1] ፍኖት ። ወአኀሠሮ ፡ እግዚአብሔር ፡ እምከ
ብሩ ፡ በከመ ፡ ይቤ ፡ መጽሐፍ ፡ እግዚአብሔር ፡ የ
ሐሥሮሙ ፡[2] ለዕቡያን ፡ ወለእለ ፡ ይቴሐቱ ፡[3] ይ
ሑቦሙ ፡[4] ክብረ ። ወተንሥኡ ፡ ሠራዊተ ፡[5] ን
ጉሥ ፡ ወበኡ ፡ ውስተ ፡ ትዕይንት ፡ ዘዓላዊ ።[6] ወ
በርበሩ ፡ መዛግብተ ፡ ቤቱ ፡ ወነሥኡ ፡ ወርቀ ፡ ወ
ብሩረ ፡ ወአልባሰ ፡ ቀጠንት ፡ ወዕንቈ ፡ ክቡረ ፡ ዘ
አልበ ፡ ኍልቈ ። ወቀተለ ፡[7] ዕደ ፡ ወአንስተ ፡ አ
ዕሩገ ፡ ወሕፃናተ ፡ ወረከቡ ፡ አብድንቲሆሙ ፡ ለቅ
ቱላን ፡ ከመ ፡ ሣዕር ፡ ውስተ ፡ መርህበ ፡ ሀገር ፡ ወ
ዘተርፈ ፡ ጼወዉ ፡ ወኢያትረፉ ፡ ምንተኒ ፡ ዘእንበ
ለ ፡ ዘጐየ ፡ ምስሌሁ ፡ ለውእቱ ፡ ዓማፂ ፡ ወእምዝ ፡
ኃጥኡ ፡ ኅበ ፡ ይትአየኑ ፡[8] እምብዝኃ ፡ ፂዓተ ፡ ጼ
ናሆሙ ፡[9] ለቅቱላን ። ወሖሩ ፡ ውስተ ፡ ካልዕ ፡[10]
ሀገር ፡ ወተአየኑ ፡[11] ውስቴቱ ። ወለዓኩ ፡[12] ኅበ ፡
ንጉሥ ፡ እንዘ ፡ ይብሉ ፡ ብስራትከ ፡ እንጒሥ ። እ
ስመ ፡ ሞዕናሁ ፡[13] ለፀርከ ፡ አ ፡ ዘተአበየአ ፡ ላዕለ ፡[14]
መንግሥትከአ ፡[15] ወለሠራዊትከአ ፡[16] ቀተልናሆ
ሙ ፡ ወለእለ ፡ ተርፉ ፡ ጼወውኖሙ ፡ ለአንስቲያ
ሁ ፡ ወዕቍባቲሁ ፡[17] ጼወውኖን ፡ ወኢያትረፍነ

[1] ካልእት ፡ — [2] የኀሥሮሙ ፡ — [3] ይቴሕቱ ፡ ርእሶሙ ፡ — [4] ይሁቦሙ ፡ — [5] ወተመይጡ ፡ ሰራዊተ ፡ — [6] ትዕይንቱ ፡ ለዓላዊ ፡ — [7] ቀተሉ ፡ — [8] ይትዓየኑ ፡ — [9] ጺአተ ፡ ጼናሆሙ ፡ — [10] ካልእ ፡ — [11] ተዓየኑ ፡ — [12] ለአኩ ፡ — [13] ሞእናሁ ፡ — [14] ዘተዓበየ ፡ ለእለ ፡ — [15] አ supprimé. — [16] ወለሠራዊቱሰ ፡ — [17] ለአንስቲያሁሰ ፡ ወለዕቍባቲሁኒ ፡

Dépit d'Amda Syôn lorsqu'il apprend la fuite de Sabradin.

ኢ ፡[1] ምንትኒአ ፡[2] ዘእንበለ ፡ ዘጕየአ ።[3] ወመዘግብተ ፡ ቤቱኒ ፡ በርበርኒአ ፡[4] ወርቀ ፡ ወብሩረ ፡ ወአልባሰ ፡ ቀጠንተ ። ወዕንቈ ፡ ክቡረ ። ንዋየ ፡ ብርትሰ ፡ ወሐፂን ፡ ወአረር ፡[5] ወማኅው ፡ አልቦ ፡ ዘይክል ፡ ኈልቆቶሙ ፡[6] ወዘንተ ፡ ኵሎ ፡ ወሀብኒ ፡ ለሽጕራአ ፡[7] ወለዘብርአ ፡[8] ወለምድረ ፡ ዝጋ ፡[9] በእምጣኒ ፡ ይክሉ ፡ ፀዊረ ።[10] ውእቱሰ ፡ አምሰጠኒ ፡[11] ተኀህሊዎ ፡[12] እንተ ፡ ካልዕ ፡[13] ፍኖተ ። ወሰሚዖ ፡ ንጉሥ ፡ ከመ ፡ አምሠጠ ፡[14] ውእቱ ፡ ከሀዲ ፡ (fol. 43) ዓላዊ ፡[15] ወዓማፂ ፡ ተንሥአ ፡ ወቦአ ፡ ውስተ ፡ ደብተራ ፡ መርጡል ፡ ኀበ ፡ ታቦት ። ወአኃዘ ፡ አቅርንተ ፡ ምሥዋዕ ፡ ወአስተምሐረ ፡[16] ኀበ ፡ ኢየሱስ ፡ ክርስቶስ ፡ እንዘ ፡ ይብል ፡ ስምዓኒ ፡ ስዕለተ ፡[17] ልብየ ፡ ወኢትክልአኒ ፡ ጸሎተ ፡ ከናፍርየ ፡ ወኢትዕፁ ፡ አናቅጽ ፡[18] ምሕረትከ ፡ በእንተ ፡ ኃጢአትየ ። ወፈኑ ፡ ሊተ ፡ መልአከ ፡ ኄረ ፡ ይኩንኒ ፡ መርሐ ፡ ፍኖትየ ፡[19] ከመ ፡ እዴግኖ ፡ ለፀርየ ፡ ዘተአበየ ፡[20] ላዕለ ፡[21] አባግዕ(ከ) ፡[22] ወላዕለ ፡[23] ስ

[1] ካልእ ፡ — [2] ምንተኒአ manque. — [3] አ supprimé. — [4] አ supprimé. — [5] ዓረር ፡ — [6] ኆልቆቶሙ ፡ — [7] ለሽጕራ ፡ — [8] ወለዘብርአ ፡ — [9] ዝጋአ ፡ — [10] ፀዊረአ ፡ — [11] ኒ supprimé. — [12] ተኃሕሊዎአ ፡ — [13] ካልእት ፡ — [14] አምሰጠ ፡ — [15] ዓላዊ ፡ ከሐዲ ፡ — [16] አሰተምሀረ ፡ — [17] ስእለተ ፡ — [18] አንቀጸ ፡ — [19] ለፍኖትየ ፡ — [20] ዘተዓበየ ፡ — [21] ለእለ ፡ — [22] አባግዓ ፡ መርዔትከ ፡ — [23] ላእለ ፡

ምከ ፡ ቅዱስ ፡ ወዘንተ ፡ ብሂሎ ፡ ወሀበ ፡ መባዔ ፡[1]
ለቤተ ፡ እግዚአብሔር ፡ ወአልባሰ ፡ ዲባጋት ፡ ለታ
ቦት ፡ ወወጽአ ፡[2] አፍአ ፡ ወፈነወ ፡ ካልዓነ ፡[3] ሠ
ራዊቶ ፡ እለ ፡ ይብልዎሙ ፡ ዳሞት ፡ ወሰቀልት ፡ ወ
ጎንደር ፡ ወሐድያ ፡ ሰብአ ፡ አፍራስ ፡ ወእግር ፡ ጽ
ኑአን ፡ ወምሑራን ፡[4] ፀብዕ ፡ ወኃያላን ፡ ዘአልበ ፡
ዘይመስሎሙ ፡ በውስተ ፡ ፀብዕ ፡ ወቀትል ፡ ወሊቆ
ሙ ፡ ጸጋ ፡ ክርስቶስ ፡ ቤገምድር ፡[5] ፈነወ ፡ ብሔ
ረ ፡ ክሐድያን ፡[6] ይፅብዑ ፡ እለ ፡ ይትሜሰሉ ፡ ከመ ፡
አይሁድ ፡ ስቃልያን ፡ ዘውእቶሙ ፡ ሰሜን ፡ ወወገራ ፡
ወጸለምት ፡ ወፀገዴ ፡[7] ትካትስ ፡ ክርስቲያን ፡ እ
ሙንቱ ፡ ይእዜሰ ፡[8] ክህዱ ፡ ክርስቶስሃ ፡ ከመ ፡ አ
ይሁድ ፡ ስቃልያን ፡ ወበእንተዝ ፡ ፈነወ ፡ ከመ ፡ ያ
ጥፍዖሙ ፡[9] ወያመዝብርዎሙ ፡ ቀኒዖ ፡ ለሕገ ፡ ክ
ርስቶስ ። ወካልአነሂ ፡[10] መኳንንተ ፡ ቀንጸልባሃ ፡[11]
ወሥዩመ ፡[12] ዋግሃ ፡ ወሥዩመ ፡[13] ዳኅናሃ ፡[14] ወ
ሥዩመ ፡ ሰሐርትሃ ፡[15] ወክብብሃ ፡ ማዕከለ ፡[16] ተዋዘ
ትሃ ፡ ወማዕከለ ፡[17] ፡ ባሕርሃ ፡ ፈነወ ፡ ይፅብዕዎ ፡
ለ፩ ፡ ዓላዊ ፡ ዘስሙ ፡ ንድኃን ፡ ወንጉሥ ፡ ላዕሌ
ሁ ፡[18] ተንሥአ ፡ ምስለ ፡ ሠራዊቱ ፡[19] እለ ፡ ሀለዉ ፡

Révolte de Bégamder; envoi de troupes.

[1] መባአ ፡ — [2] ወወፅአ ፡ — [3] ካልአነ ፡ ሠራዊተ ፡ — [4] ምሁራን ፡ — [5] ቤጋ ፡ ምድር ፡ — [6] ከሀድያን ፡ — [7] ጸገዴ ፡ — [8] ወይእዜሰ ፡ — [9] ያጥፍዕዎሙ ፡ — [10] ካልአንሂ ፡ — [11] ቅንደልባሃ ፡ — [12] ስዩመ ፡ — [13] ስዩመ ፡ — [14] ዳኅንሃ ፡ — [15] ሳሐርትሂ ፡ — [16] ማእከለ ፡ — [17] ማእከላ ፡ — [18] ለእሌሁ ፡ — [19] ሠራዊት ፡

IMPRIMERIE NATIONALE.

'Amda Ṣyôn se rend avec ses troupes dans le Dawaro, dont le gouverneur lui est hostile.

ምስሌሁ ። እመ ፡ ሰዱሱ ፡ ለመጋቢት ፡ ወሖረ ፡ የማናየ ፡ ፍኖተ ፡ ወበጽሐ ፡ ኀበ ፡ ሀገር ፡[1] እንተ ፡ ስማ ፡ ደዋሮ ፡ ወመኰንና ፡[2] ለይእቲ ፡ ሀገር ፡ ስሙ ፡ ኃይዳራ ፡[3] ወያፈቅሮ ፡ ለንጉሥ ፡ እንተ ፡ እፍእሁ ፡[4] በኀቡዕሰ ፡[5] መከረ ፡ እኩየ ፡ ምክረ ፡[6] ከመ ፡ ይሁዳ ፡ ጽልሕው ፡ ሠያጤ ፡ እግዚኡ ፡ ዘ፪ ፡[7] ልሳኑ ፡ ምስለ ፡ ውእቱ ፡ ዓላዊ ፡ ዘስሙ ፡ ሰብረዲን ፡ እንዘ ፡ ይብል ፡ ወሰበ ፡ ይመጽእ ፡ ኀቤከ ፡ እመጽእ ፡ አነ ፡ ምስለ ፡ ሠራዊትየ ። ወሰበ ፡ ይመጽእ ፡ ኀቤየ ፡ ነዓ ፡ አንተ ፡[8] ምስለ ፡ ወራዊትከ ፡ ወንትቃተል ፡ ምስሌሁ ፡ ሀቢረነ ፡[9] ከመ ፡ ናጥፍእ ፡[10] እምድር ፡ ምስለ ፡ ሠራዊቱ ። ንጉሥሰ ፡ ኃለፈ ፡ ወበጽሐ ፡[11] መንገለ ፡ ጋላ ፡ እመ ፡ ፳ወ፰ ፡ ለሚያዝያ ፡[12] ወበህየ ፡ ገብረ ፡ በዓለ ፡ ፋሲካ ፡ ትንሣኤሁ ፡ ለክርስቶስ ፡ በፍሥሐ ፡ ወበሰላም ። ወበህየ ፡ ህደገ ፡[13] ትዕይንቶ ፡ ወንግሥተ ፡ መንግሣሃ ፡[14] ወሖረ ፡ ሮደ ፡ ብሔረ ፡[15] ሰማርያ ፡ ወቀተለ ፡ በህየ ፡

'Amda Ṣyôn quitte son armée et va,

ብዙኃ ፡[16] ሰብአ ፡ ወእንስቲያሆሙ ፡ ወእንስሳሆሙ ፡ ጼወወ ፡ ወማኅረከ ፡ ብዙኃ ፡ ጥቀ ። ወበሣኒ

[1] ወሖረ ፡ ሀገረ ፡ — [2] መኰንኖ ፡ — [3] ሐይደራ ፡ — [4] ለንጉሥ ፡ በእፍእ ፡ — [5] በመውስጥሰ ፡ — [6] ምክረ ፡ manque. — [7] ዘ፪ሌ ፡ — [8] አንተ ፡ manque. — [9] ምስሌሁ ፡ manque, ኀቢረነ ፡ — [10] ናጥፍዖ ፡ — [11] በዕሐ ፡ — [12] እመ ፳ወ፰ለወርኃ ፡ ሚያዝያ ፡ — [13] ኀደገ ፡ — [14] ወንግሥት ፡ ገርን ፡ መንግሣሃ ፡ — [15] ወሮደ ፡ ምድረ ፡ — [16] ብዙኃ ፡ manque.

ቃ ፡[1] ተሰወረ ፡ ንጉሥ ፡ እምሠራዊቱ ፡ ወሖረ ፡ ምሕዋረ ፡ ፩ ፡ እለት ፡[2] ተፅዒኖ ፡ ፈረሰ ፡ ወተለውዎ ፡ ፳ወ፯ ፡ መስተፅዕናን ፡ አፍራሲ ፡ ንዑሳን ፡ እለ ፡ ኢለመዱ ፡ ፀብአ ፡[3] ወተቃተሎ ፡ ንጉሥሰ ፡[4] ቀተለ ፡ በሀየ ፡ ብዙኃ ፡ ሰብአ ፡ ወእለ ፡[5] ተለውዎ ፡ መሐሮሙ ፡[6] ፀብአ ፡ ወቀተለ ፡[7] ወቤተ ፡ በሀየ ፡ ምስለ ፡ ውሑዳን ፡ ሰራዊት ፡ ኢበልአ ፡ እክለ ፡[8] ወኢሰትየ ፡[9] ማየ ፡ ወኢፈተሐ ፡[10] ቅናቶ ፡ ሐቌሁ ፡ ወኢኖመ ። ወኢሰከበ ፡[11] በገበሁ ፡ በይእቲ ፡ ዕለት ፡[12] እስመ ፡ ኢኮነ ፡ በእንተ ፡ ፍርሐቱ ፡[13] አላ ፡ ሐደረ ፡ ርሡዮ ፡[14] እስመ ፡ ምሑረ ፡ ፀብዕ ፡ ውእቱ ፡ እምትካት ።[15] ወአከ ፡ ዘይትዌከል ፡ በብዝኃ ፡ አፍራሲሁ ፡ ወኢበብዝኃ ፡ ሠራዊቱ ፡[16] ወኢበቀስት ፡ ወኢበቍናት ።[17] በከመ ፡ ይቤ ፡ ዳዊት ፡ ኢይድኅን ፡ ንጉሥ ፡ በብዝኃ ፡ ወራዊቱ ፡[18] ወፈራስኒ ፡ ሐሰት ፡ ኢያድኅን ። ዘአከ ፡ በቀስትያ ፡ እትአመን ፡ ወኵናትየኒ ፡ ኢያድኅነኒ ። ከማሁ ፡ ዓ

avec vingt-sept cavaliers, livrer une bataille.

[1] ወበሳኒታ ፡ — [2] ፪ዕለት ፡ — [3] ፀብዓ ፡ — [4] ወንጉሥሰ ፡ — [5] ወለእለ ፡ — [6] መሀሮሙ ፡ — [7] ወቀተለ ፡ በሀየ ፡ ወኀደረ ፡ ምስለ ፡ ውኁዳን ፡ ሠራዊት ፡ እክለ ፡ ኢበልዓ ፡ — [8] ወቀተለ ፡ በሀየ ፡ ወኀደረ ፡ ምስለ ፡ ውኁዳን ፡ ሠራዊት ፡ እክለ ፡ ኢበልዓ ፡ — [9] ወኢሰትየ ፡ manque. — [10] ኢፈትሐ ፡ — [11] ወኢሰከበ ፡ ወኢኖመ ፡ በገበሁ ፡ — [12] ሌሊት ፡ — [13] ፍርሃቱ ፡ — [14] አላ ፡ ከነ ፡ ረሡየ ፡ ወኀደረ ፡ — [15] ምሁረ ፡ ፀብአ ፡ እምጥንቱ ፡ — [16] ሰራዊቱ ፡ — [17] ወበኵናት ፡ — [18] ሰራዊቱ ፡

ምዶ ፡ ጽዮንኒ ፡ በብዙኃኒ ፡[1] ኢይትአመን ፡ ወበ ውሁድኒ ፡[2] ኢይፈርሕ ፡[3] አላ ፡ ይሬኢ ፡ ትውክልቶ ፡ ላዕለ ፡ እግዚአብሔሮ ፡ አምላኩ ።

Ses soldats le cherchent et se désespèrent.

ሠራዊቱሰ ፡ ውስተ ፡ ገዳም ፡ እምገዳም ፡[4] እንዘ ፡ የኃሥሥዎ ፡ ለንጉሦሙ ፡ ወሶበ ፡ ኃጥዕዎ ፡ በከዩ ፡ እንዘ ፡ ይብሉ ፡ ወይ ፡ ለነ ፡ እግዚእነ ፡ እስመ ፡ ኢነአምር ፡[5] ዘከነ ፡ ለእመ ፡ ሕያወ ፡ ሀሎ ፡[6] አው ፡ አልበ ፡ ወጸቢሐ ፡ ተንሥአ ፡ ንጉሥ ፡ ወሖረ ፡ ፍኖቶ ፡ ወእንዘ ፡ የሐውር ፡ ተራከበሙ ፡ ለሠራዊቱ ፡ እንዘ ፡ የኃሥሥዎ ፡ ወሶበ ፡ ተራከብዎ ፡ ተባከዩ ፡ በይናቲሆሙ ፡[7]

Retour d'Amda Syôn.

ወአተወ ፡ ንጉሥ ፡ ውስተ ፡ ትዕይንቱ ፡ ምስለ ፡ ብዙኃ ፡ ምህርካ ። ወእምድኅረዝ ፡ በጽሑ ፡[8] ሰራዊቱ ፡ እለ ፡ ፈነዎሙ ፡ ቀዲሙ ፡[9] ከመ ፡ ይፅብዕዎ ፡ ለአላዊ ፡[10] ወተራከብዎ ፡[11] ለንጉሥ ፡ ወነገርዎ ፡ ዘከመ ፡ ፀብኡ ፡ ወዘከመ ፡ ሞኡ ። ወሰቤሃ ፡ አዕኮቶ ፡[12] ንጉሥ ፡ ለእግዚአብሔር ፡ ወእምዝ ፡[13] አእሚሮ ፡ ከመ ፡ ውእቱ ፡ ዓላዊ ፡ ተራከበ ፡[14] ንጉሥ ፡ ምስለ ፡ ሠራዊቱ ፡ (fol. 44) ፈርሐ ፡[15] ጥቀ ፡ ወኃጥአ ፡ ፍኖተ ፡ ኀበ ፡ የሐውር ፡

[1] ኒ ፡ manque. — [2] ወበውኁድኒ ፡ — [3] ኢይፈርሀ ፡ — [4] ወሠራዊቱሰ ‖ ዔሉ ፡ እምገደም ፡ ውስተ ፡ ገደም ፡ — [5] እግዚእነ ፡ ወኢነአምር ፡ — [6] ለእመ ፡ ሕያው ፡ ውእቱ ፡ — [7] በበይነቲሆሙ ፡ — [8] በፅሑ ፡ — [9] ቀዲሙ ፡ manque. — [10] ለውእቱ ፡ ዓላዊ ፡ — [11] ወተናገርዎ ፡ ለንጉሥ ፡ ዘከመ ፡ — [12] አእኰቶ ፡ — [13] እምዝ ፡ manque. — [14] ከመ ፡ ተረከበ ፡ — [15] ፈርሃ ፡

Sabradin propose de se soumettre. Réponse d'Amda Syôn.

ወአኃዘ ፡ ፍርሃት ፡ ወረዓድ ።[1] ወለአከ ፡ ኀበ ፡ ንግሥት ፡ እንዘ ፡ ይብል ፡ አበስኩ ፡ አበስኩ ፡[2] ዘገበርኩ ፡ ዓመፃ ፡ በእግዚእየ ፡ ንጉሥ ።[3] እምይእዜሰ ፡ ይኄይሰኒ ፡ እደቅአ ፡ ውስተ ፡ እዴሁ ፡ ለንጉሥ ፡ እምእደቅ ፡ ውስተ ፡ እደ ፡ ባዕድ ።[4] እመጽእአ ፡ ለልየ ፡ ከመ ፡ ይረስየኒአ ፡ ዘፈቀደአ ፡ ወሐረት ፡ ንግሥት ፡ ወነገረቶ ፡ ኵሎ ፡ ዘከነ ፡ ወዘለዓከ ፡[5] ኀቤሃ ፡ ውእቱ ፡ ዓላዊ ፡ ሰብረዲን ፡ በከመ ፡ ስሙ ፡ ምግባሩ ፡ ደይን ፡ ወፅርፈት ፡[6] ዕበድ ፡ ወስሕተት ፡ ትዝሕርት ፡ ወትዕቢት ።[7]

ወሰሚዖ ፡ ንጉሥ ፡ እምኀበ ፡ ንግሥት ፡ ኵሎ ፡ ዘለዓከ ፡[8] ኀቤሃ ፡ ውእቱ ፡ ዓማፂ ፡ ተምዓ ፡ መዓተ ፡ ዓቢየ ፡[9] ወይቤላ ፡ ለንግሥት ፡ አንቲሂ ፡ ለአኪ ፡ ኀቤሁ ፡ ወበሊዮ ፡ እመሂአ ፡[10] መጻእከ ፡ አ ፡[11] ወእመሂ ፡[12] ኢመጻእከአ ፡[13] ኢያሐዝነነ ።[14] እመሂ ፡[15] አ ፡[16] ሐርከአ ፡[17] ርኁቀ ፡[18] ብሔረአ ፡[19] አነኒ ፡ እዴግነከአ ፡[20] በኃይለ ፡ እግዚአብሔር ። ወለእመ

1 ወረዓድ ፡ manque. — 2-3-4 አበስኩ ፡ ለአለ ፡ እግዚእየ ፡ ንጉሥ ፡ ዘገበርኩ ፡ ዓመፃ ፡ ወይእዜኒ ፡ ይኄይስኒ ፡ እደቅ ፡ ውስተ ፡ እደ ፡ ንጉሥ ፡ እምእደቅ ፡ ውስተ ፡ ባዕድ ፡ — 5 ወዘከመ ፡ ለአከ ፡ — 6 ጽርፈት ፡ — 7 ወስሕተት ፡ ትዕቢት ፡ ወትዝኅርት ፡ — 8 ለአከ ፡ — 9 ተምዓ ፡ ዓቢየ ፡ መዓተ ፡ — 10 እመኒ ፡ — 11 አ ፡ manque. — 12 እመኒ ፡ — 13 አ ፡ manque. — 14 ኢየኀዝነኒአ ፡ — 15 እመኒ ፡ — 16 አ ፡ manque. — 17 አ ፡ manque. — 18 ርሑቀ ፡ — 19 አ ፡ manque. — 20 አ ፡ manque.

ኒ ፡ በዕከ ፡[1] ውስቴ ፡ ግብዓ ፡[2] ወለእመኒ ፡ ሐርከ ፡[3] ኢየሐድግከ ፡ አ ፡[4] ወእትልወከአ ፡[5] ወኢይትመየጥ ፡ ውስተ ፡ ሀገርየ ፡ አ ፡[6] እስከ ፡ እረክበከ ። ወሰበ ፡ በጽሐ ፡ ኀቤሁ ፡ ዝንቱ ፡ መልእክት ፡ ተንሥአ ፡ ወመጽአ ፡ ላዕሌሁ ፡ ወበጽሐ ፡ ኀበ ፡ ንጉሥ ፡ ወቆመ ፡ ቅድሜሁ ።[7] ወሐተተ ፡[8] ንጉሥ ፡ እንዘ ፡ ይብል ፡ ለምንት ፡[9] ገበርከ ፡ ከመዝ ፡ ጋዳ ፡ ዘአውጻእከ ፡[10] ሊተ ፡ ዘረከብከ ፡[11] ወፅብከ ፡[12] ለአግብርቲከ ። ወንዋየ ፡ ዚአየኒ ፡[13] ዘወሀብኩ ፡ ለነዳያን ፡ ወርቀ ፡ ወብሩረ ፡ ዘብዙኃ ፡[14] ነሣዕከ ፡[15] ሜጠ ። ወዘተሣየጡ ፡ ሊተ ፡ ኪያሆሙኒ ፡ ሞቃሕከ ።[16] ወፈድፋደሰ ፡ ዘየዓቢ ፡ ገበርከ ፡ ወሀለይከ ፡ እስከ ፡ መንበረ ፡ መንግሥት ፡[17] ወተመሰልከ ፡ ከመ ፡ ዲያብሎስ ፡ አቡከ ፡ ዘፈቀደ ፡ ይኩን ፡ ከመ ፡ ፈጣሪሁ ።

Soumission de Sabradin.

ወሰሚዖ ፡ ውእቱ ፡ ዕልው ፡[18] ቃለ ፡ ንጉሥ ፡ ኃጥዐ ፡[19] ዘያወስእ ፡[20] እምብዝኃ ፡ ፍርሃት ፡[21] ወ

[1] በእከ ፡ — [2] ግብአ ፡ — [3] ወለእመኒ ፡ ሐርከ ፡ manquent. — [4] አ ፡ manque. — [5] ወእትልወከአ ፡ manque. — [6] አ ፡ manque. — [7] ወሰሚዖ ፡ መልእክተ ፡ መጽአ ፡ ለሊሁ ፡ ወቆመ ፡ ቅድሜሁ ፡ — [8] ወሐተቶ ፡ — [9] ለምንት ፡ manque. — [10] አውፃእከ ፡ — [11] ገበርከ ፡ — [12] ወሀብከ ፡ manque. — [13] ወንዋይየ ፡ — [14] ዘብዙኃ ፡ manque. — [15] ነሣእከ ፡ — [16] ነሣእከ ፡ — [17] ገበርከ ፡ manque; ሐለይከ ፡ መንግሥትየ ፡ — [18] ውእቱ ፡ ዓማፂ ፡ — [19] ኃጥአ ፡ — [20] ዘያወሥእ ፡ — [21] እምፍርሃት ፡

ረዓድ ። እስመ ፡ መፍርህ ፡ ውእቱ ፡ ገጸ ፡ ንጉሥ ። ወይቤ ፡ ግበር ፡ ላዕሌየ ፡[1] ዘከመ ፡ ይኤድመከ ። ወተንሥኡ ፡ ሰቤሃ ፡ ሠራዊተ ፡[2] ንጉሥ ፡ በመዓት ፡ እለ ፡ ሀለዉ ፡ በየማኑ ፡ ወበፀጋሙ ።[3] ወይቤሉ ፡ ኢይደልዎ ፡ ሕይወት ፡ ለዝንቱ ።[4] እስመ ፡ አውአየ ፡[5] ቤተ ፡ ክርስቲያኑ ፡[6] ለእግዚአብሔር ፡ ወቀተለ ፡ ክርስቲያነ ። ወእለ ፡ ተርፉ ፡ ጼወወ ፡[7] ወአግብኦሙ ፡[8] ውስተ ፡ ሕጉ ። ወፈቀደ ፡ ይዕርግ ፡ መልዕልተ ፡[9] ደብር ፡ ነዋህ ፡ ዘውእቱ ፡ መንግሥት ። ቦ ፡ ዘይቤ ፡ ንቅትሎ ፡ በብልሐ ፡ ሰይፍ ።[10] ወቦ ፡ ዘይቤ ፡ ንውግሮ ፡ በአዕባን ።[11] ወቦ ፡ ዘይቤ ፡ ናውዕዮ ፡ በእሳት ፡ ወንደምስሶ ፡ እምድር ፡ ወይቤልዎ ፡ ለንጉሥ ፡ ኢይመስልከ ፡[12] ዘመጽአ ፡ ኀቤከ ፡ በሠናይ ፡ ግዕዝ ፡ ኦንጉሥ ። አላ ፡ እንዘ ፡ ይትመስገን ፡[13] በሥራይ ። ወዘንተ ፡ ብሂሎሙ ፡ ነሥኡ ፡ ኰርበታቲ ፡[14] እምውስተ ፡ ሐቌሁ ፡ ወእምውስተ ፡ መዝራዕቱ ፡[15] ወተከሥተ ፡ ስነ ፡ ኪን ፡ ሥራዩ ፡[16] ወይቤሎ ፡ ንጉሥ ፡ ቦኑ ፡ ዘአድኀነከ ፡[17] እምእዴየ ፡ ዝንቱ ፡ ኵሉ ፡ ሥራይ ።[18] እስ

[1] ላእሌየ ፡ manque. — [2] ሰራዊተ ፡ — [3] ለንጉሥ ፡ — [4] ኢይደልዎ ፡ ለዝንቱ ፡ ሕይወት ፡ — [5] አውዓየ ፡ — [6] ክርስቲያኑ ፡ manque. — [7] ተጼወዉ ፡ — [8] ወአግብኦሙ ፡ — [9] ውስተ ፡ — [10-11] ወቦ ፡ ዘይቤ ፡ ንረግዞ ፡ በኵናት ፡ ወቦ ፡ ዘይቤ ፡ ንገሮ ፡ በእብን ፡ — [12] ኢይምሰልከ ፡ — [13] ይትአመን ፡ — [14] ኰርበታተ ፡ — [15] መዝራእቱ ፡ — [16] ወተከሥተ ፡ ኪነ ፡ ስራዩ ፡ — [17] አድኀነከ ፡ — [18] ስራይከ ፡

'Amda Ṣyôn le fait charger de fers, ainsi que le gouverneur du Dawaro.

መ ፡ እግዚአብሔር ፡ ዓፀወከ ፡[1] ውስተ ፡ እዴየ ።
ወዘንተ ፡ ብሂሎ ፡ አዘዘ ፡ ንጉሥ ፡ ይሞቅሕዎ ፡ ፪እ
ደዊሁ ፡[2] በስናስለ ፡ ሐፂን ።[3] ወኢፈቀደ ፡ ቀቲ
ሎቶ ፡ እስመ ፡ መሐሪ ፡ ወመስተዓግሥ ፡ ውእቱ ።
ዓማፂ ፡ ተዕኅዘ ፡[4] በሀብል ፡[5] ዘጸፈረ ፡ ወበመስገ
ርት ፡ ዘረበበ ፡ ለሊሁ ፡ ተሠግረ ። በከመ ፡ ይቤ ፡ ዳ
ዊት ፡[6] ግበ ፡ ከረየ ፡ ወደኃየ ፡ ወይወድቅ ፡[7] ው
ስተ ፡[8] ግብ ፡ ዘገብረ ፡ ወትወርድ ፡ ዓመፃሁ ፡[9] ዲ
በ ፡ ድማሁ ።[10] ወአሕሠሮ ፡[11] እግዚአብሔር ፡ እ
ምክብሩ ። እስመ ፡ ኵሉ ፡ ዘአዕበየ ፡ ርእሶ ፡ የኃሥ
ር ፡ ወዘአትሐተ ፡ ርእሶ ፡ ይከብር ። ወከልዑኒ ፡[12]
እኩየ ፡ ሚን ፡ ሐይደራሂ ፡ ዘንቤ ፡ ቀዳሚ ፡ ሥዩ
መ ፡ ደዋሮ ፡ ዘሐብረ ፡[13] ምክረ ፡ ምስለ ፡ ዓማፂ ፡[14]
ሰብረዲን ፡ ኪያሁኒ ፡ አሞቅሖ ፡ ንጉሥ ። ወለ፪ሆ
ሙ ፡[15] ተዘርዉ ፡ ምክሮሙ ፡ ወለስሐ ፡ ኃይሎሙ ።
ንጉሥሰ ፡ ተፈሥሐ ፡ በእግዚአብሔር ፡ ወአእኰ
ቶ ፡[16] ለአምላኩ ። እስመ ፡ አገርሮሙ ፡[17] ለጸላዕ
ቱ ፡[18] ታሕተ ፡ እገሪሁ ። ወሰቤሃ ፡[19] ላዕካን ፡ ኀበ ፡

[1] አጸወከ ፡ — [2] ፪ manque, እደዊሁ ፡ ወእገሪሁ ፡ — [3] ሐፂን ፡ manque. — [4] ተእኅዘ ፡ — [5] በሐብል ፡ — [6] ዳዊት ፡ manque. — [7] ወወድቀ ፡ — [8] ውስቴቱ ፡, les mots suivants manquent jusqu'à ዓመፃሁ ፡ — [9-10] ዓመፃሁኒ ፡ ገብአ ፡ ዲበ ፡ ርእሱ ፡ ወአመፃሁ ፡ ወረደ ፡ ዲበ ፡ ድማሁ ፡ — [11] ወአኅሰሮ ፡ — [12] ካልኡሂ ፡ — [13] ዘኀብረ ፡ — [14] ዓማፂ ፡ manque. — [15] ለ፪ሆሙ ፡ — [16] አእኰቶ ፡ — [17] አግረሮሙ ፡ — [18] ለጸላእቱ ፡ — [19] ወሰቤሃ ፡ ፈነወ ፡ ላእካነ ፡

ሀገረ ፡ መንግሥቱ ፡ እንተ ፡ ይእቲ ፡ ጽዮን ፡ ኀበ ፡
ካህናት ፡ ወዲያቆናት ፡ ወመነኮሳት ፡ ወሥዩ(fol.
45)ማን ፡[1] ምድር ፡ እንዘ ፡ ይብል ፡ ብስራትክሙ
አ ፡[2] እስመአ ፡[3] ሞዕክምሙአ ፡[4] ለፀርየ ። ወለፀ
ረ ፡ ክርስቶስአ ፡[5] በጸሎትክሙአ ። ወይእዜኒ ፡ አ
አበውየአ ፡[6] ካህናትአ ፡[7] ወዲያቆናትአ ፡[8] ወመነ
ኮሳትአ ፡[9] ወሥዩማን ፡ ምድርአ ፡[10] ዓቢይክሙ ፡
ወንዑስክሙአ ፡[11] ግበሩ ፡ ሊተ ፡ ምሕላለክሙአ ፡[12]
ከመ ፡ ይርድአኒ ፡ እግዚአብሔርአ ፡[13] በጸሎትክሙ
አ ።[14] በከመ ፡ ይቤ ፡ ሐዋርያ ፡ እስመ ፡[15] ጸሎቱ ፡
ጻድቅ ፡ ትክል ፡ ወታሰልጥ ፡ ወትረድዕ ።[16] ወባቲ ፡
ተስፋ ፡ ሕይወት ፡ ወእምድኅረዝ ፡ ሤሞ ፡ ንጉሥ ፡
ለግማልዲን ፡ ወአንገሦ ፡ ላዕለ ፡[17] ኵሎ ፡[18] ምድ
ረ ፡ ተንባላት ፡ ህየንተ ፡ እኁሁ ፡ ሰብረዲን ፡ ወአሰ
ርገዎ ፡ በብዙኅ ፡ ክብር ። ወእምድኅረዝ ፡[19] መጽ
ኡ ፡ አሕዛብ ፡[20] ብዙኃን ፡ እለ ፡ ይብልዎሙ ፡[21] አ
ደል ፡ ወሞራ ፡ ኃቢሮሙ ፡[22] ምክረ ፡ እንዘ ፡ ይብ
ሉ ፡ ንሑር ፡ ወንፅብዖ ፡ ለንጉሠ ፡ ክርስቲያን ፡ ዘ
እንበለ ፡ ይምጻእ ፡ ውስተ ፡ ብሔርነ ። ወለእመ ፡

Le royaume des Musulmans passe à Gemaldin.

Les rois d'Adel et de Morâ se préparent à la guerre.

1 ስዩማን ፡ — 2 አ ፡ manque. — 3 አ ፡ manque. — 4 ሞእክሞ ፡ — 5-6-7-8 አ ፡ manque. — 9 ወመነኮሳትአ ፡ — 10 አ ፡ manque. — 11 ንዑስክሙ ፡ ወዓቢይክሙ ፡ — 12 ምሕላ ፡ — 13 አ ፡ manque. — 14 አ ፡ manque. — 15 እስመ ፡ manque. — 16 ወትረድእ ፡ — 17 ላእለ ፡ — 18 ኵሉ ፡ — 19 ወእምዝ ፡ — 20 ብዙኃን ፡ አሕዛብ ፡ — 21 ዘይብልዎሙ ፡ — 22 ኀቢሮሙ ፡

ፀባዕኖ ፡ በኀበ ፡ ሀሎ ፡ ይሜምዕ ፡ በፍርሃት ፡ ወይ
ትመየጥ ፡ ኀበ ፡ ሀገሩ ። ለእመሰ ፡ ሀደግናሁ ፡[1] ይ
መጽእ ፡ ውስተ ፡ ሀገርነ ፡ ወያጠፍአነ ። ወሶቤሃ ፡[2]
መጽኡ ፡ ተንባላት ፡ ድቡተ ፡ መንፈቀ ፡ ሌሊት ፡
Attaque du camp d'Amda Syôn pendant la nuit.
ወአገትዎሙ ፡[3] ለሠራዊተ ፡ ንጉሥ ፡ እለ ፡ ፈነዎ
ሙ ፡[4] ንጉሥ ፡ ቀዳሚ ፡ ውስተ ፡ ምድረ ፡ ኢፋት ፡
እንዘ ፡ ሀለዉ ፡ በባሕቲቶሙ ፡ ወተአይኒሆሙ ፡[5]
ቅሩብ ፡[6] እምትዕይተ ፡[7] ንጉሥ ፡ ወዘእንበለ ፡ ይ
ብጽሑ ፡ ኀቤሁ ፡[8] ፀብዕዎሙ ፡ በጽማዌ ፡ ሌሊት ፡
ዘእንበለ ፡[9] ይትኃዘቡ ፡[10] እንዘ ፡ ሀለዉ ፡ ንዉማ
ነ ፡ ወቀተሉ ፡ እምኔሆሙ ፡ ኅዳጣነ ፡ ሰብእ ፡ ወሖ
ሩ ።[11] ወካዕበ ፡[12] መጽኡ ፡ ዳግመ ፡ ሕዝበ ፡ ተንባ
ላት ፡ ወፀብዕዎሙ ፡ ለሠራዊተ ፡[13] ንጉሥ ፡ ወቀተ
ሉ ፡ ሰብአ ፡ ወእንስሳ ። ወነሥኡ ፡ ወርቀ ፡ ወብሩ
ረ ፡ ወአልባሰ ፡ ቀጠንተ ። ወመጽኡ ፡ ዕልዋን ፡ በ
ሣልስ ፡ ሌሊት ፡[14] እለ ፡ ይበዝኁ ፡ እምቀዳሚ ፡ ወ
ደኃሪ ፡ ጽኑአኒሆሙ ፡[15] ወኃያላኒሆሙ ፡ ወኅሩያ
ኒሆሙ ፡ ለእሙንቱ ፡ አሕዛብ ።[16] ወአገትዎሙ ፡[17]
ለሠራዊተ ፡ ንጉሥ ፡ ወተቃተልዎሙ ፡ ዓቢየ ፡ ቀ

[1] ኃደግናሁ ፡ — [2] ወይጠፍአነ ፡ ለኵልነ ፡ ወእምዝ ፡ — [3] ወዐገትዎሙ ፡ — [4] ዘፈነዎሙ ፡ — [5] ወተዓይኒሆሙ ፡ — [6] ቀሩብ ፡ — [7] እምትዕይንት ፡ — [8] ኀበ ፡ — [9] እንበለ ፡ — [10] ይትሐዘቡ ፡ — [11] ወሖሩ ፡ — [12] ወደግመ ፡ መጽኡ ፡ ተንባላት ፡ — [13] ለሰራዊት ፡ — [14] ወመጽኡ ፡ በሣልስ ፡ ሌሊት ፡ ዕልዋን ፡ — [15] ጽኑዓኒሆሙ ፡ — [16] ለአሕዛብ ፡ እሙንቱ ፡ — [17] ወዐገትዎሙ ፡

ቅትለ ፡[1] ወሰጠጠ ፡[2] ሐይመቃቲሆሙ ፡ ወዳባትሪ
ሆሙ ፡ ወነሥኡ ፡[3] ንዋዮሙ ፡ ወሐሩ ። ወጸቢሐ ፡ Victoire d'ʿAmda Ṣyôn.
ብሔር ፡ ዴገንዎሙ ፡ ለሠራዊተ ፡ ንጉሥ ፡ ወተቃ
ተልዎሙ ፡ ዓቢየ ፡ ቀትለ ፡ ኀበ ፡ ረከብዎሙ ፡ እን
ዘ ፡ ይትከፈሉ ፡ ሐይመታተ ፡ ወደባትረ ፡ ወበርበ
ረ ፡ ንዋየ ፡[4] ወኢተርፈ ፡ በህየ ፡[5] ፩እምውስቴቶ
ሙ ፡ ወእንገፉ ፡ ሐይመቃቲሆሙ ፡ ወደባትሪሆሙ ፡
ወንዋዮሙ ፡[6] ወተመይጡ ፡ በፍሥሐ ። እስመ ፡
ሞኡ ፡ በኃይለ ፡ እግዚአብሔር ፡[7] ወበራብዕ ፡ ፈነ
ዉ ፡ እሙንቱ ፡ ነኪራን ፡ ሰብዓ ፡[8] ዓይን ፡ ከመ ፡
ያእምሩ ፡ ግዕዘ ፡ ትዕይንት ። ወረከብዎሙ ፡ ሐራ ፡
ዘእምሠራዊተ ፡ ንጉሥ ፡ ለእልክቱ ፡ ሰብአ ፡ ዓይ
ን ፡ ወቀተልዎሙ ፡ በዓፈ ፡ ሐዊን ። ወቤተ ፡ ትዕ
ይንት ፡ በይእቲ ፡ ሌሊት ፡ በዳህን ።[9] ወበሳኒት ፡
ተንሥኡ ፡ መኳንንተ ፡ ንጉሥ ፡ ምስለ ፡ ሊቃናት ፡
ዘሐራ ፡[10] ወሐሩ ፡ ኀቤሁ ። ወይቤልዎ ፡ እምይእ Les guerriers d'ʿAmda Ṣyôn demandent à retourner dans leur pays.
ዜሰ ፡ ንትመየጥ ፡ ሀገረነ ። እስመ ፡ አግረሮሙ ፡ እ
ግዚአብሔር ፡ ለጸላዕትከ ፡[11] ታሕተ ፡ መከየደ ፡ እ
ገሪከ ። ወመዋዕለ ፡ ክረምትኒ ፡ ናሁ ፡ በጽሐ ።[12] Réponse du roi ; son refus et ses projets.
ንትመየጥኬ ፡ ኀበ ፡[13] ብሔርነ ፡ ከመ ፡ ኢንጥፋዕ ፡[14]

1 ቀትለ ፡ manque. — 2 ወሰጠጡ ፡ — 3 ነሥኡ ፡ manque. — 4 ንዋይ ፡ — 5 በህየ ፡ reporté après le mot suivant. ፡ — 6 ንዋያቲሆሙ ፡ — 7 እግዚአብሔር manque. — 8 ሰብአ ፡ — 9 በደህን ፡ በይእቲ ፡ ሌሊት ፡ — 10 ሊቃናት ፡ ሐራ ፡ — 11 ለጸላእትከ ፡ — 12 በዕሐ ፡ — 13 ውስተ ፡ — 14 ኢንሙት ፡

በምድረ ፡ ነኪር ። ወአውሥአ ፡[1] ንጉሥ ፡ ወይቤ
ሎሙ ፡ ኢትድግሙ ፡ ቅድሜየ ፡ ዘንተ ፡ ቃለ ፡[2]
ወኢይትመየጥ ፡ ኀበ ፡ ብሔርየ ፡[3] ሰበ ፡[4] ይፀብኡ
ኒ ፡ ዕልዋን ፡ ተንባላት ፡[5] እንዘ ፡ ንጉሥ ፡ አነ ፡ ላ
ዕለ ፡ ኵሉ ፡ ተንባላት ፡ ዘምድረ ፡ ኢትዮጵያ ።[6]
አንሰ ፡ እትአመን ፡ በረድኤተ ፡ እግዚአብሔር ።
ግማለዲንሃ ፡[7] ንጉሥ ፡[8] ተንባላት ፡ ሖረ ፡ ኀበ ፡
ንጉሥ ፡ ምስለ ፡ አምኃ ፡ ብዙኅ ።[9] ወይቤሎ ፡ እስ
ዕለከ ፡[10] ኦንጉሥ ፡ ከመ ፡ ትትመየጥ ፡ ውስተ ፡ ሀ
ገርከ ፡[11] እምድኅረ ፡ ሤምከኒ ፡ ኪያየ ፡[12] ወአነ ፡ እ
ገብር ፡ ፈቃደከ ፡ ወምድረ ፡ ተንባላትሂ ፡ ናሁ ፡ ማ
ሰነ ።[13] እምይእዜሰ ፡ ኅድግ ፡ ትሩፋተ ፡[14] ሀገር ፡
ወኢታጥፍዕ ፡ ዳግመ ፡[15] ከመ ፡ ይትገበሩ ፡ ለከ ፡ ን
ጊደ ፡ ወእስመ ፡[16] አነ ፡ መኵሉ ፡ ሕዝበ ፡ ተንባላ
ት ፡[17] አግብርቲከ ፡ ንሕነ ። ወአውሥአ ፡[18] ንጉሥ ፡
በመዓት ፡[19] ወይቤሎ ፡ ሰበ ፡[20] ይነስኩኒ ፡ አዝብዕ
ት ፡[21] ወአክልብት ፡ ውሉደ ፡ አፍዖት ፡ ወዘርአ ፡
እኩያን ፡ እለ ፡ ኢየአምኑ ፡ በወልደ ፡ እግዚአብሔ

[1] ወይቤሎሙ ፡ — [2-3] ዘንተ ፡ ቃለ ፡ ቅድሜየ ፡ ኢይት
መየጥ ፡ ሀገርየ ፡ — [4] እንዘ ፡ — [5] ተንባላት ፡ ዕልዋን ፡ —
[6] ተንባላት ፡ ኢትዮጵየ ፡ — [7] ሂ ፡ — [8] ንጉሠ ፡ — [9] ብ
ዙኅ ፡ አምኃ ፡ — [10] እስእለከ ፡ — [11] ትትመየጥ ፡ ሀገረከ ፡
— [12] ሊተ ፡ — [13] ምድረ ፡ ተንባላት ፡ ማሰነ ፡ — [14] ትሩ
ፋተ ፡ — [15] ዳግመ ፡ ትረፍተ ፡ ሀገር ፡ — [16] ወ manque.
— [17] ወኵሉ ፡ ተንባላት ፡ — [18] ወአውሥአ ፡ — [19] በመ
ዓት ፡ — [20] እመ ፡ — [21] አዝዕብት ፡

ር ፡ ኢይትመየጥ ፡ ውስተ ፡ ሀገርየ ። ወለእመ ፡ ተመየጥኩ ፡ ዘእንበለ ፡ እብጻእ ፡ ውስተ ፡[1] ብሔረ ፡ አደል ፡ ከመ ፡ ዘአወለደተኒ ፡ (fol. 46) እምየ ፡ እኩን ፡ ወኢይሰምዩኒ ፡ ተባዕተ ፡ አላ ፡ ይሰምዑኒ ፡ አንስተ ።[2] ወዘንተ ፡ ብሂሎ ፡ ተንሥአ ፡ ንጉሥ ፡ ምስለ ፡ ሠራዊቱ ፡ እምሀገረ ፡ ጋላ ፡ አመ ፡ ሰቡእ ፡ ለሰኔ ፡[3] ወሐሩ ፡ ምሕዋረ ፡ ፲ዕለት ፡ ኀበ ፡ በጽሐ ፡ ቀዳሚ ፡ ባሕቲቱ ፡ ተሰዊሮ ፡ እምሠራዊቱ ፡[4] ወበህየ ፡ ቀተለ ፡ ብዙኃ ፡ ዘእንበለ ፡ ይትአየን ።[5] ወገቢዮ ፡[6] እምፀብዕ ፡ ተአየነ ፡[7] እምሠራዊቱ ።

Sept rois maures réunis viennent attaquer 'Amda Ṣyôn pendant la nuit.

ወእምዝ ፡ መጽኡ ፡ ዕልዋን ፡ ሌሊተ ፡ በፅሚት ፡[8] ይፅብዕዎ ፡ ለንጉሥ ፡ ፯ ፡ አሕጉር ፡[9] ዓበይት ፡ አደል ፡ ወሞራ ፡ ጢቆ ፡ ወጳጕማ ፡ ለበከላ ፡ ወወርጋር ፡ ወገበላ ፡[10] እለ ፡ ብዝኆሙ ፡ ከመ ፡ ኆፃ ፡ ባሕር ። ወእሉ ፡ ኵሎሙ ፡ ኃቢሮሙ ፡[11] ምክረ ፡ እኩየ ፡[12] እንዘ ፡ ይብሉ ፡ ዘእንበለ ፡ ይብጻሕ ፡ ውስተ ፡ ብሔርነ ፡[13] ናሕልቆ ፡[14] በሌሊት ፡ እንዘ ፡ ሀሎ ፡ ንዉመ ፡ ምሥለ ፡ ሠራዊቱ ። ወኢናትርፍ ፡ ፩[15] እምውስቴቶሙ ፡ ወሰበ ፡ ኖመ ፡ ንጉሥ ፡ ምስ

[1] ውስተ ፡ supprimé. — [2] እኩን ፡ ከመ ፡ ዘአወለደተኒ ፡ እምየ ፡ ወኢይሰምዩኒ ፡ ተባዕተ ፡ አላ ፡ ይሰምዩኒ ፡ አንስተ ፡ — [3] አመ፳ለሰኔ ፡ — [4] እምሰራዊቱ ፡ — [5] ይትዓየን ፡ — [6] ገቢአ ፡ — [7] ተዓየነ ፡ — [8] በፅሚት ፡ manque; ከመ ፡ ይዕብዕዎ ፡ — [9] ሰብዓቱ ፡ አህጉር ፡ — [10] ገበላ ፡ — [11] ኅቢሮሙ ፡ — [12] እኩየ ፡ — [13] ሀገርነ ፡ — [14] ናኃልቆ ፡ — [15] ፩ደ ፡

ለ፡ ሠራዊቱ፡ ዓገቱ፡[1] ዕልዋን፡ ትዕይንቶ። ወ
Appels désespérés des troupes éthiopiennes.
ሰቤሃ፡ ፀርሑ፡[2] ሠራዊተ፡ ንጉሥ፡ እንዘ፡ ይብ
ሉ፡ አይቴ፡ ሀሎ፡ ንጉሥ፡ ከመ፡ ያንግፈነ፡ እም
እዴሆሙ፡ ለዕልዋን። ወሰሚዖ፡ ንጉሥ፡ ጽራ
ሐ፡[3] ትዕይንት፡ ነቅሐ፡ እምንዋሙ፡ ወተንሥ
አ፡ እምሰካቡ፡ ወቀነተ፡ ሰይፎ፡ ወወጽአ፡ እም
Sortie du roi.
ሐይመቱ፡ ወተፅዕነ፡ ዲበ፡ ፈረሱ፡[4] ወተራከበ
ሙ፡ ለዕልዋን፡ ወተቃተሎሙ፡ ወነችዑ፡ እምቅ
ድመ፡ ገጹ፡ ወጐየ። ወገብአ፡ ውስተ፡ ትእይን
ቱ፡[5] እንዘ፡ የአኵቶ፡ ለእግዚአብሔር። ወካዕበ፡
Nouvelle attaque des Maures.
መጽኡ፡ ዕልዋን፡ በሌሊት፡ ይፅብዕዎ፡ ለንጉሥ፡
ምስለ፡ ሠራዊቱ። ወሠራዊተ፡[6] ንጉሥ፡ ከልሑ፡
ወይቤሉ፡ አይቴ፡ ሀሎ፡ ንጉሥ፡ ከመ፡ ያድኅነነ፡
እምእደ፡ ከለባት። ወሰቤሃ፡ ወጽአ፡ ንጉሥ፡ ወ
ተቃተሎሙ፡ ለዕልዋን፡ ወሞዖሙ፡[7] በኃይለ፡
እግዚአብሔር፡ ወገብአ፡[8] ውስተ፡ ቃዕከሁ፡ እን
ዘ፡ ይሴብሖ፡ ለወልድ። ወዓዲ፡ መጽኡ፡ ዕልዋ
ን፡ አለ፡ ይበዝኁ፡ እምቀዳሚ፡[9] ወደኃሪ፡ ድቡ
ተ፡ መንፈቀ፡ ሌሊት፡ ወእንገትዎ፡[10] ለንጉሥ፡
ምስለ፡ ሠራዊቱ፡ እንተ፡ ኵለሄ፡ ወወውዑ፡ ዓቢ
የ፡ ውውዓ፡[11] ወደምፀ፡ ትዕይንት፡ ጥቀ። ወሰ
ቤሃ፡ አውየዉ፡ ሠራዊተ፡ ንጉሥ፡ ዕድሂ፡ ወእን

[1] ዐገቱ፡ — [2] ጸርሑ፡ — [3] ጽራኃ፡ — [4] ፈረሰ፡ — [5] ትዕይንት፡ — [6] ወሰራዊተ፡ — [7] ወሞኦሙ፡ — [8] ገብአ፡ — [9] እምቀዲሙ፡ — [10] ወዐገትዎ፡ — [11] ወገብሩ፡ ዓቢየ፡ ውውዓ፡

ስት ፡ ዓቢይ ፡ ወንዑስ ። ወይቤሎ ፡ አይቴ ፡ ሀሎ ፡ ንጉሥነ ፡ ወእግዚእነ ፡ ከመ ፡ ያንግፈነ ፡ እምእዴሆሙ ፡ ለዕልዋን ፡ እስመ ፡ ንትኃጐል ።[1] ወውእቱ ፡ ጊዜ ፡ ወጽአ ፡[2] ንጉሥ ፡ ለሊሁ ፡ ቀኒቶ ፡ ወተዕጺኖ ፡ ዲበ ፡ ፈረሱ ፡ ወይቤ ፡ እግዚእየ ፡ ኢየሱስ ፡ ክርስቶስ ፡ አድኅነኒ ፡ እምእዴሆሙ ፡ ዘአድኃንኮ ፡ ለዳዊት ፡ ገብርከ ፡ እምኵናት ።[3] ወዘንተ ፡ ብሂሎ ፡ ንጉሥ ፡ ቦአ ፡ ውስተ ፡ ፀብዕ ፡ ወቀተሎሙ ፡ ለዕልዋን ፡ ወሞዖሙ ፡[4] በኃይለ ፡ ኢየሱስ ፡ ክርስቶስ ። ወ፩ ፡ እምኔሆሙ ፡ መጽአ ፡ እንተ ፡ ድኅሬሁ ፡ ለንጉሥ ፡ ተመሲሎ ፡ እምሠራዊቱ ፡[5] ወዘበጠ ፡[6] በሰይፍ ፡ ወመተረ ፡ ቅናተ ፡ ሐቌሁ ፡ ወልብሰ ፡ ፀብዕሂ ፡[7] ዘይትአጸፍ ፡[8] መተረ ፡ ንጉሥሰ ፡[9] አድኅኖ ፡[10] እግዚአብሔር ። ወተመይጠ ፡ ንጉሥ ፡[11] ወደርበዮ ፡ በኵናት ፡ መንገለ ፡ ፍጽሙ ፡ ወአውደቆ ፡ በምዕር ፡ ለውእቱ ፡ እምሕዝበ ፡ ነኪር ። ሠራዊቱሰ ፡[12] ኃለፉ ፡ እንዘ ፡ ይዴግንዎሙ ፡[13] ለዕልዋን ፡ ተመይጡ ፡[14] ወተቃተልዎሙ ፡ ለሠራዊተ ፡[15] ንጉሥሰ ፡ ስዕኑ ፡[16] ተቃትሎቶሙ ።[17] ወአውየዉ ፡ እንዘ ፡ ይብሉ ፡ አይቴ ፡ ሀሎ ፡ ንጉሥ ፡ እስ

1 ንትሐጐል ፡ — 2 ወፅአ ፡ — 3 እምኵናት ፡ እኪት ፡ — 4 ሞኦሙ ፡ — 5 ሰራዊቱ ፡ — 6 ዘበጠ ፡ — 7 ወልብሰ ፡ ፀብዕ ፡ — 8 ዘይትዓፀፍ ፡ — 9 ወለንጉሥሰ ፡ — 10 አድኃኖ ፡ — 11 ንጉሥ ፡ manque. — 12 ወሠራዊቱሰ ፡ — 13 ወዴግንዎሙ ፡ — 14 ወተመይጡ ፡ ዕልዋን ፡ — 15 ወኃቀተልዎሙ ፡ ሠራዊተ ፡ — 16 ስእኑ ፡ — 17 ተቃውሞቶሙ ፡

መ ፡ ንጉሦሙ ፡ ጽኑዕ ፡ ወኃያል ፡ ወመዋዒ ፡ በው
ስተ ፡ ፀብዕ ፡ ዘአልበ ፡ ዘይመስሎ ። ወእንዘ ፡ ከመ
ዝ ፡ የአወይዉ ፡ በጽሐ ፡[1] ንጉሥ ፡ እንተ ፡ ድኅሬ
ሆሙ ፡ ተፅዒኖ ፡ ፈረሶ ፡[2] ወቦአ ፡ ማዕከለ ፡ እሉ ፡
ዕልዋን ፡[3] ወወግዖ ፡ ለ፳እምኔሆሙ ፡ በእፊ ፡ ኵና
Défaite des Maures. ት ፡ ወወድቀ ፡ ድኅሬተ ። ወውእቶ ፡ ጊዜ ፡ ነፍ
ጹ ፡[4] ዕልዋን ፡ ወኢክህሉ ፡ ቀዊመ ፡ ቅድሜሁ ።
ወተለዎሙ ፡ ንጉሥ ፡ ምስለ ፡ ሠራዊቱ ፡ ወቀተሎ
ሙ ፡ ዓቢየ ፡ ቀትለ ፡ ወረበበ ፡[5] አብድንቲሆሙ ፡[6]
ውስተ ፡ ገጸ ፡ ምድር ። ወተመይጠ ፡ ንጉሥ ፡ ወገ
ብዓ ፡[7] ውስተ ፡ ትዕይንት ፡ እንዘ ፡ የአኵቶ ፡ ለእ
ግዚአብሔር ፡ አብ ፡[8] ምስለ ፡ ወልዱ ፡ ወመንፈ
ሱ ፡[9] ቅዱስ ፡ እስመ ፡ ወሀበ ፡ መዊዓ ።[10] ወለካል
ዓን ፡[11] ሠራዊቱ ፡ እለ ፡ ኢቦኡ ፡[12] ውስተ ፡ ፀብዕ ፡
አዘዞሙ ፡ እንዘ ፡ ይብል ፡ ዴግንዎሙ ፡[13] ለዕልዋ
ን ፡ ለእለ ፡ ተርፉ ፡ ወሖሩ ፡ ትቅትልዎሙ ፡[14] ወ
ተአዚዞሙ ፡ ኀበ ፡ ንጉሥ ፡ ዴገንዎሙ ፡ ለዕልዋን ፡
ሌሊተ ፡ ወረከብዎሙ ፡[15] በጽባሕ ፡ በማዕዶተ ፡ ባ

[1] መጽአ ፡ — [2] ፈረሰ ፡ — [3] ማእከለ ፡ ዕልዋን ፡ — [4] ነፍፁ ፡ — [5] ወረብረበ ፡ — [6] ከመ ፡ ሣዕር ፡ ውስተ ፡ ገጸ ፡ — [7] ገብአ ፡ — [8] የአኵቶ ፡ ለአብ ፡ — [9] መንፈስ ፡ — [10] መዊአ ፡ — [11] ወለካልኣን ፡ — [12] ዘኢቦኡ ፡ — [13] አዘዞሙ ፡ ይዴግንዎሙ ፡ ለእለ ፡ ተርፉ ፡ ዕልዋን ፡ — [14] ወቀትልዎሙ ፡ እስመ ፡ ረከብዎሙ ፡ ሌሊተ ፡ በጽባሕ ፡ — [15] ወቀትልዎሙ ፡ እስመ ፡ ረከብዎሙ ፡ ሌሊተ ፡ በጽባሕ ፡

ሖር ፡[1] ወበህየ ፡ ቀተልዎሙ ፡ ወገብኡ ፡ ወተመይጡ ፡ ኀበ ፡ ንጉሥ ፡ ወአተዉ ፡[2] ሰለባ ፡ ቅቱላን ፡ አስይፍተ ፡ ወአቅስስተ ፡ ወኲናተ ፡ ወአልባሰ ፡ ብዙኃ ፡ ወሰበ ፡ ርእየ ፡ ንጉሥ ፡[3] ተፈሥሐ ፡ ወአዕኰቶ ፡[4] ለእግዚአብሔር ። ወእምድኅረዝ ፡[5] ሖረ ፡[6] ኀበ ፡ ካልዕ ፡[7] (fol. 47) መካን ፡ ወአስተጋብኦሙ ፡ ለኲሎሙ ፡ ሠራዊቱ ፡[8] ወነብረ ፡ እንግልጋ ። እመ ፡ ፳ወ፰ ፡[9] ወይቤሎሙ ፡ ስምዑኒ ፡ እንግርክሙ ፡[10] ምሥራቀ ፡[11] ወምዕራብ ፡ ደቡበኒ ፡ ሰሜንኒ ፡ ትግሬኒ ፡[12] ወጐዣምኒ ፡[13] ወገሩኒ ፡ ወዳሞትኒ ፡ ወሐድያኒ ። ወእንተ ፡ ኵለሄ ፡ ፀባዕን ፡ አኅኑ ፡ በኃይለ ፡ እግዚአብሔር ፡ ሞዕናሆሙ ፡ ወቀተልናሆሙ ። ወለእለ ፡ ተርፉ ፡ ጌወውናሆሙ ፡ ዓቢዮሙ ፡ ወንዑሰሙ ፡ ለንገሥቶሙኒ ፡ ጌወውናሆሙ ። ወይእዜኒ ፡ ኢትፍርሁ ፡ እምቅድሜሆሙ ፡ ለዕልዋን ፡ ጥብዑ ፡ ወኢትናፍቁ ፡ እስመ ፡ እግዚአብሔር ፡ ይፀብዕ ፡ ለነ ፡ ወለእመ ፡ መጽኡ ፡ ኀቤክሙ ፡ በሰይፍ ፡ ብክሙ ፡ ሰይፍ ፡ ወለእመ ፡ መጽኡ ፡ በቀስት ፡ ወኲናት ፡ ብክሙ ፡ ቀስት ፡ ወኲና

Discours d'Amda Ṣyôn à ses guerriers.

[1] ወገብኡ ፡ ኀበ ፡ ንጉሥ ፡ Les mots ወበህየ ፡ ቀተልዎሙ ፡ ወገብኡ ፡ ወተመይጡ ፡ ኀበ ፡ ንጉሥ ፡ qui suivent, ont été supprimés. — [2] ወአእተዉ ፡ — [3] ወርእዮ ፡ ንጉሥ ፡ — [4] ወአእኰቶ ፡ — [5] ወእም፡ገዝ ፡ — [6] ሖረ ፡ ንጉሥ ፡ — [7] ካልእ ፡ — [8] ለሠራዊቱ ፡ — [9] ለሰኔ ፡ — [10] ወእንግርክሙ ፡ — [11] ምሥራቀኒ ፡ ወምዕራበኒ ፡ — [12] ሰሜንኒ ፡ ወደቡበኒ ፡ ስሜንኒ ፡ ወትግሬኒ ፡ — [13] ጐጃም ፡

IMPRIMERIE NATIONALE.

ት ። ኢሰማዕክሙኑ ፡ በከመ ፡ ይቤሉ ፡ እሉ ፡ ተንባ
ላት ፡ ዕልዋን ፡ መሢሐ ፡ ለእግዚአብሔር ። ወእ
ለ ፡ ኢየአምርዎ ፡ ለክርስቶስ ፡ ሰበ ፡ ይቀትሉን ፡ ክ
ርስቲያን ፡ ንከውን ፡ ሰማዕተ ፡ ወሶበ ፡ ንቀትሎሙ ፡
ለክርስቲያን ፡ ንረክብ ፡ ገነተ ፡ ከመዝ ፡ ይቤሉ ፡ ዕ
ልዋን ፡ ተንባላት ፡ እለ ፡ አልበሙ ፡ ተስፋ ፡[1] ለድ
ኂን ፡ ወያጠብዑ ፡ ለመዊት ። እፎኬ ፡[2] አንት
ሙ ፡ እለ ፡ ተአምርዎ ፡ ለአብ ፡ ምስለ ፡ ወልዱ ፡[3]
ወመንፈስ ፡ ቅዱስ ፡ እለ ፡ ተጠመቅሙ ፡[4] በስሙ ፡
ወተቀደስክሙ ፡ በደሙ ፡ ለምንት ፡ ትፈርህዎሙ ፡
ለዕልዋን ፡ ትካትሰ ፡ ቃጠብዑ ፡ ተቃትሎ ፡ በእን
ቲአየ ። ወይእዜኒ ፡ አጥብዑ ፡ ተቃትሎ ፡ በእንተ ፡
ክርስቶስ ፡ በከመ ፡ ይቤ ፡ መጽሐፈ ፡ ቀኖና ፡ ተቃ
ትል ፡ ዕልዋን ፡ ወከድያን ፡[5] በሰይፈ ፡ ሐዒን ፡ ወ
ምላሕ ፡[6] ሰይፈከ ፡ በላዕለ ፡ ሃይማኖት ፡ ፍጽም
ት ፡ ወአንትሙሂ ፡[7] ቅንቱ ፡ ሰይፈክሙ ፡ ወአጥብ
ዑ ፡ ልበክሙ ፡ ወኢታደንግፁ ፡ ነፍሰክሙ ። አላ ፡
ፅንዑ ፡[8] ወተወከሉ ፡ በእግዚአብሔር ። በከመ ፡
ይቤ ፡ መጽሐፈ ፡ መዝሙር ፡ በ፺ወ፫ ፡ በእግዚአብ
ሔር ፡ ተወከልኩ ፡ ኢይፈርህ ፡[9] እጓለ ፡ እምሕያ
ው ፡ ምንት ፡ ይሬስየኒ ።[10] እግዚአብሔር ፡ ይረድ
አኒ ፡ ወአነ ፡ እሬእዮሙ ፡ ለጸላዕትየ ፡[11] ወዓዲ ፡ ይ

[1] ተስፍ ፡ — [2] ኬ ፡ supprimé. — [3] ለአብ ፡ ወወልድ ፡ — [4] ወተጠመቅሙ ፡ — [5] ወከሀድያን ፡ — [6] ምላሀ ፡ — [7] ወ supprimé. — [8] ጽንዑ ፡ — [9] ኢይፈርሀ ፡ ምንተ ፡ — [10] ምንት ፡ ይሬስየኒ ፡ ces deux mots manquent. — [11] ለጸላእትየ ፡

ቤ ፡ ኵሎሙ ፡ አሕዛብ ፡ አገቱ ፡[1] ወበስመ ፡ እግዚ
አብሔር ፡ ሞዕክምሙ ። ወዘንቱ ፡ ብሂሎ ፡ ተምዓ ፡
ንጉሥ ፡ ላዕለ ፡ ሠራዊቱ ፡ ወይቤሎሙ ፡ ታንብ
ሩ ፡ ልበክሙ ፡ ድኅረ ፡ ዘባንክሙ ። አላ ፡ አግብኡ ፡
ልበክሙ ፡[2] እንተ ፡ ቅድሜክሙ ፡ ኀበ ፡ ዘቀዳሚ ፡
ንብረቱ ። ወአዕትቱ ፡[3] ፍርሃተ ፡ እምላዕሌክ
ሙ ፡[4] እንስኬ ፡ መሐልኩ ፡ በእግዚአብሔር ፡ ሕያ
ው ፡ ፈጣሬ ፡ ሰማያት ፡ ወምድር ፡ ወለእመ ፡[5] ከ
ነ ፡ ክረምት ። ወለእመኒ ፡[6] ከነ ፡ ሀጋይ ፡[7] ከመ ፡
ኢይትመየጥ ፡ ውስተ ፡ ሀገርየ ፡ እስከ ፡ አሐልቆ
ሙ ፡[8] ለዕልዋን ፡ በኃይለ ፡ ኢየሱስ ፡ ክርስቶስ ፡
አምላኪየ ፡ ወልደ ፡ እግዚአብሔር ። ወለእመኒ ፡[9]
ሞትነ ፡ ወለእመኒ ፡[10] ሐየውነ ፡[11] በእግዚአብሔ
ር ፡ ንሕነ ። አንኒ ፡[12] አጽናዕኩ ፡ ልብየ ፡ በክርስቶ
ስ ፡[13] ወአጽንአሙ ፡ ለሠራዊቱ ፡ በ፩ ፡ ነገር ፡ በመ
ዓዲ ፡[14] ይቤሎሙ ፡ ስምዑ ፡ እንግርክሙ ፡ ዘለአከ ፡ Prophétie d'un moine.
ኀቤየ ፡ ፩ ፡ መነኮስ ፡ ዘስሙ ፡ አማኑኤል ፡[15] ብእ
ሴ ፡ እግዚአብሔር ፡[16] እንዘ ፡ ይብል ፡ ስማዕ ፡ ወ
ልድየ ፡ ዘእነግረከ ፡ አነ ፡ ዘኢከነ ፡ በሕልም ። ወኢ

[1] ዓገቱኒ ፡ — [2] ለክሙ ፡ — [3] ወአእትቱ ፡ — [4] እምላእሌክሙ ፡ — [5] ወ ፡ supprimé. — [6] ኒ ፡ supprimé. — [7] ሐጋይ ፡ — [8] አኃልቆሙ ፡ — [9] እመኒ ፡ — [10] ወእመኒ ፡ — [11] ሐዩነ ፡ — [12] አነኒ ፡ manque. — [13] አንትሙሂ ፡ አጽንዑ ፡ ልብክሙ ፡ በክርስቶስ ፡ ወአጽንዖ ፡ ልበሙ ፡ ለሠራዊት ፡ — [14] በመዓትሂ ፡ ወበየውሃትሂ ፡ ወዓዲ ፡ — [15] le nom du moine manque. — [16] ቅዱስ ፡

በሐሳውያን ፡ ነቢያት ፡ ወኢተምስል ፡[1] ንገርየ ፡ ዘበህልም ፡[2] ወኢኮንኩ ፡ ሐሳዌ ፡ ነቢየ ። አላ ፡ እትናገር ፡ ዘአእመርኩ ፡ እምቅድሳት ፡[3] መጻሕፍት ፡ ናሁ ፡ ተፈጸመ ፡ መንግሥቶሙ ፡ ለተንባላት ። ትካትሰአ ፡[4] ክንክ ፡ ትትቃተል ፡ በእንተ ፡ ኃላፌ ፡[5] መንግሥት ፡ ወበእንተ ፡ ወርቅ ፡ ወብሩር ፡ ወበእንተ ፡ አልባስ ፡ ክቡራት ። ወይእዜኒ ፡ አጥብዕ ፡ ተቃትሎ ፡ በእንተ ፡ ክርስቶስ ፡ በከመ ፡ ይቤ ፡ መጽሐፈ ፡ ቀኖና ፡ እንተ ፡ ሐዋርያት ።[6] ተቃተል ፡ ዕልዋነ ፡ ወከሐድያነ ፡[7] በሰይፈ ፡ ሐዊን ። ወእንተሂ ፡ ሑር ፡ ወጽብአሙ ፡[8] ለዕልዋን ። ወኢትፍራህ ፡ እስመ ፡ እንተ ፡ ትመውዖሙ ፡[9] ወከመዝ ፡ ለአከ ፡ ኅቤየ ፡ ውእቱ ፡ መነከስ ፡ ወእንትሙሂ ፡[10] ስምዑ ፡ እንግርከሙ ፡ ለምንት ፡ ትፈርህዎሙ ፡ ለዕልዋን ፡ ኢይምሰልከሙ ፡ ዘታመሥጡ ፡[11] በፍርሃት ፡ አላ ፡ በአጽንዖ ፡ ልብከሙ ። ወዓዲ ፡ ይቤሎሙ ፡ ስምዑ ፡ እምሳለ ፡ ዘእሜስል ፡ ለከሙ ፡ ሰበ ፡ ይትበዓሱ ፡[12] ማል ፡ ምስለ ፡ ግሩ ፡ ማል ፡ ያዓርቆሙ ፡ ጕንደረት ።[13] ወሰበ ፡ ይትበዓሱ ፡ የላዕዳት ፡ ምስለ ፡ ጊዓ ፡ የዓርቅውሙ ፡ ዋልሳ ።[14] እንት

1 ታምስል ፡ — 2 ዘበሕልም ፡ — 3 እምቅዱሳት ፡ — 4 አ ፡ manque. — 5 ኃላፊ ፡ — 6 ቀኖና ፡ ዘሐዋርያት ፡ — 7 ወክሀድያነ ፡ — 8 ወፅብዖሙ ፡ — 9 ትመውዖሙ ፡ — 10 ወ supprimé. — 11 ዘታመክጡ ፡ — 12 ይትበአሱ ፡ — 13 የአርቅዎሙ ፡ የርሐ ፡ — 14 ወሰበ ፡ ይትበአሱ ፡ ሰግላ ፡ ምስለ ፡ በክት ፡ የዓርቅዎሙ ፡ ዋልሳ ፡

ሙሂ ፡ ብከሙ ፡ በገዘየ ፡ አርከ ፡[1] በዘይትሐመወከ
ሙ ። አው ፡ ፍቁር ፡ ከመ ፡ ይግበር ፡ ዕርቀ ፡ ማዕከ
ሌክሙ ፡[2] ወማዕከለ ፡ ቱንባላት ፡ እስኩኬ ፡ ንግ
ሩኒ ፡ በኑ ፡ ዘገበርኑ ፡ ሠናየ ፡ እምአመ ፡ አደውና
ሃ ፡ ለባሕረ ፡ (fol. 48) ሐዋሽ ፡ እስከ ፡ ገዘየ ፡ ኢ ፡
እንተ ፡ ድኅሬነ ፡ ወኢእንተ ፡ ቅድሜነ ። ወዘንተ ፡
ብሂሎ ፡ ተምዓ ፡[3] ላዕሌሆሙ ፡ ንጉሥ ፡ እንዘ ፡ ይ
ብል ፡[4] እስኩኬ ፡ በሉ ፡ ዘትብሉ ፡ እንሰ ፡ መሐል
ኩ ፡ በእምላከ ፡ ሰማይ ፡[5] ከመ ፡ ኢይትመየጥ ፡ ው
ስተ ፡[6] ሀገርየ ፡ እስከ ፡ አኃልቆሙ ፡[7] ለቱንባላ
ት ። ወአውሰዕዎ ፡[8] ሰራዊት ፡[9] ከመ ፡ ዘበ፩ ፡ አ
ፍ ፡ እንዘ ፡ ይብሉ ፡ እወ ፡ ንጉሥ ፡ ንገብር ፡ ኵሎ ፡
ዘአዘዝከነ ። ወበከመ ፡[10] ይኩን ። ባሕቱ ፡ ሀበነ ፡
ቡራኬ ፡ ወባረከ ፡ ላዕሌሆሙ ፡[11] በቃለ ፡ አፉሁ ፡
እንዘ ፡ ይብል ፡ ሰይፎሙ ፡ ለዕልዋን ፡ ወኵናቶ
ሙ ፡ ወአሕፃሆሙ ፡ ኢይደቅ ፡ ላዕሌክሙ ፡[12] አላ ፡
ሰይፍክሙ ፡ ይባዕ ፡[13] ውስተ ፡ ልበሙ ፡[14] ለዕልዋ
ን ፡ ወኵናቶሙ ፡ ወአእፃሆሙ ፡ ይባዕ ፡ ውስተ ፡

Fin du discours d'Amda Ṣyôn. Ses guerriers lui promettent de marcher et lui demandent sa bénédiction.

[1] አርከ ፡ በገዘየ ፡ — [2] ከመ ፡ ይግበር ፡ ለክሙ ፡ ዕርቀ ፡ ማእከለ ፡ ቱንባላት ፡ — [3] ተምአ ፡ ንጉሥ ፡ — [4] ወይቤ ፡ — [5] ሰማይ ፡ ወምድር ፡ — [6] ውስተ ፡ supprimé. — [7] አሕልቆሙ ፡ — [8] ወአውሥእዎ ፡ — [9] ሠራዊቱ ፡ — [10] ወበከመ ፡ ትቤ ፡ ይኩን ፡ — [11] ላእሌሆሙ ፡ — [12] ላእሌክሙ ፡ — [13] ይባእ ፡ — [14] ወይትቀጠቀጠ ፡ አቅስስቲሆሙ ፡ መጥባሕትክሙ ፡ les mots ለዕልዋን ፡ ወኵናቶሙ ፡ ወአእፃሆሙ ፡ ይባዕ ፡ ውስተ ፡ ልበሙ ፡ manquent.

ልብሙ ፡ ወመጥባሕትክሙ ፡ ትብልዮሙ ፡ ወኵና
ትክሙኒ ፡ ትስርዎሙ ። ለክሙሰ ፡ ያድኅንክሙ ፡
እግዚአብሔር ፡ ወይሠውረክሙ ፡[1] በወልታሁ ፡
ወየሀብክሙ ፡ ኃይለ ፡ ወመዊአ ፡[2] ወይቤሉ ፡[3] ሕ
ዝብ ፡ አሜን ፡ ወአሜን ፡ ለይኩን ፡ ለይኩን ። ወ
እምድኅረዝ ፡[4] ቀንሥአ ፡ ንጉሥ ፡ በርእሰ ፡ ሠር
ቀ ፡ ወርኃ ፡ ሐምሌ ፡ ወሖረ ፡ ምስለ ፡ ሠራዊቱ ፡
ወዓደወ ፡ ዓባየ ፡ ፈለገ ፡ እንተ ፡ ስማ ፡ ያሽ ፡ ወበጽ
ሐ ፡[5] ሀገረ ፡ ሞራ ፡[6] ወተአየነ ።[7] ወበህየ ፡ መጽ
አት ፡ አሐቲ ፡ ብእሲት ፡ እምዘመደ ፡ ክርስቲየን ፡
እንተ ፡ ተሰይጠት ፡ ቀዳሚ ። ወነገረቶ ፡[8] ለንጉ
ሥ ፡ እንዘ ፡ ትብል ፡ ከመዝ ፡ ይቤሉ ፡ ተንባላት ፡
ሰብ ፡ ያቅየሕይሕ ፡ ሰማይ ፡ ይዘንም ፡ ዝናም ፡ ምስ
ለ ፡ ነፋስ ፡ ንሕነ ፡ ናሐልቆሙ ፡ ለክርስቲያን ፡ ወ
በይእቲ ፡ ዕለት ፡ ዘንመ ፡ ዝናም ፡ ወነፍሐ ፡ ነፋሰ
ት ፡ ወተሰጣ ፡[9] ሐይመታተ ፡ ንጉሥ ፡ ወደባትሬ
ሁ ፡ ወአልቦ ፡ ዘተርፈ ፡ እምትዕይንቱ ፡ ዘኢተሰጠ ፡
ወዘኢቀበትከ ፡ ወዘኢተገፍትዓ ። ወተሐውከ ፡
ኵሉ ፡ ትዕይንት ፡ በፍርሃት ። ወዖደ ፡[10] ዓዋዲ ፡
እምኀበ ፡ ንጉሥ ፡ እንዘ ፡ ይብል ፡ ኢትፍርሑ ፡[11]
ወኢትደንግፁ ፡ አሕዝበ ፡ ክርስቲያን ፡ ሰብ ፡ ትሬ
እዩ ፡ ዝናመ ፡ ወነፋሰ ፡ እስመ ፡ ትእምርት ፡ ለነ ፡

Le roi vient camper à Morâ. Une femme lui dévoile les projets des musulmans.

[1] ወይሰውርክሙ ፡ — [2] መዊአ ፡ — [3] ወይብሉ ፡ — [4] ወእምዝ ፡ — [5] ወበፅሐ ፡ — [6] ገሞራ ፡ — [7] ወተዓየነ ፡ — [8] ከመዝ ፡ placé ici. — [9] ተሰጠ ፡ — [10] ወአዖደ ፡ — [11] ኢትፍርሑ ፡

እምኀበ ፡ እግዚአብሔር ፡ ውእቱ ፡ እስመ ፡ ኀገሬ
ትዮሙ ፡ ለዕልዋን ። ወዘንተ ፡ ይቤ ፡ ንጉሥ ፡ ከ
መ ፡[1] ያጽንእሙ ፡ ለሠራዊቱ ፡[2] ወይክላዕ ፡[3] ፍ
ርሃተ ፡ ላዕሌሆሙ ።[4] ወበይእቲ ፡ ሌሊት ፡ መጽ
ኡ ፡ ዕልዋን ፡ ወዓገቱ ፡[5] ትዕይንተ ፡ ንጉሥ ፡ እመ ፡

Nouvelles attaques des musulmans et nouvelles victoires d'Amda Ṣyôn.

፳ ፡ ለሐምሌ ፡ እንተ ፡ ይእቲ ፡ በዓለ ፡ ሐዋርያት ፡
ወሠራዊተ ፡ ትዕይንት ፡ ጸርሑ ፡ ኀበ ፡ ንጉሥ ፡ ከ
መ ፡ ያንግሮሙ ፡ ወሰበ ፡ ወጽአ ፡[6] ንጉሥ ፡ ወኢ
ንፍሐ ፡ ቀርነ ፡ ወወውዑ ፡[7] ሠራዊቱ ፡[8] ወተመ
ውዑ ፡ ረሲዓነ ፡[9] በኀይለ ፡ እግዚአብሔር ፡ ወእም
ዝ ፡ ሖረ ፡ ምሕዋረ ፡ አሐተ ፡[10] ወተአየነ ፡[11] በሀ
የ ። ወካዕበ ፡ መጽኡ ፡ ዕልዋን ፡ ሌሊተ ፡ ወፀብዕ
ዎሙ ፡ ለሠራዊተ ፡ ንጉሥ ። ንጉሥሰ ፡ ሀሎ ፡ ው
ስተ ፡ ሐይመቱ ፡ ወሠራዊቱ ፡[12] ጸርሑ ፡ እንዘ ፡ ይ
ብሉ ፡ እይቴ ፡ ሀሎ ፡ ንጉሥነ ፡[13] ከመ ፡ ይርድአ

Reproches d'Amda Ṣyôn à ses guerriers.

ነ ። ወሰሚዖ ፡ ንጉሥ ፡ ጽራሐሙ ፡[14] ተምዓ ፡ ላዕ
ሌሆሙ ፡[15] ወይቤሎሙ ፡ ቀዳሚ ፡ ነገርኩክሙ ፡ ከ
መ ፡ ትፅንኡ ፡ ወትትቃተሉ ።[16] ወይእዜኒ ፡ ጽን
ዑ ፡ ወተቃተልዎሙ ፡ ለዕልዋን ፡[17] ንጉሥሰ ፡ ይ

[1] ከመ ፡ supprimé. የጽንዖሙ ፡ — [2] ለክርስቲያን ፡ ሠራዊቱ ፡ — [3] ወይክላእ ፡ — [4] እምላእሌሆሙ ፡ — [5] ዐገቱ ፡ — [6] ወፅአ ፡ — [7] ወውዑ ፡ — [8] ሠራዊት ፡ — [9] ረሲአን ፡ — [10] ምሕዋረ ፡ ፩ዕለት ፡ — [11] ተዓየነ ፡ — [12] ወሠራዊቱሰ ፡ — [13] ንጉሥ ፡ — [14] ጽራኋሙ ፡ — [15] ለእሌሆሙ ፡ — [16] ከመ ፡ ትትቃተሉ ፡ ወትጽንዑ ፡ — [17] ወተቃተሉ ፡ ዕልዋነ ፡

ጼውዕ ፡[1] ሠራዊቶ ፡ ከመ ፡[2] ይፈንዎሙ ፡ ውስተ ፡ ጸብዕ ።[3] እፎኑ ፡ ትጼውኡ ፡ ኪያየ ፡ ከመ ፡[4] ትፈንዉኒ ፡[5] ውስተ ፡ ፀብዕ ፡ ወሰእኑ ፡ ተቃትሎ ፡ ዘእንበሌየ ።[6] ወሶቤሃ ፡ ወጽአ ፡[7] ንጉሥ ፡ ወአጕየዮሙ ፡ ለረሲዓን ። ወተሰብሩ ። ወገብአ ፡ ውስተ ፡ ታዕካሁ ፡ እንዘ ፡ የአኵቶ ፡ ለክርስቶስ ፡ ዘይሁቦሙ ፡ ለነገሥት ፡ ኃይለ ፡ ወያድኅኖሙ ፡ ለእለ ፡ ተወከሉ ፡ ቦቱ ፡ ሎቱ ፡ ስብሐት ፡ ምስለ ፡ አቡሁ ፡ ወመንፈስ ፡[8] ቅዱስ ፡ ለዓለመ ፡ ዓለም ፡ አ ።

Détails sur cette guerre terrible.

ወይእዜኒ ፡ ስምዑ ፡ እንግርክሙ ፡ ዘከነ ፡[9] ፀብአ ፡ ላዕለ ፡ ንጉሥ ፡ ወላዕለ ፡[10] ሠራዊቱ ፡ መዓልተ ፡ ወሌሊተ ፡ ዘአልቦ ፡ ዕረፍት ፡ እምወርኃ ፡ ግንቦት ፡ እስከ ፡ ወርኃ ፡ ሐምሌ ፡ ሰብአ ፡ ኢኖመ ፡ በገቦሁ ፡ ወኢፈትሐ ፡ ቅናቶ ፡ ሐቌሁ ፡ ንጉሥኒ ፡[11] ኢይነውም ፡ አላ ፡ ይፀብዕ ፡ መዓልተ ፡ ወሌሊተ ፡ ካልእንሰ ፡ ነገሥት ፡ ይፌንዉ ፡ ሠራዊቶሙ ፡ ውስተ ፡ ፀብዕ ፡ ንጉሥሰ ፡ ዓምደ ፡ ጽዮን ፡ ቀኒቶ ፡ ሐቌሁ ፡ ወተረሲዮ ፡ ይፀብዕ ፡[12] ወይመውዕ ፡ በኃይለ ፡ እግዚአብሔር ፡ ወእንዘ ፡ ከመዝ ፡ ይትገበር ፡

Arrivée dans le pays d'Adal; description de ce pays.

ፀብዕ ፡ በአ ፡ ተኃይሎ ፡[13] ውስተ ፡ ዓባይ ፡ ብሔር ፡ እንተ ፡ ስማ ፡[14] አደል ፡ ኀበ ፡ ኢይበጽሖ ፡[15] ካልዓ

[1] ጸውዓ ፡ — [2] ከመ ፡ supprimé. — [3] ፀብዕ ፡ — [4] ከመ ፡ supprimé. — [5] ኒ ፡ supprimé. — [6] ዘእንበሌሁ ፡ — [7] ወፅአ ፡ — [8] ወመንፈሱ ፡ — [9] ዘከመ ፡ ኮነ ፡ — [10] ወላዕለ ፡ supprimé. — [11] ንጉሥኒ ፡ — [12] ፀብዕ ፡ — [13] ተሐዩሎ ፡ — [14] ዘስማ ፡ — [15] ኢበፅሖ ፡

ን ፡ ነገሥት ፡ ኀበ ፡ ኢይትአወር ፡[1] ምሥራቅ ፡ ወ
ምዕራብ ፡ ወተአየነ ፡[2] ኀበ ፡ አሐቲ ፡ ሀገር ፡ እን
ተ ፡ ስማ ፡ ደስ ፡ ለማይኒ ፡ ይብልዎ ፡ ፉር ። ወበህ
የ ፡ ተለኩዩ ፡ ካህናት ፡ በኀበ ፡ ደብተራ ፡ መርጡ
ል ፡ እንዘ ፡ ይብሉ ፡ ዝየ ፡[3] ምሥራቅ ፡ በ ፡ እለ ፡
ረስዩ ፡[4] ምሥራቀ ፡ ከመ ፡ ምዕራብ ፡ ወምዕራበ ፡
ከመ ፡ ምሥራቅ ። ወበማዕከለ ፡[5] ክረምትሂ ፡ ሐጋ
ይ ፡ ጥቀ ፡[6] ዘያውኢ ፡[7] ሰብአ ፡ ወእንስሳ ፡ ሣዕር
ሂ ፡ ኢይትረከብ ፡ ለማይሰ ፡[8] ይሰትይዎ ፡ በመስፈ
ርት ፡[9] ኀዳጠ ፡ ወበሀገሮሙ ፡ (fol. 49) አልቦ ፡[10] ዓ
ይን ፡ ማይ ፡ ዘይነቅዕ ። አላ ፡ አዘቃት ፡[11] ጽዩዓት ፡[12]
ወሙሱናት ። እለ ፡ ክሩያት ፡ በእደ ፡ ሰብእ ፡ ወዓ
ዕባን ፡[13] ምድሮሙ ፡ ከመ ፡ አስዋክ ። ወሰብአሙኒ ፡
የሐውሩ ፡ በእደዊሆሙ ፡ ወእገሪሆሙ ፡ ወላዕለ ፡[14]
ወርእሶሙ ፡ ቃሕተ ፡ ወይረውጹ ፡ በእደዊሆሙ ፡
ከመ ፡ እግር ። ወዓዲ ፡ መጽኡ ፡ ዕልዋን ፡ በሌሊ
ት ፡ ወፀብዕዎሙ ፡ ለሠራዊተ ፡ ንጉሥ ፡ ኵለ ፡[15]
ሌሊተ ፡ ወሰደድዎሙ ፡ በኃይለ ፡ ኢየሱስ ፡ ክርስ
ቶስ ። ወፀቢሖ ፡[16] ዴገንዎሙ ፡ ሠራዊተ ፡ ንጉ
ሥ ፡ ወአልበ ፡ ዘተርፈ ፡ መኑሂ ፡ ውስተ ፡ ትእይን
ት ፡[17] ዘያአምር ፡ ፀብአ ።[18]

1 ኢይትኤመር ፡ — 2 ወተዓየነ ፡ — 3 ዝየ ፡ ወዝየ ፡ — 4 ይሬስዩ ፡ — 5 ማእከለ ፡ — 6 ጥቀ ፡ manque. — 7 ያውዒ ፡ — 8 ለማይሂ ፡ — 9 መሰፈርት ፡ — 10 ኢሀሎ ፡ — 11 ዓዘቃት ፡ — 12 ጽዩአት ፡ — 13 ወአእባን ፡ — 14 ላእለ ፡ ወ manque. — 15 ኵላ ፡ — 16 ወጺቢሖ ፡ — 17 ትዕይንት ፡ — 18 ፀብዓ ፡

Dénombrement des princes maures qui prennent part à la guerre.

ወካዕበ ፡ ስምዑ ፡ እንግርክሙ ፡ አሕዛበ ፡ ክርስቲያን ፡ ዘኢትዮጵያ ፡ ዘከመ ፡ ፀብዕዎ ፡ ተንባላት ፡ ዕልዋን ፡ ሃይማኖት ፡ ለንጉሥ ፡ ዓምደ ፡ ጽዮን ፡ ወዘከመ ፡ አስተጋብአ ፡ ሠራዊተ ፡ ነገሥት ፡ ወመኳንንት ፡[1] ብእሲ ፡ ዘስሙ ፡ ስልሕ ፡[2] ወሚመቱ ፡ ቃዚ ፡ አምሳለ ፡ ሊቀ ፡ ጳጳሳት ፡ ዘያከብርዎ ፡ ነገሥት ፡ ወመኳንንት ፡ ወይፈርህዎ ፡ ለእግዚአብሔር ፡[3] ወአንገለጉ ፡ ኵሎሙ ፡ ኀቢሮሙ ፡ ንጉሠ ፡ አደል ፡ ፩ ፡ ወንጉሠ[4] ፡ ሞራ ፡ ፩ ፡ ንጉሠ ፡ ለበከላ ፡ ፩ ፡ ወንጉሠ[5] ፡ ሀገራ ፡ ፩ ፡ ንጉሠ ፡ ፈድሴ ፡ ፩ ፡ ንጉሠ ፡ ግደድ ፡[6] ፩ ፡ ንጉሠ ፡ ነገብ ፡[7] ፩ ፡ ንጉሠ ፡ ዙባ ፡ ፩ ፡ ንጉሠ ፡ ሐርላ ፡ ፩ ፡ ንጉሠ ፡[8] ሆበት ፡ ፩ ፡[9] ንጉሠ ፡ ተርሰ ፡ ፩ ፡ ንጉሠ ፡ እይም ፡[10] ፩ ፡ ንጉሠ ፡ እልብሮ ፡ ፩ ፡ ንጉሠ ፡ ዜልአ ፡ ፩ ፡ ንጉሠ ፡ እስቴ ፡ ፩ ፡ ንጉሠ ፡ ደዋሮ ፡ ፩ ፡ ንጉሠ ፡ ፱ ፡[11] መኰንን ፡ ድልሆየ ፡ ፳ ፡ መኰንን ፡ ዉርጋር ፡ ፲ወ፪ ፡ መኰንን ፡ ጋሳ ፡ ፯ ፡[12] መኰንን ፡ ሐርጎል ፡ ፴ ፡[13] መኰንን ፡ ከሰ ፡ ፫ ፡ መኰንን ፡ ሰሰጌ ፡ ፳ ፡ መኰንን ፡

[1] ወመኳንንት ፡ manque. — [2] ሳልሕ ፡ — [3] ከመ ፡ እግዚአብሔር ፡ — [4] ወ supprimé. — [5] ወ supprimé. — [6] ግዳይ ፡ — [7] ገነብ ፡ — [8] ወንጉሠ ፡ — [9] ንጉሠ ፡ ሱባ ፡ ፩ ፡ — [10] እደም ፡ — [11] ንጉሠ ፡ ደዋሮ ፡ ፱ ፡ — [12] መኰንን ፡ ኀሐን ፡ (ou ኀሐን ፡) ፳ መኰንን ፡ መድኀት ፡ ፳ መኰንን ፡ ሐርጎል ፡ ፱ — [13] መኰንን ፡ ዘሰይ ፡ ፱ መኰንን ፡ ጠሎ ፡ ፳ መኰንን ፡ ተዳርከ ፡ ፫ መኰንን ፡ አድገል ፡ ፫ መኰንን ፡ ወደአና ፡ ፬ መኰንን ፡ ከሰ ፡

ተአረክ ፡ ፫ ፡ መኰንን ፡ አድርገል ፡ ፫መኰንን ፡ ወ
ደአና ፡ ፬መኰንን ፡ ከሰ ፡ ፳ [1] መኰንን ፡ ሚታሎ
ት ፡ ፫ ፡ መኰንን ፡ ዘጢርከሰ ፡ [2] ፫ ፡ መኰንን ፡ ሀ
ገሬ ። ፺፱ ፡ [3] መኰንን ፡ አደል ፡ ፻ወ፲ ፡ [4] መኰን
ን ፡ ልሕን ፡ [5] ፫መኰንን ፡ ዝቡሬ ፡ ፲፯መኰንን ፡
ዘፊጊ ፡ ፫ ፡ መኰንን ፡ ሰልጠጊ ፡ [6] ፫ ፡ መኰንን ፡
ወርሱጥ ፡ ፳መኰንን ፡ ዝርዋሰጌ ፡ ፲መኰንን ፡ ቶ
ማኬ ፡ ፲ወ፩ ፡ መኰንን ፡ ቱከው ፡ ፳ ፡ መኰንን ፡
ጐዓት ፡ ፫ ፡ መኰንን ፡ ጣይጠደከ ። [7] ፳መኰንን ፡
እጬልአይ ፡ ፲ወ፩መኰንን ፡ የዝደ ፡ ፳ ፡ መኰንን ፡
መገሬት ፡ ፫ ፡ መኰንን ፡ ኵምግዳይ ፡ ፲፬መኰንን ፡
ከሮሮ ፡ ፳ ፡ መኰንን ፡ ጊቶ ፡ ፰ ፡ መኰንን ፡ አጥቂ
ጥ ፡ ፭መኰንን ፡ ግሙሕጋር ፡ ፭መኰንን ፡ ጕሬ ፡ [8]
፭ ፡ መኰንን ፡ ጋቱር ፡ ፭ ፡ መኰንን ፡ ኢዘዘ ፡ [9] ፭ ፡
መኰንን ፡ ለሰሐና ፡ [10] ፭መኰንን ፡ ገዝአ ፡ ፭ ፡ መ
ኰንን ፡ ላዐለይ ፡ [11] ዋዝ ። ፭ ፡ መኰንን ፡ ታሕታ
ይ ፡ ዋዝ ፡ ፭ ፡ [12] መኰንን ፡ ሐርያ ፡ ፭መኰንን ፡
ሕጕድኤል ፡ [13] ፭መኰንን ፡ ወገረጸላ ፡ ፭መኰን
ን ፡ ዉርሳግ ፡ ፭መኰንን ፡ ድጕን ፡ [14] ፭መኰንን ፡

1 Le copiste a replacé ici le gouverneur de ከሰ ፡ en le faisant précéder des gouverneurs de ተአረክ ፡ (ቶዓርክ ፡), አድርገል ፡ (አድገል) et ወደአና ፡ mentionnés précédemment. — 2 ዘጤርከሰ ፡ — 3 ፺ወ፱ ፡ — 4 ፻፲ — 5 ልሀን ፡ — 6 ሰልጣጊ ፡ — 7 ጠይደከ ፡ — 8 ጕሬ ፡ — 9 ኢዘዘ ፡ — 10 ለሰሐና ፡ — 11 ላእላይ ፡ — 12 ፭ manque. — 13 ሕጕድኤላ ፡ — 14 ድጕን ፡

ገመሬር : ፩መኰንን : ሚላዕ :[1] ፩መኰንን : ለግ : ፩መኰንን : ቃሕቃይ : ሐስያ :[2] ፩መኰንን : ላዕላይ : ሐስያ :[3] ፩ : መኰንን : ዘት : ፩ መኰንን :[4] ሐደቂር : ፩መኰንን : ክርክር :[5] ፩ : መኰንን : መከይ : ፩መኰንን : ርገፊን :[6] ፩መኰንን : መግደሬ : ፩መኰንን : እድርስኩ : ፩መኰንን : ሆበች :[7] ፯ : መኰንን : ሕችሬ :[8] ወአተርሆ : ፲ መኰንን : ላት :[9] ፳መኰንን : ሰት :[10] ፴መኰንን : ድጕ : ፫መኰንን : ኰርሆ :[11] ፩መኰንን : ዝገማ : ፩መኰንን : ዘተራ : ፩መኰንን : መየግብ : ፩ መኰንን : ጋዛከ :[12] ፩መኰንን : ዝሁየ : ፩መኰንን : ገልጣች :[13] ፩መኰንን : ይግዒመድ : ፩መኰንን : ዝጐርም :[14] ፩መኰንን : ንጋሼን :[15] ፩መኰንን : አችጕች : ፩መኰንን : ወሪ : ፩መኰንን : ወረሰ ።[16] ፩መኰንን : ሂግራ :[17] ፫ : መኰንን : ስረር : ፳ : መ : ጠርንበ : ፲ : መ : እደራ : ፪ : መ : ኪያሬ ። ፩ : መ : ሞራ : ፳ : መ :[18] ላዕለይ :[19] ለበከላ : ፪ : መ : ቃሕቃይ : ለበከላ :[20] ፴ : መ : ገበላ ። ፴ : መ :

[1] ሚላእ : — [2] ሐሰያ : — [3] ላእላይ : ሐሰያ : — [4] ጕራዕ : ፩መኰንን : አዛች : ፩መኰንን : — [5] ከንከር : — [6] ኛገሬ : — [7] ሁበች : — [8] ሕችሬ : — [9] ላቅ : — [10] ሰች : — [11] ኾርሀ : — [12] ጋዛከ : — [13] ገልጠች : — [14] ዝጉርም : — [15] ንጋኢን : — [16] ወረሰ : — [17] ሄግራ : — [18] au lieu de l'abréviation መ : le mot መኰንን : est partout écrit en entier, les noms ጠርነበ :, እደራ :, ኪያሬ : et ሞራ : manquent. — [19] ላእላይ : ለበከላ : — [20] ለበከላ :

ግደሬም ፡ ጋድ ፡ ፫ ፡ መ ፡ ቀረምሌ ፡ ፱ ፡ መ ፡ ጋሰኩ
ር ፡ ፻ መ ፡ ማሉኬ ፡ ፻ ፡ መ ፡ ዘጋሚከሰ ፡ ፻መ ፡ ይደ
ጎል ፡[1] አርጊ ፡ ፻መ ፡ አዊሰ ፡ ፻ ፡ መ ፡ ደቢሆርመ
ይ ፡[2] ፻ ፡ መ ፡ ደቢሐዳላ ፡ ፻መ ፡ ጠይቢቸ ፡[3] ፻መ ፡
ዚባ ፡ ፻መ ፡[4] ጠባ ፡ ፻ ፡ መ ፡ ገመአላጕባ ፡[5] ፻ ፡ መ ፡
አርጊ ፡ ፳መ ፡ መርመሬ ፡ ፳ ፡[6] መ ፡ ከልከሴር ፡ ፻ ፡
መ ፡ ጕሬ ፡ ፻ ፡ መ ፡ ሰንዲዘሐዘር ፡[7] ፪ ፡ መ ፡ ቶለ
ግ ፡ ፲መ ፡ እረጠ ፡[8] ፻ ፡ መ ፡ ማሎ ፡ ፳ ፡ መ ፡ እኑ
ብ ፡ ፳ ፡ መኳ ፡ ቶልፋል ፡ ፱መ ፡ አግዩር ፡ ፲መ ፡ ብ
ለሰ ፡ ፯መ ፡ ሔዌ ፡[9] ፲መ ፡ አፈርደበ ፡ ፬መ ፡ አገበ
ቶ ፡ ፰ ፡ መ ፡ አድቢጊ ፡ ፻መ ፡ ዠረብጊ ፡ ፻መ ፡ ዠ
ውርሰጊ ፡ ፻ ፡ መ ፡ ቄሕብር ፡[10] ፻ ፡ መ ፡ ይጠሮቅ
ጊ ፡[11] ፻ ፡ መ ፡ ዠጕዕ ፡[12] ፻ ፡ መ ፡ ዠውቀይ ፡[13] ፻ ፡
መ ፡ ዠዌ ፡ ፻ ፡ መ ፡ አውሰ ፡ ፻ ፡ መ ፡ ሐርገየ ፡[14] ፻
መ ፡ እያዝ ፡ ፻መ ፡ መቀር ፡ ፻መ ፡ ሰሪ ፡[15] ፻መ ፡ መ
ቆዝ ፡ ፳ ፡ መ ፡ እስጌር ፡ ፻ ፡ የከባይጊ ፡ ፻ ፡ መ ፡ ወ
አይቴን ፡ ፻መ ፡[16] እስላል ፡ ፬ ፡ መ ፡ ጕርዛልጊ ፡[17]
፲ወ፪ ፡ መ ፡ ግራጊ ፡[18] ፲መ ፡ ጋልፍአጊ ፡ ፳መ ፡ ኔ
ጌቤዤጌራ ፡[19] ፻መ ፡ መከይጋር ፡ ፻መ ፡ ኔገብደሐላ ፡

1 ይዳጎሎ ፡ — 2 ደቢሆመይ ፡ — 3 ጠይቢቸ ፡ — 4 ዚባ ፡ ፻መኰንን ፡ ፲መኰንን ፡ — 5 ገመአልጕባ ፡ — 6 አርጊ ፡ et መርመሬ ፡ manquent. — 7 ሰንዱ ፡ ዘሐዘር ፡ — 8 እረሰጠ ፡ — 9 ሔዊ ፡ — 10 ቄሕብሕር ፡ — 11 ይጠሮቅጌ ፡ — 12 ዠጕዕ ፡ — 13 ዠጤቀይ ፡ (?) — 14 ሐርገየ ፡ manque. — 15 ሳሬ ፡ — 16 ወአይቴን ፡ ፳መኰንን ፡ — 17 ጕርዛልጊ ፡ ፲፪ — 18 ግራጌ ፡ — 19 ኔጌዤቤጌራ ፡

፭ ፡ መኰንን ፡ ትርሰ ፡ (fol. 50) ፬መ ፡ ከንመነገዴ ፡ ፳ ፡ መ ፡ ዝእሙልጊ ፡ ፭ ፡ መ ፡ ዘአብረስጊ ፡[1] ፭ ፡ መ ፡ ዱልጊ ፡ ፭ ፡ መ ፡ መርጠላት ፡ ፭ ፡ መ ፡ ስዩ ፡ ፭ መ ፡ ደፍረታ ፡[2] ፳መ ፡ ትሙዝ ፡ ፭ ፡ መ ፡ ቀበኪ ፡ ፭ ፡[3] ቃሕታይ ፡[4] ጠበ ፡ ፭መ ፡ እኬለ ፡[5] ፭መ ፡ ጠርሐሰብ ፡[6] ፳ ፡ መ ፡ ዝፍግጊ ፡[7] ፬መ ፡ ስከት ፡ ፲ ፡ መ ፡ ሐረር ፡ ፳ ፡[8] ዘቢልጊ ፡[9] ፭ ፡ መ ፡ መጸዩት ፡ ፭ ፡ መ ፡ ብርሆ ፡ ፭መ ፡ ሜትራ ፡ ፭መ ፡ ፍዱስፉራ ፡[10] ፭ ፡ መ ፡ ስጣ ፡[11] ፪መ ፡ በረጣ ፡[12] ፲ ፡ መ ፡ ጠሰና ፡ ፪ ፡ መ ፡ ጐሰት ፡[13] ፡ ፪ ፡ አቱርገረዝ ፡ ፲መ ፡ ሚከስ ፡[14] ፪ ፡ ሰርወዴ ፡[15] ፳ ፡ መ ፡ ወጣ ፡ ፯ ፡[16] መ ፡ እግላ ፡ ፲ ፡ መ ፡ ኤልሳዕ ፡[17] ፭ ፡ ምጋ ፡ ፭ ፡ መ ፡ ጋሰር ፡[18] ፭መ ፡ ዘላብ ፡ ፭ ፡ ግሬ ፡ ፲መ ፡ ሰበከ ፡[19] ፭ መ ፡ ወኪል ፡ ፭መ ፡ ዱለም ፡ ፭መኰንን ፡ እላልቆብ ፡ ፭መኰንን ፡ ጕላን ፡[20] ፭ ፡ መኰንን ፡ ንፌላ ፡[21] ፭መኰንን ፡ ዘን ፡ ፭መኰንን ፡ ሐሬ ፡ ፭መኰንን ፡ ኤላት ፡ ፭ ፡ መኰንን ።

መኳንንት ፡ ዘላንሂ ፡ ኢሉ ፡ እጉርባ ፡ ፭መኰንን ፡[22] ምጥሐና ፡ ፭ ፡ መኰንን ፡ ፍቅራማሬ ፡ ፭ ፡

[1] ዘአብረፅጌ ፡ — [2] ደፍረቃ ፡ — [3] ፭መኰንን ፡ — [4] ቃሓታይ ፡ — [5] አኪላ ፡ — [6] ጠርሰሐብ ፡ — [7] ዝፍጊ ፡ — [8] ፳መኰንን ፡ — [9] ዘቤልጊ ፡ — [10] ፍዱሰፉሬ ፡ — [11] ሰጠ ፡ — [12] በረጠ ፡ — [13] ጐሰት ፡ — [14] ሜኸሳ ፡ — [15] ሰርወዲ ፡ — [16] ፯ ፡ — [17] ኤልሰሰ ፡ — [18] ጋሰር ፡ — [19] ሰበካ ፡ — [20] ጕለን ፡ — [21] ንፈላ ፡ — [22] ፬መኰንን ፡ ደሐርቤ ፡ ፭መኰንን ፡ ቀራኤን ፡ ፭መኰንን ፡ ምጥሐና ፡ etc.

መ ፡ ደለን ፡ ፩መ ፡ አይፍሎ ፡ ፩መ ፡ ወልጥወልጥ ፡[1] ፩መ ፡ ወተልጣ ፡ ፩መ ፡ ድንዥዕሎ ፡[2] ፩መ ፡ አክርሰ ፡ ፩ ፡ መኰንን ።

መኳንንት ፡ ገበልሂ ፡ እሉ ፡ አገበ ፡[3] ፩ ፡ መኰንን ፡ ብልእምባ ፡ ፩ ፡ መ ፡ መይረበስ ፡[4] ፩መ ፡ ሐሬባ ፡ ፩መ ፡ አይደም ፡ ፩መ ፡ ዘርሕ ፡ ፩መ ፡ ሐኩማ ፡ ፩መ ፡ አዌሳ ፡[5] ፩መ ፡ ሀበንዘገል ፡ ፩መ ፡ በልሐካ ፡ ፩መ ፡ አላጦር ፡[6] ፡ ፩መ ፡ አሉላ ፡ ፩መ ፡ ገርበአዶ ፡ ፩መ ፡ ወዠቈ ፡ ድሙራን ፡ ነገሥት ፡ ወመኳንንት ፡ ፳፻ወ፺፻፳ወ፪[7] ። ወምሥጋዶሙሂ ፡[8] ለእሉ ፡ ነገሥት ፡ ወመኳንንት ፡ ዘእንበለ ፡ መኳንንቱ ፡ ዘላን ፡ ወገበል ፡ ፻ወ፳፪ ፡ ፵ወ፳ ፡ ምቃሥጋድ ። ወግማለዲን ፡ እኁሁ ፡ ለሰረብረዲን ፡[9] ገበሬ ፡ ዓመፃ ፡[10] ዘፈትሐ ፡ ንጉሥ ፡ እምዋቅሕት ፡[11] ወአንገሦ ፡[12] ላዕለ ፡ ምድረ ፡ ተንባላት ፡ ህየንተ ፡ እኁሁ ፡ ሰብረዲን ፡ ገብረ ፡ መዕሌተ ፡ ወሐብረ ፡[13] ምክረ ፡ ምስለ ፡ እሙንቱ ፡ ነገሥት ፡ ወመኳንንት ።[14] ወለአከ ፡ ኀበ ፡ ንጉሥ ፡ ዘአደል ።[15] እንዘ ፡ ይብል ፡ ሰላም ፡ ለከአ ፡[16] ወሰላም ፡ ለዕባይከአ ፡[17] ስማዕአ ፡[18] ምክርየ ፡ ወአጽምዕ ፡ ነገርየአ ፡[19] ዘእነግረ

Gemaldin se ligue avec les autres princes musulmans,

[1] ወልጥ ፡ ወልጥ ፡ — [2] ድንዥአሎ — [3] አገበ ፡ — [4] ወይረበስ ፡ — [5] አዊሳ ፡ — [6] አላጠር ፡ — [7] ፺፻ወ፪ — [8] ምስጋዶሙሂ ፡ — [9] ለሰብረዲን ፡ — [10] Ces deux mots manquent. — [11] እመዋቅሕት ፡ — [12] ወሠየሞ ፡ — [13] ወኅብረ ፡ ምስለ ፡ — [14] ምስለ ፡ እሉ ፡ መኳንንት ፡ ወነገሥት ፡ — [15] ኀበ ፡ ንጉሠ ፡ አደል ፡ — [16-17-18-19] አ ፡ supprimé.

ከአ ፡[1] ፍሁ ፡ መጽአ ፡ ንጉሠ ፡ ክርስቲያን ፡ አን
ተ ፡ መጽብብ ፡[2] ፍኖት ፡[3] ኅበ ፡ ኢይክል ፡ ወጺ
አ ፡[4] አንተኒ ፡ ኅረይ ፡ ለርእስከ ፡[5] እም፪ ፡ ፍናዋ
ት ፡[6] እመ ፡ ትሁብ ፡ ሎቱ ፡ ጸባሕተ ፡ ወጋዳ ።[7]
ወእመ ፡ አኮ ፡ አልቦ ፡ እመሰ ፡[8] ፈቀድከ ፡ ታውጽ
እአ ፡ ሎቱአ ፡ ጋዳአ ፡ ሢጥ ፡ ብእሲተከ ፡ ወውሉ
ደከ ፡ ወኵሎ ፡ ዘብከ ፡ ወእመሰ ፡ ከመዝ ፡ ገበርከ ፡
ዘኢይገብሩ ፡[9] አበዊከ ፡ እለ ፡ እምቅድሜከ ፡[10] ኢ
የሐትት ፡[11] ግብርናቲከ ፡ እምዘርዕከ ፡[12] ወእምዘር
ዓ ፡ ቤትከ ፡ እስከ ፡ ለዓለም ። ወይእዜኒ ፡ አእምር ፡
በጥበብከ ፡[13] ዘከመ ፡ ትገብር ። አስተጋብዕ ፡[14] ሠ
ራዊተ ፡ እለ ፡ ይትቃተሉ ፡ በሰይፍ ፡ ወበቀስት ፡
ወበወልታ ፡ ወበኵናት ፡ ወበአርማህ ፡ ዕፅ ፡ ወበበ
ትረ ፡ ሐፂን ።[15] አንኒ ፡ እመጽእ ፡ ምስለ ፡ ሠራዊ
ት ፡[16] ሰብአ ፡ አፍራስ ፡ ወሰብአ ፡ እግር ። ወንዕግ
ቶ ፡ እንተ ፡ ኵለሄ ፡ ወበኵሉ ፡ ወናልኅቆ ፡[17] በም

[1] አ ፡ supprimé. — [2] መጹብብ ፡ — [3] ፍኖትአ ፡ — [4] ወፂአ ፡ — [5] ለርእስከ ፡ manque. — [6] እም፪ፍኖት ፡ — [7] እመ ፡ ፈቀድከ ፡ ታውፅእ ፡ ሎቱ ፡ ጸባሕተ ፡ ወጋዳ ፡ — [8] ወእመሰ ፡ ታወፅእ ፡ ጋዳ ፡ — [9] ወለእመሰ ፡ ገበርከ ፡ ዘንተ ፡ ዘኢገብሩ ፡ — [10] ዘቅድሜከ ፡ — [11] ኢየአትት ፡ — [12] እምዘርእከ ፡ ወዘርአ ፡ — [13] ጥበበ ፡ ዘትገብር ፡ — [14] ወአስተጋብእ ፡ እለ ፡ ይትቃተሉ ፡ — [15] በሰይፍ ፡ ወቀስት ፡ ወኵናት ፡ ወአርማኅ ፡ ዕፅ ፡ በበትር ፡ ዘዕፅ ፡ ወዘሐፂን ፡ — [16] ሠራዊትየ ፡ ዘአፍራስ ፡ ወዘእግር ፡ — [17] እንተ ፡ ኵለሄ ፡ ወናሕልቆ ፡

Le roi d'Adal rassemble ses troupes.

ዕር ፡ ወኢ.ናትርፍ ፡ ፩እምውስቴቶሙ ።[1] ወሰሚዖ ፡ ዘንተ ፡ ነገረ ፡ አደል ፡[2] አስተጋብአ ፡[3] ንገሥተ ፡ ወመኳንንተ ፡ ምስለ ፡ ኵሉ ፡ ሠራዊቶሙ ፡ ወአሕዛበ ፡ ምድሮሙ ።[4] ወነበረ ፡ እንዘ ፡ ያስተጋብዕ ፡ ዘንተ ፡ ኵሎ ፡ ሠራዊተ ፡ ፲ ፡ አውራኃ ፡ ወሰበ ፡[5] ርእየ ፡ ንጉሠ ፡ አደል ፡ ከመ ፡ ተጋብኡ ፡ ኀቤሁ ፡ ኵሉ ፡ ሠራዊት ፡ ብዙኃን ፡ ዘአልቦ ፡ ኍልቈቶሙ ፡ መኑ ፡ ዘእንበለ ፡ እግዚአብሔር ፡[6] ባሕቲቱ ፡ ተአበየ ፡[7] በነፍሱ ፡ ወተአየረ ፡[8] ላዕለ ፡ እግዚአብሔር ፡ በከመ ፡ ፈርዖን ፡ ንጉሠ ፡ ግብጽ ፡ ላዕለ ፡ ሙሴ ፡[9] ዘይቤ ፡ እቀትል ፡ በመጥባሕትየ ፡ ወእኄንን ፡ በእዴየ ፡ ወአጸግባ ፡ ምህርከ ፡[10] ለነፍስየ ። ወበከመ ፡ ሰናክሬም ፡ ዘተዓበየ ፡ ላዕለ ፡ ሕዝቅያስ ፡ ወይቤ ፡ በኑ ፡ አምላክ ፡ ዘያድኅንከ ፡ እምእዴየ ። ወከመሁ ፡[11] ውእቱኒ ፡ ከሐዲ ፡[12] ወዓላዊ ፡ ዓርኩ ፡[13] ለሰይጣን ፡[14] ፡ ተዓበየ ፡ ላዕለ ፡ ስሙ ።[15] ክርስቶስ ። ወይቤ ፡ ዳብተራ ፡ መርጡል ፡

Projets du roi d'Adal.

[1] ወኢ.ናትርፍ ፡ ፩እምሠራዊቶ ፡ — [2] ወሰሚዖ ፡ ንጉሠ ፡ አደል ፡ — [3] ሠራዊቶ ፡ ነገሥተ ፡ — [4] መኳንንተ ፡ ወኵሎ ፡ ሰብአ ፡ ምድሮሙ ፡ — [5] ወነበረ ፡ በአስተጋብኦ ፡ እሉ ፡ ፲አውራኃ ፡ ወሰበ ፡ — [6] ከመ ፡ አስተጋብአ ፡ እሎንተ ፡ ዘአልበ ፡ ዘይክል ፡ ኍልቈቶሙ ፡ ዘእንበለ ፡ እግዚአብሔር ፡ — [7] ተዓበየ ፡ — [8] ወተዓየረ ፡ ላእለ ፡ — [9] ፈርዖን ፡ ዘተዓበየ ፡ ላእለ ፡ ሙሴ ፡ — [10] ምሕርከ ፡ — [11] ከማሁ ፡ — [12] ከሀዲ ፡ — [13] አርኩ ፡ — [14] ለሰይጣን ፡ manque. — [15] ስመ ፡

IMPRIMERIE NATIONALE.

ዘሀሎ ፡ ውስቴቱ ፡ ኢየሱስ ፡ ክርስቶስ ፡ ወልደ ፡ እግዚአብሔር ፡ እገብር ፡ አነ ፡[1] ምስጋድየ ፡[2] ለርእስየ ። ወንዋየ ፡ ዘውስቴታ ፡ ወርቀ ፡ ወብሩረ ፡ ወአልባስ ፡ ቅድሳት ፡ ዘተረክበ ፡ በሀየ ፡ እገብር ፡ ለቤትየ ።[3] ለክርስቲያንሂ ፡ እደመስሰሙ ፡ ምስለ ፡ ንጉሦሙ ፡ ወንዋዩሂ ፡ ዘአጥረየ ፡ ምስለ ፡ ሠራዊቱ ፡ እከፍል ፡ ለሠራዊትየ ፡[4] ወአግማል ፡ ወእንስሳ ። ንግሥተኒ ፡ ዝርን ፡ መንግሥሃ ፡ ወእንስቲያሁ ፡[5] ወዕቁባቲሁ ፡ ለንጉሥ ፡ ወአዋልዲሁ ፡[6] አገብር ፡ ለማኅረጽ ።[7]

[1] እነ ፡ supprimé. — [2] ምስጋደ ፡ — [3] በቤትየ ፡ — [4] ለሠራዊት ፡ ወእለ ፡ ተርፉ ፡ እሬሲ ፡ መስተገብራነ ፡ ምድር ፡ ወኖሎት ፡ አግማል ፡ — [5] ወአንስቲያሁኒ ፡ — [6] ወአዋልዲሆን ፡ — [7] እገብር ፡ ለማኅረፅ ፡

TRADUCTION[1].

HISTOIRE DES GUERRES D'ʻAMDA ṢYÔN.

(Fol. 39.) Nous écrivons, avec l'aide de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le récit de la puissance et des victoires prodigieuses que Dieu a accordées à ʻAmda Ṣyôn, roi d'Éthiopie, surnommé Gabra Masqal[2], dans la dix-huitième année de son règne et l'an 517 de l'ère de la Miséricorde[3]. Nous écrivons cette histoire en mettant notre confiance dans le Père miséricordieux, dans le Fils consolateur et dans l'Esprit saint qui guide les âmes, et en implorant le secours

[1] J'ai adopté pour les noms propres contenus dans cette chronique la transcription suivante des lettres qui n'ont pas leurs équivalents en français : ሐ, *ḥ*; ሰ et ሠ, *s*; ቀ, *q*; ኀ, *h̤*; አ, ' suivi d'une voyelle; ወ, *w*; ዐ, ʻ suivi d'une voyelle; የ, *y*; ጠ, *ṭ*; ጸ et ፀ, *ṣ*; ሸ, *sh*. — Voyelles *a*, *u*=*ou*, *i*, *â*, *ê*, *ô*, *e* muet.

[2] «Le récit des exploits et des prodiges que Dieu a accomplis par la main d'ʻAmda Ṣyôn» (ms. 143). ʻAmda Ṣyôn (colonne de Sion) régna trente ans, de 1301 à 1331 d'après Salt (*Voyage en Abyssinie*, t. II, p. 267, trad. Henry, Paris, 1816, t. II, p. 267); de 1312 à 1342 d'après Bruce (*Voyage aux sources du Nil*, trad. Castéra, Paris, 1791, p. 11); enfin de 1314 à 1344 d'après la chronologie donnée par M. Wright dans son *Catalogue des manuscrits éthiopiens du British Museum*. Ce prince prit à son avènement au trône le nom de Gabra Masqal (serviteur de la Croix).

[3] Suivant Bruce (*Voyage aux sources du Nil*, Paris, 1791, trad. Castéra, t. III, p. 118), la première mention d'une ère se trouve sous le règne de Wedem Asfari (1370-1380), ère qui a embarrassé beaucoup de savants et qui n'est peut-être pas encore bien connue. «Elle est appelée, dit-il, l'ère du *Maharat*, c'est-à-dire de la «Miséricorde»,

de la Sainte Trinité; « car, dit l'apôtre Jacques[1], si quelqu'un manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu, qui la donne à tous généreusement, et il ne sera pas repoussé ». (C'est pourquoi) nous nous réfugions auprès du Père, du Fils et du Saint-Esprit, afin qu'ils nous protègent jusqu'à la fin des siècles. Amen.

Le roi d'Éthiopie, ʿAmda Ṣyôn, apprit que le prince des Infidèles[2] se révoltait contre lui et le traitait avec dédain. Semblable au Diable qui voulut autrefois rivaliser avec son Créateur et se faire l'égal du Très-Haut, le prince des Infidèles, qui se nommait Sabradin[3], dressait orgueilleusement la tête et défiait son seigneur ʿAmda Ṣyôn. Il disait : « Je veux être le roi de toute l'Éthiopie; je gouvernerai les chrétiens suivant ma loi et je détruirai leurs églises. » Cette détermination prise, il fit une incursion dans

mot que Scaliger et Ludolf ont rendu par celui de « grâce ». Scaliger dit qu'il a pris beaucoup de peine pour découvrir ce que c'était que cette ère; mais je doute que sa peine ait eu tout le succès dont il s'est flatté. Il est certain que cette ère n'est ni celle de la rédemption, ni celle de la conversion au christianisme, ni celle de Dioclétien. Il en est parlé dans l'histoire d'Abyssinie sous le règne de Saïf Araad et elle répond à l'an 1348 du Christ; mais nous ne savons point à quoi elle se rapporte, et tout ce que Scaliger dit à cet égard est sans doute imaginaire. »

[1] Épître de saint Jacques, I, 5.

[2] Le roi ou le prince des infidèles ou des rebelles (ንጉሠ ፡ ዐሌዋን ፡). Cette qualification est donnée spécialement aux rois d'Ifâṭ. Le royaume d'Ifât était situé à l'est du Shoa; la capitale était Aṇkobạr, la capitale actuelle du Shoa.

[3] Le nom arabe est Ṣabr-Eddin (صبر الدين) et signifie « contant dans la foi ».

le pays des chrétiens, en mit à mort un certain nombre, emmena en captivité ceux qui avaient survécu et leur fit embrasser sa religion. Puis il se dit : « Je nommerai des gouverneurs dans toutes les provinces de l'Éthiopie, comme le fait le roi de Ṣyôn », et il institua des vice-rois et des gouverneurs (savoir) : dans Damôt[1], un vice-roi; dans ʿArab, un vice-roi; dans Ḥagê[2], un vice-roi; dans ʾAlâmâlê[3], un vice-roi; dans Faṭagâr[4], un vice-roi; dans ʾEndagabṭan[5], un vice-roi; dans Shimè, un vice-roi; dans Mougar[6], un vice-roi; dans Gerâreyâ, un vice-roi; dans Ṣalâlesh, un vice-roi; dans Katatâ, un vice-roi; dans Wagda, un vice-roi; dans Sarmât, un vice-roi; dans Keleʿât, un vice-roi; dans Ṣegâh, un vice-roi; dans Taguelat[7] (fol. 40), un vice-roi; dans le pays de Zêga, un vice-roi; dans Manzeḥel, un vice-roi; dans

[1] Le royaume de Damot était situé au sud-ouest de l'Abyssinie actuelle, au delà de la courbe décrite par le Nil.

[2] Le manuscrit n° 143 porte Wagê; peut-être est-ce le royaume appelé Oge par le P. d'Almeida, royaume situé à l'ouest de celui de Fatagar.

[3] Au sud du Shoa, borné à l'est par le royaume d'Oge et à l'ouest par celui d'Adea.

[4] Fatagar, royaume situé au sud de l'Éthiopie, au delà du fleuve Hawash. Parmi les noms de districts qui suivent, plusieurs me sont inconnus. Les noms de Keleât, Zêgâ et Manzche se trouvent dans les chroniques de Zar'a Ya'eqôb et Ba'eda Mâryâm, mais leur situation n'est pas déterminée.

[5] Dans la chronique de Ba'eda Mâryâm, Endagabtan est cité comme un monastère de la province (?) de Dago.

[6] Au sud du Shoa, entre les royaumes de Ganz et d'Alamalê.

[7] Le district de Taguelat ou Tegoulet, où se trouve la ville de ce nom, qui fut pendant longtemps la capitale de l'Éthiopie, est situé dans le Shoa.

Amḥarâ[1], un Ṣaḥafalâm et une garnison(?); un Ṣaḥafalâm dans Mâʿekala ʿAngôt[2], dans Qedâ et dans Mâʿekala Baḥr; puis un gouverneur dans Enderta[3], dans Bêgameder[4] et un roi dans le Godjam[5]. Enfin il nomma des gouverneurs dans toutes les provinces d'Éthiopie où il n'avait pas encore pénétré.

Mais les pieds ne peuvent pas devenir la tête, ni la terre le ciel, ni l'esclave le maître. Cet impie, fils de vipère et de dragon, fils d'un barbare de la race de Satan, convoitait le trône de David et il s'était dit: « Je régnerai sur Sion », car l'orgueil avait envahi son cœur, comme autrefois celui du Diable, son père. « Je transformerai, disait-il, les églises en mosquées pour les musulmans; je convertirai à ma religion et j'assujettirai avec mon peuple le roi des chrétiens; je le nommerai gouverneur (d'une province) et s'il refuse de se convertir, je le livrerai à l'un de

[1] L'Amḥara est presque au centre de l'Abyssinie, borné au nord par le Bégamder, à l'ouest par le Nil et le Gojam, au sud par le Walaka et à l'est par l'Angot. Le gouverneur de l'Amḥara portait le titre de *Ṣaḥafalam* (Ludolf, *Hist. Æth.*, l. II, c. 17).

[2] L'Angôt est une province méridionale du Tigré, limitée à l'ouest par le Lasta, au nord par le Wadjérat, au sud par l'Idjou et à l'est par les montagnes qui la séparent des tribus Afar et Gallas (Basset, *Études sur l'hist. d'Éthiopie*, note 156).

[3] Enderta est situé au sud de l'Agamé et aux environs du Sanafé; la capitale est Antalo (Salt, *Voy. en Abyssinie*, trad. Henry, Paris, 1816, t. II, p. 290).

[4] Le Bégamder se trouve à l'est du lac Tsânâ, entre l'Abawi (Nil bleu) et le Takazzé.

[5] Le Gojam ou Godjam est situé au sud du lac Tsânâ, à l'ouest et au nord de l'Abaï et à l'est du Damot (Basset, *op. cit.*, note 154).

ces pasteurs qu'on appelle *wardjehe*[1], pour qu'il en fasse un gardien de chameaux. Quant à la reine Jân Mangesâ, sa femme, je l'emploierai à moudre le blé[2]. Je ferai ma résidence de Marʿâdè, la capitale(?) de son royaume[3]. J'y planterai des *tshat*[4], car les musulmans aiment beaucoup cette plante et elle faisait aussi partie des présents qu'il envoyait au roi. » Sabradin permit donc à son armée de livrer bataille au roi ʿAmda Ṣyôn, car ce serviteur infidèle se croyait l'égal de son maître; mais vaines étaient ses pensées et vaines ses paroles. Lorsque le roi eut connaissance de ses insultes, il entra dans une grande colère et lui envoya un messager pour lui demander des ex-

[1] Ce sont peut-être les peuples du royaume que Bruce appelle Worgla. « En avançant à l'Occident et au Midi, on voit les royaumes de Mar'a, de Worgla et de Pagoma, bornés par la mer, quelquefois dépendants d'Adel » (Bruce, *Voyage aux sources du Nil*, trad. Castéra, Londres, 1791, t. IV, p. 18).

[2] « Le moulin des Abyssins (et chaque maison possède le sien) est vraiment d'une simplicité primitive : à l'un des angles ou le long du mur est adossée une petite tour en maçonnerie, haute de 60 à 70 centimètres et tronquée obliquement à son sommet; là est enchâssée une pierre en granit, ovale, légèrement concave et entourée d'une rigole; c'est contre cette pierre qu'à l'aide d'un gros caillou de granit, de forme ovoïde, sera écrasé, à force de bras, le teff ou le dourah qu'on veut réduire en farine, et c'est aux femmes qu'est dévolu ce pénible labeur, dont elles s'acquittent généralement la nuit » (Achille Raffray, *Abyssinie*, Paris, Plon et Cie, 1876, p. 52).

[3] La résidence du roi d'Éthiopie était alors Tegoulet; les Maures appelaient peut-être cette ville *Moradê*.

[4] Cette plante est nommée قات par les Arabes; on en mange les feuilles chez les musulmans; en infusion, elles remplacent le thé; son nom est en botanique *Catha Forskalii* (Cf. d'Abbadie, *Dict. amharique*, au mot *tshat*).

plications en ces termes : « Tout ce que j'ai appris sur ton compte, est-ce vrai ou non? As-tu brûlé les églises de Dieu, tué des chrétiens et forcé ceux que tu as emmenés dans ton pays à embrasser ta religion qui n'est pas la loi du Christ, mais celle du Diable ton père?

« Ne sais-tu pas qui je suis et ce que j'ai fait autrefois, lorsque ton frère Haqa Din[1] s'est emparé d'un de mes jeunes serviteurs, nommé Teᶜeyentâye? Je me suis mis en marche avec mon armée, que j'ai fait arrêter dans la ville de Shâgourâ[2], et deux jours après mon départ, je suis arrivé à ta capitale, où je suis entré avec six cavaliers; j'y ai massacré les musulmans, par la puissance de Dieu, mon seigneur, le créateur du ciel et de la terre; puis mon armée est venue me rejoindre et a ravagé ce grand pays(?) que l'on nomme Ifât; j'y ai pris de l'or, de l'argent, des vêtements de luxe en nombre considérable, de l'airain, du fer et du plomb en abondance. J'ai envoyé ensuite mon armée dans les pays musulmans appelés Kuelgôrâ, Gedaya, Kubat, Fadsê, Qadsê, Hargaya et Beqoulzar[3], ainsi que dans tout le Shoa, et mes troupes ont fait la guerre aux habi-

[1] Ḥaqq-Eddin avait précédé Ṣabr-Eddin sur le trône d'Ifat; d'après Makrizy, historien arabe, qui a écrit l'histoire des rois musulmans de ces pays, Ṣabr-Eddin était le neveu et non le frère de Ḥaqq Eddin (Cf. Basset, *op. cit.*, note 86).

[2] Shâgourâ (ou Shugoura) était, d'après Bruce, sur la frontière de l'Abyssinie (Bruce, *op. cit.*, t. IV, p. 25).

[3] Ce sont sans doute des districts situés sur la route du Shoa à Ifat.

tants et les ont tués à la pointe de l'épée; elles ont brûlé les villes fortes, se sont emparées des bestiaux et ont emmené d'innombrables prisonniers.

« Les musulmans et les habitants de Gabal, qui sont des pasteurs, ayant appris que j'avais envoyé mon armée dans une autre contrée et que j'étais seul avec de jeunes soldats qui ne connaissaient pas le métier des armes, sont venus me livrer bataille depuis Fenṣatê jusqu'à Baqoulzar; c'étaient ceux que l'on nomme Wardjeḥe et Gabal, très experts dans l'art de la guerre et des combats (qui venaient m'attaquer). Depuis les rives du fleuve Hawash[1] jusqu'à Zaber, il y avait des musulmans. C'en était fait du pays des chrétiens; les habitants de Zegâ et de Manzeḥe réunis(?) fondaient sur moi et me cernaient. Je les ai vaincus par la force de Jésus-Christ; j'ai vaincu leur prince, le fils de ton frère, Darâder; je l'ai tué et je te réserve le même sort; je te renverserai de ton trône et te ferai disparaître de la face de la terre, avec l'aide de Dieu (fol. 41); si tu as tué dix chrétiens, je tuerai mille musulmans; si tu as tué mille chrétiens, je tuerai des milliers de musulmans, par la puissance de Dieu. »

Lorsque Sabradin eut entendu ces paroles du messager royal, ce prince maudit et pervers, fils de Satan, ennemi de la justice et adversaire de la foi du Christ, vivant dans l'éloignement de Dieu, dans l'ignorance de la gloire du Fils et privé des dons du

[1] Grand fleuve qui se dirige du sud au nord-est, en bordant le royaume d'Ifat à gauche et celui de Fatagar à droite.

Saint Esprit, envoya au roi ʿAmda Ṣyôn la réponse suivante :

« Je ne me rendrai pas à ton palais, je ne me présenterai pas devant toi et si tu marches contre moi, je ne te crains pas, car j'ai une armée plus nombreuse que la tienne et des soldats exercés au maniement de l'épée, du glaive, des chevaux, de l'arc, du bouclier, du javelot, du dembous, c'est-à-dire du bâton de fer, et de la lance. Si tu veux m'attaquer, viens! la route est ouverte; mais si tu ne viens pas, j'irai moi-même te faire la guerre. »

Aussitôt il réunit son armée de musulmans et y choisit les plus sages et les plus instruits. — Ce n'étaient pas des sages, ni des gens instruits, mais plutôt des insensés, des imposteurs, des égarés et des corrupteurs qui prédisaient l'avenir en consultant le sable et qui interrogaient le soleil, la lune et les étoiles. Ils disent : Nous lisons dans les astres, mais ils n'ont que l'intelligence du mal; ils se prennent pour des sages; ce n'est pas la sagesse de Dieu, mais celle des hommes, périssable et faible, ainsi que le dit (saint) Paul : « Dieu a rendu insensés ceux de ce monde[1]. »

Mais reprenons notre récit. Ce prince impie interrogea les devins en ces termes : « Dites-moi, je vous prie, si nous parviendrons à vaincre le roi des chrétiens? »

[1] እግዚአብሔር ፡ አዕበደ ፡ ለጥበበ ፡ ዝዓለም ፡ (ms. 143 de la Bibl. nat.) : « Dieu a fait voir que la sagesse de ce monde n'était qu'une folie » (Saint Paul, *Prem. aux Corinth.*, I, 20).

Alors l'un d'eux se leva. (C'était) un faux prophète à l'instar de Balaʿam; il avait déjà trompé le roi du Ḥadya, nommé Amanô[1], et lui avait dit: «Ne te rends pas près du roi de Sion et ne lui donne aucun présent; s'il vient t'attaquer, ne le crains pas, car il tombera dans tes mains et tu le feras périr avec son armée.» Ainsi avait parlé ce faux prophète, semblable à Barkala(?), qui induisit en erreur Menasê, accusa Isaïe et détourna de la bonne voie Musê[2], qui perdit son trône, fut emmené en captivité à Babylone et jeté dans les fers. Amanô, roi du Ḥadya, avait écouté le conseil de cet imposteur et s'était révolté contre le roi de Sion; mais le roi ʿAmda Ṣyôn, fort comme Samson, courageux comme David, invincible dans la guerre, se mit en route, fort irrité, et vint dans le Ḥadya, où il fit un grand carnage des gens de ce pays, tuant les uns à la pointe de l'épée ou les massacrant, et emmenant en captivité, avec leur roi, les autres, grands et petits, hommes et femmes, vieux et jeunes, qu'il transporta dans sa capitale. Le faux prophète s'enfuit alors dans la province d'Ifât, où il continua à propager ses doctrines erronées. Du reste, il n'est

[1] Amano s'était allié avec Ṣabr-Eddin et Haïdar, roi du Dawaro. D'après Bruce, le royaume d'Hadea ou du Hadya se trouvait au sud des royaumes de Mara, de Worgla et de Pagoma, et dans la même plaine, avec Harar pour capitale (Bruce, *Voyage aux sources du Nil*, t. IV, p. 18). Sur la carte dressée par le P. d'Almeida, Adea, qui doit être le même que Hadya, est placé au sud du Shoa, au-dessus de Kambot ou Gambot et à l'ouest de l'Alamalé.

[2] Menasê (ms. 143).

pas le seul imposteur (dans ce pays), mais tous les musulmans sont aussi des fourbes, qui ne croient pas au Fils de Dieu; « car, dit l'apôtre, qui est un menteur, sinon celui qui nie le Père, le Fils et le Saint-Esprit[1]? »

Lorsque Sabradin, prince des infidèles, interrogea ce devin, il lui répondit : « Le règne des chrétiens est fini; leur royaume nous sera donné; tu régneras sur Sion. Va livrer bataille au roi des chrétiens, tu le vaincras et tu assujettiras son peuple. » Tous les devins parlèrent de la sorte. Après avoir entendu leurs réponses, ce prince déloyal envoya des messagers dans toutes les provinces musulmanes et rassembla son armée qu'il divisa en deux ou trois corps de troupes pour les diriger sur la province d'Angôt[2]. Lui-même se prépara à envahir le Shoa (fol. 42), où se trouvait le roi.

Le *serviteur des serviteurs* osait *attaquer* le prince des princes, la queue du chien osait lutter contre la tête du lion, enhardi par cette fausse parole que le royaume des chrétiens périrait. Pour nous, qui connaissons les Saintes Écritures, nous disons, ce qui est la vérité, que les musulmans, qui se sont établis dans ce pays, il y a sept cents ans seulement, doivent disparaître à un moment donné(?). Mais le royaume des chrétiens demeurera jusqu'à la nouvelle venue du Fils de Dieu, ainsi que l'annoncent les

[1] Première Épître de saint Jean, II, 22.

[2] Qu'il divisa en trois corps d'armée, l'un qui se dirigea vers l'Amḥara, l'autre vers Angôt; lui-même, etc. (ms. 143).

Saintes Écritures; surtout celui d'Éthiopie, car il a été dit par le prophète David : « L'Éthiopie étendra ses mains jusqu'à Dieu[1]. »

Les messagers qu'ʿAmda Ṣyôn avait envoyés au rebelle Sabradin lui rapportèrent la réponse de cet infidèle, ennemi du bien. En apprenant les insultes de cet homme pervers, le roi convoqua aussitôt les chefs de son armée, Shoa Raʿad, Yanze'e ʾAyegabâ, ʾAngôtaye, Teʿentâye, Ḥagtâ Guênâye, ʾAmlak Ṣenaḥ, Awerâ Manzel, Yaʾakel Gadâ, le chef des cavaliers de droite, Degna, et celui de gauche, Wedmeʿalâ, et leur dit de se préparer à la guerre. Puis il prit dans ses trésors de l'or, de l'argent et des habits d'une grande beauté qu'il distribua à ses soldats, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, car sous son règne, l'or et l'argent abondaient comme les pierres, et les vêtements de luxe étaient aussi nombreux chez lui que les feuilles sur les arbres ou l'herbe dans les champs. Il habilla donc ses troupes et les envoya faire la guerre contre l'infidèle Sabradin, le 24 du mois de yakâtit[2], en leur disant : « Que Dieu vous donne la force et la victoire et qu'il vienne à votre secours. » Suivant les ordres du roi, ces troupes marchèrent avec rapidité, et en l'espace de cinq jours un petit nombre de ceux qu'on nomme *Takuelâ* (les loups) parvinrent à la résidence de ce prince pervers. Ils ne purent y arriver tous en

[1] Ps. LXVIII, 32.

[2] 18 février. Le mois de yakatit commence le 26 janvier et finit le 24 février, selon le calendrier Julien.

même temps parce que les routes étaient mauvaises, peu nombreuses, malaisées et raboteuses, mais les premiers venus le trouvèrent prêt à combattre, lui livrèrent bataille et le forcèrent à sortir de sa demeure. Il s'enfuit devant eux et ils le vainquirent par la puissance de Dieu. Le reste de l'armée royale arriva ensuite, détruisit la capitale du rebelle et tua un nombre considérable de ses soldats; quant au rebelle lui-même, qui avait pris la fuite, les troupes du roi le poursuivirent jusqu'au coucher du soleil, mais il leur échappa par un chemin différent (de celui qu'elles avaient suivi). Dieu l'avait humilié dans sa vanité, car, ainsi qu'il est dit dans l'Écriture, « il abaisse les puissants et élève les humbles ».

Les soldats du roi envahirent alors le camp de Sabradin et pillèrent les trésors qui s'y trouvaient; ils y prirent de l'or, de l'argent, des vêtements de luxe et des pierres précieuses en quantité considérable et tuèrent les hommes, les femmes, les vieillards et les enfants; les cadavres, nombreux comme l'herbe des champs, jonchaient la place. Les ennemis qui avaient survécu furent faits prisonniers; il ne resta que ceux qui s'étaient enfuis avec l'infidèle Sabradin. Les soldats du roi ne pouvant trouver un endroit pour dresser leur camp, à cause de la mauvaise odeur des cadavres, allèrent dans une autre localité, où ils campèrent et d'où ils envoyèrent au roi un message ainsi conçu : « Nous t'annonçons une bonne nouvelle, ô roi; nous avons vaincu ton ennemi qui voulait t'assujettir, nous avons massacré

les habitants de sa capitale, fait prisonniers ceux qui restaient, ainsi que ses femmes et ses esclaves, et nous n'avons laissé que ceux qui ont fui. Nous avons pillé ses trésors, où nous avons trouvé de l'or, de l'argent, de riches vêtements, des pierres précieuses, des ustensiles d'airain, de fer, de verre et de plomb en quantité considérable. Toutes ces richesses, nous les avons données aux gens de Shaguarâ, de Zaber, du pays de Zêgâ, (et ils en avaient) autant qu'ils pouvaient en porter. Quant à Sabradin, il nous a échappé par un autre chemin. »

En apprenant que ce rebelle s'était enfui, (fol. 43) le roi entra dans la chapelle, s'approcha de l'autel et, le saisissant par les coins, il implora en ces termes la miséricorde de Jésus-Christ : « Écoute la prière que je t'adresse du fond du cœur et ne rejette pas la demande que je porte sur mes lèvres; ne me ferme pas les portes de ta miséricorde, à cause de mes péchés, mais envoie ton bon ange pour me guider dans la poursuite de mon ennemi, qui s'est élevé aussi contre tes brebis et ton saint nom. »

Après avoir prononcé ces paroles, il fit une offrande à l'église, donna des couvertures de brocart pour l'autel et sortit. Puis il rassembla d'autres troupes, appelées Dâmôt, Saqalt, Gondar, Ḥadya[1], des cavaliers et des piétons vigoureux, accoutumés aux batailles et d'une force sans égale dans la guerre et

[1] Ce sont des noms de pays donnés à des troupes. Parmi ceux-ci nous remarquons Gondar, mais je doute qu'il s'agisse de la capitale actuelle de l'Abyssinie.

le combat; il les envoya, avec leur chef, Tsagâ Krestôs (grâce du Christ), dans le Begameder, pour porter la guerre dans ce pays habité par des renégats qui étaient autrefois chrétiens et qui avaient renié le Christ, à l'instar des juifs *crucificateurs* du Semen, de Wagarâ, de Ṣalamt et de Ṣagadê [1]. C'est pourquoi, dans son zèle pour la foi du Christ, il envoya des troupes pour les exterminer.

Il en fit partir d'autres encore (commandées par) le gouverneur de Qanṣalbâ, le shum de Wag [2], le shum de Daḥenâ, le shum de Saḥart et le makbeb de Mâʿekala Tawazat et de Mâʿekala Bâḥr, pour faire la guerre à un païen du nom de Nedḥan. ʿAmda Ṣyôn se mit lui-même en marche contre lui(?) avec les troupes qui lui restaient et partit le 6 de magâbit [3]; il prit le chemin de droite et vint dans la province de Dawârô [4]. Le gouverneur de cette province, nommé Ḥâyedarâ, disait aimer notre roi,

[1] Ces provinces, situées au nord de l'Abyssinie, sont habitées par les Falashas ou juifs. Le Samen ou Semen est borné au nord et à l'est par le Takazzé, au sud et à l'ouest par le Bégamder et le Wagara; Ṣalamt se trouve au nord du Samen sur la rive gauche du Takazzé et Ṣagadé est un district de la province de Walqâit, voisine des précédentes.

[2] Wag est un district du Tigré, au nord du Lasta, sur la rive droite du Takazzé. Le mot *shoum* désigne un gouverneur de district; le mot *makbeb* que l'on trouve plus loin est un titre analogue. — Saḥart est aussi un district du Tigré.

[3] Le 2 mars, selon le calendrier Julien. Le mois de magabit commence le 25 février et finit le 26 mars.

[4] Le Dawaro était une province orientale de l'Éthiopie, située près des royaumes de Bali et d'Ifat et peuplée en grande partie de musulmans (Basset, *op. cit.*, note 127).

mais au fond du cœur il méditait de mauvais desseins, comme Judas, le traître, qui vendit son maître. C'était un homme à deux paroles; il avait fait dire à l'infidèle Sabradin : « Si le roi marche contre toi, je viendrai avec mes troupes, et si c'est moi qu'il attaque, viens avec tes soldats pour que nous combattions ensemble et que nous l'anéantissions ainsi que son armée. »

Le roi traversa le pays (de Dawarô) et arriva à Gâlâ[1] le 28 de miâzyâ[2]; il y célébra la Pâque, c'est-à-dire la fête de la résurrection du Christ, au milieu d'une grande joie; puis, laissant à cet endroit sa tente (royale) et la reine Mangesâ, il envahit le pays de Samâryā[3], dont il tua beaucoup d'habitants, saisit leurs femmes et leurs bestiaux et fit un grand butin. Le lendemain, il quitta son armée en secret et voyagea pendant deux jours, monté sur son cheval et suivi (seulement) de vingt-six jeunes cavaliers qui n'étaient pas habitués à la guerre et aux batailles; il tua beaucoup de monde et enseigna à ceux qui l'accompagnaient l'art de la guerre et des combats. Le roi passa la nuit à l'endroit (où il était arrivé), avec sa petite troupe, sans manger ni boire, sans quitter ses habits et sans dormir. Il ne se coucha même pas cette nuit-là, non par peur (de l'ennemi),

[1] J'ai lu *Gala* dans les deux manuscrits; Bruce et le P. d'Almeida appellent cette localité *Gaza*, et Bruce dit qu'elle se trouve sur le bord du désert.

[2] Le 23 avril selon le calendrier Julien; le mois de myazya commence le 27 mars et se termine le 25 avril.

[3] Bruce appelle ce pays *Samhar;* le P. d'Almeida, *Zamareâ.*

IMPRIMERIE NATIONALE.

mais parce qu'en sa qualité de vieux guerrier, il était habitué à rester armé. Cependant il ne mettait pas sa confiance dans ses nombreux chevaux, ni dans ses nombreuses troupes, dans l'arc ni dans le javelot, car, ainsi que le dit le prophète David : « Le roi n'est point sauvé par une grosse armée et le cheval est aussi impuissant à délivrer son maître du danger. Ce n'est pas de mon arc ni de mon javelot que j'attends le salut[1]. » De même ʿAmda Ṣyôn ne se croyait pas en sûreté au milieu d'une nombreuse armée et il n'avait aucune crainte quoiqu'il n'eût qu'une petite troupe, parce qu'il plaçait sa confiance en Dieu.

Ses soldats qu'il avait quittés en secret allèrent à sa recherche de pays en pays, et comme ils ne le trouvaient pas ils se prirent à pleurer, en disant : « Malheur à nous, car nous ne savons pas ce qu'est devenu notre roi, s'il est vivant ou s'il est mort. » Au point du jour, le roi se mit en marche et rencontra sur sa route ses soldats qui continuaient leurs recherches et étaient tout affligés ; il revint à son camp avec un butin considérable. Les troupes qu'il avait envoyées auparavant pour faire la guerre à l'infidèle Sabradin arrivèrent ensuite et lui firent le récit de la bataille qu'elles avaient livrée et de la victoire qu'elles avaient remportée. Alors le roi rendit grâces à Dieu.

En apprenant que le roi avait été rejoint par son armée (fol. 44), l'infidèle Sabradin devint excessi-

[1] Ps. XXXIII, 16.

vement inquiet et ne sachant plus où se diriger, car la crainte s'était emparée de lui, il envoya à la reine un message ainsi conçu : « J'ai eu grand tort, je me suis mal conduit envers le roi, mon seigneur, et il est préférable que je tombe entre ses mains qu'entre les mains d'un autre. Je viendrai donc moi-même me soumettre à lui pour qu'il fasse de moi ce qu'il voudra. »

La reine alla trouver le roi, lui raconta ce qui se passait et lui fit part du message de Sabradin, dont les œuvres, en rapport avec la signification de son nom, étaient des actes criminels[1], des blasphèmes, de la démence, des impostures, de la vanité et de l'orgueil. Lorsque le roi apprit ce que cet impie avait fait dire à la reine, il entra dans une violente colère et dit à celle-ci : « Fais-lui (de ma part) la réponse suivante : « Que tu viennes ou ne viennes pas, « peu m'importe, mais (sache bien que) si tu vas « dans un pays lointain, je t'y poursuivrai par la puis- « sance de Dieu, et, soit que tu te caches dans une « caverne, soit que tu prennes la fuite, je te suivrai « partout et ne retournerai à ma capitale que lorsque « je me serai emparé de toi. »

Aussitôt après avoir reçu cette réponse, Sabradin se mit en route et vint trouver le roi, qui l'interrogea en ces termes : « Pourquoi, lui dit-il, as-tu

[1] Mot à mot dignes de jugement. L'auteur se rapporte ici à l'étymologie éthiopienne du nom de Sabradin (ሰበረ ፡ signifie en éthiopien « briser » et ደይን ፡ « jugement, justice; celui qui brise la justice »); mais en arabe ce nom signifie « constant dans la foi ».

agi ainsi avec moi? Les cadeaux que tu m'apportais autrefois, tu les as donnés à tes serviteurs, et les biens considérables en or et en argent que j'ai distribués aux pauvres, tu les leur as enlevés! Tu as jeté dans les fers ceux qui faisaient du commerce avec moi et, ce qui est encore plus grave, tu as cherché à t'emparer de mon trône, (suivant l'exemple) du diable ton père qui voulut être semblable à son créateur. »

En entendant le roi prononcer ces paroles, l'impie Sabradin ne put répondre un seul mot, tant il était saisi de crainte, car l'attitude du roi était imposante. Il se borna à lui dire : « Fais de moi ce qu'il te plaira. » Alors tous ceux qui se tenaient à la droite et à la gauche du roi se levèrent indignés et dirent : « Cet impie n'est pas digne de vivre, car il a brûlé les églises du Christ, il a tué des chrétiens, il en a emmené en captivité et leur a fait embrasser sa religion; (enfin) il a cherché à monter au faîte des honneurs : c'est-à-dire à s'emparer du trône. » Les uns disaient : « Tuons-le par l'épée »; les autres : « Lapidons-le »; d'autres : « Faisons-le mourir par le feu, afin qu'il disparaisse de la face de la terre »; puis ils ajoutèrent : « Ne crois pas, ô roi, qu'il soit venu te trouver de bon cœur, franchement, mais parce qu'il se croyait préservé par un talisman. » A ces mots ils lui enlevèrent la bande d'étoffe(?) qu'il avait sur les reins et sur les bras, et découvrirent un talisman magnifique. Le roi lui dit : « Dieu t'a remis entre mes mains, est-ce que ce talisman t'en délivrera? »

Puis il ordonna de lui lier les mains avec deux chaînes de fer, mais il ne voulut pas le faire mourir, car notre roi était miséricordieux et clément. L'impie fut ainsi pris dans la corde qu'il avait tressée et dans les filets qu'il avait lui-même tendus, ainsi que le dit le prophète David : « Il a creusé une fosse et l'a rendue profonde, mais il est tombé dans le gouffre qu'il a fait[1]; ses crimes se sont retournés contre lui et Dieu l'a fait déchoir de sa gloire, car il abaisse quiconque s'élève et il élève celui qui s'humilie. »

On arrêta aussi les mauvais projets de Ḥayedarâ qui, ainsi que je l'ai dit plus haut, était gouverneur du Dawarô et s'était allié avec l'impie Sabradin. Le roi le fit jeter dans les fers; leurs desseins furent déjoués et leur force anéantie, ce dont notre roi eut une grande satisfaction et rendit grâces à Dieu, qui lui avait soumis ses ennemis. Puis il envoya à Sion, la capitale de son royaume[2], aux prêtres, aux diacres, aux moines et aux gouverneurs (fol. 45) du pays un message ainsi conçu : « Nous vous apprenons une bonne nouvelle. Nous avons vaincu, grâce à vos prières, notre ennemi qui était aussi l'ennemi du Christ : Et maintenant, ô mes pères, et vous, prêtres, diacres, moines et gouverneurs, (vous tous), grands et petits, priez Dieu pour moi, afin qu'il m'accorde sa protection par votre intervention, car, dit l'apôtre, « la prière du juste est efficace, puis-

[1] Ps. VII, 16.
[2] Sion paraît désigner Axum, mais à cette époque la capitale était Tegoulet, comme nous l'avons déjà vu.

« sante et d'un grand secours[1]; c'est en elle qu'est « l'espoir de la vie. »

ʿAmda Ṣyôn confia ensuite le (gouvernement du) royaume des musulmans à Gemaldin, qu'il nomma roi de tout le pays, à la place de son frère Sabradin, et auquel il fit don d'ornements splendides.

Alors plusieurs autres peuples qu'on nomme Adal et Mora[2] se soulevèrent contre ʿAmda Ṣyôn, après avoir conclu entre eux une alliance, et marchèrent contre lui. « Allons livrer bataille au roi des chrétiens avant qu'il arrive dans notre pays, disaient-ils, et si nous remportons sur lui une victoire à l'endroit où il est, il sera effrayé et retournera à sa capitale; si, au contraire, nous le laissons en repos, il viendra nous exterminer. » Ces musulmans partirent donc au moment le plus favorable et cernèrent au milieu de la nuit les troupes que le roi avait envoyées dans le royaume d'Ifât, où elles se trouvaient seules, car le gros de l'armée était resté près de lui. Avant que ces troupes eussent eu le temps de rejoindre le roi, les musulmans les attaquèrent au milieu du profond silence de la nuit, alors que les soldats étaient endormis et ne soupçonnaient pas leur présence; ils en tuèrent un petit nombre et s'en allèrent. Ils revinrent une seconde fois, engagèrent le combat avec l'armée royale, massacrèrent des hommes et des bestiaux et

[1] Épître de saint Jacques, v, 16.

[2] *Adel et Marâ sont deux des plus puissants royaumes des bords* de l'océan Indien (Bruce, *op. cit.*, t. IV, p. 22).

prirent de l'or, de l'argent et des vêtements de luxe. (Enfin) ils retournèrent une troisième fois pendant la nuit, plus nombreux que la première et la seconde fois et ayant avec eux les plus forts, les plus courageux et les plus nobles de la population; ils cernèrent l'armée du roi et engagèrent un grand combat (dans lequel) ils renversèrent les tentes des soldats d'ʿAmda Ṣyôn et s'emparèrent de leurs bagages. Puis ils s'en allèrent. Mais le matin, les soldats du roi se mirent à leur poursuite et leur livrèrent une grande bataille à l'endroit où ils les rejoignirent; il y eut un grand carnage; les musulmans qui se trouvaient là périrent tous. Les soldats du roi se partagèrent les tentes qu'ils avaient prises, saisirent les bagages, firent du butin et s'en retournèrent tout joyeux d'avoir vaincu par la puissance de Dieu.

Le quatrième jour, les ennemis envoyèrent des espions pour reconnaître l'état du camp. Mais un détachement de l'armée royale rencontra ces espions, les tua à la pointe de l'épée et passa la nuit à cet endroit sans être inquiété.

Le lendemain, les gouverneurs et les chefs de l'armée royale vinrent trouver ʿAmda Ṣyôn et lui dirent: « Maintenant, nous pouvons retourner dans notre pays, puisque Dieu a placé tes ennemis sous tes pieds. La saison des pluies approche, et il (est temps que) nous revenions dans notre patrie, afin que nous ne périssions pas sur une terre étrangère. » Le roi leur répondit : « Ne répétez pas devant moi ce que vous venez de dire, car je ne partirai pas (de

cette contrée) pendant que ces musulmans impies me font la guerre, à moi, qui suis le roi de tous les musulmans d'Éthiopie, et j'ai confiance dans le secours de Dieu. »

Gemaldin, (le nouveau) roi des musulmans, se rendit aussi près d'ʿAmda Ṣyôn, avec de nombreux présents et lui dit : « Je t'en prie, ô roi, retourne dans ton pays ; puisque tu m'as nommé gouverneur, je ferai toute ta volonté. D'ailleurs la terre des musulmans est ruinée ; ménage ce qui reste et ne fais pas de nouveaux ravages afin qu'ils puissent s'attacher à toi (?)[1] ; tous les musulmans et moi sommes tes serviteurs. »

Le roi irrité répondit à Gemaldin : « Ce n'est pas lorsque je suis attaqué par des loups et des chiens, par des fils de vipère, des enfants du mal qui ne croient pas au Fils de Dieu, que je retournerai dans mon royaume, et si je pars avant d'avoir pénétré dans la terre d'Adal, que je devienne semblable à ma mère (?) qui m'a donné le jour[2] ; (fol. 46) que l'on ne m'appelle plus un homme, mais une femme. »

ʿAmda Ṣyôn quitta ensuite Gala avec toute son armée, le 7 de sanê[3], et, après quatre jours de

[1] Il manque probablement quelques mots au texte. Le P. d'Almeida a traduit : « D'ailleurs le pays est ruiné et il est préférable que vous le quittiez afin que les habitants puissent travailler et vous payer leur tribut. »

[2] Le P. d'Almeida a traduit : « Si je pars sans aller jusqu'à Adel, que je ne sois plus le fils de ma mère ; que l'on ne m'appelle plus désormais un homme, mais une femme. »

[3] Le 1er *juin*, *selon le calendrier Julien*. Le mois de sanê commence le 26 mai et finit le 24 juin.

marche, arriva à l'endroit où il était venu seul à l'insu de ses troupes (quelque temps auparavant) et il y tua de nombreux ennemis, avant de camper. Mais après l'expédition, on dressa un camp.

Les habitants de sept grandes provinces musulmanes vinrent ensuite attaquer le roi à l'improviste pendant la nuit : c'étaient ceux d'Adal, de Morâ, de Ṭiqô, de Pâgumâ, de Labakalâ, de Wargâr et de Gabala[1], qui étaient aussi nombreux que le sable (des rivages) de la mer. Ils s'étaient concertés entre eux et avaient formé le mauvais dessein de faire périr le roi avant qu'il arrivât dans leur pays; (ils se proposaient, dans ce but, de l'attaquer) pendant la nuit, alors qu'il dormirait, ainsi que son armée, et de les tuer tous.

Lorsque le roi fut endormi, ainsi que ses troupes, ces infidèles cernèrent son camp, mais les soldats se mirent alors à crier : « Où est notre roi? qu'il nous délivre des mains des infidèles. » Réveillé par les cris de ses soldats, le roi se leva, prit son épée, sortit de sa tente et marcha à la rencontre des musulmans, auxquels il livra bataille et qui s'enfuirent tous devant lui; puis il revint à son camp en remerciant Dieu.

Les infidèles vinrent une seconde fois attaquer le

[1] « Les chefs de cette conspiration étaient au nombre de sept : les souverains d'Adel, de Mara, de Tico, d'Agwama, de Bakla, de Murgar et de Gabula. Excepté les deux premières de ces nations, toutes les autres sont aujourd'hui inconnues en Abyssinie » (Bruce, *Voyage aux sources du Nil*, t. IV, p. 48).

camp pendant la nuit et l'armée royale jeta (de nouveau) le cri d'alarme : « Où est le roi? qu'il nous sauve des mains de ces chiens (de musulmans). » Le roi fit encore une sortie, engagea le combat avec les infidèles, qu'il vainquit par la puissance de Dieu, et regagna sa tente en glorifiant le Fils de Dieu.

Enfin les musulmans revinrent une troisième fois, plus nombreux encore que les fois précédentes, à l'heure la plus favorable, c'est-à-dire au milieu de la nuit, et enveloppèrent de toutes parts le roi et son armée. Une immense clameur retentit dans le camp, tous poussaient des cris désespérés, les hommes et les femmes, les grands et les petits : « Où est *notre roi et seigneur?* disaient-ils, qu'il nous arrache des mains des infidèles, car nous allons périr. » A ce moment le roi sortit de sa tente, armé de son épée, monta sur son cheval et fit cette prière : « Ô Seigneur Jésus-Christ, sauve-moi des mains de ces (barbares), toi qui as préservé David, ton serviteur, de la lance de son ennemi. » Puis il se jeta dans la mêlée, massacra les infidèles et les vainquit par la puissance de Jésus-Christ. L'un d'eux, qui paraissait être de son armée, s'approcha de lui par derrière, le frappa de son épée et coupa la ceinture qu'il avait autour des reins et le vêtement de guerre qu'il portait. Mais ʿAmda Ṣyôn fut préservé par la grâce de Dieu et, se retournant, il lui porta un coup de lance au front et le tua.

Quant à son armée, elle s'était lancée à la poursuite des infidèles, mais (ceux-ci) reprirent l'offen-

sive et livrèrent bataille aux chrétiens qui, ne pouvant soutenir la lutte, se mirent à crier : « Où est le roi ? » car leur roi était fort, courageux et victorieux dans le combat et personne ne pouvait l'égaler(?). Pendant qu'ils poussaient ces cris, le roi arriva derrière eux, monté sur son cheval, pénétra au milieu des infidèles et perça de sa lance l'un d'eux qui tomba en arrière. Alors, ne pouvant résister, ils renoncèrent à la bataille. Le roi les poursuivit avec son armée et en fit un grand massacre; la terre était couverte de leurs cadavres.

ʿAmda Ṣyôn revint ensuite à son camp en glorifiant Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit qui lui avaient donné la victoire; puis il ordonna aux troupes, qui n'avaient pas pris part au combat, de se lancer à la poursuite des ennemis qui restaient encore, pour leur livrer bataille, et, suivant les ordres du roi, ces troupes partirent pendant la nuit, atteignirent au matin les infidèles sur les bords d'un fleuve et les massacrèrent. Elles revinrent alors vers le roi, apportant les dépouilles des morts : des épées, des arcs, des lances et des vêtements en grande quantité. A cette vue, le roi fut rempli de joie et remercia Dieu.

ʿAmda Ṣyôn se rendit ensuite à un autre endroit, (fol. 47) rassembla son armée et, le 28[1], il fit, en présence de tous ses soldats réunis, le discours suivant : « Écoutez-moi ! Lorsque nous avons

[1] Le 28 de sanê (ms. 143). C'est le 22 juin, selon le calendrier Julien.

fait la guerre de tous côtés, dans l'Est et dans l'Ouest, dans le Nord et dans le Midi; lorsque nous avons combattu les gens du Tigré, du Godjam, du Wagarâ, du Damot, du Hadya et beaucoup d'autres populations, n'est-ce pas par la puissance de Dieu que nous avons eu la victoire, que nous avons tué nos ennemis, que nous avons fait prisonniers un grand nombre d'entre eux, grands et petits et même leurs princes? Maintenant donc n'ayez plus, en face des infidèles, la moindre crainte, la moindre appréhension, puisque Dieu combat pour nous. S'ils viennent vous attaquer avec l'épée, vous avez des épées; si c'est avec l'arc et la lance, vous en avez aussi. N'avez-vous pas entendu ce qu'ont dit ces musulmans rebelles à l'oint du Seigneur, qui ne connaissent pas le Christ? Lorsque les chrétiens nous tuent, disent-ils, nous mourons martyrs, et lorsque nous les tuons, nous gagnons le paradis. C'est ainsi que parlent les musulmans impies, qui n'ont pas l'espoir du salut, et ils sont prêts à mourir. Pourquoi donc vous qui connaissez le Père, le Fils et le Saint-Esprit, qui avez été baptisés en leur nom et sanctifiés par le sang du Fils, pourquoi craindriez-vous les infidèles? Depuis longtemps vous vous êtes préparés à combattre pour moi; désormais soyez prêts à combattre pour le Christ, ainsi qu'il est recommandé dans le Livre des Canons : « Combats les infidèles et « les renégats à la pointe de l'épée et tire le glaive « en faveur de la foi parfaite. » Prenez donc vos épées, fortifiez vos cœurs, ne vous découragez pas,

mais soyez vaillants et mettez votre confiance en Dieu, car, dit le Livre des Psaumes au n° 55 : « J'ai « espéré en Dieu et je n'ai nulle crainte; que me « ferait l'homme[1]? Dieu me portera secours et je « verrai la chute de mes ennemis. . . » Et il ajoute : « Tous les peuples m'ont attaqué et je les ai vaincus « au nom de Dieu. »

Puis le roi s'emporta contre ses troupes et leur dit : « Vous avez laissé votre cœur derrière vous, mais c'est devant qu'il doit être, car c'est là sa place; éloignez de vous la crainte. Quant à moi, j'ai juré par le Dieu vivant, créateur du ciel et de la terre, que malgré la pluie et la chaleur je ne retournerai pas dans mon pays avant d'avoir anéanti les infidèles, par la puissance de Jésus-Christ, Fils de Dieu, mon Seigneur, et, soit que nous mourions, soit que nous survivions, nous serons toujours entre les mains de Dieu. J'ai pleine confiance dans le Christ[2]. »

Ces paroles ranimèrent le courage des troupes et le roi continua : « Écoutez le message que m'a envoyé un homme de Dieu, un moine nommé Amânuêl : « Écoute, ô mon fils, me dit-il, ce que j'ai à « te dire. Ce n'est pas dans un songe, ni par les « faux prophètes — car (je ne voudrais pas que) tu « crusses que j'ai eu une vision, ni que je suis un « faux prophète — mais c'est par les Saintes Écri-

[1] Ps. LV, 5.

[2] Mot à mot : « Pour moi j'ai fortifié mon cœur dans le Christ »; le ms. 143 porte : « Et vous, fortifiez votre cœur dans le Christ ».

« tures que je sais que le règne des musulmans est « fini. Voilà longtemps que tu combats pour la « royauté passagère, pour l'or, pour l'argent et les « vêtements de luxe; désormais prépare-toi à com- « battre pour le Christ, ainsi que le prescrit le Canon « des apôtres : « Combats les infidèles et les renégats « avec ton épée d'acier. » Toi aussi va faire la guerre « aux infidèles et n'aie aucune crainte, car tu les « vaincras. »

« Voilà le message que m'a adressé ce moine et maintenant laissez-moi vous dire : Pourquoi craindriez-vous les infidèles? Ne croyez pas que vous puissiez vous dérober par la peur; mais vous vous sauverez par votre courage. Écoutez ce proverbe, que je vais vous répéter : . . . .

. . . .

. . . .

. . « [1] Vous avez un ami avec lequel vous êtes allié; ou, un ami qui fera la paix entre vous et les musulmans(?). Dites-moi, je vous prie, n'est-ce pas déjà beau, ce que nous avons fait depuis que nous avons traversé le fleuve (fol. 48) Hawash, jusqu'à notre arrivée dans ce pays, soit d'un côté, soit de l'autre. »

Puis s'animant (de plus en plus), il termina par ces mots : « Dites ce que vous voudrez; quant à moi, j'ai juré par le Dieu du Ciel que je ne retour-

[1] ሰበ ፡ ይትበዓሉ ፡ ማል ፡ ምስለ ፡ ግራ ፡ ማል ፡ ያዓርቆሙ ፡ ጐንዳሬት ፡ ou ሰበ ፡ ይትበአሉ ፡ ሰግላ ፡ ምስለ ፡ በከት ፡ የዓርቅዎሙ ፡ ዋልሳ ፡ (Ms. 143). J'ignore le sens de ce proverbe.

nerai pas dans mon pays avant d'avoir anéanti les musulmans. »

L'armée lui répondit d'une seule voix : « Oui, notre roi, nous nous conformerons à tes ordres; que ta volonté soit faite, mais donne-nous ta bénédiction. » Et le roi bénit ses troupes en ces termes: « Que les glaives des infidèles, leurs lances et leurs flèches ne vous atteignent pas et que les vôtres les pénètrent jusqu'au cœur; que leurs lances et leurs flèches se retournent contre eux; que vos coutelas les mettent en pièces et que vos lances les exterminent. Que Dieu vous garde et vous protège avec son bouclier; qu'il vous donne la force et la victoire. » L'armée répondit : « Amen, amen! Ainsi soit-il, ainsi soit-il! »

Le roi se mit ensuite en route avec son armée au commencement du mois de ḥamlê[1], traversa une grande rivière nommée Yas et vint camper à Môrâ[2]. A cet endroit, une femme d'origine chrétienne, qui avait été vendue autrefois (comme esclave), se présenta au roi et lui dit : « Les musulmans annoncent que lorsque le ciel sera rouge et qu'il y aura une grande pluie accompagnée d'un vent violent, ils feront périr les chrétiens. »

Le même jour il plut abondamment et le vent souffla si fort que le pavillon et les tentes du roi furent renversés; aucune ne resta debout dans le

[1] Le mois de ḥamlê commence le 25 juin, selon le calendrier Julien.

[2] Gamôra (Ms. 143).

camp; toutes étaient enlevées, arrachées, emportées, et l'armée tout entière était saisie de frayeur. Alors le roi fit publier par un héraut l'avis suivant : « Ne craignez pas et ne vous effrayez pas, ô chrétiens, à cause de la pluie et du vent. C'est un signe que Dieu nous donne (pour nous faire connaître) que nous vaincrons les musulmans. » Le roi parlait ainsi pour fortifier le courage de ses troupes et éloigner la crainte de leur cœur.

Pendant la nuit, les infidèles vinrent cerner le camp d'ʿAmda Ṣyôn. C'était le 5 de ḥamlê[1], jour de la fête des apôtres, et l'armée appelait le roi à grands cris pour qu'il vînt les secourir. ʿAmda Ṣyôn sortit et fit sonner de la trompe; les troupes poussèrent leur cri de guerre et vainquirent les impies par la puissance de Dieu. Le roi alla ensuite camper à une journée de cet endroit et pendant la nuit les infidèles vinrent encore l'attaquer. ʿAmda Ṣyôn était dans sa tente et ses soldats criaient : « Où est notre roi? qu'il vienne à notre secours! » En entendant ces cris, il leur dit en colère : « Je vous ai recommandé d'être courageux et de combattre : soyez donc vaillants maintenant et livrez bataille aux infidèles. C'est le roi qui appelle ses troupes pour les envoyer contre l'ennemi et non les soldats qui appellent le roi pour les défendre; ne pouvez-vous pas combattre sans moi? » Puis il sortit, mit en fuite les musulmans et retourna à sa tente en remerciant le

[1] 29 juin, fête des saints Pierre et Paul.

Christ, qui donne aux rois la puissance et qui garde ceux qui mettent leur confiance en lui. Gloire à lui, ainsi qu'à son Père et à l'Esprit saint, jusqu'à la fin des siècles. Amen.

Permettez-moi maintenant de vous raconter ce que fut cette guerre faite au roi et à son armée, guerre incessante de jour et de nuit. Depuis le mois de genbôt[1], jusqu'au mois de ḥamlê, personne ne prit de sommeil; le roi ne quitta pas sa ceinture (de guerre) et ne dormit pas, mais il combattit jour et nuit. Les autres rois envoient (ordinairement) leurs troupes faire la guerre, mais notre roi ʿAmda Ṣyôn, toujours armé, combattait lui-même et remportait la victoire par la puissance de Dieu. C'est en guerroyant ainsi qu'il entra de force dans ce grand pays que l'on nomme Adal, où les autres rois n'avaient pas pénétré, où l'on ne distinguait pas l'orient de l'occident. Il campa près d'une localité nommée Das[2], et l'eau (qui l'entourait) était désignée sous le nom de Fur. A cet endroit, les prêtres eurent une contestation devant la chapelle du roi, au sujet de l'Orient: il y en avait qui le plaçaient à l'ouest et qui mettaient l'occident à l'est. Au milieu de l'hiver, il y faisait une forte chaleur qui brûlait les hommes et les bestiaux; on n'y trouvait pas d'herbe et l'eau devait être donnée à petites rations, car dans ce

[1] Le mois de gembôt commence le 26 avril, d'après le calendrier Julien, et celui de ḥamlê le 25 juin.

[2] Bruce appelle cette localité *Dassi* (*Voyage aux sources du Nil*, t. IV, p. 54).

IMPRIMERIE NATIONALE.

pays (fol. 49), il n'y a pas de sources vives, mais des puits fétides et corrompus creusés par la main des hommes et les pierres y sont semblables à des épines. Les hommes de cette contrée marchent sur leurs mains, les pieds en haut, la tête en bas et courent ainsi (aussi vite) qu'avec leurs pieds[1].

Les infidèles vinrent encore attaquer nuitamment l'armée d'ʿAmda Ṣyôn et combattirent pendant toute la nuit, mais ils furent repoussés par la puissance de Jésus-Christ. Le matin l'armée royale se mit à leur poursuite et aucun de ceux qui connaissaient l'art des combats ne resta dans le camp.

Laissez-moi vous dire aussi, peuple chrétien d'Éthiopie, comment ces musulmans hostiles à la foi firent la guerre au roi ʿAmda Ṣyôn et comment leurs princes et gouverneurs furent rassemblés par un chef nommé Seleḥ, ayant le titre de *cadi*, analogue à celui de pontife[2], que les princes et les gouverneurs vénéraient et craignaient comme

[1] Le pays d'Adal inspire encore de nos jours une certaine terreur aux Abyssins : « Sur notre droite, nous avons les plaines des Adals; en regardant cette immensité grise et désolée, je comprends bien les Éthiopiens me disant à Obock : « Lorsque de nos vertes monta- « gnes nous regardons ce pays, nous nous demandons : Est-ce l'enfer? « Est-ce le purgatoire? » (Paul Soleillet, *Une exploration commerciale en Éthiopie*, Paris, M. Dreyfous, p. 151.)

[2] « Parmi les principaux Maures, il y avait un nommé Saleh, chef du petit district de Dassi et Shérif, c'est-à-dire de la race de Mahomet. Cet homme, non seulement distingué par sa naissance, mais par son caractère et sa piété, était de plus *Iman*, titre par lequel on désigne un grand prêtre dans la religion musulmane. » (Bruce, *op. cit.*, t. IV, p. 54.)

un dieu et à la parole duquel ils se réunirent. (Ces princes étaient) : le roi d'Adal, le roi de Môrâ, le roi de Labakalâ, le roi de Hagarâ, le roi de Fadsê, le roi de Gedad, le roi de Nagab, le roi de Zubâ, le roi de Ḥarlâ, le roi de Hobat, le roi de Tarsâ, le roi de ʾEyem, le roi d'Elberô, le roi de Zêlea, le roi d'Estê, le roi de Dawarô, le roi (?) les 9 gouverneurs de Delhôya, les 8 gouverneurs de Wrgâr, 12 gouverneurs de Gâsâ, les 7 gouverneurs de Ḥargôl, les 4 gouverneurs de Kasô, les 3 gouverneurs de Sasôgi (ou Sasogê), les 5 gouverneurs de Taʾarakâ, les 3 gouverneurs d'ʾÉdergal, les 3 gouverneurs de Wadaʾanâ, les 4 gouverneurs de Kasô, les 5 gouverneurs de Mitâlôt, les 3 gouverneurs de Zaṭirkasô, les 3 gouverneurs de Hagarâ, les 99 gouverneurs d'Adal, les 110 gouverneurs de Leḥen, les 3 gouverneurs de Zeburâ, les 17 gouverneurs de Zafalgi, les 3 gouverneurs de Selṭagi, les 3 gouverneurs de Warsuṭ, les 5 gouverneurs de Zerwasagê, les 10 gouverneurs de Temakê, les 12 gouverneurs de Takawe, les 5 gouverneurs de Guaʿat, les 3 gouverneurs de Tâyetadak, les 5 gouverneurs de ʾÉfôle'aye, les 12 gouverneurs de Yazdâ, les 5 gouverneurs de Magarat, les 5 gouverneurs de Koumgedâye, les 1,000 (?) gouverneurs de Karôrô, les 5 gouverneurs de Gitô, les 4 gouverneurs d'ʾAṭqiṭ, le gouverneur de Gemuḥegâr, le gouverneur de Gueri, le gouverneur de Gâtur, celui d'ʾIzazô, celui de Laseḥanâ, celui de Gezeʾa, ceux de Lâʿelâye Wâz, de Tâḥtâye Waz, de Ḥareyâ, de Ḥegud'êl, de Waga-

raṣalâ, de Wrsâg, de Deguen, de Gamarâr, de Milâʿe, de Lag, de Tâḥtâye Ḥasyâ, de Lâʿelaye Ḥasyâ, de Zôt, de Ḥadaqir, de Kerker, de Makaye, de Regarên, de Magdarê, de Ederseku, de Hobat, les 7 gouverneurs de Ḥetesi et d'Atareho, les 9 gouverneurs de Lât, les 8 gouverneurs de Sôt, les 5 gouverneurs de Degue, les 3 gouverneurs de Kuarhô, le gouverneur de Zegamâ, le gouverneur de Zatarâ, le gouverneur de Mayageb, le gouverneur de Gâzâkô, le gouverneur de Zehuya, ceux de Galeṭat, de Yegʿamad, de Zeguarm, de Nagâʾen, de ʾAtegut, de Warî, de Warasô, de Higrâ, les 3 gouverneurs de Serar, les 8 gouverneurs de Ṭarnabô, les 9 gouverneurs d'Adarâ, les 2 gouverneurs de Kiâri, le gouverneur de Môrâ, les 8 gouverneurs de Lâʿelâye Labakalâ, les 2 gouverneurs de Taḥṭâye Labakalâ, les 5 gouverneurs de Gabôlâ, les 5 gouverneurs de Gedarim Gâd, les 3 gouverneurs de Qaramlê, les 9 gouverneurs de Gâsakur, le gouverneur de Mâlukê, celui de Zagâmikâsô, ceux de Yedagôl Argi, de ʿAwisâ, de Dabihormaye, de Dabiḥadâlâ, de Tôyebit, de Zibâ, de Tôbâ, de Gamaʾalâgubâ, d'Argi, les 5 gouverneurs de Marmarâ, les 5 gouverneurs de Kalkasêr, les gouverneurs de Guerê, de Sendizaḥazar, les 2 gouverneurs de Talag, les 10 gouverneurs d'ʾEraṭô, le gouverneur de Mâlô, les 5 gouverneurs d'ʾErub, les 5 de Talfâl, les 9 de Agyur, les 10 de Belasâ, les 7 de Ḥêwê, les 10 de Afardabô, les 4 d'Agabôt, les 8 d'Adbigi, le gouverneur de Zerabgi, celui de Zewersegi, de Qêḥeber, de

Yeṭoroqgi, de Zeguʿe, de Zewqâye, de Zewê, d''Awsô, d'Ḥargaya, d'Ayâz, de Maqar, de Seri, de Maqôz, les 5 gouverneurs d'Asgêr, ceux d'Yakabâyegi, de Waʿayetên, d''Aslâl, les 4 gouverneurs de Gurzâlgi, les 12 de Grâgi, les 10 gouverneurs de Galfe'agi, les 5 gouverneurs de Nagêbêhêgêrâ, le gouverneur de Makâyegâr, celui de Nagabdaḥalâ, de Tarsâ, (fol. 50) les 4 gouverneurs de Kanmanagadâ, les 5 gouverneurs de Ze'emulgi, le gouverneur de Za'abrasgi, le gouverneur de Dulgi, celui de Martôlât, de Seyâ, de Dafratâ, les 5 gouverneurs de Temûz, le gouverneur de Taboki, ceux de Taḥtâye Ṭôbâ, d''Ekêlâ, de Ṭarḥasab, les 5 gouverneurs de Zefgegi, les 4 de Sekôt, les 3 de Ḥarar, les 5 de Zabilgi, les gouverneurs de Maṣayat, de Berhô, de Mêtrâ, de Fedusfarâ, de Seṭâ, les 2 gouverneurs de Baraṭo, les 3 de Ṭasanâ, les 2 de Guasôt, les 2 d''Aturgaraz, les 3 de Mikôs, les 2 de Sarwadê, les 5 de Waṭa, les 6 d''Egalâ, les 3 d''Elesâʿe, le gouverneur de Megâ, de Gâsôr, de Zalab, de Gefi, les 3 gouverneurs de Sabaka, les gouverneurs de Wakil, de Dulam, d''Elalqôbâ, de Guelân, de Nefilâ, de Zan, de Ḥari, d''Êlât.

Les gouverneurs de Zalân étaient ceux d''Egurbâ, de Meṭḥanâ, de Feqrâmârâ, de Dalan, d'Ayeflô, de Walṭwalṭ, de Wataltâ, de Denkuʿelû et d'Akorso.

Les gouverneurs de Gabal comprenaient ceux d'Agabô, de Bel'embâ, de Mayerabas, de Ḥêrbâ, d'Ayedam, de Zareḥ, de Ḥakuimâ, d''Awêsâ, de Habanzagal, de Balḥakâ, d''Alâṭôr, d'Alulâ et de Garba'adô. Tous ces rois et gouverneurs réunis

étaient au nombre de 2,722[1] et leurs troupes(?)[2], non compris celles de Zalân et de Gabal, formaient un total de 12,048.

Gamaldin, que ʿAmda Ṣyôn avait délivré des fers et nommé roi de tout le pays des musulmans, à la place de l'inique Sabradin, son frère, se révolta et se ligua avec ces rois et gouverneurs. Il envoya au roi d'Adal un message ainsi conçu : « Salut à toi et à ton excellence. Écoute mon conseil et prête une oreille attentive à ce que je vais te dire. Le roi des chrétiens s'est engagé dans un défilé d'où il ne peut sortir; choisis de deux choses l'une : porte-lui ton tribut et tes présents ou bien abstiens-toi. Mais si tu veux lui offrir des présents, vends d'abord ta femme, tes enfants et tout ce qui t'appartient, car en agissant ainsi, contrairement à ce qu'ont fait tes pères, tu livres pour toujours à la servitude ta famille et ta postérité. Si, au contraire, tu veux te conduire sagement, rassemble tes troupes habituées à combattre avec l'épée, l'arc, le bouclier, le javelot, la lance et la massue; je viendrai me joindre à toi avec mon armée de cavaliers et de fantassins, nous cernerons de tous côtés le roi des chrétiens et ses soldats, et nous les ferons tous périr en une seule fois. »

A la réception de ce message, le roi d'Adal donna

[1] Bruce donne le chiffre de 2,712 ; d'après lui, les villages dont les noms sont mentionnés dans cette énumération n'existent plus probablement (*Voyage aux sources du Nil*, t. IV, p. 57).

[2] ምስጋዲሆሙ ። Mot à mot : « Leurs temples, leurs mosquées ».

à ses princes et à ses gouverneurs l'ordre de convoquer les troupes de leurs pays, dont le rassemblement demanda quatre mois. Lorsque ce roi vit autour de lui cette armée innombrable, que Dieu seul aurait pu compter, il fut rempli d'orgueil et se mit à blasphémer, comme autrefois Pharaon, roi d'Égypte, qui insultait Moïse et disait : « Je le tuerai moi-même, je le punirai de ma main et je me rassasierai de ses dépouilles[1]; » ou encore comme Sanakrem (Sennachérib) qui défiait Ézéchias en ces termes : « Quel est le Dieu qui te délivrera de ma main[2]? » C'est ainsi que faisait ce roi d'Adal, impie et rebelle, ami de Satan, qui s'élevait contre le Christ et disait : « Je ferai ma mosquée du temple consacré à Jésus-Christ, Fils de Dieu; je prendrai pour mon palais les richesses, l'or, l'argent et les ornements qui s'y trouvent; j'anéantirai les chrétiens et leur roi et je partagerai entre mes troupes ses biens, ainsi que ceux de ses soldats, ses chameaux et ses bestiaux. Quant à la reine Jàn Mangesâ, ses femmes, ses concubines et ses filles, je les enverrai moudre le blé. »

[1] Exode, xv, 9.
[2] *Rois*, liv. II, ch. xviii et xix *passim*.

(La fin à un prochain numéro.)

NOUVELLES ET MÉLANGES.

RAPPORT

SUR UNE MISSION DANS LA PÉNINSULE SINAÏTIQUE,

PAR M. G. BÉNÉDITE.

Parti le mardi 11 décembre de Suez, je suis arrivé dans la soirée du 13 à l'entrée du ouady Gharaudel. C'est en quelque sorte la porte du Sinaï. Deux routes s'y présentaient à moi : la route du centre, longeant la lisière du désert de Tih, et la route côtière, à travers les plages et les dunes où débouchent à de courts intervalles de larges vallées s'ouvrant comme autant de couloirs dans le grand réseau. La région épigraphique par excellence, le oued Mokatteb, se trouve peu distante de la mer et dépend, par le Seih Sidreh qui la commande, de l'itinéraire Sud. Devais-je marcher droit sur le Mokatteb, où m'attendait une ample moisson, ou prendre par l'autre route qui m'était signalée comme intéressante par le relevé de Grey (1820) et surtout par les indications un peu vagues à vrai dire, mais d'autant plus tentantes, de l'*Ordnance Survey*. Le recueil de Grey, base des travaux de Beer et de Tuch, et le recueil de Lepsius qui a fourni à Lévy (de Breslau) les éléments de son savant mémoire, tout en accusant pour le Mokatteb une proportion respectable, témoignaient par cela même que ce point était le plus défloré de la péninsule, et me décidèrent à choisir l'itinéraire central dont, en définitive, une seule station, celle de Sarabit, avait été relevée.

J'ai donc pris par le Gharaudel jusqu'au gebel et-Tih. Par là, il faut entendre la chaîne d'escarpements bordant le grand désert de ce nom. Au sud-ouest de cette chaîne dont le sépare une vallée étroite, encaissée, s'élève le gebel Woutah. C'est là, après une journée de marche, que j'ai reconnu le premier groupe signalé par l'*Ordnance Survey*. La série épigraphique se continue par deux échelons à quelques heures d'intervalle. Le premier groupe est clairsemé sur la paroi ouest d'un étroit couloir évidé dans le roc; le second couvre le mur de fond de deux niches naturelles; le troisième s'aperçoit de loin, posé très haut sur un pan de rocher qu'on croirait aplani, ravalé de main d'homme. On y accède en gravissant une sorte de bas contrefort longeant la vallée comme une berge. Les inscriptions du gebel Wattah sont peu nettes; elles ont été fortement délayées par la pluie. C'est tout au plus si dans la grisaille formée par l'enchevêtrement des lignes, ou dans les parties lavées et polies, l'on devine la formule initiale שלם.

L'emploi de la photographie, rendu pénible et long par toutes sortes d'obstacles, et la mauvaise volonté de mes chameliers m'ont retenu deux jours pleins dans ce ouady. Le 16, enfin, après avoir franchi le nagb Woutah, je m'avançai à travers le Debbet er-Ramleh, sur le nœud de montagnes formant l'angle le plus septentrional du grand réseau des ouadys. Ce nœud montagneux, entrecoupé de ravins, fait partie du district minier exploité par les Pharaons. La beauté de la vallée, large et presque carrossable en ce point, l'abondance relative de l'eau pendant une grande partie de l'hiver, les facilités de communication avec l'intérieur et la côte, la proximité de l'isthme devaient faire de ce lieu un des points habités de la péninsule. On a, en effet, signalé des ruines dans le oued Nasle, l'un des ravins que j'ai renoncé à explorer, pressé que j'étais de chercher autour de Sarabit des textes en meilleur état que ceux de Woutah. J'avais également hâte de retrouver sur le plateau les restes du temple d'Hathor et la nécropole égyptienne mentionnée

dans Niebuhr, Burckhardt et les principaux itinéraires du commencement de ce siècle. J'ai consigné dans un mémoire spécial tout ce qui a trait au temple. De nécropole je n'ai vu trace, non plus que d'inscriptions sinaïtiques. Les inscriptions de Grey, déchiffrées par Beer, il faut les aller chercher à 4 kilomètres des ruines, sur le versant occidental du oued Sounig, au pied du gebel Garabl. Elles sont gravées avec beaucoup de netteté sur des blocs de structure schisteuse encore en place et sur d'autres blocs détachés. C'est à propos de ce groupe que je me suis décidé à subordonner une fois pour toutes la photographie à la copie, le premier procédé étant, en somme, trop chanceux pour être d'un emploi exclusif et constant. Les inscriptions de Souwig sont reproduites aux pages 7, 9, 11, 13, 15, 17, 18-23 de mon carnet; elles forment un ensemble de trente-cinq textes entiers ou fragmentaires. Au delà du gebel Garabl, sur tout le parcours du oued Khamileh, la série se continue par une quinzaine disséminées en plusieurs groupes espacés d'environ quarante à cent pas, toujours sur le versant ouest et le plus fréquemment en des renfoncements. Tous ces textes appartiennent à la région du grès. Avec le oued Taiyebeh commence la région du gneiss et du granit : textes en fins caractères incisés le plus souvent sur des blocs éboulés. La pierre est à peine égratignée et ne donne presque pas d'empreinte. Ce qui trahit surtout l'écriture, c'est la différence très tranchée de couleur des creux avec le ton de la croûte superficielle. Les inscriptions du oued Taiyebeh se bornent à sept textes dont un seul complet (p. 29 et 30); elles se trouvent à l'angle formé par le Taiyebeh et l'oued Barak, et sur le versant oriental, ce qui est extrêmement rare. A peu de distance, on remarque une inscription numérique, divisée en trois groupes de traits verticaux, figurant sans doute les unités :

II II IIII
II IIIIII II
IIIIIII

Que peuvent signifier ces nombres? Rien de bien compliqué sans doute, une division, un partage. J'en ai noté d'autres exemples ailleurs. L'extrémité sud du Barak offre encore deux petits textes peu importants (p. 31-32). Le oued Deboueh qui fait suite est anépigraphe; par contre, le oued Berrah qui le continue est noté dans le rapport anglais comme assez riche; ce qui m'a semblé excessif. Face au point où débouche le oued Erthameh se dresse un énorme bloc monolithe, qui porte le nom de Hagar el-Laghoueh. Sur cette pierre ainsi que sur les rochers voisins se brouillent confusément nombre d'inscriptions anciennes surchargées de noms de voyageurs modernes. J'en ai pris six clichés photographiques (v. aussi p. 32-34). 2 kilomètres plus au sud s'ouvre une grotte dont la voûte et les parois sont couvertes de croix et de figures cruciformes représentant un homme agenouillé et priant, les bras levés. Le oued es-Cheik ne donne presque rien : quatre ou cinq fragments, y compris la provenance du oued et-Tarr, un de ses affluents. Du Watiyeh au oued ed-Deir, nulle trace de signes; mais à partir du Safsafeh tout change.

Le gebel Safsafeh, qui comprend dans sa masse les deux montagnes traditionnelles du Sinaï et du Horeb, est séparé du gebel ed-Deir et du gebel er-Rabbeh par deux ouadys : le oued ed-Deir où s'élève le couvent de Sainte-Catherine et le oued el-Ledja, à l'extrémité duquel se trouvent les ruines du couvent des Quarante (Deir el-Arbaïn). Le Ledja, à peine long de 2 kilomètres, est une petite mine pour l'épigraphiste; le P. Porphyr y avait relevé trente-cinq inscriptions : j'en ai pour ma part copié ou photographié plus de cinquante. Le oued ed-Deir ne m'en a donné que six ou sept; le nagb Hawa, pas davantage.

En entrant, le 28 décembre, dans la passe du nagb Hawa, je m'engageais dans l'itinéraire Sud. Du oued Salaf qui joint cette passe au Feiran se détache, vers le désert maritime de el Qaah, le oued Hebran. Il figure dans les anciens recueils d'inscriptions : je ne pouvais le négliger. Aussi bien ce ouady

est la principale, mais la seule route des oasis de l'intérieur à la petite rade de Tôr. J'y ai relevé plus de trente inscriptions. Mais la région qui se partage avec le Mokatteb le véritable trésor épigraphique de la péninsule, c'est le massif du Serbâl. Les inscriptions y fourmillent au pied du gebel Banât, du Moneijah et du Serbâl proprement dit. Le oued Aleyat, le oued Nakhl et le pic du Serbâl comptent dans mon recueil pour trois cents dont plus des trois quarts intégrales, le oued Ajaleh pour très près de deux cents, le oued Thmareh de l'autre côté du Feiran pour soixante-dix. La vallée du Feiran, la plus grande artère centrale, est, en comparaison, singulièrement pauvre; à l'extrémité sud, au delà de la passe el-Bouweib, deux textes; à l'extrémité nord, sur les rochers de Hesy el-Khattatin, une quinzaine, en très mauvais état; à Erz el-Garaïn, sept.

C'est le 9 janvier que je suis arrivé au oued Mokatteb. L'extrémité de la vallée qui débouche dans le Feiran ne présente aucun texte. Les Touarah ne donnent d'ailleurs le nom de Mokatteb qu'à la partie du ouady qui se jette dans le Seih-Sidreh. C'est là, en effet, que, dès les premiers pas, les rochers bas, mais taillés à pic comme des murailles, offrent une profusion d'écritures et de dessins dont les ravins du Serbâl, pourtant si riches, ne donnent qu'une faible idée. Avant d'attaquer un relevé d'aussi longue haleine, j'explorai rapidement le ouady et j'acquis la conviction que la copie intégrale n'exigerait pas moins de deux semaines. Mes ressources tiraient à leur fin; elles ne me permettaient plus que cinq jours de campagne. La distance qui me séparait de Suez étant de trois journées de marche, j'employais l'excès de deux jours à relever deux cents textes répartis en quatre-vingt-huit groupes. Enfin, le 14 janvier, à la tombée de la nuit, ma petite caravane touchait le canal de Suez. La campagne avait duré trente-cinq jours : j'en rapportais neuf cent cinquante inscriptions. Dans le nombre, cent cinquante seulement proviennent de la route centrale, l'itinéraire Sud figure pour huit cents. Je ne crois pas beaucoup me tromper en

en estimant au double de ce nombre la somme de ce qui reste à recueillir dans la région occidentale de la péninsule. La région orientale est-elle aussi riche? Nous ne sommes pas encore en état de pouvoir l'affirmer.

Sans vouloir préjuger l'étude détaillée qui en sera faite dans le *Corpus inscriptionum semiticarum*, je puis toutefois dire qu'au premier examen l'ensemble de mes textes confirme en grande partie les conclusions déjà tirées de l'analyse de Grey, du P. Porphyr, de M. Lottin de Laval et de Lepsius. Presque toutes ces inscriptions se laissent ramener à deux catégories : les שלם et les דכיר. Leur vocabulaire y est d'une extrême simplicité. Toute la variété porte sur les noms propres, parmi lesquels les théophores et les composés tiennent la plus grande place.

Cette pénurie d'éléments significatifs n'a pas beaucoup embarrassé les épigraphistes. Ils n'ont pas hésité à ranger ces textes dans la classe des proscynèmes ou des inscriptions votives d'usage en tout lieu de pèlerinage. Cette opinion, comme on sait, a eu pour point de départ une erreur de la lecture de Beer, qui transcrivait זור «pèlerin», le mot dans lequel Lévy a reconnu לטב. La correction de Lévy n'a pas modifié cette opinion. Ce savant lui-même s'est efforcé de la confirmer en se rejetant sur les probabilités intrinsèques. Les difficultés auxquelles se serait butté le lapicide en s'acharnant à des rochers rebelles et placés à des hauteurs presque inaccessibles ne lui semblent pas, en effet, devoir s'expliquer par un motif plus impérieux que la raison religieuse. Cet argument a sa valeur, mais, dans l'espèce, il manque de fondement. Les roches dures du Sinaï se laissent plus facilement entamer qu'on ne croit. Il ne faut pas plus d'une demi-heure pour graver sur le granit, à la pointe de fer, une inscription d'une vingtaine de lettres comme :

שלם אושו בר גרם־אל־בעל לטב

Sur le grès, avec un rognon de silex ce serait affaire de quelques minutes. Le niveau des textes les plus élevés au-

dessus du terrain d'appui ne dépasse jamais deux hauteurs d'homme, et ce cas est-il encore d'une extrême rareté. Je n'en ai vu d'exemples qu'aux endroits où la roche offrait une sorte de ravalement naturel, un véritable *album* on ne peut plus tentant pour le lapicide. En général, les inscriptions sont gravées tout au plus au niveau de la main levée, et sur des blocs saillant à peine de 50 centimètres au-dessus du sol. Ces dernières se trouvent au milieu des vallées, la face gravée tournée au levant, c'est-à-dire dans l'ombre de l'après-midi. Les cinq cents textes que j'ai copiés au pied du Serbâl n'ont pu être gravés que par des hommes couchés ou allongés. On les attribuerait à des caravanes de marchands au repos que rien n'y contredirait. Toutes les stations épigraphiques de la péninsule sont, au reste, des lieux de campement. Plus un de ces lieux offre de ressources pour l'arrêt du soir, plus il est riche de textes. Il est indéniable que les montagnes, les *bamoth* de la péninsule ont été l'objet de fréquents pèlerinages, de nombreuses dévotions. On ne s'expliquerait pas autrement ces noms gravés jusqu'au sommet du Serbâl à plus de 2,000 mètres d'altitude. Mais je ne pense pas que les pèlerinages en aient été les seules occasions: il faudrait, pour l'admettre, que le Mokatteb fût au pied du Serbâl, du Safsafeh, du gebel Kutharin ou de l'oumm Chômer. Il se trouve, à vrai dire, entre deux ouadys conduisant à la mer, deux ouadys de débarquement.

Il ne m'appartient pas de décider si la langue de ces inscriptions, reconnue identique à celles de Pétra, du Hauran et des médailles de la collection de Luynes, rentre dans la branche ismaélite, dans la branche araméenne des langues sémitiques, si les Nabatéens étaient des Arabes se servant d'un dialecte empreint d'aramaïsme, ou des Araméens ayant contracté dans le commerce des tribus arabes des habitudes phonétiques telles que la finale des noms propres en ו. Je me bornerai simplement à faire remarquer que quelques-uns de ces noms propres, tels que: Amrou, Abdou, Oudou, Kelbou, Mesou, indépendamment de Mouça, ont été reconnus par

mes chameliers comme portés encore aujourd'hui par des Touarah. La persistance de plusieurs formes de noms plus particulièrement propres à la vieille onomastique arabe a-t-elle une valeur probante? Les variétés scripturales sont assez nombreuses. Quelques-unes même sont trop indéterminées pour permettre une étroite classification. Mes copies, exécutées avec tout le soin dont je suis capable, rendent compte de quatre types principaux : 1° les caractères isolés et fermés; 2° les caractères isolés et ouverts : dans cette catégorie rentrent les nombreux textes gravés sans aucun ordre, aux lignes flexueuses, aux lettres de grosseur inégale; 3° les caractères moyens, carrés, ligaturés et alignés; 4° les caractères fins et serrés, aux longs jambages, à l'aspect très cursif. Cette dernière écriture est fréquente autour de Serbâl.

Autant que leur caractère ethnique et linguistique, l'âge de ces textes a été l'objet de savantes controverses. Beer, frappé surtout de leur mélange avec des inscriptions chrétiennes en langue grecque, des symboles chrétiens et certains signes graphiques qu'il confondait avec ces symboles, n'a pas cru faire remonter l'épigraphie sinaïtique au delà du IIIᵉ siècle de notre ère. Credner et Tuch, à qui son caractère franchement païen n'a pas échappé, lui fixent pour date le Iᵉʳ siècle avant Jésus-Christ. Lévy, se basant sur la forme des lettres et notamment du ח et du ס rapprochée du type des monnaies de Malchus, prenant ainsi pour point de comparaison une époque assez récente, déclare le type des monnaies nabatéennes moins avancé que le type sinaïtique et assigne pour durée à nos inscriptions une période comprise entre le IIᵉ siècle avant et le IIᵉ siècle après Jésus-Christ. Je ne me reconnais pas qualité pour intervenir dans le débat, mais je pense que ma mission ne serait pas entièrement remplie si je négligeais de faire ressortir l'importance d'un élément dont il n'a pu être tenu compte jusqu'à présent, faute de documents originaux, je veux parler de l'état de conservation des textes. Il y a là un criterium paléographique qui

n'est pas sans importance. Le tout est de s'en servir avec discernement.

Il est évident qu'on ne peut comparer que les inscriptions placées dans des conditions rigoureusement identiques. Les textes exposés dans les ouadys de la zone pluvieuse ont naturellement beaucoup plus souffert que d'autres bien plus anciens, conservés par la sécheresse de l'air; et même à quelques pas de distance, et plus encore sur une même pierre, il s'est produit ce phénomène qu'une ligne exposée horizontalement ou obliquement à l'action de la pluie s'est plus effacée qu'une ligne bien plus ancienne gravée sur une surface verticale; mais il y a deux cas où l'erreur n'est plus possible, c'est lorsqu'un certain nombre d'inscriptions se présentent sur des blocs placés dans des conditions analogues, à une distance qui permet une sûre comparaison ou plus encore, cas extrêmement fréquent, lorsque plusieurs textes occupent la même surface. Or l'impression que je rapporte de cinq semaines d'examen minutieux — en est-il de plus minutieux que celui du copiste? — c'est que les quatre siècles constituant la période *maxima* fixée par Lévy suffisent à peine pour justifier l'écart marqué entre les inscriptions les plus évasives et les inscriptions les plus nettes, car s'il y a un moyen non moins sûr d'apprécier cet écart, c'est de le comparer à celui qui sépare les inscriptions les plus nettes des temps anciens avec les inscriptions gravées par les voyageurs modernes. Si de nouveaux arguments d'ordre épigraphique — ce sont assurément les plus solides — devaient tendre à élargir cette période soit en reculant l'âge des plus anciennes, soit en rapprochant l'âge des plus récentes à un intervalle moins grand du voyage de Cosmos Indicopleustes, époque à laquelle elles n'étaient plus comprises, cette manière de voir se trouverait en quelque sorte confirmée par mes observations. En examinant, à ce point de vue, le millier de textes que j'ai eu sous les yeux, je n'ignorais pas à quelle erreur je pouvais m'exposer par un classement trop rigoureux. J'ai donc jugé prudent de m'en tenir à une divi-

sion des plus simples : 1° la catégorie des textes copiés sans annotation; 2° celle portant l'annotation d'*anciens;* 3° celle portant l'annotation de *très anciens.* Cela a été pour moi le seul moyen pratique d'ajouter à mes copies comme une faible impression de l'apparence des originaux.

Je ferai remarquer pour finir — et ce point m'intéressait vivement : j'y avais prêté la plus grande attention — qu'en aucun cas les symboles chrétiens entremêlés aux inscriptions sinaïtiques ne m'ont paru faire corps avec ces inscriptions. Partout j'ai pu reconnaître des différences de main et d'époque. Je n'ai rien à ajouter aux observations de Lévy sur les « crux furcata ». Mes copies, d'ailleurs, en contiennent une bien moins grande variété que les relevés antérieurs. C'est que ces relevés proviennent en grande partie du Mokatteb que je n'ai fait qu'effleurer. Quant aux figures d'hommes et d'animaux qui accompagnent les textes, je me réserve de les étudier séparément. Je n'ai pas été médiocrement étonné de les retrouver sur certaines parties des temples de Philæ, où jusqu'alors elles m'avaient complètement échappé.

The Coinage of the early or imperial Gupta dynasty of Northern India, by Vincent Arthur Smith, Bengal civil service. London, 1889, in-8°, 158 pages, 5 planches.

M. Vincent Arthur Smith a fait tirer à part son Mémoire sur le monnayage des Gupta, qui a été imprimé dans le premier cahier du tome XXI du *Journal of the Royal Asiatic Society*. C'est la seule monographie qui ait paru jusqu'ici sur cette matière; elle constitue un travail important de déchiffrement et de classification des monnaies de la première dynastie des Gupta. Grâce aux inscriptions, qui sont relativement nombreuses, on peut aujourd'hui établir, d'une manière à peu près certaine, la filiation et la chronologie de ces souverains qui ont régné pendant quatre siècles dans tout le nord de l'Inde, sauf le Pendjâb. C'est sur ces bases que

M. Smith a procédé au classement des monnaies d'or, d'argent et de cuivre que nous possédons sur cette époque, mais en limitant son travail aux huit premiers rois, c'est-à-dire à une période d'environ cent soixante ans, depuis Chandra-Gupta Ier, vers 340 de J.-C. (il n'existe aucune monnaie des deux premiers rois : Gupta et Ghaṭotkacha), jusqu'à Budha, le dernier monarque avant le démembrement de l'empire, vers 502. Les monnaies de ces souverains ont été frappées sur le type de leurs prédécesseurs; c'est ainsi que les pièces d'or et de cuivre sont imitées du monnayage indo-scythe, et que les monnaies d'argent sont copiées sur celles des Satrapes du Saurâshtra. Quelques-unes des monnaies d'argent du Kumâra, du Skanda et de Budha sont datées de l'ère dite *des Gupta*, dont la première année correspond à 320-321 de J.-C.

L'ouvrage est accompagné de cinq planches de médailles et de monogrammes; malheureusement les légendes monétaires ne sont pas toujours lisibles, ni les attributions toujours certaines. M. Smith donne bien la transcription des légendes en caractères sanscrits modernes, mais ils ne représentent qu'imparfaitement les caractères dévanagaris des IVe et Ve siècles, ce qui fait regretter l'absence d'un alphabet comparatif, ou tout au moins d'un tableau donnant le facsimilé de ces légendes.

E. Drouin.

Georgii Abulfaragi Bar Ebraya in Epistulas Paulinas adnotationes syriace edidit Maximilianus Loehr, philosophiæ doctor, theologiæ candidatus, seminarii theologici quod Berolini ad ædem cathedralem floret sodalis. Gœttingue, Dieterich, 1889, in-8°, VIII et 46 pages.

Le grand commentaire de Barhebræus sur l'Ancien et le Nouveau Testament, intitulé ܐܘܨܪ ܐܪ̈ܙܐ « Le Magasin des mystères », est un recueil d'une valeur inappréciable pour la critique des versions syriaques de la Bible. Tout récemment

M. Rahlfs, dans un savant article paru dans la *Zeitschrift für die Alttestamentliche Wissenschaft*, a montré l'intérêt des variantes qu'offre ce commentaire et l'influence qu'il a exercée sur les copistes postérieurs au XIIIe siècle. Au point de vue de la grammaire et de la lexicographie, il n'est pas moins important, car il renferme en quantité de précieuses gloses qui n'ont pas encore pu être utilisées complètement. Le volume de l'ouvrage est, en effet, si considérable qu'il ne s'est pas trouvé un éditeur pour en entreprendre l'impression complète. Cependant des chapitres détachés, comprenant des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, ont déjà été publiés à de courts intervalles. M. Paul de Lagarde, qui, en 1879, a édité le commentaire sur les Psaumes dans son livre intitulé *Prætermissorum libri duo*, a eu l'excellente idée d'indiquer à ses élèves *Le Magasin des mystères* comme une riche mine de sujets de thèses pour l'obtention du grade de docteur. C'est ainsi que, pendant ces dix dernières années, le commentaire des Livres de Salomon, des Douze petits prophètes, de l'Évangile de S. Mathieu, de l'Évangile de S. Jean, des Actes des Apôtres et des Épîtres catholiques, a paru par les soins de MM. Rahlfs, Moritz, Schwartz et Klamroth. C'est à la même influence que nous devons le commentaire des Épîtres de S. Paul que M. Lœhr a choisi pour sa thèse présentée à l'Université de Gœttingue.

Le commentaire de ces Épîtres est aussi instructif que les autres parties du *Magasin des mystères*. On relève un certain nombre de leçons qui contredisent le texte de la *Peschitto* de Samuel Lee, tandis qu'elles sont souvent confirmées par d'autres documents, notamment par l'édition d'Ourmia due aux missionnaires américains. Voici, à titre de spécimen, quelques-unes de ces variantes : Rom., x, 19, ܕܠܐ ܥܡܐ; S. Lee et Ourmia, ܕܠܐ ܥܡ; 1 Cor., VIII, 11, ܕܡܝܬ; S. Lee, ܕܡܝܬ; Ourm., ܕܡܝܬ; 2 Cor., VI, 4, ܒܐܢܢܩܐ (comp. *Œuvres gramm.*, I, 257, 12); S. Lee, ܒܐܢܢܩܘܬܐ; Ourm., ܒܐܢܢܩܘܬܐ; 2 Cor., VII, 2, ܣܝܒܪܘܢܝ (Ourm., *id.*), S. Lee, ܣܝܒܪܘܢܝ; 2 Cor.,

VII, 6, ܟܠܠܢ; S. Lee et Ourm., ܟܠܠ; 2 Cor., X, 13, ܫܘܚܡܐ; S. Lee et Ourm., ܫܘܚܡܐ; 2 Cor., XI, 12, ܥܠܠܬܗܘܢ (Ourm., *id.*); S. Lee, ܥܠܠܬܗܘܢ; 2 Cor., XII, 11 ܐܠܨܬܘܢܝ; S. Lee et Ourm., ܐܠܨܬܘܢܝ; Gal., V, 26, ܡܓܪܝܢ (Ourm., *id.*); S. Lee, ܡܓܪܝܢ; Eph., V, 27, ܫܘܚܡܐ (*id.*, Ourm., Opusc. Nestor., 159-21, Bar Bahl.); S. Lee, ܫܘܚܡܐ; Col., IV, 5, ܙܒܢܗ (*id.* Ourm. et Her.); S. Lee, ܙܒܢܗ; 1 Thess., II, 17; ܕܠܝܩܝܢ (Ourm., *id.*); S. Lee, ܕܠܝܩܝܢ; 2 Thess., I, 8, ܒܢܘܪܐ suivant les Jacobites, ܒܢܘܪܐ selon les Nestoriens; S. Lee, ܒܢܘܪܐ; 1 Thim., II, 11, ܒܫܬܝܩܐ (Ourm., *id.*); S. Lee, ܒܫܬܩܐ; 1 Thim., III, 1, ܥܒܕܐ ܛܒܐ (Ourm., *id.*); S. Lee ܥܒܕܐ ܛܒܐ; 1 Thim., V, 6, ܡܨܥܐ (Ourm., *id.*); S. Lee, ܡܨܥܐ; 2 Thim., II, 18, ܡܗܦܟܝܢ; S. Lee et Ourm., ܡܗܦܟܝܢ; Heb., XII, 18, ܒܥܘܪܐ (Ourm., *id.*, cf. Opusc. Nestor., 112, 12, sur Amos, I, 14); S. Lee, ܒܥܘܪܐ.

Les gloses grammaticales portent principalement sur les consonnes qui doivent être prononcées avec ou sans aspiration, et sur le *hé* de ܗܘܐ qui doit être articulé ou quiescent. Les exemples, qui confirment les règles données par Barhebræus dans ses grammaires, sont souvent en contradiction avec l'édition de S. Lee, surtout en ce qui concerne le *hé* de ܗܘܐ; on remarque que, selon Barhebræus, ce *hé* est prononcé toutes les fois que la négation précède.

Le texte a été établi avec beaucoup de soin par M. Lœhr, qui a consulté quatre manuscrits; il a noté les variantes et indiqué les passages bibliques cités dans le cours du commentaire. P. 8, l. 14, le texte semble fautif, Barhebræus veut dire que les Jacobites prononçaient ܡܫܬܝܢ et les Nestoriens ܡܫܬܝܢ, comme on le voit par l'édition d'Ourmia. P. 15, l. 21, ܫܘܝܐ doit avoir les points du pluriel; il s'agit du signe de ponctuation appelé *šwayâ*. P. 44, l. 23, le passage du psaume XL, 7, expliqué à cet endroit, n'est pas indiqué; comme Barhebræus l'observe avec raison, l'auteur de

l'*Épître aux Hébreux* suivait la version des Septante et non pas le texte hébreu.

Ce travail témoigne des solides connaissances de l'auteur. Nous souhaitons que le fructueux enseignement de M. Paul de Lagarde produise de nouvelles publications du même genre.

RUBENS DUVAL.

DIE HANDSCHRIFTEN-VERZEICHNISSE DER KÖNIGLICHEN BIBLIOTHEK ZU BERLIN, 6ter Band. *VERZEICHNISS DER TÜRKISCHEN HANDSCHRIFTEN*, von W. Pertsch. 1 vol. in 4°, 1889.

M. Pertsch continue à bien mériter des études musulmanes par la publication de ses excellents catalogues. Il en inaugurait la série, il y a plus de trente ans, en nous faisant connaître les manuscrits orientaux de la Bibliothèque de Gotha. Mais cette première publication, dont on apprécie encore aujourd'hui les services, ne peut donner qu'une idée imparfaite des persévérantes recherches auxquelles a donné lieu l'étude des fonds persan et turc de la Bibliothèque royale de Berlin.

Le *Journal asiatique* a rendu justice récemment au Catalogue des manuscrits persans dont M. Pertsch a enrichi la bibliographie orientale. Nos lecteurs n'ont certainement pas perdu le souvenir des éloges très mérités qu'un des juges les plus autorisés, notre cher et regretté confrère M. Pavet de Courteille, a donnés à cet ouvrage. Il a signalé avec sa haute compétence l'excellente méthode de classement, l'exactitude avec laquelle chaque manuscrit est étudié, les précieuses indications bibliographiques qui en complètent la connaissance, en un mot, cet ensemble de renseignements si utiles au lecteur érudit, qui donnent à un catalogue ainsi compris la valeur d'une petite encyclopédie littéraire.

Toutes ces qualités se retrouvent dans le beau volume que M. Pertsch vient de consacrer au fonds turc de la même

bibliothèque. Les difficultés et les lenteurs inhérentes à une tâche de cette étendue se compliquaient, cette fois, de la distance qui séparait l'auteur de la collection qu'il s'était chargé de faire connaître. C'est à Gotha qu'il recevait, par groupes, des manuscrits traitant des sujets les plus différents, et qu'il faudrait feuilleter vingt fois et avoir toujours sous la main pour ne rien omettre d'essentiel dans leur analyse. Était-il donc impossible de trouver à Berlin même un orientaliste assez versé dans la littérature turque pour entreprendre avec succès un travail de ce genre? Il est vrai que, lorsqu'il a été commencé, l'École des langues orientales n'était pas encore fondée dans la capitale de la Prusse, et qu'en présence d'un savant aussi actif et expérimenté que M. Pertsch il n'y avait plus à chercher ailleurs.

Aux ressources qu'il a tirées de son propre fonds, l'auteur du Catalogue a joint toutes celles que lui fournissaient les travaux de ses devanciers : par exemple, la notice un peu vieillie, mais encore instructive que Diez a donnée de sa propre collection; la description de soixante manuscrits turcs rédigés avec un soin particulier par feu M. W. Schott; les recueils littéraires, histoires et anthologies de Hammer, de W. Gibb et d'autres spécialistes, et par-dessus tout, le modèle du genre, *The Catalogue of the Turkish Ms. in the British Museum*, de M. Charles Rieu. De ces matériaux variés, le savant bibliographe allemand a tiré le meilleur parti possible et, d'autre part, le nombre relativement restreint des manuscrits qu'il avait à étudier lui a permis d'en donner une description plus complète et plus détaillée.

Car, il faut bien le reconnaitre, la section turque de la Bibliothèque de Berlin est d'une médiocre importance. Sur 514 manuscrits qu'elle possède, il en est peu qui aient droit à une mention spéciale. Le plus ancien porte la date de 1404; c'est un roman en vers de Cheikh-Oghlou fort répandu et dont plusieurs exemplaires se trouvent à la Bibliothèque nationale. Rien non plus à signaler parmi les ouvrages de littérature et les chroniques. En revanche, la géographie y est représentée

par une description des plus curieuses des îles et côtes de la Méditerranée; un atlas de cinquante cartes, tracées avec une sincérité naïve et un grand luxe de détails, en rehausse la valeur : ce document, qui porte la date de 1521, mériterait, à coup sûr, les honneurs d'une reproduction intégrale. Pour l'étude du dialecte ouïghour, nous trouvons dans le nouveau catalogue la mention d'un manuscrit unique, intéressant par le fond qui est le pur mysticisme et par la langue peu mélangée d'arabe et persan. C'est la *Makhzen*, que Pavet de Courteille nous a le premier fait connaître dans son élégante édition du *Miradj-namèh*. Nous recommandons aussi à l'attention des philologues un recueil de chants kirghizes, spécimen curieux de l'adaptation de l'alphabet arabe à un dialecte dont nous devons à M. Radloff une connaissance moins imparfaite. Enfin, dans le domaine de la littérature populaire, il est juste de signaler une collection de chansons, villanelles, rondes de derviches, etc., accompagnée d'indications relatives à l'exécution des morceaux, dont on pourrait tirer bon parti pour l'explication encore fort obscure des termes techniques de la musique orientale.

Nous n'avons relevé dans ce gros volume de près de six cents pages qu'un petit nombre de fautes, presque toujours fautes de prosodie imputables à l'ignorance des copistes, mais qu'il eût été bon toutefois de signaler en note. Quant au système de transcription à la Lepsius, suivi ici avec une fidélité désespérante, on peut se demander s'il était de première nécessité dans un ouvrage où le texte accompagne ordinairement la transcription. Sans doute l'usage et l'accoutumance font beaucoup en pareil cas, mais l'élégance typographique et les yeux du lecteur souffriront toujours de cet amalgame de θ, de χ, qui s'entrechoquent dans un même mot avec nos lettres romaines. Il n'y a là, après tout, que l'exagération d'une qualité, qu'une tentative louable de donner aux plus petits détails ce cachet d'exactitude et de précision qui ne sont pas un des moindes mérites de ce travail de longue haleine. Nous félicitons vivement M. Pertsch

de l'avoir si bien accompli et nous souhaitons que son livre contribue à réveiller en Allemagne le goût d'une étude à laquelle il serait injuste de n'attribuer qu'une utilité pratique lorsque les beaux travaux de Pavet de Courteille, de Radloff et de Vambéry ont prouvé les services qu'elle pouvait rendre à la philologie et à l'ethnographie orientales.

A.-C. Barbier de Meynard.

Le Gérant :

Barbier de Meynard.

JOURNAL ASIATIQUE.

NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1889.

HISTOIRE

DES

GUERRES D'ʿAMDA ṢYÔN,

ROI D'ÉTHIOPIE,

TRADUITE DE L'ÉTHIOPIEN,

PAR

M. JULES PERRUCHON.

(Suite.)

(Fol. 51) ወዘንቱ ፡ ብሂሎ ፡ ይቤሎሙ ፡ ለነገሥት ፡ ወለመኳንንት ፡ ወለኵሉ ፡ ሠራዊት ፡ ተንሥኡ ፡ ወንጽብዮሙ ፡[1] ለንጉሠ ፡ ክርስቲያን ፡ በባሕቲትነ ፡ ዘእንበለ ፡ ይብጻሕ ፡ ንጉሠ ፡ ኢፉት ፡ እስመ ፡ ኢየአክለነ ፡ ለነ ፡ ወሎቱ ፡ ንዋዮሙ ፡[2] ለክርስቲያን ፡ አ ፡[3] ወዘንቱ ፡ ነገረ ፡ እግዚአብሔር ፡ ገብረ ፡ (?) ወሜጠ ፡ ምክሮሙ ፡ በከመ ፡ ሜጠ ፡ ምክረ ፡ አኪጦፌል ፡ ዘመከረ ፡ እኩየ ፡ ምክረ ፡ ላዕለ ፡[4] ዳዊት ፡ ከመ ፡ ይቅትሎ ። ወእምዝ ፡ መጽአ ፡ ንጉሠ ፡ አደል ፡ ምስለ ፡ ነገሥት ፡ ወመኳንንት ፡ ዘንቤ ፡[5] ቀ

[1] ንሑር ፡ ወንፅብኦ ፡ — [2] ንዮሙ ፡ — [3] አ ፡ supprimé. — [4] በላዕለ ፡ — [5] ዘዘከነ ፡ (sic).

IMPRIMERIE NATIONALE.

Attaque contre 'Amda Syôn, presque seul dans son camp. Troupes qui lui manquaient.

ዳሚ ። ወሮድዎ ፡ ለንጉሥ ፡ ኃቢሮሙ ፡ ወዓገቱ ፡
ትዕይንቶ ፡ በዕለተ ፡ ዓርብ ፡ አመ፲ ፡ ለሐምሌ ፡ እን
ዘ ፡ ሀሎ ፡[1] ባሕቲቱ ፡ ወኢሀለዉ ፡ ምስሌሁ ፡ ሠራ
ዊቱ ፡ እለ ፡ ይብልዎሙ ፡[2] ቀስተ ፡ ንህብ ፡ ምስለ ፡
ሊቆሙ ፡ ሰመይሽሐል ፡ ኢሀለዉ ፡ ወሠራዊት ፡ እ
ለ ፡ ይብልዎሙ ፡ ተኰላ ፡ ወትርጓሜሁ ፡ ጽኑኣን ፡
ብሂል ፡[3] ምስለ ፡ ሊቆሙ ፡ ሸዋ ፡ ረዓድ ፡ ኢሀለ
ዉ ፡ ወሠራዊት ፡ እለ ፡ ይብልዎሙ ፡ ክረም ፡ መሸ
ተዕዕናን ፡ አፍራስ ፡ እለ ፡ በየማን ፡ ወእለ ፡ በፀጋ
ም ፡[4] ምስለ ፡ ሊቃውንቲሆሙ ፡ ወድምዓላ ፡ ወ
ድግና ፡ ኢሀለዉ ። ወሠራዊት ፡ እለ ፡ ይብልዎሙ ፡
ባርያ ፡ ምስለ ፡ ሊቆሙ ፡ እንጎታይ ፡ ኢሀለወ ፡[5] ወ
ሠራዊት ፡ እለ ፡ ይብልዎሙ ፡ ሐረብ ፡ ጎንዳ ፡ ምስ
ለ ፡ ሊቆሙ ፡ አወሬ ፡ ወንዝል ፡[6] ኢሀለዉ ። ወ
ሠራዊት ፡[7] እለ ፡ ይብልዎሙ ፡ ፀዋርያን ፡ ወርመ
ት ፡ ዓቢያን ፡[8] ምስለ ፡ ሊቆሙ ፡ ዘአዶናዊ ፡ ኢሀለ
ዉ ፡ ወሠራዊት ፡ እለ ፡[9] ፀዋርያን ፡ ንገሬ ፡[10] ምስ
ለ ፡ ሊቆሙ ፡ አምላክ ፡ ጽንሐ ፡ ኢሀለዉ ። ወሠራ
ዊት ፡[11] እለ ፡ ይብልዎ ፡[12] ፀዋርያን ፡ ወርመት ፡ እ
ለ ፡ በየማን ፡ ወበፀጋም ፡[13] ምስለ ፡ ሊቃውንቲሆ
ሙ ፡ ትዕይንተይ ፡ ወሐግተጕነይ ፡ ኢሀለዉ ። ወ

[1] ሀለወ ፡ — [2] ዘይብልዎሙ ፡ — [3] ብሂል ፡ supprimé. — [4] እለ ፡ የማን ፡ ወፀጋም ፡ — [5] ኢሀለዉ ፡ — [6] አርዌ ፡ መንዝል ፡ — [7] ወሰራዊት ፡ — [8] ዓቢያን ፡ manque. — [9] እለ ፡ manque. — [10] እንግሬ ፡ — [11] ወሰራዊት ፡ — [12] ይብልዎሙ ፡ — [13] ወጸጋም ፡

ሠራዊት ፡ እለ ፡ ይብልዎሙ ፡ ጐዠም ፡[1] እን
ተ ፡ በየማን ፡ ወእንተ ፡ በፀጋም ፡[2] ምስለ ፡ ሊቃ
ውንቲሆሙ ፡ ዋድላይ ፡ ወሐርበ ፡ ኢገራ ፡[3] ኢሀለ
ዉ ፡ ወሠራዊት ፡ እለ ፡ ይብልዎሙ ፡ ዳሞት ፡ ምስ
ለ ፡ ሊቆሙ ፡ ማርከሰወይ ፡[4] ኢሀለዉ ። ወሠራዊ
ት ፡ እለ ፡ ይብልዎሙ ፡ ፀዋርያን ፡ አሰይፍት ፡ ምስለ ፡
ሊቆሙ ፡ ሐርብ ፡ አስምዓ ፡ ወሠራዊት ፡ እለ ፡ ይ
ብልዎሙ ፡ ፀዋርያን ፡ መንበር ፡ ምስለ ፡ ሊቆሙ ፡
እኪንዕዱ ፡[5] ኋለፊ ፡ ኢሀለዉ ፡ ወሠራዊት ፡[6] እ
ለ ፡ ይብልዎሙ ፡ ፀዋርያን ፡ መንስንስት ፡ ምስለ ፡
ሊቆሙ ፡ ብሕት ፡ አከለ ፡[7] ኢሀለዉ ፡ ወሠራዊት ፡
ጐጀመሂ ፡ እለ ፡ ይብልዎሙ ፡ በአፍራስ ፡ ምስለ ፡
ሊቆሙ ፡ ወድም ፡ ኢሀለዉ ። ወሠራዊት ፡[8] እለ ፡
ይፀውሩ ፡ ወልታ ፡ ምስለ ፡ ሊቆሙ ፡ ጕድፌይ ፡ ኢ
ሀለዉ ።

እለ ፡ ኮሎሙ ፡ ሠራዊት ፡ ንጉሥ ፡ ዓምደ ፡ ጽ
ዮን ፡ ሠራዊት ፡ የማን ፡ ወፀጋም ፡ ወሠራዊት ፡ ፍ
ጽም ፡ ወከዋላ ፡ ሠራዊት ፡ አምሐራ ፡ ወሸዋ ፡ ሠ
ራዊት ፡ ጐጃም ፡ ወዳሞት ፡ እለ ፡ ድልዋን ፡ ለፀብ
ዕ ፡ ዘአሠርገዎሙ ፡ በወርቅ ፡ ወበብሩር ፡ ወበአል
ባስ ፡ ክቡር ፡ ሰብአ ፡ ሐፅ ፡ ወኰናት ፡ ሰብአ ፡ አፍ
ራስ ፡ ወእግር ፡ ጽኑአን ፡[9] እጋር ፡ እለ ፡ ድልዋን ፡

Suite du dénombrement des troupes qui n'étaient pas avec Amda Syôn.

1 ጐጃም ፡ — 2 እንተ ፡ የማን ፡ ወፀጋም ፡ — 3 ሐርበኢ
ገራ ፡ — 4 ማርከስወይ ፡ — 5 አኪንኢዱ ፡ (?) — 6 ሰራዊ
ት ፡ — 7 ብሕት ፡ ለከላ ፡ — 8 ወሠራዊት ፡ ፀሊማን ፡ —
9 ጽኑዓን ፡

ለቀትል ።[1] ወሰበ ፡ ይበውኡ ፡[2] ውስተ ፡ ፀብዕ ፡[3]
ይሠሩ ፡[4] ከመ ፡ እንተ ፡ ንስር ፡ ወይረውፁ ፡ ከመ ፡
ወይጠል ፡ እገሪሆሙ ፡ ከመ ፡ ዕብን ፡[5] ያንኰረኵ
ር ፡[6] ወድምፆሙ ፡ ከመ ፡ ድምፀ ፡ ባሕር ፡ በከመ ፡
ይቤ ፡ ሕዝቅኤል ፡[7] ነቢይ ፡ ሰማዕኩ ፡ ድምፀ ፡
ክነፊሆሙ ፡ ለመላእክት ፡ ወከመ ፡[8] ቃለ ፡ ትዕይ
ንት ፡ ከመሁ ፡ ውእቱ ፡ ሠራዊተ ፡[9] ዓምደ ፡ ጽዮ
ን ፡ እለ ፡ ተአመኖሙ ፡ ለፀብዕ ፡ አመ ፡ ፀብዕዎ ፡[10]
ዕልዋን ፡ ኢሀለዉ ፡ ምስሌሁ ፡ አላ ፡ ሐሩ ፡ ይጽብ
ኡ ፡ ካልአ ፡[11] ብሔረ ፡ ኅበ ፡ ፈነዎሙ ፡ ንጉሥ ፡[12]
ወኀበ ፡ ሐሩ ፡ ቀተሉ ፡ ብዙኃ ፡ ሰብአ ፡ ዕደ ፡[13] ወ
አንስተ ፡ አዕሩገ ፡ ወሕፃናተ ፡ ወእንስሳሂ ፡[14] ወኀ
በ ፡ ንጉሦሙሂ ፡ ዘክነ ፡ ኢያእመሩ ፡[15] ። ንጉሥሰ ፡
ዓምደ ፡ ጽዮን ፡ ሀሎ ፡[16] ውስተ ፡ ታዕካሁ ፡ ሕሙ
መ ፡ ወይሰክብ ፡ ውስተ ፡ ዓራቱ ፡ ወጥቀ ፡ ይደዊ ።
ኢበልዓ ፡[17] እክለ ፡ ወኢሰትየ ፡ ማየ ፡ ሰቡዓ ፡ ዕለ
ተ ፡ ወሰቡዓ ፡ ለያልየ ፡[18] ወይቤሎ ፡ ለ፩ ፡ ሐራዊ ፡[19]
ዘስሙ ፡ ዘና ፡ ዮማኑ ፡ ሊቀንዑሳን ፡[20] እለ ፡ ይስሕ

[1] ለፀብዕ ፡ — [2] ይበውዑ ፡ — [3] ቀትል ፡ — [4] ይሰሩ ፡ — [5] እብን ፡ — [6] ያንከረኩር ፡ — [7] ሕዝቅኤል ፡ — [8] ወ supprimé; ከመ ፡ ሰበ ፡ ማይ ፡ ብዙኅ ፡ ወከመ ፡ ድምፀ ፡ ሠራዊት ፡ ወከመ ፡ ቃለ ፡ ትዕይንት ፡ — [9] ከማሁ ፡ ሠራዊቱ ፡ — [10] ይፀብዕዎ ፡ — [11] ሐሩ ፡ ካልአ ፡ ሀገረ ፡ — [12] ይዕብዑ ፡ — [13] እደ ፡ — [14] ሂ ፡ supprimé. — [15] ኢየምሩ ፡ — [16] ሀሎ ፡ manque. — [17] ኢበልአ ፡ — [18] ወለያልየ ፡ — [19] ሐራይ ፡ — [20] ሊቀ ፡ ንዑሳን ፡

ቡ ፡ አክሊብቶ ፡ ሐሩር ፡ ወነአዉ ፡ አራዊተ ። ወእንዘ ፡ የሐውር ፡ ተራከቦሙ ፡ ለፀባዒተ ፡[1] ዕልዋን ፡ በፍኖት ፡ ወሀደገ ፡[2] ንዒወ ፡ አራዊት ። ወለአከ ፡ ኀበ ፡ ንጉሥ ፡ እንዘ ፡ ይብል ፡ መጽኡአ ፡[3] ሠራዊት ፡ ዕልዋንአ ፡ እለ ፡ ይበዝሁ ፡[4] እምኵሎሙ ፡ ሠራዊትከ ።[5] ወንሕነኒ ፡ ንመጽእ ፡ ኀቤከ ፡[6] ከመ ፡ (fol. 52) ንሙት ፡ ምስሌከ ። ወሰሚዖ ፡ ንጉሥ ፡ መልእክቶ ፡[7] ፈነወ ፡ ሰብአ ፡ ዓይን ፡ መሰተፅዕናን ፡ አፍራስ ፡ ከመ ፡ ያእምሩ ፡[8] ትዕይንቶ ፡ ዕልዋን ። እመ ፡ ብዙኃ ፡ ወእመ ፡ ውሑድ ፡ ውእቱ ።[9] ወሰበ ፡ ርእዩ ፡ ላዕካን ፡[10] መብዝሕቶሙ ፡[11] ለዕልዋን ፡ ከመ ፡ ጊሜ ፡ ስፉሕ ፡ ዘይገለብብ ፡ ለስፍሐ ፡ ሰማይ ።[12] ወከመ ፡ ብዝኃ ፡ አንበጣ ፡ ዘይደፍና ፡ ለኵላ ፡ ምድር ።[13] ወፀልመ ፡[14] አዕይንቲሆሙ ፡ ወጠፍዓ ፡[15] ልበሙ ፡ ወተመይጡ ፡ ኀበ ፡ ንጉሥ ፡ ወዜነውዎ ፡ እንዘ ፡ ይብሉ ፡ ኵላ ፡ ምድር ፡ ኢትክል ፡ አግምሮቶሙ ፡[16] ለእሙንቱ ፡ አሕዛብ ፡ ወለእመ ፡ መጽኡ ፡ ሠራዊተ ፡[17] ኢትየጐድያ ፡ ኵሎሙ ፡[18] ተጋ

[1] ለፀባኢተ ፡ — [2] ኀደገ ፡ — [3] አ ፡ supprimé. — [4] ይበዝኁ ፡ — [5] እምሰራዊትከ ፡ — [6] ኀቤከ ፡ manque. — [7] መልእክቶ ፡ manque. — [8] ይርአዩ ፡ — [9] እመ ፡ ብዙኃ ፡ ወኅዳጥ ፡ ወእቱ ፡ — [10] ላእካነ ፡ ንጉሥ ፡ — [11] ብዝኆሙ ፡ — [12] ከመ ፡ ጊሜ ፡ ዘይከድኖ ፡ ለሰማይ ፡ — [13] ዘይከድና ፡ ለምድር ፡ — [14] ወጸልመ ፡ — [15] ጠፍአ ፡ — [16] ጸዊሮቶሙ ፡ — [17] ሰራዊተ ፡ — [18] ኵሎሙ ፡ mauque.

Courage du roi Amda Syôn ; quoique malade, il veut aller au combat.

ቢአሙ ፡ ዓቢዮሙ ፡ ወንዑሶሙ ፡[1] እምወሰና ፡[2] እምኢክህልን ፡ ተቃትሎቶሙ ። ወሰበ ፡ ሰምዓ ፡ ንጉሥ ፡ ዘንተ ፡ ነገረ ፡[3] ተንሥአ ፡ እምሰካቡ ፡[4] ወፈቀደ ፡ ይፃዕ ፡ እንዘ ፡ ሕሙም ፡ ወድኩም ፡ አፍአ ፡[5] እምሐይመቱ ፡ ወሰዕነ ፡[6] ቀኒተ ፡ ሐቌሁ ፡ ወቀዊመ ፡ በእገሪሁ ፡ እምብዝኃ ፡ ሕማሙ ፡ ዘለዐሌሁ ፡[7] ወወድቀ ፡ መልዕልተ ፡ ዓራቱ ።[8] ወአንሥእዎ ፡ አግብርቲሁ ፡[9] ወአቅነትዎ ፡ ሐቌሁ ፡[10] በቅናተ ፡ ፀብዕ ። ወመጽአ ፡[11] እምሐይመቱ ፡ እንዘ ፡ ይትናጻይ ፡ ለፌ ፡ ወለፌ ፡ ወተለዋሁ ፡ ለንጉሥ ፡ ፪ቲ ፡ ንግሥታት ፡[12] ወይቤላሁ ፡ እንዘ ፡ ይበክያ ፡ እንብአ ፡ መሪረ ።

Les reines cherchent à en empêcher.

እፎኑ ፡ እግዚእነ ፡ ተሐውር ፡ ውስተ ፡ ፀብዕ ፡ እግርኑ ፡ ብከ ፡ ለረዊፅ ፡[13] ከመ ፡ ትካት ፡[14] አመ ፡ ሐያው ፡ ውእቱ ። ወእድኑ ፡ ብከ ፡ ከመ ፡ ትወስቅ ፡ ቀስተ ፡ ወከመ ፡ ተአኃዝ ፡[15] ወልታ ፡ ወኲናተ ። ኃይልኑ ፡ ብከ ፡ ከመ ፡ ትፀዓን ፡[16] ፈረሰ ፡ እስመ ፡ ሐፀተ ፡ ነፍስከ ፡ በሕማም ፡ ወዘንተ ፡ ይቤላ ፡ እንዘ ፡ ያነብዓ ፡[17] መሪረ ፡ ወይበክያ ፡ ብዙኃ ።

1 ንዑሶሙ ፡ ወዓቢዮሙ ፡ — 2 እስከ ፡ ወሰና ፡ — 3 ዘንተ ፡ ነገረ ፡ manque. — 4 እምሰካቡ ፡ — 5 ወፈቀደ ፡ ይፃእ ፡ አፍአ ፡ እንዘ ፡ ሕሙም ፡ — 6 ስእነ ፡ — 7 ዘላዕሌሁ ፡ — 8 እምዓራቱ ፡ — 9 ወአንሥእዎ ፡ አግብርቲሁ ፡ manquent. — 10 ሐቌሁ ፡ manque. — 11 ወወፅአ ፡ — 12 ወተለዋሁ ፡ ፪ንግሥታት ፡ — 13 ለረዊጽ ፡ — 14 ከመ ፡ ቀደሚ ፡ — 15 ወትትነሣእ ፡ ወልታ ፡ — 16 ትፅአን ፡ — 17 እንዘ ፡ ይበክያ ፡ መሪረ ፡ ንጉሥሰ ፡

ንጉሥሰ ፡ አውስዖን ፡[1] እንዘ ፡ ይብል ፡ ሞተ ፡ አን
ስትኑ ፡ እመውት ፡ አነ ፡ አንሰ ፡[2] ኢይመውት ፡
ሞተ ፡ አንስት ። እስመ ፡[3] አአምር ፡ ሞተ ፡ ወራዙ
ት ፡[4] መስተቃትላን ። ወዘንተ ፡ ብሂሎ ፡ ሖረ ። Désespoir des reines.
ወትቤላ ፡ ንግሥት ፡ እንተ ፡ ትንዕስ ፡[5] ለእንተ ፡
ተዓቢ ፡ እኃዚዮ ፡[6] በእንተ ፡ ክርስቶስ ፡ ወኢትሕ
ዲጊዮ ፡ ይሑር ።[7] ወትቤላ ፡ ንግሥት ፡ እንተ ፡
ተዓቢ ፡ ለእንተ ፡ ትንዕስ ፡ ሰበሰ ፡[8] የሐውር ፡ በፈ
ቃዱ ፡ እምእኃዝክዎ ፡ እፎኑ ፡[9] እእኅዞ ፡ ሰበ ፡[10]
ይመጽኡ ፡ ኀቤሁ ፡[11] ዕልዋን ፡ ይቅትልዎ ፡[12] በው
ስተ ፡ ምስካቡኑ ፡ ይርግዝዎ ፡ እእኅዞ ፡ ሐሰ ። ኢ
ይእኅዞ ፡[13] አላ ፡[14] ይሑር ፡ ወይሙት ፡ ሞተ ፡ ብእ
ሲ ፡[15] ወዘንተ ፡ ብሂላ ፡ ተባከያ ፡ ፪ሆን ፡[16] እስመ ፡
መሰሎን ፡ ዘኢይረክባሁ ፡ ለንጉሥ ፡ ዳግመ ፡ ንጉ
ሥሰ ፡ ተመይጠ ፡ ወይቤሎን ፡[17] ግብዓ ፡[18] ወኢት Confiance du roi en Dieu.
ትልዋኒ ፡ ወሖረ ፡ እንዘ ፡ ይሬሲ ፡ ትውክልቶ ፡ ኀ
በ ፡ እግዚአብሔር ፡[19] አምላኩ ፡ ዘውእቱ ፡ ይቀት
ል ፡ ወያሐዩ ፡[20] ይቀስፍኒ ፡[21] ወይሣሃል ፡ ይሥዕር

1 አውሥአን ፡ — 2 አነ ፡ አንሰ ፡ manquent. — 3 እስመ ፡ manque. — 4 ሞተ ፡ ዕደው ፡ — 5 ዘትንዕስ ፡ ለዘተዓቢ ፡ — 6 እኅዚዮ ፡ — 7 ወኢትሕዲጊዮ ፡ ይሑር ፡ ces deux mots manquent. — 8 ወትቤላ ፡ ሰበሰ ፡ በፈቃዱ ፡ እምአኅዝክዎ ፡ — 9 እፎ ፡ — 10 እንዘ ፡ — 11 ኀቤሁ ፡ supprimé. — 12-13 ይርግዝዎኑ ፡ ውስተ ፡ ምስካቡ ፡ ኢይእኅዞ ፡ — 14 አላ ፡ supprimé. — 15 ወራዙት ፡ — 16 ፪ሆን ፡ supprimé. — 17 ወይቤ ፡ — 18 ግበኡ ፡ — 19 በእግዚአብሔር ፡ — 20 የሐዩ ፡ — 21 ይቀሥ(ፍ)ኒ ፡

ሂ ፡ [1] ወይሠይም ፡ [2] ያንዲ ፡ ወያብዕል ፡ የሐሥር
ሂ ፡ [3] ወያከብር ፡ ጽኑዓ ፡ ያደክም ፡ ወድኩመ ፡ ያጸ
ንዕ ። በከመ ፡ ይቤ ፡ መጽሐፍ ፡ ጽንእ ፡ [4] እግዚአ
ብሔር ፡ ያስተርኢ ፡ በላዕለ ፡ [5] ድኩማን ። ንጉሥ
ሰ ፡ ጻንዓ ፡ በእግዚአብሔር ፡ ወረስዓ ፡ ሕማሞ ፡ ወ
ድካሞ ፡ ወቀንቶ ፡ ሰይፈ ፡ ዘ፪አፉሁ ፡ ዘውእቱ ፡
ጸሎት ፡ ወስዕለት ። ወለብሰ ፡ ድርዓ ፡ [6] ዕንግድዓ ፡
ዘመዊዕ ፡ ዘውእቱ ፡ አሚን ፡ ወሃይማኖት ። ወይ
ቤ ፡ [7] ርድአኒ ፡ አምላከሙ ፡ ለሙሴ ፡ ወአሮን ። [8]
ወለካህናትሂ ፡ ይቤሎሙ ፡ ተማኅለሉ ፡ ወሰአሉ ፡ ኀ
በ ፡ እግዚአብሔር ፡ ወኢትርስዑኒ ፡ [9] በጸሎትክሙ ።
Les reines le suivent de loin.
ወዘንተ ፡ ብሂሎ ፡ ወጽአ ፡ ንጉሥ ፡ አፍአ ፡ [10] እም
ትዕይንት ፡ ወነበረ ፡ ዓውደ ፡ ባሕቲቱ ። ንግሥት ፡
ወጽአት ፡ ካዕበ ፡ እንተ ፡ ድኅሬሁ ፡ ለንጉሥ ። ወ
ካልዓት ፡ [11] ንግሥታት ፡ ወዕቁባት ፡ ወጽአ ፡ ምስ
ሌሃ ፡ [12] ወነጸረ ፡ [13] እንቀጸ ፡ ደብተራ ፡ ዘመርጡል ፡
ኀበ ፡ ምዕራይ ፡ [14] እንዘ ፡ ይኔጽሩሁ ፡ [15] ለንጉሥ ።
ወትቤላ ፡ ንግሥት ፡ እንተ ፡ ትንዕስ ፡ [16] ለእንተ ፡ ተ
ዓቢ ፡ ምንተ ፡ እገብር ፡ በእንተ ፡ ደቂቅየ ፡ አይቴ

[1] ይስዕርሂ ፡ — [2] ወይሰይም ፡ — [3] ያኀሥር ፡ — [4] ጽኑዓ ፡ — [5] በላዕለ ፡ — [6-7] ድርዒ ፡ (?) ጽድቅ ፡ ዘውእቱ ፡ አሚን ፡ ወይቤ ፡ — [8] አምላከ ፡ ሙሴ ፡ — [9] ወኢትርሥዑኒ ፡ — [10] ወፅአ ፡ አፍአ ፡ ንጉሥ ፡ — [11] ወንግሥት ፡ ወፅአት ፡ እንተ ፡ ድኅሬ ፡ ወካልአት ፡ — [12] ምስሌሃ ፡ supprimé. — [13] ወነጸሩ ፡ — [14] ምርአይ ፡ — [15] እንዘ ፡ ይኔፅሩሁ ፡ — [16] ዘትንዕስ ፡

ኍ ፡[1] እወስዶን ፡ ውስተ ፡ ደብተራ ፡ መርጡል ፡
ኀበ ፡ ምርዓይ ፡ እንዘ ፡ ይኔጽሩሁ ፡ ወእውኆጠን ፡[2]
ውስተ ፡ ከርሥየ ፡ አው ፡ እቀብሮን ፡[3] ውስተ ፡
ምድር ፡ ሐያዋኒሆሙ ፡ ወእመ ፡ አኮ ፡ ያምጽኦን ።[4]
አእግዝእትየ ፡ ከመ ፡ ይሙቃ ፡[5] ምስሌነ ።[6] ወት
ቤላ ፡ ንግሥት ፡ እንተ ፡ ተዓቢ ፡ እንዘ ፡ ትበኪ ፡[7]
ለእመ ፡ አምጻእኪዮን ፡ ዝየ ፡[8] ምንተ ፡ ይበቍዕ ፡
አላ ፡ ይሰድዎን ፡ ውስተ ፡ ደብተራ ፡ ኀበ ፡ ኢየሱ
ስ ፡ ክርስቶስ ፡ ወልደ ፡ እግዚአብሔር ፡ ዘከመ ፡ ረ
ሰዩ ፡[9] ዕልዋን ፡ ይረስይዎን ፡[10] ወበህየ ፡ ይቅትል
ዎን ፡ ወሰቤሃ ፡ ገደፈቶን ፡[11] ኀበ ፡ እግረ ፡ ታቦት ።

ወሰበ ፡ ነጸሩሁ ፡ ለንጉሥ ፡ እንዘ ፡ ይነብር ፡ ባ
ሕቲቱ ፡ በከያ ፡ ንግሥታት ፡ ወዕቁባት ፡ አንብዓ ፡
መሪረ ፡ እንዘ ፡ ይብላ ። ወይ ፡ ለነ ፡ አሌ ፡ ለነ ፡
እስመ ፡ ይትኃጎል ፡[12] (fol. 53) እግዚእነ ። ወከማ
ሁ ፡[13] በከዩ ፡ ዕድ ፡[14] ወአንስት ። ንግሥትሂ ፡[15] ዝ
ን ፡ መንግሣ ፡ አንቀደወት ፡[16] ውስተ ፡ ሰማይ ፡ ወ Prière
ትቤ ፡ አእግዚእየ ፡ አምላከ ፡ እስራኤል ፡[17] ቅዱሳ de la reine.
ን ፡ ገባሬ ፡ ተአምራት ፡ ወመንክራት ፡ ንጉሠ ፡ ነገ

[1-2] አይቴ ፡ እወስዶን ፡ እውሕጠሙኒ ፡ — [3] እቀብሮሙ ፡ — [4-5-6] ያወፅዎሙ ፡ ከመ ፡ ይሙቃ ፡ ምስሌነ ፡ አእግዝእትየ ፡ — [7] ወትቤላ ፡ ዘተዓቢ ፡ በብካይ ፡ — [8] ለእመ ፡ መጽአ ፡ ዝየ ፡ — [9] ይሬስዮን ፡ — [10-11] ይሬስይዎን ፡ ወገደፈቶን ፡ — [12] ይትሐጎል ፡ — [13] ወከማሆን ፡ — [14] እድ ፡ — [15] ወንግሥትሰ ፡ ዝን ፡ — [16] አንቃዕደወት ፡ ሰማየ ፡ — [17] አአምላከ ፡ ፲ኤል ፡

ሥት ፡ ወእግዚአ ፡ አጋዕዝት ፡[1] ወአምላከ ፡ አማ
ልክት ፡ አንተ ፡ በሰማይ ፡ ወአንተ ፡ በምድር ፡[2] ወ
እልበ ፡ ባዕድ ፡ አምላክ ፡ ዘእንበሌከ ። አንተ ፡ አድ
ኃንከሙ ፡ ለእስራኤል ፡[3] እምእደ ፡ ፈርዖን ። ወ
ለሰስና ፡ እምእደ ፡ ረበናት ። ወለዳንኤል ፡ እም
አፈ ፡ አናብስት ። እስመ ፡ ኵሉ ፡ ትክል ፡ ወኵ
ሉ ፡ ይትከሃለከ ።[4] ወይእዜኒ ፡ እግዚኦ ፡ ስማዕ ፡
ጸሎታ ፡ ለአመትከ ፡ ወኢትትሐየይ ፡ አውያታ ፡ ለ
ልብየ ። ወእመሰ ፡[5] በዝኃ ፡ ኃጢአትየ ፡ ይዕበይ ፡
ወይትለዓል ፡ ምሕረትከ ፡[6] ተዓደዋ ፡ ለኃጢአት
የ ፡ ወለዝንቱኒ ፡[7] ገብርከ ፡ አእግዚአ ፡[8] ዘኢያን
ገሥከኑ ፡ ንግሠ ፡ ወዘኢወሀብከኑ ፡ አንተ ። እፎ
ኑ ፡[9] ነሥአ ። እስመ ፡ አንተ ፡ ወሀቢ ፡ ወአንተ ፡[10]
ነሣኢ ። እግረ ፡ ዘወሀብከ ፡ ለረዊፅ ፡ ወእደ ፡ ዘወ
ሀብከ ፡ ከመ ፡ ይግሥሥ ፡[11] ወኃይለ ፡ ዘወሀብከ ፡[12]
ከመ ፡ ይጽናዕ ፡ አከኑ ፡ በሕማም ፡ ቀጥቀጥከ ፡[13]
ወሠራዊትሂ ፡ ዘወሀብከ ፡ ዘአልበ ፡[14] ኍልቆ ፡ ኢ
ሀለዉ ፡ ምስሌሁ ፡ ከመ ፡ ይርአዮ ፡ ሞቶ ፡ ወአልበ ፡
ዘይወልቱ ፡[15] ቅድሜሁ ፡ ወአልበ ፡ ዘይቶሉ ፡ ድኅ

[1] ወእግዚአ ፡ አጋዕዝት ፡ manquent. — [2] ወበምድር ፡ ትቀትልሂ ፡ ወታሐዩ ፡ ወአልበ ፡ — [3] ለ፳ኤል ፡ — [4] ወአልበ ፡ ዘይስዓነከ ፡ — [5] እመኒ ፡ — [6] ምሕረትከ ፡ በምሕረትከ ፡ ተዓደዋ ፡ — [7] ሂ ፡ — [8] አእግዚአ ፡ — [9] አንተ ፡ እፎኑ ፡ manquent. — [10] አንተ ፡ supprimé. — [11] ዘወሀብከ ፡ ለገሢሥ ፡ — [12] ዘ ፡ supprimé. — [13] ቀጥቀጥከ ፡ — [14] ዘአልበሙ ፡ — [15] ዘይወለቱ ፡

ሬሁ ፡ ለዮምኑ ፡ ዓቀብከ ፡[1] ኃጢአቶ ፡ ወለእመሰ ፡ ትትአቀብ ፡[2] ኃጢአቶ ፡ ለሰብእ ፡ አልቦ ፡ ዘየሐዩ ፡ ወአልቦ ፡ ዘይክል ፡ ድኅነ ።[3] ወይእዜኒ ፡ እግዚእ ፡ አድኅኖ ፡ ለገብርከ ፡ ዝንቱ ፡ እምእዴሆሙ ፡ ለዕልዋን ። ወእመሰ ፡ ፈቀድከ ፡ ትቅትሎ ፡ ቅትሎ ፡ አንተ ፡ በእዴከ ፡ ወኢትመጥዎ ፡ ውስተ ፡ እዴሆሙ ፡ ለከለባት ፡[4] ወአዝብዕት ፡[5] እለ ፡ ኢየአምሩ ፡ ስመከ ፡ ቅዱሰ ፡ ተዘከር ፡ እግዚእ ፡ ሥጋከ ፡ ወደመከ ፡ ወኢትዝክር ፡ ኃጢአቶ ፡ ወአባሳሁ ፡ ለገብርከ ፡ ዝንቱ ፡[6] ዘኢትፈቅድ ፡ ለኃጥዕ ፡[7] ሞተ ፡ አላ ፡ ግብዓተ ፡[8] ወሚጠተ ፡ ትሁብ ። ወዘንተ ፡ ብሂላ ፡ ተመይጠት ፡ አንጻረ ፡[9] ንጉሥ ፡ ወከልሐት ፡ በዓቢይ ፡ ቃል ፡ ወትቤ ፡ አይኑ ፡ አሕዛ ፡ ይወድቅ ፡ ላዕሌከ ፡[10] ወዓይኑ ፡[11] ሖናት ፡ ይረግዘከ ፡ ወአይኑ ፡ ሰይፍ ፡ ይጠዘብጠከ ፡ ክሣደከ ፡[12] ሰበሰ ፡ ክነ ፡ ሞትከ ፡ ምስለ ፡ ፍቁራኒከ ፡ ወአዕይርክቲከ ፡[13] ወመኳንንቲከ ፡ ወሠራዊትከ ፡ እምኢሀዘንኩ ፡[14] በእንቲአከ ። ወይእዜኒ ፡ አኃዝን ፡[15] ወእበኪ ፡ ላዕሌከ ። እስመ ፡ ሀሎከ ፡ ባሕቲቶከ ፡[16] ወአልቦ ፡ ዘይረድእ

[1] አቀብከ ፡ — [2] ትትዓቀብ ፡ — [3] ዘይክል ፡ ድኅነ ፡ ወአልቦ ፡ ዘይነብር ፡ — [4] ወኢትመጥዎ ፡ ለከለባት ፡ — [5] ወለአዝዕብት ፡ — [6] ለዝንቱ ፡ ገብርከ ፡ — [7] ለኃጥእ ፡ — [8] ግብአተ ፡ — [9] አንፃረ ፡ — [10] ላእሌከ ፡ — [11] አይኑ ፡ — [12] ይማትር ፡ ክሳደከ ፡ — [13] አዕይርክቲከ ፡ manque. — [14-15-16] እምኢኅዘንኩ ፡ ወባሕቱ ፡ አሐዝን ፡ እስመ ፡ ባሕቲትከ ፡

ከ ። ትካትሰ ፡ ሰበ ፡ ተሐውር ፡[1] ኀበ ፡ ፀብዕ ፡ እስ
ዕም ፡ ኵለንታከ ። ዮምሰ ፡[2] ወይ ፡ ሊተ ፡ አሌ ፡
ሊተ ፡[3] እስመ ፡ ኢሰምኩ ፡[4] እዳዊከ ፡ ወእገሪከ ፡
ዕንግድዓከ ፡ ወዘባንከ ፡ ወክሣደከ ፡ ወአዕይንቲከ ።
ወይ ፡ ሊተ ፡ አሌ ፡ ሊተ ፡ እግዚእየ ፡ ንጉሥ ፡ መ
ኑ ፡ እምወሀበኒ ፡ ሞተ ፡ ከመ ፡ እሙት ፡ አነ ፡ እን
በለ ፡ እርአይከ ፡ ሞተከ ።[5] ወዘንተ ፡ ብሂላ ፡ በከየ
ት ፡ ብካየ ፡ መሪረ ፡[6] ወእንብዓ ፡ ይውህዝ ፡[7] ከ
መ ፡ ማይ ፡ ወይንጸፈጸፍ ፡ ዲበ ፡ እንግዳሃ ፡ ወላዐ
ለ ፡ አጥባቲሃ ፡ ወምስሌሃ ፡ በከዩ ፡ ዕድ ፡[8] ወአንስ
ት ፡ እዕሩግ ፡ ወሕፃናት ። ወወደዩ ፡[9] ሐመደ ፡ ዲ
በ ፡ ርእሶሙ ።[10] ኢታጥፍአኒ ፡[11] ለግሙራ ፡ በእን
ተ ፡ ስምከ ፡ በእንተ ፡ አብርሃም ፡ ፍቁርከ ፡ ወበእ
ንተ ፡ ይስሐቅ ፡[12] ቍልኤከ ፡ ወበእንተ ፡ እስራኤ
ል ፡[13] ቅዱስከ ። ኢትንጸር ፡ አበሳነ ፡ ዘአበስነ ፡ ለ
ነ ፡[14] አላ ፡ ጽድቆሙ ፡ ላዕለ ፡[15] ይትቀነዩ ፡[16] ለከ ፡
በንጹሐ ።[17] አርሑቀ ፡ መዓት ፡ ወብዙኀ ፡ ምሕ

Désespoir général au camp.

[1] እንዘ ፡ ተሐውር ፡ — [2] ወይእዜሰ ፡ — [3] አሌ ፡ ሊተ ፡ supprimé. — [4] ኢሰዓምኩከ ፡ ኵለንታከ ፡ les mots suivants manquent jusqu'à መኑ ፡ እምወሀበኒ ፡ — [5] መኑ ፡ እምወሀበኒ ፡ ሞተ ፡ እምቅድመ ፡ እርአይ ፡ ሞትከ ፡ — [6] በከየት ፡ መሪረ ፡ — [7-8] ይውኅዝ ፡ በኵለንታሃ ፡ አስከ ፡ እግሩ ፡ ወምስሌሃ ፡ ይበክዩ ፡ እድ ፡ — [9] እዕሩግ ፡ ወሕፃናት ፡ manquent; ወይወድዩ ፡ — [10] ወይብሉ ፡ — [11] ኢታጥፍዓነ ፡ — [12] ወይስሐቅ ፡ — [13] ወጃኤል ፡ — [14] ለነ ፡ manque. — [15] ላእለ ፡ — [16] ተቀንዩ ፡ — [17] በንጽሕ ፡

ረት ፡ አቍርር ፡ መዓትከ ፡[1] እምኔነ ። እግዚኦ ፡ ነ
ጸርር ፡ ውስተ ፡ ረዲኦትየ ፡[2] እግዚኦ ፡ አፍጥን ፡ ረ
ዲኦተነ ። ተንሥእ ፡ እግዚኦ ፡ ርድአነ ፡ ወአድኅነ
ነ ፡ በእንተ ፡ ስምከ ።[3] እስመ ፡ ንሕነ ፡ ሕዝብከ ፡
ወአባግዐ ፡ መርዔትከ ፡[4] ወካህናትኒ ፡ ቀልዑ ፡ ታበ
ታት ፡ ወበከዩ ፡ እንዘ ፡ ይብሉ ፡ ተዘከር ፡ እግዚኦ ፡
ሥጋከ ፡ ወደመከ ፡ ኢትመቱ ፡[5] አባግዒከ ፡[6] ለተ
ኵላ ፡ ከመ ፡ ኢይትመክሑ ፡ ዕልዋን ፡ ላእለ ፡ ስም
ከ ፡ ቅዱስ ። ወኢይበሉ ፡ አይቴ ፡ ውእቱ ፡ አምላ
ክሙ ፡ ዘአምኑ ፡ ቦቱ ። አእግዚኦ ፡ እግዚአብሔር ፡
እግዚእነ ፡ ኢየሱስ ፡ ክርስቶስ ፡ መሕየዌ ፡ ነፍስ ፡
ወሥጋ ። ስማዕ ፡ ጸሎተነ ፡ ወተወከፍ ፡ ስዕለተነ ፡
ኢታማስን ፡ መርዔተከ ፡ እንተ ፡ ቤዘውከ ፡[7] በደ
መ ፡ ወልድከ ። አላ ፡ አድኅኖሙ ፡ እምእደ ፡ ከለባ
ት ፡ ተዘኪረከ ፡ ሕማማተ ፡ ወልድከ ፡ ዘሐመ ፡ በእ
ንቲአሆሙ ፡ ጽፍዓተ ፡ መላትሒሁ ፡ ወቅንዋተ ፡
እደዊሁ ፡ ወእገሪሁ ፡ ወርግዘተ ፡ ገቦሁ ፡ ወሞቶ ፡[8]
ወትንሣኤሁ ፡ ወዕርገቶ ፡ ውስተ ፡ ሰማያት ፡ ንብረ
ቶ ፡ በየማነ ፡ ዚአከ ፡[9] አድኅኖሙ ፡ በእንተ ፡ ስም Prière du roi ʿAmda Ṣyôn.
ከ ፡[10] ንጉሥኒ ፡ እንቃዕደወ ፡ ውስተ ፡ ሰማይ ፡ ወ
ሰፍሐ ፡[11] እደዊሁ ፡ ወይቤ ፡ እግዚአብሔር ፡ ኃያ

[1] መእቶከ ፡ — [2] ረዲኦትነ ፡ — [3] ተንሥእ . . . . . ስምከ ፡ cette phrase manque. — [4] መርዔትከ ፡ — [5] ኢትመጡ ፡ — [6] አባግዐ ፡ — [7] ተቤዘውከ ፡ — [8] ሞቶ ፡ (ወ ፡ supprimé.) — [9] በየማንከ ፡ — [10] ስምከ ፡ ቅዱስ ፡ — [11] ወ ፡ supprimé.

ል ፡ ወጽኑዕ ፡ እግዚአብሔር ፡ መሓሪ ፡[1] ወመፍቀ
ሬ ፡ ሰብእ ፡ አድኅን ፡ ሕዝበከ ፡ ወኢታጥፍዖሙ ፡[2]
በእንተ ፡ ኃጢአቶሙ ፡ እላ ፡ መሐሮሙ ፡[3] በምሕ
ረትከ ፡ እስመ ፡ ርኁቀ ፡ መዓት ፡[4] ወብዙኃ ፡ ምሕ
ረት ፡ ወጻድቅ ፡ አንተ ፡ (fol. 54) ኪያየሰ ፡ ረሲ ፡[5]
ዘከመ ፡ ይኤድመከ ፡ ሰአለ ፡ ወጸለየ ፡ ኀበ ፡ እግዚአ
ብሔር ፡ በእንተ ፡ ሕዝቡ ፡[6] ወእከ ፡ በእንተ ፡ ርእ
ሱ ። ወፈጸመ ፡ ቃለ ፡ ወንጌል ፡ ዘይቤ ፡ ኄር ፡ ኖላ
ዊ ፡[7] ይሜጡ ፡ ነፍሶ ፡ ቤዛ ፡ ህየንተ ፡ አባግዒሁ ፡[8]
ወሶቤሃ ፡ መጽኡ ፡ ትዕይንተ ፡ ዕልዋን ፡ እንዘ ፡ አ
ስይፍቲሆሙ ፡ ይትባረፃ ፡ ከመ ፡ መብረቅ ፡ ወአቅ
ስስቲሆሙ ፡ ውሉቅ ፡ ኵናተ ፡ ሐፂንሂ ፡ ወአርማ
ሕ ፡[9] ዕፀው ፡ ወድምቡስ ፡ ዘውእቱ ፡ በትረ ፡ ሐፂ
ን ፡[10] ውስተ ፡ እደዊሆሙ ። ወብዝኆሙ ፡ ከመ ፡
እንበጣ ፡ ወከመ ፡ ከዋክብተ ፡ ሰማይ ፡ ወከመ ፡ ኆ
ፃ ፡[11] ዘድንጋገ ፡ ባሕር ። ወከመ ፡ ደመና ፡ ዘክረም
ት ፡[12] ዘይገለብቦ ፡ ለሰማይ ። ወድምፆሙ ፡ ከመ ፡
ድምፀ ፡ ማዕበለ ፡ ባሕር ፡ ዘይዘብጣ ፡ ነፋስ ፡ ወቃ
ሎሙ ፡ ከመ ፡ ቃለ ፡ መብረቅ ፡ ወነጐድጓድ ፡ በጊ

Aspect de l'armée ennemie.

[1] ኄር ፡ ወመሐሪ ፡; እግዚአብሔር ፡ manque. — [2] መፍቀሬ ፡ ሰብእ ፡ ኢታጥፍዖሙ ፡ ለሕዝብከ ፡ — [3] መሀሮሙ ፡ — [4] እስመ ፡ መሐሪ ፡ ወርሑቀ ፡ መዓት ፡ አንተ ፡ — [5] ወጻድቅ ፡ አንተ ፡ manquent; ኪያየ ፡ ረሲ ፡ — [6] ሰአለ ፡ በእንተ ፡ ሕዝቡ ፡ — [7] ኖላዊ ፡ ኄር ፡ — [8] ቤዛ ፡ አባግዒሁ ፡ — [9] ወአርማኃ ፡ ዕፅሂ ፡ — [10] ኃፂን ፡ — [11] ኆፃ ፡ — [12] ደመና ፡ ክረምት ፡

ዜ ፡ ዝናም ፡ ወበቃለ ፡ ጽራሆሙ ፡ አንቀልቀሉ ፡[1]
አድባር ፡ ወአውግር ፡ ወበድምፀ ፡ እገሪሆሙ ፡ አን
ገስገሰት ፡ ምድር ።

ወካዕበ ፡ ስማዕ ፡ ዘእነግረከ ፡[2] ሕፍቁር ፡ ወኢታ
ምስል ፡ ነገርየ ፡ በከ ፡ ሊተሰ ፡ ይመስለኒ ፡[3] ሰበ ፡[4]
ይረውጹ ፡ ምስሌሆሙ ፡ አዕዋምሂ ፡ አድባርኒ ፡[5]
ወአውግርኒ ፡[6] በከመ ፡ ወርህ ፡[7] ወከዋክብት ፡ ሰ
በ ፡ ይረውጹ ፡[8] ደመናት ፡[9] በሰፍሐ ፡ ሰማይ ፡ ይ
መስል ፡ ዘይረውጹ ፡ ወርህ ፡ ወከዋክብት ፡[10] ለን
ኒ ፡[11] ይመስለኒ ፡[12] ከማሁ ፡ ርእዮቶሙ ፡ ለዕልዋ
ን ።[13] እስመ ፡ ከደኑ ፡ ምድረ ፡ ኵሎ ፡ ወብዙኃን ፡[14]
እሙንቱ ። ወአልበሙ ፡ ኍልቍ ፡ ለንጊርሂ ፡[15] የ
ዓፅብ ፡ ወሐሊና ፡ ይስእን ፡ ከናፍርኒ ፡ ኢይክል ፡
ፈክሮ ፡ ወልሳን ፡ ተናግሮ ፡ ወአስይፍቲሆሙኒ ፡[16]
ያንፀበርቅ ፡ ወምድር ፡ ታድለቀልቅ ፡ ወልበ ፡ ሰብ
እ ፡ ጠፍዓ ፡[17] ወኃይሎሙ ፡[18] ተመስወ ፡ ከመ ፡ ሰ
ብእ ፡ አራዊታትኒ ፡[19] ኃጥአ ፡ መካነ ፡ ወጕዩ ፡ ወ
በአ ፡ ውስተ ፡ ትእይንት ፡ ዘዓምደ ፡ ጽዮን ፡[20] እስ

[1] አድለቅለቁ ፡ — [2] ስማዕ ፡ እንግርከ ፡ — [3] መሰለኒ ፡ — [4] ከመ ፡ — [5-6] ኒ ፡ manque. — [7] ወርኅ ፡ — [8] ይረውፁ ፡ — [9] ደመናት ፡ manque. — [10] ዘይረውፁ ፡ les deux mots suivants manquent. — [11] ሂ ፡ — [12] መሰለኒ ፡ — [13] ርእዮቶሙ ፡ ለእልዋን ፡ — [14] ከደኑ ፡ ኵሎ ፡ ምድረ ፡ እስመ ፡ ብዙኃን ፡ — [15] ኒ ፡ — [16] ኒ ፡ supprimé. — [17] ወልበ ፡ ጠፍዓ ፡ — [18] ወኃይለ ፡ ሰብእ ፡ — [19] አራዊትኒ ፡ — [20] ወበኡ ፡ ትዐይንተ ፡ ንጉሥ ፡ ዓምደ ፡ ጽዮን ፡

መ ፡ ዓገቱ ፡ ዕልዋን ፡ ኵሎ ፡ ምድረ ። ወሰበ ፡ ርእ
የት ፡ ንግሥት ፡ እንዘ ፡ ይመጽኡ ፡ ዕልዋን ፡ ተዘከ
ረት ፡ ቃሎ ፡[1] ዘነገሮ ፡ ለንጉሥ ፡ ፩ብእሲ ፡ ተንባ
ላታይ ፡[2] ወይቤሎ ፡ ስማዕ ፡ እንጉሥ ፡ ሶበ ፡ ይመ
ጽኡ ፡ ዕልዋን ፡ ሕዝበ ፡ ተንባላት ፡[3] ኀቤከ ፡ ይገ
ብሩ ፡ ሥሬየ ፡ ኀበ ፡ ትዕይንት ፡[4] ወኀበ ፡ ማይ ፡ ዘ
Effet de l'eau du Jourdain que la reine envoie au roi.
ትሰቲ ፡ አንተ ፡ ወሠራዊትከ ፡ ውእተ ፡ ጊዜ ፡ ን
ሥእት ፡ ማየ ፡ ዮርዳኖስ ፡ ወሐመደ ፡ ጎልጎታ ፡ ወ
ፈነወት ፡ ኀበ ፡ ንጉሥ ፡ እንዘ ፡ ትብል ፡ ንሣእእ ፡[5]
ተጠመቅእ ፡[6] ወንዝኖሙእ ፡[7] ለሠራዊትከእ ፡[8]
ወሰበ ፡ በጽሐ ፡[9] ውእቱ ፡ ልዑክ ፡[10] ኀበ ፡ ንጉ
ሥ ፡ ጻውዖ ፡ ለ፩ቀሲስ ፡ ዘስሙ ፡ ተክለ ፡ ጽዮን ፡
ወይቤሎ ፡ አጥምቀኒ ። ወአጥመቆ ፡ በውእቱ ፡ ማ
የ ፡[11] ዮርዳኖስ ፡ እንዘ ፡ ቅኑት ፡ ሐቌሁ ፡[12] እስመ ፡
ሀሎ ፡ ይጋጉዕ ፡ ውስተ ፡ ፀብዕ ። ወተጠሚቆ ፡ ተ
አተተ ፡ እምኔሁ ፡ ሕማሙ ፡ ወድካሙ ።[13] ወለብ
ሰ ፡ ኃይለ ፡ እግዚአብሔር ፡ እምላዕሉ ፡[14] ወይቤ ፡
ዘቲ ፡ ማየ ፡ ዮርዳኖስ ፡ ለእመ ፡ ሞትኩ ፡ ትኩነኒ ፡
ስንቅየ ።[15] ወእመ ፡ አከ ፡ ትኩነኒ ፡ ኃይል ፡[16] ለ
ሕይወትየ ፡ ወእንዝሆሙ ፡[17] ለሠራዊቱ ፡ ወለአፍ

[1] ቃለ ፡ — [2] ዘነገሮ ፡ ፩ተንባላታይ ፡ — [3] ዕልዋን ፡ ተንባላት ፡ ይገብሩ ፡ — [4] በትዕይንትከ ፡ — 5-6-7-8 እ ፡ supprimé. — [9] በፅሐ ፡ — [10] ላእክ ፡ — [11] በማየ ፡ — [12] እንዘ ፡ ቅኑት ፡ እስመ ፡ — [13] ሕማም ፡ ወድከም ፡ — [14] ኃይለ ፡ እምላእሉ ፡ — [15] ትኵነኒ ፡ ስንቀ ፡ — [16] ኃይለ ፡ — [17] ወእንገዞሙ ፡ እምውእቱ ፡ ማየ ፡ ዮርዳኖስ ፡ ለሠራዊቱ ፡ ወለአፍራሲሁ ፡

ራሲሁ ፡ እምውእቱ ፡ ማየ ፡ ዮርዳኖስ ። ወሠራዊ
ትኒ ፡[1] ሰበ ፡ እብል ፡ ኢይምሰልክሙ ፡ ምሑራኒ ፡[2]
ፀብዕ ፡ አላ ፡ ሐራፅያን ፡ ወሐባዝያን ፡ ወኖሎት ፡
እንስሳ ። ምሑራኒ ፡ ፀብዕሰ ፡[3] ሀለዉ ፡ ምስሌሁ ፡
ኀዳጣን ፡ ሰብአ ፡ አፍራስ ፡ ወሰብአ ፡ እግር ፡ እለ ፡
ተረክቡ ፡ በውስቴቱ ፡ ትዕይንቱ ፡ ውእቱሰ ፡ አጥብ
አ ፡ ልበ ፡ እመ ፡ ተራከበሙ ፡ ለኢሎፍሊ ።[4] ወይ
ቤ ፡ እሉ ፡ ቈላፋን ፡ በውሁድኒ ፡ ወበብዙኀኒ ፡[5] አ
ልበሙ ፡ ተስፋ ፡ ድኂን ፡ ወቀትሎ ፡ ለጐልያድ ፡[6]
ወአድኀኖሙ ፡ ለእስራኤል ።[7] ወከማሁ ፡ ዓምደ ፡
ጽዮን ፡[8] ይቤሎሙ ፡ ለሕዝቡ ፡ ኢትፍርሁ ፡ እም
ቅድመ ፡ ገጸሙ ፡[9] ለዕልዋን ፡ እስመ ፡ ይረድአኒ ፡
አምላክሙ ፡ ለክርስቲያን ፡ ወያድኅነኒ ፡ እምእዴ
ሆሙ ። ብዙኀኒ ፡ ኢይመውዕ ፡ ወውሁድኒ ፡ ኢይ
ትመዋዕ ፡ ዘእንበለ ፡ በኃይለ ፡ እግዚአብሔር ። ወ
እንዘ ፡ ከመዝ ፡ ይትናገር ፡ ንጉሥ ፡ በጽሑ ፡[10] ዕል
ዋን ፡ እንዘ ፡ ይነዝኃ ፡ አንስት ፡ ቅድሜሆሙ ፡ ሥ
ራየ ።[11] ንጉሥሰ ፡ አንዝኃ ፡ ላዕሌሆሙ ፡ ማየ ፡
ዮርዳኖስ ፡[12] ከመ ፡ ይደምስስ ፡ ሥራዮሙ ፡ ወፈነ

Les musulmans sont précédés par des sorcières qui jettent des maléfices.

[1] ሠራዊት ፡ — [2] ምሁራኒ ፡ — [3-4] ምሁራኒ ፡ ፀብዕሰ ፡ ሰብአ ፡ አፍራሽ ፡ ወሰብአ ፡ እግር ፡ ኀዳጣን ፡ ሀለዉ ፡ ውእቱሰ ፡ አጥብአ ፡ ልበ ፡ እመ ፡ ተራከበ ፡ ዳዊት ፡ ለኢሎፍለዊ ፡ — [5] በብዙኀኒ ፡ ወበውኁድኒ ፡ — [6] ለጎልያድ ፡ — [7] ለጀሔል ፡ ከማሁ ፡ — [8] ኒ ፡ ajouté. — [9] እምገጸ ፡ ዕልዋን ፡ — [10] መጽኡ ፡ — [11] ሥራየ ፡ ቅድሜሆሙ ፡ — [12] ማየ ፡ ዮርዳኖስ ፡ ላእሌሆሙ ፡

IMPRIMERIE NATIONALE.

ወ ፡ ቅድሜሁ ፡ ኀዳጣን ፡ አፍራሰ ፡ ወሰብአ ፡ ዘእግ
ር ፡[1] ወተራከብዎሙ ፡ ለዕልዋን ፡ ወሰዕኑ ፡[2] ቀዊ
መ ፡ ቅድሜሆሙ ፡ ወጐዩ ፡ ኵሎሙ ። ወበ ፡ እም
ኔሆሙ ፡ ዘይቤሎ ፡[3] ለንጉሥ ፡ ንባዕ ፡ ኀበ ፡ ቅጽ
ረ ፡[4] ትዕይንት ፡ ወበህየ ፡ ንትቃተል ።[5] ንጉሥ
ሰ ፡ ይቤ ፡ እንብየ ፡[6] ኢይመውት ፡ በውስተ ፡[7] ሐ
ፅን ፡ ብእሲትየ ። አላ ፡ እመውት ፡ ሞተ ፡ ብእሲ ፡
በውስተ ፡ ቀትል ። ወበ ፡ ዘይቤልዎ ፡ ንጕየይ ፡ በ
አፍራስ ፡ ወንሑር ፡ ኀበ ፡ ሀለዉ ፡ ሠራዊትከ ።
ወእመሰ ፡ ትፈቅድ ፡ ንትመየጥ ፡ ምስለ ፡ ኵሉ ፡ ሠ
ራዊትከ ፡[8] ወንትቃተሎሙ ፡ ወእመ ፡ ፈቀድከ ፡
ይኩን ። ንጉሥኒ ፡ አውሥአ ፡ ወይቤሎሙ ፡[9] ለ
እመሰ ፡ (fol. 55) ኃደጉ ፡ ብእሲትየ ፡ ወውሉድየ ፡
ወኵሎ ፡ ሰብአ ፡[10] ዘአመገበኒ ፡ አምላኪየ ፡ ኢየሱ
ስሃ ፡[11] አኃድግ ፡ ኢይገብር ፡ ዘንተ ፡ ነገረ ።[12] እመ
ሰ ፡ ፈቀደ ፡[13] ወልደ ፡ እግዚአብሔር ፡ ይቅትለኒ ፡
ለይቅትለኒ ፡ ወእመሰ ፡ ፈቀደ ፡ ያሕይወኒ ፡ ለያሕይ
ወኒ ፡ ወሰበ ፡ ይቤሎሙ ፡ ዘንተ ፡ ሰዓምዎ ፡[14] እዳ
ዊሁ ፡ ወእገሪሁ ፡ ወአዕይንቲሁ ፡ ወዕንግድአሁ ፡

'Amda Ṣyôn reste seul, abandonné par ses guerriers.

[1] ኀዲጣኒ ፡ ሰብአ ፡ አፍራሰ ፡ — [2] ወሰእኑ ፡ — [3] ወበ ፡ ዘይቤሎ ፡ — [4] ንባእ ፡ ኀበ ፡ ቅፅረ ፡ — [5] ወንቀትል ፡ ህየ ፡ — [6] እንብየ ፡ supprimé. — [7] ውስተ ፡ — [8] ምስለ ፡ ሠራዊትከ ፡ — [9] ወይቤሎሙ ፡ ንጉሥ ፡ les mots précédents depuis ንትቃተሎሙ ፡ ont été supprimés. — [10] ወሰብአ ፡ — [11] ኢየሱስሃኑ ፡ — [12] ዘንተ ፡ ነገረ ፡; ወእመሰ ፡ manque. — [13] ክርስቶስ ፡ ወልደ ፡ — [14] ሰአምዎ ፡ ኵለንታሁ ፡ አእርከቲሁ ፡

ወመታክፍቲሁ ፡ አዕርክቲሁ ፡[1] ወፍቁራኒሁ ፡ ወሀደግም ፡[2] ለሞት ፡ ወጐዩ ፡ ኵሎሙ ። ንጉሥሰ ፡ ቆመ ፡ ባሕቲቱ ፡[3] ከመ ፡ ዓምድ ፡ ዘኢይጸንን ፡ ወከመ ፡ መሥረት ፡[4] ዘኢያንቀለቅል ፡ ወከመ ፡ አረፍት ፡ አድማስ ፡ ጽኑዕ ። ወይቤሎሙ ፡ ለሠራዊቱ ፡ ቁሙ ፡ ወተአገሡ ፡[5] ንስቲት ፡ ከመ ፡ ትርአዩኒ ፡ ዘከመ ፡ እቀትል ፡[6] ወዘከመ ፡ እመውት ። ወዘከመ ፡ ይገብር ፡ እግዚአብሔር ፡ በእዴየ ፡ ዮም ፡ ወአልቦ ፡ ዘይሰምዖ ፡ ቃሎ ፡ መኑሂ ፡[7] አላ ፡ ጐዩ ፡ ኵሉ ።[8] ወሰበ ፡ እብል ፡ ጐዩ ፡ ኵሎሙ ፡[9] ኢይመስልክሙ ፡ በእንተ ፡ ፍርሃት ፡[10] ወኢታንክሩ ። እብልሰ ፡ ሠራዊተ ፡ ሸዋ ፡ ወዳሞት ፡ ሠራዊተ ፡ ጐዣም ፡ ወትግሬ ፡ ሠራዊተ ፡ ብጕና ፡ ወአምሐራ ፡ ወኵሎሙ ፡ ሠራዊተ ፡ ኢትዮጵየ ፡ ኵሎሙ ፡ በምልዖሙ ፡[11] እምኢከሀሉ ፡ ቀዊመ ፡ ቅድሜሆሙ ፡ ለእመ ፡ ኢከነ ፡ በኃይለ ፡ እግዚአብሔር ። ወሰበ ፡ ርእየ ፡ ንጉሥ ፡ እንዘ ፡[12] ይጐይይ ፡ ጸርሐ ፡ በዓቢይ ፡ ቃል ፡ ላዕለ ፡ ሠራዊቱ ። ወይቤሎሙ ፡[13] እስከ ፡ አይቴኑ ፡[14] ይመስለክሙኑ ፡ ዮም ፡ ዘትበጽ

[1] ሰአምዎ ፡ ኵለንታሁ ፡ አእርክቲሁ ፡ — [2] ወመጠውዎ ፡ ለሞት ፡ — [3] ባሕቲቱ ፡ supprimé. — [4] መሰረት ፡ — [5] ተዓገሡ ፡ — [6] እትቃተል ፡ — [7] ቃሎ ፡ መኑሂ ፡ supprimés. — [8] ኵሉ ፡ supprimé. — [9] ኵሎሙ ፡ supprimé. — [10] በፍርሃት ፡ — [11] ኵሎሙ ፡ manque; በምልአሙ ፡ — [12-13] ከመ ፡ ጐዩ ፡ ይቤ ፡ በጽራኅ ፡ — [14] ኑ ፡ supprimé; ትጐይዩ ፡

ሑ ፡ ኀበ ፡ ሀገርክሙ ፡[1] ኢትዜከሩኑ ፡ ኪያየ ፡ ዘ
ሐፀንኩክሙ ፡[2] ወአልሐቁክሙ ፡ በስብሐ ፡ እስዋ
ር ፡ ወበሜስ ፡ ወበስብሐ ፡ ሥርናይ ፡ ወአሰርገው
ክሙ ፡[3] በወርቅ ፡ ወበብሩር ፡ ወበአልባስ ፡ ክቡ
ር ።[4] ወዘንተ ፡ ብሂሎ ፡ ሠረረ ፡ ከመ ፡ ነምር ፡ ወ
ቀነጸ ፡ ከመ ፡ አንበሳ ፡ ወተፅዕነ ፡ ዲበ ፡ ፈረሱ ፡ ዘ
ስሙ ፡ ሐረብ ፡ አስፈሬ ። ወይቤሎ ፡ ለ፩ ፡ ቍልኤ
Il s'élance contre les musulmans avec six cavaliers.
ሁ ፡ ዘስሙ ፡ ዘንአስፈሬ ፡ ሊቀ ፡ አፍራስ ፡ ንዑሳን ፡
ባዕ ፡ እንተ ፡ የማን ፡ ማዕከሎሙ ፡[5] ለዕልዋን ፡ ወ
ገብረ ፡[6] እዘዘ ፡ ወቦአ ፡ ማዕከሎሙ ፡ ለዕልዋን ፡[7]
ወተአደምሙ ፡[8] ወተለውዎ ፡ ፮ ፡ መስተፅዕናን ፡
አፍራስ ፡ ስሙ ፡ ለ፩ ፡ ተክለ ፡ ወለካልኡ ፡ ወናግ
ረዓድ ፡[9] ወለሣልሱ ፡ ሳፍ ፡ ሰገድ ፡ ወልደ ፡ ንጉ
ሥ ፡ ወለራብዑ ፡ በድል ፡ ወበዝ ፡ ወለኃምስ ፡[10] ቅ
ድመይ ። ንጉሥሂ ፡ በአ ፡ እንተ ፡ ፀጋም ፡ ኀበ ፡ ሀ
ሎ ፡ ብዝኆሙ ፡ ለዕልዋን ፡ ወኢገገጸ ፡ ድኅሬሁ ፡[11]
ወኢሜጠ ፡ ዘባኖ ፡ ሰበ ፡ ይዘንም ፡ ላዕሌሁ ፡[12] አሕ
ፃ ፡ ከመ ፡ ዝናም ፡ ወኵናተ ፡ ኃፂን ፡[13] ወአርማ
ኃ ፡[14] ሐፂን ፡ ወዕፀው ፡ ከመ ፡ በረድ ። ወመጽኡ ፡
ይዕግትዎ ፡ በአስይፍት ። ውእቱሰ ፡ አጽንዓ ፡ ገጸ ፡

[1] ዘትበፅሑ ፡ ዮም ፡ ሀገረክሙ ፡ — [2] ዘሐጸንኩክሙ ፡ — [3] አሰርገውኩክሙ ፡ — [4] ክቡራት ፡ — [5] ማእከሎሙ ፡ — [6] ገብረ ፡ በከመ ፡ — [7] ለዕልዋን ፡ supprimé. — [8] ወተዓደምሙ ፡ — [9] ወናግ ፡ ረዓድ ፡ — [10] ሐምስ ፡ — [11] ወኢገገጸ ፡ ድኅሬሁ ፡ manquent. — [12] ላእሌሁ ፡ — [13] ሐፂን ፡ — [14] አርማሐ ፡

ከመ : ኰኵሕ : ወአጥብአ :[1] ነፍሶ : ለሞት : ወ
ሠጠቀ :[2] ትዕይንቶሙ : ለዕልዋን ። ወሰበ : ረገ
ዘ : ለ፻ብእሲ : ደርበዮ : ለከልኤ : ወፀመሮሙ : ለ
፼ሆሙ : ከመ : ዘ፼ንፍስ : በአሐቲ : ሖናት : በኃ
ይለ : እግዚአብሔር ። ወሰቤሃ : ነፍፁ : ዕልዋን : Les musulmans prennent la fuite.
ወነችዑ : ወኢክህሉ : ቀዊመ : ቅድመ : ገጹ : እስ
መ : ምሑረ :[3] ፀብዕ : ውእቱ : እምትካት : ዘአል
በ : ዘይክል : ቀዊመ : ቅድሜሁ : መኑሂ : በውስ
ተ : ፀብዕ ። ወ፯ሂ :[4] መስተፅዕናን : አፍራስ : እለ :
ዘከርናሆሙ :[5] ቀዳሚ :[6] ወግዕዎሙ : ለዕልዋን :
እንተ : ድኅሬሆሙ : ወሰበ : አኅየዮሙ : ንጉሥ :
ለዕልዋን : ተመይጡ : ሠራዊቱ :[7] እለ : ኀዩ ።
ወነገፎሙ : ለዕልዋን : ውስተ : ግብ : ፩ :[8] ኀበ :
አስተዳለወ : እግዚአብሔር : ብዙኃ : ወእዙዝ :
ጥቀ : ዘአልበ ።[9] ወወረደ : እምላዕለ :[10] ፈረሱ :
ወነሥአ : ወልታሁ : ወወግዮሙ : ለዕልዋን ። ወ
ሰበ : ይዳክም : የማናይ : እዴሁ : ይወግዕ : ፀጋ
መ :[11] እዴሁ : ወሰበ : ይዳክም : ፀጋማይ : እዴሁ :
ይወግዕ : በየማን : እዴሁ : እሙንቱሰ : አሕዛብ : Description des Maures.
ነዊኃ : ቆሞሙ : ወኀሡም : ርእዮሙ :[12] : ወስዕ
ርተ :[13] ርእሶሙ : ከመ : ሥዕርተ : አንስት : ፍቱ

[1] አጥብዓ : — [2] ሰጠቀ : — [3] ምሁረ : — [4] ፯መስተፅዕናኒ : — [5] ዘዘከርኒ : — [6] ቀዳሚ : — [7] ሠራዊት : — [8] ውስተ : ፩ግብ : — [9] ወብዙኃ : ጥቀ : ዘአልበ : ኍልቍ : — [10] እምላእለ : — [11] በፀጋማይ : la phrase suivante manque. — [12] ረእዮሙ : — [13] ወሥዕርቶሙ :

ል ፡ ወጽፋር ፡ ወይበጽሕ ፡[1] እስከ ፡ ሐቌሆሙ ። ወሰበ ፡ ይበውኡ ፡ ውስተ ፡ ፀብዕ ፡ ይትአኃዙ ፡ ወየአሥሩ ፡[2] አዝፋረ ፡ አልባሲሆሙ ፡ ፩ምስለ ፡ ፩ከመ ፡ ኢይጕየዩ ፡ እምፀብዕ ፡ እስመ ፡ መስተቃትላን ፡[3] እሙንቱ ፡ ጥቀ ። ወንጉሥ ፡ ዓምደ ፡ ጽዮን ፡ ጸንዓ ፡ ላዕሌሆሙ ፡[4] ወሠረዎሙ ፡ ወአሕለቆሙ ፡ በኃይለ ፡ ኢየሱስ ፡ ክርስቶስ ፡ ወልደ ፡ እግዚአብሔር ፡ ወበረድኤታ ፡ ለጽዮን ፡ መርዓተ ፡ ሰማይ ፡ ትምክህተ ፡[5] ኵሉ ፡ ዓለም ፡ ወበጸሎተ ፡ ካህናት ፡ ወዲያቆናት ፡ ወመነኮሳት ፡ ወበጸሎተ ፡ መኃይምናን ፡ ወመኃይምናት ።[6] ወፈድፋደሰ ፡ በአሚኖቱ ፡ ወበሃይማኖቱ ።[7] ወእምድኅረዝ ፡[8] ተፅዕነ ፡ ንጉሥ ፡ ዲበ ፡ ፈረሱ ፡ ወዴገኖሙ ፡ ለእለ ፡ ጐዩ ፡ ወተለውዎ ፡ ውሁዳን ፡[9] ሰብአ ፡ እምሠራዊቱ ።

Prescriptions relatives aux dépouilles des morts.

ወይቤ ፡ ንጉሥ ፡ ኢትንሥኡ ፡ ሰለባ ፡ ቅቱላን ፡ አላ ፡ ዴግንዎሙ ፡ (fol. 56) ለሕያዋን ፡[10] ወቅትልዎሙ ፡ ቅቱላነሰ ፡ ይስልባ ፡[11] አንስት ። ወረከበ ፡ ንጉሥ ፡ ለ፩ብእሲ ፡ ዘእምውስተ ፡ ሐራ ፡[12] እንዘ ፡ ያነሥእ ፡ ልብሰ ፡ በድን ፡ ረገዞ ፡ ንጉሥ ፡[13] በኵናት ፡ ድኅሬተ ። ወሰቤሃ ፡ ፈርሁ ፡ ሠራዊት ፡[14] ትእዛዘ ፡ ንጉ

[1] ይበፅሕ ፡ — [2] የአስሩ ፡ — [3] ምሁራነ ፡ ቀትል ፡ — [4] ጸንዓ ፡ ጥቀ ፡ ወሰረዎሙ ፡ — [5] ወትምክህተ ፡ — [6] ወበጸሎተ ፡ ኵሎሙ ፡ መሃይምናን ፡ ወመሃይምናት ፡ — [7] በጽንዓ ፡ ሃይማኖቱ ፡ — [8] ወእምዝ ፡ — [9] ኅዳጣን ፡ — [10] ለዕልዋን ፡ ሕያዋን ፡ — [11] ይስለባ ፡ — [12] ዘውስተ ፡ ሐራ ፡ — [13] ወረገዞ ፡ ንጉሥ ፡ እንተ ፡ ድኅሬሁ ፡ — [14] ሰራዊት ፡

ሥ ፡ ወገብሩ ፡ በከመ ፡ ቃሉ ። ቅቱላንሰ ፡[1] ሰለባ ፡ እንስት ፡ ወነሥአ ፡ አልባሰ ፡[2] ወአስይፍቶ ፡ ወአ ቅስስቶ ፡ ወሖያንወ ፡ ወወላትወ ፡ እስከ ፡ ኢይክ ላ ፡ ፀዊረ ፡ ወአዕቶዋ ፡ ውስቶ ፡[3] ትዕይንት ። ዘ ከመዝ ፡ ነገር ፡ ኢተገብረ ፡[4] በጎበ ፡ ባዕዳን ፡ ነገ ሥት ፡ ወኢዜነዉኒ ፡ አበዊነ ፡ ወኢነገሩነ ፡ እለ ፡ ቀደሙነ ፡ ኢሰማዕነ ፡ ወኢርኢነ ፡ ኢንሕነ ፡ ወኢአ በዊነ ። ወሰበ ፡ አሕለቆሙ ፡[5] ንጉሥ ፡ ለእለ ፡ በ የማን ፡ መጽአ ፡[6] እምድኅሬሆሙ ፡ ለእለ ፡ በፀጋ ም ፡ ወዘረዎሙ ፡ ከመ ፡ ነፋስ ፡ ይዘሩ ፡ ፀበለ ፡ ወቀ ተሎሙ ፡ ለዕልዋን ። እምጊዜ ፡ ስሱ ፡[7] ሰዓት ፡ ዘ መዓልት ፡ እስከ ፡ የአርብ ፡[8] ፀሐይ ፡ ወእስከ ፡ ይ ጣበቅ ፡ እዴሁ ፡ ምስለ ፡ ሖናት ፡[9] በደመ ፡ ሰብእ ፡ እምብዝኃ ፡ ቀትል ። ወፈትሖ ፡ እዴሁ ፡ በኃይ ል ፡ ወነሥኦ ፡ በሖናቶ ፡[10] እምእዴሁ ። ወይእዜ ኒ ፡ ስምዑ ፡[11] እንግርክሙ ፡ ካዕበ ፡ ዘኮነ ፡ ፀብዕ ፡ በይእቲ ፡ ዕለት ፡ ዘኢኮነ ፡ ከማሁ ፡ በጎበ ፡ ቀዳማ ውያን ፡[12] ዘኢትዮጵያ ፡ ነገሥት ፡ ንጉሥሰ ፡ ይፀብ ዕ ፡ ሖሎ ፡ ምድረ ፡ ዘታሕቱ ፡ መንግሥቱ ። ለንጉ ሥሰ ፡ አልቦ ፡ ዘይፀብኦ ፡ በፈቃዱ ፡ ዕልዋንሰ ፡ መ

Réflexions sur ce combat.

1 ቅቱላነሰ ፡ — 2 አልባሲሆሙ ፡ — 3 ኅበ ፡ — 4 ኢተ ሰምዓ ፡ — 5 አኅለቆሙ ፡ ለእለ ፡ — 6 መጽአ ፡ ንጉሥ ፡ እንተ ፡ ድኅሬሆሙ ፡ — 7 ወቀተሎሙ ፡ እምጊዜስሰ ፡ — 8 የዓርብ ፡ — 9 ምስለ ፡ ሖናቱ ፡ — 10 ነሥኦ ፡ ሖናቶ ፡ እምኔሁ ፡ — 11 ሰምዑኒ ፡ ካዕበ ፡ እንግርክሙ ፡ — 12 ቀደማያን ፡ ነገሥት ፡ ዘኢትዮጵያ ፡

ጽኑ ፡ ይፅብዕዎ ፡ ለንጉሥ ፡[1] በፈቃዶሙ ፡ ለንጉሥ ፡[2] እንዘ ፡ ሀሎ ፡ ባሕቲቱ ፡ ዘእንበለ ፡ ሠራዊቱ ። ወሠራዊቱሰ ፡ ሖሩ ፡ ካልዓ ፡[3] ብሔረ ፡ በፈቃደ ፡ እግዚአብሔር ፡ ከመ ፡ ይትአወቅ ፡[4] ኃይሉ ፡ ወጥበቡ ፡ ወሥልጣኑ ፡ በላዕለ ፡[5] ውሁዳን ።[6] ከመ ፡ ኢይበሉ ፡ ሠራዊተ ፡ ንጉሥ ፡[7] በኃይልነ ፡ ሞዕናሆሙ ። እግዚአብሔርሰ ፡ አርአየ ፡ ኃይሎ ፡ ላዕለ ፡[8] ንጉሥ ፡ እንዘ ፡ ሀሎ ፡ ምስለ ፡ ውሁዳን ፡[9] ሠራዊት ። በከመ ፡ ይቤ ፡ መጽሐፍ ፡ ብዙኃኒ ፡[10] ይክል ፡ አውኅዶ ፡ ወኅዳትኒ ፡[11] ይክል ፡ አብዝሆ ። ወካዕበ ፡ ይቤ ፡ ነቢይ ፡ ወ፩ ፡ ይሰድድዎሙ ፡ ለ፼ ። ዓምደ ፡ ጽዮንሂ ፡ ባሕቲቱ ፡ ከነ ፡ ከመ ፡ አዕላፍ ፡[12] ወሠረዎሙ ፡[13] ለዕልዋን ፡ ወአጥፍዖሙ ፡ በምዕር ፡ ወኬዶሙ ፡ ከመ ፡ ፀበል ፡ ወሐረጾሙ ፡ ከመ ፡ ዕክል ፡[14] ወቀጥቀጦሙ ፡ ከመ ፡ ብርዕ ፡ ወረሰዮሙ ፡ ከመ ፡ ቈጽል ፡ ዘየሐፍሶ ፡ ነፋስ ፡[15] ወበልዖሙ ፡ ከመ ፡ እሳት ፡ ዘያውኢ ፡ ሣዕረ ፡ ወከመ ፡ ነበልባል ፡ ዘያነድድ ፡ አድባረ ። ቀተሎሙ ፡ ገብረ ፡ መስቀል ፡ ብእሲ ፡ እዛል ፡ ዘኢይመዋዕ ፡[16] ለፀር ። ወከነ ፡ አብድንቲሆሙ ፡ ከመ ፡ ክምረ ፡ እክል ፡ ወከመ ፡ አውግር ። ወእለ ፡ ሞቱ ፡ ወተቀትሉ ፡ በይእቲ ፡ ዕለ

[1-2] ለንጉሥ ፡ manque. — [3] ካልአ ፡ — [4] ይትዓወቅ ፡ — [5] በላእለ ፡ — [6] ውሑዳን ፡ — [7] ንጉሥ ፡ manque. — [8] በላእለ ፡ — [9] ውሑዳን ፡ — [10] ብዙኃኒ ፡ — [11] ወኅዳጠኒ ፡ — [12] እእላፍ ፡ — [13] ሰረዎሙ ፡ — [14] እክል ፡ — [15] ዘየሐውር ፡ በነፋስ ፡ — [16] ዘኢይትመዋዕ ፡

ት ፡ ሕዝበ ፡ ዕልዋን ፡ አልቦ ፡ ዘይክል ፡ ኍልቆቶ
ሙ ፡ መኑሂ ፡ ዘእንበለ ፡ እግዚአብሔር ፡ ዘይክል ፡
ኵሎ ፡ ወአልቦ ፡ ዘይሰአኖ ።[1] ዓምደ ፡ ጽዮን ፡ ፀብ
ዓ ፡ ወእግዚአብሔር ፡[2] ሞዓ ፡ ዓምደ ፡ ጽዮን ፡ ፀብ
ዓ ፡ በሥጋ ፡ ወእግዚአብሔር ፡ ከዋ ፡ ረዳኤ ፡ በፀ
ጋ ። ዓምደ ፡ ጽዮን ፡ ተፅዕነ ፡ ፈረሰ ፡ ወእግዚአብ
ሔር ፡ ፈነወ ፡ መንፈሰ ። ወከዋ ፡[3] ኀይለ ፡ ወአሕ
ለቆሙ ፡[4] ለዕልዋን ፡ ወቤዘዎሙ ፡[5] ለሠራዊቱ ፡
በነፍሱ ። በከመ ፡ ዳዊት ፡ እስራኤልሃ ፡ አመ ፡ ቀ
ተሎ ፡ ለጎልያድ ፡ ወአድኀኖሙ ፡ ለእስራኤል ፡[6]
ዘበእንቲአሁ ፡ ወጽአ ፡ ኀለይያት ፡ እንዘ ፡ ይብላ ፡
ሰኦል ፡ ቀተለ ፡ ፲፻ ።[7] ወዳዊት ፡ ቀተለ ፡ ፼ ። ወ
ከማሁ ፡ ዓምደ ፡ ጽዮን ፡ ንጉሠ ፡ ኢትዮጵያ ፡[8] ቀ
ተለ ፡ ፼ ፡ ወአዕላፈ ፡[9] በረድኤቱ ፡ እግዚአብሔር ፡
ወደመ ፡ ሰብእ ፡ ውህዘ ፡[10] ከመ ፡ ማይ ፡ ወአብድን
ቶ ፡ ሰብእ ፡ ኮኑ ፡ ከመ ፡ ሣዕረ ፡ ምድር ። ወበይእ
ቲ ፡ ዕለት ፡ ቀተለ ፡ ንጉሥ ፡ ለሊሁ ፡ በእዴሁ ፡ እ
ለ ፡ በሙ ፡ አስይፍት ፡ ወእለ ፡ በሙ ፡ አቅስስት ፡
ወእለ ፡ በሙ ፡[11] አርማኅ ፡[12] ዕፅ ፡ ወእለ ፡ በሙ ፡[13]
ኵናት ፡ ሐጺን ፡ ወእዙገዝ ፡ ጥቀ ። ወሰበ ፡ ነገርኩ ፡
ኍላቄሁ ፡ ዘቀተለ ፡ ንጉሥ ፡ በይእቲ ፡ ዕለት ፡ እ

1 ዘይሰዓኖ ፡ — 2 ወእግዚአብሔር ፡ ፀብአ ፡ ወሞአ ፡ — 3 ኮነ ፡ — 4 ወአኅለቆሙ ፡ — 5 ቤዘወ ፡ ሠራዊቶ ፡ — 6 ለ ጀኤል ፡ — 7 ፲፻ቱ ፡ — 8 ንጉሠ ፡ ኢትዮጵያ ፡ manquent. — 9 አእላፈ ፡ — 10 ውሕዘ ፡ — 11 እለ ፡ በሙ ፡ supprimés. — 12 አርማኅ ፡ — 13 እለ ፡ በሙ ፡ supprimés.

ምእምሰልከ ፡[1] ሐሰተ ፡ ወእምኢረሰይከ ፡[2] እወ ፡
ወእልበ ፡ ወበእንተዝ ፡ ኃደግነ ፡[3] ኈልቆቶ ፡ ከ
መ ፡ ኢይኩን ፡ ዝንጋዔ ፡ ለዘይሰምዖ ፡ ወሰበ ፡ ሐ
ልቀ ፡ ፀብዕ ፡ ለዓከ ፡[4] ንጉሥ ፡ ኀበ ፡ ንግሥት ፡ እ
ንዘ ፡ ይብል ፡ ብስራትኪአ ፡[5] ኢትሕዝኒአ ፡[6] እስ
መ ፡ ሀሎኩ ፡ ሕያወአ ፡ ፀብዕሰ ፡ ከነ ፡ ውስተ ፡ አን
ቀጹ ፡[7] ትዕይንት ፡ እንዘ ፡ ትሬኢ ፡ ንግሥት ፡ ወ
ዓይነ ፡ ኵሉ ፡ ሕዝብ ፡ እስመ ፡ ቅሩብ ፡ ውእቱ ፡[8]
እምኔሆሙ ። ወሀሊዎ ፡ ንጉሥ ፡ እንዘ ፡ ይዴግኖ
ሙ ፡ ለዕልዋን ፡ ተሰወረ ፡ እምአዕይንቲሆሙ ። ወ
በእንተዝ ፡ ለዓከ ፡[9] ኀቤሃ ፡ ለንግሥት ፡[10] ከመ ፡
ኢትሕዝን ፡[11] እስመ ፡ ኢያእመረት ፡ ዘከነ ፡ በውስ
ተ ፡ ፀብዕ ። ወሰሚዓ ፡ ንግሥት ፡ ብ(fol. 57)ስራ
ተ ፡ ንጉሥ ፡ እምኀበ ፡ ላዕከ ፡[12] ተንሥአት ፡ ወበ
አት ፡ ውስተ ፡ ደብተራ ፡ መርጡል ፡ ወሰጠጠት ፡
አልባሲሃ ፡ ወወድቀት ፡ በገጻ ፡[13] ውስተ ፡ እግረ ፡
ታቦት ፡ ወበከየት ፡ ብካየ ፡ መሪረ ።[14] ወተንሢአ ፡
ንግሥት ፡ ቆመት ፡ ኀበ ፡ ዓምድ ፡ ደብተራ ፡ ወት
ቤ ፡ ስብሐት ፡ ለከ ፡ ክርስቶስ ፡ ወልደ ፡ እግዚአብ
ሔር ፡ ሕያው ፡ ዘታቀልል ፡ ዕጹበ ፡ ወትገብር ፡ መ
ንክረ ፡ ወታስተፌሥሕ ፡ ትኩዘ ፡ ዘትቀትል ፡ ሕያ

[1] እምአምሰልኩ ፡ — [2] ወእምኢረሰይኩ ፡ — [3] ኀደግነ ፡ — [4] ለአከ ፡ — [5] አ ፡ supprimé. — [6] ኢትኅዝኒ ፡ — [7] በአንቀጸ ፡ — [8] ውእቱ ፡ supprimé. — [9] ለአኩ ፡ — [10] ለንግሥት ፡ — [11] ኢትኅዝን ፡ — [12] እምላ(እ)ክ ፡ — [13] በገጹ ፡ — [14] ዓቢየ ፡ ብካየ ፡

ወ ፡ ወቃንሥእ ፡[1] ምዉት ፡ አእግዚእ ፡[2] ርኁቅ
ኒ ፡ ቅሩብ ፡ ለከ ፡ ዕፁብኒ ፡ ቀሊል ፡ በኀቤከ ፡ አኰ
ቴት ፡ ለከ ፡ ምስለ ፡ አቡከ ፡ ወመንፈስ ፡ ቅዱስ ፡ ዘ
ዕሩይ ፡ ምስሌከ ፡ ለዓለመ ፡ ዓለም ፡ አሜን ። ካልዓ
ትሂ ፡ ንግሥታት ፡ ወዕቁባት ፡ ዕድ ፡[3] ወአንስት ፡
አዕሩግ ፡[4] ወሕፃናት ፡ ወድቁ ፡ ዲበ ፡[5] ምድር ፡
ኀበ ፡ ዓመደ ፡[6] ደብተራ ፡ ወበከዩ ፡ ብካየ ፡ መሪረ ።

ወእምዝ ፡[7] ወሀቡ ፡ ስብሐተ ፡ ለእግዚአብሔ
ር ፡ እስመ ፡ ጠፍዓ ፡[8] እሳት ፡ ዘያውዒ ፡[9] ኵሎ ፡[10]
ወኃይለ ፡ ንፋስኒ ፡ ደከመ ፡ ዘየሐፍስ ፡[11] ኵሎ ፡
ወማዕበለ ፡ ባሕር ፡[12] ግሩም ፡ ወመደንግፅ ፡ ዘያደነግ
ፅ ፡[13] ወያሠጥም ፡[14] ኵሎ ፡ አርመመ ፡ ከነ ፡[15] ዘሀ
ን ፡[16] ዓቢይ ፡ አሕባለ ፡[17] ራግናትኒ ፡[18] ኢተበትከ ፡
ወሐመር ፡ ተለዓለት ፡ ወረከበት ፡ መርሰ ፡ መድ
ኃኒት ፡ እስመባ ፡ ክርስቶስ ፡ ሐዳሪ ፡[19] ዘሎቱ ፡ ክ
ብር ፡[20] ወሥልጣን ፡ ምስለ ፡ አቡሁ ፡ ወመንፈስ ፡
ቅዱስ ፡ ለዓለመ ፡ ዓለም ፡ አሜን ።

Actions de grâces au Seigneur.

ወሰበ ፡ ከነ ፡ ዕርበተ ፡ ፀሐይ ፡ ተመይጠ ፡[21] ንጉ

Retour d'Amda Ṣyôn ; il remercie Dieu.

[1] ቃንሥእ ፡ — [2] አእግዚአብሔር ፡ — [3] እድ ፡ — [4] አእሩግ ፡ — [5] ኀቡረ ፡ ዲበ ፡ — [6] ዓውደ ፡ — [7] እምዝ ፡ manque. — [8] ጠፍአ ፡ — [9] ዘያነድድ ፡ ወያውዒ ፡ — [10] ኵሎ ፡ አድባረ ፡ — [11] ዘየኃፍስ ፡ ኵሎ ፡ — [12] ባሕርኒ ፡ — [13] ዘያደነግፅ ፡ manque. — [14] ዘያሰጥም ፡ — [15] ወከነ ፡ — [16] ዘኅን ፡ — [17] አህባለ ፡ — [18] ኒ ፡ supprimé. — [19] ኃዳሬ ፡ — [20] ክብር ፡ ወስብሐት ፡ — [21] ተመይጠ ፡ ..... በዓቢይ ፡ les mots placés entre ceux-ci ont été omis.

ሥ ፡ እምኀበ ፡ ቀተሎሙ ፡ ለዕልዋን ፡ በዓቢይ ፡[1] መዊዕ ፡ ወብዙኃ ፡ ሞገስ ፡[2] ወገብዓ ፡[3] ውስተ ፡ ትዕይንት ፡ ወቦአ ፡ ውስተ ፡ ደብተራ ፡ መቅደስ ፡ ኀበ ፡ አቅርንተ ፡ ምሥዋዕ ፡ ወወድቀ ፡ ኀበ ፡ እገሪሁ ፡ ለኢየሱስ ፡ ወሰገደ ፡[4] በገጹ ፡ ዲበ ፡ ምድር ፡ ወበከየ ፡ ብካየ ፡ መሪረ ፡[5] ስብሐት ፡ ለከ ፡ ክርስቶስ ፡ ምስለ ፡ አቡከ ፡ መሓሪ ፡[6] ወመንፈስ ፡ ቅዱስ ፡ ማህየዊ ፡ ዘወሀብከነ ፡[7] መዊዓ ። ወአድኃንከነ ፡[8] እደሆሙ ፡[9] ለዕልዋን ፡ ወስላቶ ፡ ጸላዒ ፡[10] ኢረስይከኒ ። ክህናትሂ ፡ ተአኃዙ ፡[11] በህየ ፡ ክሰውዲሆሙ ፡ ወበከዩ ፡ ላዕሌሁ ፡[12] ወአንብዖሙ ፡ ይውህዝ ፡[13] ዲበ ፡ መናቅዕቲሆሙ ፡ እስመ ፡ መሰሎሙ ፡ ዘጠፍዓ ፡ መኀቶተ ፡ ዓለም ፡ አማን ፡ ፀሐይነ ፡ ዝንጉሥ ፡ ፩ ፡ ወሰቤሃ ፡ ተሳሊሞ ፡ ወጸአ ፡ እምታበት ፡ ወቦአ ፡ ውስተ ፡ ሐይመቱ ፡ ንግሥትኒ ፡ በአ

Entrevue du roi et de la reine après la bataille.

ት ፡[14] እንተ ፡ ድኅሬሁ ፡ ወሰዓመቶ ፡[15] እደዊሁ ፡ ወእገሪሁ ፡ ወሐቀፈቶ ፡[16] ክሣዶ ፡ ወበከየት ፡ እንዘ ፡ ትብል ፡ ሕያውከኑ ፡ እግዚእየ ፡ ንጉሥ ። ሊተሰ ፡ ይመስለኒ ፡ ከመ ፡ ሕልም ፡ ዘየሐልም ፡ ሰብእ ፡ በ

[1] ተመይጠ ፡ . . . . . በዓቢይ ፡ les mots placés entre ceux-ci ont été omis. — [2] ወበዓቢይ ፡ ሞገስ ፡ — [3] ገብአ ፡ — [4] ሰገዱ ፡ — [5] ወይቤ ፡ — [6] አቡከ ፡ ኄር ፡ — [7] ወሀብከኒ ፡ — [8] አድኃንከኒ ፡ — [9] እምእደሆሙ ፡ — [10] ጸላኢ ፡ — [11] አኀዙ ፡ — [12] ላእሌሁ ፡ — [13] ይውኅዝ ፡ — [14] በአት ፡ reporté après ድኅሬሁ ፡ — [15] ሰአመት ፡ — [16] ሐቀፈት ፡

ውስተ ፡ ምስካቡ ። ወነቂሖ ፡[1] ኢይረክብ ፡[2] ሕል
ሞ ። ወከነ ፡ ርእዮትከ ፡[3] በኑቤየ ፡ ዮም ፡ ከመ ፡
ዘበሕልም ፡ ርኢኩከ ፡ መሰለኒ ፡ ወአከ ፡ በእሙን ፡
ሐየውኩኒ ፡[4] ሀለውኩ ፡ እግዚእየ ። ወዘንተ ፡ ብሂ
ላ ፡ ወደቀት ፡ ወአንጐርገረት ፡[5] ውስተ ፡ ሐመድ ፡
ወበከየት ፡ በሰቈቃው ፡[6] ዓቢይ ። ወሶበ ፡ ርእየ ፡
ንጉሥ ፡ እንዘ ፡ ታሰቈቍ ፡ ቀጸበሙ ፡ ለዓእሊዓሁ ፡[7]
ከመ ፡ ያንሥእዋ ። ውእቱሰ ፡ ኢይክል ፡ ተናግሮ ፡
እስመ ፡ ደክመ ፡ በውስተ ፡ ፀብዕ ፡ እምብዝኃ ፡
ቀትል ። ወሶቤሃ ፡ አንስእዋ ፡ ለንግሥት ፡ አግብር
ተ ፡ ንጉሥ ፡ ወአሕደግዋ ፡[8] ብካየ ፡ ወካልዓት ፡[9]
ንግሥታት ፡ ወዕቁባት ፡[10] በከያሁ ፡ ለንጉሥ ፡ በእ
ምኔሆሙ ፡ እለ ፡[11] ሰዓማ ፡ እደዊሁ ፡ ወቦ ፡[12] እገ
ሪሁ ፡ ወቦ ፡ ዕንግድዓሁ ፡[13] ወቦ ፡[14] መታክፍቲሁ ፡
ወበከዩ ፡ ኵሎሙ ፡ ዕድ ፡[15] ወአንስት ፡ አዕሩግ ፡
ወሕፃናት ፡ እስመ ፡ መሰሎሙ ፡ ከመ ፡ ሞተ ፡ ወተ
ኃጕለ ፡ ንጉሦሙ ።[16] ወእምዝ ፡ ሰገዱ ፡ ለእግዚአ
ብሔር ፡ ምስለ ፡ አኬቴት ፡[17] ብዙኅ ። ወእምድኅ Arrivée des troupes qui étaient dans d'autres contrées.
ረዝ ፡ በጽሑ ፡[18] ሠራዊተ ፡ ንጉሥ ፡ በምሴት ፡ እ

1 ወነቂሆ ፡ — 2 ኢይረክበ ፡ ለሕልም ፡ — 3 ከነ ፡ ርእየ
ትከ ፡ — 4 ሐያወከኑ ፡ — 5 ወአንገርገረት ፡ — 6 በሰቆ
ቃው ፡ ዓቢይ ፡ — 7 ለእሊእሁ ፡ — 8 ወአኅደግዋ ፡ —
9 ካልአት ፡ — 10 ወዕቁባት ፡ manque. — 11 ቦ ፡ እለ ፡ —
12 ቦ ፡ supprimé. — 13 እንግድዓሁ ፡ — 14 ቦ ፡ supprimé.
— 15 ወበከዩ ፡ እድ — 16 ዘሞተ ፡ ንጉሦሙ ፡ — 17 አኰ
ቴት ፡ — 18 በፅሑ ፡

ለ ፡ ፀብኡ ፡ ካልዓ ፡ ብሔረ ፡[1] እለ ፡ ዘከርናሆሙ ፡[2]
ቀዳሚ ፡ ስሞሙ ፡ ወተራከብዎ ፡ ለንጉሥ ፡ እግዚ
አሙ ፡ ወበይእቲ ፡ ዕለት ፡[3] ይቤሉ ፡ ወይ ፡ ለነ ፡
አሌ ፡ ለነ ፡ ዘሐጸንከነ ፡ ወአልሐቀነ ፡ ከመ ፡ ንሙ
ት ፡ ምስሌከ ። ወዘንተ ፡ ብሂሎሙ ፡ ወድቁ ፡ በገጸ
ሙ ፡ ወአንገርገረ ፡[4] ውስተ ፡ ምድር ፡ ወበከዩ ፡ መ
ሪረ ፡ እስመ ፡ መሰሎሙ ፡ ዘተኃጕለ ፡[5] እግዚአ
ሙ ። ወበይእቲ ፡ ዕለት ፡ ኮነ ፡ ፍሥሐ ፡ ወኃዘ
ን ።[6] ኃዘንሰ ፡ እስመ ፡ መስለነ ፡ ዘንትኃጐል ፡[7]
ምስለ ፡ እግዚእ ፡ ንጉሥነ ፡[8] ወፍሥሐነ ፡[9] እስ
መ ፡ ኃየለ ፡[10] ወሞዓ ፡ ንጉሥነ ፡ በኃይለ ፡ ኢየሱ
ስ ፡ ክርስቶስ ። ወበአሐቲ ፡ ዕለት ፡ ኮነ ፡ ፪ ፡ ግብር ።
እስመ ፡ በጽባሕ ፡ ደምፀ ፡ ትዕይንት ፡ በብካይ ፡[11]
ወበምሴት ፡ ፍና ፡ ሠርክ ፡ ኮነ ፡ ፍሥሐ ፡ ወኃሤ
ት ።[12] ወቤቱ ፡ ሕዝበ ፡ ክርስቲያን ፡ በይእቲ ፡ ሌ
ሊት ፡ እንዘ ፡ የአኵትዎ ፡ ለእግዚአብሔር ፡ እስመ ፡
ገብረ ፡ ሎሙ ፡ ዓቢየ ፡ መድምመ ፡ በእዳዊሁ ፡ ለገ
(fol. 58)ብረ ፡ መስቀል ፡ በከመ ፡ ገብረ ፡ መድምመ ፡
ለእስራኤል ፡ በመዋዕለ ፡[13] ሙሴ ፡ ገብሩ ፡ ወአድኃ

[1] ካልአ ፡ ሀገረ ፡ — [2] ዘከርኖሙ ፡ — [3] በይእቲ ፡ ዕለት ፡ supprimés. — [4] አንገርገሩ ፡ — [5] ዘተሐጕለ ፡ — [6] ሐዘን ። ሐዘንሰ ፡ — [7] ንትሐጐል ፡ — [8] እግዚእነ ፡ ወንጉሥነ ፡ — [9] ወፍሥሐ ፡ — [10] ኀየለ ፡ እግዚእን ፡ les mots ወሞዓ ፡ ንጉሥነ ፡ manquent. — [11] ደምፀ ፡ ብካይ ፡ ወትፍሥሕት ፡ ውስተ ፡ ትዕይንት ፡ — [12] በምሴት ፡ ወፍሥሐ ፡ le reste de la phrase manque. — [13] በእዴ ፡

ኖሙ ፡ እምእዴሆሙ ፡ ለፈርዖን ፡[1] ለነኒ ፡ ለሕዝበ ፡ ክርስቲያን ፡[2] አድኃነነ ፡ እምእዴሆሙ ፡ ለዕልዋን ።[3] ወይእዜኒ ፡ ናአኵቶ ፡ ወንሴብሖ ፡ ለክርስቶስ ፡ ከመ ፡ በ፩ ፡ አፍ ፡ ወቃል ፡ ወልሳን ፡[4] በቅድስት ፡ ቤተ ፡ ክርስቲያን ፡ ሎቱ ፡ ፍርቃን ፡ ወሎቱ ፡ ሥልጣን ፡ በኵሉ ፡ ዓለመ ፡ ዓለማት ፡ ወበኵሉ ፡ ትውልድት ፡ ውልድ ፡ ለዓለመ ፡ ዓለም ፡ አሜን ።[5]

Visite au champ de bataille.

ወበሳኒታ ፡ ወጽአ ፡[6] ንጉሥ ፡ ምስለ ፡ ሠራዊቱ ፡[7] ወምስለ ፡ ዕድ ፡[8] ወአንስት ፡ ምስለ ፡[9] ዓቢይ ፡ ወንዑስ ፡ ምስለ ፡ ክህናት ፡ ወዲያቆናት ፡ ወመነከሳት ፡ ይርአዩ ፡ መድምመ ፡ ዘገብረ ፡ እግዚአብሔር ፡ በእደዊሆሙ ፡ ለገብረ ፡ መስቀል ፡ ቅቱላነ ፡ ከመ ፡ ሣዕር ፡ ወአብድንቲ ፡ ከመ ፡ መሬተ ፡ ምድር ። ወለንጉሦሙኒ ፡[10] ቀተሎ ፡ ንጉሥ ፡ ዘይሬስይዎ ፡ ከመ ፡ አምላክ ፡ ዘስሙ ፡ ስልህ ፡[11] ዘሀሎ ፡ ትእምርት ፡ መልዕልቱ ፡ ከሣዱ ፡[12] እምሳለ ፡ ወግር ፡ ወአስቀሎ ፡ ንጉሥ ፡[13] መልዕልተ ፡ ዕፅ ፡ ኅበ ፡ ኖኀተ ፡ ትእይንት ፡ ከመ ፡ ትርአዮ ፡ ኵሉ ፡ ዓይን ። ወለአሐቲ ፡[14] ብእሲት ፡ ገባሪት ፡[15] ሥራይ ፡ ዘመ

On y trouve le roi des musulmans et une sorcière qui précédait l'armée.

1 እምእደ ፡ ፈርዖን ፡ — 2 ለሕዝብ ፡ ክርስቶስ ፡ — 3 እምእደ ፡ ዕልዋን ፡ — 4 ወበ፩ልሳን ፡ — 5 ሎቱ ፡ ፍርቃን ፡ በኵሉ ፡ አለማት ፡ ወበኵሉ ፡ ትውልደ ፡ ትውልድ ፡ ለዓለመ ፡ ዓለም ፡ አሜን ፡ — 6 ወፅአ ፡ — 7 ሰራዊቱ ፡ — 8 እድ ፡ — 9 ምስለ ፡ manque. — 10 ንጉሦሙ ፡ — 11 ሰልሐ ፡ — 12 ከሳዱ ፡ — 13 ንጉሥ ፡ supprimé. — 14 ወለአሐቲሂ ፡ — 15 ገባሬተ ፡

ጽእት ፡ እንዘ ፡ ትትሜረይ ፡ ወትነዝህ ፡ ሥራየ ፡ ወትበለብል ፡ መሬት ፡ ወሐመደ ፡ ቅድሜሆሙ ፡ ለዕልዋን ፡ ነዊኅ ፡[1] ቆማ ፡ ወሰያብ ፡ ርእሳ ፡ ወፀጕራ ፡[2] ሕምሳ ፡ ፀዓዳ ፡[3] ከመ ፡ በረድ ፡ ወነዊኅ ፡[4] ከመ ፡ ስእርት ፡ ፈረስ ። ኪያሃኒ ፡ ቀተሉ ።

Comparaison entre ce que Dieu fit pour Moïse et ce qu'il fit pour 'Amda Ṣyôn.

መንክረ ፡ ዘገብረ ፡ እግዚአብሔር ፡ ለገብረ ፡ መስቀል ፡ ይትነከር ፡ በየማነ ፡ ሙሴ ፡ አስጠሞሙ ፡ ለግብጽ ፡ ውስተ ፡ ባሕር ፡ ወበእደዊሁ ፡ ለገብረ ፡ መስቀል ፡ አስጠሞሙ ፡ ለዕልዋን ፡ ውስተ ፡ ምድር ።[5] ለሙሴ ፡ ወለእስራኤል ፡ አንጦልአ ፡ ደመና ፡ ወሠወሮሙ ፡[6] ከመ ፡ ኢይፍርሁ ፡ በርእየቶሙ ፡ ለግብጽ ።[7] ወከማሁ ፡ ለገብረ ፡ መስቀል ፡ ወለሠራዊቱ ፡ ሠወሮሙ ፡[8] በዓቢይ ፡ ደብር ፡ በአምሳለ ፡ መንጦላዕት ፡ ከመ ፡ ኢይፍርሁ ፡ በርእየቶሙ ፡ ለዕልዋን ፡ ዕልዋንሰ ፡ መጽኡ ፡ እንተ ፡ የማነ ፡ ደብር ፡ ወኢተረአዩ ፡[9] በበይናቲሆሙ ። ወንጉሥ ፡[10] ዓምደ ፡ ጽዮን ፡ ሞዖሙ ፡[11] ወአግረሮሙ ፡ ለኵሎሙ ፡ ወአሕለቆሙ ፡[12] በኀይለ ፡ ኢየሱስ ፡ ክርስቶስ ።[13] ወአዕረፎሙ ፡ ለሕዝቡ ፡ ወተፈሥሑ ፡[14] ዓቢየ ፡ ፍሥሐ ፡ ወኖሙ ፡ ንዋመ ፡ ጥዑመ ፡ ከመ ፡ ልማድ ፡ ወአዕ

[1] ነዊሀ ፡ — [2] ጸጕረ ፡ — [3] ፀዓዳ ፡ manque. — [4] ነዊኅ ፡ manque; ወከመ ፡ ሥዕርት ፡ አፍራስ ፡ — [5] ውስተ ፡ ግበ ፡ ምድር ፡ — [6] ወሰወሮሙ ፡ — [7] ለርእየተ ፡ ግብጽ ፡ — [8] ሰወሮሙ ፡ — [9] ወኢተርእዩ ፡ — [10] ወንጉሠ ፡ — [11] ሞዖሙ ፡ manque. — [12] ወአሕለቆሙ ፡ supprimé. — [13] ክርስቶስ ፡ manque. — [14] ተፈሥሐ ፡ ፈድፋደ ፡

ኰትዎ ፡[1] ለእግዚአብሔር ። እስመ ፡ ዝንቱ ፡ ኵሉ ፡ ኮነ ፡ በጥበቡ ፡ ወበኃይሉ ፡ ወበጽንዑ ፡ ለንጉሥ ፡ ዘኮነ ፡ በይእቲ ፡ ዕለት ።[2] አይ ፡ ልሳን ፡ ወዓይ ፡ ንባብ ፡ ወዓይ ፡ ጥበብ ፡[3] ይክል ፡ ነጊሮቶ ፡[4] ወፈክሮቶ ፡ እስመ ፡ ኢይትከሃል ።[5] ወእከ ፡ ዘጸሐፍነ ፡ ዘንተ ፡ ለትምክህት ፡[6] ወለአርአያ ፡ ዓይን ፡ ሰብእ ፡ ወኢኮነ ፡ በእንተ ፡ ሰብእ ።[7] አላ ፡ ከመ ፡ ንንግር ፡ ኂሩቶ ፡ ለአምላክነ ። ወከመ ፡ ኢይኩን ፡ ኅቡዓ ፡[8] ወከበቱ ፡[9] ኃይለ ፡ እግዚአብሔር ፡ ወበጽብሐታ ፡[10] ለይእቲ ፡ ዕለት ፡ መጽአ ፡ ፍትሐ ፡ ሞት ፡ ላዕለ ፡[11] ሕዝበ ፡ ክርስቲያን ፡ ወደንገፁ ፡ ወተሐውኩ ፡ ከመ ፡ ስኩር ፡ ወኮኑ ፡ ከመ ፡ ዘአንከለሎ ፡ ስካረ ፡ ወይን ፡ ወአንበዘት ፡ ነፍሶሙ ፡ በሀዘን ፡[12] ወአውየዉ ፡ በ፩ ፡ ቃል ፡ ወስምዓ ፡ አውያቶሙ ፡ ወፈቀደ ፡ ያድኅኖሙ ። ወሰበ ፡ ኮነ ፡ ጊዜ ፡ ቀትር ፡ ተመጠወ ፡[13] ፍትሐ ፡ ሞት ፡ ውስተ ፡ ገጸሙ ፡ ለዕልዋን ። ወወረደ ፡ ላዕሌሆሙ ፡[14] ድንጋጼ ፡ እምኀበ ፡ እግዚአብሔር ። ወበእ ፡ እንተ ፡ ማዕከሎሙ ፡ ነፋስ ፡ ዓውሎ ፡ ዓቢይ ፡ ወአልበሶሙ ፡ ፀበለ ፡ ምድር ። ወሶቤሃ ፡[15] ጸልማ ፡ አዕይን

[1] ወኖሙ ፡ ፈድፋደ ፡ ወአእኰትዎ ፡ — [2] በኃይሉ ፡ ወበጥበቡ ፡ ዘኮነ ፡ በይእቲ ፡ ዕለት ፡ — [3] አይ ፡ ልሳን ፡ ወአይ ፡ ጥበብ ፡ ዘይክል ፡ — [4] ነጊሮቶ ፡ manque. — [5] ኢይትከህል ፡ — [6] ዘጸሐፍነ ፡ ለምክህ ፡ — [7] ለሰብእ ፡ — [8] ኅቡእ ፡ — [9] ወከበቱ ፡ manque. — [10] ውብዕሐታ ፡ — [11] ላእለ ፡ — [12] በሐዘን ፡ — [13] ተመይጠ ፡ — [14] ላእሌሆሙ ፡ — [15] ወሰበ ፡

IMPRIMERIE NATIONALE.

ቲሆሙ ፡ ወለስሐ ፡ ኃይሎሙ ፡ ወደከመ ፡ ጽንዖ
ሙ ፡ ወተዓሥረ ፡ እደዊሆሙ ፡ ወእገሪሆሙ ፡ ወስ
ዕኑ ፡[1] ዓዲዋታ ፡ ለዮርዳኖስ ፡ ዘእንዝኃ ፡ ንጉሥ ፡
ቅድሜሆሙ ፡ ውስተ ፡ ገጸ ፡ ምድር ፡ ወጐዩ ፡ ዕል
ዋን ፡ ድኅሬተ ፡[2] እንዘ ፡ አልቦ ፡ ዘይሰድዶሙ ፡ ወ
ደምሰሶሙ ፡ እድ ፡ ፅንዕት ፡ ወመዝራዕት ፡ ልዕ
ልት ፡ ወየማን ፡ ኅብዕት ፡[3] በምዕር ። ወበአሐቲ ፡
ዕለት ፡ ከመ ፡ ቅጽበተ ፡[4] ዓይን ፡ በእደዊሁ ፡ ለገ
ብረ ፡ መስቀል ፡ ወተሰጥሙ ፡ ዕልዋን ፡ ሕዝብ ፡[5]
ውስተ ፡ ግበ ፡ ምድር ። ወተሰብሐ ፡ ስቤሃ ፡ እግዚ
እ ፡ አባግዕ ፡ ሰበ ፡ ደምሰሶሙ ፡ ለአጣሊ ፡ ወባረከ
ሁ ፡[6] አባግዕት ፡ ለኖላዊሆሙ ፡[7] እለ ፡ ተወልዳ ፡
እምከርሠ ፡ ማይ ፡ እስመ ፡ ይርእዮሙ ፡[8] በበትረ ፡
ሐፂን ፡ ወያድኅኖሙ ፡[9] እምአፈ ፡[10] ተኵላ ፡ መ
ሣጢኅ ፡ ተኵላ ፡ አማን ፡ ሰይጣን ፡ ውእቱ ።[11] ወ
አጣሌ ፡ ውእቱ ፡ ዘይቤ ፡ ዕልዋን ፡ እሙንቱ ፡ ወአ
ባግዕ ፡ ዘይቤ ፡ ሕዝበ ፡ ክርስቲያን ፡ እሙንቱ ። ወ
ኖላዊ ፡ ዘይቤ ፡ ክርስቶስ ፡ ውእቱ ፡ በአማን ፡ ኖላ
ዊ ፡[12] አባግዕ ።[13] በኵር ፡ ዘእምአብ ፡ እምቅድመ ፡
ዓለም ፡ ወወልደ ፡ ለንጽሕት ፡ ርግብ ፡ ዘይእቲ ፡ ቅ

[1] ስእኑ ፡ — [2] ዕልዋን ፡ ድልዋን ፡ ለኵኒኤ ፡ እንዘ ፡ — [3] ኅብእት ፡ — [4] ቅፅበተ ፡ — [5] ሕዝብ ፡ supprimé. — [6] ባረከሙ ፡ — [7] ለኖላሆን ፡ — [8] ይርእዮን ፡ — [9] ያድኅኖን ፡ — [10] እምተኵላ ፡ — [11] መሣጢኅ ፡ supprimé; ተኵላ ፡ ዘይቤ ፡ ሳይጣን ፡ ውእቱ ፡; la phrase suivante manque. — [12] ኖላዌ ፡ — [13] ውእቱ ፡

ድኅት ፡ ድንግል ፡ ተምክህት ፡ ሰማይ ፡ ወምድር ። ንግባዕኬ ፡[1] ኀበ ፡ ዘቀዳሚ ፡ ነገር ። ወሰበ ፡ አስጠሞሙ ፡[2] ለዕልዋን ፡ ውስተ ፡ ግበ ፡ ምድር ፡ የማነ ፡ እግዚአብሔር ፡ ተሰብሐ ፡ ፈድፋደ ፡ በከመ ፡ ተሰብሐ ፡ በፈርዖን ፡ ወበ(fol. 59)ኵሉ ፡ ሐራሁ ፡ ተሰጢጠሞሙ ፡[3] ውስተ ፡ ባሕር ። ወየበቡ ፡ ሕዝበ ፡ ክርስቲያን ፡ በከመ ፡ የበበት ፡ መርያ ፡[4] እኅተ ፡ ሙሴ ። ወባረክዎ ፡ ለእግዚአብሔር ፡ በፍትሐ ፡[5] ቃል ፡ በፍሥሐ ፡ እንዘ ፡ ይብሉ ፡ የማንከ ፡ እግዚአ ፡ ተሰብሐ ፡ በኃይል ፡ የማነ ፡ እዴከ ፡ እግዚአ ፡ ሠረወቶሙ ፡ ለፀር ። ሰፋሕከ ፡ የማንከ ፡ ወውሀጠቶሙ ፡[6] ምድር ፡ ኃይለ ፡ መዝራዕትከ ፡ ጸንዓ ፡ እምኰኵሕ ፡ በውስተ ፡ ቅዱሳን ፡ መኑ ፡ ከማከ ፡ ስቡሕ ። ሰብሐት ፡ ለከ ፡ ክርስቶስ ፡ ምስለ ፡ አቡከ ፡ ሥዉር ፡[7] ወመንፈስ ፡ ቅዱስ ፡ ኄር ፡ ወማህየዊ ፡[8] ኵልነ ፡ እስከ ፡ ለዓለም ፡ አሜ ።[9]

Nouvelles actions de grâces.

ወእምዝ ፡ እምድኅረ ፡[10] አስተጋብአሙ ፡ ንጉሥ ፡ ለሠራዊቱ ፡ ይቤሎሙ ፡ እስኩኬ ፡ ንግሩኒ ፡ ወኢትፍርሁ ፡ እምኔየ ፡ አይድኡኒ ፡[11] ዘትብሉ ፡ ንኅድግኑ ፡ አንስቲያኒ ፡ ወውሉደኒ ፡ አግብርተኒ ፡ ወአዕማቲነ ፡[12] እለ ፡ ነበሩ ፡ እንዘ ፡ ይትለአኩነ ፡[13] ንሕ

‘Amda Ṣyôn consulte ses guerriers sur leur retour en Éthiopie.

1 ንግባእኬ ፡ — 2 አስጠመሞሙ ፡ — 3 ተሰጢሞሙ ፡ — 4 ማርያም ፡ — 5 በፍትሐት ፡ — 6 ወውሕጠቶሙ ፡ ግበ ፡ ምድር ፡ — 7 ስዉር ፡ — 8 ማሕየዊ ፡ — 9 ለዓለመ ፡ ዓለም ፡ አሜን ፡ — 10 ወእምዝ ፡ ድኅረ ፡ — 11 አይድዑኒ ፡ — 12 ወአእማቲነ ፡ — 13 እለ ፡ ይትለአኩነ ፡ ዘነበሩ ፡

ድግኑ ፡[1] ወንሒሩ ፡ ወኢያውስእዎ ፡[2] ለንጉሥ ፡ ወኢ፩ሂ ፡[3] እምኔሆሙ ፡ አሐተ ፡ ቃለ ። ወካዕበ ፡ አውሥአ ፡ ንጉሥ ፡ ወይቤሎሙ ፡ አማን ፡[4] እብለ ክሙ ፡ ንግሩ ፡[5] ዘይኄይስ ፡ ወዘይበቍዕ ፡[6] ወዘይ ሬትእክሙ ። ወለእመ ፡ ፈቀድክ ፡[7] ንሁ ፡ ንሑር ፤ ወንትመየጥ ፡ ዮም ፡ ኀበ ፡ ሀገርነ ፡ ንትመየጥ ። እመሂ ፡ ነግሀ ፡[8] ወእመሂ ፡ ሰርከ ፡ እመሂ ፡ መዓል ተ ፡ ወእመሂ ፡ ሌሊተ ፡ በጊዜ ፡ ፈቀድክሙ ፡[9] ወ በጊዜ ፡ ይኤድመክሙ ፡ ንሑር ፡[10] አሐተ ፡ ጊዜ ፡ የሐውር ፡ ንጉሥ ፡ በምክረ ፡ መኳንንት ።[11] ወአ ሐተ ፡ ጊዜ ፡ የሐውሩ ፡ መኳንንት ፡[12] በምክረ ፡ ን ጉሥ ። ወኵሉ ፡ ነገር ፡[13] ዘእንበለ ፡ ምክር ፡ ዕባ ድ ፡[14] ውእቱ ፡ እስኩ ፡ አይድዐኒ ፡ ለእመሰ ፡[15] ይ ኤድመክሙ ፡ ንሑር ፡ ባሕቲትነ ፡ ዘእንበለ ፡ አንስ ቲያነ ፡ ወውሉድነ ፡ ወአግብርቲነ ፡ ወአእማቲነ ፡ ወንዋይነ ፡ ንሑር ፡ ወሰበ ፡ ትጼዓኑ ፡ ፈረሰ ፡[16] ወ በቅለ ፡ አንሂ ፡ እጼዓን ፡[17] ዘይኄይስ ፡ እምዘዚአክ

[1] ንኅድግኑ ፡ አንስቲያነ ፡ ወውሉደነ ፡ ወንሑርኑ ፡ — [2] ወኢያውሥኦ ፡ ንጉሥሰዎ ፡ ለንጉሥ ፡ (!) — [3] ሂ ፡ supprimé. — [4] ወይቤ ፡ አማንየ ፡ — [5] ንግሩኒ ፡ — [6] ወይበ ቍዕ ፡ — [7] ፈቀድክሙ ፡ le mot ንሁ ፡ est supprimé. — [8-9] ነግሃ ፡ ወሰርከ ፡ እመሂ ፡ ድኅረ ፡ ምሳሕ ፡ ወድራር ፡ ወእ መሂ ፡ መዓልተ ፡ ወሌሊተ ፡ ጊዜ ፡ ፈቀድክሙ ፡ ወጊዜ ፡ — [10] ንሑር ፡ supprimé. — [11-12] መኳንንት ፡ — [13] ነገር ፡ manque. — [14] ዕበድ ፡ — [15] እመ ፡ — [16] ትጼአኑ ፡ አፍ ራሰ ፡ — [17] እጼአን ፡

መ። [1] ወሰበ፡ ትፀብኡ፡ ባሕረ፡ እንዚ፡ እፀብእ፡ [2] በኀይለ፡ እግዚአብሔር፡ እስመ፡ ዘከንኒ፡ ረዳኤ፡ በውስተ፡ ፀብእ፡ ወአድኀነኒ፡ እምእዴሆሙ፡ ለዕልዋን፡ [3] እንዘ፡ ኢሀለውከሙ፡ እንትሙ። [4] ውእቱ፡ ይክል፡ አድኅኖትየ፡ በኵላሄ። [5] እንሰ፡ እትዌከል፡ ቦቱ፡ ወውእቱ፡ ተሰፋየ፡ በሉ፡ ዘትብሉ፡ ወትትኔሥኡ፡ ፩ብእሲ፡ ዓቢይ፡ ካህን፡ [6] ዘእምካህናት፡ ደብተራ፡ ዘስሙ፡ ሕዝበ፡ እግዚአብሔር፡ ወይቤሎ፡ ለንጉሥ፡ አማን፡ [7] አድኃነከ፡ እግዚአብሔር፡ እምእዴሆሙ፡ ለዕልዋን፡ [8] ወእመሰ፡ ኢከነ፡ በኃይለ፡ እግዚአብሔር፡ [9] እምኢድኅነ፡ ኵልነ። ስማዕ፡ እንጉሥ፡ [10] እስመ፡ ኢፈነወ፡ እግዚአብሔር፡ መላእክተ፡ ኃይሉ፡ በይእቲ፡ ዕለት፡ ሚካኤልሃ፡ ወገብርኤልሃ፡ ምስለ፡ ሠራዊቶሙ፡ ከመ፡ ይርድኡነ፡ ወያድኅኑነ፡ [11] አላ፡ ለሊሁ፡ ወልደ፡ እግዚአብሔር፡ ወረደ፡ በአድኃንነ፡ [12] በኃይለ፡ እግዚአብሔር፡ [13] የማኑ፡ እምእዴሆሙ፡ ለዕ

Sa victoire a été miraculeuse; Dieu a envoyé son fils pour lui prêter secours.

1 እምኔከሙ፡ — 2 እፀብእ፡ ከማከሙ፡ — 3 በኃይለ፡ እግዚአብሔር፡ ዘአድኃነኒ፡ እምእደ፡ — 4 ኢሀለውከሙ፡ ምስሌየ፡ — 5 ውእቱ፡ ያድኅነኒ፡ በኵለሄ፡ — 6 ወትንሥኡ፡ ፩ካህን፡ ዓቢይ፡ — 7 በአመን፡ — 8 እምእደ፡ ዕልዋን፡ — 9 ኢኮነ፡ ከመዝ፡ — 10 ስማዕ፡ እንጉሥ፡ manquent. — 11 እስመ፡ ኢፈነወ፡ እግዚአብሔር፡ እመላእክት፡ ሚካኤልሃ፡ ወገብርኤልሃ፡ ይርድኡነ፡ ወያድኅኑነ፡ — 12 ወረደ፡ manque; አድኃነነ፡ — 13 እግዚአብሔር፡ manque.

ልዋን ፡[1] ዘንቱ ፡ ዘይቤ ፡ ውእቱ ፡ ካህን ፡ ኢኮነ ፡[2]
በእንተ ፡ ሕፀቱ ፡ ሃይማኖቱ ፡ አላ ፡ በእንተ ፡ ብዝ
ሆሙ ፡[3] ለዕልዋን ። እስመ ፡ ግሩም ፡ ለርእይ ፡ ወ
ዕፁብ ፡ ለሰሚዕ ፡ ወዕድው ፡ እምልብ ፡ ብዝኆሙ ።
ወይእዜኒ ፡ ስማዕ ፡ ዘእነግረከ ፡ አፍቁር ፡ አማን ፡
ይገብር ፡ እግዚአብሔር ፡ ኃይለ ፡ በእደ ፡ መላእክ
ቲሁ ፡ ውስተ ፡ ኵሉ ፡ ምድር ። አሜሃ ፡[4] በእዴሁ ፡
ለሚካኤል ፡ ገብረ ፡ ኃይለ ፡ ወአሥጠሞ ፡[5] ለፈርዖ
ን ፡ ምስለ ፡ ሠራዊቱ ፡ ውስተ ፡ ባሕረ ፡ ኤርትራ ፡[6]
ወአድኃኖሙ ፡ ለእስራኤል ። ወካዕበ ፡ ገብረ ፡ በእ
ዴሁ ፡ ለሚካኤል ፡ ወአውጽአ ፡[7] ለጴጥሮስ ፡ እም
ቤተ ፡ ሞቅሕ ፡ ወአርኃወ ፡ ሎቱ ፡ ኃዋኅወ ፡[8] ሐ
ፂን ። ወዓዲ ፡ ገብረ ፡ ኃይለ ፡ በእዴሁ ፡ ለገብርኤ
ል ፡ በብሔረ ፡ ባቢሎን ፡ ወዘበጠ ፡ ለነበልባለ ፡ እ
ሳት ፡ ወአድኃኖሙ ፡ ለ፫ ፡ ደቂቅ ፡ ወበውስተ ፡ ፀ
ብዕሂ ፡ ይገብር ፡ ኃይለ ፡ በእደ ፡ መላእክቲሁ ፡ ሚ
ካኤል ፡ ወሀበ ፡ ሰይፈ ፡ ለቴዎድሮስ ። ወገብርኤል ፡
ለገላውዴዎስ ፡ ወሞአ ፡[9] በውስተ ፡ ፀብዕ ፡ ወኵ
ሎ ፡ በበዖቶሁ ፡ ዘአርእየ ፡[10] እግዚአብሔር ፡ በእ

[1] እምዕልዋን ፡ ወዝ ፡ ዘይቤ ፡ ዘንቱ ፡ — [2] አከ ፡ — [3] ብዝኃ ፡ — [4] ውስቱ ፡ ኵሉ ፡ ምድር ፡ አሜሃ ፡ ces quatre mots manquent. ቅድመ ፡ በእዴሁ ፡ — [5] ወአስጠሞ ፡ — [6] ለፈርዖን ፡ በኤርትራ ፡ ምስለ ፡ ሠራዊቱ ፡ ወበእደ ፡ ሚካኤል ፡ le reste manque. — [7] አውፅአ ፡ — [8] ወአርኃወ ፡ ኖኅተ ፡ — [9] ወሞኡ ፡ manque. — [10] አርአየ ፡ ኃይለ ፡

ዴ ፡ መላእክቲሁ ፡ አንትሙ ፡[1] ንሕነሰ ፡ ኅዳጠ ፡ ነገርነ ። ወይእዜኒ ፡ ንግባዕ ፡[2] ኀበ ፡ ዘቀዳሚ ፡ ነገርነ ። ወአዘከረ ፡ ንጉሥ ፡ ቃሎ ፡ ለውእቱ ፡ ካህን ፡[3] ወይቤሎ ፡[4] ሊቀስ ፡ ይመስለኒ ፡ ሠራዊተ ፡ ኢትዮጵያ ፡ ኵሎሙ ፡ ለእመ ፡[5] ረከብዎሙ ፡ ለእሙንቱ ፡ አሕዛብ ፡ ዘእንበለ ፡ ሰይፍ ፡ ወቀስት ፡ ወኵናት ፡ ወንዋየ ፡ ሐቅል ፡[6] እምኢክህሉ ፡[7] አልሕቆቶሙ ፡ በአፈ ፡ ኵናት ፡ በጒ ፡ አውራህ ፡[8] ወእግዚአብሔር ፡ ዘይክል ፡ ኵሎ ፡ ወአልቦ ፡ ዘይሰአኖ ፡ ደምሰሶሙ ፡ በአሐቲ ፡ ሰዓት ። ወኢተዘከረ ፡ ኃጢአተ ፡ ዚአየ ።[9] እስመ ፡ መሐሪ ፡ ወመፍቀሬ ፡ ሰብእ ፡ ውእቱ ። ወሰቤሃ ፡ አውሰአ ፡ ለንጉሥ ፡ ፩ ፡ ብእሲ ፡ ዘእምሊቃናት ፡ ሐራ ፡ ወይቤሎ ፡ በከመ ፡ ቃልከ ፡[10] መጽኡ ፡ ዕልዋን ፡ ይፅብኡነ ፡ በአስይፍት ፡ (fol. 60) በዛቲ ፡ ገራህት ። ወንሕነ ፡[11] ሰበ ፡ ንጸብዖሙ ፡[12] ወናጐይዮሙ ፡ በአፍራስ ፡ እፎ ፡ እምአደመ ፡ ትቤ ።[13] ወተንሥአ ፡ ፩ብእሲ ፡ ዓቢይ ፡ ወመኰንን ፡ ሐሙሑ ፡[14] ለንጉሥ ፡ ወእኁሁ ፡ ለንግሥት ፡ ወይቤ ፡[15] ሐሰ ፡ ኢይቤ ፡ ንጉሥ ፡ ይመጽኡ ፡ ኀቤነ ፡

1 አንትሙ ፡ supprimé. — 2 ንግበእ ፡ — 3 ቃለ ፡ ካህን ፡ — 4 ወይቤ ፡ — 5 እመ ፡ — 6 አሕዛብ ፡ ዘእንበለ ፡ ንዋየ ፡ ሐቅል ፡ — 7 ዘሎ ፡ እምኢክህሉ ፡ — 8 አህልቆቶሙ ፡ በጒአውራኅ ፡ — 9 ኃጢአትየ ፡ — 10 ወይቤሎ ፡ ፩እምሊቃናት ፡ ለንጉሥ ፡ በከመ ፡ ትቤ ፡ — 11 ወ ፡ supprimé. — 12 ንፀብአሙ ፡ — 13 በአፍራስ ፡ እም ፡ ለወ ፡ ትቤ ፡ (?) — 14 ወተንሥአ ፡ ፩መኰንን ፡ ሐሙሁ ፡ — 15 ወይቤ ፡ manque.

ሠራዊት ፡ ኢሎፍሊ ፡[1] ዘኢታገምሮሙ ፡ ምድር ። እለ ፡ በድምፆሙ ፡ ያድለቀልቁ ፡[2] አድባር ፡ ወያንበሰብሱ ፡ አዕዋም ፡[3] ዘይቤስ ፡ እስመ ፡ መሰሎ ፡[4] ከመ ፡ ሠራዊት ፡ ሐድያ ፡ ወዳሞት ። ወከመ ፡ ሠራዊት ፡ ጎዠም ፡ ወትግሬ ፡ እለ ፡ ፀብአሙ ፡ ወሞያሙ ፡ ወአግረሮሙ ፡ ቀዳሚ ፡[5] ወይቤ ፡ ሀልወ ፡ ተናገርከ ፡[6] እስመ ፡ ከማሁ ፡ መሰለኒ ፡ ሊተ ። ወካዕበ ፡ ተመይጠ ፡ ንጉሥ ፡ ኀበ ፡ ሠራዊቱ ፡ ወይቤሎሙ ፡[7] ንግሩኒ ፡ ዘትብሎ ፡[8] ንትመየጥኑ ፡ በፍኖት ፡ እንተ ፡ መጻእነ ፡[9] ኀቤሃ ። አው ፡ እንተ ፡ ካልዕ ፡[10] ፍኖት ፡ ንግሩኒ ፡ እስኩ ፡[11] እስመ ፡ ኢይትፊጸም ፡ ነገር ፡ በአርምሞ ። ቀዳሚ ፡ ሰበ ፡ ትፈርሁ ፡ እማንከሙ ፡ ሰበ ፡ ይመጽእ ፡ ላዕሌክሙ ፡[12] ደመና ፡ ክረምት ፡ ምሉዕ ፡[13] ዘይከድን ፡ ሰማየ ፡ ወምድረ ፡ ብዝኃሙ ፡ ለዕልዋን ። ወይእዜኒ ፡ ኢትፍርሁ ። እስመ ፡ እግዚአብሔር ፡ አርአየ ፡ ምሕረቶ ፡ በላዕሌነ ፡[14] ወአድኃነነ ፡ እምእደ ፡ ፀርነ ፡ ወአውሥዕዎ ፡[15] ሠራዊቱ ፡ እንዘ ፡ ይብሉ ፡[16] ሌሊተ

'Amda Ṣyôn propose à ses guerriers de retourner en Éthiopie par un autre chemin.

1 ቍዝ ፡ ወሠራዊት ፡ ኢሎፍሊ ፡ — 2 ያንቀለቅሉ ፡ — 3 አእዋም ፡ — 4-5 መሰሎ ፡ ዘመጽኡ ፡ ሠራዊት ፡ ሐድያ ፡ ሠራዊት ፡ ጎዠም ፡ ወትግሬ ፡ ዘፀብዖሙ ፡ ወአግረሮሙ ፡ ቀድመ ፡ — 6 ተናገርኩ ፡ — 7 ወካዕበ ፡ ይቤሎሙ ፡ ንጉሥ ፡ ለሠራዊቱ ፡ — 8 ዘትብሎ ፡ manque. — 9 በዘመጻእነ ፡ ፍኖት ፡ — 10 ካልእ ፡ — 11 ንግሩኒ ፡ እስኩ ፡ manquent. — 12 ላእሌክሙ ፡ — 13 ምሉእ ፡ — 14 ላእሌነ ፡ — 15 ወአውሥኡ ፡ — 16 ወይቤሉ ፡

ሂ ፡[1] ወመዓልተሂ ፡[2] እንተ ፡ ፀባዕከ ፡[3] ወአድኃንከኒ ፡ እምእዴሆሙ ፡ ለዕልዋን ።[4] ወይእዜኒ ፡ አግብዓኒ ፡[5] ውስተ ፡ ሀገርኒ ፡ በምክርከ ። ወይቤሎሙ ፡ ንጉሥ ፡ እንግርከሙ ፡ በዘወፈረ ፡ ዘየአቱ ፡ እንከሰ ፡ ውእቱ ። እንሰ ፡ እብል ፡ ንትአደዎ ፡ ለብሔረ ፡ አደል ፡ እንተ ፡ ይብልዎ ፡ ተለግ ፡ ወንቅትሎሙ ፡ ለዕልዋን ፡ ለእለ ፡ ተርፉ ፡ ወንትመየጥ ፡ ውስተ ፡[6] ሀገርነ ፡ እንተ ፡ ካልዕ ፡[7] ፍኖት ። ወይቤሉ ፡ ሠራዊቱ ፡ በከመ ፡ ትቤ ፡ ለይኩን ። ወእምድኅረዝ ፡ ተንሥአ ፡[8] ንጉሥ ፡ እምህየ ፡ ወወረደ ፡ ኀበ ፡ ሀገር ፡ እንተ ፡ ስማ ፡[9] ዚባ ፡ ወተአየነ ፡ በውስቴታ ።[10] ወበሳኒታ ፡ ፈነወ ፡ ንጉሥ ፡[11] ሠራዊቶ ፡ ወአመዝበርዋ ፡[12] ለሀገር ፡ እንተ ፡ ይቤልዋ ፡ ተአረክ ፡[13] ወቀተሉ ፡ ሰብአ ፡ ወፄወዉ ፡ ዕደ ፡ ወአንስተ ፡ ወማህረኩ ፡[14] እንስሳ ፡ ብዙኃ ፡ ወአተዉ ፡[15] ኀበ ፡ ንጉሥ ፡ በፍሥሐ ። ወእምህየ ፡ ተንሥአ ፡ ንጉሥ ፡ አመ ፡ ፲ወ፱ለሐምሌ ፡ ዘውእቱ ፡ ዕለተ ፡ ቂርቆስ ፡[16] ወወረደ ፡ ሀገረ ፡ ደቢ ፡ ወተአየነ ።[17] ወፈነወ ፡ በሳኒታ ፡ ሀገሮ ፡ ሠራዊቶ ፡ እንተ ፡ የማ

Il arrive à Zibâ; destruction de la ville de Ta'arak.

Il arrive à Dabi et détruit la ville de Zasaye.

1-2 ሂ ፡ supprimé ainsi que እንተ ፡ qui suit. — 3 ፀባእከ ፡ ፀሪነ ፡ — 4 እምእደ ፡ ዕልዋን ፡ — 5 አግብአነ ፡ ሀገሪነ ፡ — 6 ውስተ ፡ supprimé; ሀገሪነ ፡ — 7 በካልእ ፡ — 8 ይኩን ፡ በከመ ፡ ትቤ ፡ ወተንሢአ ፡ — 9 ወረደ ፡ ሀገረ ፡ ዘስማ ፡ — 10 ወተዓየነ ፡ ህየ ፡ — 11 ንጉሥ ፡ supprimé. — 12-13 ወአጥፍአ ፡ ሀገረ ፡ ዘስማ ፡ ተዓረክ ፡ — 14 ማህረኩ ፡ manque. — 15 አእተዉ ፡ — 16 በዓለ ፡ ቂርቆስ ፡ — 17 ወተዓየነ ፡ ህየ ፡

ን ፡ ወእንቲ ፡ ፀጋም ፡[1] ወአጥፍዕዋ ፡ ለሀገረ ፡ ዘሰ
ይ ፡[2] ወቀተሉ ፡ ሰብአ ፡ ብዙኃ ፡[3] ወዔወዉ ፡ ብ
ዙኃ ፡ ሰብአ ፡[4] ዕደ ፡ ወአንስተ ፡ ወቀተልዎ ፡ ለእ
ግዚአሙ ፡ ዘስሙ ፡ አብደላ ፡ ዘይሬስይዎ ፡ ከመ ፡
ጳጳስ ፡ ወአተዉ ፡ በፍሥሐ ፡ ኀበ ፡ ንጉሥ ። ወካ
ዕበ ፡ ፈነወ ፡ መራደ ፡ ወሮደዋ ፡ ለሀገረ ፡ አበልጊ ፡
ወአማሰኑ ፡ ዘውስቴታ ፡ ሕዝበ ፡ ወዔወዉ ፡[5] ሰብ
አ ፡ ወእንስሳ ፡ ብዙኃ ፡ ወአተዉ ፡ ኀበ ፡ ንጉሥ ፡
ወተንሥኢዮ ፡[6] እምህየ ፡ ሖረ ፡ ኀበ ፡ ካልዕ ፡ ብሔ

Arrivée à Talag, résidence du roi d'Adal.

ር ፡ እንተ ፡ ይብልዋ ፡ ቶለግ ፡[7] ሀገረ ፡ መንግሥ
ቱ ፡ ለንጉሥ ፡ አደል ፡ ዘአስተጋብአ ፡ ነገሥተ ፡ ወ
መኳንንተ ፡ ወኵሎ ፡ ምድረ ፡ ተንባላት ፡ እምወ
ሰና ፡ እስከ ፡ ወሰና ፡ ወፀብአ ፡ ለንጉሠ ፡ ኢትዮጵ

Entrevue avec les trois fils du roi d'Adal.

ያ ፡ ዘስሙ ፡ ዓምደ ፡ ጽዮን ፡ ሞያ ፡[8] ወቀተሎ ፡
ምስለ ፡ ሕዝቡ ፡ ወአማሰነ ፡ ብሔሮ ። ወ፫ ፡ ደቂ
ቁ ፡[9] ወእኀዉሁ ፡ እለ ፡ አምሠጡ ፡[10] እምቀትል ፡
በኡ ፡ ኀበ ፡ ንጉሥ ። ወይቤልዎ ፡[11] ገነይነ ፡ ለከ ፡
አንጉሥ ፡ ገነይነ ፡ ለከ ።[12] ወአውጽኡ ፡ አዛዕኒሆ
ሙ ፡ እምእገሪሆሙ ፡ ወተሰከሙ ፡ በርእሶሙ ።[13]
ወሰገዱ ፡ ለንጉሥ ፡ እንዘ ፡ ይብሉ ፡ መሐረነ ፡ ወ

[1] ወበሳኒታ ፡ ፈነወ ፡ ሰራዊቶ ፡ በየማን ፡ ወበፀጋም ፡ — [2] ዘሰይ ፡ — [3] ብዙኃ ፡ ሰብአ ፡ — [4] ብዙኃ ፡ ሰብአ ፡ manquent. — [5] ጼወዉ ፡ — [6] ተንሥኢአ ፡ — [7] ሖረ ፡ ሀገረ ፡ ቶለግ ፡ — [8] ሞአ ፡ — [9] ደቂቅ ፡ — [10] አምሰጡ ፡ — [11] ወይቤሉ ፡ — [12] አንጉሥ ፡ ገነይነ ፡ ለከ ፡ ces trois mots manquent. — [13] አዛዕኒሆሙ ፡ ወጾሩ ፡ በርእሶሙ ፡

ኢታጥፍአነ ፡[1] ዳግመ ፡ ትረፋት ፡ ሀገር ፡ እስመ ፡
አልቦ ፡ ዘተርፈ ፡ ዘእንበለ ፡ ኅዳት ፡[2] ስብእ ፡ ወንጉ
ሥ ፡ አውስአ ፡[3] ወይቤሎሙ ፡ አንትሙ ፡ ወአቡክ
ሙ ፡ ገበርክሙ ፡ ላዕሌየ ፡ ግብረ ፡ እኩየ ፡[4] ዘኢይገ
ብሮ ፡ ሰብእ ፡ ሰበ ፡ ይፀብዕ ፡ ኰሎ ፡[5] ምድረ ፡ ዘታሕ
ተ ፡ መንግሥቱ ፡ አከኑ ፡ ይጕይዩ ፡ ወይነፍጹ ፡ ወይ
ጼወኑ ፡ ውስተ ፡ አዕዋም ፡ ወውስተ ፡ አድባር ፡ ወ
ይትቃተሉ ፡ በአምጠነ ፡ ይክሉ ፡ ወኢመ ፡ አከ ፡ ይ
ገንዩ ፡ ወይሁቡ ፡ ጋዳ ፡ አንትሙ ፡ ሰ ፡ ኃደግሙ ፡
፪ ፡ ግብረ ፡ ጕይየኒ ፡ ወገንየኒ ፡ ወመጻእክሙ ፡ ት
ፅብዑኒ ፡ እንዘ ፡ ንጉሥ ፡ አነ ፡ ላዕለ ፡[6] ኰሉ ፡
ምድረ ፡[7] ኢትዮጵያ ። ወእግዚአብሔር ፡ ርእዮ ፡
ትዕይንተክሙ ፡[8] ወትዕቢተ ፡ ልብክሙ ፡ አግብአ
ክሙ ፡ ውስተ ፡ እዴየ ፡ ወፈደየክሙ ፡ በከመ ፡ እ
ከየ ፡ ልብክሙ ፡ ወዓማፃክሙ ፡ ገብዓ ፡[9] ዲበ ፡ ር
እስክሙ ፡ ወአሠረክሙ ፡[10] እግዚአብሔር ፡ እም
ክብርክሙ ፡ እስመ ፡ ውእቱ ፡ አምላክ ፡ ምዉታ
ን ፡[11] ወትሑታን ፡ ወአምላክ ፡[12] ዕቡያን ፡ ቀዲሙ ፡
ሰበ ፡ መጻእክሙ ፡ ኀቤየ ፡[13] (fol. 61) ምስለ ፡ አቡክ
ሙ ፡ ወገነይክሙ ፡[14] በወርቅ ፡ በብሩር ፡ ወበአልባ

1 ወኢታጥፍዕ ፡ — 2 ኅዳጥ ፡ — 3 አውሥአ ፡ ወይቤ ፡ —
4 ገበርክሙ ፡ እኩየ ፡ — 5 ምድረ ፡ ዅሎ ፡ — 6 ላእላ ፡ —
7 ምድረ ፡ manque. — 8 ትዕይርተክሙ ፡ ወትዕቢተክሙ ፡ —
9 ገብአ ፡ — 10 አኅሠረክሙ ፡ — 11 ምዉታን ፡ manque. —
12 ወአከ ፡ አምላክ ፡ — 13 ኀቤየ ፡ supprimé. — 14 ወገነይክሙ ፡
ሊተ ፡ እምአሠርገውኩክሙ ፡ በወርቅ ፡ ወብሩር ፡ ወአልባስ ፡

ስ ፡ ክቡር ፡ እምክነሂ ፡[1] ፍቅር ፡ ማዕከሌየ ፡[2] ወማዕከሌክሙ ። ወይቤልዎ ፡[3] ደቂቁ ፡ ለንጉሠ ፡ አደል ። ስማዕ ፡ እንጉሥ ፡ ብሔረነሂ ፡ ወኪያነሂ ፡[4] አልቦ ፡ ዘይመልክ ፡ ዘእንበለ ፡ እግዚአብሔር ፡ ባሕቲቱ ፡ ወአልቦ ፡ ዘይክለነ ፡ መኑሂ ።[5] ወሰበ ፡ መጻእከ ፡ አንተ ፡ ኀቤነ ፡ እምሰለነ ፡[6] ዘመርዓ ፡ ትፍሥሕተ ፡ ወኢፈቀደናክሙ ፡ ከመ ፡ እደወ ፡ ፀብዕ ፡ አንትሙ ፡ ወኢረሰይናክሙ ፡ ከመ ፡ ዘሀሎ ፡ ላዕሌክሙ ፡[7] እስኪ ፡ ብእሲ ፡[8] ንስቲተ ፡ አላ ፡ ንቤ ፡ ይበቍዓነነ ፡ ንዋዮሙ ፡ ለክርስቲያን ። እስመ ፡ ብዙኃን ፡ ንሕነ ፡ ከመ ፡ ኆፃ ፡[9] ባሕር ፡ ወከመ ፡ ከከበ ፡ ሰማይ ፡ ኪያከሰ ፡ ወሠራዊትከ ፡ ረሰይነ ፡ እምታሕተ ፡[10] እዴነ ፡ እከ ፡ ኪያከ ፡ ዘንፈርህ ። አላ ፡ አለ ፡ መጽኡ ፡ ኵሎሙ ፡ ነገሥተ ፡ ምድር ፡ እምአጽናፈ ፡ ምድር ፡ እስከ ፡ አጽናፊሃ ፡ እምኢፈራሀናሆሙ ፡ አላ ፡ እምፀባዕናሆሙ ፡ እስመ ፡ አልቦ ፡ ዘይክል ፡ ቀዊመ ፡ ቅድሜነ ፡[11] በውስተ ፡ ፀብዕ ፡ ወአልቦ ፡ ዘይክል ፡ መዊዖተነ ፡[12] መኑሂ ፡ ዘእንበለ ፡ ባሕቲትከ ፡[13] እንጉሥ ። ወይእዜኒ ፡ ኅድግ ፡

[1] ሂ ፡ supprimé. — [2] ማእከሌየ ፡ ወማእከሌክሙ ፡ — [3] ወይቤሉ ፡ ዳቂቀ ፡ ንጉሥ ፡ አዳል ፡ — [4] ስማዕ ፡ ብሔረነኒ ፡ ወኪያነኒ ፡ — [5] መኑሂ ፡ manque. — [6] እምሰልነ ፡ — [7] ላእሌክሙ ፡ — [8] ዕዳው ፡ — [9] ኆፃ ፡ ባሕር ፡ ወከዋክብት ፡ — [10] ታሕተ ፡ — [11] ቅድመ ፡ ገጽነ ፡ — [12] መዊአተነ ፡ ዘእንበለ ፡ — [13] አንተ ፡ ባሕቲትከ ፡; le mot እንጉሥ ፡ manque.

መዓቶከ ፡[1] እንጉሥ ፡ ወኢታጥፍእነ ፡ ፍጹመ ፡
እስመ ፡ ንሕነ ፡ ንገብር ፡ ኵሎ ፡ ዘአዘዝከነ ። ንጉ
ሥሂ ፡ አውሥአ ፡ ወይቤሎሙ ፡[2] እስኩኬ ፡ ንግሩ
ኒ ፡ እንከ ፡ በአይቴ ፡[3] ረከብክሙ ፡ ዘከመዝ ፡ ነገ
ረ ፡ ይፀብዕዎሙ ፡[4] ለነገሥት ፡ አሕዛበ ፡ ምድሮ
ሙ ፡ ዘታሕቶ ፡ መንግሥቶሙ ። አላ ፡ ይሁብዎ
ሙ ፡ አምኃ ፡ ወገዳ ፡ እንችሙ ፡ ወአቡክሙ ፡ መ
ጻእክሙ ፡ ትፅብዑኒ ፡ ወእግዚአብሔር ፡ ከነኒ ፡ ረ
ዳኤ ። ወእንሐለ ፡[5] ጥቀምክሙ ፡ ወነሠቶ ፡[6] ጸ
ቈነክሙ ፡ ወደምሰስክሙ ፡ በእዴየ ፡ ወይእዜኒ ፡
ኢየሐድገክሙ ፡[7] እስከ ፡ እሴውረክሙ ፡ ምስለ ፡
ዓቢይክሙ ፡ ወንዑስክሙ ፡ ወምስለ ፡ እንስሳክሙ ፡
ወሀገርክሙ ፡[8] እስከ ፡ ትከውኑ ፡[9] ዓፀ ፡ ወበድወ ፡
ኢይኃድግ ፡[10] በረድኤቱ ፡ እግዚአብሔር ፡ ወእሙ
ንቱሰ ፡[11] ሰሚዖሙ ፡ ቃለ ፡ ንጉሥ ፡ አውሥእዎ ፡
እንዘ ፡ ይብሉ ፡[12] ኢትግበር ፡ ከመዝ ፡ እንጉሥ ፡ ን
ሕነ ፡ ንልዕክ ፡ ኀበ ፡ ነገሥት ፡ ወመኳንንት ፡ እለ ፡
ተርፉ ፡[13] ይመጽኡ ፡ ኀቤከ ፡ ከመ ፡ ትረስዮሙ ፡ ዘ
ከመ ፡ ፈቀድከ ፡ ንጉሥሂ ፡ ይቤሎሙ ፡[14] እመሰ ፡

1 መእቶከ ፡ — 2 ወይቤሎሙ ፡ ንጉሥ ፡ እስኩ ፡ — 3 እንከ ፡ manque; እምአይቴ ፡ — 4 ዘይፀብዕዎሙ ፡ — 5 እንሀለ ፡ — 6 ነሰቶ ፡ — 7 ኢየኃድገክሙ ፡ እሴርወክሙ ፡ — 8 ወእንስሳክሙ ፡ ወሀገረክሙ ፡ — 9 ከመ ፡ ትኩኑ ፡ — 10 ኢየኃድግ ፡ — 11 ሰ ፡ supprimé. — 12 ሰሚዖሙ ፡ ይቤሉ ፡ — 13 ንልእክ ፡ ኀበ ፡ እለ ፡ ተርፉ ፡ መኳንንት ፡ — 14 ወትረስዮሙ ፡ ዘፈቀድከ ፡ ወይቤሎሙ ፡ ንጉሥ ፡

Les fils du roi d'Adal invitent les princes de leur pays à faire leur soumission ; refus de ceux-ci.

ይመጽኡ ፡ ወእመአኮ ፡ ይሬእዩ ፡ ዘእግብር ፡ አነ ፡
በኃይለ ፡ እምላኪየ ፡[1] ወሰቤሃ ፡ ለአኩ ፡ ኀበ ፡ ነገ
ሥት ፡ ወመኳንንት ፡ እንዘ ፡ ይብሉ ፡ አ ፡[2] ንዑአ ፡
ወግነዩአ ፡ ለንጉሥአ ፡ ዘእንበለ ፡ ያሕልቅክሙ
አ ፡[3] ምስለ ፡ አንስቲአክሙ ፡ ወደቂቅክሙ ፡[4] ወ
እንስሳክሙ ። ወሰሚዖ ፡ መልእክቶሙ ፡ ለእሙን
ቱ ፡ ዳቂቅ ፡ ንጉሠ ፡ ሀገር ፡ አስተጋብአ ፡ አሕዛበ ፡
ምድሩ ፡ ወይቤሎሙ ፡ ኢትስምዑ ፡ ቃሎሙ ፡ ወ
ኢትትወከፉ ፡ ነገሮሙ ፡ አላ ፡ ጽንዑ ፡ ወእጥብዑ ፡
ከመ ፡ ንቅትሎ ፡ ለንጉሠ ፡ ኢትዮጵያ ፡ ወሰበሂ ፡
ይቀትሉነ ፡ ክርስቲያን ፡ ንከውን ፡ ሰማዕተ ። ወን
ሕነኒ ፡[5] ሶበ ፡ ንቀትሎሙ ፡ ንረክብ ፡ ገነተ ። ወከ
መዝ ፡ ተከየዱ ፡ ወተሰካተዩ ፡ ዕድ ፡[6] ወአንስት ፡
አዕሩግ ፡ ወሕፃናት ፡ ከመ ፡ ኅቡረ ፡ ይልአኩ ።[7]
ወለአከ ፡ ኀበ ፡ እሙንቱ ፡ ደቂቅ ፡ ውእቱ ፡ ዓማ
ፂ ፡ አቡሆሙ ፡ እንዘ ፡ ይብል ፡ አበይናክሙአ ፡ ኢ
ንመጽእ ፡ ኀበ ፡ ንጉሥ ። ወለእመ ፡ መጽኡ ፡[8] ኀ
ቤነ ፡ ኢንፈርሆ ፡ አላ ፡ ንትቃተል ፡ ምስሌሁ ፡ ወ
ንመውት ፡[9] በብሔርነ ፡ ወኢይድዕዎ ፡ ለንጉሥ ፡
ቀዳሚ ፡ ዘከመ ፡ ተነበየ ፡ ወዘከመ ፡ አዕበየ ፡ ርእ

[1] እመሰ ፡ መጽኡ ፡ ይምጽኡ ፡ ወእመሰ ፡ ኢመጽኡ ፡ ትሬእዩ ፡ ዘእገብር ፡ በኃይለ ፡ እምላኪየ ፡ — [2] አ ፡ supprimé après les mots. — [3] ከመ ፡ ኢያኅልቅክሙ ፡ — [4] ወውሉድክሙ ፡ — [5] ወ supprimé ንሕነኒ ፡ — [6] እድ ፡ — [7] ከመ ፡ ኅቡረ ፡ ይሙቱ ፡ ወከመ ፡ ኅቡረ ፡ ይልአኩ ፡ — [8] መጽአ ፡ ኢንፈርሆ ፡ — [9] ወንሕነ ፡ ንመውት ፡ በሀገርነ ፡

ሰ ፡ ለንጉሠ ፡ ሀገሩ ፡ ዘይመልክ ፡ ፯ወ፱ ፡ መኳንን
ቶ ። ወሰሚዖ ፡ ንጉሥ ፡ ትዕይርቶ ፡ ለውእቱ ፡ ዓ
ላዊ ፡ ተንሥአ ፡ በመዓት ፡ ወሖረ ፡ እምሀየ ፡ ወዓ
ደወ ፡ አባየ ፡[1] ፈለገ ፡ እንተ ፡ ሰማ ፡[2] እኳ ፡ ወተ
አየነ ፡[3] ኅበ ፡ አሐቲ ፡ ሀገር ፡ እንተ ፡ ይብልዋ ፡[4]
መርመጉብ ። ወበሳኒታ ፡ ተንሥአ ፡ ንጉሥ ፡ ወፈ
ነወ ፡[5] ሠራዊቶ ፡ እንተ ፡ የማን ፡ ወእንተ ፡ ፀጋ
ም ።[6] ወይቤሎሙ ፡ ኢያምሥጥክሙ ፡ ውእቱ ፡[7]
ዓመፂ ፡ ዑቁ ፡ ንፍሰክሙ ። ወለሊሁ ፡ ንጉሥ ፡ ሖ
ረ ፡ እንተ ፡ ማዕከላይ ፡[8] ፍኖት ፡ ምስለ ፡ ኅዳጣ
ን ፡ ሠራዊት ፡ ወረከበ ፡ ለውእቱ ፡ ዕቡይ ፡ ተደሊ
ዎ ፡ ለፀብዕ ፡ ምስለ ፡ ዕድ ፡[9] ወአንስት ፡ ወምስለ ፡[10]
አዕሩግ ፡ ወሕፃናት ፡ ከመ ፡[11] ተካየደ ፡ ወኮነ ፡ ፀብ
ዕ ፡ ወቀትል ፡ ዓቢይ ፡ ጥቀ ፡[12] በይእቲ ፡ ዕለት ።
ወፀንዑ ፡ ሕዝበ ፡ ዕልዋን ፡[13] ወበ ፡ እምኔሆሙ ፡ ዘ
ይነድፉ ፡ በሐፅ ፡ ወካልዓን ፡[14] ይወለትውዎሙ ።
አንስትኒ ፡ ይዘብጣ ፡[15] ዕደወ ፡ በአብትር ፡ ወይዌግ
ሩ ፡ አዕባነ ፡ በኃይል ፡ ወይትቃተላ ፡ ከመ ፡ ወራዙ
ት ፡ ጽኑዓን ።[16] ወሰበ ፡ ጸንዓ ፡ ቀትል ፡ ተንሥአ ፡
ንጉሥ ፡ ለሊሁ ፡ ወሰረረ ፡ ከመ ፡ ነምር ፡ ወጥኅረ ፡[17]

Nouveau combat sanglant.

[1] ዓባየ ፡ — [2] ዘሰማ ፡ — [3] ተዓየነ ፡ — [4] ዘይብልዋ ፡
— [5] ወበሳኒታ ፡ ፈነወ ፡ ንጉሥ ፡ — [6] እንተ ፡ የማን ፡ ወፀ
ጋም ፡ — [7] ዝንቱ ፡ — [8] መእከላየ ፡ ፍኖት ፡ — [9] እድ ፡
— [10] ወምስለ ፡ manque. — [11] በከመ ፡ — [12] ወኮነ ፡ ዓቢ
ይ ፡ ቀትል ፡ — [13] ወጸንዑ ፡ ዕልዋን ፡ — [14] ወካልአን ፡
— [15] ይዘብጠ ፡ — [16] ጽኑአን ፡ — [17] ጥሀረ ፡

ከመ ፡ እንበሳ ፡ ወወሰቀ ፡ ቀስቶ ፡ ወነደፎ ፡ ለንጉ

Mort du roi de Hagarâ; fuite des musulmans.

ሠ ፡ ሀገሩ ፡ ወሄጰ ፡[1] ማዕከለ ፡ ክሣዱ ፡ ወወጽአ ፡[2]
ሐጹ ፡ በሪር ፡ ወወድቀ ፡ ውእቱ ፡ ዕቡይ ፡ ድኅሬ
ተ ፡ ወተዓቅጸ ፡[3] በዘባኑ ፡ ወውእተ ፡ ጊዜ ፡ ጕ
ዩ ፡ ዕልዋን ፡ (fol. 62) ወነትዑ ፡ ወአገቶሙ ፡ ምስ
ለ ፡ ሠራዊቱ ፡ ወአሕለቆሙ ፡[4] በህየ ፡ ምስለ ፡ ዕ
ድ ፡ ወአንስት ፡ እዕሩግ ፡ ወሕፃናት ። ወእለ ፡[5]
ጐዩ ፡ ዴገንዎሙ ፡ ትዕዒኖሙ ፡ አፍራስ ፡[6] ወቀተ
ሎሙ ፡ ለዕልዋን ፡ ወኢያትረፈ ፡ እምኔሆሙ ፡[7]
ዘእንበለ ፡ ፳ነፍስ ። ወእምዝ ፡ ተመይጠ ፡ ንጉሥ ፡

Deux des généraux d'Amda Syôn sont restés sur le champ de bataille.

ወኀሠሦሙ ፡ ለ፪ ፡ ሐራሁ ፡ እለ ፡ ስሞሙ ፡ ስምይ
ሽሐል ፡[8] ወእንዘ ፡ ኢይገብ ። ወሰበ ፡ ኀጥአሙ ፡
ኀዘነ ፡[9] ጥቀ ፡ እስመ ፡ መሰሎ ፡ ዘሞቱ ፡ ወኀለፈ ፡
እምህየ ፡ ወተራከበ ፡ ለ፩ብእሲ ፡ በፍኖት ፡ ወሐተ
ቶ ፡ እንዘ ፡ ይብል ፡[10] ርኢከሙኑ ፡[11] ፪ ፡ ሐራየ ፡
ወኢያእመሮ ፡ ከመ ፡ እምሕዝበ ፡ ንኪር ፡ ውእቱ ፡
እምብዝኃ ፡ ኀዘኑ ።[12] እላ ፡ መሰሎ ፡ እምሠራዊ
ቱ ። ወሰበ ፡ አእመሮ ፡ ከመ ፡ እምሕዝበ ፡ ንኪር ፡
ውእቱ ፡ ቀተሎ ፡ ንጉሥ ፡ ወሖረ ፡ እምህየ ፡ ወረከ
በሙ ፡ ለ፪ፍቁራኒሁ ፡ ወተፈሥሐ ፡ ሰቤሃ ፡ ወሰበ ፡

Il les retrouve blessés.

ርእየ ፡ ፍቅዓተ ፡ ርእሶሙ ፡ ዘረከቦሙ ፡ እምኀበ ፡

1 ሄጸ ፡ ማእከለ ፡ ክሳዱ ፡ — 2 ወወፅአ ፡ ሐፅ ፡ — 3 ወተአቅፀ ፡ — 4 ወአህለቆሙ ፡ — 5 ለእለ ፡ — 6 ዴገኖሙ ፡ ትዐዒኖሙ ፡ ፈረሰ ፡ — 7 እምውስቴቶሙ ፡ — 8 ስምይሽሐል ፡ — 9 ሐዘነ ፡ — 10 ወይቤሎ ፡ — 11 ርኢክኑ ፡ — 12 ሐዘኑ ፡

ዕልዋን ፡[1] ሀዘን ፡[2] ዓቢየ ። እስመ ፡ ያፈቅሮሙ ፡ ፈድፋደ ፡ እምኵሉ ። ወአዕዓኖሙ ፡ ላዕለ ፡ በቅል ፡ ዘዚአሁ ።[3] ወአዘዘ ፡ ከመ ፡ ያዕልሉ ፡[4] ሎሙ ፡ ድባባተ ፡ ዲበ ፡ ርእሶሙ ፡ ከመ ፡ ኢይልክፎሙ ፡ ዋዕየ ፡ ፀሐይ ፡ ወቊር ። እስመ ፡ በውእቱ ፡ ብሔር ፡ መዋዕለ ፡ ሀጋይ ፡[5] ውእቱ ፡ በኀቤነሰ ፡ መዋዕለ ፡ ክረምት ፡ ውእቱ ። ወፍኖታ ፡ ለይእቲ ፡ ብሔር ፡ ርኅቅት ፡ ይእቲ ፡ መጠነ ፡ ዕለት ።[6] ወአተወ ፡ ንጉሥ ፡ እምፀብዕ ፡ ወቦአ ፡ ውስተ ፡ ትዕይንቱ ፡[7] ወአዕከቶ ፡[8] ለክርስቶስ ፡ ዘወሀበ ፡[9] ኃይለ ፡ ወመዊአ ።

ወእምዝ ፡ በሳኒታ ፡ ተንሥአ ፡ ንጉሥ ፡ ወሖረ ፡ ወበጽሐ ፡[10] ኀበ ፡ ሀገር ፡ እንተ ፡ ስማ ፡ ከነ ፡ ሰሰጊ ፡[11] ወበህየ ፡ ገብረ ፡ በዓለ ፡ ዮሐንስ ፡ ነቢይ ፡ ወመጥምቅ ። እስመ ፡ ይእቲ ፡ ዕለት ፡ እምርት ፡ በኀበ ፡ ክርስቲያን ፡ ርእሰ ፡ ሐሳብ ፡ ይእቲ ፡ ወርእሰ ፡ ዓውደ ፡ ዓመት ፡ ይእቲ ።[12] ወአዘዘ ፡ ንጉሥ ፡ ያመዝብሩ ፡ ምስጋዶሙ ፡ ለዕልዋን ፡ ወያውዕዩ ፡ ሀገሮሙ ፡ በእሳት ፡ ወገብሩ ፡ ከማሁ ፡ ወነሠቱ ፡[13] ምኵራባቲሆሙ ፡ ወአውአዩ ፡[14] ሀገሮሙ ፡ ወአጥ

Le roi reprend sa marche.

1 እምዕልዋን ፡ — 2 ኀዘን ፡ — 3 ወአጽዓኖሙ ፡ ዲበ ፡ በቅለ ፡ ዚአሁ ፡ — 4 ያጽልሉ ፡ — 5 ሐጋይ ፡ — 6 መጠነ ፡ ፴ዕለት ፡ — 7 ትዕይንቶ ፡ — 8 ወአእኰቶ ፡ — 9 ዘወሀበ ፡ — 10 በፅሐ ፡ ምስለ ፡ ሠራዊቱ ፡ — 11 ዘትሰመይ ፡ ሳስጊ ፡ — 12 እምርት ፡ ወርእሰ ፡ ዓውደ ፡ ዓመት ፡ ይእቲ ፡ — 13 ነሠቱ ፡ — 14 ወአውዓዩ ፡

IMPRIMERIE NATIONALE.

'Amda Ṣyôn arrive à Arâtê; quelques-uns de ses soldats ont les oreilles coupées par les habitants de ce pays.

ፍኦ ፡[1] እከለ ፡ ምድሮሙ ። ወቀተሉ ፡ ሰብአ ፡ ወእንስሳ ፡ ዕደ ፡[2] ወአንስተ ፡ አዕሩገ ፡ ወሕፃናተ ፡ በኃይለ ፡ እግዚአብሔር ። ወተንሥአ ፡ ንጉሥ ፡ እመ ፡ ፲ወ፩ ፡ ለነሐሴ ። ወዓደወ ፡ ዓባየ ፡ ፈለገ ፡ እንተ ፡ ስማ ፡ ዘርአት ፡ ወበጽሐ ፡[3] ኀበ ፡ ሀገረ ፡ አራቴ ፡ ወተአየነ ፡[4] ውስቴታ ፡ ወሰብአ ፡ ውእቱ ፡ ብሔር ፡ እኩያን ፡ እሙንቱ ፡ ወይመትሩ ፡[5] ዕዝነ ፡ ሰብእ ፡ በስነኒሆሙ ፡ ከመ ፡ መላጼ ፡ እንዘ ፡ ሀሎ ፡ ሕያወ ። ወነፍስተ ፡ ሰብእ ፡ የሐዕዉ ፡ አብድንቲሂ ፡ ኢየሐድጉ ፡[6] ውስተ ፡ መቃብር ፡ አላ ፡ ያወጽኡ ፡[7] ወይነሥኡ ፡ እስኪቶሙ ፡ ወዕዘኒሆሙ ።[8] ወፀዋጋን ፡ ጥቀ ፡ እምኵሉ ፡ ሰብእ ፡ ወመጽኡ ፡ ሐራሁ ፡ ለንጉሥ ፡ እለ ፡ ሐፀውዎሙ ፡ ነፍስቶሙ ፡ ወእለ ፡ መተርዎሙ ፡ ዕዘኒሆሙ ።[9] ወቆሙ ፡ ቅድሜሁ ። ወሰበ ፡ ርእዮሙ ፡ ንጉሥ ፡ እንዘ ፡ ይጼዓኑ ፡ በሕማም ፡ ወሀዘነ ፡ ዓቢይ ፡ ሀዘነ ፡[10] ዓቢየ ፡ ወሐተቶሙ ፡ እንዘ ፡ ይብል ፡ በአይቴ ፡ ረከብክሙ ፡ ቦ ፡ እለ ፡ ይቤሉ ፡ እንዘ ፡ ነኃሥሥ ፡[11] ንቀድሕ ፡ ማየ ፡ ወቦ ፡ እለ ፡ ይቤሉ ፡ እንዘ ፡ ነሐጥብ ፡ ዕፀወ ። ወቦ ፡ እለ ፡ ይቤሉ ፡ እንዘ ፡ ነሐሥሥ ፡[12] እክለ ። ወቦ ፡ እለ ፡ ይቤሉ ፡ እንዘ ፡ ንርዒ ፡[13]

1 ወአጥፍኡ ፡ ፍሬ ፡ — 2 እደ ፡ — 3 ወበፅሐ ፡ — 4 ተዓየነ ፡ — 5 ወ ፡ supprimé; እዝነ ፡ — 6 አብድንተሂ ፡ ኢየኀድጉ ፡ — 7 ያወፅኡ ፡ — 8 ወዕዝኖሙ ፡ — 9 እዘኒሆሙ ፡ — 10 ኅዘነ ፡ ዓቢየ ፡ ኅዘነ ፡ — 11 ነኃሥሥ ፡ supprimé; ንቀድኃ ፡ — 12 ነኅሥሥ ፡ — 13 ንርኢ ፡

እንስሳ ። ወሰሚዖ ፡ ንጉሥ ፡ ዘንተ ፡ ነገረ ፡ ሀለየ ፡ በልቡ ፡ ዘከመ ፡ ይገብር ፡ ጸውዖሙ ፡[1] ለሊቃናተ ፡ ሀገር ፡[2] ሐራሁ ። ወይቤሎሙ ፡ እንሰ ፡ እሐውር ፡ ንግሀ ፡[3] በሰኒታ ፡ እንፌሕዩ ፡[4] ቀርኔ ። እንትሙሰ ፡ ንበሩ ፡ ውስተ ፡ ምሕባዕ ፡[5] እንተ ፡ የማን ፡[6] ትዕይንት ፡ ወእንተ ፡ ፀጋም ፡[7] ትዕይንት ፡ ከመ ፡ ኢይርአዩክሙ ፡ ዕልዋን ፡ ወይቤልዎ ፡ እወ ።

Stratagèmes d'Amda Ṣyôn.

ወጸቢሖ ፡ ብሔር ፡ ተንሥአ ፡ ንጉሥ ፡ ወአንፍሐ ፡ ቀርኔ ፡ ወሐረ ፡ ፍኖቶ ፡ ወሠራዊቱ ፡ ተንሥኡ ፡ በከመ ፡ አዘዞሙ ። ወሰበ ፡ ሐለፈ ፡[8] ንጉሥ ፡ በሁ ፡[9] ዕልዋን ፡ ወወጽኡ ፡[10] ሠራዊተ ፡ ንጉሥ ፡ እምኀበ ፡ ይትኀብኡ ። ወአገትዎሙ ፡[11] ለዕልዋን ፡ ወቀተልዎሙ ፡ በህየ ፡ ወአተዉ ፡ ኀበ ፡ ንጉሥ ፡ በፍሥሐ ፡ ወወሀበ ፡ አኰቴተ ፡ ለእግዚአብሔር ። ወካዕበ ፡ በሰኒታ ፡ እንፍሐ ፡ ቀርኔ ፡ ወሐረ ፡ ፍኖቶ ፡ ወኃደገ ፡[12] ሠራዊቶ ፡ ውስተ ፡ ምሕባዕ ፡[13] ከመ ፡ ቀዳሚ ። ወሰበ ፡ ሀለፈ ፡[14] ንጉሥ ፡ መጽኡ ፡ ዕልዋን ፡ ወበኡ ፡ ውስተ ፡ ትዕይንት ። ወሠራዊተ ፡ ንጉሥ ፡ ወጽኡ ፡[15] እምኀበ ፡ ይትኀብኡ ፡ ወቀተልዎሙ ፡ ለዕልዋን ። ወአተዉ ፡ ኀበ ፡ ንጉሥ ፡ በፍሥሐ ። ወነገርዎ ፡ ኵሎ ፡ ዘከነ ። ወአዕኰቶ ፡ ለእግዚአብሔር ፡ ውእቱ ፡ ንጉሥ ፡ ወተንሥአ ፡

1 ወጸውዖሙ ፡ — 2 ሀገር ፡ supprimé. — 3 ነግሃ ፡ — 4 እንፌህዩ ፡ — 5 ምኅባእ ፡ — 6 የማኒ ፡ — 7 ወፀጋመ ፡ — 8 ኃለፈ ፡ — 9 በኡ ፡ — 10 ወፅኡ ፡ — 11 ዐገትዎሙ ፡ — 12 ኀደገ ፡ — 13 ምኅባእ — 14 ኃለፈ ፡ — 15 ወፅኡ ፡

እምህየ ፡ ወሖረ ፡ ኀበ ፡ አሐቲ ፡ ሀገር ፡ እንተ ፡ ስማ ፡[1] ሐዠያ ፡ ወገብረ ፡ በህየ ፡[2] በዓለ ፡ መስቀል ፡ ወነበረ ፡ ውስቴታ ፡ ስሙነ ፡ መዋዕለ ።[3] ወአዘዞሙ ፡ ለሠራዊቱ ፡ ከመ ፡ ይግበሩ ፡ ቅጽረ ፡[4] ዓቢየ ፡ ወነዋኃ ፡ ኀበ ፡ ይትኃብኡ ፡ ውስቴቱ ። ወተንሥአ ፡ ንጉሥ ፡[5] እምህየ ፡ ወአንፍሐ ፡ ቀርነ ፡ ወሖረ ፡ ፍኖቶ ፡ ወሀደ(fol. 63)ጎሙ ፡[6] ለሠራዊቱ ፡[7] ኀበ ፡ ውእቱ ፡ ቅፅር ። ወሰበ ፡ ኃለፈ ፡ ንጉሥ ፡ መጽኡ ፡ ዕልዋን ፡ እለ ፡ ይበዝሁ ፡[8] እምቀዳሚ ፡ ወመልዕዋ ፡[9] ለአፍኣ ፡ ቅጽር ። ወወጽኡ ፡[10] ሠራዊተ ፡ ንጉሥ ፡ እምኀበ ፡ ይትኃብኡ ፡ ወቀተልዎሙ ፡ ለዕልዋን ፡ ዓቢየ ፡ ቀትለ ፡ ወአዕተዉ ፡[11] ሰለባ ፡ ቅቱላን ፡ አስይፍተ ፡ ወአቅስስተ ፡ ወዙያንወ ፡ ወአልባሰ ፡ ብዙኃ ። ወነፍስተ ፡ ሰብአ ፡ እስኪቶሙ ፡ ወዕዘኒሆሙ ፡[12] ዘረከቡ ፡ ውስተ ፡ ሙደየ ፡ አሕፃ ። ወአርአይዎ ፡ ለንጉሥ ፡ ወሀዘነ ፡[13] በእንተ ፡ ሕዝቡ ፡ እለ ፡ ሐፀውዎሙ ። ወተፈሥሐ ፡ በእንተ ፡ ቅትለቶሙ ፡ ለዕልዋን ። ወእምህየ ፡ ተንሥአ ፡ ወሖረ ፡ ተመይጠ ፡ ምሕዋረ ፡ ፳ ፡ ዕለተ ፡ ወበጽሐ ፡ ውስተ ፡ ሀገር ፡ እንተ ፡ ስማ ፡ ብቍልዛር ፡[14] ወተአየነ ፡ ውስቴታ ። ወጸውዖ ፡ ንጉሥ ፡ ለንጉሠ ፡

Arrivée à Beqoulzâr ; il se fait livrer les renégats.

[1] ዘስማ ፡ — [2] ህየ ፡ — [3] ወነበረ ፡ ስቡዓ ፡ መዋዕለ ፡ — [4] ቅፅረ ፡ — [5] ንጉሥ ፡ manque. — [6] ወኃደጎሙ ፡ — [7] ለሠራዊት ፡ — [8] ይበዝኍ — [9] መልእዋ ፡ — [10] ወፅኡ ፡ — [11] አእተዉ ፡ — [12] እዘኒሆሙ ፡ — [13] ኀዘነ ፡ — [14] ብቍልዘር ፡ ወተዓየነ ፡

ቱንባላት ። ወይቤሎ ፡ ሀበኒ ፡ ክርስቲያነ ፡ እለ ፡ ክሀዱ ፡ ክርስቶስሃ ፡ በመዋዕለ ፡ ዚአከ ፡ እምድኅረ ፡ ሜምኩከ ። ወእመ ፡ አከ ፡ እሞቅሐከ ፡ በስናስለ ፡ ሐፂን ፡ ወእመዘብሩ ፡ ለኵላ ፡ ምድረ ፡ ቱንባላት ፡ ወእቀትል ፡ ወሬዙቲሃ ፡ ወእንስቲያሆሙ ፡ ወውሉዶሙ ፡ ኪያከኒ ፡ ወቤተ ፡ አቡከ ፡ እሴኑ ፡ ወእዓትት ፡[1] ሕይወተከ ፡ እምድር ። ወሰሚዖ ፡ ንጉሠ ፡ ዕልዋን ፡ ቃለ ፡ ንጉሥ ፡[2] ፈርሃ ፡ ወርዕደ ፡ ወለዓከ ፡[3] ኀበ ፡ ኵሉ ፡ ምድረ ፡ ቱንባላት ፡ ወአምጽአ ፡ በጊዜሃ ፡ ከሀድያነ ፡[4] ካህናተ ፡ ወዲያቆናተ ፡ ወሐሩ ፡ ንጉሥኒ ፡ ወአቀሞሙ ፡ ቅድሜሁ ፡ ወሐተቶሙ ፡ ንጉሥ ፡ እንዘ ፡ ይብል ፡ እፎኑ ፡ ክሕድክሞሞ ፡ ለክርስቶስ ፡ ወልደ ፡ እግዚአብሔር ፡ ፈጣሬ ፡ ሰማያት ፡ ወምድር ። ወገባዕክሙ ፡[5] ውስተ ፡ ሕገ ፡ ዲያብሎስ ፡ ወኃደግሙ ፡[6] ጥምቀተክሙ ፡ ዘነሣዕክሙ ፡[7] እምኀበ ፡ መንፈስ ፡ ቅዱስ ፡ በዕለተ ፡ አተቡክሙ ፡ ወቀደሱክሙ ። ወኃጥኡ ፡ ዘያወሥእዎ ፡ ለንጉሥ ።

Châtiment infligé aux renégats.

ወውእቱ ፡ ጊዜ ፡ ነደ ፡ ልቡ ፡[8] በመዓት ፡ ለንጉሥ ፡ ወአዘዘ ፡ ይዘብጥዎ ፡ ፻ ፡ ጥብጣቤ ፡ ሐብል ፡[9] ዓቢይ ፡ ወአጽሐፈ ፡ ውስተ ፡ ዕንግድአቲሆሙ ፡[10]

1 ወእአት — 2 ቃለ ፡ ንጉሥ ፡ ንጉሠ ፡ ዕልዋን ፡ — 3 ለአከ ፡ — 4 ካሐድያነ ፡ — 5 ገባእክሙ ፡ — 6 ኀድግክሙ ፡ — 7 ጥምቀተ ፡ ዘነሣእክሙ ፡ እመንፈስ ፡ — 8 ልቡ ፡ ለንጉሥ ፡ በመአት ፡ — 9 ይዝብጥዎሙ ፡ በጥብጣቤ ፡ ሀብል ፡ — 10 እንግድዓቲሆሙ ፡

ወውስተ ፡ መቃክፍቲሆሙ ፡ መጽሐፈ ፡ ግብርና
ት ። [1] ወአዘዘ ፡ ይደዩ ፡ ጋጋ ፡ [2] ውስተ ፡ ክሣውዲ
ሆሙ ፡ [3] ወእደዊሆሙ ። ወአሞቅሖሙ ፡ በሰናስ
ለ ፡ ሐፂን ፡ ቀኒዖ ፡ ለሕገ ፡ ክርስቶስ ። ወካዕበ ፡ ይ
ቤሎ ፡ ንጉሥ ፡ ለንጉሠ ፡ ተንባላት ፡ [4] ሀበኒ ፡ ክር
ስቲያነ ፡ እለ ፡ ተርፉ ። ወአውሥአ ፡ ንጉሠ ፡ [5] ዕ
ልዋን ፡ ለንጉሥ ፡ ወይቤሎ ፡ [6] ከልአኒ ፡ ወልደ ፡
እኅየ ። ወተምዓ ፡ [7] ንጉሥ ፡ ላዕሌሁ ። ወሰበ ፡
ተምዓ ፡ ዓሠሮ ፡ [8] ለወልደ ፡ እኁሁ ፡ በሠናስል ፡ [9]
በኪን ፡ እስከ ፡ የሐልፍ ፡ [10] ንጉሥ ፡ እምብሔሩ ፡
ወአእመረ ፡ ንጉሥ ፡ ከመ ፡ በትምዓት ፡ [11] ገብረ ፡
ወተከሥተ ፡ ጽልሐተ ፡ ልቡ ፡ ዘቀዳሚ ፡ ወዘደኃ
ሪ ። ወአሞቅሖ ፡ ፪ ፡ እደዊሁ ፡ በሰናስለ ፡ ሐፂን ፡
ወአመዝበረ ፡ ሀገሮ ፡ ወወሀበ ፡ ሢመቶ ፡ ለእኁ
ሁ ፡ [12] ነሰረዲን ። [13] ወእንግሦ ፡ ህየንቴሁ ። ወተን
ሥአ ፡ እምህየ ፡ ወሖረ ፡ ወተአየነ ፡ [14] ኀበ ፡ ሀገረ ፡
ዋዝ ፡ ወፈነወ ፡ ሠራዊቶ ፡ ወአጥፍዖዋ ፡ ለሀገረ ፡
ጌት ፡ ወቀተሉ ፡ ዕደ ፡ ወጼወዉ ፡ አንስተ ፡ ወማህ
ረኩ ፡ እንስሳ ፡ ብዙኃ ፡ ጥቀ ። [15] ወእምህየ ፡ ተን

Le roi des Musulmans est emprisonné et son royaume est donné à son frère Nasaradin.

[1] ግብርናቲሆሙ ፡ — [2] ጋገ ፡ — [3] ክሳውዲሆሙ ፡ — [4] ለንጉሠ ፡ አደል ፡ — [5] ሀበኒ ፡ ዘተርፉ ፡ ክርስቲያነ ፡ ወይቤ ፡ ንጉሠ ፡ — [6] ለንጉሥ ፡ ወይቤሎ ፡ manquent. — [7-8] ወተሚዖ ፡ ንጉሥ ፡ አሰሮ ፡ — [9] በሰናስል ፡ — [10] የኃልፍ ፡ — [11] በትምይንት ፡ — [12] ለእኁሁ ፡ — [13] ነስረዲን ፡ — [14] ወተዓየነ ፡ — [15] ወእንስሳ ፡ ብዙኃ ፡ ጥቀ ፡

ሥአ ፡ ወሖረ ፡ ወኃደጎሙ ፡ ለሠራዊቱ ፡[1] ውስተ ፡ ምህባዕ ፡[2] መትሕተ ፡ ደብር ፡ ወሰበ ፡ ሀለፈ ፡[3] ንጉሥ ፡ በኡ ፡ ሰብአ ፡ ሐርባ ፡ ውስተ ፡ ትእይንት ። ወቀተልዎሙ ፡[4] ሰቤሃ ፡ ሠራዊቶ ፡ ንጉሥ ፡ ዓቢዩ ፡ ቀትለ ፡ በኃይለ ፡ እግዚአብሔር ። ወኢያትረፉ ፡ ፩ ፡ እምውስቴቶሙ ፡ ወአተዉ ፡ በፍሥሐ ፡ ኀበ ፡ ንጉሥ ።[5] ወተንሥአ ፡ ንጉሥ ፡ እምህየ ፡ ወሖረ ፡ ምሕዋረ ፡ ፳ ፡ ዕለት ። ወበጽሐ ፡[6] ኀበ ፡ ሀገረ ፡ ድልሆያ ፡ እስመ ፡ ሀሎ ፡ ንጉሥ ፡ በመዓት ፡ ላዕለ ፡[7] ይእቲ ፡ ብሔር ፡[8] በእንተ ፡ ዘ ፡ ቀተሉ ፡ ሰብአ ፡ ፩ ፡ መኰንን ፡ ዘሤሞ ፡ ንጉሥ ፡ ውስቴታ ። ወሀደጎ ፡ ህየ ። ወቀተሉ ፡ ክርስቲያን ፡ ዕደ ፡[9] ወአንስተ ፡ ዘሀደጎሙ ፡[10] ንጉሥ ፡ ምስለ ፡ ውእቱ ፡ መኰንን ፡ ወአውዐይዎሙ ፡[11] ምስሌሁ ፡ በእሳት ። ወበእንተዝ ፡ አጥፍአ ፡ ንጉሥ ፡[12] ለይእቲ ፡ ሀገር ፡[13] ወአማሰና ፡ ወቀተለ ፡ ወራዙቲሃ ፡ ወአዕሩጊሃ ፡ ወጼወወ ፡[14] አንስቲያሆሙ ፡ ወደቂቆሙ ፡ ወማህረከ ፡[15] እንስሳሆሙ ፡ ወሠረዎሙ ፡[16] በኃይለ ፡ እግዚአብሔር ። ወእምህየ ፡ ኃለፈ ፡ ወበጽሐ ፡[17] ሀገረ ፡ ደጕ ፡ በ፫ ፡ ዕለት ፡ ወተአየነ ፡[18] ውስቴታ ፡

Arrivée du roi à Delhoya, il détruit la ville.

[1] ለሠራዊት ፡ — [2] ምኅባእ ፡ — [3] ኃለፈ ፡ — [4] ወቀተሉ ፡ — [5] ወአተዉ ፡ ኀበ ፡ ንጉሥ ፡ በፍሥሐ ፡ — [6] በፅሐ ፡ — [7] ላእለ ፡ — [8] ሀገር ፡ — [9] እደ ፡ — [10] ኀደጎሙ ፡ — [11] አውዓይዎሙ ፡ — [12] እግዚአብሔር ፡ — [13] ብሔር ፡ — [14] ጼወወ ፡ — [15] ማህረከ ፡ manque. — [16] ወሰረዎሙ ፡ — [17] ወበፅሐ ፡ — [18] ወተዓየነ ፡

ወፈነወ ፡ ሠራዊቶ ፡ ወአመዝበርዋ ፡ ለይእቲ ፡ ሀገ
ር ፡ ወጼወዉ ፡ ወማኅረኩ ፡[1] ምሕርካ ፡[2] ብዙኃ ።
Il ravage le pays de Wargeh.
ወካዕበ ፡ ፈነወ ፡ ሠራዊቶ ፡ ወአጥፍዕዎሙ ፡[3] ለሰ
ብአ ፡ ወርግሕ ። እስመ ፡ እኩያን ፡ ጥቀ ፡ እሙ
ንቱ ፡ እለ ፡ ኢየአምርዎ ፡[4] ለእግዚአብሔር ፡ ወ
ኢይፈርሁ ፡ ሰብአ ። እስመ ፡ ኖሎት ፡ እንስሳ ፡
እሙንቱ ። ወቀተልዎሙ ፡ ለሠራዊት ፡ ንጉሥ ፡
በአፈ ፡ ሐዊን ፡ ወጼወዉ ፡[5] እንስቲያሆሙ ፡ ወማ
ሀረኩ ፡ እንስሳሆሙ ፡ ወአባግዒሆሙ ፡ ወአዕፉጊ
ሆሙ ፡[6] ወአተዉ ፡ ኀበ ፡ ንጉሥ ። ወተንሥአ ፡
ንጉሥ ፡ እምህየ ፡ ወሖረ ፡ ምሕዋረ ፡ ፬ ፡ ዕለት ፡
ወበጽሐ ፡ ደዋሮ ፡[7] ኀበ ፡ ዘንቤ ፡ ቀዳሚ ፡ (fol. 64)
Il ravage le Dawârô.
ዘኃብረ ፡ በምክረ ፡[8] መኰንና ፡ ለይእቲ ፡ ሀገር ፡
ዘስሙ ፡ ሐይደራ ፡ ምስለ ፡ ዓማፂ ፡[9] ሰብረዲን ።
ወበእንተዝ ፡[10] አጥፍአ ፡ ለይእቲ ፡ ሀገር ፡ እምወ
ሰና ፡ እስከ ፡ ወሰና ፡ ወቀተለ ፡ ወረዘቶሙ ፡ ወጼ
ወወ ፡[11] አንስቲያሆሙ ፡ ወውሉዶሙ ፡ ወማኅረ
ከ ፡[12] እንስሳሆሙ ፡ ዘአልበ ፡ ኍልቈ ፡[13] ወአጥፍ
አ ፡ እክለ ፡ ምድሮሙ ፡ እስመ ፡ ገብሩ ፡ ዓመፃ ፡ ላ

[1] ወጼወወ ፡ ወማኅረከ ፡ — [2] ምሕርካ ፡ manque. — [3] ወአጥፍዖሙ ፡ — [4] ኢይፈርህዎ ፡ — [5-6] ወጼወዉ ፡ አንስቲያሆሙ ፡ ወእንስሳሆሙ ፡ ወአእፉጊሆሙ ፡ ወአእተዉ ፡ — [7] ወበዕሐ ፡ በ፬ዕለት ፡ ደዋሮ ፡ — [8] ዘኀብረ ፡ ምክረ ፡ — [9] ዓማፂ ፡ supprimé. — [10] ወ ፡ supprimé. — [11] ወማኅረከ ፡ — [12] ማኅረከ ፡ supprimé. — [13] ዘአልበ ፡ ኍልቈ ፡ manquent.

ዕለ ፡[1] ንጉሥ ፡ እምድኅረ ፡ ሀለፈ ፡[2] እምኔሆሙ ፡
ወነሥኦ ፡ እምላዕካኒ ፡[3] ንጉሥ ፡ ተኃሕሊዎሙ ፡
በፍኖት ፡ ንዋየ ፡ ንጉሥ ፡ ወንዋየ ፡ ንግሥት ፡[4]
ወርቀ ፡ ብዙኃ ፡ ወአልባሰ ፡ ቀጠንተ ፡ ዘይትአፀ
ፍ ፡[5] ንጉሥ ፡ ዘእምጽአ ፡ ንጉሥ ፡ እምሀገረ ፡ መ
ንግሥቱ ፡ ነሥኦ ፡ ወላዕካኒሁ ፡ ቀተሉ ፡[6] ወበእን
ተዝ ፡ ተምዓ ፡ ንጉሥ ፡ ላዕሌሆሙ ፡[7] በኃይለ ፡ እ
ግዚአብሔር ፡ ወገብረ ፡ ሀየ ፡ በዓለ ፡ ጌና ፡ እንተ ፡
ይእቲ ፡ ልደቱ ፡ ለክርስቶስ ፡ እምድንግል ። ወሀለ
ፈ ፡[8] እምሀየ ፡ ወበጽሐ ፡ በ፲ዕላት ፡ ኃበ ፡ ሀገር ፡
እንተ ፡ ስማ ፡[9] በህላ ፡ ወገብረ ፡ በሀየ ፡ በዓለ ፡ ኤ
ጲፋንያ ፡ እንተ ፡ ይእቲ ፡ ጥምቀት ፡ ዘክርስቶስ ፡[10]
ዘረሰየ ፡ ለሥርየተ ፡[11] ኃጢአት ። ወበሀየ ፡ አሞቅ
ሖ ፡ ንጉሥ ፡ ለመኰንን ፡ ዘሳርካ ፡[12] ዘስሙ ፡ ዮሴ
ፍ ። እስመ ፡ ኃብረ ፡ ገቢረ ፡[13] ዓመፃ ፡ ምስለ ፡ ሰብ
አ ፡ ደዋሮ ። ሎቱኒ ፡ ወሎሙኒ ፡ ተዘርወ ፡ ምክሮ
ሙ ፡ ወፈነወ ፡ ንጉሥ ፡ ሠራዊቶ ፡ ኀበ ፡ ሀገሩ ፡ ለ
ውእቱ ፡ ዓማፂ ፡ ወአመዝበሩ ፡ ብሔሮሙ ፡[14] ወ
ማህረኩ ፡[15] አልህምተ ፡ ወአባግዓ ፡ ወአጣሌ ፡[16]
ወአፍራሰ ፡ ወአብቅልተ ፡[17] ወአዕዱገ ፡ ብዙኃ ፡ ጥ

Il fait jeter dans les fers le gouverneur de Sârkâ.

[1] ላእለ ፡ — [2] ኃለፈ ፡ — [3] እምላእካኒ ፡ — [4] ንጉሥ ፡ ወንግሥት ፡ — [5] ዘይትዓፀፍ ፡ — [6] ወቀተሉ ፡ ላእካኒ ፡ በእንተዝ ፡ — [7] ላእሌሆሙ ፡ — [8] ኃለፈ ፡ — [9] ዘስማ ፡ — [10] ጥምቀቱ ፡ ለክርስቶስ ፡ — [11] ለስርየተ ፡ — [12] መኰንኒ ፡ ሰርካ ፡ — [13] ገቢረ ፡ manque. — [14] ብሔሮ ፡ — [15] ማኅረኩ ፡ — [16] ወአጠሌ ፡ ወአባግዓ ፡ — [17] አብቅለ ፡

ቀ ፡ [1] ዘአልቦ ፡ ጕልቍ ፡ [2] ወአተወ ፡ [3] ኀበ ፡ ን
ጉሥ ፡ ወዘንቱ ፡ ኵሉ ፡ ገብረ ፡ ዓምደ ፡ ጽዮን ፡ ን
ጉሠ ፡ ኢትዮጵያ ፡ በኃይለ ፡ ፈጣሪ ፡ ተመይጠ ፡ በ
ዓቢይ ፡ መዊዕ ። ወበብዙኅ ፡ ሞገስ ። ወገብዓ ፡ [4]
ውስተ ፡ ሀገረ ፡ መንግሥቱ ፡ ወአተወ ፡ በሰሊም ፡ [5]
ወበዓቢይ ፡ ፍሥሐ ፡ እንዘ ፡ የአኵቶ ፡ ለእግዚአብ
ሔር ፡ አብ ፡ እስመ ፡ ወሀበ ፡ መዊዓ ። ወይሰግድ ፡
ለወልድ ፡ እስመ ፡ [6] ኃይለ ፡ በውስተ ፡ ፀብዕ ፡ ወ
ይገኒ ፡ ለመንፈስ ፡ ቅዱስ ፡ እስመ ፡ አግረሮሙ ፡ ለ
ፀሩ ፡ ታሕተ ፡ እገሪሁ ። ሎቱ ፡ ስብሐት ፡ ወስግደ
ት ፡ ወገንይ ፡ [7] ወአኰቴት ፡ ለስመ ፡ ሥላሴ ፡ ቅ
ዱሳት ፡ [8] በምድር ፡ ወበሰማያት ፡ ለዓለመ ፡ ዓለ ፡
አ ። [9]

L'auteur n'a pas tout dit pour ne pas effrayer le lecteur.

ብዙኅ ፡ እምዘተጽሕፈ ፡ [10] ዘከን ፡ ፀብዕ ፡ ላዕለ ፡ [11]
ንጉሥ ፡ ወሠራዊቱ ፡ በኵሉ ፡ ምድረ ፡ ተንባላት ፡
መዓልተ ፡ ወሌሊተ ፡ ኅዳጠ ፡ ኢነገርኩ ፡ [12] ወኢወሰክ
ኩ ፡ ከመ ፡ ኢይኩን ፡ ነገር ፡ ወኢይኩን ፡ ድንጋጼ ፡ ለ
ዘይሰምዖ ፡ ንጉሥሰ ፡ ዓምደ ፡ ጽዮን ፡ የዋህ ፡ ወትሑ
ት ፡ ከመ ፡ ሙሴ ፡ ወዳዊት ፡ መበይን ፡ ወመሐሪ ፡ [13]
ወተአገሢ ። [14] አዕኑግ ፡ ያፈክር ፡ ከመ ፡ አቡሁ ፡

[1] ብዙኃ ፡ ጥቀ ፡ manquent. — [2] ኍልቈ ፡ — [3] ወአእ
ተወ ፡ — [4] ገብአ ፡ — [5] በሰላም ፡ — [6] እስመ ፡ ኮኖ ፡
— [7] ወ ፡ supprimé. — [8] ቅድስት ፡ — [9] ለዓለመ ፡ ዓለም ፡
አሜን ፡ — [10] ዘእምተጽሕፈ ፡ — [11] ላእለ ፡ — [12] ነገርኩ ፡
le ወ ፡ est supprimé. — [13] ወ ፡ supprimé. — [14] ወተዓ
ጋሢ ፡

ወወራዙቱ : ከመ : እኅቱሁ : ወንዳዩን : ከመ : እሙ ።[1] ካህናቲሁ : ወመነከሳቲ : ከመ : እግዚኡ : እንዘ : ንጉሥ : ውእቱ : ያቴሕት : ርእሶ : ለኵሉ :[2] ከመ : ነዳይ ። ወይሁብ : ምጽዋተ : ለነዳያን : ወምስኪናን : ለዕቤራት : ወለዕጓለ : ማውታ : ወመባዓ :[3] ለአብያተ : ክርስቲያን : ወርቀ : ወብሩረ : ከመ : ዕብን :[4] ወአልባሰ : ከመ : ቈጽል ።[5] እግዚአብሔር : የሀበ : ህየንተ : ዘበምድር : ዘበሰማያተ : ወያኑህ : መዋዕሊሁ : ዲበ : ምድር : ወያድኅኖ : እሞተ : ግብት ።[6] ወያወርሶ :[7] መንግሥተ : ሰማያት : ምስለ : ሄራን :[8] ነገሥት :[9] ለዓለመ : ዓለም ። ሊተኒ : ለኃጥዕ :[10] ወአባሲ : ዘአጽሐፍክዎ : ለዛቲ : መጽሐፍ : ኢትርስዕዎኒ : በጸሎትክሙ : እግዚአብሔር : ያኑህ :[11] መዋዕሊክሙ : እምንዑስክሙ : እስከ : ዓቢይክሙ ።[12] ወይረሲ : ዳህና : ወሰላመ : ለብሔርክሙ ። ወየሀበ : ኃይለ : ወመዊዓ :[13] ላዕለ : ፀሩ : ለንጉሥክሙ ። ወይፀጉ :[14] ምክረ :[15] ለመኳንንቲክሙ : ወይስማዕ : ጸሎቶ : ለጳጳስክሙ : በኵሉ : ዘይትከሀን : በእንቲአክሙ ። ወየሀበሙ : ንጽሐ : ለካህናቲክሙ : ወትዕግሥተ : ለመነከሳቲክሙ ። ወክብረ : ለአዕሩጊክሙ :[16] ወል

Adieux au lecteur.

1 እኅቱሙ : — 2 ለኵሉ : manque. — 3 ወመባእ : ለቤተ : — 4 እብን : — 5 ቈዕል : — 6 እሞት : ዘግብት : — 7 ያወርሶ : — 8 ኄራን : — 9 ሰማዕት : — 10 ለኃጥእ : — 11 ያኑኅ : — 12 ወዐቢይክሙ : — 13 መዊእ : ላእለ : — 14 ወይጸጉ : — 15 ምክረ : ሠናየ : — 16 ለአእሩጊክሙ :

ሕቅና ፡ ለሕፃናቲክሙ ፡ ወጽንዓ ፡ ለወራዙቲክሙ ፡
ወክብረ ፡ ወሃይማኖተ ፡ ለአንስቲያክሙ ፡ ወድደ ፡
ወሰማዔ ፡ ለአብያተ ፡ ክርስቲያናቲክሙ ፡[1] ወበረ
ከተ ፡ ለመዛግብቲክሙ ፡ ወዕቅበተ ፡ ለመራዕይክሙ ፡
በጸሎታ ፡ ለእግዝእትን ፡ ማርያም ፡ ወላዲተ ፡ አም
ላክ ፡ ወበጸሎቶሙ ፡ ለመላእክት ፡ ወሊቃነ ፡ መላ
እክት ፡ ኃያላን ፡ ወስሙያን ፡ በአስማት ፡ ወበጸሎ
ተ ፡ ኵሎሙ ፡ ቅዱሳን ፡ ወሰማዕት ፡ ለዓለመ ፡ ዓለ
ም ፡ አ ፡[2]

[1] ክርስቲያንክሙ ፡ — [2] አሜን ፡

TRADUCTION.

(SUITE.)

(Fol. 51) Cette résolution prise, il en fit part à ses princes et à ses gouverneurs. « Allons seuls, leur dit-il, faire la guerre au roi d'Éthiopie avant l'arrivée du roi d'Ifât, car les richesses des chrétiens ne suffiraient pas pour nous et pour lui. » Mais Dieu renversa leurs projets, comme il avait autrefois renversé ceux d'Akitôfêl[1], qui conseillait de tuer le roi David. Le roi d'Adal se mit en marche avec les princes et les gouverneurs que je viens de nommer; ils entourèrent ʿAmda Ṣyôn tous à la fois et cernèrent son camp, un vendredi, le 9 du mois de ḥamlê[2]. Le roi d'Éthiopie était alors seul; il n'avait pas avec lui les troupes appelées *Qasta neheb*[3], avec leur chef Samayeshahal, ni celles nommées *Takuelâ*, ce qui signifie « les forts[4] », avec leur chef Shewa Raʿad, ni celles désignées sous le nom de *Koram*, composées de cavaliers qui se plaçaient à la droite et à la gauche (de l'armée), avec leurs chefs Wadmʿala et Degnâ, ni celles qu'on appelait *Bâryâ*, avec leur chef ʾAngôtaye, ni celles nommées *Ḥarab Gôndâ*, avec leur chef ʾAwafi Wanzel, ni celles ap-

[1] Samuel, liv. II, XVII, 2.
[2] 3 juillet, selon le calendrier Julien.
[3] Aiguillon d'abeille.
[4] *Takuelâ* signifie proprement « loup ».

pelées *Ṣawaryâna Warmat ʿabiyân*[1], avec leur chef Za'Adônawi, ni les *Ṣawâryâna negarê*[2], avec leur chef 'Amlâk Ṣenḥa, ni les *Ṣawâryâna Warmat* de droite et de gauche, avec leurs chefs Teʿeyentâye et Ḥagta-Guanaye, ni les *Guajâm* de droite et de gauche, avec leurs chefs Wâdlaye et Ḥarba 'Igarâ, ni les troupes du *Dâmôt*, avec leur chef Mârkasawaye, ni les *porteurs de glaives*, avec leur chef Ḥarb 'Asmeʿa, ni les *porteurs du Trône*, avec leur chef 'Ekinʿedu Ḥâlafa', ni les *porteurs d'éventails*, avec leur chef Behet 'Okala, ni le régiment du *Guadjama*, appelé *régiment des cavaliers*, avec leur chef Wadem, ni le régiment de ceux qui portent des boucliers, avec leur chef Gudfaye.

Toutes ces troupes composaient l'armée du roi ʿAmda Ṣyôn, l'aile droite et l'aile gauche, l'avant-garde et l'arrière-garde; elles étaient formées de soldats de l'Amhara, du Shoa, du Guâdam et du Damot, exercés à la guerre, qu'il avait habillés d'ornements d'or et d'argent et de vêtements précieux, d'archers et de lanciers, de cavaliers et de piétons aux jarrets solides et prêts à se précipiter sur l'ennemi. Lorsqu'ils engageaient le combat, ils se battaient comme des aigles, sautaient comme des béliers; leurs pieds marchaient comme des pierres qui roulent et le bruit de leurs pas était semblable à celui de la mer, (rappelant) ce que dit le prophète Ézéchiel : « J'ai entendu le bruit des ailes des anges, bruit éclatant

[1] Les porteurs de grandes armes (?).
[2] Angarê (ms. 143).

comme celui d'un camp [1]. » Tels étaient les soldats du roi ʿAmda Ṣyôn, pleins de confiance dans la guerre; mais ils n'étaient pas avec lui lorsque les infidèles vinrent lui livrer bataille; ils étaient allés combattre dans une autre contrée où le roi les avait envoyés; ils y faisaient un grand massacre d'hommes, de femmes, de vieillards, d'enfants et de bestiaux, et ignoraient ce qui se passait près du roi.

Quant au roi ʿAmda Ṣyôn, il était dans sa tente, couché sur son lit et gravement malade. Depuis sept jours et sept nuits il n'avait ni mangé ni bu, et il avait envoyé un de ses officiers, nommé Zana Yamânu, chef des pages qui prenaient soin des chiens, faire la chasse des bêtes fauves. Cet officier rencontra sur son chemin l'armée des musulmans; il abandonna aussitôt la chasse et fit prévenir le roi en ces termes : « L'armée ennemie approche, plus nombreuse que toutes tes troupes, et nous revenons (fol. 52) pour mourir avec toi. » A cette nouvelle, le roi envoya des éclaireurs à cheval pour reconnaître le camp des musulmans et savoir s'ils étaient nombreux ou non. Lorsque ces éclaireurs virent la multitude des infidèles, semblable à un nuage immense qui obscurcit le ciel, ou à une nuée de sauterelles qui couvrent la terre, ils eurent le vertige et sentirent leur cœur défaillir. Ils retournèrent près du roi et lui dirent : « La terre entière ne pourrait contenir tous ces gens et s'ils viennent nous atta-

[1] Ézéchiel, I, 24.

quer, tous les habitants de l'Éthiopie réunis, grands et petits, ne pourront leur résister. » Après avoir entendu ces paroles, le roi se leva et voulut, quoique malade et faible, sortir de sa tente; mais il ne put mettre sa ceinture ni se tenir sur ses jambes et retomba sur son lit, vaincu par la maladie. Ses serviteurs le relevèrent et lui mirent sa ceinture de guerre, puis il sortit de sa tente, tombant tantôt d'un côté tantôt de l'autre et suivi des deux reines[1] qui lui disaient en pleurant amèrement : « Ô Seigneur, comment pourriez-vous aller au combat? Vos jambes sont-elles solides pour courir comme autrefois, lorsque vous étiez en bonne santé? Votre main pourra-t-elle tendre l'arc ou porter le bouclier et la lance? Avez-vous la force de monter à cheval, affaibli comme vous l'êtes par la maladie? » Et en lui parlant ainsi, elles versaient des larmes abondantes.

Le roi leur répondit : « Dois-je mourir comme une femme, moi? Non! Je sais mourir comme un guerrier. » Puis il les quitta.

Alors la reine la plus jeune dit à la plus âgée : « Retiens-le au nom du Christ et ne le laisse pas partir. » Mais celle-ci lui répondit : « S'il veut partir, je ne le retiendrai pas. Et pourquoi m'opposerais-je

[1] Le P. d'Almeida a traduit : « Puis il sortit, suivi de l'impératrice (la reine) et de sa mère ». Mais le texte porte bien : « Les deux reines ». Le roi d'Éthiopie a, en effet, plusieurs femmes; celle qu'il veut plus particulièrement honorer prend le titre d'*Ité* ou d'*Itégé*, après une cérémonie analogue à celle du couronnement. (Cf. Basset, *Études sur l'hist. de l'Éthiopie*, note 178, et Ludolf., *Hist. Æth.*, l. I, ch. 1, 66-69.)

à sa volonté, lorsque les infidèles viennent pour le tuer? Irai-je le retenir, pour qu'ils le frappent dans sa tente? Loin de moi cette pensée; qu'il parte et qu'il meure comme un homme. »

Et sur ces mots, elles se mirent à pleurer toutes les deux, car il leur semblait qu'elles ne reverraient plus le roi. A ce moment, il revint sur ses pas et leur dit : « Retournez à votre tente et ne me suivez pas; » puis il partit, en mettant sa confiance en Dieu, qui donne la vie et la mort, punit ou pardonne, donne le pouvoir et le retire, appauvrit ou enrichit, abaisse et élève et affaiblit le fort ou fortifie le faible. « Car, disent les Saintes Écritures, la force de Dieu s'est manifestée avec les faibles. »

Le roi fut donc fortifié par le Seigneur; il oublia sa maladie et sa faiblesse, ceignit l'épée à deux tranchants, qui sont la prière et la supplication, et revêtit la cuirasse victorieuse, c'est-à-dire la confiance et la foi; puis il s'écria : « Viens à mon secours, Dieu de Moïse et d'Aron; » et s'adressant aux prêtres : « Intercédez pour moi auprès de Dieu, leur dit-il, et ne m'oubliez pas dans vos prières. »

Alors il sortit du camp et se trouva seul dehors. La reine (Jân Mangesâ[?]) sortit après lui, suivie de ses autres femmes et des concubines qui le considéraient attentivement se dirigeant vers la chapelle royale(?).

La reine la plus jeune dit à la plus âgée : « Que ferai-je de mes enfants[1]? Où les conduirai-je?

[1] La suite de ce passage semble indiquer qu'il s'agit des filles..

IMPRIMERIE NATIONALE.

Sera-ce dans la chapelle, pour qu'ils puissent le voir? Les engloutirai-je dans mon sein, ou bien les ensevelirai-je tout vivants pour que les infidèles ne me les enlèvent pas? Ô Sainte Vierge! qu'ils meurent avec nous! »

La reine la plus âgée lui répondit en pleurant: « Puisque tu les as amenés ici, qu'importe! On les conduira à la chapelle de Jésus-Christ, fils de Dieu, et les infidèles feront d'eux ce qu'ils voudront et les tueront là (?). » Alors elle les plaça au pied de l'autel[1].

Lorsqu'elles virent le roi absolument seul, les reines et ses autres femmes se mirent à pleurer amèrement. « Malheur à nous, malheur à nous, disaient-elles, car notre seigneur va périr (fol. 53). » Et les hommes et les femmes pleuraient avec elles. La reine Jân Mangesa leva les yeux au ciel et s'écria: « Ô Seigneur, Dieu d'Israël, toi qui fais des prodiges et des merveilles, roi des rois, seigneur des seigneurs, dieu des dieux dans le ciel et sur la terre, il n'y a pas d'autre Dieu que toi. C'est toi qui as délivré Israël de la main de Pharaon, Suzanne des

[1] Bruce a interprété ce passage de la manière suivante : « Il (le roi 'Amda Ṣyôn) envoya les femmes, les enfants et tout ce qui pouvait embarrasser les combattants dans un petit couvent situé sur le penchant d'une montagne appelée Debra Martoul (la montagne du témoignage). » (*Voy. aux sources du Nil*, trad. Castéra, Londres, 1791, t. IV, p. 63-64.) Mais le texte porte ደብተራ ፡ ዘመርጡል (et non ደብረ ፡ መርጡል ፡) « tabernacle » ou « tente de témoignage ». Cette expression, qui s'emploie dans l'Exode pour indiquer « l'arche du témoignage » et revient plusieurs fois dans le cours de ce récit, me semble désigner une tente servant de chapelle.

atteintes des juges et Daniel de la gueule des lions, car tu es tout-puissant et rien ne te résiste. Écoute aujourd'hui, ô mon Dieu, la prière de ta servante et ne méprise pas les lamentations de mon cœur; si mes péchés sont grands, que ta miséricorde soit plus grande et les surpasse encore. N'est-ce pas toi, ô seigneur, qui as fait roi ton serviteur et qui lui as donné le trône? — comment l'aurait-il eu autrement puisque c'est toi qui accordes ou retires les faveurs? — toi qui lui as donné des jambes pour courir, des mains pour toucher et la force qu'il déploie dans les combats. N'est-ce pas toi aussi qui l'as brisé par la maladie? Les troupes nombreuses que tu as mises entre ses mains ne sont pas avec lui pour le voir mourir et il n'a personne pour le couvrir de son bouclier, personne pour le suivre. Est-ce que tu veux aujourd'hui le punir de ses péchés? mais si tu agis ainsi envers les hommes, il n'y en aura pas un qui puisse vivre ou être sauvé. — Maintenant, ô Seigneur, protège ton serviteur en face des infidèles, ou si tu veux le faire mourir, tue-le de ta propre main, mais ne le livre pas aux chiens et aux loups qui ne connaissent pas ton saint nom. Souviens-toi, ô Seigneur, de ton corps et de ton sang; oublie les péchés et les crimes de ton serviteur [1], toi qui ne veux pas la mort du pécheur, mais qui lui donnes le temps de se repentir. »

[1] Peut-être y a-t-il ici une allusion aux crimes commis par le roi 'Amda Ṣyôn pendant la première partie de son règne et dont j'ai parlé dans l'introduction.

Puis se tournant vers le roi, elle cria d'une voix forte : « Quelles seront les flèches qui t'atteindront, quelle sera la lance qui te percera et quel sera le glaive qui te tranchera la tête? Si tu mourais au milieu des tiens et de tes amis, entouré de tes chefs et de tes troupes, je ne serais pas aussi désespérée. Tandis que, maintenant, je suis profondément attristée et je pleure sur ton sort en te voyant seul, privé de tout secours. Autrefois, lorsque tu allais à la guerre, je te couvrais de baisers, mais aujourd'hui, malheur, malheur à moi! car je n'ai pas embrassé tes mains, tes pieds, ta poitrine, ton dos, ton cou ni tes yeux. Malheur, malheur à moi! Seigneur roi! Oh! qui me donnera la mort, afin que je ne te voie pas mourir! »

Puis elle se remit à pleurer et les larmes coulaient en abondance sur sa poitrine et sur ses seins. Les hommes et les femmes, les vieillards et les jeunes gens pleuraient avec elle et se couvraient la tête de poussière. « Ne nous laissez pas périr pour toujours, disaient-ils, à cause de votre nom, d'Abraham votre bien-aimé, d'Isaac votre serviteur et d'Israël votre élu. Ne considérez pas les crimes que nous avons commis, mais l'innocence des justes qui vous servent. Ô vous qui êtes longanime et plein de miséricorde, apaisez votre colère, ô Seigneur, regardez-nous d'un œil favorable et hâtez-vous de nous porter secours; aidez-nous, ô Seigneur, et sauvez-nous pour l'amour de votre nom, car nous sommes votre peuple et les brebis de votre troupeau. »

Les prêtres eux-mêmes découvraient les autels et s'écriaient en pleurant : « Souviens-toi, ô Seigneur, de ton corps et de ton sang, et ne livre pas tes brebis aux loups, afin que les infidèles n'insultent pas ton saint nom et ne disent pas : « Où est leur Dieu, en « qui ils avaient confiance? » Ô Dieu, père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, toi qui vivifies l'âme et le corps, écoute notre prière et accueille notre demande; ne détruis pas le troupeau que tu as racheté par le sang de ton fils, mais sauve-le de la main de ces chiens d'infidèles, en souvenir de la passion qu'il a soufferte, du soufflet qu'il a reçu sur la joue, des clous qui ont percé ses mains et ses pieds, du coup de lance qui lui fut donné au côté, de sa mort, de sa résurrection et de son ascension dans les cieux où il est assis à ta droite. Sauve ton peuple pour l'honneur de ton nom. »

Le roi leva les yeux et les mains au ciel et dit : « Dieu puissant et fort, Dieu miséricordieux et ami des hommes, protège ton peuple, ne le fais pas périr à cause de ses péchés, mais aie pitié de lui dans ta miséricorde, car tu es doux, clément et juste; (fol. 54) quant à moi, fais de moi ce qu'il te plaira. »

C'est ainsi que pria le roi, implorant le secours de Dieu, non pas pour lui, mais pour son peuple et se conformant ainsi à cette parole de l'Évangile qui dit « que le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis ».

Alors s'avança l'armée des infidèles avec leurs épées qui brillaient comme l'éclair, l'arc tendu, le

javelot, la lance et le *dembous* à la main. Ils étaient nombreux comme des sauterelles, comme les étoiles du ciel ou les grains de sable sur le rivage de la mer, ou encore comme les nuages chargés de pluie qui couvrent le ciel. Le bruit qu'ils faisaient ressemblait au bruit des vagues poussées par l'ouragan; leurs voix résonnaient comme la foudre qui éclate au milieu de la pluie; leurs cris faisaient trembler les collines et les montagnes et la terre frémissait sous leurs pas.

Maintenant, ami (lecteur), ne prends pas pour une fable ce que je vais te dire. Quand ils couraient, il me semblait qu'ils entraînaient avec eux les arbres élevés, les collines et les montagnes, ainsi qu'il arrive pour la lune et les étoiles, lorsque des nuages traversent l'étendue du firmament; on dirait que ces astres marchent avec eux. Tel était l'effet que me produisait la vue de cette multitude d'infidèles qui couvraient la surface de la terre, effet bien difficile à décrire, que l'intelligence se refuse à comprendre, que les lèvres et la langue ne peuvent raconter! Lorsque ces guerriers innombrables agitaient leurs épées étincelantes, la terre tremblait et on sentait le courage défaillir et les forces disparaître. Effrayés comme les hommes, les fauves couraient çà et là et venaient se réfugier dans le camp d'ʿAmda Syôn, car les infidèles cernaient le pays tout entier.

A la vue des ennemis, la reine se rappela ce qu'avait dit au roi un musulman : « Sache, ô roi, que lorsque les musulmans approcheront de toi, ils jet-

teront des maléfices sur ton camp et sur l'eau destinée à ta boisson et à celle de tes soldats. » La reine prit alors de l'eau du Jourdain et de la poussière du Golgotha qu'elle envoya au roi, en lui faisant dire de se baptiser et d'asperger ses troupes avec cette eau. Lorsque le messager se présenta au roi, celui-ci appela un prêtre nommé Takla Ṣyôn et lui demanda de le baptiser avec cette eau du Jourdain. Le prêtre le baptisa tout armé, car il avait hâte d'engager le combat, et la maladie et la faiblesse disparurent aussitôt. La force de Dieu descendit sur lui et il s'écria : « Si je meurs, que cette eau du Jourdain me serve de viatique; sinon qu'elle me vivifie. » Puis il en fit une aspersion sur ses troupes et sur ses chevaux.

Lorsque je dis ses troupes, il ne faudrait pas croire que c'étaient des soldats habitués aux combats, car elles étaient composées de meuniers, de boulangers et de pâtres, et il y avait peu de vrais guerriers, cavaliers ou piétons, qui se trouvaient dans son camp. Quant au roi, il fortifia son cœur [1] (comme David), lorsqu'il rencontra les Philistins (?) et dit : « Ces incirconcis, qu'ils soient en petit nombre ou en grand nombre, n'ont aucune chance de salut, puis il tua Goliath et sauva Israël. » De même le roi ʿAmda Ṣyôn rassura son peuple en ces termes : « N'ayez aucune crainte en face des infidèles, car le Dieu des chrétiens viendra à notre secours et nous

[1] Comme David lorsqu'il rencontra les Philistins (Ms. 143). Samuel, liv. I, ch. XVII.

tirera de leurs mains. La victoire n'est pas assurée au grand nombre, ni la défaite au petit nombre : c'est Dieu qui décide du sort des batailles. »

Pendant que le roi parlait ainsi, les infidèles s'approchèrent de lui, précédés des femmes qui lançaient des maléfices. Il jeta sur eux de l'eau du Jourdain[1] pour en détruire l'effet et fit avancer un petit détachement de cavaliers et de piétons qui engagèrent le combat, mais qui ne purent résister et s'enfuirent tous. Il y en avait qui conseillaient au roi de rentrer dans le camp pour y combattre, il leur répondit : « Non, je ne mourrai pas dans ma tente[2], mais comme un guerrier, au milieu du combat. » D'autres lui disaient : « Veux-tu que nous fuyions avec nos chevaux, et que nous allions joindre ton armée, nous reviendrons ensuite avec elle pour

[1] Voici comment Bruce explique ce passage : « Le jour suivant un Maure lui donna avis que les mahométans avaient non seulement empoisonné tous les puits et les citernes, mais encore corrompu par des maléfices et des enchantements les eaux qui étaient en avant de l'armée. D'après cette nouvelle, le roi se fit précéder d'un jour par son *Fit-Auraris* « chef d'avant-garde » et il envoya avec lui un prêtre nommé Tecla-Sion, pour qu'il pût bénir les eaux et détruire les effets du maléfice des Maures. Ensuite il continua sa route avec toute son armée et campa sur le bord d'une petite rivière. Les soldats commencèrent à se baigner et à faire entrer dans l'eau leurs mulets et leurs chevaux, ainsi qu'il est d'usage le jour des Rois dans toute l'Abyssinie. Ces ablutions se faisaient en l'honneur de Tecla-Sion, qui, ayant béni les eaux et détruit les enchantements des sorciers maures, avait changé le nom de la rivière en celui de Jourdain. » (*Voy. aux sources du Nil*, t. IV, p. 64, 65.) Le P. d'Almeida n'a pas traduit cette partie.

[2] Mot à mot : « Dans les bras de ma femme ».

livrer bataille aux ennemis? Toutefois nous ferons ta volonté. » ʿAmda Ṣyôn répliqua : « Si (fol. 55) j'abandonnais ma femme, mes enfants et le peuple que Dieu m'a confié, je n'abandonnerais pas Jésus-Christ. Je ne ferai pas cela et si le Fils de Dieu veut que je meure, je mourrai; si, au contraire, son dessein est de me faire vivre, je vivrai. »

Lorsqu'il eut prononcé ces paroles, ses amis lui baisèrent les mains, les pieds, les yeux, la poitrine et les épaules et, prenant tous la fuite, le laissèrent aller à la mort. Il resta seul comme une colonne inébranlable, comme une base solide, comme une muraille de granit, et cria aux fuyards : « Restez un peu pour voir comment je combats, comment je sais mourir et ce que Dieu fera aujourd'hui par ma main. » Mais personne ne l'écoutait; ils fuyaient tous.

Et si je dis qu'ils fuyaient tous, ne croyez pas que c'était par lâcheté et ne soyez pas étonnés, car je dois ajouter que l'armée du Shoa et du Dâmôt, celle du Guâjâm et du Tigré[1], celle de Beguena[2] et d'Amhara et même toutes les armées de l'Éthiopie

[1] Le royaume du Tigré est borné au nord par les contrées qu'habitent les Bekla, les Boja, les Takiné et plusieurs tribus sauvages de Shangallas; à l'est et au sud il a le pays des Danakil, des Dobas et des Gallas, et à l'ouest les montagnes du Samen. (Salt, *Voy. en Abyssinie*, t. II, p. 288.) Le Tigré comprend tout ce qui se trouve entre la mer Rouge et le Takazzé.

[2] Probablement le Bugana, situé au centre de l'Éthiopie, près du Lasta; d'après Salt, le Bugné des Portugais est le Lasta lui-même.

réunies n'auraient pas pu résister, sinon par la puissance de Dieu.

Lorsque le roi ʿAmda Ṣyôn vit ses soldats prendre la fuite, il leur cria d'une voix forte : « Jusqu'où irez-vous? Croyez-vous pouvoir aujourd'hui regagner vos provinces? Avez-vous oublié, en outre, que c'est moi qui vous ai élevés, qui vous ai nourris, qui vous ai couverts d'ornements d'or et d'argent et de vêtements précieux? » Puis il s'élança comme un tigre, sauta comme un lion sur son cheval, qui s'appelait Harab Asfarê, et dit à un de ses serviteurs, nommé Zanasfarê et qui était le chef des jeunes cavaliers, d'entrer par la droite au milieu des infidèles. Celui-ci, suivant l'ordre du roi, pénétra au milieu d'eux, en traversant leurs lignes, suivi de cinq cavaliers dont les noms étaient : Takla, Wanag Raʿad, Sâf Sagad, fils du roi, Badl Wabaz et Qedmâye[1]. Le roi ʿAmda Ṣyôn attaqua l'armée ennemie par l'aile gauche, qui était la plus nombreuse, sans regarder derrière lui et sans se retourner, malgré les traits qui pleuvaient sur lui, les javelots, les lances et les flèches qui tombaient comme la grêle. Les infidèles l'entourèrent de leurs épées, mais lui, le visage impassible comme un rocher, méprisant la mort, s'élança dans leurs rangs, frappant avec une telle force qu'il perçait de sa lance deux adversaires à la fois, par la puissance de Dieu. Alors les infi-

[1] Mot à mot : « Le premier Takla, le second Wanagraʿad, le troisième Sâf-Sagad, fils du roi, le quatrième Badl-Wabaz et le cinquième Qedmaye ».

dèles s'écartèrent et se mirent à fuir, sentant qu'ils ne pouvaient pas résister à un vieux guerrier comme lui, qui n'avait pas son égal dans le combat.

Les six cavaliers dont j'ai parlé tout à l'heure frappaient aussi les ennemis qui se trouvaient autour d'eux et lorsque le roi eut mis en fuite les infidèles, les troupes qui l'avaient abandonné vinrent se joindre à lui; ils poussèrent les ennemis, nombreux et très forts, dans une fosse que Dieu semblait avoir mise là tout exprès. Alors le roi descendit de cheval, prit son bouclier et se mit à frapper les musulmans. Lorsque sa main droite était fatiguée, il se servait de la gauche et lorsque celle-ci était lasse à son tour, il reprenait la droite.

Ces hommes étaient de haute taille, laids de visage et portaient, comme les femmes, des cheveux tressés en nattes qui leur tombaient jusqu'aux reins. Quand ils allaient au combat, ils s'attachaient les uns aux autres en nouant ensemble leurs vêtements pour s'empêcher de fuir, car ils étaient très courageux. Mais le roi ʿAmda Ṣyôn les vainquit et les extermina, par la puissance de Jésus-Christ, Fils de Dieu, avec le secours de Sion[1], l'épouse du ciel et la gloire de l'Univers, par l'intercession des prêtres, des diacres et des moines, par la prière des fidèles, et surtout par sa confiance et sa foi.

Le roi remonta ensuite à cheval et se mit à la poursuite des fuyards; il était accompagné de quel-

[1] Sion paraît ici désigner la Vierge.

ques soldats de son armée auxquels il recommanda de ne pas dépouiller les morts, mais de poursuivre (fol. 56) ceux des ennemis qui étaient encore en vie et de les tuer, et de laisser les femmes ramasser le butin. Puis ayant rencontré un de ses soldats au moment où il enlevait le vêtement d'un cadavre, il le frappa de sa lance par derrière; alors les autres respectèrent ses commandements et exécutèrent ses ordres. Les femmes dépouillèrent les morts et leur prirent leurs vêtements, leurs épées, leurs javelots, leurs lances et leurs boucliers, (elles en emportèrent) autant qu'elles pouvaient en porter et retournèrent au camp.

Cela ne s'était jamais fait sous les autres rois. Nos pères ne nous ont rien transmis à cet égard et les auteurs qui nous ont précédé ne nous ont rien raconté de tel; nous n'avions jamais vu ni entendu dire chose pareille.

Lorsque le roi ʿAmda Ṣyôn eut écrasé l'aile droite, il se porta par derrière vers l'aile gauche, en dispersa les soldats ainsi que le vent disperse la poussière et extermina les infidèles. Le combat avait duré depuis six heures jusqu'au coucher du soleil; le roi avait la main collée à sa lance par le sang des ennemis, tant le massacre avait été grand, et l'on dut l'en détacher de force pour lui enlever son arme.

Permettez-moi de revenir encore sur la bataille qui eut lieu ce jour-là, car il n'y en eut pas de semblable sous les rois d'Éthiopie qui avaient précédé

ʿAmda Ṣyôn. Ce prince combattait contre tous les peuples placés sous sa domination. Personne n'osait lui faire la guerre, mais les infidèles étaient venus résolument l'attaquer, pendant qu'il était seul, privé du secours de son armée qui était allée dans une autre contrée, conduite par la main de Dieu. Dieu voulut ainsi manifester sa force, sa sagesse et sa puissance, afin que les troupes d'ʿAmda Ṣyôn ne pussent pas se vanter d'avoir vaincu par leur propre force; c'est pour cela qu'il couvrit de sa puissance le roi qui n'avait avec lui qu'une poignée d'hommes, car, ainsi qu'il est dit dans l'Écriture : « Il diminue le grand nombre et augmente le petit nombre. » Le prophète dit aussi : « Deux guerriers en repousseront dix mille. » ʿAmda Ṣyôn valut à lui seul dix mille guerriers : il dispersa et extermina en une seule fois les infidèles; il les foula aux pieds comme la poussière; il les broya comme du froment, les brisa comme des roseaux, les éparpilla comme des feuilles que le vent arrache et entraîne, les détruisit comme les herbes que brûle le feu ou les montagnes que dévore la flamme. Gabra Masqal, le vaillant(?), l'invincible, mit à mort les infidèles. Leurs cadavres, entassés comme des grains de blé, formaient des monceaux élevés comme des collines, et quant au nombre de ceux qui étaient morts ou avaient été blessés dans cette journée, Dieu seul pourrait de dire, car il est tout-puissant et personne ne peut l'égaler. C'était ʿAmda Ṣyôn qui livrait la bataille et c'est Dieu qui remportait la vic-

toire; c'était la personne du roi qui combattait, mais Dieu lui prêtait le secours de sa grâce; ʿAmda Ṣyôn était monté sur son cheval, mais Dieu lui avait envoyé son esprit. C'est pour cela qu'il fut si fort, qu'il fit périr les infidèles et sauva lui-même son peuple, comme David avait sauvé Israël en tuant Goliath, victoire que les femmes célébrèrent par ces chants : « Saül en a tué mille et David dix mille [1]. » De même ʿAmda Ṣyôn, roi d'Éthiopie, tua dix mille et des milliers de musulmans avec le secours de Dieu; le sang des hommes coulait comme de l'eau et les cadavres jonchaient la terre comme l'herbe dans les champs. Ce jour-là le roi lui-même tua de sa main ceux qui avaient pour se défendre des épées, des arcs, des lances, des javelots et qui étaient redoutables (par leur courage).

Si je vous donnais le nombre de ceux qui furent tués par le roi, vous croiriez que c'est un mensonge et vous diriez : « Cela n'est pas possible! » Aussi je préfère m'abstenir, afin que le lecteur ne prenne pas mon récit pour une fable.

Lorsque le combat fut terminé, le roi envoya à la reine un message ainsi conçu : « Je t'annonce une bonne nouvelle; cesse de t'affliger, car je suis vivant. » Or la bataille avait eu lieu aux portes du camp et la reine la regardait, ainsi que toute sa suite, mais le roi, s'étant lancé à la poursuite des infidèles, avait disparu à leurs yeux. C'est pour cela qu'il en-

[1] Samuel, liv. I, ch. XVIII, 7.

voyait ce message à la reine pour la tranquilliser, parce qu'elle ne savait pas ce qu'il était devenu.

A la réception de cette heureuse nouvelle (fol. 57), la reine se rendit à la chapelle, déchira ses vêtements et tomba le visage contre terre devant l'autel en pleurant amèrement. Puis elle se releva, s'approcha du pilier de la chapelle et s'écria : « Gloire à toi, ô Christ, Fils du Dieu vivant, qui réalises facilement les entreprises les plus difficiles, qui accomplis des prodiges, qui réjouis le cœur de l'affligé, qui donnes la mort aux vivants et la vie aux morts. Pour toi, ô Seigneur, les choses éloignées sont proches et les œuvres les plus pénibles sont faciles. Je te rends grâces, ainsi qu'à ton Père et à l'Esprit Saint, ton égal, jusqu'à la fin des siècles. Amen. »

Les autres reines, les concubines du roi, les hommes et les femmes, les vieillards et les enfants tombèrent à terre autour de la chapelle et pleurèrent abondamment. Ils remercièrent Dieu de ce qu'il avait éteint ce feu qui dévorait tout, apaisé ce vent qui desséchait tout, cette tempête effroyable qui jetait partout l'épouvante et menaçait de tout anéantir, de sorte qu'une grande tranquillité y avait succédé, que les cordages du navire ne s'étaient pas rompus et que le vaisseau, soulevé par les eaux, avait pu gagner le port du salut, dans lequel réside le Christ. A lui sont la gloire et la puissance, ainsi qu'à son Père et à l'Esprit Saint jusqu'à la fin des siècles. Amen.

Au coucher du soleil, le roi quitta le lieu du

combat et regagna son camp, couvert d'une grande gloire; il entra dans la chapelle, s'avança jusqu'aux cornes (coins) de l'autel, tomba aux pieds du Crucifix, se prosterna la face contre la terre et pleura abondamment (en prononçant ces mots) : « Gloire à toi, ô Christ, ainsi qu'à ton Père miséricordieux et à l'Esprit Saint vivifiant. C'est toi qui nous as donné la victoire, qui nous as sauvé des mains des infidèles et qui as empêché que je fusse la proie de l'ennemi. » Les prêtres s'embrassaient aussi en pleurant et de grosses larmes tombaient sur leur poitrine, car il leur avait semblé que le flambeau du monde, le roi, notre véritable soleil, allait s'éteindre.

Après avoir fait une salutation, 'Amda Ṣyôn sortit de la chapelle et se rendit dans sa tente où la reine entra derrière lui. Elle lui baisa les mains, les pieds et le cou et lui dit en sanglotant : « Est-il possible que tu sois encore vivant, ô Seigneur roi; il me semble que c'est un rêve comme ceux que l'on a pendant le sommeil et qui s'évanouissent au réveil. Je te vois aujourd'hui comme dans un songe, tu es avec moi, mais je n'ai pas la certitude que ce soit la réalité. Es-tu bien vivant? ô roi, mon Seigneur. » Et en disant ces mots, elle tomba à ses pieds et se roula dans la poussière en sanglotant. Lorsque le roi la vit en cet état, il fit signe à ses serviteurs de la relever, car il était incapable de prononcer une parole, tant il était affaibli par le violent combat qu'il venait de soutenir. Les serviteurs emportèrent

la reine et la laissèrent pleurer. Les autres reines et dames qui entouraient le roi versaient aussi d'abondantes larmes; les unes lui baisaient les mains, d'autres les pieds, la poitrine ou les épaules; et tous pleuraient, hommes et femmes, vieux et jeunes, parce qu'ils avaient cru que leur roi était mort et avait dû périr dans le combat. Puis ils se prosternèrent et rendirent à Dieu de nombreuses actions de grâces.

Dans la soirée, l'armée qui était allée faire la guerre dans une autre contrée et dont nous avons déjà parlé vint retrouver le roi. (En apprenant ce qui s'était passé), les soldats se lamentaient et disaient: « Malheur à nous, que tu as élevés et nourris pour que nous mourrions avec toi! » Et ils se jetaient par terre, se roulaient dans la poussière et pleuraient amèrement, parce qu'il leur semblait que leur seigneur avait dû périr.

Ce fut un jour de joie et de tristesse : de tristesse parce qu'il nous semblait que nous allions être anéantis avec le roi, notre seigneur, et de joie parce que notre roi avait eu la victoire par la puissance de Jésus-Christ. Dans un seul jour, il y eut deux impressions bien différentes : le matin, tout le camp était en pleurs et le soir il était plein d'allégresse. Pendant toute la nuit, les chrétiens rendirent grâces à Dieu de ce qu'il avait accompli en leur faveur de grands prodiges par la main de (fol. 58) Gabra Masqal. « Il en avait fait autrefois au temps de Moïse, son serviteur, pour le peuple d'Israël, qu'il avait sauvé

IMPRIMERIE NATIONALE.

des mains de Pharaon, et nous, peuple chrétien, il nous a délivrés des mains des infidèles; c'est pourquoi nous remercions et nous glorifions le Christ, d'une voix unanime, dans la sainte Église; en lui est le salut et la puissance dans tous les siècles et dans toutes les générations, jusqu'à la fin du monde. Amen. »

Le lendemain le roi se rendit sur le champ de bataille avec son armée, les hommes et les femmes, les grands et les petits, les prêtres, les diacres et les moines, pour voir les prodiges que Dieu avait accomplis par la main de Gabra Masqal. Les morts jonchaient la terre comme l'herbe dans les champs, et les cadavres étaient nombreux comme les grains de sable sur la terre. Il avait tué le prince des infidèles, nommé Seleḥ, que ceux-ci considéraient comme un dieu; son cou était couvert de tatouages en forme de montagne(?). Le roi fit suspendre son corps à un arbre, à la porte du camp, afin que tous pussent le voir. On avait tué aussi une sorcière qui précédait les musulmans pour jeter des maléfices et tirer des présages en consultant la poussière et le sable; elle était de haute taille, sa tête était chauve et les poils de son corps, blancs comme la neige, étaient longs comme des crins.

Le miracle que Dieu fit en faveur de Gabra Masqal est aussi éclatant que celui qu'il fit autrefois pour Moïse; il submergea alors dans la mer toute l'armée d'Égypte, et par la main de Gabra Masqal il ensevelit les infidèles dans la terre; il couvrit

Moïse et Israël d'un nuage épais et les abrita ainsi afin qu'ils ne vissent pas les Égyptiens et n'eussent aucune crainte; de même il se servit d'une montagne comme d'un voile pour cacher à Gabra Masqal et à ses troupes la vue des infidèles qui leur aurait inspiré de la frayeur; et, lorsque ceux-ci vinrent (se placer) à droite de la montagne, chrétiens et musulmans ne se voyaient pas les uns les autres. Le roi ʿAmda Ṣyôn les vainquit et les extermina tous par la puissance de Jésus-Christ; il rendit la paix à son peuple, qui fut rempli de joie et dormit ensuite d'un bon sommeil, comme auparavant, après avoir remercié Dieu; car tout ce qui s'était passé ce jour-là avait eu lieu par sa sagesse, par sa puissance et par la valeur du roi.

Quelle langue, quelle parole pourrait traduire l'impression que causa cet événement et quelle intelligence pourrait le comprendre? C'est une chose impossible et si nous en avons fait un récit, ce n'est pas par vanité, ni à cause des hommes, mais pour montrer la bonté de notre Dieu et faire connaître sa puissance. Le matin de cette rude journée, en effet, les chrétiens semblaient condamnés à mourir; ils étaient consternés, chancelants comme des gens pris de vin et le courage leur manquait; ils jetaient tous à la fois des cris de désespoir, mais Dieu les entendit et voulut les sauver. Au milieu du jour, ce fut le tour des musulmans; Dieu répandit la frayeur dans leurs rangs, un vent impétueux fondit sur eux et la poussière les enveloppa; ils furent alors plongés dans les

ténèbres, leur puissance fut anéantie, leur force affaiblie, leurs mains et leurs pieds se trouvèrent enchaînés et ils ne purent franchir l'eau du Jourdain que le roi jetait devant eux; ils prirent la fuite sans que personne les poursuivît et une main ferme, un bras puissant mais occulte les extermina en une seule fois. Ce jour-là, en un instant, par la main de Gabra Masqal, les infidèles furent ensevelis dans les entrailles de la terre. Le maître des brebis reçut les actions de grâces de son troupeau pour avoir exterminé les boucs, et les brebis nées du sein de l'eau(?) remercièrent leur pasteur de les avoir conduites aux pâturages avec une houlette de fer et de les avoir sauvées de la gueule des loups. Les loups représentent Satan, les boucs sont les infidèles et les brebis le peuple des chrétiens. Quant au pasteur, c'est Jésus-Christ, le vrai pasteur des brebis, le premier-né du Père, engendré avant le monde, et fils de la colombe pure, c'est-à-dire la Sainte Vierge, la gloire du ciel et de la terre.

Revenons à notre récit. Lorsque Dieu eut anéanti les infidèles, il fut glorifié ainsi qu'il l'avait été lorsqu'il avait submergé dans la mer Pharaon et toute son armée (fol. 59). Les chrétiens éprouvèrent une grande joie comme celle qu'avait eue Marie[1], sœur de Moïse, et célébrèrent solennellement les louanges du Seigneur : « Ta main droite, ô Seigneur, a été

[1] መሪያ ፡ tandis que le mot መሪያም ፡ est réservé à la Vierge; cependant le ms. 143 donne መሪያም ፡.

glorifiée; ta main droite a exterminé les ennemis; tu as étendu ta main droite et la terre les a engloutis. La puissance de ton bras est plus forte que le rocher. Qui peut être aussi glorieux que toi parmi les saints? Gloire à toi, ô Christ, ainsi qu'à ton Père invisible et à l'Esprit Saint bienfaisant qui nous vivifie tous jusqu'à la fin des siècles. Amen. »

Le roi rassembla ensuite ses troupes et leur dit: « Parlez-moi franchement, sans aucune crainte, et dites-moi ce que vous pensez. Devons-nous renvoyer (dans notre pays) nos femmes et nos enfants, nos serviteurs et nos servantes qui nous donnent leurs soins; devons-nous les laisser ici et aller plus loin? » — Personne ne lui ayant répondu, il reprit: « Parlez, en vérité, et dites-moi ce qui vous semble préférable, plus utile et plus convenable. Si votre désir est de partir aujourd'hui même pour retourner en Éthiopie, nous partirons (aussitôt), que ce soit le matin ou le soir, le jour ou la nuit; nous nous mettrons en route à l'heure qu'il vous plaira. C'est tantôt au roi à suivre le conseil de ses généraux et tantôt aux généraux à suivre celui du roi; celui qui agit sans prendre conseil est un insensé. Dites-moi donc, je vous prie, si vous êtes d'avis que nous allions seuls en avant, sans emmener nos femmes, nos enfants, nos serviteurs, nos servantes et nos biens. (N'ayez aucune inquiétude à mon sujet), si vous montez sur des chevaux ou sur des mules, j'en aurai pour moi de meilleurs que les vôtres, et si vous avez des rivières à traverser à la nage, je na-

gerai aussi, avec la force de Dieu, car lui, qui est venu à mon secours dans cette guerre et qui m'a sauvé de la main des infidèles pendant que vous étiez absents, pourra encore me tirer du danger où que ce soit : c'est en lui que je mets ma confiance et mon espoir. Dites-moi donc ce que vous voulez? »

Alors un des grands prêtres de la chapelle (royale), nommé Ḥezba Egziabeḥer (peuple de Dieu), se leva et lui dit : « Il est certain que c'est Dieu qui t'a délivré des mains des infidèles et que sans son aide nous n'aurions pas été sauvés. Écoute, ô roi, ce ne sont pas ses anges puissants, Michel ou Gabriel, que Dieu a envoyés ce jour-là avec leurs armées pour nous porter secours et nous délivrer du danger, c'est son fils lui-même qui est descendu du ciel pour nous tirer des mains des musulmans, par sa puissance. »

Ce prêtre ne parlait pas ainsi par manque de foi (dans les anges?), mais à cause de la multitude des infidèles, multitude épouvantable à voir, difficile à imaginer et défiant le plus grand courage.

Écoute à ce propos, ami (lecteur), le récit des prodiges que Dieu a faits sur toute la terre par l'intermédiaire de ses anges : il a manifesté sa puissance en se servant de (saint) Michel pour précipiter dans la mer Rouge Pharaon et son armée et pour sauver ainsi Israël ; c'est aussi (saint) Michel qui a fait sortir Pierre de la prison en lui en ouvrant les portes de fer ; c'est Gabriel qui, dans la ville de Babylone, éteignit les flammes et préserva du feu les trois enfants (jetés dans la fournaise). Dieu a aussi

manifesté, par ses anges, sa puissance dans les combats, car c'est après que (saint) Michel eut donné une épée à Tewodoros[1] et Gabriel un glaive à Galawdeos[2], que ceux-ci ont remporté la victoire. Voilà ce que Dieu a fait dans la suite des temps par l'intermédiaire de ses anges, et nous n'en avons cité que peu d'exemples.

Revenons donc à notre récit. Le roi prit de nouveau la parole et dit à ce prêtre : « Il me semble, en effet, que si toute l'armée d'Éthiopie s'était trouvée en face de ces peuples, même si ceux-ci eussent été sans épées, sans arcs et sans lances, elle n'aurait pas pu, dans l'espace de six mois, les passer par les armes. Mais Dieu, qui peut tout et auquel personne ne saurait résister, les a anéantis en une heure; il n'a point voulu se souvenir de mes péchés, car il est miséricordieux et aime les hommes. »

Alors un des chefs de l'armée répondit au roi : « Tu dis que les infidèles sont venus, armés de leurs épées, nous livrer bataille dans (fol. 60) ces plaines ; mais que diras-tu de nous lorsque nous leur faisons la guerre et que nous les poursuivons, montés sur nos chevaux ? »

[1] Tewodoros (Théodore) Ier régna de 1411 à 1444. Comme les chroniques ne donnent aucun détail sur son règne, il n'est pas possible de savoir dans quelle circonstance l'intervention de saint Michel s'est manifestée.

[2] Galawdeos (Claude) ou Aṣnaf-Sagad II régna de 1540 à 1559. Il est beaucoup plus connu que le précédent à cause de ses nombreuses guerres avec les musulmans et par l'arrivée, sous son règne, des Portugais conduits par don Christophe de Gama. Mais je doute qu'il s'agisse de ce roi.

Un des grands du royaume, un prince, qui était le beau-frère du roi et le frère de la reine, répliqua: « Pas du tout, le roi n'a pas dit qu'il était venu vers nous une armée de Philistins que la terre n'aurait pu contenir, mais que le bruit de ces infidèles faisait trembler les montagnes et les plus hauts arbres; il a dit qu'il lui semblait que les armées du Ḥadya et de Damôt, celles du Guajâm et du Tigré, qui autrefois leur ont fait la guerre, les ont vaincus et les ont soumis........................[1] il a dit vrai et je suis absolument de son avis. »

Le roi revint ensuite près de son armée et s'adressa ainsi à ses soldats: « Dites-moi ce que vous pensez? Retournerons-nous dans notre pays par le chemin que nous avons pris pour venir ou en prendrons-nous un autre. Répondez-moi, je vous prie, car on ne termine pas une affaire par le silence. Autrefois vous aviez raison de craindre, lorsque vous avez vu fondre sur nous ce nuage noir chargé de pluie qui obscurcissait le ciel et la terre, je veux dire cette multitude innombrable d'infidèles, mais aujourd'hui vous n'avez plus rien à redouter, puisque Dieu nous a montré sa miséricorde et nous a sauvés des mains de nos ennemis. »

L'armée lui répondit: « Tu as combattu pour nous nuit et jour et tu nous as délivré des infidèles. Maintenant daigne nous ramener dans notre pays. »

« C'est le propre de l'animal de retourner à son

[1] Il y a évidemment quelque chose qui manque ici, bien que le texte ne présente aucune lacune. Du reste tout le passage est obscur.

pâturage, répliqua le roi. Pour moi voici quelle est mon intention. Nous traverserons la contrée de Talag, dans le royaume d'Adal, nous tuerons les infidèles qui y sont encore et nous reviendrons dans notre pays par un autre chemin. »

Cette proposition ayant été accueillie, le roi quitta l'endroit où il était et se rendit dans une localité, nommée Ziba, où il campa. Le lendemain il fit marcher ses soldats sur une autre localité, du nom de Ta'arak; ils y tuèrent beaucoup de monde, firent prisonniers des hommes et des femmes, prirent un grand nombre de bestiaux et vinrent tout joyeux retrouver le roi.

Le 29 de hamlê[1], qui est le jour de la fête de Qirqôs, ʿAmda Ṣyôn partit de Ziba et alla à Dabi, où il fit dresser le camp. Le lendemain il dirigea sur la ville de Zasaye ses corps d'armée de droite et de gauche qui détruisirent la ville, tuèrent un grand nombre de personnes, firent de nombreux prisonniers et mirent à mort le chef de cette ville, nommé Abdala (Abd-Allah), que les habitants regardaient comme un pontife. Les soldats retournèrent ensuite tout joyeux près du roi qui les envoya aussitôt attaquer la ville d'Abalgi; ils la cernèrent, massacrèrent ceux qui s'y trouvaient, firent des prisonniers, s'emparèrent d'un grand nombre de bestiaux et regagnèrent le camp.

[1] Correspond au 23 juillet, selon le calendrier Julien; mais le calendrier donné par Ludolf dans ses commentaires sur l'histoire d'Éthiopie ne fait pas mention de la fête de Qirqôs.

Puis le roi abandonna Dabi et vint dans la contrée (ou la ville) de Talag[1], où résidait le roi d'Adal, qui avait rassemblé les princes et les gouverneurs, ainsi que tous les habitants des pays musulmans, d'une frontière à l'autre, pour faire la guerre à ʿAmda Ṣyôn; mais celui-ci le vainquit, l'extermina avec son peuple et ravagea son pays.

Les trois fils et le frère du roi d'Adal, qui avaient échappé au massacre, vinrent trouver ʿAmda Ṣyôn et lui dirent : « Nous nous soumettons, ô roi! » Et ayant ôté leurs chaussures de leurs pieds et les ayant placées sur leur tête, ils se prosternèrent devant lui, implorèrent sa miséricorde et lui demandèrent d'épargner le reste de la province où il n'y avait plus qu'un petit nombre d'habitants.

ʿAmda Ṣyôn leur répondit : « Votre père et vous, vous avez agi envers moi d'une manière indigne, en me faisant la guerre, à moi qui suis le maître de tout le pays. Dans ce cas, on fuit, on se dérobe, on se cache derrière les arbres ou les montagnes, pour combattre comme on peut, ou bien on se soumet et l'on paye le tribut; mais vous, vous avez négligé ces deux choses : la fuite et la soumission. Vous êtes venus me faire la guerre, à moi qui suis le roi de toute l'Éthiopie[2], mais Dieu a vu votre malice et

[1] Le P. d'Almeida a écrit dans son manuscrit Daoi pour Dabi, et Adelgui pour Abalgi; Bruce appelle Talag, Talab, qui est, dit-il, un district considérable appartenant au roi d'Adel. (Bruce, *Voy. aux sources du Nil*, t. IV, p. 75.)

[2] Le P. d'Almeida a traduit : « Je suis le maître de tout ce territoire et vous avez fait, vous et votre père, une chose indigne. Au

votre orgueil, il vous a livrés dans mes mains et vous a punis de votre mauvaise intention. Votre crime s'est tourné contre vous, Dieu a abaissé votre orgueil et vous a réduits à l'impuissance, car il est le Dieu des faibles et des humbles et aussi le Dieu des forts. Si vous étiez venus, (fol. 61) avec votre père, m'apporter, en signe de soumission, de l'or, de l'argent et des vêtements précieux, il y aurait eu entre vous et moi un pacte d'amitié. »

Les fils du roi d'Adal répondirent : « Écoute, ô roi. Nous ne reconnaissons pour notre pays et pour nous d'autre maître que Dieu seul et personne ne peut nous soumettre. Lorsque tu as marché contre nous, nous te considérions comme un roi adonné au luxe et au plaisir (?); non comme un guerrier, mais comme un homme dépourvu de virilité, et nous nous disions, nous croyant sûrs de la victoire (?) : de quel profit seront pour nous les richesses des chrétiens, car nous sommes nombreux comme les grains de sable du rivage de la mer, comme les étoiles du firmament. Nous espérions te placer ainsi que ton peuple sous notre domination; non seulement tu ne nous inspirais aucune crainte, mais même tous les rois de la terre, d'une extrémité à l'autre, seraient venus nous attaquer que nous ne les aurions pas redoutés; nous leur aurions fait la guerre, car personne ne peut nous résister dans le combat et

lieu de m'apporter des présents, vous êtes venus me faire la guerre pour me tuer ainsi que mon peuple; mais Dieu, » etc. Sens préférable à celui de la chronique.

personne ne peut nous vaincre, si ce n'est toi, ô roi. Maintenant, apaise ta colère et ne nous extermine pas tous jusqu'au dernier, puisque nous promettons d'exécuter tes ordres. »

« Dites-moi, je vous prie, reprit le roi (ʿAmda Ṣyôn), s'il y a un exemple d'une semblable révolte de sujets faisant dans leur pays la guerre à leur souverain; (bien au contraire) ils lui portent leur tribut et des présents, tandis que votre père et vous, vous êtes venus me déclarer la guerre; mais Dieu m'a prêté son secours, il a détruit vos murailles et vos remparts et vous a exterminés par ma main. Maintenant donc je ne m'arrêterai pas jusqu'à ce que je vous aie fait disparaître tous, grands et petits, ainsi que vos bestiaux et vos villes; je continuerai la guerre, avec l'assistance de Dieu, jusqu'à ce que votre pays soit (tout à fait) désert. »

Les enfants du roi d'Adal répliquèrent : « Ne fais pas cela, ô roi, nous allons prévenir les princes et gouverneurs qui sont encore dans notre pays; ils viendront te faire leur soumission et tu les traiteras comme tu voudras. »

« Qu'ils viennent ou ne viennent pas, répondit le roi, ils verront ce que je ferai par la puissance de mon Dieu. »

Alors les fils du roi d'Adal envoyèrent à leurs princes et à leurs gouverneurs un message ainsi conçu : « Venez vous soumettre au roi d'Éthiopie, autrement il vous exterminera, ainsi que vos femmes, vos enfants et vos bestiaux. »

A la réception de ce message, le prince de la

ville (ou de la province[1]) rassembla les habitants du pays et leur dit : « N'écoutez pas ces jeunes gens et ne vous laissez pas émouvoir par leurs paroles, mais soyez courageux et préparez-vous à tuer le roi d'Éthiopie. Si les chrétiens nous mettent à mort, nous mourrons martyrs pour notre foi, et si nous les tuons, nous gagnerons le paradis. » Les habitants de ce pays, hommes et femmes, vieux et jeunes, se liguèrent ainsi et se concertèrent sur la réponse à faire au message qu'ils avaient reçu. Le roi d'Adal, ce prince pervers, fit répondre à ses fils (?)[2] : « Nous refusons de nous rendre près du roi d'Éthiopie et s'il marche contre nous, nous n'avons aucune crainte, nous combattrons et nous mourrons en défendant notre pays. »

Les fils du roi d'Adal firent connaître à ʿAmda Ṣyôn ce qui avait été décidé et ce qu'avait dit le roi de Hagarâ qui commandait quatre-vingt-dix-neuf princes (ou gouverneurs). En apprenant les menaces de cet infidèle, le roi ʿAmda Ṣyôn partit, en colère, traversa une grande rivière nommée Ekuâ et vint camper près d'une ville désignée sous le nom de Marmagub. Le lendemain il envoya une partie

[1] Le P. d'Almeida a traduit « le roi de Haguera », ce qui est plus compréhensible; mais le texte porte bien *hagar* qui signifie « ville » ou « province ».

[2] ወለአከ ፡ ኀበ ፡ እሙንቱ ፡ ደቂቅ ፡ ውእቱ ፡ ዓማፂ ፡ አቡሆሙ ፡. D'après un passage précédent, il semblerait que le roi d'Adal a été tué dans un combat. (Voir deux pages plus haut.) Le P. d'Almeida traduit : « Le roi de Haguera fit alors répondre aux trois jeunes gens »; ce qui est plus conforme au reste du récit.

de ses troupes à droite et une autre à gauche, en leur recommandant de veiller à ce que cet impie ne leur échappât pas. Il se mit lui-même en marche au milieu de ces deux corps d'armée avec une petite troupe, et rencontra le roi ennemi avec les hommes, les femmes, les vieillards et les jeunes gens qui s'étaient joints à lui et qui étaient prêts à livrer bataille. Il y eut ce jour-là un grand combat et un grand massacre; les infidèles étaient forts; il y en avait parmi eux qui lançaient des flèches et d'autres qui les protégaient de leurs boucliers; les femmes frappaient avec des bâtons ou jetaient des pierres de toutes leurs forces et se battaient comme de vaillants guerriers. Au plus fort du combat, ʿAmda Ṣyôn bondit comme un tigre, s'élança comme un lion, tendit son arc et lança au roi de Hagarâ une flèche qui lui traversa le cou et le fit tomber en arrière. Alors les infidèles prirent la fuite (fol. 62). Le roi ʿAmda Ṣyôn les cerna aussitôt avec son armée et les fit périr tous, hommes et femmes, vieux et jeunes; puis il se mit avec ses cavaliers à la poursuite de ceux qui avaient pris la fuite et qui furent massacrés. Il ne survécut que trois personnes.

ʿAmda Ṣyôn revint ensuite sur le champ de bataille pour y chercher ses deux généraux nommés Semeyeshehal [1] et 'Enza 'Ayegab, et comme il ne les trouvait pas, il en fut très affligé, parce qu'il pen-

[1] Qui commandait le régiment désigné sous le nom de *Qasta-neheb* « dard d'abeille » (voir p. 411). Le second est nommé parmi les généraux du roi, p. 377; il est appelé à cet endroit *Yanze-'Ayegabâ*.

sait qu'ils étaient morts. Après avoir quitté cet endroit, il rencontra un homme sur son chemin et lui demanda s'il avait vu ses deux généraux. Le roi était tellement absorbé dans sa douleur qu'il n'avait pas remarqué que cet homme était un ennemi; il croyait d'abord qu'il appartenait à son armée, mais l'ayant reconnu, il le tua aussitôt. Puis continuant sa route, il trouva ses deux amis, ce qui lui causa une grande joie, mais la vue des blessures que les infidèles leur avaient faites à la tête lui rendit sa tristesse, car il avait pour eux une grande affection; il les fit monter sur sa propre mule et ordonna de tenir les dais sur leurs têtes pour les garantir de la chaleur du soleil et du froid, car c'était l'été dans ce pays, mais dans le nôtre on était en hiver et il fallait environ un jour[1] de marche pour y arriver.

A son retour le roi entra dans son camp et remercia le Christ qui lui avait donné la force et la victoire.

Le lendemain il se mit en route et arriva à une localité nommée Sasôgi, où il célébra la fête du prophète saint Jean-Baptiste, qui a lieu le premier jour de l'année chez les chrétiens. Le roi ordonna à ses troupes de détruire les mosquées des infidèles et de brûler leurs villes, et suivant ces instructions, les soldats démolirent les unes, brûlèrent les autres et ravagèrent tout le pays, tuant les habitants

[1] « Et le chemin de ce pays était éloigné d'environ quarante jours » (Ms. 143).

et les bestiaux, les hommes, les femmes, les vieillards et les enfants, par la puissance de Dieu.

Le 11 de naḥasê[1], le roi quitta Sasôgi, traversa un grand fleuve nommé Zare'at et se rendit à la ville de 'Arâtê, où il campa. Les gens de ce pays étaient très féroces; ils coupaient avec leurs dents, comme avec un rasoir, les oreilles de ceux dont ils pouvaient s'emparer et, en outre, il les rendaient eunuques. Ils ne laissaient pas les cadavres dans les tombeaux, mais les en retiraient pour leur enlever les oreilles et les parties génitales : en un mot, ils étaient plus barbares que tous les autres peuples.

Des soldats de l'armée royale qui avaient été mutilés de la sorte et qui avaient eu les oreilles coupées vinrent se présenter au roi ʿAmda Ṣyôn, qui fut très affligé de les voir en cet état et se tordant de douleur. Il leur demanda où les infidèles s'étaient emparés d'eux. Les uns répondirent qu'ils avaient été pris en allant puiser de l'eau, d'autres en coupant du bois, en cherchant du blé ou en faisant paître leurs troupeaux.

Après avoir entendu leur récit, le roi réfléchit sur ce qu'il devait faire, puis il convoqua les chefs de son armée et leur dit : « Demain, je sortirai de grand matin, en sonnant de la corne; cachez-vous à droite et à gauche du camp, afin que les infidèles ne vous voient pas. » Et la chose fut ainsi convenue.

[1] 4 août, suivant le calendrier Julien. Le mois de naḥasê commence le 25 juillet et finit le 23 août.

Le lendemain, au point du jour, le roi se leva, sonna de la trompe et se mit en route, pendant que ses troupes se conformaient à l'ordre qu'il avait donné. Au moment où il (allait) traverser le chemin, les infidèles s'avancèrent contre lui, mais l'armée, sortant de son embuscade, les cerna, les massacra et revint ensuite, toute joyeuse, auprès du roi qui rendit grâces à Dieu. Le surlendemain, il renouvela ce stratagème. Lorsqu'il fut arrivé au même endroit (que la veille), après avoir sonné de la corne, les infidèles vinrent de nouveau vers lui et entrèrent dans l'enceinte du camp, où ils furent mis à mort par les soldats du roi sortis tout à coup de leurs cachettes. Ceux-ci retournèrent ensuite près d'ʿAmda Ṣyôn et lui racontèrent ce qui s'était passé, et il en remercia Dieu.

Alors il leva son camp et se rendit à une ville nommée Ḥajayâ, où il célébra la fête de la croix et où il resta pendant huit jours[1]. Il y fit construire, par ses troupes, un retranchement long et élevé, pour les dissimuler, puis, lorsqu'il se mit en route, il sonna de la corne, laissant ses soldats (fol. 63) cachés en cet endroit; au moment où il s'engageait sur le chemin, les infidèles apparurent plus nombreux que les jours précédents et envahirent le retranchement, mais les soldats qui y

[1] Le 25 septembre. Ce jour-là on fait des processions et des fêtes; le soir on allume des feux de joie sur les hauteurs. (Voir la description d'une de ces fêtes dans Raffray, *Abyssinie*, Paris, Plon et Cie, 1876, p. 105-108.)

étaient cachés, sortant brusquement, se précipitèrent sur eux et en firent un grand massacre. Ils prirent les dépouilles des morts, des épées, des arcs, des lances et des vêtements en grand nombre, ainsi que les parties génitales et les oreilles, qui se trouvaient dans leurs carquois, et portèrent le tout au roi, qui, tout affligé qu'il fût de voir que ses soldats avaient été ainsi mutilés, se réjouit du massacre de ces infidèles.

ʿAmda Ṣyôn quitta ensuite Ḥajayâ et, après six jours de marche en arrière, arriva à une localité nommée Bequlzâr, où il campa[1]. Il fit venir à cet endroit le prince des musulmans et lui dit : « Livre-moi les chrétiens qui ont renié le Christ depuis que je t'ai donné le pouvoir, sinon je te ferai lier avec des chaînes de fer, je ravagerai le pays et je tuerai les guerriers, leurs femmes et leurs enfants. En outre, je te ferai périr toi-même et j'exterminerai ta famille et ta race de la face de la terre. »

Le roi des infidèles, effrayé de ces menaces, ordonna des recherches dans tout le pays et amena au roi ʿAmda Ṣyôn les renégats que l'on y avait trouvés et qui étaient des prêtres, des diacres et des soldats de son armée. ʿAmda Ṣyôn les apostropha ainsi : « Pourquoi avez-vous renié le Christ, Fils de Dieu, créateur du ciel et de la terre, pour embrasser la religion du diable, répudiant le baptême que vous avez reçu de l'Esprit Saint le jour où il vous a mar-

[1] Le roi revint alors en arrière et après sept jours de marche, il arriva à Begul, dans le Sahara. (Bruce, *op. cit.*, t. IV, p. 88.)

qués de son sceau et sanctifiés? » Ces renégats n'ayant pas répondu une parole, le cœur du roi fut enflammé de colère; il leur fit donner à chacun trente coups de fouet (ou de corde), fit imprimer sur leur poitrine et leurs épaules une mention constatant qu'ils étaient devenus esclaves et leur fit mettre un collier de fer au cou et des chaînes aux mains, dans son zèle pour la foi du Christ.

Puis il demanda au roi des infidèles de lui livrer les renégats qui restaient encore dans son pays, mais celui-ci lui répondit que son neveu s'y opposait. Alors ʿAmda Ṣyôn entra dans une violente colère, ce que voyant, le roi des infidèles fit saisir son neveu et le fit enchaîner, en attendant qu'ʿAmda Ṣyôn eût quitté le pays. Mais celui-ci, ayant appris qu'il n'avait agi ainsi que sous l'empire de la crainte et que son cœur était plein de dissimulation comme autrefois, lui fit lier les deux mains avec des chaînes de fer, ravagea son territoire et mit à sa place comme gouverneur un de ses frères, nommé Nasaradin (Naṣr-Eddin).

ʿAmda Ṣyôn quitta alors cet endroit et vint camper à Wâz, d'où il envoya ses soldats saccager la ville de Guêt; ils tuèrent des hommes, emmenèrent des femmes et prirent un grand nombre de bestiaux. Le roi partit ensuite, après avoir fait cacher ses troupes au pied d'une montagne, et lorsqu'il se mit en route, les gens de Ḥarlâ envahirent son camp, mais les soldats du roi en firent un grand carnage, par la puissance de Dieu, et n'en laissèrent

pas un; puis ils vinrent tout joyeux retrouver le roi.

De là ʿAmda Ṣyôn se rendit, après cinq jours de marche, à Delhôya. Il était fort irrité contre les gens de ce pays parce qu'ils avaient mis à mort un gouverneur nommé par lui, en le faisant brûler, ainsi que les chrétiens de tout sexe qu'il avait laissés avec lui. Il ravagea ce pays, tua les jeunes gens et les vieillards, emmena les femmes et les enfants, saisit les bestiaux et les dispersa tous, par la puissance de Dieu.

Trois jours après, il arriva à Dagu où il établit son camp; son armée saccagea cette localité, y fit de nombreux prisonniers et un butin considérable. Puis il envoya ses troupes contre les gens de Wargeh, qui étaient très pervers, ne connaissaient point Dieu et ne craignaient pas les hommes; c'étaient des pasteurs de troupeaux. L'armée du roi les passa au fil de l'épée et s'empara de leurs femmes, de leurs bestiaux, de leurs brebis,et revint ensuite près du roi.

ʿAmda Ṣyôn marcha encore pendant quatre jours et gagna le Dawârô, (fol. 64) dont le gouverneur, nommé Ḥayedarâ, s'était ligué avec l'impie Sabradin, ainsi que nous l'avons dit plus haut. C'est pour cela que le roi ravagea ce pays d'une extrémité à l'autre, tuant les jeunes gens, emmenant les femmes et les enfants, prenant un nombre considérable de bestiaux et détruisant leurs récoltes. Il était, en outre, irrité contre eux parce qu'ils avaient commis un crime contre lui après son départ de cette province. Ils

s'étaient emparés par surprise des messagers du roi, avaient pris ses richesses et celles de la reine, de l'or en grande quantité, ainsi que des vêtements précieux destinés au roi et à la reine, qui lui étaient envoyés de sa capitale, et avaient tué les messagers.

Telle était la raison de la colère du roi. ʿAmda Ṣyôn célébra à cet endroit la fête de Noël[1], qui est celle du jour où le Christ naquit de la Vierge, et, trois jours après, il arriva à une localité, nommée Bahlâ, où il célébra l'Épiphanie[2], c'est-à-dire la commémoration du baptême du Christ, baptême qu'il a institué pour la rémission des péchés.

Pendant son séjour dans cette localité, il fit jeter dans les fers le gouverneur de Sârkâ[3], appelé Joseph,

[1] M. à m., la fête de la Genna; c'est une des fêtes célébrées avec le plus de solennité en Éthiopie; ce jour-là les Abyssins jouent à un jeu qui porte aussi le nom de *genna*. «Mes gens passent l'après-midi à jouer au *genna* comme il est de tradition de le faire pour cette fête. Le *genna*, jeu très populaire parmi les chrétiens de l'Éthiopie et auquel toutes les classes de la société prennent part en se confondant complètement, consiste à pousser avec un bâton recourbé un morceau de bois de forme ronde. On se divise en deux camps et la victoire est à celui qui parvient à lancer le *genna* dans le camp adverse.» (Paul Soleillet, *Une exploration commerciale en Éthiopie*, Paris, Dreyfous, p. 301.)

[2] La fête de l'Épiphanie, en commémoration du baptême de Jésus-Christ, est une des plus importantes de l'Église d'Éthiopie. Elle commence dès l'aurore par le chant des psaumes et pendant toute la journée, le peuple entier, roi, métropolitain, clercs et laïques se plongent dans une rivière ou un étang : toutefois les femmes sont exclues. (Basset, *Études sur l'hist. d'Éthiopie*, note 137.)

[3] Sârkâ est le nom d'un canton et d'une ville du Gojam et aussi de la capitale du royaume d'Énarea, situé au sud de l'Éthiopie et occupé aujourd'hui par les Gallas. (Cf. Basset, *op. laud.*, notes 219-220.)

qui avait pris part à la révolte des gens du Dawaro, révolte qu'il avait réprimée. Il envoya dans la province de ce rebelle les troupes royales qui dévastèrent le pays, prirent des bœufs, des brebis, des chèvres, des chevaux, des mules et des ânes en nombre considérable et vinrent ensuite le rejoindre.

Après avoir accompli tous ces exploits[1] par la puissance du Créateur, ʿAmda Ṣyôn, roi d'Éthiopie, retourna, victorieux, couvert de gloire et plein de joie, dans la capitale de son royaume. Il remercia Dieu le Père, qui lui avait accordé la victoire, se prosterna devant le Fils qui lui avait donné la force dans le combat et s'agenouilla devant le Saint-Esprit qui avait placé ses ennemis sous ses pieds. Gloire, louange et bénédictions soient rendues à la Trinité sainte sur la terre comme au ciel jusqu'à la fin des siècles ! Amen.

On pourrait en raconter beaucoup plus que ce que l'on vient de voir sur cette guerre incessante de jour et de nuit faite au roi et à son armée dans le pays musulman : nous n'en avons dit que peu de chose et nous n'avons rien ajouté pour ne pas allonger notre récit et pour ne pas effrayer le lecteur. Le roi ʿAmda Ṣyôn, doux et humble comme Moïse et David, fut en même temps miséricordieux et clément; il aimait(?) les vieillards autant que son père, les jeunes gens comme ses frères, les pauvres comme

[1] Les exploits du roi ʿAmda Ṣyôn ont été célébrés dans des chants amhariques dont quelques-uns existent encore. (Cf. Zotenberg, *Catal. des manuscr. éthiop.*, p. 218.)

sa mère et vénérait les prêtres et les moines comme le Seigneur lui-même; quoique roi, il s'humiliait devant tous, comme s'il eût été le dernier de ses sujets; il distribuait des aumônes aux pauvres, aux veuves et aux orphelins, faisait des offrandes aux églises et leur donnait de l'or et de l'argent en abondance, ainsi que des ornements. Que Dieu le récompense sur la terre et dans le ciel; qu'il prolonge ses jours sur la terre et le préserve d'une mort violente, et qu'il lui fasse partager le royaume des cieux avec tous les bons rois, jusqu'à la fin des siècles!

Quant à moi, pécheur indigne, qui ai écrit cette chronique, ne m'oubliez pas dans vos prières. Que Dieu vous accorde à tous, grands et petits, de longs jours; qu'il donne à votre pays la paix et la tranquillité et à votre roi la puissance et la victoire sur ses ennemis; qu'il dote vos gouvernants d'un bon jugement; qu'il écoute la prière de votre pontife, chaque fois qu'il officiera pour vous; qu'il donne la pureté à vos prêtres, la patience à vos moines, la gloire à vos vieillards, la vieillesse à vos enfants, la force à vos jeunes gens, l'honneur et la foi à vos femmes, l'amour et l'obéissance à vos églises(?), l'abondance à vos trésors et une bonne garde à vos troupeaux, par l'intercession de Notre-Dame Marie, Mère de Dieu, par la prière des anges et des archanges puissants et renommés, et au nom et à la demande de tous les saints et martyrs, jusqu'à la fin des siècles! Amen.

INDEX DES NOMS PROPRES

CONTENUS DANS LA CHRONIQUE D'ʿAMDA ṢYÔN.

መ ፡

ረ ፡

ሰ ፡ ሸ ፡

ከ ፡

ወ ፡

ዐ ፡

ዘ ፡

Nota. — Page 330, *lire :* dans Ḥaṣani Sagarât, un Ṣaḥafalâm, *au lieu de :* et une garnison (?).

Page 293, ligne 17, *lire :* መክቡብየ ፡ *au lieu de :* ወክቡብየ ፡

IMPRIMERIE NATIONALE.

DEUX INSURRECTIONS DES MAHOMÉTANS DU KAN-SOU (1648-1783),

RECIT TRADUIT DU CHINOIS,

PAR

M. CAMILLE IMBAULT-HUART,

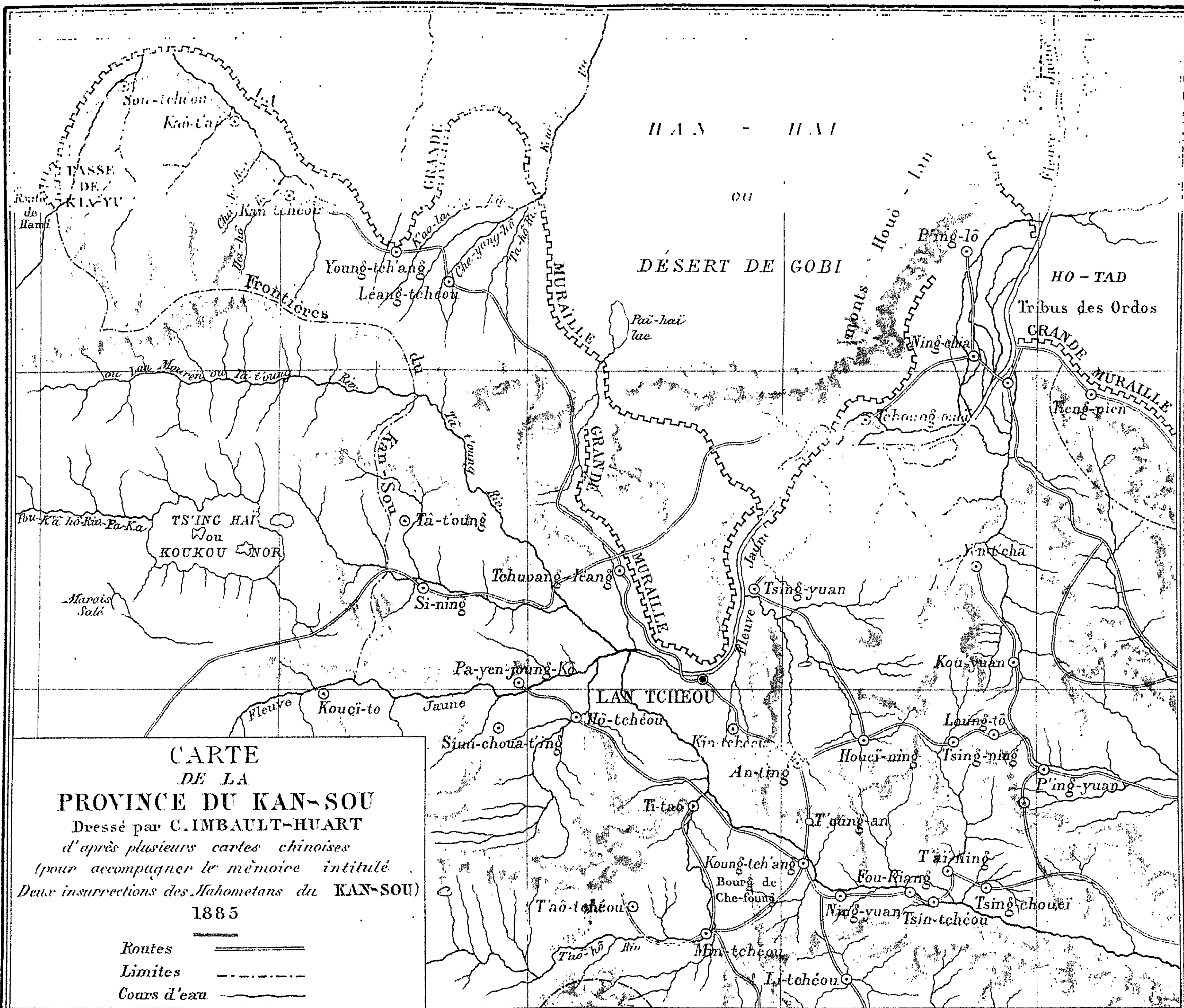
CONSUL HONORAIRE.

AVANT-PROPOS.

La province chinoise du *Kan-sou*, dont le nom a été formé en joignant les noms de deux de ses principales villes, *Kan-tcheou-fou* et *Sou-tcheou*, peut être considérée, ainsi que l'a dit excellemment M. Dabry de Thiersant, comme le foyer du mahométisme dans l'Extrême-Orient. Plus rapproché que toute autre des grands centres musulmans, tels que l'Arabie, la Perse, la Boukharie, etc., elle a reçu naturellement les premiers Musulmans venus par terre dans le royaume du Milieu[1].

Ceux-ci, qui pénétrèrent en Chine au temps de la dynastie des *T'ang* (VIIe siècle de notre ère), trouvèrent, dans la contrée destinée à former plus tard

[1] *Le mahométisme en Chine et dans le Turkestan oriental*, par M. Dabry de Thiersant, t. I, p. 167 et suiv.



E. LEROUX édit.
Imp. Monrocq, Paris.

la province du *Kan-sou*, la grande nation des *Houeï-hou*[1] ou des Ouïgours, ses premiers habitants selon toute vraisemblance, devenus Manichéens à la suite de leur scission d'avec les *Tou-kiu* ou Turcs (627). Un grand nombre de ces *Houeï-hou* embrassèrent l'islamisme tandis que d'autres se convertirent au bouddhisme. Dans la suite, s'introduisit le nestorianisme, qui y eut également de fervents adhérents.

A la même époque, Tchingguis-khan (ou Gengiskhan) mourut et laissa le pays des Ouïgours en apanage à son fils Djagataï : la famille de celui-ci règna dès lors dans toute la vallée de Bichbalîk (Ouroumtsi). L'un de ses petits-fils, Boral, se convertit au mahométisme à Boukhara vers 1265, et cette religion fit d'immenses progrès dans les pays soumis à son autorité. En Chine même, elle s'étendit rapidement et s'implanta à la cour de l'empereur *Hou-pi-liè* (Koubilaï-khan).

Jusqu'alors le *Kan-sou* avait passé par mille vicissitudes, tantôt royaume indépendant, tantôt pays soumis à la Chine et tributaire du Fils du ciel, tantôt considéré d'une façon plus ou moins nominale comme partie intégrante de l'empire. Ce fut

[1] Les Ouïgours sont appelés en chinois 囘紇 *Houeï-'hô*, 囘鶻 *Houeï-'hou*, 畏兀兒 *Oueï-vou-eul*, 烏護 *Vou-'hou* et 袁紇 *Yuan-'hô*. Cf. Playfair, *The cities and towns of China*, p. 369, n° 8029, et surtout H. Parker, *Contributions towards the topography and ethnology of Central Asia*, I. *Extraits from the p'eï-ouen yün-fou*, n° 248, dans la *China Review*, may and june 1885, vol. XIII, n° 6.

Koubilaï-khan qui en fit la conquête définitive et le classa au nombre des provinces de ses vastes États (1282). Le gouvernement de cette nouvelle province fut confié à un *sin-tchang-tcheng-sse* résidant à la capitale du Chen-si. Sous les *Ming*, le trésorier général du *Chen-si* fut chargé de l'administration du *Kan-sou* dans lequel on établit douze *oueï* ou postes militaires, commandés par des chefs indigènes sous la haute direction d'un mandarin du rang de *Tou-tche-houeï-sse*[1].

Lorsque les Tartares conquirent la Chine, l'ancien pays des *Ouïgours* — *Ouroumtsi*, *Tourfan*, Hami, le Kan-sou — était entièrement musulman. Les habitants de cette vaste contrée prirent parti, pour la plupart, pour la nouvelle dynastie des *Ts'ing*, et nous lisons dans l'histoire que des contingents mahométans du *Kan-sou* aidèrent les armées tartares à soumettre la province du *Sse-tch'ouan*. Mais, turbulents par nature et trop fiers pour subir à jamais le joug et les exactions des mandarins tartares, ils tentèrent, à deux reprises différentes, en 1648 et en 1783, sous les empereurs *Choun-tche* et *K'ien-loung*, de s'y soustraire par les armes et de former un état musulman indépendant, précurseur de celui que Yakoub-bey, beaucoup plus tard, essaya de fonder dans le Turkestan chinois. Toutefois ces deux tentatives furent sans succès et les Mahométans durent se rendre de nouveau à discrétion.

[1] *Le mahométisme*, etc..., *passim*.

L'historien chinois *Oueï Yuan*, auteur du *Cheng-vou-ki* ou *Histoire des guerres de la dynastie actuellement régnante*, ouvrage aujourd'hui bien connu des savants[1], a donné un récit intéressant de ces deux soulèvements au livre VII de son livre : les pages qui suivent sont la traduction exacte de ce morceau. Elles viennent compléter l'important ouvrage de M. Dabry de Thiersant, *Le mahométisme en Chine et dans le Turkestan oriental*, que nous avons eu occasion de citer plusieurs fois en note.

I

Insurrection des Mahométans du *Kan-sou* pendant le règne de *Choun-tche* (1648). — Succès des insurgés; le vice-roi *Meng kiaô-fang* marche contre eux et les défait une première fois, puis reprend *Lan-tcheou-fou;* il arrive devant *Kan-tcheou;* bataille sanglante sous les murs de cette ville. — Reddition de *Kan-tcheou.* — Nouveau soulèvement à *Sou-tcheou.* — Prise de cette ville par les Impériaux. — Fin de la première révolte. — Réflexions de l'auteur.

Depuis le commencement de la dynastie actuelle, deux grandes insurrections des Mahométans du *Kan-sou* ont eu lieu : la première signala le règne de *Choun-tche;* la seconde, celui de *K'ien-loung*[2].

Dans le quatrième mois de la cinquième année *Choun-tche* (mai 1648), deux Mahométans du pays

[1] Voir *Journal asiatique* de Paris, août-septembre 1881; *Revue de l'Extrême-Orient*, t. I, n° 4; etc.

[2] *Choun-tche* régna de 1644 à 1662; *K'ien-loung*, de 1736 à 1796.

situé à l'ouest du fleuve Jaune[1], nommés *Mi-lâ-yn* et *Ting-kouô-toung*[2], se révoltèrent sur les instigations de *Tchou Tche-tch'ouan*, descendant des *Ming* et roi de *Yen-tch'ang*[3], s'emparèrent des villes de *Kan-tcheou*[4] et de *Le'ang-tcheou*[5], puis, franchissant le fleuve Jaune et se dirigeant vers l'est, enlevèrent successivement *Lan-tcheou*, *Min-tcheou*, *Lin-ta'ô*, *Ta'ô-tcheou*[6]; de là, ils allèrent mettre le siège de-

[1] 河西 *'Hô-si* «l'ouest de la rivière» (*Houang-hô* ou «fleuve Jaune») : nom donné *actuellement* à la partie occidentale de la province du *Kan-sou*, qui s'avance au nord du Kou-kou-nor. Conf. F. Porter Smith, *A vocabulary of proper names in chinese and english*, p. 11.

[2] Notre texte donne 米刺印 *Mi ts'e-yn*, mais 刺 *ts'e* est pour 剌 *lâ* qui lui ressemble beaucoup; nous trouvons *Mi-lâ-yn* dans le 貳臣傳 *Eul-tch'en-tchouan; Histoires particulières des fonctionnaires qui abandonnèrent la cause des Ming pour servir celle des Tartares*, publié par le *Kouô-che-kouan*, Bureau des Historiographes de l'Empire; cf. *Biographie des Meng Kiaô-fang*, livre I, p. 43. Le second de *Mi-lâ-yn* était 丁國棟 *Ting Kouô-toung;* par erreur, ces deux noms ont été transcrits *Mi-lâ-yn* et *Tin-ho-tong* dans *Le mahométisme en Chine*, p. 233.

[3] 朱識鋕 *Tchou Tche-tch'ouan*, roi de 延長, l'un des nombreux prétendants à la couronne des *Ming;* cf. Mailla, *Histoire*, Fin de la dynastie des Ming. — *Yen-tch'ang* est un district du département de *Yen-an*, province du *Chen-si*.

[4] 蘭州 *Lan-tcheou*, aujourd'hui capitale de la province du *Kan-sou* et résidence du vice-roi du *Chen-kan* (*Chen-si*, *Kan-sou*).

[5] 涼州 *Léang-tcheou*, ville-préfecture au nord-ouest de *Lan-tcheou*, sur la grande route qui mène à la *passe de Kia-yu* (*Kia-yu-kouan*); lat. 37° 59', long. 102° 48'.

[6] 岷州 *Min-tcheou*, chef-lieu d'arrondissement dans le département de *Koung-tch'ang;* situé sur les bords du *T'ao-'hô*. — 臨洮 *Lin-taô*, ancien nom de 狄道 *Ti-taô* sous la dynastie des *T'ang* et celle des *Ming :* sur les cartes modernes on ne trouve plus que *Ti-taô*. Cette ville (chef-lieu d'arrondissement) est située au nord

vant *Koung-tch'ang*[1]. Ils appelèrent à eux cent mille bandits et voleurs de grand chemin et répandirent le bruit qu'ils avaient un million de partisans. La terreur régna sur les frontières.

La cour décida d'envoyer au secours de la province les troupes destinées à la garde du palais impérial[2]; mais, craignant que la longueur de la route ne fatiguât l'armée et n'épuisât les vivres, le vice-roi *Meng Kiaô-fang*[3] adressa un mémoire secret pour demander qu'on ne mît pas ce projet à exécution et qu'on lui permît de profiter de ce que les rebelles n'étaient pas encore organisés (pour les réprimer).

Le vice-roi, dont la résidence était alors à *Kou-yuan-tcheou*[4] et n'avait pas encore été transportée à *Lan-tcheou*, ordonna aux troupes chinoises et tartares de marcher jour et nuit et d'aller occuper *Tchin-tcheou*[5]. En même temps il envoya *Mâ Ning*[6]

de *Min-tcheou* et à égale distance de *Koung tch'ang*, dont elle dépend. — 洮 州 *T'aô tcheou*, sous-préfecture du département de *Koung-tch'ang*, à l'ouest de *Min-tcheou*.

[1] 鞏 昌 *Koung-tch'ang*, chef-lieu de département; lat. 34° 56′, long. 104° 44′.

[2] 禁 旅

[3] 孟 喬 芳 *Meng Kiaô-fang*, originaire de la province du *Tchi-li*, quitta le service des *Ming*, lors de l'invasion tartare, et se joignit aux envahisseurs. Sa biographie (列 傳) se trouve au livre I, p. 41 et suiv. du *Eul-tch'en-tchouan*.

[4] 固 原 *Kou-yuan*, chef-lieu d'arrondissement dans la partie orientale du *Kan-sou*; lat. 36° 4′, long. 106° 21′.

[5] 秦 州 *Ts'in-tcheou*, chef-lieu d'arrondissement indépendant (*tche-li-tcheou*), à l'est de *Koung tch'ang*, lat. 34° 36′, long. 105° 46′.

[6] 馬 甯 *Mâ Ning*, natif de *Ning-hia* dans la province du *Kan-sou*, officier à la solde des *Ming*, abandonna cette dynastie effon-

opérer sa jonction avec les troupes de *Tchaô-kouang-joueï*[1] de façon à porter secours à *Koung-tch'ang*. Une grande bataille eut lieu près de la montagne *Houang-vou*[2] entre les Impériaux et les rebelles : trois mille de ces derniers eurent la tête tranchée et le siège de *Koung-tch'ang* fut levé.

L'armée se divisa alors en trois corps qui devaient se réunir sous *Lan-tcheou :* l'un, commandé par *Mâ Ning*, prit la route supérieure et attaqua les camps de *Neï-kouan* et de *Mâ-ou*[3]; l'autre, à la tête duquel était *Tchang Young*[4], passant par la route du milieu, s'empara de *Lin-ta'o;* le troisième, conduit par *Tchaô-kouang-joueï*, suivit la route inférieure et prit *Min-tcheou*, *Ta'ô-tcheou* et *Hô-tcheou*[5]. La victoire les suivit partout : dans le courant du quatrième mois intercalaire (juin), ils effectuèrent leur jonction sous les murs de *Lan-tcheou*.

Meng Kiaô-fang dirigea lui-même les opérations : il envoya *Mâ Ning* attaquer la ville par un chemin de traverse. Les rebelles se débandèrent et s'enfui-

drée, comme *Meng Kiaô-fang*, pour se rallier aux Tartares. C'était un capitaine de grande valeur. Il mourut la dix-neuvième année *K'ang-hi* (1680). Le *Eul-tch'en tchouan* renferme sa biographie (l. IV, p. 40 et suiv.).

[1] 趙光瑞 *Tchaô Kouang-joueï.*

[2] 廣武坡, colline près de *Koung-tch'ang-fou.*

[3] 馬塢內官營

[4] 張勇

[5] 河州 *Hô-tcheou*, chef-lieu d'arrondissement dans le département de *Lan-tcheou;* sis au sud-ouest de cette ville; lat. 35° 44', long. 103°.

rent vers l'ouest en brûlant le pont de bateaux (jeté sur le fleuve Jaune[1]). Tout le pays sis à l'est du *Houang-ʿhô* se trouva ainsi reconquis.

Au cinquième mois (juillet) l'armée passa le fleuve et se dirigea vers l'ouest. *Tchang Young* fit prisonnier le faux roi de *Yen-tch'ang*, *Tchou Tche-tch'ouan*[2], fit trancher la tête à *Mi-lâ-yn*, puis reprit *Le'ang-tcheou*. Le huitième mois (octobre), il arrivait à *Kan-tcheou*[3]. La ville était solidement occupée par les rebelles qui attendaient les Impériaux de pied ferme.

Se doutant que les insurgés feraient une sortie dans la nuit pour attaquer son camp, *Meng Kiaô-fang* fit mettre des troupes en embuscade et resta dans l'attente. Il appela ses collègues et ses scribes chez lui, donna l'ordre d'allumer des lanternes, fit passer du vin à la ronde et jouer de la guitare en accompagnant la chanson : *Sur la frontière, près du Le'ang-tcheou et d'Y-tcheou*[4]. Le bruit de la fête se répandait au delà des retranchements. Tout à coup une flèche tombe devant la tente : *Meng Kiaô-fang* continue de causer et de rire comme si rien n'était.

[1] Ce « pont de bateaux » existe encore. A l'extrémité occidentale de la ville (*Lan-tcheou*) on a jeté un pont de bateaux sur le fleuve Jaune, qui coule ici de l'ouest à l'est. Il n'a guère, à cet endroit, plus de 200 à 300 mètres de largeur, et son courant est extrêmement rapide. (*A travers la Chine*, par Léon Rousset, 1878, p. 361.)

[2] Cf. note 3, p. 498.

[3] 甘州 *Kan-tcheou*, chef-lieu de département (*Fou*), sur la route de *Lan-tcheou* à *Sou-tcheou*; lat. 39° 1', long. 100° 56'.

[4] 伊涼塞上之曲。Poésie célèbre de l'époque des T'ang. 伊州 *Y-tcheou* et 伊吾盧 *Y-vou-lou*, noms de *ʿHami* sous les *Han* et les *T'ang*; *Léang-tcheou*, ville du *Kan-sou* déjà citée.

Un instant après, les camps et l'air retentissent du bruit des tambours et les troupes cachées en embuscade se lèvent de tous côtés. Les insurgés se retirèrent complètement défaits. Sur l'ordre du vice-roi, *Tchang Young* les attaqua dans la même nuit. *Meng kiaô-fang* donna ses instructions à ses lieutenants, puis, à l'aube, il marcha en avant et commença l'attaque. La bataille dura tout le jour. Plus de dix mille rebelles y perdirent la vie. Les survivants, battus, rentrèrent dans la ville. Les vainqueurs assiégèrent *Kan-tcheou* pendant deux mois; enfin, les vivres étant épuisés, celle-ci se rendit. *Meng-kiaô-fang* voulait envoyer *Tchang Young* dans la ville pour calmer les esprits, mais les autres commandants protestèrent contre ce choix et le vice-roi dut envoyer un autre officier[1].

Un mois après, les Mahométans se révoltèrent de nouveau et massacrèrent le gouverneur, le général et leurs subordonnés; à l'ouest, ils prirent *Sou-tcheou*[2] et élurent *T'ou-loun-taï*[3] comme roi. Tous les Mahométans d'en deça des frontières se

[1] L'historien n'explique pas pourquoi les officiers protestèrent contre le choix du vice-roi.

[2] 肅州 *Sou-tchéou*, chef-lieu d'arrondissement indépendant, la ville la plus occidentale de la province du *Kan-sou*, sise au-dessus de la *passe de Kia-yu*, à l'extrémité du demi-cercle formé par la Grande Muraille entre cette passe et Kan-tcheou. C'est la *Siccui* de Marco Polo (édit. Pauthier, p. 165).

[3] 土倫太. Il était fils de 巴拜汗 *Pa-paï-'han* (transcription phonétique de (باباخان *Bâbâ-khân*), prince de Hami. (Cf. le 回疆通志 *Houeï-kiang t'oung-tche*, l. II).

levèrent en masse pour répondre à leur appel. Les troupes impériales vinrent entourer la ville de tous côtés : elle était bien défendue; les fossés étaient profonds, les palissades élevées. Les rebelles, faisant semblant de se disperser, franchirent les lignes de siège et, de concert avec les brigands de *Lan-tcheou*, s'en furent piller les environs de *Vou-oueï*, de *Tchang-yé* et de *Tsiéou-tsuan*[1].

Au printemps de la sixième année (1649), tous les officiers attaquèrent la ville avec plus de vigueur que jamais. Pleins de courage, ils rivalisèrent à qui monterait le premier à l'assaut. Huit mille rebelles périrent dans ces divers combats. Cependant les Impériaux reprenaient *Han-tcheou* et *Ting-kouô-toung* se retirait de nouveau à *Sou-tcheou*.

Dans le même temps, *Kiang Jang*[2], magistrat de *Tâ-t'oung*[3], se révolta dans le *Chan-si :* il attaqua et enleva la ville de *P'ou-tcheou*[4]. C'était l'écho du soulèvement des Mahométans habitant à l'ouest du fleuve Jaune. *Young-tch'ang*[5] et *Léung-tcheou* fu-

[1] 武威 *Vou-sueï* et 張掖 *Tchang-yi* sont les deux districts qui constituent la ville de *Léang-tchéou;* 酒泉 *Tsiéou-tsuan* (*sources du vin*), relais et poste militaire près de *Sou-tcheou.*

[2] 姜壤 *Kiang-yang.*

[3] 大同 *Tá-t'oung*, ville préfectorale du *Chan-si;* lat. 40° 6', long. 113° 13'.

[4] 蒲州 *P'ou-tcheou*, ville de district dans l'arrondissement de *Li-tchéou*, *Chan-si;* lat. 36° 18', long. 111° 6'.

[5] 永昌 *Young tch'ang* (notre texte fait emploi, par erreur, du caractère 雍 qui se prononce de même *Young*), ville de district dans le département de *Léang-tcheou*, *Kan-sou;* lat. 38° 28', longitude 102° 10'.

rent dans la terreur. *Meng Kiaô-fang* ramena l'armée sur les bords du fleuve Jaune afin d'arrêter à l'est les rebelles de *P'ou-tcheou*, et il laissa *Mâ Ning*, *T'si Cheng*[1] et quelques autres officiers continuer le siège de *Sou-tcheou*. Cette ville succomba dans le onzième mois (décembre). Cinq mille insurgés eurent la tête tranchée; *T'ou-loun-taï* et *Tïng-kouô-toung* furent massacrés et tous leurs partisans passés au fil de l'épée. On promena les têtes des chefs sur la frontière (pour servir d'exemple aux populations). La tranquillité reparut dans les pays à l'ouest du fleuve Jaune. Telle fut la première répression des Mahométans insurgés qui marqua le commencement de la dynastie actuelle.

Hélas! le plus souvent, la gloire et la célébrité ne sont dues qu'à un heureux concours de circonstances. Lorsque les Mahométans se révoltèrent sous *Choun-tche*, il y avait des troubles de tous côtés. Au sud faisait rage le roi feudataire *Ou San-koueï*[2]; au nord, les révoltes du *Chan-si*. L'incendie était dix fois plus grand qu'il ne devait l'être plus tard sous *K'ien-loung*. On ne compta que sur les efforts et le zèle des soldats, des officiers et des fonctionnaires civils. La victoire ne fut obtenue qu'après maints

[1] 齊陞 *Tsi-cheng*.

[2] 吳三桂 *Ou San-koueï;* il est ici désigné sous le nom de 明桂藩 *Ming Koueï-fan*, prince feudataire de Koueï des *Ming*. C'était l'un des trois princes feudataires (三藩王) qui se révoltèrent contre les Tartares et mirent leur puissance en péril. Consulter Mayers, *Chinese reader's Manual*, n°s 871, 590, 265, et, pour les détails, l'*Histoire de la Chine*, de Mailla.

combats. Et cependant les vainqueurs ne reçurent pour récompense que les titres de *King-tch'ô-tou-yu* [1]. Sous *K'ien-loung*, on donna un marquisat pour avoir pris un seul village. La récompense ne fut pas mesurée à la peine. Dans les temps troublés, en effet, les combats sont continuels (et passent inaperçus); dans les périodes de tranquillité, le moindre exploit brille d'un vif éclat. Aussi, dans ce récit des répressions des insurrections mahométanes, n'ai-je pas parlé longuement de ce qui a eu lieu sous *Chountche*, mais me suis-je étendu davantage sur ce qui s'est passé sous *K'ien-loung*.

II

Les Mahométans à turbans noirs ou *Salar*. — Un certain *Mâ Ming-sing* fonde une nouvelle religion. — Ses disciples se soulèvent (1781). — Insuccès des Impériaux. — *Mâ Ming-sing* est jeté dans la prison de *Lan-tcheou*. — Les rebelles arrivent devant cette ville et réclament leur chef, qui est mis à mort. — Combats sous *Lan-tcheou*. — Le général impérial *A-koueï* triomphe des rebelles et les écrase. — Projet d'agrandissement de la ville de *Lan-tcheou* auquel *A-koueï* s'oppose.

Jadis les Mahométans à turbans noirs de *Sa-la-eul* (Salar [2]) habitaient les terres incultes de *Si-*

[1] 輕車都尉 *K'ing tch'ô tou-yu*, titre de noblesse héréditaire au-dessous de celui de 男 *nan* «chevalier», et considéré comme ayant peu de valeur. (Cf. Mayers, *Chinese government*, part VIII, p. 13-64.)

[2] Les Salars habitaient alors les montagnes de *Siaô-chan*, à douze lieues de *Hô-tchéou*; ils comprenaient six mille familles.

ning[1] : leurs mœurs tenaient à la fois de celles des sauvages et des Mahométans. Cruels comme des vau-

D'après le savant archimandrite Palladius (*Les Mahométans en Chine*, O Магометанахъ въ Китаѣ, dans le recueil des Travaux de la Mission russe de Péking, t. IV, 1866; III), les Salars étaient d'anciens Ouïgours de *Hami*. — On trouve souvent, dans les auteurs chinois, les appellations de 黑回 *'Heï-'houeï* «Mahométans noirs», 白回 *Paï-'houeï* «Mahométans blancs», 黑帽回 *'Heï-maô-'houeï* «Mahométans à turbans noirs», 白帽回 *Paï-maô-'houeï* «Mahométans à turbans blancs»; il serait peut-être hasardé de prétendre que ce sont là des vestiges des deux grandes tribus turques : les *Kara-koinlou* et les *Ak-koinlou*, tribus du Mouton noir et du Mouton blanc, noms qu'elles prenaient parce que leur étendard était orné de la figure de ces animaux. (Cf. Malcolm, *Histoire de la Perse*, trad. franç., chap. XIII, *in fine*.) Nous croyons plutôt que ce sont des restes de la querelle qui s'éleva entre la maison d'Abbas et l'imposteur Mocanna. Les sectateurs de ce dernier, qui se soulevèrent dans le Khorassan contre le khalife Mehdy, affectèrent, en effet, de porter des vêtements et des turbans blancs pour se distinguer de ceux qui obéissaient au khalife, dont la couleur, aussi bien que celle de tous les Abbassides, était le noir. (Cf. d'Herbelot, *Bibl. oriental. sub voce Mohaiedoun*, et une savante note de Silvestre de Sacy, *Chrestomathie arabe*, trad., t. I, p. 49, note 48; également Gust. Weil, *Geschichte der Chalifen*, Mannheim, 1846-1851, t. II, p. 226, à la note.)

Nous avons dans les Annales des *T'ang* (唐書 *T'ang-chou*) un texte chinois relatif à ces faits : il a été traduit et annoté par M. Bretschneider, dans son opuscule, *On the Knowledge possessed by the ancient chinese of the Arabs and Arabian Colonies*, p. 9, auquel nous renvoyons pour plus de détails. Il y est fait mention de 波悉林 *Po-si-lin* (Abou Mouslim), qui, prenant les armes contre 末換 *Mô-'houan* (Merwan II), ordonna à ses partisans de se vêtir de noir. Élu roi, 阿婆羅拔 *A-pô-lô-pâ* (Aboul Abbas) conserva la couleur noire comme celle de son parti, et les Arabes, qui jusqu'alors avaient été appelés 白衣大食 *pô-y Tâ-che* «les Ta-che (Arabes) aux vêtements blancs», furent dès lors appelés 黑衣大食 *heï-y Tâ-che* «Arabes aux vêtements noirs».

[1] 西寧 *Si-ning*, chef-lieu de département, situé sur la fron-

tours, ils aimaient à se battre. Depuis longtemps, ils récitaient (mentalement) les canoniques musulmans[1] qu'ils avaient reçus de la Mecque[2]. Or il arriva qu'un certain *Mâ Ming-sin*[3], Mahométan de *Siun-ᶜhoua-'t'ing*[4], revint de visiter le *Si-yu*[5] : il récitait à haute voix tous les canoniques musulmans. Il se dit possesseur de la vraie doctrine et il réunit des disciples qui s'intitulèrent partisans de la *nouvelle religion* et se déclarèrent les ennemis de la *vieille religion*[6].

tière commune du *Kan-sou* et du *Kou-kou-nor;* latitude 36° 39', long. 101° 48'; c'est là que réside le gouverneur du *Ts'ing-haï* ou *Kou-kou-nor*. — L'assertion de *Oueï-yuan* semble contredire la thèse soutenue par l'archimandrite Palladius.

[1] 回經。«Le Coran». Nous lisons dans le 西域圖志 *Si-yu-t'ou-tche* (sur lequel, cf. notre *Recueil de documents sur l'Asie centrale*, p. 59-62) : 回經名庫魯安 «le nom de ces canoniques musulmans est *K'ou-lou-an*» (Coran); livre XXIX, *fine*.

[2] 墨克 *Mô-k'ô*.

[3] 馬明心 *Mâ Ming-sin*.

[4] 循化廳 *Siun-ᶜhouâ-t'ing*, sous-préfecture dépendant de *Si-ning-fou*, *Kan-sou*, à l'ouest de *Hô-tcheou*.

[5] L'expression 西域 *Si-yu*, avons-nous dit ailleurs (*Recueil de documents sur l'Asie centrale*, traduits du chinois, dans la *Collection de l'École des langues orientales vivantes*, de Paris, 1881), peut très bien se rendre par *Asie centrale*.

[6] Quant à la nouvelle religion que les Salars voulaient établir, nous n'avons rien trouvé, dans les ouvrages chinois, qui ait pu nous en donner une idée exacte. Nous supposons qu'ils étaient Schiites ou peut-être *Sofis*, autrement mystiques. Cette dernière hypothèse nous est venue à la suite d'un entretien que nous avons eu, en 1875, avec un Salar de *Hô-tcheou*, établi à Canton depuis un certain temps, et qui, menant une vie ascétique, professait une sorte de panthéisme et repoussait le dogme musulman. Malheureusement, comme cet homme était peu intelligent, nous n'osons rien conclure. (P. Dabry de Thiersant, *Le mahométisme en Chine et dans le Turkestan oriental*, 1878, *t.* I, p. 234).

Dans le courant du troisième mois de la quarante-sixième année *K'ien-loung* (1781), un de ses disciples, nommé *Sou Sse-che-san* [1], rassembla quelques sectaires et massacra plusieurs centaines de Mahométans adhérents de la vieille religion. Le préfet de *Lan-tcheou*, *Yang-che-ki* [2], et le général commandant à *'Hô-tcheou*, *Sin Tchoa* [3], marchèrent contre lui avec leurs troupes, mais perdirent la vie dans l'expédition [4]. Alors en toute hâte, le vice-roi *Lô-cul-kin* [5] occupa *Ti-taô-tcheou* [6] avec cinq cents soldats de sa garde, et appela à lui les troupes de toutes les garnisons pour réduire les révoltés.

Le chef de la religion, *Mâ Ming-sin*, fut fait prisonnier et jeté dans la prison de la capitale de la province. Toutefois un corps de deux mille rebelles environ parvint à s'emparer de la ville de *'Hô-tcheou*, franchit le *T'aô-hô* [7] à la faveur de la nuit et, passant par des chemins de traverse, parut tout à coup de-

[1] 蘇四十三

[2] 楊士機

[3] 新柱

[4] Historien éminemment national, *Oueï-yuan* évite toujours de dire que les troupes chinoises ont été *battues* : pour concilier la vérité de l'histoire avec la dignité de *dragon* du Fils du ciel, il a alors recours à des euphémismes adroits dans le goût de ceux-ci : 遇害 *yu-'haï* « elles rencontrèrent un malheur », 不利 *pou-li* « elles n'eurent pas de profit (avantage) », 失利 *che-li* « elles perdirent le profit (avantage) ».

[5] 勒爾謹。« un Tartare », comme l'indique son nom.

[6] Ou *Lin-t'aô*. Cf. note 6, p. 498.

[7] Le 洮河 *T'aô-'hô* arrose *Min-tchéou*, *Ti-t'aô* et se jette dans le *Houang-'hô*, en amont de *Lan-tchéou*.

vant *Lan-tcheou.* Il n'y avait pour lors dans cette ville que huit cents hommes de la garde du vice-roi : ils sortirent pour aller à la rencontre des révoltés, mais n'eurent pas l'avantage. Ces derniers coupèrent le pont de bateaux du fleuve Jaune[1] afin d'empêcher la venue de toute troupe de secours, puis, entourant la ville de tous côtés, réclamèrent à grands cris et avec instance qu'on leur rendît *Mâ Ming-sin.* Le trésorier *Ouang T'ing-tsan*[2] fit monter un des officiers sur le rempart pour engager les rebelles (à se calmer et à se disperser), mais, peu après, il fit mettre à mort *Mâ Ming-sing* pour prévenir des troubles qui commençaient à se manifester dans la ville même. Pendant ce temps, *Lô-eul-kin* envoyait des troupes reprendre *ʿHô-tcheou* et s'emparait, à *Siun-ʿhoua-t'ing,* de plus de trois cents personnes des familles des rebelles : il laissa des troupes dans cet endroit pour couper la route de *Ti-taô* et revint en toute hâte à *Lan-tcheou.*

Un décret impérial ordonna l'envoi de deux mille hommes des camps des Braves et des Fusiliers[3] et désigna *A-koueï*[4], grand secrétaire du Conseil privé,

[1] Cf. note 1, p. 501.

[2] 布政使王廷贊

[3] Le camp des Braves et des Fusiliers (健銳火器營) avait été établi par *K'ien-loung* sur le *Hiang-chan* (Montagne parfumée) près de Péking, pour l'instruction des troupes (*Cheng-vou-ki,* livre VII, *Histoire de la guerre contre les Miaô-tseu du Kin-tch'ouan*).

[4] 阿桂 *A-koueï* a été l'un des principaux généraux de *K'ien-loung :* il fut le héros de la sanglante guerre contre la principauté *Miaô-tse du Kin-tch'ouen,* dans le haut Yang-tse (cf. *Mém. sur les*

IMPRIMERIE NATIONALE.

duc de *Tch'eng-mô yng-young*[1], porteur du sceau de Commissaire impérial, alors chargé de surveiller des travaux dans la province du *ʿHô-nan*, pour aller réprimer la révolte des Mahométans. Par un rescrit antérieur, *ʿHaï Lan-tcha*[2], grand chambellan, et *O-chen-t'ô*[3], commandant de la garde impériale, avaient reçu l'ordre de se rendre sur le lieu du soulèvement, et *Li Che-yaô*[4], alors en prison, avait été gracié et chargé de l'intendance de *Lan-tcheou* avec le grade de mandarin de troisième classe.

Dans le quatrième mois (mai), le maréchal de *Si-an*, *Ou-eul-t'aï*, et les généraux *Mâ Piaô* et *Jen Hô*[5], arrivèrent successivement au secours de *Lan-tcheou*. Au sud-ouest, cette ville est adossée à des hauteurs. L'armée négligea d'abord de les occuper : les rebelles s'y établirent, commandant de là toute la position. Ceux-ci étaient plus de mille, tous dévoués jusqu'à la mort à la nouvelle religion. La chasse étant leur gagne-pain ordinaire, ils se servaient habilement d'armes à feu. Ils comptaient, en outre, sur les avantages que leur offrait le terrain. Les Im-

Chinois, t. III) et conduisit une brillante campagne dans la Birmanie. (Cf. notre *Histoire de la conquête de la Birmanie par les Chinois sous le règne de K'ien-loung.*)

[1] 誠謀英勇

[2] 海蘭察 *ʿHaï Lan-tcha* s'était également signalé dans l'expédition contre les Birmans. Voir notre mémoire cité à la note 4, p. 509.

[3] 額森特, un nom tartare.

[4] 李侍堯

[5] 馬彪。仁和

périaux, au nombre de plus de dix mille, établirent leur camp à l'est de la ville, à une grande distance des rebelles. Divers combats eurent lieu sans grand succès. Chaque nuit, on avait peur d'être attaqué, et la fusillade et la canonnade ne cessaient qu'au matin.

Lô-eul-kin, voyant que ses troupes étaient supérieures en nombre à celles des insurgés, affirma que ceux-ci seraient réduits en quinze jours. Il adressa donc un mémoire à l'empereur sur l'inutilité de faire venir les troupes de Péking : il se contenta d'appeler quelques contingents du *Sse-tch'ouan*. Sur ces entrefaites, *Haï Lan-tch'a* arriva : à la tête d'adhérents de la vieille religion il attaqua les rebelles sur la montagne *Loung-oueï*[1] et en tua plus de deux cents; les autres s'enfuirent dans leur repaire de la montagne *Houa-lin*[2]. Là, les escarpements sont à pic; un seul sentier en zigzag conduit à ces hauteurs. De plus, il n'y avait là ni source ni cours d'eau, et l'armée ne pouvait y rester longtemps. Les rebelles, au contraire, avaient établi leur camp près du fleuve. D'autre part, beaucoup de soldats voyaient le feu pour la première fois : dans ces conjonctures, *Hai Lan-tch'a* demanda des instructions à la Cour.

[1] 龍尾山 «montagne de la Queue du Dragon»; elle est l'une des hauteurs qui environnent *Lan-tchéou*.

[2] 華林山 *Houa-lîn-chan* «montagne de la belle forêt», également voisine de *Lan-tcheou;* comme on verra plus loin, elle était couronnée d'un temple, le 華林寺 *Houa-lin-sse*, dont on voit encore aujourd'hui les ruines. (Cf. Rousset, *A travers la Chine*, p. 362.)

L'empereur ordonna d'arrêter *Lô-eul-kin* et de l'amener à la capitale, et le remplaça par *Li Che-yaô*. Ce même mois, *A-kouei* arriva à l'armée et plaça son camp sur les hauteurs de façon à couper le chemin de la ville aux rebelles; de l'extrémité septentrionale des collines au bord du fleuve, il fit élever une barrière afin de garder ses communications intactes. Ensuite il s'approcha peu à peu du repaire des insurgés avec les troupes de la ville et des camps de l'Est. En même temps, il priait l'empereur de lui envoyer mille soldats exercés du *Kin-tch'ouen*[1] et sept cents Mongols des Alachan[2]. Au cinquième mois (juin), il fit choix de quinze cents soldats et aborda les rebelles retranchés sur la colline *Houa-lin*. Faisant semblant d'être battues, ces troupes attirèrent l'ennemi hors de ses retranchements, puis, par un retour offensif, lui tuèrent plus de deux cents hommes. Le reste s'enfuit en deçà des fossés et n'osa plus faire de sortie.

Les troupes sauvages[3] ayant rejoint l'armée dans le cinquième mois intercalaire (juillet), *A-kouei* les envoya tâter l'ennemi de divers côtés et reconnaître

[1] La principauté *Miao-tse* du *Kin-tch'ouen*, dans le haut Yang-tse, venait d'être nominalement réduite par *A-kouei*. (Cf. note 4, p. 509, et notre *Mémoire sur la Birmanie*, p. 40.)

[2] Les 阿拉山 «monts *Ala* (*chan*)» sont situés au nord-ouest de *Ning-hia* (*Kan-sou*), au nord de la Grande Muraille, et vont mourir dans le désert de Gobi ou *Han-haï* : la contrée avoisinante est habitée par des Éleuths, population brave et belliqueuse qui soutint plusieurs guerres contre *K'ien-loung*.

[3] Les troupes sauvages (*fan*) du *Kin-tch'ouen*, dont il a été parlé plus haut.

les chemins des collines. Il apprit ainsi qu'au nord et à l'est on était arrêté par des escarpements à pic, et au sud-ouest, par un grand retranchement. Il conçut alors le projet de s'emparer de cet ouvrage : divers combats eurent lieu pendant plusieurs jours de suite. Un jour, après l'une de ces escarmouches, on vint annoncer à *A-koueï* qu'aussitôt que ses soldats avaient battu en retraite, les insurgés qui gardaient le retranchement s'étaient retirés dans leur repaire pour se reposer : *A-koueï* cacha en embuscade dans le fossé ses meilleurs hommes qu'il avait armés de pelles et de pioches, et, le lendemain, il livra une attaque générale; à un moment donné, ses troupes simulèrent la retraite, puis, une fois que les rebelles eurent été rentrés, les soldats en embuscade sortirent tout à coup de leur cachette, comblèrent le fossé en un instant et ouvrirent une brèche : tous les insurgés qui tenaient le retranchement furent tués et les Impériaux, maîtres de l'ouvrage, dominèrent dès lors le quartier général des ennemis.

A-koueï fit construire un mur autour de la position des rebelles, couper les voies d'eau, combler les puits et mettre à sec les drains. Les quatre ou cinq cents rebelles qui restaient n'eurent plus d'eau à boire : heureusement pour eux qu'une pluie de plusieurs jours leur permit de respirer encore. Pensant que les assiégés se rendraient bientôt, *A-koueï* ne voulut plus exposer inutilement ses hommes : peu à peu il rétrécit ses lignes. Enfin, profitant d'une grande pluie qui survint dans les premiers

jours du sixième mois (août), il fit prendre à ses troupes des sacs remplis de terre, combla les fossés et attaqua de plusieurs côtés à la fois. Il trancha la tête au chef des insurgés dont les survivants se retirèrent dans le temple de *Houa-lîn* : on mit le feu à cet édifice. Pas un de ceux qui s'y étaient réfugiés ne se rendit. L'insurrection avait pris fin. De là, les Impériaux se divisèrent pour réprimer les bandes rebelles en campagne au sud du *T'aô-ʿhô*. En récompense des services qu'ils avaient rendus, les soldats mahométans de la vieille religion reçurent les biens des insurgés. L'armée revint triomphante.

Par décret impérial, le général du *Chen-si* fut transféré de *Si-an-fou* [1] à *Kou-yuan*, et le colonel qui était dans ce dernier poste fut envoyé à *Hô-tchéou*, afin de tenir en brèche les populations mahométanes. Les troupes du *Chen-si* et du *Kan-sou* ayant été dirigées vers les garnisons des *Nouvelles frontières* [2], les retenues prélevées sur la solde pour les dépenses et les subsistances publiques se trouvèrent avoir atteint, à cette époque, la somme de trente mille taels. Douze mille hommes de nouvelles troupes furent mis en garnison dans les endroits les plus importants.

En ce temps, on projeta d'agrandir la ville de

[1] 西安府 *Si-an-fou*, capitale de la province du *Chen-si*; ville célèbre dans les annales chinoises et longtemps capitale de l'empire.

[2] 新疆 *Sin-kiang* «les nouvelles frontières»; ce nom venait d'être donné au Turkestan chinois nouvellement conquis par *K'ien-loung*.

Lan-tcheou, l'étendre aux collines et la rapprocher du fleuve. *A-koueï* dit à ce sujet, dans un rapport au trône : « Sur les deux monts *Loung-oueï* et *'Houâ-lin*, il y a des cascades qui forment des torrents : l'eau y est violente et rapide; les sables y sont en grande quantité; il est difficile d'élever une ville sur ces terrains. D'autre part, si l'on agrandit la ville vers l'est, et que l'on y transporte la cité actuelle qui est à l'ouest, afin de l'éloigner des hauteurs, le travail sera considérable et les dépenses énormes. Je propose donc de placer le camp de gauche des troupes vice-royales sur le mont *'Houâ-lin* et de créer quatre bourgs sur le *Loung-oueï* : ces deux points formeraient un triangle avec la ville elle-même. » L'empereur approuva le projet d'*A-koueï*[1].

[1] On ne lira peut-être pas ici sans intérêt les quelques lignes (trop courtes, malheureusement) que M. Rousset a consacrées à *Lan-tcheou* : la ville est entourée de murs hauts et en bon état qui viennent jusqu'au bord du fleuve; des tours rondes ou carrées en rompent, de distance en distance, la ligne uniforme; elle est petite, mais les faubourgs, qui l'entourent sur trois côtés et qui sont eux-mêmes protégés par des murs, sont assez grands. Des montagnes élevées limitent la vallée au sud de *Lan-tcheou* et délimitent un cirque assez étendu, au delà duquel le fleuve Jaune disparaît dans des gorges étroites. Du côté du nord, on n'aperçoit qu'une succession ininterrompue de montagnes. Au sud de la ville, au pied même des montagnes s'élevait autrefois un temple qui dut être fort considérable, mais dont il ne reste plus que des ruines. (*A travers la Chine*, p. 361-362.)

III

La nouvelle religion renaît de ses cendres; ses partisans reprennent les armes et s'établissent solidement à Che-foung. — L'insurrection fait de grands progrès. — Le vice-roi Li Che-yaô, accusé de négligence, est arrêté par ordre de l'empereur. — Les généraux Fou K'ang-an et Haï Lan-tch'a repoussent les rebelles. — Prise de la redoute de Che-foung par les Impériaux, commandés par A-koueï. — Récompenses accordées aux généraux vainqueurs. — Réflexions de l'auteur.

Deux années plus tard, la révolte éclata de nouveau au bourg de *Che-foung*[1].

Après que les rebelles de *Lan-tcheou* eurent été écrasés, *Li Che-yaô* s'employa à rechercher les autres adhérents de la nouvelle religion; ses employés se conduisirent d'une façon déréglée et se livrèrent à extorsions. Alors le *A-ʿhoun*[2] *Tien-vou*[3] et autres gens du district de *Fou-kiang*[4] firent renaître la nouvelle religion sous prétexte de venger *Mâ Ming-sîn*. Dans l'hiver de la quarante-sixième année *K'ien-loung* (1781), ils réparèrent et mirent en état de défense

[1] Le bourg de *Che-foung* (石峯堡) est situé dans le district de 通渭 *T'oung-oueï*, département de *Koung-tch'ang*, au pied d'une chaîne de hauteurs assez élevées qui viennent aboutir à la plaine de *Koung-tch'ang*.

[2] 阿渾 *A-ʿhoun* (*Akhound*), titre porté par les membres du clergé musulman en Perse et en Chine.

[3] 田五

[4] 伏羌 *Fou-kiang*, district de *Koung-tch'ang-fou*, à l'est de cette ville.

le bourg de *Che-foung*, du district de *T'oung-oueï*[1], afin d'en faire leur quartier général. L'année suivante (1782), ils se réunirent souvent dans la mosquée[2] pour comploter et, à l'insu des autorités, fabriquèrent des étendards, des tentes et des armes.

Au quatrième mois de la quarante-huitième année (mai 1783), ces Mahométans se soulevèrent et massacrèrent tous ceux qui leur tombèrent sous la main; ils placèrent d'abord leurs familles dans le bourg de *Che-foung*, puis établirent des camps volants sur les monts *Lou-lu*[3] du district de *Fou-kiang*, de *Ti-tien*[4] et de *P'an-loung*[5], de l'arrondissement de *Tsing-ning*[6], afin de tenir les endroits les plus importants de la contrée. Ils n'appelèrent à eux que quelques centaines d'hommes.

Kang-t'a[7], général des troupes du *Kan-sou*, vint les attaquer : il les battit en dehors de la ville de *Fou-k'iang*, en ramena prisonniers quelques-uns et fit couper la tête à plusieurs autres; le chef rebelle *Tien-vou* mourut d'une blessure qu'il avait reçue dans le combat. *Li Che-yaô* ordonna de mettre à mort plus d'un millier de femmes et d'enfants. Les

[1] Cf. *supra*, note 1, p. 516.

[2] 禮拜寺 *Li-paï-sse ;* on dit aussi quelquefois 清真寺 *tsing-tchen-sse* «temple de la religion pure et vraie». (Cf. Porter Smith, *Vocabulary of chinese proper names*, p. 56 et 66.) Les protestants ont adopté le nom 禮拜堂 *li-paï-t'ang*, pour leurs églises.

[3] 鹿盧山 — [4] 底店山 — [5] 潘隴山

[6] 靜寧 *Tsing-ning*, ville d'arrondissement; lat. 35° 35', longitude 105° 45'.

[7] 剛塔

rebelles *Mâ Sse-koueï*[1] et *Tchang Ouen-k'ing*[2] répandirent le bruit que les autorités tartares voulaient anéantir toutes les populations mahométanes et ils incitèrent ainsi les Mahométans à se soulever de tous côtés. *Houang Kia-kiu*[3], magistrat de district à *Tsing-yuan*[4], arrêta plusieurs scribes de son propre prétoire qui étaient de connivence avec les insurgés et leur fit couper la tête. *Li-Paô*[5], magistrat du district de *Houeï-ning*[6], incendia les habitations sises hors de la ville et transporta dans la cité les réservoirs d'eau pour que les rebelles ne trouvassent rien à brûler ni à boire. De ce côté, en effet, ces derniers ne purent rien prendre. Sous prétexte qu'il avait à juger d'autres rebelles, *Li Che-yaô* différa son départ de *Tsing-yuan* et n'alla point à l'armée pour en prendre le commandement (ainsi qu'il l'aurait dû). *Kang-t'à* se servit maladroitement d'espions gagnés à l'insurrection qui conduisirent ses troupes dans des endroits où il n'y avait pas de rebelles : aussi les insurgés firent-ils de grands progrès.

Au cinquième mois (juin) ils traversèrent le *Houang-'hô* à *Tsing-yuan*, prirent *T'oung-oueï* et forcèrent plusieurs milliers de gens à les suivre. *Ming Chan*[7],

[1] 馬四圭 — [2] 張文慶 — [3] 黃家駒

[4] 靖遠 *Tsing-yuan*, ville de district dans la préfecture de *Lan-tcheou*; lat. 36° 38′, long. 104° 8′.

[5] 李堡

[6] 會寧 *Houeï-ning*, ville de district dans la préfecture de *Koung-tch'ang*; lat. 35° 45′, long. 105° 7′.

[7] 明善

général de *Si-an*, passa par *Tsing-yuan*, mais s'avança imprudemment trop loin avec douze cents soldats et périt dans une embuscade.

L'empereur ordonna d'arrêter le vice-roi *Li Che-yaô* et le général *Kang-t'â*, et chargea *Fou k'ang-an*[1] d'aller à leur place, de concert avec *Haï Lan-tch'a*, réprimer la révolte. *A-koueï* reçut également l'ordre de se rendre sur le lieu de la rébellion avec deux mille hommes des camps des Braves et des Fusiliers.

Fou k'ang-an et *Haï lan-tch'a* arrivèrent à l'armée le 7 du sixième mois (juillet) : leur avis fut d'anéantir d'abord les rebelles de *Loung-tô*[2] et de *Tsing-ning*[3], puis de marcher sur le bourg de *Che-foung*. Le 11, quatre mille soldats de l'ordre attaquèrent le mont *Ti-tien*, enlevèrent les retranchements et tuèrent plusieurs centaines de rebelles. Un millier se soumit, les autres se retirèrent dans le bourg de *Che-foung* pour résister jusqu'à la mort. Sur ces entrefaites, *A-koueï* parut avec les troupes de la capitale.

Le bourg de *Che-foung* est situé au sein de mille montagnes qui s'élèvent à pic et sont coupées en tous sens par des torrents. Les fossés furent desséchés afin de priver d'eau les assiégés. Dans les premiers jours du septième mois (août), les insurgés livrèrent un millier de femmes et d'enfants. (Soupçonnant une dernière sortie), les troupes se mirent

[1] 福康安

[2] 隆德 *Loung-tô*, ville de district à l'est de *Tsing-ning*; latitude 35° 40', long. 106° 10'.

[3] Cf. note 6, p. 517.

en embuscade dans plusieurs endroits : à minuit, le chef des rebelles effectua, en effet, une sortie désespérée dans le but de franchir les lignes de circonvallation, mais il y perdit plus de mille des siens sans aucun résultat. Le lendemain matin, les Impériaux assaillirent le bourg de tous les côtés à la fois et firent prisonnier le chef de l'insurrection : trois mille personnes, femmes et enfants des révoltés, furent mises en liberté. D'autres troupes allèrent attaquer *Ti-tien* et y soumirent encore un millier de Mahométans. La rébellion avait pris fin.

Par décret impérial, *Fou k'ang-an* fut nommé marquis de *Kia-young*[1], *A-koueï* reçut le titre de *kinh-tch'ô tou-yu*[2] et *Haï lan-tch'a* celui de *k'i tou-yu*[3]. Il fut sévèrement défendu dès lors aux Mahométans de rétablir la nouvelle religion[4].

[1] 嘉勇

[2] Cf. *supra*, note 1, p. 505.

[3] Grade inférieur à celui de *K'ing-tch'ô-tou-yu*. Cf. note 1, p. 505.

[4] Ce soulèvement des Salars, quoique local, eut des résultats désastreux pour les Mahométans chinois. Le gouvernement impérial leur interdit le pèlerinage à la Mecque, défendit l'accès des Moullas étrangers sur le territoire de l'empire et retira la permission accordée précédemment aux Musulmans de construire des mosquées. Ces sévérités forcèrent les Mahométans du *Kan-sou* à se tenir tranquilles jusqu'en 1863, où ils se levèrent en masse pour venger leurs coreligionnaires massacrés à *Kong-tcheou-fou* par les *Touan-lien* (milices du pays).

Unis aux Tounganis et aux insurgés du Chen-si, ils battirent les troupes impériales près de Tara-ousou, et toutes les places fortes du *Kan-sou*, en dehors du passage de *Kia-yu-men* (*Kia-yu-kouan*), tombèrent entre leurs mains. Yakoub-bey, l'émir de Kachyar, s'en empara ensuite et les annexa à ses États. (Dabry de Thiersant, *Le*

Réflexions de l'auteur. — Les clans qui professent les doctrines de la *Secte Fleurie*[1] sont enclavés dans les territoires de *Young*, de *Léang-tchéou*, de *Yen-tchéou* et de *Yu*[2]. Leur origine remonte au temps des empereurs *Sou-tsoung* et *Taï-tsoung*[3] : à cause de services militaires que des Mahométans leur avaient rendus, ceux-ci laissèrent cette secte s'implanter à la capitale. Dans les années *Houei-tch'ang* (841-847[4]),

mahométisme en Chine, t. I, p. 236-237.) On sait comment a fini l'essai du royaume mahométan tenté par l'émir Yakoub-bey : les armées chinoises reprirent successivement toutes les villes qui étaient tombées en son pouvoir. *Tsô Tsoung-t'ang*, mort récemment, les dirigea du fond de son *yamen* de *Lan-tchéou*. (Cf. notre *Recueil de documents sur l'Asie centrale*, p. 55 et suiv.) Nous supprimons ici une demi-page du texte, peu intéressante et inutile à la narration, sur des détournements commis par des fonctionnaires dans le *Kan-sou* et sur les châtiments qui furent infligés à ces derniers.

[1] 花門 *'houa-meun* «secte fleurie», peut-être une transcription de *amin*, est l'un des noms donnés en Chine à la religion de Mahomet; le plus usité est celui de 回教 *'houeï-kiaô*, religion des *Houeï* ou Mahométans.

[2] 雍 *Young*, ancien nom de *Si-an-fou* (au *Chen-si*) sous les *'Han*; 兗州 *Yen-tcheou*, ville d'arrondissement au *Chan-toung*; lat. 35° 47', long. 116° 59'; 豫 *Yu*, nom classique de la province du *'Hô-nan*.

[3] L'empereur 肅宗 *Sou-tsoung*, des *T'ang*, régna de l'an 756 à l'an 763 de notre ère; son successeur 代宗 *Taï-tsoung*, de 763 à 780. (Cf., sur les faits en question, Dabry de Thiersant, *Le mahométisme en Chine*, p. 202 et suiv., et l'*Histoire de la Chine*, de Mailla, t. X.)

[4] *Oueï-yuan*, dans plusieurs passsages de son livre, prétend, comme bon nombre d'auteurs chinois, que l'arrivée des Mahométans en Chine remonte à la dynastie des 隋 *Souèï*, en l'an 587 de notre ère. Cette opinion est tout à fait erronée et inadmissible. Mahomet est né le 12 avril de l'an 569; en 580, il avait donc dix-huit ans. Or on sait qu'à seize ans il accompagna son oncle Zobeir,

les *Houeï-ʿhou* (Ouigours [1]) qui se rendirent au

lorsque celui-ci alla en caravane au Yémen. L'année suivante, il portait l'armure de ce même oncle dans l'expédition que ce dernier dirigea à la tête des Koreischites contre la tribu d'Hawazan. Après cette petite campagne, Mahomet fut employé comme agent commercial et fit divers voyages en Syrie, dans l'Yémen et divers autres lieux. Il épousa ensuite Cadijah qui lui apporta une grande fortune. Il visita alors les grandes foires arabes, et tout à coup se retira dans une caverne du mont Hara, à trois lieues de la Mecque, où il resta pendant un certain temps. C'est à cette époque qu'il commença à faire connaître ses révélations. Il avait quarante ans; les débuts de sa mission datent donc de l'an 610. Par conséquent, avant cette année, aucun Mahométan arabe n'a pu venir en Chine.

Continuons : dix années s'écoulent, Mahomet est-il bien avancé? Son avenir, dit un historien, était de plus en plus sombre. Cadijah, sa dévouée compagne, était morte, et il avait perdu son puissant protecteur Abou-Taleb. Presque sans appui et sans influence dans la Mecque, pour échapper à ses nombreux ennemis, il était obligé de se cacher chez des amis qui avaient embrassé sa doctrine et pour lesquels il était une véritable charge. Abou-Soffian, gouverneur de la Mecque, alarmé des idées nouvelles que propageait le prophète, résolut de les étouffer à leur naissance. Il réunit les chefs des Koreischites et, après de longues discussions, il fut décidé par l'assemblée que Mahomet serait mis à mort. Le Prophète, averti du danger qui le menaçait, s'enfuit à Médine le 22 juillet 622. C'est de cet événement que date l'ère des Mahométans. Il est difficile de supposer qu'avant cette première année de l'hégire, des Mahométans soient venus en Chine. Or nous voilà précisément au commencement de la dynastie des *T'ang*, dont le premier empereur est monté sur le trône en l'an 618. Il est donc plus naturel d'admettre que l'arrivée des premiers Mahométans dans le royaume du Milieu remonte à cette époque. Quant à savoir par qui l'islamisme a été apporté en Chine, cette question, malgré les recherches des savants, n'a pu être encore éclaircie; ce qui est plus extraordinaire, c'est que les Mahométans chinois ignorent eux-mêmes leur origine et en sont réduits à des conjectures qui ne présentent pas l'apparence de la vérité.... (Dabry de Thiersant, *Le mahométisme en Chine*, t. I, p. 20-22.)

[1] Cf. *supra*, note 1, p. 495.

nombre de plus de trente mille lors de la prise de *Yéou-tchéou*[1] furent disséminés dans les diverses provinces de l'empire. Jusqu'à ce jour ces populations ont peu profité de la civilisation chinoise : après mille ans (de relations), elles continuent d'être féroces et batailleuses. Au delà des frontières, les tribus mahométanes sont faibles et peureuses; elles craignent les Éleuthes comme si c'étaient des tigres ou des loups; celles de l'intérieur, au contraire, se livrent au brigandage, n'ont pas peur de la mort et se battent comme des loups. Elles sont toutes issues de la *Secte Fleurie*, mais elles ont toutes les mœurs des Éleuthes. N'est-ce pas chose curieuse? Les mauvais sujets de Chine ignorent ce que c'est que le *Che-king* et le *Chou-king;* les Mahométans, à l'encontre d'eux, puisent leur haine et leur férocité dans leurs livres religieux et dans leur croyance à la rétribution future[2]. En quoi diffèrent-ils des Éleuthes qui professent la religion jaune[3] et se plai-

[1] 幽 州 *Yu-tchéou*, ancien nom donné à la contrée qui forme aujourd'hui la province du *Tche-li*.

[2] 信 因 果 *Si-yn-kouô;* cette expression *Yn-kouô* «rétribution dans la vie future» est en usage parmi les catholiques et les protestants chinois.

[3] Les bouddhistes thibétains sont divisés en plusieurs sectes dont les deux principales sont : *'Houang-kiaô* «la secte jaune», *'Houng-kiaô* «la secte rouge», ainsi appelées de la couleur des vêtements que portent leurs adhérents. La secte jaune, en thibétain *d*Ge long*s* pa (Géloupka) ou *d*Gah ldan pa (du nom du monastère Galdan situé à Lhassa), fut fondée au XVI[e] siècle par le célèbre réformateur *Tsoung Ka pa*, qui prêcha la nécessité de revenir à la doctrine pure et simple de Çakyamouni et fit prendre à ses partisans un costume

sent au brigandage? Les populations qui vivent dans de larges vallées ou près des fleuves ont des mœurs différentes qu'ils doivent à la configuration du sol[1].

L'empereur *Kaô-tsoung* (*K'ien-loung*) a dit dans l'éloge qu'il a fait de *Hâ-kouô-hing*[2] : « Par leur na-

jaune pour les distinguer de la secte rouge, *h*Brong pa, dont les adhérents tournaient insensiblement la doctrine du Tathâgata à des pratiques superstitieuses. Depuis lors, ces deux sectes ont été dans une rivalité constante et n'ont cessé de se disputer la suprématie au Thibet; les adhérents de la secte jaune, qui s'acquirent un grand crédit par la pureté de leur doctrine et par l'observance exacte de la loi du Bouddha, paraissent être cependant les plus nombreux. La principale différence qui distingue ces deux sectes, c'est que les adhérents de la secte rouge peuvent se marier, tandis que ceux de la secte jaune ne le peuvent pas. Les auteurs chinois citent souvent, à côté de ces deux sectes, une troisième beaucoup moins importante appelée *Heï-kiaô* «secte noire»; c'est l'ancienne religion du Thibet, la religion *Bon* (à laquelle les Thibétains donnent quelquefois le nom de *nag-tchos* «religion noire»), qui ne serait autre que la doctrine chinoise du *Taô*. Voir Köppen, *Die lamaïsche Hierarchie und Kirche*, Berlin, 1859, t. I, p. 109 et suiv.; Schlagintweit, *Tibetan Buddhism*, passim; E. Schlagintweit, *Ueber die Bon-pa Secte in Tibet* dans le *Sitzungsbericht* de l'Académie de Munich, 1866, p. 1-12; Cunningham, *Ladak*, p. 258; Hodgson, dans le *Journal of the Asiatic Society*, t. XVIII, p. 396; *Annales de la propagation de la foi*, t. XXXVII, p. 301, 424; Turner, *Voyage au Thibet*, vol. II, p. 91. Montgommerie, *Journey to Shigatze in Tibet by a Pandit* (*Journal of the Royal geogr. Society of London*, 1875, p. 334).

[1] Les auteurs chinois émettent souvent cette théorie que la configuration du sol — et par suite le climat — a une influence capitale sur le caractère, les mœurs et les coutumes des habitants. Le système de Montesquieu avait donc été imaginé, bien avant lui, par les Chinois : ceux-ci, on le sait d'ailleurs, nous ont devancés en bien des choses.

[2] 哈國興 *'Hâ-kouô-hing*; cet officier mahométan se distingua dans plusieurs campagnes sous le règne de *Kien-loung*; son nom est souvent cité dans le récit qu'a fait *Oueï-yuan* de l'expédition

ture, les Mahométans de Chine sont braves et batailleurs; la famille des *Hâ* a souvent fourni des officiers remarquables. Si l'on pouvait exercer les soldats mahométans et les classer dans nos troupes, cette race de loups deviendrait une armée bien ordonnée. Sa force serait terrible; la pensée qui l'animerait, unique. » C'est ainsi que la dynastie des *T'ang* se servit des *ʿHoueï-ʿhou* et que *Pien ʿHô*[1] employa avec succès le poison *vou-tchô* (pour guérir les malades[2]).

contre les Birmans. (Cf. notre *Histoire de la conquête de la Birmanie par les Chinois sous le règne de K'ien-loung*, passim.)

[1] 扁和 *Pien'hô* ou 扁鵲 *Pien-ts'iaô*, nom d'un des médecins du légendaire *Houang-ti* (2697 av. J.-C.), qui fut donné plus tard à un célèbre docteur de l'état de *Tchaô* (environ VIe siècle av. J.-C.), nommé 秦越人 *Ts'in Yué-jen* (sur lequel, voir Mayers, *Chinese reader's Manual*, no 553, p. 172, et surtout le 尙友錄 *Chang-yéou-lou, Dictionnaire biographique*, livre XVI, et le 史記 *Che-ki. Mémoires historiques de Sse-mâ Tsien*, livre CV, où se trouve une longue notice sur ce personnge).

[2] Le 烏喙 *Vou-tchô* « bec de corbeau » ou 烏頭 *Vou-t'éou* « tête de corbeau » est l'un des noms donnés à l'aconit (*Aconitum sinense*), parce que, disent les auteurs chinois (cf. entre autres le 本草 *Penn-ts'aô* ou « Grand Herbier »), la fleur ressemble au *bec* ou à la *tête* du corbeau. On trouve en Chine et en Mongolie un grand nombre d'espèces d'aconit qui servent à préparer diverses drogues en usage dans la médecine chinoise. Voir le 本草綱目 *Peun-ts'aô Kang-mou*, passim, et l'ouvrage de M. F. Porter Smith, M. B. London, intitulé *Contributions towards the materia medica and Natural History of China*, articles *Aconitum sinense* (2), *Aconitum variegatum* (3), *Aconitum*, p. 2, 3, 4.

IMPRIMERIE NATIONALE.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SÉANCE DU 8 NOVEMBRE 1889.

La séance est ouverte à 4 heures et demie sous la présidence de M. Ernest Renan, président.

Le procès-verbal de la séance du 10 mai est lu et la rédaction en est adoptée.

Il est procédé à la nomination de la Commission du journal. Sont réélus membres de cette Commission : MM. Barbier de Meynard, Maspero, Senart et Zotenberg.

Lecture est donnée d'une lettre de M. le Ministre de l'instruction publique, qui informe la Société que la subvention trimestrielle de 500 francs est mise à sa disposition.

Sont reçus membres de la Société :

MM. Cazanova, membre de la mission archéologique du Caire, présenté par MM. Barbier de Meynard et Houdas;

Bensly, professeur d'arabe à l'Université de Cambridge, présenté par MM. Duval et Barbier de Meynard;

l'abbé Louis Hériot, à Écouché (Orne), présenté par MM. Renan et Oppert.

M. Oppert, délégué de la Société asiatique au Congrès des orientalistes de Stockholm, rend compte de son mandat.

M. Duval fait une lecture sur l'article déterminatif dans le dialecte arabe de Liḥyân, que M. Halévy rapproche de l'article hébreu. (Voir ci-après, p. 533.)

M. Halévy présente quelques observations en faveur de sa thèse; il ne pense pas que l'explication du *noun* de cet article comme un *noun* de prolongation soit valable pour un dialecte arabe.

M. Groff fait une lecture sur la terre de Goschen : il observe qu'il y avait un pays de ce nom en Canaan (Josué, x, 41; xi, 16) et se demande si ce pays n'aurait pas été transporté de Canaan en Égypte pour concilier l'ancien Élohiste avec le premier Éloliste qui faisait vivre les Hébreux dans le pays de Ramsès. Il ajoute que le nom égyptien qu'on lit *Qésem* pourrait se lire de plusieurs autres façons et que rien ne justifie cette lecture. Il pense que le récit du rêve de Pharaon suppose chez le rédacteur juif l'opinion que les Égyptiens ne connaissaient pas les explications allégoriques.

M. Duval entretient la Société du nouveau classement des livres de la bibliothèque et de la réfection du catalogue, confiés à M. Gantin. Grâce à l'activité déployée par M. Gantin, le travail avance rapidement et il y a lieu d'espérer qu'il sera promptement terminé.

M. Zivaciji Modi, de Bombay, présente quelques observations sur les noms des étapes entre Pichaver et Kaboul : il cite les étymologies populaires qui lui ont été données par les indigènes qui l'ont escorté, en 1887, à Ali Masjid. *Péchavar,* de پیش et آور « la ville mise en avant », est le boulevard de l'Inde, en face de l'Afghanistan; *Jamrûd* « le ruisseau de Jemshid », parce que c'était là que Jemshid consultait le miroir qui lui montrait tout ce qui se passait dans le monde, le جهان نما; ʿAli Masjid « la mosquée d'ʿAli », bâtie à un endroit où Ali avait tué un bandit qui infestait le pays, Bakhtyâr; *Shâdi Bakhtyâr* « noce de Bakhtyâr », l'endroit où Ali épousa la femme de Bakhtyâr appelée *Khaibarî* (d'où le nom de la « passe de Khaibar »); *Lundî kotal,* de *lundi* « petit » en afghan et *kot* « village »; *Vâspar* « plus grand », nom d'un village voisin plus grand; *ʿAli Bâgyân* « jardin d'Ali », le jardin où Ali se reposa après avoir tué Bakhtyâr; *Jalâlâbad* « endroit qui prospère avec

triomphe », nom donné à la suite d'une victoire d'un roi Douvàni; *Gandamak* « terrain qui a la couleur du blé », du persan كندم « blé »; *Jagdalak* « orageux »; *Lat band* « qui arrête les vêtements », pèlerinage fréquenté et couvert de buissons épineux qui saisissent, dit-on, les vêtements des gens qui prient mal. M. Modi donne aussi une des étymologies populaires du nom des Afghans, qui signifierait *hélas!* افغان, lancé par la mère du héros éponyme de la race, quand elle fut délivrée des douleurs de l'enfantement. M. Zivaciji rapproche de ce nom l'étymologie du nom de Rustem dans Firdousi : رستم ام « je suis délivrée ».

M. Darmesteter reprend les noms cités par le savant Parsi et en donne l'étymologie historique autant qu'elle est connue. Des observations sont échangées sur les caractères de l'étymologie populaire appliquée à l'onomastique, entre MM. Renan, Barbier de Meynard et Maspero.

La séance est levée à 6 heures.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

Par l'India Office : *Bibliotheca Indica*, New series, n° 685.

— *Annual Report of the forest department.* Madras, 1887-1888, in-4°.

— *The Andáśara sanscrit series*, n°s 5, 6, 7, 8, 9, 13, 18. Poona, 1889.

— *Indian Antiquary.* March 1889, in-4°.

— *Catalogue of the sanscrit manuscripts in the Sanscrit College Library, Benares, with full Index.* Allahabad, 1889, in-8°.

— *Catalogue of the sanscrit manuscripts*, II. Londres, 1889, in-4°.

— *Sanscrit Critical Journal*, n° 12. Calcutta, 1889, in-8°.

— *Epigraphia Indica*, edited by J. Burgess. Parts I-III. Calcutta, 1889, grand in-folio.

Par le Gouvernement néerlandais : *Bijdragen.* 'S Gravenhague, 1889, 5e vol. IV, 3 et 4, in-8°.

— *Tijdschrift*, xxxii, 5 et 6, S. Hage, 1889, in-8°.

Par le Gouvernement néerlandais : *Notulen* XXVI, III et IV. Batavia, 1889, in-8°.

Par le Ministère de l'instruction publique : *Bibliothèque nationale, manuscrits arabes*, 2° fascicule. Paris, 1889, in-4°.

— *L'Avenir du Tonkin*, revue illustrée. Paris, 1889, in-4°.

— *Mémoires publiés par les membres de la mission archéologique française au Caire*, III, IV et V. Paris, 1889, in-4°.

— *Revue des travaux scientifiques*, t. VIII, n[os] 10-12; t. IV, 1-2. Paris, 1889, in-8°.

Par la Société : *Mémoires présentés et lus à l'Institut égyptien*, publiés sous les auspices de S. A. Méhemet Tewfik Pacha, khédive d'Égypte, t. II, 1[re] et 2° parties. Le Caire, 1889, in-4°.

— *Proceedings of the Royal Geographical Society*, may-october-november. Londres, 1889, in-8°.

— *Mittheilungen der deutschen Gesellschaft für Natur- und Völkerkunde Ostasiens*, in Tokio. Heft 41 et 42, avec supplément, april 1889. Yokohama, in-4°.

— *Journal of the Asiatic Society of Bengal.* Calcutta, 1889, in-8°.

— *Proceedings of the Asiatic Society of Bengal.* November and december 1889, in-8°.

— *Recueil de l'Académie de Tarn-et-Garonne*, année 1888. Montauban, in-8°.

— *Journal of the China Branch of the R. As. Society*, XXIII, n° 2, 1888 Sanghai, 1889, in-8°.

— *Proceedings of the American Oriental Society*, may 22[th]. Boston, 1889, in-8°.

— *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, vol. 43, fasc. 1 et 2. Leipzig, 1889, in 8°.

— *Proceedings of the Canadian Institut*, Toronto. October 1889, in-8°.

— *Bulletin de l'Institut égyptien*, n° 9, année 1888. Le Caire, 1889, in-8°.

— *Société de géographie, Comptes rendus*, n[os] 8-12. Paris, 1889, in-8°.

Par la Société : *Bulletin de la Société de géographie*, 1er trimestre, 1889, in-8°.

— *Association française pour l'avancement des sciences*, n° 52. Paris, 1889, in-8°.

— *The thirtieth Annual Report of the Trustees of the Cooper Union for the Advancement of Science and Art*, may 29th, 1889. New-York, in-8°.

— *Revue africaine*, nos 191-193. Alger, 1888, in-8°.

— *Revue des études juives*, nos 35, 36 et 37. Paris, 1889, in-8°.

— *Inscriptions de l'Ienisséi, recueillies et publiées par la Société finlandaise d'archéologie.* Helsingfors, 1889, gr. in-folio.

— *École des langues orientales vivantes. Recueil de textes et de traductions*, publié à l'occasion du Congrès de Stockholm, 2 volumes. Paris, 1889, in-8°.

— *Le Globe*, n° 2, février-mars. Genève, 1889, in-8°.

— *Journal asiatique*, avril-mai juin. Paris, 1889, in-8°.

— *Journal de la Société finno-ougrienne*, VIII. Helsingfors, 1889, in-8°.

— *Excursions et reconnaissances* (*Cochinchine française*), n° 31. Saïgon, 1889, in-8°.

— *Journal of the American oriental Society*, 30th volume. New Haven, 1889, in-8°.

— *Smithsonian Report*, 1886, part I. Washington, 1889, in-8°.

Par les éditeurs : *Bolletino delle pubblicazioni italiane*, nos 81-91. Firenze, 1889, in-8°.

— *Al-Haqâiq, the arabic Quarterly Review*, n° 1. July 1889, in-8°.

— *Polybiblion*, partie technique, mai-octobre; partie littéraire, *idem*. Paris, 1889, in-8°.

— *Revue archéologique*, mars-avril-mai-juin-juillet-août 1889, in-8°.

— *The American Journal of Archeology*, march-june. Boston, 1889, in-8°.

Par les éditeurs : *The American Journal of Philology*, ed. by B. Gildersleeve. Baltimore, April-july 1889, in-8°.

— *Journal des Savants*, mai-juin. Paris, 1889, in-4°.

— *Trübner's Record*, n[os] 243-246. London, 1889, in-4°.

— *The Index, a monthly Record.* May 1889, in-8°.

— *Revue critique*, n[os] 19-23. Paris, 1889, in-8°.

Par les auteurs : Bhandarkar, *The critical, comparative and historical method of Inquiry as applied to sanscrit Scholarship.* Bombay, 1888, in-8°.

— A. Barth, *Bulletin des religions de l'Inde.* Paris, 1889, in-8°.

— Dutt, *Ancient India*, volumes 1 et 2. Paris, 1889, in-8°.

— A. Mouliéras, *Nouvelle Chrestomathie arabe.* Constantine, 1889, in-8°.

— A. Landes, *Contes Tjames*, traduits et annotés. Saïgon, 1887, in-8°.

— M.-J. de Goeje, *Kitâb al-masâlik wa'l-mamâlik, auctore Abul-Kâsim Obaidallah ibn Abdallah Ibn Khordadhbeh*, accedunt Excerpta e Kitâb al Kharâdj, auctore Kodâma ibn Dja'far. Leiden, 1889, in 8°.

— M.-A. Mehren, *Traités mystiques d'Avicenne*, 1[er] fascicule : *Hay ben Iaqzân.* Leiden, 1889, in-8°.

— M. Bréal, *Georges Guieysse.* Paris, 1889, in-8°.

— M. Vernes, *Précis d'histoire juive*, depuis les origines jusqu'à l'époque persane. Paris, 1889, in-8°.

— W. Robertson Smith, *Lectures on the Religion of the Semites*, fundamental Institutions. Édinburgh, 1889, in-8°.

— Le P. Sheikho, *ʿIlm-el-Adab, Index du Madjânî eladab*, 3 volumes. Beyrouth, 1889, in-8°.

— M.-O. Attaya et M.-B. Riabinin, *Kalila et Dimna* (en russe). Moscou, 1889, in-4°.

— E. Amelineau, *Les Moines égyptiens* (*Vie de Schnoudi*). Paris, 1889, in-8°.

— Hartwig Derenbourg, *Ousâma ibn Munkidh* (*Vie d'Ousâma*). Paris, 1889, in-8°.

Par les auteurs : A. de Gubernatis, *Dictionnaire international des écrivains du jour,* 8ᵉ et 9ᵉ livraisons. Florence, 1889, in-8°.

— D. Simonsen, *Sculptures et inscriptions de Palmyre.* Copenhague, 1889, in-8°.

— H. Cordier, *Les Débuts de la Compagnie royale de Suède en Extrême-Orient au XVIIIᵉ siècle.* Paris, 1889, in-8°.

— A.-J. Delattre, *Les Chaldéens jusqu'à la formation de l'empire de Nabuchodonosor,* nouvelle édition. Louvain, 1889, in-8°.

— Le même, *Les Travaux hydrauliques en Babylonie.* Bruxelles, 1888, in-8°.

— R.-O. Besthorn, *Ibn-Zaiduni vitam scripsit epistolamque ejus ad Ibn-Djahvarum scriptam,* nunc primum edidit. Hauniae, 1889, in-8°.

— Dr. F.-E. Peiser, *Zur Thoutafelsammlung des K. Museums zu Berlin* (Sitzungbericht der Akademie zu Berlin, 25 Juli), 1889, in-4°.

— Paul Radiot, *Nouvelles similitudes françaises-arabes.* Paris, 1889, in-12.

— M.-J. de Goeje, *Annales quod scripsit Abu-Djafar Mahammed Ibn Djarir Attabari,* prima series, VI. Lugd. Bat., 1889, in-8°.

— Dr. G. Schlegel, *Nederlandsch-Chineesch Voordenboek,* IV, 2. Leiden, 1889, gr. in-8°.

— Houdas, *Nozhet el-Hâdi,* histoire de la dynastie saadienne au Maroc, t. II. Paris, 1889, gr. in-8°.

— Van der Chijs, *Nederlandsch-Indisch Plakaatsboeuk,* IV (1743-1750). Batavia, 1889, in-8°; *Dagh-Register,* anno 1659. Batavia, 1889, in-4°.

— Techmer, *Internationale Zeitschrift für allgemeine Sprachwissenschaft,* V, 1. Heilbronn, 1889, in-4°.

— J.-E. Blumhardt, *Catalogue of Hindustani printed books in the Library of the British Museum.* London, 1889, in-4°.

— *Monuments divers recueillis en Égypte et en Nubie,* par

A. Mariette-Pacha, texte par G. Maspero, livraison 28. Paris, 1889, in-folio.

— Pandit N. Bashyacharya, *The age of Patanjali.* Madras, 1889, in-8°; *Light on the Path.* Mysore, 1889, in-12.

— *Sanscrit critical Journal of the Oriental Nobility Institute.* April et June 1889, in-8°.

— Léon Aucoc, *Institut de France, lois, statuts et règlements concernant les anciennes Académies et l'Institut, de 1635 à 1889,* tableau des fondations. Paris, 1889, in-8°.

ANNEXE

AU PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 8 NOVEMBRE.

NOTICE SUR L'ARTICLE DÉTERMINATIF DANS LES INSCRIPTIONS ARABES D'EL-OELA.

M. D.-H. Müller, professeur à l'Université de Vienne, a publié récemment les inscriptions sabéennes et arabes rapportées par M. Euting d'El-OEla et du nord de l'Arabie. Les inscriptions arabes, qui proviennent d'une ancienne tribu appelée *Liḥyân,* se distinguent par d'importantes particularités linguistiques, notamment par l'article déterminatif qui est écrit par un ה (rarement par un א). Dans plusieurs mots ce ה est suivi d'un *noun* que M. Müller expliquait par une forme *nif'al.* Mais M. Halévy, remarquant, avec sa sagacité habituelle, que dans ces mots le *noun* possédait généralement une gutturale, estima que ce *noun* faisait partie de l'article, et qu'il s'assimilait avec la première consonne du mot déterminé, excepté quand cette consonne était une gutturale non susceptible de redoublement. M. Halévy fit part de sa découverte au Congrès des orientalistes de Stockholm. Il concluait que le dialecte de Liḥyân avait conservé des traces de l'ancien article hébreu un démonstratif הַן qui, en hé-

breu, avait perdu le *noun* en s'agglutinant au nom, quelle que fût la consonne initiale de ce nom, tandis que, en Liḥyân, il était demeuré intact devant une gutturale. L'explication de M. Halévy est certainement juste en ce qui concerne le *noun* de l'article liḥyânien, mais la conclusion qu'il en tire pour l'origine de l'article hébreu paraît trop absolue. Le *noun* dans ce cas peut, en effet, s'expliquer comme un *noun* de prolongation répondant à l'allongement de la voyelle en hébreu. Ce phénomène n'est pas rare dans les dialectes araméens; nous citerons quelques exemples empruntés à la partie araméenne du livre de Daniel: תִּנְדַּע, לְהַנְעָלָה, הַנְעֵל, אִנְבֵּה, מַנְדְּעָא, dans lesquels le *noun* n'est pas une lettre radicale, mais un prolongement nasal de la voyelle. Il n'est donc pas certain que le *noun* suivi d'une gutturale dans le dialecte de Liḥyân soit radical, puisqu'il peut s'expliquer d'une autre manière, et, sans vouloir contester ici la thèse de M. Halévy sur l'article hébreu, nous pensons que cette thèse ne peut être uniquement soutenue au moyen de l'article liḥyânien.

Rubens Duval.

SÉANCE DU 13 DÉCEMBRE 1889.

La séance est ouverte à 4 heures et demie par M. Ernest Renan, président.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et la rédaction en est adoptée.

M. le Président prend la parole pour rappeler la perte cruelle que la Société vient de faire en la personne de son vice-président, M. Pavet de Courteille. M. Pavet de Courteille représentait une branche de l'érudition orientale qu'il avait pour ainsi dire créée et qui disparaît de France avec lui. Appelé à la chaire de turc au Collège de France, il en avait élargi et renouvelé le cercle en abordant l'étude du dialecte oriental plus archaïque et plus primitif que le turc osmanli

et celle des dialectes turcs de Sibérie. Il était un des rares philologues dont les travaux ont eu une action sur le développement de la langue qu'ils étudient; car en enseignant aux Turcs les origines de leur langue, il leur avait appris à en rechercher les sources véritables. L'école d'écrivains ottomans qui essaye d'écrire le turc pur et de le dégager de l'élément étranger, arabe et persan, a de sérieuses obligations envers l'enseignement que M. Pavet de Courteille a donné dans sa chaire du Collège de France, pendant de longues années. Notre regretté confrère avait, de tout temps, pris un intérêt particulier au succès de la Société dont il était l'une des illustrations et il avait rempli longtemps les fonctions de censeur. Sa mort sera douloureusement ressentie et par la Société et par la science française. M. le président propose de lever la séance en signe de deuil.

Avant que la séance soit levée, M. Senart expose au Conseil qu'il a reçu, il y a quelques semaines, de M. Kipling, le directeur du musée de Lahore, des estampages de deux inscriptions dont ce musée s'est enrichi dans les derniers temps. Une communication récente de M. Burgess d'où il ressort que les deux inscriptions sont depuis quelque temps déjà entre les mains, l'une de M. Bühler, l'autre de M. Hultsch, qui les publieront incessamment, écarte toute pensée de les publier dans notre journal. M. Senart se contente donc de faire remarquer l'intérêt particulier que présente le plus ancien de ces monuments, lequel est daté du règne de Toramâṇa. C'est une donation bouddhique, et elle est précisément rédigée dans le sanscrit incorrect et barbare des bouddhistes du Nord. A cet égard, le document est des plus curieux. M. Aurel Stein avait, de son côté, adressé à M. James Darmesteter un estampage de ce morceau. Bien que les circonstances ne permettent pas d'en faire un usage public, M. Senart est certain que M. Darmesteter se joindra volontiers à lui pour remercier de ces communications précieuses leurs savants et aimables correspondants de Lahore.

La seance est levée à 5 heures.

DISCOURS

PRONONCÉS AUX FUNÉRAILLES

DE

M. PAVET DE COURTEILLE,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES,

LE LUNDI 16 DÉCEMBRE 1889.

DISCOURS DE M. BARBIER DE MEYNARD,

PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE.

Messieurs,

Un étranger qui serait entré dans la salle de nos séances, vendredi dernier, au moment où j'annonçais la mort de notre cher confrère, aurait compris aussitôt que l'Académie venait d'être frappée dans ses plus chères affections. La consternation, la douleur sincère qui se peignaient sur tous les visages lui auraient assez dit que, de tous les coups qui nous ont frappés depuis six mois, le dernier était le plus imprévu et peut-être aussi le plus cruel. Car ce n'était pas seulement un savant estimé de tous que cette trahison de la mort nous avait ravi, mais un ami véritable, un de ces privilégiés qui ont la rare fortune de ne rencontrer sur leur route que des sourires de sympathie et des mains cordialement tendues. Oui, nous l'aimions chaleureusement, parce que nous sentions qu'il nous aimait, parce que son cœur était ouvert à tous et qu'il battait à l'unisson du nôtre.

Ce cœur, personne n'a pu mieux que moi et depuis plus longtemps en apprécier les trésors. Vous le savez, Messieurs, nous étions liés, depuis quarante ans, par cette affection qui naît sur les bancs de l'école, tire sa force des déceptions

et des joies de la jeunesse et persiste sans atteinte jusqu'au terme fatal. La destinée a donc été à la fois impitoyable et juste en désignant pour les adieux suprêmes le compagnon des jeunes années, le collaborateur des travaux de l'âge mûr et l'ami de toute la vie.

Il me sera facile de la rappeler en quelques traits, cette vie si bien remplie, et, que ne puis-je ajouter, aussi heureuse qu'elle méritait de l'être. Mais des tristesses intimes dont notre confrère a eu sa part, et plus que sa part, je n'ai le droit de rien dire. Il les refoulait au plus profond de son cœur avec la résignation énergique d'une âme chrétienne, éclairée par les rayons de la foi, et plus affermie dans ses croyances à mesure qu'elle était plus cruellement éprouvée. Cette foi, qui avait ses racines dans les doctrines austères des solitaires de Port-Royal, était pour lui, avec le culte des lettres, un héritage de famille auquel il tenait par-dessus tout.

Petit-fils par sa mère de Silvestre de Sacy, l'immortel fondateur de l'enseignement oriental en France, Abel-Jean-Baptiste-Marie-Michel Pavet de Courteille naquit à Paris, le 23 juin 1821. Après avoir fait de solides études au lycée de Versailles, il résolut, sans doute sur les conseils de son illustre aïeul, de s'adonner à l'étude des langues sémitiques. Un savant théologien, l'abbé Fillon, depuis évêque du Mans, lui donna les premières leçons d'hébreu et de syriaque; le jeune élève profita à merveille des soins du digne ecclésiastique et se rendit ensuite à Paris pour y compléter ses études. Silvestre de Sacy était mort depuis dix ans, mais il avait légué les fortes doctrines de son enseignement à des maîtres tels que Quatremère, Reinaud et Caussin de Perceval. En peu de temps, Pavet de Courteille devint un de leurs meilleurs élèves.

Il y avait alors, perdue dans un coin obscur du collège Louis-le-Grand, une autre école orientale fort ignorée du public et pourtant fort utile : c'était l'école dite des *Jeunes de Langues*, où les secrétaires-interprètes du roi formaient,

depuis Colbert, une pépinière de drogmans et de chanceliers pour nos consulats du Levant. C'est là que je vis Pavet de Courteille pour la première fois. Il voulait aller en Orient, sinon pour exercer de pareilles fonctions, au moins pour donner à ses études cet utile couronnement. Le sort en décida autrement. Ce fut moi qui partis en laissant à ce nouveau condisciple ma modeste place de répétiteur. Il s'y attacha en raison des services qu'il y rendit. Même après être arrivé à de plus hautes destinées, il resta l'âme de cette École et, plus tard, quand elle eut cessé d'exister, le guide et le protecteur des jeunes gens qui s'y étaient formés sous sa direction.

Son entrée aux Jeunes de Langues, en 1850, décida de la voie qu'il suivit jusqu'au bout avec la plus rare persévérance. Les trois principales langues du monde musulman absorbèrent désormais toute son activité; mais, dès cette époque, c'est la langue turque qui avait toutes ses préférences. En 1854, en même temps qu'on rétablissait pour lui la chaire de langue et de littérature turques au Collège de France, il préparait une élégante traduction du poème de *Nabi*, curieux mélange de sages conseils et de vives satires qui font de ce petit ouvrage un piquant tableau de mœurs. C'est surtout l'étude de la langue littéraire que le jeune professeur avait en vue lorsqu'il publia, en 1861, l'*Histoire de la campagne de Mohacz*, par Kémal Pacha Zadè; sa traduction est un vrai tour de force, de souplesse et d'élégance et les notes qu'il y a jointes lui donnent une réelle valeur historique.

Il abandonna pourtant ses études de prédilection, vers la même époque, pour me prêter son concours dans la publication de la vaste compilation arabe qui a fait revivre le nom de Maçoudi. Effrayé de l'étendue de cette tâche, j'avais grand besoin de ses lumières; son amitié dévouée ne me les refusa pas; mais, dès qu'il me vit marcher d'un pas plus raffermi, il reprit avec joie les travaux qui ont fait l'unité et l'honneur de sa vie.

Noblesse oblige! En devenant titulaire de la chaire de turc, en 1861, notre confrère comprit qu'il devait rehausser et élargir son enseignement. Il se mit à l'œuvre sans hésiter; il lut, la plume à la main, tout ce que l'Europe possède de documents en turc oriental, et de ses persévérantes recherches sortit le *Dictionnaire turc-oriental* qui est un de ses meilleurs titres à la reconnaissance du monde savant. Il le fit suivre, en 1872, des *Mémoires de Baber* traduits sur le texte original. Ce livre est un monument unique dans la littérature musulmane et la traduction a réussi à en conserver l'accent sincère et le charme naïf. Le succès qui l'accueillit, même dans le grand public, encouragea notre confrère à pénétrer plus avant dans cette littérature ouïgour dont on savait à peine le nom, lorsque Abel Rémusat et Klaproth essayaient de déchiffrer l'alphabet difficile sous lequel elle se dérobe. Les manuscrits qui nous l'ont conservée sont extrêmement rares, on n'en connaît que cinq ou six en Europe. Notre Bibliothèque nationale possède le plus précieux par son contenu et par la richesse de son ornementation. Pavet de Courteille se mit à l'étudier avec passion. Il fit paraître, en 1882, la première partie : *La Légende de l'ascension de Mahomet* (*Miradj-Namèh*). Ce récit étrange, produit de l'agada juive et de la kabbale, mais embelli par les fantaisies du mysticisme persan, nous révèle sous un aspect nouveau la mythologie musulmane qui étouffait dans le cercle étroit de l'orthodoxie arabe. La seconde moitié du manuscrit renferme la légende dorée de l'Islam, et le soufisme persan s'y répand en mille inventions absurdes et charmantes qui rappellent parfois les merveilleux récits des Bollandistes. L'Imprimerie nationale venait d'accueillir la traduction et le texte photographié de ce document unique orné de miniatures délicates dont elle a reproduit en perfection le coloris fin et harmonieux. Notre ami était heureux et fier de l'honneur qu'on faisait à son œuvre de prédilection en lui donnant ce vêtement splendide. Il y travaillait avec acharnement comme s'il avait le pressentiment qu'il ne la verrait pas

achevée. Ce beau et bon livre, nous l'aurons bientôt; nous le garderons comme le précieux témoignage d'une érudition solide et élégante où s'allient si heureusement aux connaissances techniques de l'orientaliste les qualités littéraires que la culture classique peut seule donner.

Tant et de si bons services ne pouvaient rester sans récompense. Dès l'année 1873, Pavet de Courteille était élu membre de l'Académie des inscriptions, et, plus tard, l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg lui décernait le titre de *correspondant*. Son autorité dans cet ordre d'études était universellement reconnue; les orientalistes d'Europe et les plus doctes effendis de Constantinople avaient recours à ses conseils, et il les donnait avec une bonne grâce qui en rehaussait le prix. Entouré des sympathies et de l'estime générales, mais indifférent aux plaisirs mondains, il vivait dans son cabinet de travail, au milieu d'un petit nombre de parents et d'intimes. Nos séances n'avaient pas d'hôte plus assidu.

Sa forte constitution semblait lui promettre de longs jours, et nous avions le droit d'espérer qu'il participerait longtemps encore à nos travaux. La mort l'a frappé debout, en pleine activité et par surprise, si tant est qu'une âme comme la sienne, soutenue par d'immortelles espérances, peut se laisser surprendre.

Nous pleurons amèrement le maître aussi savant que modeste, le confrère bon, dévoué, indulgent à tous, dont le nom évoquera toujours parmi nous de doux et chers souvenirs. Puisse l'hommage que je rends à sa mémoire, au nom de l'Académie, adoucir la douleur de ses enfants qu'il chérissait et auxquels il laisse, comme un héritage d'honneur, l'exemple de la fidélité au devoir et aux traditions de famille et le culte de ce qu'il y a de meilleur dans la vie : le travail et l'amitié!

DISCOURS DE M. RENAN,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE, ADMINISTRATEUR DU COLLÈGE DE FRANCE.

Messieurs,

Les excellentes paroles que vous venez d'entendre rendent parfaitement notre sentiment à tous, et en particulier celui du Collège de France, devant cette tombe, qui va se fermer sur l'un de nos collègues les plus aimés. Petit-fils de l'homme illustre que notre établissement considère comme un de ses seconds fondateurs, M. Pavet de Courteille représentait parmi nous une tradition excellente, celle de la science sérieuse, sans nul souci des bruits du monde, sans autres récompenses que celles que porte avec soi une vie honnête, entourée d'estime et de respect. Il n'existait que pour sa famille et ses travaux; les trois quarts des fruits de son immense lecture ne servaient qu'à lui. Étranger au mal qui ronge de nos jours les études solides, il ne demandait à l'érudition que la satisfaction de son esprit et un régime salubre pour son âme. Dans les loisirs d'une vie solitaire, il goûta ainsi le plaisir exquis de la réflexion calme et de la pensée désintéressée.

La culture des lettres orientales fut pour M. Pavet de Courteille une sorte d'héritage de famille. La province qui, dans ce vaste domaine, lui échut en partage n'était pas la plus fertile ni la plus attrayante. Il la cultiva avec autant de soin et de passion que si elle eût été riche et fleurie. Derrière la littérature ottomane, il aperçut l'intérêt de ce curieux monde littéraire dit *turc-oriental*, caractérisé par une langue bien plus originale et plus pure. J'ai été témoin, à Constantinople, de l'étonnement et de la joie que produisaient parmi les savants ottomans les premiers travaux de notre collègue; ce fut pour eux comme une révélation; tout un chapitre initial et des plus brillants venait s'ajouter à leur histoire littéraire. La méthode, l'exactitude philologique de notre collègue les remplissaient d'admiration. Les textes sur lesquels M. Pavet

IMPRIMERIE NATIONALE.

de Courteille appelait l'attention des savants étaient connus depuis longtemps; mais la manière dont il les mettait en lumière constituait une découverte d'un intérêt vraiment national pour les Ottomans attachés à leurs traditions.

Et ce n'était pas seulement la science des langues qui profitait de la consciencieuse assiduité, des patientes études de M. Pavet de Courteille. C'est grâce à lui, grâce à son style ferme et pur, à sa science éprouvée, que tous ont pu lire, traduit enfin sur l'original, cet admirable livre, les *Mémoires de Baber,* où sont déposées les pensées secrètes du fondateur d'un des plus grands empires qu'il y ait jamais eu. M. Pavet de Courteille a rendu un vrai service en permettant à tous ceux qui aiment les études historiques de lire sans crainte d'erreur ce précieux document, si simple, si sincère, qui ne fait pas oublier Marc Aurèle sans doute, mais qui révèle un esprit ouvert et dégagé des préjugés chez un descendant de Tamerlan et de Gengiskhan.

Pour ces vies renfermées dans le cercle des études austères, dont le public ne goûte que les fruits, le meilleur jugement est celui des collègues et des confrères. M. Pavet de Courteille jouissait, dans tous les corps dont il faisait partie, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, au Collège de France, à la Société asiatique, dont il était une des lumières et qui l'avait nommé son vice-président, de la plus haute autorité. Il avait autant d'amis que de collègues et de confrères. La gravité de ses mœurs, l'aménité de ses manières, sa modestie non affectée, fruit d'une éducation excellente, le rattachaient à cette vieille école française dont nous écartent parfois certaines allures présomptueuses, qu'on voudrait mettre à la mode et dont nos devanciers n'avaient nul besoin pour relever leur mérite.

Ses idées étaient très arrêtées sur les sujets les plus importants de la vie; mais il en parlait peu, et, comme ces idées venaient de longues réflexions, il se montrait tolérant pour celles des autres. Il pensait que, dans ces grands partis pris qui sont la base de la vie morale, chacun a bien assez de sa

responsabilité, sans qu'il lui soit imposé d'aller, par une propagande indiscrète, se charger de celle des autres. Son parti général était celui de la déférence; il voyait bien que ce n'est qu'à condition d'être plein de réserve sur la chance qu'ont les autres d'avoir raison qu'on a quelque chance soi-même d'être dans le vrai. Sa science rappelait celle de nos vieux maîtres de Port-Royal, tout occupés à se cacher. Il était la meilleure protestation contre ce pédantisme, peu français dans ses origines, qui n'accorde le bénéfice de la solidité qu'à la science qui s'étale avec ostentation.

C'est en tenant les yeux attachés sur ces belles vies sereines, calmes et pures, qu'on se rassure sur l'avenir de notre pays et sur les forces morales qu'il recèle. Nos calomniateurs s'obstinent à ne parler que de ce qu'ils appellent notre légèreté, comme si la France du XVII[e] et du XVIII[e] siècle, à côté des esprits les plus libres, n'avait pas produit les génies les plus corrects, les savants les plus profonds; comme si, en notre siècle, dont on affecte de ne voir que le côté frivole, nous n'avions pas eu Silvestre de Sacy, Abel Rémusat, Eugène Burnouf. Pavet de Courteille fut du nombre de ces puissants travailleurs qui vengent la France des reproches qu'on lui adresse étourdiment. Jamais il ne fit le moindre sacrifice à la popularité. Il pensait, comme la généralité des bons esprits, que tout doit être fait pour l'utilité commune des hommes, mais hors de leur vue et sans égard pour les jugements incompétents. La recherche de la vérité et l'estime de ses confrères lui suffisaient. Il l'avait bien tout entière, complète, sans réserve. Sa mort, si imprévue, a rempli de deuil notre vieux Collège. Nous n'oublierons jamais le sérieux de son caractère, le charme sévère de cet honnête esprit; nous chercherons à profiter de ses exemples. Cher et digne ami, recevez les adieux de vos collègues, dont vous avez été le modèle durant toute votre vie, et pour lesquels votre souvenir sera un encouragement à bien penser et à bien faire.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME XIV, VIII[e] SÉRIE.

MÉMOIRES ET TRADUCTIONS.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

Le Gérant,

BARBIER DE MEYNARD.